



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Franco-Gallia

CG
3200
.376

UNIVERSITY LIBRARY,
PRINCETON, N. J.

Elizabeth Foundation,



LIBRARY
OF THE

College of New Jersey.

UNIVERSITY LIBRARY,
PRINCETON, N. J.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

Dr. Adolf Kressner
in Cassel.

XII. Jahrgang.

Wolfenbüttel.
Verlag von Julius Zwissler.
1895.

Inhaltsverzeichnis.

I. Abhandlungen.

	Seite
Gittée, Un peu d'Histoire à propos de Jeux d'Enfants	59
Lefèvre, L'Automne représenté pour la leçon de conversation	75
— L'Hiver représenté pour la leçon de conversation	107
— Le Printemps représenté pour la leçon de conversation	183
Mahrenholtz, Jean Chapelain, der Dichter Jeanne Darc's	39
Sarrazin, Victor Hugo nach 1852	1
Sorel-Krefsner, Die Persischen Briefe Montesquieus	127

II Besprechungen und Anzeigen.

1. Philologie und Pädagogik.

A. Litterarhistorisches.

Bechtel, Tableaux chronologiques	82
Faguet, Voltaire	132
Hartmann, Chénier-Studien	19
Mühlau, Jean Chapelain	39
Scholl, Die Vergleiche in Montchrestien	44
Stiefel, Über die Chronologie in Rotrou's dramatischen Werken	44
Voretzsch, Die französische Heldensage	45

B. Wissenschaftliche und Schulausgaben.

Bruno, Francinet, ed. Bretschneider Contes modernes, ed. Krefsner	45
Coppée, Ausgewählte Novellen, ed. Franz	6
Krefsner, Les Poines d'Enfer	176
Kühnmanns Bibliothèque française, Band 55. 58. 59. 60	33
Molière, Le Misanthrope, ed. Braunscholtz	94
Schultz, La Neuvaïne de Colette, ed. Reimann	116
Taine, Napoléon Bonaparte, ed. Hartmann	46
	84

C. Grammatisches.

	Seite
Buchholtz, Einfache Genusregeln	18
Erzgräber, Elemente der historischen Laut- und Formenlehre	83
Feist, Lehr- und Lesebuch der französischen Sprache. I	150
Fleischhauer, Praktische französische Grammatik	115
Lovera, Grammatica francese. I	93
Ohlert, Lese- und Lehrbuch	115
— Schulgrammatik	115
Oster, Cours supérieur	92
Soltmann, Lehrbuch der französischen Sprache	91
Stier, Lehrbuch der französischen Sprache. I	149
Ulbrich, Kurzgefaßte französische Schulgrammatik	5

D. Hilfsbücher.

Bechtel, Enseignement par les yeux	17
Becker und Bahlens, Ergänzungsheft	136
— — Questionnaire	136
Durand, Übungen für die französische Konversation. 1-4	17
— Übungen für die französische Konversation. 5-8	176
Ebener-Meyer, Französisches Lesebuch. B. Teil 1	94
Eidam, Mustersätze zur französischen Grammatik	136
Kahle, Französisches Lesebuch für Lehrer-Seminare	173
Kron, Dialogische Besprechung von Hölzels Wandbildern	17
— Le petit Parisien	174
Ohlert, Deutsch-französisches Übungsbuch	5
Scherffig, Französischer Antibarbarus	18
Traut, Französische Aufsatz- und Briefschule	176
Weick, Causeries pour les enfants	94

E. Pädagogisches.

Breymann, Die neusprachliche Reform-litteratur	95
Hartmann, Die Anschauung im neusprachlichen Unterricht	177

Nachtrag zum Führer durch die französische und englische Schullitteratur	6	Chapu, Brignol et sa fille	28
Ohlert, Methodische Anleitung	114	Coppée, Pour la couronne	88
Wendt, Encyklopädie des französischen Unterrichts. II	172	Duzéa, Camille Desmoulins	25
2. Belletristik, Geschichte, Folklore.		Fuster, L'Ame endormie	120
Aicard, Fleur d'Abime	84	Gyp, Mademoiselle Eve	69
Beaume, Une Race	7	Lemaitre, Le Pardon	67
Bourget, Outre Mer	179	Lesueur, Fiancée	10
Charpentier, Une honnête Femme	19	Marthold, Neiges d'antan	28
Franklin, Les Magasins de Nouveautés	10	Rostand, La Princesse lointaine	99
Gheusi et Lavigne, Gaucher Myrian	177	Sazie et Grison, Jacques l'Honneur	11
Godard, Chantegrolle	97	Zeitschriftenschau.	
Guy-Valvor, L'Antipape	24	Seite 11. 30. 54. 69. 88. 100. 123. 143. 152	
Hervieu, L'Armature	97	180.	
Koschwitz, Französische Volksstim- mungen	151	Neue Erscheinungen.	
Le Prevost, Entre Rayons et Ombres	139	Seite 12. 31. 55. 71. 89. 100. 124. 143. 153.	
Lesueur, Haine d'amour	117	181.	
Loti, Le Désert	61	Miscellen.	
Magnin, L'Année d'autrefois en Pro- vence	63	Kleber, Der erste französische Ferien- kursus in Greifswald	14
Maisonneuve, Madame Rivat	22	Französischer Ferienkursus in Frank- furt a. M.	15
Meige, Le Juif errant à la Salpêtrière	49	La Question Louis XVII.	16
Monteil, De Saint-Louis à Tripoli	138	Der Romanische Jahresbericht	32
Peyrebrune, Le Roman d'un Bas-bleu	47	La lutte des langues dans les îles anglo- normandes	57
Rameau, La Rose de Grenade	95	Italienischer Ferienkursus	72
Rod, Les Roches blanches	62	Krusekopf, Die Lehrer der fremden Sprachen in Italien	103
Toudouze, Un Apôtre	137	Ferienkurse	104
Valdès, L'Imposture	8	Paul Bourget à l'Académie française	155. 183
Weill, Mes Poésies	46	Der Casseler Verein für Neuere Sprachen 1894/95	187
***, Frankreich an der Zeitwende	147	Personalnachrichten.	
Chronique littéraire.		Seite 16. 32. 145.	
Seite 29. 53. 66.		Vorlesungsverzeichnis.	
3. Theater.		Seite 58. 72. 160. 188.	
Aderer, Isora	98		
Bisson et Carré, Monsieur le Di- recteur	87		



Verzeichnis der bisherigen Mitarbeiter:

Arndt, O., in Eschwege	Frank, J., in Nikolsburg.	Jaep, in Eutin.
Aymard, J., in Straßburg.	Gillieron, L., in Genève.	Jago, E. v., in Paris.
d'Allets, G., in Epinal.	Gittée, A., in Liège.	Jordan, L., in Göttingen.
Bätgen, L., in Eisenach.	Goegg, E., in Genève.	Junker, H. P., in Frankfurt a. M.
Bahlsen, L., in Berlin.	Gundlach, A., in Weilburg.	Klöpper, C., in Rostock.
Basedow, H. v., in Leipzig.	Gutersohn, J., in Karlsruhe.	Knörich, W., in Dortmund.
Becker, K., in Cassel	Hartmann, M., in Leipzig.	†Körting, H., in Leipzig.
Bretschneider, H., in Rochlitz.	Heller, H. J., in Berlin.	Kraft, Th., in Altkirch i. E.
Deutschbein, K., in Zwickau.	Hönncher, E., in Leipzig.	†Kräuter, J. E., in Saargemünd.
Dickmann, O., in Oldenburg.	Hormel, H., in Cassel.	Kressner, A., in Cassel.
Duvivier, M., in Bruxelles.	Humbert, C., in Bielefeld.	Lefèvre, in Halberstadt.
Förtsch, R., in Jena.	Hupe, H., in Lübeck.	Lion, C. Th., in Hagen.

101469

Lohmann, O., in Lüneburg.
Lütgenau, F., in Berlin.
Mager, A., in Marburg a. D.
Mahrenholtz, R., in Dresden.
Melvil, Fr., in Genève.
Mohr, V., in Freiburg i. B.
Mühlefeld, K., in Osterode.
Niemer, in Lauenburg i. P.
Obstfelder, C. v., in Crossen a. O.
Pfothenhauer, in Rostock.
†Rhode, A., in Hagen
Ricken, W., in Viersen.

Röhr, R., in Bromberg.
Rühlemann, in Halle.
†Sarkner, E., in Breslau.
Sarrazin, J., in Freiburg i. B.
Schäfer, C., in Hamburg.
Schweitzer, in Brandenburg.
Spelthahn, H., in Amberg.
Städler, K., in Berlin.
Stengel, E., in Marburg.
Stier, G., in Berlin.
Stehlich, in Cassel.
Stock, H., in Karlsruhe.

Tendering, F., in Elberfeld.
Über, B., in Waldenburg i. Schl.
Vogel, Ch., in Genève.
Vogt, A., in Dorpat.
Weckert, C., in Kosel.
Wendelborn, F., in Langenfeld im
Rheinl.
Wermann, K., in Saargemünd.
Wershoven, J., in Brieg.
Wilhelmi, K., in Bremen.
Zergiebel, E., in Cassel.



den Jahren 1852—56*) scheint wenig Ausbeute gegeben zu haben, wenigstens im tendenziösen Sinne Birés.

In den Jahren 1843—51 hat Hugo dichterisch so gut wie nichts geleistet und infolge einer bedauerlichen Verirrung seine beste Kraft der Politik gewidmet, von welcher die Dichter stets fernbleiben sollten. Hugos politische Laufbahn war verfehlt, stellenweise sogar lächerlich. Aber die Ehrlichkeit und Überzeugungstreue des Dichters in Zweifel zu ziehen, dazu liegt kein Grund vor. Hugo ist alles nacheinander gewesen, was unser Jahrhundert in Frankreich war, nur nicht Materialist und Atheist. Er folgte also nicht, wie Biré ihm unterschiebt, der aura der Volksgunst, sondern seinem Dichterinstinkt, seiner Überzeugung. Er war Monarchist, Bonapartist, Republikaner, Sozialist; er war Katholik, dann Deist, dann Pantheist und Mystiker; aber sein Leben lang blieb er ein unverbesserlicher Optimist.

Trotzdem bringt Biré die mehrmaligen politischen Häutungen des ihm verhassten Dichters jeweils mit den Revolutionen von 1830 und 1848 zusammen, schließlic auch mit dem Scheitern seiner Hoffnungen auf eine politische Rolle, wie Lamartine sie gespielt. Nach Biré wäre Hugo bis 1830 noch Royalist gewesen, hätte sich erst dann dem Napoleonskult zugewandt und sei dann mit vollen Segeln in das Fahrwasser des Julikönigtums übergegangen. Dies alles läßt sich leicht entkräften. Wer im Jahre 1829 das für die Bourbonen wenig zärtliche Drama *Marrion Delorme* zur Aufführung bringen lassen will, der hat schon seinen Royalismus abgelegt, und wer 1831 am Schlusse der *Feuilles d'Automne* die Verse schreibt: „*Je suis fils de ce siècle etc.*“, der ist liberaler Demokrat. Die Napoleonsverehrung Hugos ist nicht plötzlich nach 1830 entstanden, wie Verfasser dieser Zeilen schon vor 10 Jahren in einer Gelegenheitsschrift nachwies, sondern schon 1827 vorhanden, und im Ideal-kaiser des Hernanimonologs von 1830 ist Napoleons Bild leicht zu erkennen.

Es bleibt zu erklären, wie Hugo zu seinem schwärmerischen Sozialismus kam. Die Anfänge dieser neuen Wandlung in seiner schwankenden Weltanschauung könnte man bis ins Jahr 1834 zurückverfolgen; sein Blick ist bereits damals auf die soziale Frage gerichtet.

*) Das Manuskript hat der Raritätenhändler Samuel Davey in London erworben.

„Frankreich wird sicherlich von der Hand der Vorsehung den großen Reformator auf sozialem und politischem Gebiet empfangen“, schreibt er in seiner Studie über Mirabeau, „der dringend für seine Zukunft notthut“, und eine Vorrede aus dem gleichen Jahr 1834 verlangt geradezu *la substitution des questions sociales aux questions politiques*.

Der entscheidende Umschwung in Hugos Anschauungen trat allerdings erst 1849 ein, und am 17. Juli 1851 erfolgten in zweistündiger Rede gegen die Verfassungsrevision Hugos schärfste Angriffe auf den damals seinen Staatsstreich vorbereitenden Dezembermann. Da bekannte sich Hugo als Anhänger einer Sozialreform im demokratischen Sinne: „*Plus de paupérisme et plus de monarchisme! . . . La fraternité française produisant par son rayonnement la fraternité européenne, . . . voilà les questions vraies.*“

Seine Haltung während der Dezembertage und seine Flucht vor Bonapartes Schergen sind hinlänglich bekannt.

Kaum war Hugo mit knapper Not nach Brüssel entronnen, so machte er seinem bitteren Groll gegen Bonaparte Luft, indem er das erste Stück der *Châtiments* und die ersten Seiten von *L'histoire d'un Crime* rasch aufs Papier warf (12. und 13. December 1851). Mittlerweile traf sein Sohn Charles nach Verbüßung einer halbjährigen Haftstrafe bei ihm ein, und mancher Brief von lieber Freundeshand träufelte Balsam auf Hugos Wunden. Ist es nun wirklich Heuchelei, wenn am 25. Januar 1852 der Dichter an seinen Freund Pavie einen Brief im Tone sanfter Resignation schreibt?

Diese vermeintliche Heuchelei Victor Hugos artet aber nach Biré in zielbewufte Verleumdung und Berechnung aus, sobald es sich um Napoleon III. handelt. Weshalb der Verbannte seine bei der Ankunft in Brüssel begonnene und am 5. Mai 1852 vollendete Schilderung der Dezemberereignisse (*Histoire d'un Crime*) ungedruckt bis 1877 liegen liefs, hat Birés Scharfsinn ausfindig gemacht: der tückische Hugo wollte in aller Ruhe abwarten, bis keine Zeugen mehr da wären, ihm seine groben Unwahrheiten vorzuwerfen. Aber wie steht es denn mit den Liedern und Dramen, die Hugo 10, 20, ja 40 Jahre in der Mappe behielt? Was hatte er für Gründe, seinen *Torquemada* bis 1881 liegen zu lassen? Warum blieben einzelne Lieder aus *Les Quatre Vents de l'Esprit* und den *Contem-*

plations fast ein Menschenalter ungedruckt? Die Antwort erspart sich Biré, indem er die That-sachen wegeskamotiert.

Für Unbefangene liegt der Grund auf der Hand, weshalb Hugo auch für jenes zeitge-schichtliche Werk das nonum prematur in annum angewendet hat. Er dichtete damals an den *Châtiments*. Wollte er nun neben diesen poetischen Pfeilen auch ein Prosageschoß gegen Napoléon III. entsenden, so gebot ihm die Klug-heit, das Liederbüchlein in Westentaschenformat nicht durch eine zweibändige Geschichtsdar-stellung zu erdrücken. Darum nahm er seine Zuflucht zum zierlichen Pamphlet. Er begann am 12. Juni 1852 sein satirisches Büchlein *Napoléon le Petit*, schloß es schon am 14. Juli ab und liefs es im kleinsten Taschenformat und in Diamantdruck massenhaft über die Grenze schmuggeln. Das wirkte ganz anders als ein zweibändiges Opus *Histoire d'un Crime* und konnte schärfer gewürzt werden. Hierfür scheint aber, was Biré uns nicht erklärt, der Dichter keine Widersprüche von Zeugen der Dezember-thaten gescheut zu haben.

Den unauslöschlichen Haß gegen Napo-léon III. schreibt Biré lediglich der gekränkten Eitelkeit Hugos zu. Es hatte ihn nach einer politischen Rolle gelüstet, nach einem Minister-posten, ja sogar nach der Präsidentschaft der Republik, — man vergleiche Lamartine! — und der Neffe des großen Napoléon hatte ihm einen Strich durch die ehrgeizige Rechnung gemacht. Daher allein die Satiren, daher das Verharren in der Verbannung, daher die thea-tralische Rückkehr nach den Tagen bei Sedan. Dieser Groll gegen Napoléon soll sogar jede Vaterlandsliebe bei Hugo erstickt haben, und der persönliche Haß dem Verbannten höher stehen als die Liebe zur fernen Heimat. Daher seine Beschimpfungen der französischen Armee, daher seine Apostrophen an die von Frankreich angegriffenen Völker. Weil Hugo die betrun-kene Soldateska der Dezembertage, die Prä-torianer des neuen Kaisers mit starken Epitheta belegt, besudelt er die Ehre von Frankreichs Armee. Wenn er bei einem Festbankett zur Erinnerung an die blutig niedergeworfene pol-nische Revolution von 1830 etwas weniger heftig vom Czaren spricht als vorher, — thut er dies, weil Nikolaus mit dem gehafsten Napoléon im Bunde liegt; wenn er in den *Châtiments* ein kleines Gedicht gegen Marschall Saint-Arnaud beibringt, — so ist in dessen Sieg an der Alma

der Hauptgrund zu suchen. Ebenso vaterlands-los von Hugo ist es, wenn er die in Puebla be-lagerten Republikaner Mexikos zum Ausharren ermahnt, wenn er nach Sadowa von der Ver-brüderung Frankreichs mit allen Völkern schwärmt, ohne die scheußlichen Prussiens aus-zunehmen, wenn er gleichsam unter dem Schutz und Schirm preussischer Bajonette sofort nach dem Unglück von Sedan heimkehrt.

Damit ist das Sündenregister des schlechten Menschen noch lange nicht erschöpft. Wer sein Vaterland persönlichem Groll opfert, der ver-unglimpft auch alles, was dem edlen Herzen Birés hoch und heilig ist, vor allem Kirchentum und Königtum. Die *Châtiments* und *Napoléon le Petit* sind reich an Ausfällen gegen den ge-sättigten und napoléonsfreundlichen Klerus, *le clergé doté, doré, crossé, chapé, mitré*. Aber vor diesem Wendepunkt in seinem Leben, meint Biré, hat Hugo nie etwas gegen Kirche und Priester geschrieben. Folglich können die herz-erquickenden Kapitel aus den *Misérables* (1862), in denen das wunderbare Idealbild des Bischofs Myriel gezeichnet ist, nur vor 1848, vor dem Entstehen von Hugos fanatischem Priesterhaß geschrieben worden sein, und sie haben nur des-halb im Gesamtwerk Platz gefunden, weil Hugo als praktischer Mann jedes Papierschnitzelchen benutzen wollte. Freilich konnte er dem Jucken nicht widerstehen, an einzelnen Stellen ein paar Spitzen und Stacheln gegen den Dogmenglauben anzubringen. So muß unbedingt das Zusammen-treffen Myriels mit dem sterbenden Konvents-mitglied ein späterer Zusatz sein etc. etc. Da-mit ist aber Hugos Haß nicht zufrieden.

Aus derselben trüben Quelle entspringen Hugos Äußerungen über Bossuet; aber wie schön hat sich der „Adler von Meaux“ vor-ahnenden Geistes an dem Epigonen Hugo ge-rächt — durch seine herrliche Tirade über die selbstgefälligen Dichter (Biré, S. 193). Im *Livre Satirique* der Sammlung „*Les Quatre Vents de l'Esprit*“ zieht Hugo gegen die „Bonzen“ zu Felde, gegen den Erzbischof Ségur und seine Trabanten; diese geharnischten Verse entreißen dem frommen Biré den schmerzlichen Ent-rüstungsschrei, es habe der hämische Poet sicherlich gerade im Jahre 1881 seine Verse ver-öffentlicht, weil kurz zuvor die Laïzisierung der Schulen und öffentlichen Gebäude stattgefunden hatte. „*C'est le moment qu'il choisit pour se ranger du côté des proscripteurs et pour insulter les victimes*“ (Biré, S. 314). Noch nicht zufrie-

den mit diesen Äußerungen fanatischen Kirchenhasses zieht Hugo aus seinen wohlgefüllten Schubladen im Sommer 1882 sein altes Drama *Torquemada* hervor, in welchem Papst Alexander VI. und König Ferdinand der Katholische als Scheusale hingestellt werden, neben denen der Großinquisitor nur ein idealer Schwärmer ist.

Um dieses schon ansehnliche Sündenregister voll zu machen, hat der pietätlose Hugo auch noch das alte Königtum bespöttelt und beschimpft. Und dies wagt ein Mann, der als Jüngling vom Bruder Ludwigs XVI. Jahrgehalt und Orden bezogen hat! Zwar ist bei Lamartine ein ähnlicher Umschwung zu verzeichnen; aber Biré zieht den weitumfassenden Mantel christlicher Liebe darüber (S. 367) und verurteilt Hugo dazu, zeitlebens das Lob des Bourbonen zu singen, Ludwig XV. und seinen Hirschpark nicht zu vergessen, weil er von Ludwig XVIII. tausend Franken Pension und von Karl X. die Ehrenlegion bekam.

Von derartigen Tendenzlügen und Entstellungen wimmelt das neue Buch Birés. Mit sichtlichem Wohlgefallen und behaglichem Schmunzeln tritt er alles breit, was gegen seinen einstigen Gesinnungsgenossen vorgebracht werden kann, weil dieser so unklug war, später Freidenker und Republikaner zu werden, weil er als solcher alles angriff, was Biré und seiner Partei hoch und heilig war. So ist denn Janssens Geschichtsklitterung ein Ideal von Objektivität neben den Sophistereien seines französischen Gesinnungsverwandten.

Wie man aber bisweilen aus der Spreu tendenziösen Wortgedresches ein paar Goldkörnlein Wahrheit zusammenlesen kann, so muß indessen in einigen Punkten von untergeordneter Bedeutung dem hämischen Biré Recht gegeben werden. Wenn Hugo sein Gesamteinkommen zu Beginn der Verbannung auf 7500 Franken, dagegen den Einnahmeausfall an Theatertantiemen auf jährlich 60.000 Franken beziffert, so renommiert er wieder einmal nach Dichterart mit falschen Zahlen. Biré weist aus den Archiven des *Théâtre-Français* nach, daß in den geschäftlich sehr ungünstigen Jahren 1847–51 der Dichter für *Hernani* 701½ Franken an Tantième bezog*), für *Marion Delorme* rund

1900, für *Angelo* ca. 4900, also zusammen gegen 7500 Franken. Dazu käme noch der Ertrag von *Lucrèce Borgia* und *Ruy Blas* an der Porte-Saint-Martin. Er läßt sich aber nicht genau feststellen, da die Geschäftsbücher beim Brand von 1871 zugrunde gingen: Biré schätzt ihn auf 7500 Franken für 1847, und auf 4000 für die beiden Revolutionsjahre. Im Jahre 1850 wurde ferner *Ruy Blas* an der Gaité etwa zwanzig Mal gegeben, was für Hugo etwa 5000 Franken abgeworfen haben mag. Das gäbe zusammen 24–25 000 Franken für 5 Jahre, also etwa 5000 jährlich, kaum den zehnten bis zwölften Teil der von Hugo angesetzten Summe.

Ebenso hat Biré den Beweis erbracht, daß die Legende, als ob die belgische Regierung des gemeingefährlichen Poeten halber die sogenannte *Loi Faider* erlassen, und dieser infolge dieses Gesetzes Belgien verlassen habe, auf Hugos und seiner Freunde Phantasie beruht. Der Dichter schiffte sich am 1. August ein, und das Gesetz Faider ging erst am 20. Dezember 1852 in der Kammer durch, nachdem die französische Regierung im Prefsprozeß gegen den in Brüssel von Monarchisten herausgegebenen *Bulletin français* eine moralische Schlappe erlitten hatte. Hugo hatte damit gar nichts zu thun.

Endlich ist von Biré nachgewiesen worden, daß ein Teil der 1856 veröffentlichten Lieder der *Contemplations*, namentlich der Abschnitt *L'Ame en Fleur*, der Geliebten Victor Hugos gelten, jener Madame Drouet — recte Juliette Gauvain, — die als „Prinzessin Negroni“ den jungen Dichter einst auf der Bühne entzückt hatte und bis zu ihrem Tode ihm treu blieb. Aber dieses gewiß nicht rein ideale Verhältnis haben Hugos Hausgenossen Asseline und Lesclide in ihren Schriften bereits besprochen. Frau Hugo fügte sich ziemlich bald in die Notwendigkeit, die Liebe des großen Mannes mit einer anderen zu teilen; sie ließ ihre Söhne und die Genossen der Verbannung ruhig im Hause jener Frau verkehren, die mit ihrer schönen Handschrift alle Manuskripte Hugos säuberlich für die Druckerei abschrieb. Biré aber verdreht den Thatbestand mit handgreiflichen Sophismen. Frau Hugo war herzleidend, — infolge des stillen Kummers; sie starb am 27. August 1868 im Alter von 65 Jahren nach jahrelangem Siechtum — infolge der durch ihres Gemahls Untreue

*) Wenn Biré aus der Thatsache, daß eine *Hernani*-vorstellung in jener geschäftlich überaus flauen Zeit nur 179½ fr. Gesamteinkommen gebracht hat, wovon 15 fr. an Tantiemen abfielen, die Schlußfolgerung ziehen will, Hugos Dramen seien nicht mehr zugkräftig gewesen, so

ist es Taschenspielererei. Wer ging 1848 und 1849 ins Theater?

hervorgerufenen Seelenpein (S. 214). Über dreißig Jahre ertrug sie alles, und dann brach der Greisin das Herz: — das erinnert denn doch an den bekannten Ausspruch des Kaffeetrinkers, Kaffee sei freilich ein Gift, aber ein sehr lang-sames, er trinke es nämlich seit 50 Jahren un-gestraft.

An ruhige Untersuchung des ästhetischen Wertes von Hugos späteren Dichtwerken ist in einem solchen Buch nicht zu denken. Und doch hätten die neuesten Arbeiten und Theorien von Hennequin, Renouvier, Brunetière, Ma-billeau, Faguet, Guyau über die Entwickelung der Hugo'schen Mache, über seine eigen-artige und ganz einseitige dichterische Intuition, über die psychologische Radix seiner großwor-tigen Manier einem berufenen Hugokenner An-lafs geben sollen, in dem unabgeklärten Meinungs-streit auch seine Ansicht kund zu thun. Weg damit!, mag der fromme Biré gedacht haben, sonst stürzt mein auf Hugos Schlechtigkeit und Verlogenheit gebautes Kartenhaus zusammen.

Ein Kartenhaus ist in der That das vierbän-dige Werk Birés, und der luftigste Teil des Baues der letzte. Voll Anekdotenkram, aber auch voll wertvoller Einzelheiten und Berich-tigungen, enthält das Buch nicht zu unter-schätzende Materialien zur künftigen Hugobio-graphie. Vor den Schlußfolgerungen des Autors zu warnen ist überflüssig. Jeder Klardenkende wird sofort hinter die Sophismen und Trug-schlüsse kommen; — aber der fromme Zweck Birés wird bei der großen Masse erreicht. Les gogos donnent dans le panneau, — le tour est joué.

Freiburg i. B.

J. SARRAZIN.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

A. Ohlert, Deutsch-französisches Übungsbuch. Hannover 1894, Meyer. M. 1,20.

Den trefflichen französischen Unterrichts-büchern Ohlerts schließt sich diese Sammlung von Materialien zum Übersetzen aus dem Deut-schen ins Französische an. Sie ist veranlaßt worden durch den Umstand, daß die Lehrpläne bei der Abgangs-, resp. Abschlußprüfung eine Übersetzung in die Fremdsprache fordern, und dazu bedarf es gewiß vorbereitender Übungen. Mit Recht betont der Verfasser, daß man den Schülern nicht die Übertragung eines ihnen völlig fremden Stückes zumuten darf; die Schü-

ler sollen sich eben nicht eine Sprache selbst konstruieren, die sie noch nicht hinreichend kennen; die Übersetzungen in die Fremdsprache sollen vielmehr „zur Wiederholung und Ein-übung der bereits gelernten Spracherscheinun-gen“ dienen. Mit Recht auch verwirft er der-artige Übungen im ersten Unterrichtsjahre. Auf den weiteren Stufen hat sich nach dem oben Gesagten der Stoff zu den Übersetzungen an die fremdsprachliche Lektüre, anfangs möglichst eng, so daß fast nur eine Retroversion statt-findet, später nach und nach freier, anzulehnen. Dieser Forderung entspricht vorliegendes Buch durchaus. Es schließt sich, wie bemerkt, an die Unterrichtswerke des Verfassers an und giebt denselben so einen Abschluß, der besonders denen willkommen sein wird, welche einen großen Wert auf das Übersetzen aus dem Deutschen legen. Die Hilfen, welche unter dem Texte gegeben sind, wären meines Erachtens besser in einen Anhang verwiesen worden.

Weniger gefällt mir der zweite Teil, der eigentlich nur eine Konzession an die alte Me-thode ist; er soll zur Einübung bestimmter gram-matischer Erscheinungen dienen, wie der un-regelmäßigen Zeitwörter, der Pronomina etc. Dies geschieht an kurzen Einzelsätzen, z. B. „Du wirst es nicht thun können. Können Sie Französisch? Du mußt Deine Aufgabe besser können“, und dergl. Derartige Übungen lassen sich, wo sie für nötig erachtet werden, im An-schluß an Lektüre und schriftliche Arbeiten in belebenderer Weise machen.

Übrigens sei den Fachgenossen, welche das Ohlert'sche Unterrichtswerk benutzen, auch das „Übungsbuch“ empfohlen.

Weilburg.

A. GUNDLACH.

O. Ulbrich, Kurzgefaßte französische Schulgrammatik für höhere Lehranstalten.

Berlin 1894, Gärtner. 144 Seiten.

Ulbrichs „Schulgrammatik der französischen Sprache für höhere Lehranstalten“ habe ich in Fr.-G. V. S. 85 ff. eingehend besprochen. Es wurde daselbst bemerkt, daß sich darin noch manches Entbehrliche finde. Dies hat der Ver-fasser selbst eingesehen und eine gekürzte Aus-gabe veranstaltet. In der That ist hier fast alles Überflüssige gestrichen worden; daß dies zum teil in noch stärkerem Maße geschehen konnte, soll gleich erwähnt werden. So konnte die Auf-zählung der defektiven Verben, wie *férir*, *issir*, *chaloir* und sogar *souloir* entschieden wegblei-

ben; ebenso steht noch *porté-je* und die Regel, daß, wenn zwei Imperative durch *et* oder *ou* verbunden sind, die Fürwörter dem zweiten vorangehen können; freilich ist der Zusatz gemacht: „Doch veraltet dieser Gebrauch“ (muß heißen: „ist — veraltet“). Dann gehört die Regel aber auch nicht in eine kurze Schulgrammatik. In dem von Schrift und Aussprache handelnden Abschnitte ist jetzt die Phonetik etwas mehr herangezogen, doch wird im ganzen noch immer von dem Buchstaben ausgegangen. Die Fassung der Regel über die Pluralbildung der zusammengesetzten Substantiva ist leider beibehalten worden, ebenso die Bemerkung über die Bildung des Conj. Praes., die Angabe eines doppelten Stammes bei *moudre* (*coudre* ist weggelassen), wie auch die ungenaue Fassung der Anmerkung zu § 187, 3. Man vergleiche hierüber die oben erwähnte Besprechung. Das in derselben zum Lobe des größeren Werkes Gesagte gilt auch für die kürzere Bearbeitung; das dort Getadelte ist, bis auf die genannten Punkte und soweit es nicht auf prinzipieller Meinungsverschiedenheit beruht, zumeist gebessert worden. Weggeblieben ist die Lehre vom Versbau und die Stilistik, letztere, „weil sie erst in der Obersekunda und Prima der realistischen Vollenstalten Verwendung finden kann“. Ich muß gestehen, daß ich sie nur ungern vermißt habe.

Weilburg.

A. GUNDLACH.

Contes modernes. A. Daudet, J. Lemaitre, J. Simon, Ph. Gille, J. Claretie, P. Bonnetain, L. Halévy. Mit erklärenden Anmerkungen herausgegeben von Dr. Adolf Kressner. Wolfenbüttel 1893, J. Zwifler. Kl. 8°. 153 Seiten. M. 0,75 ungebunden.

Die sieben modernen Erzählungen, welche dieses vierte Bändchen der Zwifler'schen Sammlung der Prosateurs Modernes enthält, bieten eine willkommene Abwechslung mit der historischen Lektüre. Sie enthalten flüssiges und leichtes Unterhaltungsfranzösisch, sind kurz und führen großenteils in französische Art und Verhältnisse ein, eignen sich daher vortrefflich zu Sprechübungen. Ob die Novellen in Obersekunda gelesen werden können, wie der Herausgeber will, weiß ich nicht; ich denke, daß dort der Platz für die klassische Tragödie ist, Corneille und Racine, die doch — trotz großer Männer Aussprüche dagegen — gelesen werden müssen. Aber in Untersekunda sind sie der an-

geführten Eigenschaften wegen ebenso gut zu lesen wie z. B. die sehr empfehlenswerten ausgewählten Erzählungen Daudets (Renger Bd. 27); ebenso geeignet sind sie zur Privatlektüre mit darauffolgender Wiedergabe in Form eines kleinen Vortrages oder einer Unterhaltung zwischen Leser und Lehrer.

Der Lesestoff ist harmlos; nur wenige Stellen sind aus pädagogischen oder Abrundungsrücksichten ausgelassen. Der Text ist klar und rein von den immer noch beliebten Sternen, Kreuzen oder Zahlen; die Anmerkungen, sparsam und kurz, enthalten meist sachliche Erklärungen, hin und wieder Übertragungen unbekannter Wörter und Ausdrücke. Die Kürze ist manchmal zu kurz, z. B. S. 121: „Cocheren, Kochern“; was heißt das? Ist das ein Dorf, eine Stadt oder sonst etwas? Es ist eine Eisenbahnstation, die erste von Forbach nach Metz; freilich, das steht ja im Text. Wenn nun da eine Anmerkung nötig erscheint, muß sie doch mehr besagen. Die Sparsamkeit könnte in den Übertragungen zu gunsten seltenerer Vokabeln weniger zurückhaltend sein, z. B. sollten *galoubet* S. 14, *peinturlures* S. 28 ebensowohl übersetzt sein als *ménétrier* S. 18, *clopin-clopant* S. 17, *patine du temps* S. 13, *maquis* S. 60, *gros bagages* S. 136; zumal da die Zwifler'sche Sammlung offenbar nicht bloß, wenn auch vorzüglich, Ausgaben für die Schule bieten will. Im übrigen ist die Gabe nach Inhalt und Form sehr willkommen.

Eschwege.

OTTO ARNDT.

Nachtrag zum Führer durch die französische und englische Schullitteratur. Zusammengestellt von einem Schulmann. Wolfenbüttel 1894, Jul. Zwifler. 8°. 70 Seiten. Ungebunden M. 0,75.

Seit Einführung der Neuen Lehrpläne herrscht auf dem Gebiete der Schulbücherei eine so emsige Thätigkeit, daß der Führer durch die französische und englische Schullitteratur genötigt ist, seiner vor zwei Jahren erschienenen, umgearbeiteten und bedeutend vermehrten zweiten Auflage bereits einen Nachtrag folgen zu lassen. Er schließt sich genau dem Hauptwerke an, trägt mit fleißiger Aufmerksamkeit Seite für Seite die etwa neu hinzugekommenen Ausgaben und Auflagen nebst zeitschriftlichen Besprechungen nach und fügt die Klassenstufen und hie und da auch die warnenden Fragezeichen hinzu. Ein Versehen ist S. 63 untergelaufen: Breymann und Moeller, Franz.

Übungsbuch f. Gymnasien, kostet nicht M. 0,30, sondern natürlich M. 3,00. Für die dritte Auflage des Führers stellt der Verfasser eine durchgreifende Veränderung des Werkes in Aussicht. Hoffentlich ändern sich dann für manche Titel auch die Vorzeichen, z. B. fehlt dann das Fragezeichen vor dem klassischen Werke der Staël, De l'Allemagne, das ich unter eifriger Teilnahme der Schüler in Prima gelesen habe, und kommt vor Fénelons Aventures de Télémaque, welche in unserer Schule gar keinen Platz mehr haben, und vor das chauvinistische Eintagswerk — ich meine das Werk des französischen Verfassers, nicht des Herausgebers — La Prusse après Jéna von Levin und viele dergl. Ebenso bilden viele der Beurteilungen aus Zeitschriften doch keinen rechtweisenden Führer und verschwinden in einer objektiven Übersicht der Schullitteratur.

Eschwege.

OTTO ARNDT.

II. Belletristik und Geschichte.

G. Beaume, Une Race. Paris 1893, Plon. Frs. 3,50.

Ce roman est un drame de famille dans des cadres de campagne, où des êtres simples et forts touchent aux émotions, aux idées les plus profondes. C'est une histoire d'amour: elle montre le foyer paysan, si éclatant de rudesse et de piété à la fois.

César, le seul héritier des Boulard, de l'Oustalière, auberge autrefois turbulente, avec sa grange et son étable, a quitté la maison paternelle pour s'établir forgeron. Ses parents ont abandonné leur commerce et ne s'occupent plus que de leurs vignes malheureusement ravagées par le phylloxéra. Tandis que ceux-ci se ruinent à vouloir sauver leur vignoble, le fils s'enrichit en frappant le fer de ses bras vigoureux. Mais il est épris d'une fille dont la conduite est un objet de scandale pour le pays. Il veut l'épouser, et lorsqu'il s'ouvre de ses intentions à ses parents, ceux-ci le repoussent et lui ferment leur porte.

Cependant, contre leur volonté, César épouse Anna, la fille perdue, et le prêtre lui-même refuse de bénir cette union. Le pays tout entier prend parti contre César et le tient à l'écart lui et sa famille. Mais le forgeron tient tête à l'orage, et sa femme, dont il n'a qu'à se louer, lui apporte le bonheur. Malgré tout, et quoique les habitants du village soient revenus de l'épée de quarantaine où ils tenaient la maison du forgeron, ses parents refusent de le voir

et ne lui pardonnent pas d'avoir épousé celle qu'ils ne dénomment jamais autrement que «la gueuse».

Tout le drame est là, dans cette lutte entre le fils et ses parents, lutte dans laquelle le fils, malgré ses torts, a encore le beau rôle; car si les premiers ne désarment pas, le second fait toutes les avances.

L'auteur a donné au caractère du forgeron une puissance sauvage, une force de volonté qui ne s'adoucit qu'à la chaleur de la vie familiale et qui oblige à lui pardonner ses emportements contre le destin. Son père meurt sans lui avoir pardonné. Alors il veut revoir et attendre sa mère, et la scène qui suit est superbe dans sa touchante simplicité:

«La veuve ne sortait pas, même les dimanches. De quoi vivait-elle? Cela intriguait tout le monde. Certes, disait-on, il en faut peu aux gens de la campagne, surtout aux vieux. Mais enfin, Laure, la maîtresse de l'Oustalière, n'accueillait personne, et on commençait, le soir, à éviter cette grosse maison plantée dans son isolement, au bord de la route, comme une mesure abandonnée aux hiboux.»

Pourtant, la vieille languissait aussi, se lamentait toujours en appelant la mort. Elle voulait son fils, elle voulait le reconquérir et connaître ses petits-enfants. Mais elle avait peur. Elle ne pouvait plus vouloir. Hantée par la crainte de son défunt mari, elle s'imaginait que d'enfreindre ses ordres, un sinistre suprême tomberait sur elle et sur sa descendance. Elle dormait peu. Des songes la contrariaient, accablants, obscurs, traversés de fantômes. Lasse, dégoûtée de se trouver continuellement seule et de pâtir, elle s'effrayait de ses pas dans la grande maison vide, où les ténèbres et les vents de la montagne menaient un bruit d'enfer.

Un de ces jours d'été, à midi, toutes les maisons barricadées sous la canicule, César quitta la forge. Il s'était rendu sans détour à l'Oustalière. La porte, honteuse, pourrie d'usure, était fermée avec force, au milieu des murs ruinés par les soleils et les pluies. César défaillit de langueur, dans une tristesse.

Il s'étonna. Il se reprocha son audace, comparé d'un tel désir qu'il s'était imaginé entrer chez les siens, comme autrefois, à bras ouverts.

Pourtant, il frappa, d'une main résolue. La maison retentit d'un long bruit de silence. Il frappa encore. Le même vide affreux gronda, la sonorité d'un caveau par les ténèbres. Il

frappa toujours, courageux et volontaire, sans exciter sa rudesse.

A côté de lui, la fenêtre basse avait grincé peureusement. Une petite figure refrognée se montra. Aussitôt il accourut, le front levé, dans un cri d'effusion. Mais la fenêtre se refermait vite derrière les barreaux. Alors, tétu, César se pencha, colla sa face aux vitres, avec passion, pour découvrir une âme dans la pénombre du logis. Ensuite, fatigué d'attendre, il revint au seuil, d'un pas furtif, en se dissimulant. La porte tout doucement s'ouvrit. D'un coup brusque il s'élança.

Laure, qui le suivait dans la cuisine, se mit à pleurer, pleurer tout son soûl, courbant la tête et résignée, le cœur fondu d'amour et de misère. César aussi se lamenta, debout, stupide comme un enfant, ayant peur d'embrasser la pauvre femme. Cependant, Laure regarda aux carreaux le jour encourageant des campagnes. Peu à peu, retirant ses mains ridées des mains du forgeron, elle dressa sur lui ses yeux effarés.

— Hé bé, César! questionna-t-elle, tremblante.

— Je viens reprendre ma place à la maison, dit-il très respectueux, en s'inclinant, mais avec la conscience de sa probité et de son droit.

La vieille adorait son fils, le caressait par tout le corps, aux épaules, au visage, aux robustes mains calleuses. Elle souriait dans sa joie de le reconquérir, de le revoir près d'elle, au foyer sacré. Ils s'assirent sous la fenêtre, l'un près de l'autre, comme autrefois. Ils ne savaient que dire, ils ne se reconnaissaient plus beaucoup, depuis si longtemps qu'ils avaient vécu séparés. Et, dans la solitude du logis mort, l'idée du malheur frissonnait comme une lumière troublante au lointain de leurs souvenirs et de leurs rêves.

César, tristement renouvela sa demande:

— Je viens reprendre ma place à la maison.

Laure agita ses mains décharnées.

— Ah! mon Dieu! larmoya-t-elle, si tu ne nous avais jamais quittés! Pardi! La maison te revient... Si j'avais de la fortune, comme vous seriez tous heureux, César!

Celui-ci, encore confus, riait innocemment de voir la vieille tout à coup apprivoisée, bonne, confiante, avec un cœur de mère.

— Tes petits, continua-t-elle, ils sont beaux, tu sais. Je les vois quelquefois quand ils passent sur la route. Et Adèle? Tu la maries, je crois, au fils de M. Rigue? Et Sylvain, tu le fais prêtre ou maître d'école? ... Oh! je ne sors

pas, mais je sais tout. Tu dois être fier de ta famille, pourtant... Ah! si ton père vivait!...

Elle hennit d'un rire rauque, César la considéra fixement. On lui avait dit qu'elle perdait les idées. Il ne comprenait plus. Une joie pure, une fraîcheur de vie frissonna par tout son corps. Il s'enhardit.

— Je vous amènerai les enfants, et aussi Anna, qui vous aime beaucoup.

— Ah! César, si j'étais riche! Mais, tu vois, les terres sont comme nous, elles ne valent plus rien. C'est un sort qu'on nous a jeté!

La paysanne eut un geste de pitié. Elle ne se rassasiait pas de regarder son fils.

— Que tu es beau! s'écria-t-elle.

Puis, succombant à sa détresse, elle soupira de nouveau:

— Ah! si ton père vivait!

Il y a beaucoup d'observation dans ce livre, un style chaud, un peu brutal, effet du milieu où se déroule l'action, et, par-dessus tout, beaucoup de cœur.

A. Valdès, L'Imposture. Paris 1893, Flammarion. Frs. 3,50.

C'est à l'époque terrible pour les États américains du Sud, alors que la République Argentine faisait la guerre au Paraguay, gouverné par ce monstre sanguinaire et vicieux, Francisco Solano Lopez, que l'auteur du roman qui nous occupe a placé les péripéties du beau drame dont le titre indique suffisamment l'esprit tortueux de l'héroïne.

Du reste, le second chapitre du récit dira mieux que nous ne saurions le faire, la situation des personnages et comment et sur quel pivot évoluera le drame:

«— Je consens à être à vous, don Solano, mais à la condition que vous exilerez cette Cécilia.

«— Vous la haïssez donc bien?

«— J'aime son mari, je l'adore, je veux être sa femme.

«— Et c'est à moi que vous contez cela?

«Celui qui parlait ainsi était Francisco Solano Lopez, le président-dictateur du Paraguay. Suivi à distance par quelques officiers de ses gardes, il chevauchait en compagnie d'une fort jolie personne de vingt ans, hautaine et hardie, qui supporta sans trouble le regard presque courroucé du maître. Tranquillement elle répondit:

«— A qui voulez-vous que je le conte? Vous me demandez une faveur suprême; vous

savez que je ne vous aime pas ; à toutes vos instances, j'ai répondu : « J'en aime un autre ! » Que m'avez-vous dit ?

« — Vous aurez cet autre, quel qu'il soit, si vous voulez m'appartenir auparavant.

« — Et à cela j'ai répliqué : « Il y a une femme qui me gêne, vous l'exilerez. » Vous vous êtes écrié : « Je ferai tout ce que vous voudrez pour vous obtenir. » C'est à cela que je dis : « Je consens à être à vous »

« — Qui faut-il exiler ?

« — M^{me} Cécilia Dormiers.

« — C'est Claudio Dormiers que vous aimez ?

« — Oui, c'est incontestablement l'homme le plus beau de l'Assomption. Il est élégant, agile, excellent cavalier et, avec cela, d'une douceur charmeuse, avec des regards qui troublent et vous brûlent le cœur.

« — Je m'en aperçois, fit Lopez avec amertume. Femmes frivoles et sottes ! Il vous faut de beaux hommes brillants et coquets ! Vous ne savez pas découvrir le vrai mérite sous des dehors plus rudes peut-être, mais plus sincères.

Il jeta, en disant ces mots, un regard irrité sur sa propre personne, avec une sorte de rancune contre la nature qui l'avait fait laid et disgracieux.

« — Eh bien, c'est entendu, fit-il, je vous promets d'éloigner M^{me} Dormiers, bien que je ne comprenne pas votre but ni votre ligne de conduite. Cette femme partie, son mari l'attendra, et alors ?

« — Mais si elle ne revient pas, dit lentement Rosario en le regardant, si elle meurt en France, le mari ne restera pas éternellement seul . . . il a trois enfants, il lui faudra quelqu'un pour les élever. . . . Nous sommes voisins . . . je pourrai lui rendre bien des services. . . .

Lopez la fixa de son œil perçant et, avec un rire sarcastique :

« — Vous allez bien, Rosario, dit-il, mais continuez, car ça ne doit pas être tout. Qu'allez-vous me demander encore ?

« — Un peu de ce . . . toxique que vous seul possédez et qui ne laisse pas de trace . . .

« — Comment savez-vous ? s'écria Lopez irrité.

« — Allons, don Solano, ne faites pas de mystère avec moi ! Que vous importe, à vous qui n'avez de comptes à rendre à personne, que l'on sache ou que l'on ignore vos moyens d'action ? Que vos ennemis disparaissent par le poignard, le poison ou la torture, qu'importe !

vous êtes le maître et vous avez certes raison d'agir ainsi. A quoi servirait la puissance si on n'en faisait pas usage ?

« — Alors, belle Locuste, vous voulez partager cette puissance, et . . .

« — Me débarrasser d'elle, oui.

« — Vous aurez tout cela dès que vous serez mienne, Rosario.

« — Non, avant, dit nettement l'Argentine.

« — Et si, après . . .

« — Ma vie n'est-elle pas entre vos mains ? Qui donc, au Paraguay, oserait manquer à une promesse faite au dictateur Solano Lopez ?

L'autocrate eut un sourire d'orgueil.

« — Vous êtes un démon, Rosario, reprit-il, soyez satisfaite. Venez ce soir au palais, je vous remettrai ce que vous me demandez. Un grain seul ne rend que très souffrant, un grain chaque semaine donne une maladie ressemblant à la péricardite, qui tue en quelques mois ; les médecins y perdent leur latin, à cause de la couleur noirâtre que prennent les cadavres. Convenons maintenant de ce qu'il faut faire. Le moyen d'exiler celle que vous voulez remplacer est précisément de la rendre malade. Quand les médecins d'ici auront renoncé à la guérir, on l'enverra consulter ceux de France, et vous resterez maîtresse de la place. Comment allez-vous administrer la chose ?

« — Je ne sais pas encore. Se fier aux domestiques est bien périlleux.

« — Oui, certes ! Ce serait enfantin. Je vais encore vous aider. Il y a, dans la maison de votre ennemie, une personne qui m'appartient. Je lui donnerai des ordres, vous pouvez être tranquille, il la suivra même en France, s'il le faut. Cette femme ne reviendra pas. Quant aux enfants . . .

« — Suzanne accompagnera sa mère, car je ne l'aime pas. Il ne faut pas toucher aux deux autres . . . pour le moment . . . sinon, il n'aurait pas besoin de se remarier pour les élever.

Lopez la regarda avec un sourire admiratif, cette intelligence diabolique le ravissait.

« — Bien raisonné, fit-il simplement. »

Tel est le point de départ scabreux du roman d'André Valdès, et cependant rien n'est plus gracieux que les aventures auxquelles la petite Suzanne sera livrée pendant de nombreuses années, jusqu'au jour où elle retrouvera sa famille.

Bruxelles.

M. DUVIVIER.

A. Franklin, Les Magasins de Nouveautés (La Vie Privée d'Autrefois). Paris 1894, E. Plon, Nourrit et C^{ie}.

A différentes reprises j'ai eu l'honneur d'entretenir les lecteurs de *Franco-Gallia* de la collection si curieuse entreprise par M. Franklin sous le titre de: *La Vie Privée d'Autrefois*¹⁾. Il vient d'en publier un nouveau volume, intitulé les *Magasins de Nouveautés*.

Ce titre pourrait induire en erreur. L'ouvrage a bien plus d'intérêt qu'il n'est permis de supposer d'après le titre. Car il s'occupe de l'histoire du vêtement, bien plus que des magasins de nouveautés. D'un autre côté, le rapport très étroit entre les deux se présente immédiatement à l'esprit du lecteur. Donc, le costume, et son développement à travers les siècles, voilà le principal but que s'est proposé M. Franklin en publiant ces notes. Il n'a sans doute pas voulu écrire une histoire complète ni suivie du costume en France; on s'en aperçoit aisément au décousu qui perce par ci par là dans les différents chapitres. Le sujet serait du reste trop vaste pour un volume de quelque trois cents pages. Il y a aussi telle partie à laquelle l'auteur s'est complu à accorder plus d'étendue qu'à telle autre.

Il remonte jusqu'au 13^e siècle, pour suivre l'évolution de la mode, tant masculine que féminine, puisée fréquemment à des sources que l'histoire dite „officielle” néglige d'ordinaire. Il nous fait un tableau du luxe prodigieux des costumes sous Henri III, sous Henri IV et sous Louis XIV. Un coup d'œil jeté sur les modes charmantes du temps de Louis XV et de Louis XVI termine cet aperçu.

Le développement du costume est d'un grand intérêt dans l'histoire de la vie usuelle. Aussi M. Franklin ne se fait-il pas faute d'extraire de ses sources des citations parfois bien curieuses sur les mœurs des siècles antérieurs, et d'expliquer ainsi bien des passages d'auteurs qui sont la plupart du temps devenus incompréhensibles pour nous. Nous citerons particulièrement les passages nombreux avec lesquels

on pourrait constituer pour ainsi dire un aperçu des idées que nos ancêtres avaient sur la décence et l'indécence.

L'auteur montre encore comment se développa peu à peu notre idéal de beauté pour l'homme. Ce ne fut en effet qu'à partir du 14^e siècle que l'on commença en France à considérer la finesse de la taille et la raisonnable ampleur de la poitrine comme une beauté.

L'histoire du goût doit ainsi tenir compte de l'histoire du costume. L'art lui-même ne peut y rester étranger. C'est assez dire pour montrer par combien de côtés le sujet traité par M. Franklin touche à des questions importantes, et combien ce volume mérite d'être bien accueilli par tous ceux qui s'intéressent à l'étude des Realien éparpillés dans les auteurs des siècles précédents.

Liège.

AUG. GITTÉE.

III. Theater.

D. Lesueur, Flancée. Drame en quatre actes, en prose [Odéon].

Une jeune fille, la belle Lysiane, à la chevelure d'ébène, au teint bistré comme une Andalouse, a été élevée par le comte de Morlay qu'elle croit être son père. Le comte en question s'était épris lors d'un voyage aux Indes d'une femme qu'il avait aimée à la folie; cette femme avait une fille, Lysiane, et avait confié en mourant l'enfant à M. de Morlay.

Lysiane a grandi dans le château du comte en Bretagne entourée d'une vieille nourrice, Thérésine, qui a un fils Séverin, garde-chasse au château; ce Séverin, une nature sauvage et indomptable, a commis un vol autrefois et reconnu sa faute dans un écrit que le comte lui a fait signer; mais il a racheté son passé par sa bonne conduite.

Au moment où s'ouvre l'action une tempête a lieu, un yacht est en détresse, le comte se précipite au secours des naufragés; il recueille les deux seuls survivants Jacques de Pyral et son pilote Dick. Jacques de Pyral accepte l'hospitalité qui lui est offerte, il s'installe même chez le comte de Morlay, et s'éprend d'un amour éperdu pour Lysiane qui ne répond guère à sa flamme et ne veut à aucun prix se séparer de son père qu'elle idolâtre. Des soupçons se glissent dans l'esprit de Jacques de Pyral et il finit par faire avouer à M. de Morlay que Lysiane n'est pas sa fille. Jacques de Pyral en conçoit un sentiment de jalousie, car désormais

¹⁾ I. Les soins de toilette. Le Savoir Vivre. — II. L'Annonce et la Réclame. Les Cris de Paris. — III. La Cuisine. — IV. La Mesure du Temps. — V. Comment on devenait patron. — VI. Les Repas. La Civilité de Table. — VII. L'Hygiène. — VIII. Variétés gastronomiques. — IX. Les Apothicaires et les Médicaments. — X. Écoles et Collèges. — XI. Les Médecins. — XII. Les Chirurges. — XIII. Le Café, le Thé et le Chocolat. — XIV. Variétés chirurgicales.

M. de Morley est un rival pour lui et l'amour que ce dernier témoigne à Lysiane n'est plus un amour paternel. Jacques de Pyral guette un soir M. de Morlay et le tue roide d'un coup de fusil pendant qu'il se trouvait dans sa bibliothèque. On accuse du meurtre Séverin, d'autant plus que le comte venait d'avoir une discussion avec lui. Mais l'innocence du garde-chasse éclate: Jacques de Pyral est surpris dans la bibliothèque où il était revenu chercher la balle qui avait tué M. de Morlay et qui l'aurait sûrement trahi si elle était tombée aux mains du juge d'instruction. Jacques de Pyral se tue pour échapper aux poursuites judiciaires.

Telle est l'œuvre que l'Odéon a donnée et à laquelle il ne manque que les trémolos à l'orchestre, pour passer telle qu'elle est au répertoire de l'Ambigu, le style est du reste conforme à celui des fournisseurs attitrés du théâtre du crime. L'auteur, M. Daniel Lesueur, a le sens du théâtre et des situations dramatiques. Cela ne suffit peut-être pas pour affronter le deuxième Théâtre-Français, fût-ce avec l'appui de M. Sardou qui a, paraît-il, retouché la pièce.

L. Sazie et G. Grison, Jacques l'Honneur.

Drame en 5 actes et 9 tableaux [Théâtre de la République].

Jacques l'Honneur est extrait d'un roman paru dans le *Petit Journal*. C'est l'histoire très émouvante d'un brave jeune homme Jacques Varlay, caissier de la banque Bertin, où sa réputation de probité lui a valu le surnom de «Jacques l'Honneur». Un soir où l'on donne une fête chez M. Bertin, en l'honneur des fiançailles de Mlle Jeanne Bertin avec le marquis de Montgerbois, M. Bertin est assassiné et l'assassin vole cinquante mille francs dans le coffre-fort. On retrouve sur le lieu du crime une clef de ce coffre-fort appartenant à Jacques Varlay. De là à accuser ce dernier d'être l'auteur du crime, il n'y a qu'un pas. Or, c'est le marquis de Montgerbois qui a subtilisé au caissier sa clef, qui a volé et qui a assassiné. Jacques Varlay est livré aux juges, et au moment d'aller en prison, il adjure le frère de la fiancée, un mauvais sujet, qui, la veille, lui demandait de lui prêter cinquante mille francs, de se dénoncer, car il est persuadé que c'est lui le coupable. Cette scène qui consiste à faire errer les soupçons sur deux innocents, est nouvelle au théâtre, elle est fort bien traitée et a obtenu un succès de larmes,

tel qu'on n'en a peut-être point vu depuis les *Deux orphelines*, de Dennerique mémoire.

Comme bien l'on pense, le malheur continue à s'abattre sur Jacques Varlay et sa famille: sa mère meurt de chagrin, sa sœur est obligée de travailler pour vivre, Mlle Jeanne Bertin que sa mère, entichée de noblesse, a fiancée au marquis de Montgerbois, devient folle parce qu'elle aime Jacques Varlay. Mais cet excellent Jacques, encore qu'il soit condamné à vingt ans de travaux forcés, a autour de lui des gens qui sont convaincus de son innocence, et veulent, à tout prix, faire éclater au grand jour cette innocence: c'est le commandant Castillac, un vieux loup de mer, brave et bourru; c'est le nègre Bamboula, le type du dévouement sans bornes; c'est le docteur Molonguet, un excellent médecin qui guérira la jeune folle au cinquième acte.

Bref, tout se découvre, grâce à des faux commis par le marquis et son beau-frère. On découvre aussi que le marquis n'est point marquis et est un simple aventurier qui s'est emparé d'un état civil qui ne lui appartenait pas. Il remplacera Jacques Varlay dans sa prison. Jacques Varlay épouse Mlle Bertin qui a recouvré la raison, la sœur de Jacques épouse l'avocat qui a défendu son frère, M. Nangis, et la sœur du marquis, miss Ketty, ou plutôt sa maîtresse, qui a dénoncé tous les forfaits dont elle a été témoin, restera auprès de ces deux foyers où le bonheur vient d'entrer... un peu tard, par exemple.

Ce drame a une grosse qualité: malgré quelques longueurs, il est très clair, très captivant et très émouvant; il n'est même pas mal écrit en certaines pages, et je ne serais pas étonné qu'il fournisse une longue et fructueuse carrière au théâtre de la République.

[Nach dem Bericht der Zeitung „La Paix“.]

Zeitschriftenschau.

Romania.

Fasc. 91. G. Paris, Les accusatifs en -ain; P. Meyer, Notice d'un manuscrit de Fréjus; S. Berger, Les anciennes versions italiennes de la Bible; C. Roser, A propos de Nennius; J. Lot, La vie de Saint Faron et la guerre de Saxe de Clotaire II; G. Krüger, Un manuscrit du Chevalier au Cygne et des Enfances Godefroy; P. Meyer, Notice sur un manuscrit de la Somme le Roi; A. Thomas, fr. *fourgon*, anc. fr. *furgier*; *tonniller*, *bécharu*; A. Jeanroy, *Félibre*. — Comptes-rendus.

Revue des langues romanes.

VII, 8/9. J. Bethelé, Le commerce de Languedoc au 18^e siècle, d'après un document inédit; F. Gabotto, Les légendes Carolingiennes d'après le *Chronicon Ymaginis mundi* de Frate Jacopo d'Acqui (Fin); Ch. Revillout, La légende de Boileau; J. Roucaute, Lettres inédites de Montmorency-Damville, gouverneur de Languedoc; Douais, Poème latin

du 14^e siècle, sur le Missus est angelus; Ch. Marelle, La prononciation française et les néophilologues allemands.

Revue de Philologie française et provençale.

VIII, 2. P. Passy, Notes sur le parler d'Ezy-sur-Eure; F. Brunot, La première édition lyonnaise du discours de Du Bellay sur le fait des quatre états du royaume 1567; P. Regnaud, Quelques étymologies françaises, indiquées, confirmées ou expliquées par l'anglo-saxon; A. Jeanroy, Sur un vers de Pathelin; Quelques strophes de Mireille traduites en cinq dialectes méridionaux; J. Firmery et L. Clédât, La prononciation de l'e muet; G. Strehly, De quelques mots slaves francisés.

Die Neueren Sprachen.

II, Heft 4. A. Schröer, Über neuere englische Lexikographie. Vortrag, gehalten auf dem 6. Neuphilologen-Tage zu Karlsruhe; Banner, Die neuesten Strömungen auf dem Gebiete der modernen Philologie und die sich daraus ergebende Reform von Studium und Vorbildung. Vortrag gehalten auf dem 6. Neuphilologen-Tage zu Karlsruhe. — H. Kron, Die „Reformsitzung“ des 6. Neuphilologen-Tages zu Karlsruhe. — Vermischtes (J. Schipper, Nachträgliche Bemerkungen zum Karlsruher Neuphilologen-Tage; J. Ackermann, Zum Bericht über den Karlsruher Neuphilologen-Tage; Redaktion, Zum Banner'schen Vortrag; Neusprachliches aus Zeitschriften und Zeitungen; E. Lugrin, Réponse à M. W. Knörich; W. Knörich, Erwiderung; W. Viotor, Zur Aufklärung; Sommerkurs der Oxford University Extension; Bemerkung der Redaktion).

Litterarisches Centralblatt 1894.

Nr. 47. M. Hartmann, Chénier-Studien. Leipzig 1894. (Berichtigt mit Scharfsinn und Fleiß verschiedene Irrtümer.)

Archiv für das Studium der neueren Sprachen.

93. Band, Heft 4. V. Ryssel, Syrische Quellen abendländischer Erzählungsstoffe. II; J. Zupitza, Anmerkungen zu Jakob Rymans Gedichten. I. — Beurteilungen und kurze Anzeigen (J. Ehretsmann und Schmitt, Übungsbuch für den französischen Anfangsunterricht. I. 3. Auflage. Straßburg 1894. Bietet reichen, anziehenden Lesestoff in gutem Französisch; M. Darmesteter, Froissart. Paris 1894. Das Büchlein, an dem manches anzusetzen ist, ist niemals langweilig und wird dem alten Chronisten neue Freunde erwerben. Tobler; P. Klemenz, Les Petites poésies de Corneille. I. Programm Kattowitz. Die leider französisch geschriebene Abhandlung ist voller Verstöße. Sarrazin).

Bollettino di Filologia Moderna.

I, No. 15. Amore, pittore di paesaggi (da Goethe), traduzione di Romeo Lovera; L. Flocchini, La Lingua internazionale e la Riforma della lingua italiana; Didattica; Ultime pubblicazioni. — No. 16. Concorso: L'accusativo nella lingua tedesca; Pensiero di notte (da Pfungst), traduzione di Romeo Lovera; R. Lovera, La Réforme de l'orthographe française; La Marsigliese, traduzione di S. Praitano; Rassegna bibliografica; Ultime pubblicazioni.

Revue des deux mondes 1894.

15 août. Duc de Broglie, L'Alliance autrichienne. I. Kaunitz à Paris; A. Theuriet, Paternité. I; G. Bonet-Maury, Le Congrès religieux de Chicago et la Réunion des églises; G. Boissier, L'Afrique romaine, promenades archéologiques en Algérie et en Tunisie. V. Les villes, Timgad; E. Michel, Diego Velasquez. II; C. de Varigny, Tammany-Hall et la vie politique à New-York; P. Dehérain, La Science et l'agriculture. I. Les Engrais; R. Doumic, Revue littéraire: Les livres de M. Édouard Rod; T. de Wyzewa, Les Revues anglaises. — 1 septembre. Duc de Broglie, Études diplomatiques: L'Alliance autrichienne. II. La Guerre d'Amérique; A. Theuriet, Paternité (Fin); A. Mézières, L'École normale supérieure en 1818; Th. Bentzon, La Condition de la femme aux États-Unis; Boston; E. Michel, Diego Velasquez (Fin); Duc de Noailles, L'Avenir du bimétallisme; E. Schuré, La Colombe de Leilah la Sultane, légende arabe; E.-M. de Vogüé, Explorations parlementaires; G. Valbert, Le Voyage d'une Anglaise en France. — 15 septembre. E. Ollivier, Talleyrand; E. Rod, Les Roches-Blanches. I; E. Senart,

Les Castes dans l'Inde. III. Les Origines; E. Delacroix, Nouveaux fragments du Journal inédit; Cuheval-Clarigny, Les Syndicats industriels et les syndicats agricoles; H. de la Martinière, Au Maroc: Le Règne de Moulay-El-Hassan; R. Doumic, Revue littéraire: Diderot; T. de Wyzewa, Les Revues allemandes.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

- Afsahl, K., Elementarbuch der französischen Sprache. I. Teil Für das 1. Schuljahr. 4. Aufl. M. 1. — III. Teil. Für das 3. Schuljahr. 3. Aufl. M. 1,80. Stuttgart, Metzler.
- Beaux, Th. de, Französisches Lese- und Übungsbuch. II. Stufe. 1. -4. Konjugation. Halle, Gessensius. M. 1,80.
- Boissier, César et Cicéron. Herausgegeben von J. Brüll. Münster, Theising. M. 0,40.
- , Cicéron dans ses relations avec Brutus et Octave. Herausgegeben von J. Brüll. Münster, Theising. M. 0,40.
- Eidam, Ch., Mustersätze zur französischen Grammatik. Nürnberg, Korn. M. 0,60.
- Favrot, A., Étude sur Casimir Delavigne. Thèse. Bern, Körber. M. 1,60.
- Feichtinger, E., Lehrgang der französischen Sprache für Gymnasien. I. Wien, Hölder. M. 2,20.
- Feist, S., Lehr- und Lesebuch der französischen Sprache für praktische Ziele. Mit Rücksicht auf die konzentrierende Unterrichtsmethode bearbeitet. I. Unterstufe. Halle, Waisenhaus. M. 1,50.
- Fischer, H., Deutsche Übungsstücke zu Kühns französischer Schulgrammatik. III. Teil. Oberstufe. Bielefeld, Velhagen und Klasing. M. 1,50.
- Halévy, L'Invasion. Souvenirs et récits. Herausgegeben von R. Ackermann. München, Lindauer. M. 1,20.
- Jacobs, Brincker, Fick, Französische Grammatik für lateinlose Schulen. Hamburg, Besthorn. M. 1,85.
- Jahresbericht, Kritischer, über die Fortschritte der romanischen Philologie. Unter Mitwirkung von 115 Fachgenossen herausgegeben von K. Vollmöller u. a. I. 1890. 2. Heft. München, Oldenbourg, M. 2,67.
- Koschwitz, E., Französische Volkstimmungen während des Krieges 1870/71. 2. Aufl. Heilbronn, Salzer. M. 1,50.
- Lange, Helene, Leitfaden für den Unterricht in der Geschichte der franz. Litteratur. Berlin, Ohmigke. M. 1,40.
- Lectures choisies. Frankfurt a. O., Waldmann. M. 3.
- Molière, Le Misanthrope. Herausgegeben von W. Mangold. Leipzig, Renger. M. 1,20.
- Schulz, A., Encyclopädisches Original-Sprachbuch zur praktischen und gründlichen Erlernung der französischen Sprache in Grammatik, Schrift und Konversation zum Massen-, Einzel-, wie zum Selbstunterricht. 3 Teile. Reichenberg, Fritsche. M. 15.
- Soltmann, H., Lehrbuch der französischen Sprache. Bremen, Winter. M. 2,50.
- Ulbrich, O., Kurzgefaßte französische Schulgrammatik für höhere Lehranstalten. Berlin, Gärtner. M. 1,40.
- , Kurzgefaßtes Übungsbuch zum Übersetzen aus dem Deutschen in das Französische. Berlin, Gärtner. M. 1,40.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

- Auteurs célèbres. — Nos 243-264. Paris, Flammarion. à Fr. 0,60.
- Aicard (Jean). — Le Pavé d'amour (248).
- Casanova (J.). — Sous les plombs (253).
- Courtelaine (G.). — Ombres parisiennes (252).
- Danrit (le capitaine). — La Guerre de demain. La Bataille de Neufchâteau (259).
- Delcourt (Pierre). — Le Secret du juge d'instruction (244).
- Delva (A.). — Miss Fauvette (254).
- Dickens (Ch.). — Un ménage de la mer. Contes de Noël (262).
- Flammarion (C.). — Clairs de Lune (251).
- Gérard de Nerval. — Les Filles du feu (249).

Auteurs célèbres. — Nos 243-264. Paris, Flammarion. à Fr. 0,60.

Greyson (Émile). — Juffer Daadje et Juffer Doortje. Mœurs hollandaises (256).

Hucher (Ismaël). — La Belle Madame Pujol (245).

Jaccoliot (Louis). — Voyage sur les rives du Niger (247).

— — — Voyage au pays des singes (261).

Maël (Pierre). — La Bruyère d'Yvonne. Fleurs de mer (264).

Mary (Jules). — Le Boucher de Meudon (243).

Mendès (Catulle). — L'Art d'aimer (250).

Renard (Jules). — Le Coureur de filles (258).

Rude (Maxime). — Les Princes tragiques (260).

Spoll (E.-A.). — Le Secret des Villiers (246).

Vast-Ricouard. — Le Chef de gare (257).

Zola (Émile). — Jean Gourdon (255).

— — — Sidoine et Médéric. Le Carnet de danse. Celle qui m'aime (263).

Barratin, A., Chemin faisant. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
Beaufils, Edouard, Les Houles (vers). Paris, Lemerre. Frs. 3.

Beauquier, Charles, Chansons populaires recueillies en Franche-Comté. Paris, E. Lechevalier. Frs. 6.

Bertout, Auguste, Fauvettes et corbeaux (poésies). Paris, Sauvaître. Frs. 3,50.

Bigot, Léon, Propos sceptiques d'un homme de foi. Paris, Flammarion. Frs. 3.

Cadol, Édouard, Suzanne Herbain. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Carnoy, H., et Nicolaïdès, J., Folklore de Constantinople. Paris, E. Lechevalier. Frs. 7.

Daudet, Ernest, Aveux de Femme. Paris, Plon. Frs. 3,50.

Du Bellay, Joachim, Oeuvres choisies de Joachim du Bellay. Avec une introduction et des notes par Léon Seché, une notice bio-bibliographique par Camille Ballu et des sonnets-hommages des principaux poètes contemporains. Le Petit Lyré mis en musique par Jules Bordier. Paris, E. Lechevalier. Frs. 25.
Duchosal, Louis, Le Rameau d'Or (1890-1894). (Genève) Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Floran, Mary, Bonheur méconnu. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Gévin-Cassal, O., Ame claire. Paris, Gautier. Frs. 2.

Gyp, Professionnal-lover. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

Joze, Victor, La Ménagerie sociale. Paris-Gomorrhe. Mœurs du jour. Dessins de Jack Abeillé, Paul Balluriau, Malatesta, O'Galop, etc. Paris, Antony. Frs. 3,50.

Le Lorrain, J., Fleurs pâles (poésies). Paris, Vanier. Frs. 2.

Lepelletier, Edmond, Une Femme de cinquante ans. Paris, Tresse. Frs. 3,50.

Maîtres (les) du roman. — Nos 87-104. Paris, Dentu. à Fr. 0,60.

Aghonne (Mie d'). — Le Vampire aux yeux bleus (101).

Alexis (P.). — Le Collage (91).

Assolant (Alfred). — Mémoires de Gaston Phœbus (104).

Carette (M^{me}). — Passion (99).

Chincholle (Ch.). — La Ceinture de Clotilde (95).

Claretie (Jules). — Mademoiselle Cachemire (94).

Enault (E.). — Histoire d'une conscience (90).

Faure (Émile). — Les Dernières favorites (98).

Féval (Paul). — La Cosaque (102).

Gastyne (J. de). — Premières caresses (88).

Gonzales (E.). — Les Gardiennes du trésor (89).

Grave (Th. de). — Les Dames de l'épée (96).

Houssaye (A.). — La Couronne de bleuets (92).

Lepelletier (Edmond). — Le Capitaine Ango (100).

Muller (Eugène). — La Mionette (97).

Musset (P. de). — Une Vie du diable (91 bis).

Peyrebrune (Georges). — Les Roses d'Arlette (87).

Summer (Mary). — Un Scandale d'hier (104).

Vast-Ricouard. — La Négresse (93).

Masson-Forestier, La Jambé coupée. Le Chat du major. Derrière la toile. Mille francs! A boulet rouge! Le Banqueroutier. Baraterie. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
Mendès, Catulle, Les Idylles galantes. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Richard, Louis, Fin de jeunesse. Paris, Antony. Frs. 3,50.
Rod, Édouard, Michel Teissier. Pièce en 3 actes. Paris, Perrin. Frs. 4.

Saint-Cyr, Ch. de, Glanes d'un fol. Paris, Sauvaître. Frs. 2.

Sébillot, Paul, Contributions à l'étude des contes populaires. Paris, E. Lechevalier. Frs. 2,50.

Silvestre, Armand, Nouvelles gaudrioles. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.

Vaintray, J. L. de, Virginité. Roman. Paris, Charles. Frs. 3,50.

Verne, Jules, Mirifiques aventures de Maître Antifer. Première partie. Paris, Hetzel. Frs. 3.

Bellevall, Marquis de, Un Capitaine au régiment du roi. Étude sur la Société en France et sur une famille de la Flandre française au XVIII^e siècle. Paris, E. Lechevalier. Frs. 3,50.

Bertrand, Alphonse, Le Sénat de 1894. Biographies des trois cents sénateurs, avec avertissement et documents divers, les lois relatives à l'organisation du Sénat et les élections des sénateurs, la liste des ministères qui se sont succédé en France depuis 1871, la liste alphabétique des sénateurs, etc. Paris, Mouillot. Frs. 4.

Bosseboeuf, L. A., Au Jardin de la France. Langeais et son château. Monuments et souvenirs. (Tours) Paris, E. Lechevalier. Frs. 3.

Fabre, Gustave, Trois manuscrits de Rabaut Saint-Étienne, avec une introduction et des notes. Paris, Fischbacher. Fr. 1.

Garnot, Capitaine, L'Expédition française de Formose 1884-1885. Paris, Delagrave. Frs. 10.

Gauthier, Jules, et Lurion, Roger de, Marques de bibliothèques et ex libris franc-comtois. (Besançon) Paris, E. Lechevalier. Frs. 5.

Geoffroy, Auguste, Quelques contemporains, 1875-1900. Paris, Sauvaître. Frs. 3,50.

Lombard-Dumas, A., Catalogue descriptif des monuments mégalithiques du Gard. (Nîmes) Paris, E. Lechevalier. Frs. 7,50.

Marcère, de, Entretiens et souvenirs politiques (1892-94). Paris, Société des écrivains français. Frs. 7.

Méneval, Baron C. F. de, Mémoires pour servir à l'histoire de Napoléon I depuis 1802 jusqu'à 1815, par le baron Claude François de Méneval. Édition entièrement refondue. Ouvrage complété par des documents inédits, publié par les soins de son fils, le baron de Méneval (Napoléon Joseph Ernest). Tome III (et dernier). Paris, Dentu. Frs. 7,50.

Nicoullaud, Charles, Casimir Périer, député de l'opposition, 1817-1830. Paris, Plon. Frs. 8.

Pierrefeu, Guy de, L'Épiscopat sous le joug. Scènes de la vie ecclésiastique et documents secrets sur tous les archevêques, évêques et candidats à l'épiscopat. Préface d'Edmond Turquet. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Wolseley, Maréchal vicomte, Le Déclin et la chute de Napoléon. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.

Jourdier, Auguste, Globe-Trotting. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Pensa, Henri, L'Algérie. Organisation politique et administrative, justice, sécurité, instruction publique, travaux publics, colonisation française et européenne, agriculture et forêts, propriété et état civil chez les indigènes. Préface par E. Combes. Paris, J. Rothschild. Frs. 10.

Piton, Marly-le-Roy. Paris, Cerf. Frs. 3.

Rantalhac, Gustave, Au Midi de la France. Causses et Canons des Cévennes, Alpes et Méditerranée, précédé d'une fantaisie sur les voyages. Poésies. Paris, Chamuel. Fr. 1.

Varigny, Henry de, En Amérique. Souvenirs de voyage et notes scientifiques. Paris, Masson. Frs. 3,50.

Ayroles, J. B. J., La Vraie Jeanne d'Arc. Tome II: La Paysanne et l'Inspirée, d'après ses aveux, les témoins oculaires et la libre pensée. Paris, Gaume. Frs. 15.

Greppo, C., L'Existence dont la semence est en soi-même. Ce que c'est Pourquoi c'est et Comment c'est. Paris, Sauvaître. Frs. 8.

Koenig, Xavier, Essai sur la formation du Canon de l'ancien testament. Paris, Fischbacher. Frs. 2.

Minayeff, J. P., Recherches sur le bouddhisme. Traduit du russe par R. H. Assier de Pompignan. Paris, Leroux. Frs. 10.

Ollé-Laprune, Léon, Le Prix de la vie. Paris, Belin. Frs. 4.

Miscellen.

Der erste französische Ferienkursus in Greifswald.

Während der Tage vom 9. Juli bis 4. August d. J. hatte Herr Prof. Dr. Koschwitz, der zeitige Rektor der Universität Greifswald, mit Hilfe einiger Kollegen in Greifswald einen französischen Ferienkursus veranstaltet, der den Zweck verfolgte, das Reisen in französischen Landen erfolgreich vorzubereiten. An dem Kursus nahmen gegen 235 Mitglieder teil, darunter 70 Studierende, 60 Universitätsangehörige und 105 Lehrer und Lehrerinnen von auswärts, sogar aus dem Auslande, besonders aus Schweden. Die Lehrerinnen aber waren bei weitem in der Mehrzahl vertreten, obgleich es anfangs in der Absicht gelegen hatte, sie ganz auszuschließen. Wir bedauern mit Herrn Prof. Dr. Koschwitz die geringe Teilnahme der Gymnasiallehrer, glauben aber nicht mit dem genannten Herrn, daß Mangel an Interesse oder der Gedanke, in Greifswald nichts mehr lernen zu können, die Ursache des Fernbleibens gewesen ist, sondern einzig und allein das Bedürfnis nach Ruhe und Erholung. Schreiber dieser Zeilen ist nur an einer kleinen Anstalt tätig, und doch wird fast die ganze Zeit des Tages von der Schule in Anspruch genommen, so daß für Erholung und Fortbildung meist nur sehr wenig Zeit übrig bleibt. Wie muß es da erst mit den Kollegen bestellt sein, die an großen Anstalten wirken und allein schon von der Last der Korrekturen fast erdrückt werden?¹⁾ Folglich ist uns allen wohl eine Erholung zu gönnen, und wenn auch Greifswald ein See-, Sol- und Moorbadeort ist, „wo Lehrer sich von ihrem Rheumatismus oder vorzeitiger Korpulenz kurieren können“²⁾, so müssen wir auch hier Prof. Dr. Koschwitz widersprechen, da mit solchen Übeln behaftete Kollegen doch verhältnismäßig sehr selten anzutreffen sind und jeder andere Stand entschieden zahlreichere Vertreter mit genannten Krankheitserscheinungen aufzuweisen hat. Dabei möchten wir sogleich noch einen zweiten Übelstand hervorheben, der während des Kursus allgemein mißfällig bemerkt wurde, nämlich das Vordrängen

¹⁾ Cfr. BfhSch. 1894, Nr. 7.

²⁾ Cfr. LBfgurPh. XV. Jhg., No. 4, S. 128 ff.

des weiblichen Geschlechts und namentlich der Universitätsangehörigen. Wir hörten aus dem Munde eines Dozenten die Äußerung, daß er bisher gar nicht gewußt hätte, daß es in Greifswald soviel Professorenfrauen und -töchter gäbe. Und es war in der That sehr auffällig, denn sie waren alle vertreten von der ehrwürdigen Matrone herab bis zum niedlichen Backfisch, und obendrein nahmen sie stets die besten Plätze für sich in Anspruch. Ob sie allerdings viel verstanden haben, war uns bisweilen sehr zweifelhaft.

Doch diese Übelstände sollen unser Urteil über den Verlauf des Kursus nicht beeinträchtigen. Es war eben ein erster Versuch, und wir erklären schon hier im voraus, daß er durchaus gelungen ist und den Dank aller Teilnehmer im vollsten Maße verdient.

In fürsorgender Weise hatte sich zunächst Herr Prof. Dr. Koschwitz um das leibliche Wohl der Teilnehmer bemüht. Ein Verzeichnis freier, möblierter Wohnungen lag zu jedermanns Ansicht aus. Den Lehrerinnen wurden Pensionen und Wohnungen durch Herrn Direktor Schöne von der höheren Töchterschule nachgewiesen. Einen empfehlenswerten, billigen Mittagstisch fanden die Teilnehmer im Sol- und Moorbade sowie im Greifswalder Klubhause. Ein Vergnügungs-Comité sorgte für Ausflüge und Vergnügungen. Dreimal in der Woche fanden gesellige Zusammenkünfte statt, und der Sonnabend und Sonntag wurden zu gemeinsamen Ausflügen benutzt. Solche fanden statt nach der Insel Vilm, nach Binz und dem Jagdschloß, nach Heringsdorf, Ahlbeck und Swinemünde, nach Putbus, nach Salsnitz und Stubbenkammer sowie endlich in die Umgegend von Greifswald, wobei namentlich Herr Prof. Dr. Schmitt und Herr Kandidat Gaster in opferwilligster Weise die Führung übernommen hatten. Mit den Vorlesungen, die in der Aula der Universität stattfanden, war ferner eine außerordentlich reiche Ausstellung französischer Lehrmittel verbunden, die fleißig eingesehen wurde und die Teilnehmer mit manchen neuen Erscheinungen des französischen und deutschen Büchermarktes bekannt machte. Endlich erwähnen wir noch, daß Herr Prof. Dr. Rousselot fast täglich französische Privatkonzersationen abhielt, wobei allerdings wiederum das zarte Geschlecht den französischen Gelehrten so stark in Anspruch nahm, daß wir Männer meist bescheiden zurücktraten.

Was nun die Vorlesungen selbst anbetrifft, so teilen wir zunächst den Stundenplan derselben mit, um dann auf die einzelnen noch ausführlicher einzugehen.

	Montag.	Dienstag.	Mittwoch.	Donnerstag.	Freitag.
9—10	Dr. Altmann.	Prof. Dr. Siebs.	Dr. Altmann.	<i>Diction française</i> Prof. Dr. Rousselot.	Prof. Dr. Siebs.
10—11	<i>Français parlé</i> Prof. Dr. Rousselot.	Prof. Dr. Schmitt.	<i>Français parlé</i> Prof. Dr. Rousselot.	Prof. Dr. Schmitt.	Orthoepie Prof. Dr. Koschwitz.
11—12	Deutsche Litteratur über Frankreich Prof. Dr. Koschwitz.	Prof. Dr. Fuchs.	Orthoepie Prof. Dr. Koschwitz.	Studienreisen Prof. Dr. Koschwitz.	Prof. Dr. Fuchs.
12—1	Prof. Dr. Störk.	<i>Conf. orales</i> Prof. Dr. Rousselot	Prof. Dr. Credner.	Prof. Dr. Credner.	Prof. Dr. Störk.

Dieser Plan erfuhr zunächst dadurch eine Veränderung, daß Herr Prof. Dr. Credner leider durch Krankheit verhindert war, seine angekündigte Vorlesung über Landeskunde des heutigen Frankreich zu halten; dafür trat in liebenswürdiger Weise Herr Charles Mareille, Prof. an der Luisenstiftung und an der Humboldt-Akademie zu Berlin, ein, indem er einige seiner bekannten französischen Kinderlieder und Volkserzählungen rezitierte und damit allgemeinen Beifall erntete. Ferner hielten im Anschluß an die phonetischen Vorlesungen des Herrn Prof. Dr. Siebs die Herren Geh. Medizinalrat Prof. Dr. Landeis und Prof. Dr. Oberbeck je einen sprachphysiologischen und akustischen Vortrag mit Experimenten im physiologischen und physikalischen Institut der Universität. Beide Vorlesungen

zeichneten sich durch den überaus klaren und leicht verständlichen Inhalt sowie durch glänzende Experimente aus und ermöglichten dadurch auch dem Laien, sich auf dem schwierigen Gebiete der Töne und Geräusche mit großer Leichtigkeit zurechtzufinden. Mit größter Spannung sah man ferner allgemein den Vorträgen des Abbé Dr. Rousselot entgegen, des größten Phonetikers Frankreichs, der augenblicklich Professor an der katholischen Universität zu Paris ist. Dieser dozierte zweimal in der Woche *le français parlé dans ses variétés parisiennes et provinciales (phonétique, morphologie, syntaxe et lexicologie)* und erläuterte seine Ausführungen an der Hand einer Reihe von ihm selbst erfundener, höchst sinnreicher Instrumente. Schreiber dieses war leider nicht immer imstande, den ausschließlichen französisch redenden

Gelehrte auf diesem immerhin schwierigen Gebiete in allen Punkten zu verstehen. Daran schloß sich wöchentlich eine Vorlesung: *Conférences orales*, in welcher er auf die für einen in Frankreich Reisenden notwendigen Kenntnisse einging und einige der ausgelegten Phraseologismen besprach. In der dritten Vorlesung: „la diction française“ legte er das Buch von Koschwitz: *Les parlers parisiens*, Paris, Welter, 1893 zu Grunde, ließ einige der Teilnehmer einen Abschnitt lesen, verbesserte die gemachten Fehler und las zum Schluß ihn selbst in müttergültiger Form mehrfach vor. Für denjenigen, der sich noch genauer über französische Aussprache etc. orientieren wollte, war der lebenswürdige Herr, wie schon oben erwähnt, fast täglich zu sprechen. Was sodann die Vorlesungen des Herrn Prof. Dr. Koschwitz anbetrifft, so las derselbe zunächst zweimal wöchentlich über praktische französische Aussprachelehre, indem er an der Hand eines Phonetikers (Beyer-Passy), eines Orthoepikers (Ploetz) und seiner eigenen Grammatik der neufranzösischen Schriftsprache eine korrekte französische Aussprache lehrte. In seiner zweiten Vorlesung: „die deutsche Litteratur über Frankreich seit 1871“ besprach derselbe die Werke von Hillebrand, Fellwald, Petersen, Konrad, Nordau, Kalisch, Lindenberg, Zelling, die Fachlitteratur über den französischen Krieg, Koschwitz, Wachenhusen etc., und endlich in der dritten Lesung über Studienreisen in Frankreich kamen Reisevorbereitungen, Wahl des Aufenthaltes, Studiengegenstände und deren Bearbeitung, das französische Zeitungswesen etc. in ausführlicher Weise zur Sprache. Mit den Vorträgen des Herrn Prof. Dr. Schmitt über die Geschichte Frankreichs in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts möchten wir uns zwar nicht in jedem Punkte einverstanden erklären, dennoch erkennen wir gern an, daß es stets ein hoher Genuß war, dem gewählten Redner zuzuhören, der völlig frei, dabei aber lebhaft und klar vortrug. Ein schwieriges Gebiet hatten sich ferner die Herren Prof. Dr. Fuchs: „die gegenwärtigen wirtschaftlichen Verhältnisse Frankreichs“ und Prof. Dr. Störck: „Grundzüge des Verfassungs- und Fremdenrechtes in Frankreich“ gewählt. Auch diese beiden Herren entledigten sich ihrer Aufgabe mit großem Geschick und für einen, der sich gern ein wenig mit Politik beschäftigt, waren die Vorträge des Herrn Prof. Dr. Fuchs eine Quelle reicher Anregung und Belehrung, umso mehr, da der Redner stets auch unsere deutschen Verhältnisse berücksichtigte und nach der Vorlesung auf an ihn gerichtete Fragen bereitwillig Auskunft erteilte. Es kamen in fälschlicher Weise die Grundlagen der französischen Volkswirtschaft, die französische Landwirtschaft, Gewerbe und Industrie, Arbeiterfrage und Sozialismus, Handel und Verkehr, Geld und Kredit, Kolonien, Einkommen und Konsum zur Sprache, und einen ersichtlich tiefen Eindruck machten die Ausführungen des Redners auf die Zuhörer, als er auf die soziale Frage zu sprechen kam und dabei auch die dem Lehrstande bei der Lösung der sozialen Frage zufallende Rolle berührte. Lauter Beifall wurde ihm mit Recht dafür zu teil. Endlich müssen wir auch noch die Vorlesung des Herrn Dr. Altman über französisches Bibliotheks- u. Archivwesen erwähnen. Sie fand eine willkommene Erweiterung durch die unter der Führung des genannten Dozenten vorgenommene Besichtigung der Greifswalder Universitätsbibliothek, von deren Einrichtung und Verwaltung alle mit größtem Interesse Kenntnis nahmen. Überdies verdient das freundliche Entgegenkommen der Greifswalder Bibliotheksbeamten die größte Anerkennung, da sie jeden Wunsch der am Ferienkursus Teilnehmenden sofort bereitwillig erfüllten. Wir sprechen ihnen dafür auch an dieser Stelle unsern verbindlichsten Dank aus.

Wir sind am Schluß unserer Ausführungen und fassen unser Urteil über den ersten französischen Ferienkursus in Greifswald dahin zusammen, daß, wenn sich auch einige Übelstände herausgestellt haben, wie das bei einem ersten Versuche unausbleiblich ist, derselbe doch seinen Zweck durchaus erfüllt, und sicherlich jeder Teilnehmer hochbefriedigt die pommersche Musenstadt verlassen hat. Eine Wiederholung des Kurses ist unbedingt zu empfehlen und der Besuch jedem Kollegen, der französischen Unterricht erteilt, dringend anzuraten, umso mehr, da, wie wir gehört haben, die Erteilung eines Reisestipendiums fortan von dem vorherigen Besuche eines solchen Ferienkurses abhängig gemacht werden soll. Aber wir erlauben uns dazu folgende Vorschläge zu machen:

1. nur einen beschränkten Kreis von Zuhörern zuzulassen und lieber das Honorar von 15 auf 30 M. zu erhöhen,
2. den Lehrern nicht die unbedingt nötigen Ferien zu verkürzen, sondern den Kursus etwa am Anfange des Wintersemesters abzuhalten und ihn nur auf 2–3 Wochen auszu dehnen.

Während eines solchen Zeitraums wird leicht eine Vertretung für einen Kollegen zu beschaffen sein. Zum Schluß bemerken wir noch, daß die Herrn Dozenten in uneigennützigster Weise ihre Kräfte zur Verfügung gestellt haben und daß das nur von Auswärtigen erhobene Honorar von 15 M. einzig zur Bestreitung der entstandenen Unkosten verwandt worden ist.

Löwenberg i. Schl.

Kleber.

Abdruck aus „Gymnasium“ XII, Nr. 18.

Französischer Ferienkursus.

Auf Veranlassung des preussischen Unterrichtsministeriums wird in Frankfurt am Main vom 3. bis 15. Januar 1895 ein Kursus zur Ausbildung von Lehrern im praktischen Gebrauch des Französischen abgehalten werden. Derselbe soll zugleich die Gelegenheit zur Aneignung der für den Aussprache-Unterricht nötigen phonetischen Kenntnisse bieten. Zur Teilnahme an demselben sind die akademisch gebildeten Lehrer an den höheren Schulen der Provinzen Hessen-Nassau, Rheinland, Westfalen, Hannover und Sachsen eingeladen. Wie der ungefähr gleichzeitig stattfindende Feriencursus in Berlin, zerfällt derselbe in einen obligatorischen Teil an den Vormittagen (Vorlesungen, Vorträge, Konversations-Übungen seitens der Teilnehmer) — und einen zwanglosen, dem geselligen Verkehr gewidmeten an den Abenden, während die Nachmittage je nach Belieben der gemeinschaftlichen Erörterung methodischer Fragen, bezw. dem Hospitieren in dem nach der „neuen Methode“ geleiteten Unterricht hiesiger und Bockenheimer Schulen vorbehalten werden. — Zur Leitung der praktischen Übungen sowie der Abendunterhaltungen in französischer Sprache sind eine Anzahl Franzosen gewonnen worden, unter ihnen der rühmlichst auch als Recitator und Deklamator bekannte Lektor des Französischen an der Universität Kiel, Herr Gauthy Des Gouttes, welcher außerdem Vorträge über verschiedene Epochen der französischen Litteratur halten wird. Ferner wird Herr Professor Caumont vom hiesigen städt. Gymnasium, gleichfalls in französischer Sprache, über moderne Versbildung und Litteratur der Franzosen sprechen. Zu wissenschaftlichen Vorträgen, besonders über Phonetik, haben sich bereits die Herren Univ.-Professoren Victor (Marburg) und Förster (Bonn), sowie Herr Direktor Walter von der hiesigen Musterschule erbotten. Die Leitung des Ferienkurses liegt in den Händen der Herren Dir. Walter und Prof. Caumont, denen ein aus akademischen Lehrern an sämtlichen hiesigen höheren Schulen gebildetes Komitee als Ortsausschuß zur Seite steht. — Die Vorträge finden in der Musterschule statt, in deren Räumen auch eine Ausstellung von Schulausgaben französischer Schriftsteller, von methodischen Schriften und Anschauungsmitteln geplant ist. In der freien Zeit wird den Teilnehmern Gelegenheit zur Besichtigung der hiesigen Sehenswürdigkeiten geboten werden; auch stehen denselben die Leseräume verschiedener Vereine und Bibliotheken jederzeit zum Besuche offen. Für einige Abende ist der Besuch von Vorstellungen guter französischer Schauspiele in deutscher Bearbeitung vorgesehen. Endlich wird der Ortsausschuß dafür Sorge tragen, daß die von auswärts kommenden Herren gute Unterkunft zu mäßigen Preisen erhalten. — Im einzelnen ist das vorläufige Programm in folgender Weise festgesetzt:

Univ.-Prof. Dr. Victor (Marburg): Aussprache des Deutschen (mit besonderer Berücksichtigung des Mitteldeutschen) im Hinblick auf die Aneignung der französischen Aussprache (2stündig).

Derselbe: Vorführung und Erklärung von Modellen und Apparaten zur Veranschaulichung der Sprachorgane und Sprachvorgänge.

Univ.-Prof. Dr. Förster (Bonn): Französische Elementar-Phonetik mit praktischen Übungen (5stündig).

Realgymn.-Dir. Walter (Frankfurt):

- 1) Einleitender Vortrag über Zweck und Ziel des Ferienkurses.
 - 2) Theoretische und praktische Vorführung der lautlichen Schulung im Klassenunterricht (3stündig).
- Gymn.-Prof. Caumont (Frankfurt):
- 1) Vortrag: La Versification française moderne.
 - 2) Vortrag: La Poésie française au XIX^e siècle.
- Univ.-Lektor u. Rezitator Gauthy des Gouttes (Kiel):
- 1) La Cour de Louis XIV.
 - 2) La Femme de Molière.
 - 3) Une Comédienne au XVIII^e siècle. (A. Lecouvreur.)
 - 4) La Cour de Napoléon I.
 - 5) Georges Sand.
 - 6) La Première d'Hernani.
 - 7) Le Roman naturaliste.
 - 8) Les Femmes de France. Étude littéraire)
 - 9) } Rezitation und Deklamation von Poesie und Prosa.
 - 10) }

Jedem Vortrage geht eine kurze Vorlesung eines vorher bezeichneten Textes voraus. —

Der in der angegebenen Weise geplante Ferienkurs soll dem unmittelbaren Bedürfnisse entgegenkommen, das durch die von den neuen Lehrplänen für die höheren Schulen geforderte größtenteils Fertigkeit im praktischen Gebrauche der zu lehrenden Fremdsprache entstanden ist. Indem die Unterrichtsverwaltung auf diese Weise für die entsprechende Ausbildung der Lehrer dieser Sprachen thunlichst Gelegenheit zu geben sucht, soll dieser erste in Frankfurt a. M. abzuhaltende Ferienkurs — nach dem Muster der früher schon abgehaltenen für Archäologen und Naturwissenschaftler — nicht etwa einen Ersatz bieten für den so notwendigen Aufenthalt im Auslande. Vielmehr ist er als eine Art der Vorbereitung für den ausländischen Aufenthalt oder als eine Auffrischung des im Auslande Erreichten zu betrachten.

I. A. des Preßsausschusses
Prof. Dr. Förster-Musterschule.

La Question Louis XVII.

M. H. Lacoste adresse aux journaux la lettre suivante:

Fleury-la-Tour (Nièvre).

Monsieur le rédacteur en chef.

Une femme „Voullant“, ancienne institutrice ayant fait un long séjour à Constantinople, décédée le 6 octobre dans la commune de Fleury-la-Tour (Nièvre), m'a communiqué deux jours avant sa mort l'étrange document ci-inclus, me faisant prendre l'engagement de le publier, m'assurant qu'elle l'avait tenu secret toute sa vie par serment.

N'ayant aucun moyen à ma disposition pour contrôler un pareil document, après mûre réflexion je vous l'adresse à titre de renseignement curieux, me rappelant vaguement que les recherches de M. Laguerre ont donné une sorte de consécration scientifique au fait de la substitution d'un enfant muet au fils de Louis XVI.

Agréez, monsieur le rédacteur, l'expression de mes sentiments distingués,

H. Lacoste, Notaire à Châtillon en Barois.

Voici le document:

En l'an III de la République se trouvait à Paris un favori du sultan Selim. Cet envoyé du sultan, chose bizarre, était venu à Paris dans un tel moment, pour étudier la frappe des monnaies. Duz-Zaddé, tel était son nom, demeurait au 16 de la rue Guénégaud.

Sa mission l'avait mis en rapport avec tout le personnel gouvernemental et administratif de l'époque. Il était particulièrement lié avec le conventionnel Cambacérés qu'il recevait fréquemment à sa table. Le 4 nivôse an III (24 décembre 1794) Duz-Zaddé fit par à son ami que, las de voir toujours imprimer des assignats, il avait résolu de rentrer dans son pays, remettant l'accomplissement de sa mission à l'époque où on reprendrait à Paris la frappe métallique. Cambacérés trouva légitime le motif du départ, et après quelques minutes de réflexion, changeant de ton et de visage, dit, d'une voix émue, à Duz-Zaddé qu'il allait lui demander un grand service.

Sans s'expliquer davantage, Cambacérés sortit et revint trois heures après accompagné d'un jeune enfant. Alors Duz-Zaddé apprit qu'un supplicié de messidor, ami de Cambacérés, avait laissé ce fils unique. Le condamné était mort avec une telle rancune au cœur contre son pays et sa foi, qu'il avait par volonté dernière chargé Cambacérés de diriger à l'étranger le fils qu'il laissait en recommandant de l'élever dans une autre religion. L'occasion semblait unique de satisfaire le vœu suprême d'un malheureux exécuté. Duz-Zaddé ne pourrait-il pas conduire l'enfant à Constantinople, lui faire embrasser la foi d'Islam et le faire admettre dans le corps des janissaires? Duz-Zaddé, fervent catholique, malgré l'énigme de cette démarche, se chargea de l'enfant, ne voyant qu'une chose: sauver de la damnation un malheureux enfant baptisé. Il quitta Paris le 5 nivôse avec l'enfant adoptif, qu'il nomma Allahverdi (Dieudonné).

Quelques années après, Duz-Zaddé, mis au courant des incidents relatifs au dauphin, acquit la conviction que l'enfant à lui confié par Cambacérés était le propre fils de Louis XVI. Il fit part de ses présomptions à sa famille et consigna ses souvenirs dans un document détaillé. La famille Duz n'eut plus aucun doute à l'égard de la naissance de l'enfant, lorsque, par ordre du sultan Mahmoud, Duz-Zaddé ayant été pendu, elle vit l'ambassadeur de France en personne examiner les papiers du défunt.

Le document relatif à l'enfant a disparu. Mais celui-ci guidé, protégé, fit souche et donna naissance à la puissante famille Allahverdi dont le représentant actuel Allahverdi Nazareth est le descendant authentique de Louis XVI.

La femme Voullant tient ces renseignements de Mme Allahverdi mère, et les communique à la publicité dans l'intérêt de la vérité historique, malgré toute la répugnance de la famille susnommée, qui, pour des raisons mystérieuses, ne veut pas entendre parler de son origine.

Personalnachrichten.

Bestand an Kandidaten des höheren Schulamts in Preussen und durchschnittliche Wartezeit derselben vom Tage der Anstellungsfähigkeit bis zur ersten festen Anstellung. Die Gesamtzahl der Kandidaten betrug am 1. Mai 1894: 1525, gegen 1492 im Vorjahre. Der Ueberschuss (33) erklärt sich hauptsächlich durch nachträgliche Meldungen älterer Kandidaten behufs Aufnahme in die Anciennetätslisten — Die Wartezeit betrug an staatlichen Anstalten im Jahre April 1892/93: 1) für die Kandidaten in Religion und Hebräisch 3 Jahre 2 Monat, 2) in alten Sprachen 5 J. 3 M., 3) in neueren Sprachen 4 J. 4) in Mathematik und Physik 5 J. 6 M., 5) in Deutsch, Geschichte und Erdkunde 5 J. 8 M., 6) in Chemie und beschreibenden Naturwissenschaften 6 J., 7) durchschnittlich 4 J. 7 M. Im Jahre 1888/89 waren die Zahlen für 1) 2 J. 6 M., für 2) 3 J. 9 M., 3) 2 J. 9 M., für 4) 3 J. 9 M., für 5) 4 J. 1 M., für 6) 3 J. 2 M., für 7) 3 J. 9 M.

Abgeschlossen am 1. Dezember 1894.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsnor, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, daß alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsnor in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich.

Preis pro Semester M 4.

Inhalt.

Besprechungen und Anzeigen. I. Philologie und Pädagogik.
Bechtel, Enseignement par les yeux. — Durand, Die vier Jahreszeiten. — Kron, Dialogische Besprechung Hölzelscher Wandbilder: Stadt. — Scherffig, Französischer Antibarbarus. — Buchholtz, Einfache Genusregeln. — Hartmann, Chénier-Studien.

II. Belletristik. Charpentier, Une honnête femme. — Maisonneuve, Madame Rivat. — Guy-Valvor, L'Antipape. — Duzéa, Camille Desmoulins.

III. Theater. J. de Marthold, Neiges d'antan. — Chapu, Brignol et sa fille.

Chronique littéraire.

Zeitschriftenschau.

Neue Erscheinungen: Philologie und Pädagogik.

Noch einmal der Romanische Jahresbericht.

Personalnachrichten. — Berichtigung.

Besprechungen und Anzeigen.

1. Philologie und Pädagogik.

A. **Bechtel, Enseignement par les yeux**, (Leçons de choses) basé sur les cartes murales d'Édouard Hölzel. Vienne s. a. (1893), Hölzel. 117 S. 8°. M. 2.

L. **Durand, Die vier Jahreszeiten** für die französische Konversationsstunde nach Hölzels Bildertafeln. 4 Hefte à M. 0,40. Gießen s. a (1894), Roth.

R. **Kron, Dialogische Besprechung Hölzelscher Wandbilder in französischer Sprache**. Stadt. Französische Sprechübungen für Klassen- und Selbstunterricht. M.-Gladbach 1894, Schellmann. M. 0,75.

Seit etwa zehn Jahren haben die im deutschen Elementarunterricht gern gebrauchten Anschauungsbilder auch im fremdsprachlichen Unterricht Anwendung gefunden und mit Recht. Denn für das Kind geht die Erkenntnis stets durch die Anschauung, und der Lehrer erleichtert ihm und sich die Aufgabe, wenn er des Lernenden Sinn auf einen bestimmten Kreis von Vorstellungen konzentriert und mit diesen eingehend operiert. Wenn die neuen Lehrpläne Sprechübungen über die umgebenden Gegenstände verlangen, so kommen dieser Forderung die An-

schauungsbilder vortrefflich entgegen; in weiser Beschränkung auf ein bestimmtes Gebiet der umgebenden Welt ist die Möglichkeit gegeben, eine ganze Reihe von fremdsprachlichen Ausdrücken kennen zu lehren, sie in Verbindung zu setzen mit anderen, erst kürzere, dann längere Sätze bilden zu lassen, auf diese Weise die Frageform, die Pronoms, die Konjugation zu üben und durch fortwährendes Zurückgreifen auf Dagewesenes letzteres zu befestigen.

Es wird natürlich jeder praktisch geschulte Lehrer im Stande sein, die Bilder in der angedeuteten Weise zu gebrauchen, doch giebt es noch immer viele, besonders Anfänger im Unterricht, welche diese Fähigkeit nicht besitzen, und daher müssen die oben bezeichneten Hilfsmittel als zeitgemäß bezeichnet werden.

Unter ihnen zeichnet sich das Bechtelsche Buch durch den Umfang seines auf 3 Stufen verteilten Stoffes aus. Einerseits werden alle im Hölzelschen Verlage erschienenen Bilder (die vier Jahreszeiten, Landgut, Wald, Gebirge, Stadt) behandelt, andererseits zeigt der gewandte Verfasser, der offenbar viel Praxis besitzt, wie die Bilder im ersten Schuljahre zur Aneignung der Vokabeln, zur Einübung des Pronoms personnels und interrogatifs, der Zahlwörter, der Adjektiven benutzt werden können, wie im 2. und 3. Schuljahre der Stoff sich erweitern läßt, mit besonderer Berücksichtigung der Konjugation, und wie in einer höheren Klasse eine zusammenhängende Schilderung des betr. Bildes erzielt werden kann. — Eine gewisse Einförmigkeit in Frage und Antwort war nicht zu vermeiden und ist wohl zu entschuldigen. Auf jeden Fall ist das Bechtelsche Buch ein verdienstvolles Unternehmen.

Im Laufe des Jahres 1894 erschien ferner die Durand'sche Behandlung der Hölzelschen Bilder, die bis jetzt die vier Jahreszeiten und das Landgut umfaßt und fortgesetzt werden soll.

Sie unterscheidet sich von Bechtels Unterrichtsweise dadurch, daß sie die Antworten auf die Fragen in extenso giebt, während jener sie nur andeutet und die Bildung des betreffenden Satzes dem Lernenden überläßt, also erzieherlicher verfährt. Im übrigen ist auch bei Durand ein Fortschritt vom Leichterem zum Schwereren zu beobachten. Leider ist der Druck sehr nachlässig besorgt und eine ganze Reihe sinnstörender Wörter und falscher Fragen ist stehen geblieben. *)

Endlich liegt vor die Bearbeitung der „Stadt“ durch R. Kron. Der Verfasser hat dieselbe für vorgerückte Schüler bestimmt, die schon über eine tüchtige Vorbildung verfügen; doch sind die Fragen und Antworten oft so entlegenen Inhalts, daß nicht jeder sie ohne weiteres treffen würde, weshalb das Heftchen eher für den Selbstunterricht geeignet erscheint, als für die Schule. Eigentümlich ist, daß der Verfasser den Bindestrich bei den in der Frage stehenden Verbformen gern auf die zweite Zeile versetzt. **)

Bremen.

K. WILHELMI.

R. Scherffig, Französischer Antibarbarus. Mit Berücksichtigung der Stilistik, Synonymik und Phraseologie. Zittau 1894, Pahl. 189 S. 8°. M. 3.

„Das Amt des Lehrers ist ein nie endendes Ankämpfen gegen das Falsche, Fehlerhafte, Unvollkommene; in diesem Kampfe, in dieser bei jedem folgenden Schülernachwuchs sich neu vollziehenden Sisyphusarbeit beruht nicht zum geringsten Teile das Aufreibende seines Berufes, das von demselben ferner Stehenden selten voll gewürdigt wird und gewürdigt werden kann.“ Wird davon der Lehrer der alten Sprachen ein Lied zu singen wissen, so erst recht der der neuen Sprachen; denn während die Schülerfehler im Griechischen und Lateinischen meist auf falschem Gebrauch von Formen und syntaktischen Regeln beruhen, so kommen bei den neuen Sprachen noch solche hinzu, die in mangelhafter Aussprache ihren Grund haben. Diesen Fehlern wird man am besten begegnen, wenn man weiß, daß sie gemacht werden, und es ist das vorliegende Werk demnach als ein verdienstvolles Unternehmen zu bezeichnen, aus dem besonders Kandidaten des höheren Schulamts viel werden lernen können, das aber auch ältere Lehrer mit

*) Eine englische Bearbeitung durch E. Towers-Clark ist in gleichem Verlage erschienen.

**) Eine englische Bearbeitung des Stadt-Bildes durch denselben Verfasser ist in gleichem Verlage erschienen.

Nutzen lesen werden. Wie mancher wird verständnisinnig dem Verfasser zunicken, wenn er das Verzeichnis der ewig gemachten Böcke durchsieht, und wehmutsvoll des immer erneuten Ärgers, der immer wieder gemachten roten Striche gedenken, die ihn oft an seiner Lehrkunst verzweifeln ließen! — Der Verfasser, dem offenbar eine lange Praxis, ein gut geschultes Ohr und feines Verständnis der Sprache zur Verfügung steht, verzeichnet die Fehler gegen Orthoepie und Orthographie, wogegen bekanntlich am meisten gesündigt wird (und hier werden die Lehrer, welche in Mitteldeutschland und Thüringen zu unterrichten haben, noch gar manches Scherflein beisteuern können), sodann solche gegen die Formenlehre, Syntax, Stilistik, Synonymik. Besonders möchten wir auf den Absatz „Stilistik“ und den Anhang „Lektüre“ aufmerksam machen; der letztere wird — falls man noch nicht davon überzeugt ist — erkennen lassen, wie schwer ein gutes Übersetzen aus dem Französischen in das Deutsche ist, und wie viel Arbeit es erfordert, ein zutreffendes genuines Deutsch zu erzielen.

Bremen.

K. WILHELMI.

v. Buchholtz (Premierlieutenant a. D.), **Einfache Genusregeln** mit leicht faßlichen Gedächtnisstützen für die gebräuchlichsten französischen Substantive. Berlin 1894. 41 S. kl. 8°.

Wehe dem Armen, der mit dieses Büchleins Hilfe das Geschlecht der Substantiva lernen wollte! Regeln und Ausnahmen würden ihm bald wie ein Mühlrad im Kopfe herumgehen. Statt einfach zu teilen a) männlich der Bedeutung nach, b) weiblich der Bedeutung nach — a) als männlich an der Endung erkennbar [Wörter auf lauten Vokal — Wörter auf age, ège — Ausnahmen], β) als weiblich an der Endung erkennbar [Abstrakta auf eur — Abstrakta auf son und ion], unterscheidet der Verfasser, der nur die Endung oder vielmehr die Endbuchstaben berücksichtigt, I. Substantiva auf r, e, n — weiblich, Substantiva auf m i s t a f u x — männlich, anders endende Substantiva — männlich; II. Substantiva, welche nicht auf r e n endigen; III. Substantiva, welche auf r endigen; IV. Substantive, welche auf n endigen; V. Substantiva, welche auf é, und VI. Substantiva, welche auf stummes e endigen. Wie man sieht, ist hier der Willkür der weiteste Spielraum gelassen, eine Regel jagt die andere und an

jede Regel schliessen sich gleich ein Dutzend Ausnahmen.

Der Verfasser hat selbst gemerkt, daß ein Einprägen so vieler Regeln und Ausnahmen unmenschlich ist, und deshalb Gedächtnisstützen ersonnen. Aus einer Reihe ihrer Endung nach zusammengehörender Wörter wird eine kleine Geschichte gemacht (und zwar in deutscher Sprache), die man sich einzuprägen hat: handelt es sich nun darum, das Geschlecht eines Subst. näher zu bestimmen, so hat man sich sofort an die Geschichte zu erinnern, in der es vorkommt, und man weiß sämtliche zusammenstehende Subst. am Schnürchen und wird sich ja wohl dann auch auf das Geschlecht besinnen. Ein leichteres Unterrichtsmittel ist wohl noch nie ersonnen worden! Und was für reizende kleine Geschichten werden uns da aufgetragen! Wie leicht wird man sie ihres originellen Inhalts wegen behalten! Einige Beispiele seien herausgegriffen:

(S. 20) männlich auf le sind: mille, véhicule, crépuscule, môle, couple, rôle, moufle, moule, aigle, portefeuille, protocole, monopole, pôle, poêle (Ofen), couvercle, socle, châte, monocle, voile (Schleier), binocle, ongle, scandale.

(Gedächtnisstütze). „Nachdem wir einige Meilen zurückgelegt, traf unser Fuhrwerk während der Abenddämmerung am Hafendamm ein. Es enthielt außer ihr und mir, dem neu vermählten Paare, noch einige Rollen zu einem Flaschenzug, sowie eine Gießform für einen Adler. Mein Portefeuille mit dem Protocoll führte ich stets bei mir. In demselben wurde mir das Monopol zugesichert, am Pole Öfen mit Deckeln auf Sockeln errichten zu dürfen. Nachdem ich meinen Shawl umgebunden, sowie das Monocle aufgesetzt hatte, stieg ich aus und half ihr heraus. Sie hatte den Schleier hochgeschlagen, ein Opernglas umgehängt und erregte durch ihre schwarzen Fingernägel allgemeines Ärgernis.“

Man sieht, dem Verfasser fehlt es nicht an Phantasie, die allerdings manchmal einen so hohen Schwung nimmt, daß ein gewöhnlicher Sterblicher nicht folgen kann. Man lese nur, um le génie, le parapluie, un incendie, le foie, un amphibie einzutüben, die folgende Gedächtnisstütze: „Dieses Genie spannte seinen Regenschirm auf, als bei der Feuersbrunst die Lebern der Amphibien verbrannten.“

Ich meine, das genügt, um das Büchlein zu charakterisieren, und ich kann mir wohl jede weitere Bemerkung ersparen.

Cassel.

A. KRESSNER.

M. Hartmann, Chénier-Studien nebst einem Abdruck von Chéniers Bataille d'Arminius. Leipzig 1894, Programm des Kgl. Gymnasiums. 60 S. 4°.

Der verdienstvolle Leipziger Gelehrte, dem wir nicht nur vortreffliche Schulausgaben, sondern auch verschiedene lehrreiche Aufsätze über moderne französische Dichter verdanken, wendet sich mit obiger Abhandlung einem Manne zu, dessen bei Gelegenheit der hundertjährigen Wiederkehr seines Todestages im vorigen Jahre mehrfach gedacht worden ist, André Chénier, dem Dichter der „Jeune Captive“. Hartmann stellt sich die Aufgabe, die Abfassungszeit der Gedichte Chéniers näher zu bestimmen, soweit dies nicht durch Gabriel de Chénier (des Dichters Neffen) oder Becq de Fouquières (seinen Herausgeber) geschehen ist, und es gelingt ihm, die Chronologie einer ganzen Reihe von Gedichten, durch Schlüsse aus diesen selbst mit Zuhilfenahme von Briefen und Prosaschriften Andrés, endgiltig festzulegen; wir sagen endgiltig, denn man wird nicht umhin können, den Darlegungen Hartmanns zuzustimmen, und sich aufrichtig freuen über die ebenso lehrreiche als fesselnd geschriebene Gabe. Besonderes Interesse bieten Hartmanns Ausführungen über Andrés Entwurf zu einem Drama, die „Hermannsschlacht“, wozu sich der Dichter offenbar durch das Klopstocksche Werk gleichen Namens inspirieren ließ, bei dessen Abfassung er aber gewiß eigene Wege gegangen sein würde, wie der mitgeteilte Entwurf wohl erkennen läßt. — Die Abhandlung ist jedenfalls als ein dankenswerter Beitrag zur näheren Erkenntnis des bisher lange vernachlässigten Dichters zu bezeichnen.

Cassel.

A. KRESSNER.

II. Belletristik.

A. Charpentier, Une honnête Femme. Paris 1892, Perrin. Frs. 3,50.

C'est une étude bien intéressante, quoique la thèse que l'auteur soutient soit des plus hardies et paraisse s'éloigner furieusement de la loi morale actuelle. Son livre est le drame émouvant

et humain de toute la vie d'une jeune femme, depuis sa première passionnnette jusqu'à son dernier amour. L'auteur prend sa triste héroïne à l'âge où elle va faire sa première communion, alors que, déjà, s'éveillent ses instincts amoureux. Toute jeune un grand besoin d'aimer tenaille sans cesse la nature nerveuse d'Hélène, nature qui lui suggère de subits enthousiasmes ou de morbides extases; elle a flirté au sortir de pension avec deux jeunes gens, l'un après l'autre, ainsi que les choses se passent souvent entre fillettes et collégiens plus ou moins avancées dans la vie, puis elle va épouser un M. Morisset (Edmond).

«— Que vous êtes jolie, ... ma chère Hélène... que je vous aime!...

«— C'est vrai que vous m'aimez?...

«— Mais oui, c'est vrai, ... je vous le jure... Pourquoi ne pas me croire?

«— Oh! si, je veux bien, moi... Alors vous me rendrez heureuse?

«— Je ferai tous vos désirs...

«Et longtemps, il presse la main de la jeune fille qui, pour ne point se défendre, tourne la tête et semble s'attentionner à la fleur d'un arbuste.

«— C'est mal ce que vous faites là...

«— Mal, pourquoi? puisque vous serez ma femme dans trois jours...

«— Pourvu qu'on ne vous aie pas vu!

«Tous deux pénétrèrent dans la salle à manger, l'un derrière l'autre, un peu gênés par les regards qui se fixaient sur eux, puis vont s'asseoir à l'extrémité de la table où leurs deux places sont vides. Le repas commence, un repas d'intimes, une quinzaine de parents des deux familles. Bientôt la conversation devint générale, et le bourdonnement des voix, mêlées au bruit du service, permet aux deux amoureux, desquels s'est détournée pour un instant l'attention, de s'envoler dans le charme exquis du tête-à-tête. Des riens délicieux, n'ayant de valeur que pour eux seuls, viennent à leurs lèvres. Quelquefois même, ils parlent de l'avenir, de leur ménage, des enfants possibles, ayant vaguement conscience que l'acte qu'ils vont accomplir dans quelques jours les rivera l'un à l'autre, éternellement, entraînant avec lui les devoirs graves de la famille et les douces joies de l'amour permis. Puis, en un sourire, leurs regards se croisent et, tout au fond de leurs yeux, luit un indistinct désir sensuel, un désir muet de leurs chairs jeunes et saines.

«Voilà six semaines qu'ils se connaissent. Des relations de famille les ont mis en présence, ils se sont plu. Les positions étant équivalentes, le mariage a été décidé très vite. Edmond Morisset, blond, les cheveux et la barbe frisés, a trente-quatre ans. Jusqu'à ce jour, il a vécu avec son père, veuf depuis longtemps, l'aidant dans un commerce de soieries, rue du Mail. Quand il sera marié, son père lui laissera la maison, ayant une fortune suffisante pour se retirer des affaires. Médiocrement intelligent, il possède cette grâce factice et cette politesse banale du commis de magasin qui déploie des étoffes devant les clientes. Cependant, il est sincèrement épris de sa fiancée et ressent une joie violente à la pensée qu'elle sera sa femme, qu'ensemble ils vivront côte à côte, unis dans les mêmes plaisirs comme dans les mêmes douleurs.

«La première fois qu'on lui a présenté M. Morisset, Hélène l'a trouvé gentil, et le soir, à sa mère qui la questionnait, elle répondait: «Mais il ne me déplait pas, maman.» Puis, peu à peu, à l'entendre lui dire des choses douces, à le voir ému en sa présence, elle a compris qu'elle l'aimait, ou que du moins il lui plaisait, puisqu'elle l'écoutait volontiers, délicieusement flattée dans sa vanité de jeune fille. Dès lors, elle s'est habituée chaque jour davantage à l'idée qu'il serait son mari. Insensiblement, elle s'est laissée subjuguée par lui et sa faiblesse gracieuse de vierge est dominée par la force de ce mâle, le premier qui lui ait parlé si longtemps, si intimement. A l'avoir près d'elle de longues heures, à écouter sa voix qui se fait câline, à sentir son regard courir sur sa peau ainsi qu'une caresse ou s'enfoncer, aigu, dans ses yeux, elle éprouve d'indicibles énervements, douloureux et voluptueux à la fois, et qui, à la moindre contrariété, se changeraient en crises nerveuses. En son innocence, presque absolue, elle devine mal ce qu'est le mariage; pourtant elle a hâte d'être mariée, moins par curiosité que pour ne plus souffrir de ces chaleurs fiévreuses qui oppressent sa poitrine ou brûlent sa chair.

«Sauf ce malaise sexuel qu'elle ne s'explique point, Hélène est parfaitement heureuse et voit arriver le jour de son mariage avec une joie que sa physionomie sincère et naïve dissimule mal. D'ailleurs, tout semble concourir à son bonheur. Son fiancé est épris de sa beauté autant qu'une jeune fille peut désirer qu'un homme soit enthousiaste d'elle. Il est à ses petits soins, quêtant ses souhaits, mendiant ses ordres.»

Voilà certes un mariage qui doit être heureux, et il l'est en effet, car une fois unis les époux sont de véritables tourtereaux, le seul chagrin du mari c'est qu'Hélène ne vibre pas à son étreinte, elle est d'une inertie physiologique absolue. En réalité, la jeune femme est heureuse, non du bonheur aigu de la passion, mais de ce bonheur doux et sûr qu'offrent l'aisance assurée, la quiétude du cœur, la plénitude de la santé et la jeunesse. Elle se sait belle et se sent adulée. De ce que son mari ne lui déplaît point, elle croit, naïvement, l'aimer avec ferveur. Entre eux, nulle divergence d'idées ni de sentiments; leurs causeries sont des mots de tendresse ou des phrases banales nécessitées par l'existence commune.

Mon intention n'est pas de raconter les péripéties de l'existence des époux Morisset, le volume est là pour ceux qu'il pourrait intéresser, et il est intéressant, mais je veux suivre seulement le caractère d'Hélène et examiner si la thèse que l'auteur va nous développer tout à l'heure mérite d'être discutée.

Hélène aime toujours son mari, mais celui-ci a pris quelques distractions au dehors; il perd beaucoup d'argent et le dépense follement. La jeune femme est tombée malade, et le médecin parle de contagion. Edmond, au lieu de montrer quelque dévouement en cette circonstance, s'éloigne de sa femme, fait chambre à part. Dès ce jour l'amour d'Hélène est parti; cette courtoisie et cet égoïsme l'écœure, elle dont le caractère est de se dévouer, de consacrer sa vie à soigner une souffrance, de bercer sur sa poitrine une agonie, ne peut aimer encore l'homme qui la fuit, et ce qui reste en son âme d'incertaine sympathie pour Edmond se change en dédain.

Mais, nous l'avons vu, il faut qu'un amour remplisse le cœur d'Hélène: Qui aimera-t-elle? son médecin. Celui-ci s'aperçoit bien des attentions de la jeune femme, mais il redoute les liaisons et, d'ailleurs, il se marie. Cependant, Hélène est à prendre. Sans pouvoir même s'en rendre compte, elle appelle l'amour et, sans entrer dans le détail, disons que, son mari l'abandonnant presque, d'abord, puis tout à fait, la jeune femme dont la santé s'est rétablie prend, les uns après les autres, des amants, de genres très différents, mais qu'elle aime de toute son âme, de tout son cœur, oubliant toujours le passé et se donnant toujours entièrement, d'autant plus que son inertie physiologique a disparu. Jamais, quoique par des circonstances diverses, elle ne se trouve

dans le besoin, elle n'a demandé quoi que ce soit à l'amant, et voilà pourquoi M. Armand Charpentier a intitulé son livre: Une honnête femme. Examinons la thèse de l'auteur.

«En réalité, la morale qui régit nos faits et gestes, celle qu'on nous inculque dès notre jeunesse, celle que consacrent nos lois, celle enfin sur laquelle s'élève notre édifice social est une étrange morale dont un sceptique ne peut s'empêcher de sourire. Au lieu de s'appuyer sur nos besoins naturels, d'en assurer le jeu régulier par un juste équilibre, elle dérive de toutes les religions plus ou moins bâtardes sous l'amas desquelles, depuis des siècles, râle l'humanité. Et, tant il est vrai que nous sommes tous des timides que la lumière de la vérité aveugle, il semble que nous ayons peur de la transformer et c'est avec des doigts trembleurs que les plus hardis d'entre nous osent y toucher.

La principale cause de nos souffrances résulte de l'idée d'immortalité. Rien n'est plus magnifique cependant que cette idée en elle-même qui nous assure la vie infinie et dont nous portons en nous la certitude intellectuelle jusqu'au jour prochain peut-être, où nous en acquerrons la preuve mathématique. Mais, au lieu d'utiliser cette croyance à la propension de notre bonheur, nous en faisons, par une aberration, l'éteignoir de toutes nos joies. A tous les instants de l'existence, nous oublions que nous sommes un être de matière, pour nous comporter ainsi que pourraient le faire des êtres d'une autre sphère dégagés de toutes les molécules de celle-ci. En un mot nous négligeons le *moi* charnel pour ne nous soucier que du *moi* psychique, de ce *moi* de la survivance que nous devrions au contraire nous efforcer d'oublier.

Le premier résultat de cette dislocation volontaire de nos deux *moi* est de transformer en un supplice les quelques années que nous vivons en ce monde, et qui seraient pourtant fécondes en ivresses multiples si nous savions les utiliser sagement. C'est ainsi qu'il est une liberté, — et justement celle qui nous est la plus indispensable, — que nous n'avons pas encore pu conquérir: la liberté de l'amour. Ce serait long et puéril d'énumérer toutes les turpitudes, toutes les catastrophes, toutes les lâchetés auxquelles aboutit forcément l'endiguement conventionnel de nos virilités en révolte. En réalité, semblable à un avare qui se gave en cachette d'un mets qu'il pourrait délecter ostensiblement, la tourbe humaine accomplit

dans l'ombre, avec des frayeurs atroces de coupable, ce qu'elle devrait perpétrer sous la claire lumière du soleil.»

Eh bien, selon mon sentiment, la thèse de M. Armand Charpentier ne pourrait être discutée que s'il voulait bien formuler un projet de société dans laquelle une femme mariée, ayant deux enfants, c'est le cas d'Hélène, aurait le droit de quitter sa famille et d'avoir autant d'amants que son tempérament le lui demanderait. En somme, ce que veut M. Charpentier c'est la liberté de l'amour pour la femme comme pour l'homme, et dans sa très intéressante étude, il cherche à nous démontrer qu'une femme peut être très honnête tout en donnant libre cours à ses sentiments et à ses passions.

Mais voyons, mon cher Monsieur, qu'est-ce qui serait advenu si Hélène, qui n'a eu que deux enfants avec son mari, en aurait vu arriver je ne dis pas toute une collection mais un seul enfant avec la demi-douzaine d'amants qui ont relevé l'un l'autre auprès d'elle?

H. Maisonneuve, Madame Rivat. Paris 1893, Plon, Nourrit et Cie. Frs. 3,50.

M. Rivat est notaire au gros bourg de Plérey, il vit fort heureux entre sa femme, sa fille Juliette et Paul son fils. Il possède même une exquise belle-mère, tout lui sourit. Hélas! la mort vient frapper l'épouse, la mère, et Rivat demeure veuf, ayant auprès de lui sa fille, tandis que son fils fait ses études à Paris: Juliette, quoique fort jeune encore, elle a à peine seize ans, prend la direction de la maison, tout marche à souhait. Parfois Mme Ferret, la belle-mère de Rivat, vient rendre visite à son gendre et à sa petite-fille qu'elle chérit, et si l'on regrette l'absente, du moins la vie s'écoule-t-elle douce et tranquille.

Rivat est riche; une jeune et jolie veuve, née pauvre, mais avide de luxe et assoiffée de richesse, n'a pas de mal à s'imposer à la pensée du notaire. Bientôt elle l'a tellement enlacé dans ses filets qu'il ne peut s'échapper. Il se marie au grand déplaisir des siens, à la fureur de sa belle-mère. La nouvelle Mme Rivat amène avec elle des scènes continuelles, le chagrin, le dés-honneur et la ruine

Le portrait de cette femme, mauvaise à tous les points de vue, est bien tracé, quoiqu'il ne puisse être sympathique, et se trouve en juste opposition avec celui de Juliette, figure touchante de jeune fille torturée dans toutes ses affections par celle qu'elle doit nommer sa mère.

Les descriptions dont M. Henry Maisonneuve abuse peut-être un peu, forment cependant un joli cadre à ce roman dramatique dont la poésie n'est pas exclue.

Pour n'être pas absolument gai, le tableau de deuil suivant n'est-il pas observé?

«Le gros bourg de Plérey que, dans leur vanité de clocher, les habitants appelaient «la ville», était très triste par cette matinée de novembre. Au ciel gris couraient des nuées pluvieuses que le vent chassait. Il balançait les cimes effeuillées des arbres qui, çà et là, dressaient leurs squelettes grêles et frissonnants au-dessus des toits mouillés; il s'engouffrait sous les halles, grand et vieux bâtiment à haute toiture, le plus important du bourg, sorte de hangar élevé sur des piliers de pierre, vers le milieu de la place, près de l'église, sans caractère, à la flèche écaillée d'ardoises. Son cadran déjeté annonce les heures d'une voix lente et assoupie, au milieu de la paix morte du bourg, où d'ordinaire ne s'entendent d'autres bruits que le caquetage somnolent des poules, le son trainant d'une cloche et le chant mélancolique de l'enclume du forgeron.

Près de l'hôtellerie du «Cheval blanc», à l'angle où la grande rue de la Filandrie débouche sur la place, se trouvait la maison du notaire, Me Rivat, la plus belle du bourg. En ce moment ses volets clos, son silence profond, les tentures noires pendues à la porte, au-dessous des panonceaux, et où se dessinaient en blanc des larmes avec des crânes et des os en croix, annonçaient qu'un mort gisait là, attendant qu'on le reléguât au cimetière. Parfois un souffle plus brusque de ce vent de novembre, roulant dans l'espace nébuleux les dernières feuilles séchées, faisait claquer ce drap funèbre; un nuage qui passait assombrissait la place, ouvrait ses flancs et la criblait d'une averse de grêle, au crépitement triste.

«Pleine de cette odeur indéfinissable, fade et moisie, des écritures, des dossiers pourrissants, des vieux papiers humides, avec ses cartons de minutes rangés contre le mur, portant, sur des étiquettes jaunies, les noms des prédécesseurs de maître Rivat, anciens tabellions à perruque d'avant la Révolution, l'étude était morne et vide, dans l'ombre de ses volets clos. Au-dessus, dans une des chambres se tenaient M. Rivat, ses deux enfants et Mme Ferret, sa belle-mère. Bien conservés, les traits réguliers et allongés, un peu empâté, d'une physionomie grave qui

d'ordinaire exprimait la nonchalance et une certaine fierté, il était, en ce moment, en proie à un abattement profond, sans courage sous le coup qui le frappait. Affaîssé dans un fauteuil, les mains abandonnées, le regard consterné et fixe, il semblait ne voir que son malheur. Les yeux rougis, sa fille Juliette était assise dans un coin, silencieuse, contenant sa douleur, s'oubliant pour son père, dont l'affaissement lui causait une pitié poignante. Presqu'un enfant, seize ans à peine, bien faite, plutôt gracieuse que belle, les cheveux châtons, de beaux yeux, l'expression bonne et simple, sa robe de deuil la faisait paraître plus fraîche encore. Son frère Paul ressemblait physiquement au père. Son expression trahissait d'habitude une certaine fatuité, assez commune à son âge et que son chagrin bannissait. Très impressionné, sa douleur était pourtant moins profonde. Étudiant en droit à Paris depuis un an, il ne vivait plus dans la famille, et le vide laissé par cette mort était pour lui moins sensible. A son chagrin sincère, se mêlait inconsciente comme une vague satisfaction d'amour-propre à la pensée que tout à l'heure, devant le monde, il mènerait le deuil avec son père. Et machinalement, d'un coup d'œil, il regardait à la glace sa figure où la gravité était exagérée un peu.

«Les heures se traînaient accablantes pour ces êtres qui souffraient, dans ce silence gros de douleur, d'anxiété fiévreuse, où la pendule mettait son battement sérieux, sans hâte. Parfois une voix étouffée, un léger froissement d'étoffe, un bruit lointain de la place traversait, grandi, ce silence de mort. Le vent soupirait sur les toits, et les gouttières exhalaient en se dégorgeant, des murmures chantants, très plaintifs. Paul alla, à pas muets, regarder par la fenêtre à travers les lames des jalousies. Le monde arrivait; Juliette s'approcha de son père, et l'embrassa en murmurant:

«— Du courage. . .

«Il secoua la tête avec tristesse et passa dans ses cheveux, d'un geste désespéré, sa main qu'un tremblement nerveux agitait. Le vieux visage énergique de Mme Ferret montrait une douleur plus courageuse et plus résignée, sans être moins profonde. Dans son expérience de la vie, elle calculait davantage les conséquences si graves de cette mort pour ses petits-enfants, pour Juliette surtout. Depuis un an Mme Rivat déclinait; le dénouement, néanmoins, s'était produit plus tôt qu'on ne l'avait prévu. Et Mme

Ferret, qui habitait à 4 lieues du bourg, n'avait été prévenue qu'après que la mort eut brusquement accompli son œuvre. Affectée de voir sa fille souffrir, sans que les soins pussent arrêter le mal, elle était restée chez elle, retenue par l'égoïsme inconscient des vieilles gens que lient à leur intérieur de longues habitudes. Les enfants les ont quittés, pour se marier: n'est-il pas juste qu'elles s'attachent aux dernières jouissances de la vie, faites de calme et de repos, sous le toit où elles finissent de vivre? Pourtant, à la vue de cette maison où sa fille unique venait de mourir, la vieille dame, le cœur serré, ressaisie par ses souvenirs tournés en amertume, se sentait prise d'un remords, de n'avoir pas été là pour dire un dernier adieu à cette enfant qu'elle ne reverrait plus, et toute sa tendresse désolée se reportait sur sa petite-fille, où quelque chose de la morte, dans son regard sérieux, dans son expression douce, revivait.

«Des pas assourdis et discrets commençaient à se faire entendre dans le vestibule. La famille descendit au salon du rez-de-chaussée recevoir les visiteurs qui venaient silencieusement serrer la main à M. Rivat et à son fils. Parfois on murmurait quelques paroles de condoléance; puis on s'éloignait sur la pointe du pied. Les amis les plus intimes restaient seuls auprès de la famille en deuil. Tout le monde se tenait debout, rangé autour du salon ténébreux, dont les volets mi-clos ne laissaient pénétrer qu'un jour mourant de cave. Les dames portaient leurs mouchoirs à leurs yeux. De petites toux, contenues comme dans une église, des chuchotements furtifs, rendaient l'attente plus imposante et le silence plus grave. En entrant au salon, la famille avait éprouvé l'émotion sinistre d'entrevoir le cercueil dans le jaune embrasement de la chapelle ardente. Le veuf n'avait qu'une perception confuse de ce qui se passait auprès de lui, et s'abandonnait comme à un courant fatal où il se fût senti entraîné. A tout moment, Juliette tournait vers lui ses regards affectueux et navrés, craignant de le voir défaillir.

«Un piétinement se fit entendre, le clergé approchait. Les chuchotements cessèrent; le vent éleva sa voix plaintive, comme s'il eût psalmodié un chant mortuaire, des pas lourds ébranlèrent le vestibule. Les porteurs s'emparèrent de la bière, qu'ils firent sortir avec peine. Et le cortège se mit en marche, enlevant le corps de Mme Rivat pour toujours de ces lieux aimés où elle avait vécu. Les prêtres

commencèrent leurs chants tristes et défilèrent à pas lents vers l'église. Le vent de novembre soulevait les surplis, et les enfants de chœur s'amusaient à voir les gouttières débordantes arroser les curieux devant les portes. Aux fenêtres, des figures se penchaient. Le curé, le nez harnaché de lunettes, avait ouvert son vaste parapluie de coton déteint, où la pluie tambourinait et que le vent menaçait de retourner. Le cortège entra dans l'église, très sombre par ce jour pluvieux et gris qui pénétrait à peine à travers les vitraux poussiéreux.»

Guy-Valvor, L'Antipape. Paris 1892, Savine.
Frs. 3,50.

Voici un livre délicieusement écrit et d'un charme mystique ravissant. Il s'agit là-dedans d'un jeune homme prenant, par ses vertus, la tête de la secte des Ébionites, et souffrant toutes les misères pour avoir voulu ramener la religion du Christ telle qu'elle était aux premiers temps de l'Église et conserver intact en toute sa pureté l'enseignement du divin Maître. Les Ébionites niaient la divinité du Christ, mais ils considéraient sa doctrine comme d'essence divine. La pauvreté, une pauvreté résignée, érigée vers le Ciel par l'espérance, c'était pour eux, sur cette terre, la première des vertus chrétiennes, l'essence même du christianisme.

Au fond, l'œuvre de M. Guy-Valvor est une discussion contre l'Église catholique romaine, ce dont nous ne nous mêlons pas: nous ne faisons que constater le charme du livre.

Les péripéties de ce drame mystique se déroulent d'abord à Lyon, vers le milieu du siècle, puis à Rome.

L'introduction offre un très poétique tableau de la cité lyonnaise:

«C'est la ville des brumes et du rêve, la ville du travail morne et des angoisses patientes, la fourmilière intense et mystérieuse, où monotiquement sous un ciel terne, halète le labeur du pauvre et la fièvre du penseur, où la misère râle en proie à la chimère qui s'épand de la nue et qui l'étreint, la pâle et vénérable cité, dont le jour gris se dore d'un reflet d'orientales visions, — terre sacrée que de leur sang baptisèrent les premiers-nés du Christ et qui, dans la souffrance et les larmes, saigne encore pour les enfantements de l'Avenir.

«Aïeule, laborieuse, elle s'assied, enveloppée par la double écume de leurs brouillards, au confluent de deux grands fleuves, qui lui appor-

tent, avec la richesse des régions qu'ils sillonnent, le frisson glacial des hautes cimes d'où ils sortent et l'écho prolongé des orages d'en haut, des tempêtes surhumaines. De son sol fécondé par le sang des martyrs, sous la rosée du ciel une fleur a jailli, fleur mélancolique et douce, une fleur de mysticisme, et rêveuse, elle s'enivre de l'idéal parfum, en écoutant passer l'âme des peuples qui roule dans des flots avec l'éternelle plainte de la nature.

«Elle est l'aïeule, elle fut notre mère.

«Cité latine, ornée de privilèges et d'honneurs, sanctuaire des soixante tribus et tête des quatre provinces, marché populeux et célèbre où confluait le commerce et les races de l'Occident et du monde, où abordèrent les fils subtils de la Grèce et les marchés de l'Orient avec leurs dieux, leurs trésors et leurs rêves, elle fut la reine de la Gaule au temps où vagissait encore Paris dans les boues de Lutèce.

«De ces lointaines origines et de son antiquité vénérable, elle tient cet air de gravité onctueux, d'austère mais indulgente réserve, qui sied aux personnes de grand âge et qui consacre la dignité des aïeules. Un recueillement vague flotte sur ses maisons, règne dans ses rues, enveloppe de silence ses quartiers les plus populeux. On dirait que son peuple comprend la majesté des souvenirs qu'il foule aux pieds, à le voir couler par les rues avec ce calme discret et réfléchi. Car c'est sur les tombes de ces martyrs que s'assied la ville actuelle. Dans ce sol auguste, sous les maisons, les trottoirs, sous la ville des vivants, reposent les pères qui sont morts en y plantant la croix, les humbles apôtres venus de loin qui, avides de fonder sur notre terre l'idéal royaume de Dieu, ont balbutié les premiers à notre Occident les paroles de paix, de foi, de charité; et la grève où tu te dresses, ô Lyon, est pétrie du pur amour, des illusions, des espérances, du martyre de tous ces héros au cœur simple qui ont donné leur vie pour la vie de l'humanité.

«Comme la voix d'un Océan, sans cris, sans bonds, sans tumulte, la rumeur de la grande ville, ici, se développe sourde et confuse, solennelle, pacifique. Dans ces hautes maisons, denses comme des ruches, l'activité bourdonne intense, et multiple est la vie, mais secrète, tout intérieure, tout au fond. Vie réfléchie et morne, vie recueillie, vie de souffrance et de rêve. Le *tiftaf* régulier des métiers qui vous accompagne au long des rues, la trahissant

derrière les maisons, y semble le poulx de cette vaste foule humaine qui battrait dans le silence des quartiers.

«Ruche infatigable et immobile! Fourmilière énorme et silencieuse! Misère obscure, monotone, qui pour soleil a la lampe de ses longues nuits!

«Car ce n'est point à l'effort matériel, à la tension musculaire, que le paria ici demande son pain; ce n'est point au grand air, parmi les cris, les propos, les excitations bruyantes, sous l'ivresse du soleil et de la lumière. Le travail ici se parfile dans l'ombre des chambres pressées comme des alvéoles, calme, austère, recueilli, solitaire même dans la confusion de l'atelier. Travail sédentaire, travail aristocratique en son genre, de finesse, de patience, de mains agiles et souples; travail manuel, mais féminin et délicat, qu'ennoblit et console la rêverie, qui laisse à elle-même la pensée et permet l'essor à l'âme. On dirait qu'une ombre religieuse enveloppe le patient labeur de l'ouvrier.

«Ici, point de gavroche, dont la pétulance insulte aux passants et fait claquer ses lazzis railleurs dans la foule, par les rues et le bruit de Paris. La plaisanterie même, la vieille saillie gauloise, moins vive, moins acérée, moins primesautière, semble s'émousser, s'alourdir, se charger déjà de la gravité suisse ou de la lenteur savoyarde, d'une sournoiserie montagnarde. On rit moins, on sourit, on sourit davantage, plus longtemps: et le sourire plus souvent avorte en larmes.

«Le vice aussi, dans l'entassement de ces foules, le vice affamé est facile, enseigné par la misère, favorisé par la promiscuité du travail; mais il s'y offre ingénu, sans flâfla bruyant, sans tapage, sans gaieté, sans chansons, sans ardeur. Une mollesse triste livre les cœurs, fait sombrer les volontés. Le plaisir dont vit la pauvre ne bruit pas plus haut que le travail qui fait vivre son frère l'ouvrier. Travail, plaisir, souffrance, tout se tait; tout se traîne fatalement dans la résignation d'une existence immobilisée et terne, — jusqu'au jour où parfois les rancœurs, longuement cœurées, soudain font explosion en férociétés vengeresses, d'autant plus formidables qu'elles ont plus longtemps été contenues.

«Car terrible est le réveil de ces misères somnolentes, de ces patiences endurées, que la pensée, le rêve, a exaltées, a mûries. Cette foule lente qui s'entasse étage par étage dans

ces hautes maisons, et qu'on voit, pâle, la tête basse, ruminer comme un bétail, — son âme est un abîme, parfois, sa pensée a des hardiesses aventureuses, des envolées à faire frémir l'homme d'action, à étourdir le penseur.

«Quelle foule en effet autant que celle-là depuis deux mille ans a vécu en communion avec les hauteurs de l'idéal? Ici plus qu'autre part le mystère de l'éternité pèse de tous côtés sur l'homme. Le ciel plus bas, plus près, ce ciel de brumes et de brouillards, semble s'approcher de lui pour l'attirer. Et, toute jeune, son imagination y fut sollicitée vers l'infini par la cime des Alpes entrevues là-haut dans une éclaircie des nuages, par ces perspectives de neiges immaculées, qui planent de loin immuablement sur les négoce et les douloureuses agitations de la vie.

«Vie de rigueurs et de résignation! Le lent travail cependant se poursuit sans trêve. La fatalité morne étreint tous ces parias.

«Pauvres êtres courbés nuit et jour sur la rude tâche sans fin! Labeur inexorable! Inflexible misère! L'inclémence du ciel mouille l'âme d'une invincible tristesse; l'humide langueur du climat l'alanguit. Angoisses insondées! morne accablement de cette géhenne sans issue! La force abandonne le malheureux; il se lasse des duretés de ce monde impitoyable! Et son âme, qui, parmi ce désert de pierres, se tourne encore malgré tout vers cette voûte céleste sans sourires pour lui, cherchant par delà ce voile de brumes les splendeurs de l'infini et les espérances du rêve, se réfugie dans la prière.»

Cette belle introduction donne la philosophie de cette ville de Lyon, où naquirent les Ébionites, et fait comprendre combien la multitude qui peine sans espoir de sortir de sa misère, était disposée à accueillir la religion nouvelle apportant, aux malheureux «canuts», l'illusion de cette parole évangélique: «Heureux les pauvres que sanctifie l'Esprit.»

P. Duzéa, Camille Desmoulin. Drame. Paris 1895, Duc Frs. 3,50.

Elles sont assez rares, au temps qui court, les tragédies en vers que les poètes écrivent dans un but élevé, sans viser au résultat retentissant «des modernes», dans la seule intention de satisfaire à leur besoin poétique et pour le plaisir d'écrire pour quelques-uns, pour des intellectuels. Disons-le tout d'abord: c'est une œuvre magnifique que cette tragédie et vous ne

pourrez empêcher qu'un grand frisson d'enthousiasme ne vous saisisse en lisant les discours des grands hommes de la Révolution qui souvent étaient des héros.

M. J. Ducaruge a écrit la préface de la tragédie de M. Duzéa; cette préface montre en quelques lignes ce que furent les temps où se passent les péripéties de ce grand drame révolutionnaire, il dit ce qu'a été l'œuvre du poète, et il l'encourage à persévérer dans son art envers et contre tous :

« Tacite, le plus grand des peintres de l'antiquité, nous a retracé, dans ses *Annales* immortelles, le saisissant tableau de la Rome impériale.

« La sombre uniformité de ce récit ne lasse point la plume éloquente de l'historien, mais l'indignation soulève son âme généreuse lorsqu'il nous décrit la mort de tant de Romains illustres, lorsqu'il expose à nos yeux de vils délateurs dénonçant à la fureur du bourreau leurs amis les plus chers et leurs plus proches parents, afin de s'enrichir de leurs dépouilles; un Sénat lâche et timide tremblant au seul aspect de Tibère ou de Néron, et livrant à la cruauté de l'empereur un Thraséas, un Sénèque, un Lucain, un Burrhus, et tant d'autres descendants des Caton, des Paul-Émile et des Scipions.

« Et cependant, la peinture de ces temps affreux ne saurait entrer en parallèle avec les quatorze mois qui ont suivi la proscription de la Gironde, le 31 mai 1793, et qu'on appelle justement la Terreur.

« Le nom seul de Robespierre, en qui se résume toute cette sanglante époque, faisait pâlir d'effroi les fronts les plus intrépides.

« C'est alors que Danton, l'audacieux Danton et son ami Camille Desmoulins, dans le *Vieux Cordelier*, firent entendre des paroles d'humanité et osèrent réclamer en faveur de la justice, en dénonçant à la Nation, avec une éloquence incomparable, la tyrannie de Robespierre et du Comité de Salut public. Les Dantonistes, déjà suspects, furent taxés de modérantisme et accusés d'entretenir des relations avec les d'Orléans et les réactionnaires. Ils subirent courageusement la mort sur la place de la Révolution, le 5 avril 1794.

« Tel est le lugubre épisode de nos annales révolutionnaires, où M. Duzéa a puisé le sujet de sa dernière pièce, intitulée : *Camille Desmoulins*.

« M. Duzéa, connu par plusieurs recueils de poésies éminemment patriotiques, a déjà parcouru avec succès la carrière dramatique.

« La tragédie des *Gracques*, qu'il donnait en 1891, a réuni les suffrages de tous les connaisseurs. L'année suivante, il prenait un essor plus élevé peut-être dans *Vercingétorix*, œuvre vraiment nationale et qui fait le plus grand honneur au poète qui l'a conçue.

« Après cette pièce remarquable, la plume infatigable de M. Duzéa faisait paraître en 1893 un nouveau poème dramatique : *Théodorix*. Cette belle tragédie, dans l'opinion des meilleurs juges, passe pour la composition la plus neuve et la plus originale de l'auteur.

« Nous arrivons enfin à la nouvelle production littéraire de M. Duzéa, à *Camille Desmoulins*. Ici, un redoutable écueil se présentait : comment aborder un pareil sujet sans craindre de rester fort au-dessous du simple récit des événements? Comment, sans les amoindrir, produire sur la scène ces géants révolutionnaires qui ont changé la face de notre société moderne : un Danton qui fut l'Achille de la Révolution, un Robespierre, un Couthon, un Saint-Just, et tant d'autres?

« Cet écueil, M. Duzéa l'a glorieusement surmonté. En écrivain véritablement consommé dans son art, parmi tous les noms que lui offrait l'histoire de la Révolution, il a choisi, pour en faire le héros de son drame, le jeune et sympathique auteur du *Vieux Cordelier*, Camille Desmoulins, le seul qui ait eu le courage de faire entendre à la face des tyrans des paroles de tolérance et d'équité, le seul qu'environne une sorte d'intérêt touchant et dont la postérité ait gardé un tendre et affectueux souvenir.

« Il faut lire et relire la pièce de M. Duzéa, dans laquelle ses personnages agissent et parlent comme ils ont parlé et agi dans l'histoire. Ils affrontent la mort sans pâlir, confiants dans la grandeur et la générosité de leur cœur. En un mot, c'est le plus digne éloge qu'on puisse faire de cette tragédie, d'une si puissante conception et d'un si grand intérêt.

« Me sera-t-il permis, en terminant, d'émettre un vœu? C'est que M. Duzéa, qui occupe si noblement ses loisirs, et dont les goûts littéraires le reportent sans cesse vers l'antique Melpomène, continue, sans se décourager, de cultiver ce genre élevé et sublime de poésie, qu'on appelle la tragédie.

« Puisse-t-il, par ses savantes et conscien-

cieuses études dramatiques, ramener le goût de ses contemporains vers ce genre de composition, trop dédaigné de nos jours par une société frivole.

«La tragédie, enfin, par la haute situation des personnages qu'elle met en scène, par la ravissante harmonie de son langage, par le charme et l'éclat de ses expressions, par l'émouvante description des événements, produit sur sur l'âme humaine un enivrement magique.

«Elle fait et fera éternellement les délices des esprits supérieurs, car elle ne se propose qu'un but le plus noble de tous : celui de ranimer dans le cœur de l'homme tous les sentiments qui font la gloire de l'humanité.»

Et les vers de M. Duzéa sont dignes de nous conter les impressions si diverses de tous ces personnages qui savaient sans cesse leur vie en danger, et qui, malgré cette angoisse, cette crainte perpétuelle pour eux-mêmes, pour leur famille, pour leurs amis, demeuraient cependant stoïques devant le danger, luttant pied à pied contre les ennemis du dedans, contre ceux du dehors.

Et quelle vie pour les mères, pour les femmes!

Écoutez les impressions de Lucile, l'épouse de Camille Desmoulins, la mère de ses deux enfants, alors que, malgré sa volonté, elle a été entraînée par la foule au pied de la fatale machine et a dû assister à l'une de ces hécatombes journalières auxquelles un peuple vil se faisait plaisir et gloire d'assister.

«En ce jour matinal,

Je dirigeais mes pas vers le Palais-Royal;
Un très épais brouillard sortant de la rivière,
De ses bulles d'acier couvrait la ville entière.
Une foule hideuse, entrant de toutes parts,
Se poussait, s'amassait sur les grands boulevards;
Sans le vouloir, je suis entraînée, enlacée,
Parmi la populace accourue, entassée,
A la vague en fureur je ne puis résister...
Oh! tremble en entendant ce que je vais conter.

On entendait le bruit de chevaux sur la route,
Et les sabots d'acier frappant sur le pavé
Formaient, avec les cris, un tumulte achevé.
Poussée encore un peu par le flot qui m'entraîne,
Nous étions arrivés presque à la Madeleine;
Hommes, coursiers, faisaient un bruit à tout briser,
On eût dit que le temple allait nous écraser.
Tout à coup, qu'aperçois-je? Une charrette horrible
S'avance en ébranlant le sol d'un choc terrible;
D'un spectacle pareil mes yeux ont le dégoût:
Le véhicule était plein d'hommes fiers, debout,

Regardant en pitié la vile populace
Qui les suivait, hurlant comme des chiens en chasse.
Là se trouvaient mêlés des femmes, des gamins,
Tous gens sans notion des sentiments humains,
En un mot, une foule inconsciente, avide,
Comme à Rome autrefois, d'une fête homicide.
Et cette populace et tous ces forcenés
Insultaient, menaçaient, huaient les condamnés.
Ceux-là, pleins de mépris, tristement, sans rien dire,
Sous le flot furieux, s'en allaient au martyre.
J'en tremble encor: j'ai vu Gensonné, Vergniaud,
Brissot, Carra, Ducos et d'autres; le bourreau,
Ce cerbère, debout, contemplait sa machine,
Et, joyeux, souriait au fer qui la domine.
Soudain part un grand cri, la voiture approchait,
Refoulant, écrasant le peuple stupéfait.
Je voulais fuir, ô ciel! on me porte, on me hisse
A toucher de mes mains l'instrument du supplice,
Et les têtes roulaient dans le vaste panier,
Formant avec les corps un immense charnier:
Le sang coulait à flots, rouge et noire traînée,
Dont osait rire encor cette foule acharnée.
Hélas! des gouttes même ont rejailli sur moi,
Et j'en garde en mon cœur comme un terrible effroi.
Je ne voulais rien voir et je voyais quand même
Continuer l'orgie, hécatombe suprême;
A l'infâme labeur travaillait le bourreau
Et les suppliciés vidaient le tombereau.
Devant moi, quelle horreur! vingt têtes sont tombées,
Mes deux jambes se sont tout à coup dérobées
Et je perdis le sens, car je n'entendais plus,
Sans pouvoir l'expliquer, qu'un bruit vague et confus;
Puis, je revins à moi, mais tremblante et craintive,
Croyant ouïr des morts la voix triste et plaintive.
Tu vois, mère, j'accours, le cœur morne et serré,
Me jeter dans tes bras comme un désespéré.»

Ah! que Danton la connaît bien cette foule ignoble qui surgit tout à coup du ruisseau aussitôt que le pouvoir n'est plus en des mains conservatrices. Le peuple est admirable quand il travaille; il est horrible quand il ne songe qu'à l'assouvissement de ses appétits.

DANTON

Qui donc peut arrêter la rage de la foule,
Le fleuve qui mugit et le torrent qui roule!
Et je suis accusé par plus d'un ignorant
De n'avoir point barré le fleuve et le torrent.
Contre ce roc debout qui marchait en tempête
J'eusse, pour l'entraver, cent fois brisé ma tête,
Et la vague, sur moi roulant son flot jaloux,
M'eût englouti vivant, broyé sous son courroux.
Car la Terre, ce monstre à puissante crinière,
Sous ses griffes d'acier tenait la France entière:
Terrible elle marchait et, sur les fronts tremblants,
Sans broncher, elle osait poser ses bras sanglants.
Elle avait, pour l'aider dans son œuvre effroyable,
Des êtres inhumains à l'âme impitoyable.
Je connais mille noms, je n'en cite que trois:
Le farouche Marat, Hébert, Collet d'Herbois.
Ils furent les géants, les maîtres, les Tyrtées,
Dont l'exemple guidait les têtes hébétées,

Et les bras et les mains de ces trois histrions
Ont lâché dans Paris les tigres, les lions.
Inconsciente, ainsi qu'un lourd taureau qui beugle,
Courant, vociférant, bête stupide, aveugle,
La foule voyait rouge, elle n'entendait rien,
Tout pliait sous ses bras, son front draconien.
Comme des loups hurlants que la faim désespère,
Elle grinçait des dents et, folle de colère,
Elle marchait pieds nus au milieu du chemin.
Dans les ruisseaux grossis et noirs de sang humain,
Et son œuvre en trois jours ne fut interrompue
Qu'après avoir été lasse, soûle et repue.
Ainsi qu'un arbre mort tombe de vétusté,
Cette foule, ivre enfin de trop de liberté,
Après avoir couru toute la capitale,
S'abattit essoufflée ainsi qu'une cavale.

FABRE D'ÉGLANTINE

Elle est morte de rage.

HERAULT DE SÉCHELLES

Et le mal était fait.

DANTON

Amis, nous n'avons point trempé dans ce forfait;
Dans son rut insensé la bête marchait seule,
En vain j'eusse voulu mettre un mors dans sa gueule,
D'un coup de son épaule et d'un choc souverain
Elle eût, dans sa fureur, brisé le mors d'airain.

CAMILLE DESMOULINS

A des périls nouveaux il faut que tu t'apprêtes:
Danton, il est encor d'autres caps des tempêtes;
Tu le sais bien, on met nos têtes à l'encaen,
Le sol brûle, nos pieds marchent sur un volcan.
Nul n'a le droit d'aimer, nul n'a le droit de vivre,
On excite la foule, elle est folle, elle est ivre;
Quand le couteau fatal glisse du tourniquet,
Elle assiste en riant à l'horrible banquet
Et partout l'on entend comme un affreux murmure,
Que la France, à grands pas, court à la dictature,
Car l'on verra bientôt. Je le dis, ô douleur!
Le peuple se souler des morceaux de son cœur!

PHILIPPEAUX

En attendant qu'un jour il fouille nos poitrines.

DANTON

Quand on entend prêcher tant d'infâmes doctrines,
Quand on ose flatter toutes les passions,
Réveiller la fureur des mille factions,
Prôner l'assassinat, le vol, la mort, la haine,
Quand on voit un Hébert, dans *le Père Duchêne*,
Nous servir tous les jours et dans chaque maison
Un mauvais aliment pire que du poison,
Pire que l'arsenic, qu'une affreuse eau-de-vie,
Il n'est pas étonnant que bientôt la folie,
Ainsi qu'un fier torrent grossi par cent ruisseaux,
Ne s'épanche partout et gagne les cerveaux.
Oui, l'armée et ses chefs: Carnot, Kellermann, Hoche,
Nous ont jusqu'à ce jour sauvés d'un tel reproche;
Cela ne suffit point, il faut que dans Paris
Les bons représentants rassurent les esprits,
Il faut prêcher d'exemple. être loyal, sincère,
Ne faire, ne prôner que ce que l'on doit faire;

Porter haut le drapeau qu'on nous a confié,
Pour le crime n'avoir jamais de la pitié;
Des pires ennemis déjouer la tactique
Et, de tous les dangers, sauver la République.
Jurons d'être chacun fidèle à nos serments,
Ayons la foi qui rend plus fort que les tourments,
Non, ne renions rien de nos droits municipes,
Ni de Quatre-vingt-neuf les immortels principes,
Et méprisons la mort, si la mort vient nous voir:
On a bien mérite quand on fait son devoir!

Bruxelles.

M. DUVIVIER.

III. Theater.

J. de Marthold, Neiges d'Antan. Comédie en
1 acte [Odéon].

François Villon, le poète célèbre, surtout par sa vie aventureuse, a eu les honneurs de la scène de l'*Odéon*. Ce Villon-là n'est point celui que l'on connaît, c'est un Villon rassi, mais qui, cependant, de ses prouesses d'autrefois a conservé l'amour des jeunes amours et ne supporte point que les vieux barbons prétendent aux fraîches ardeurs des tendrons.

Dans la comédie de M. Jules de Marthold, nous voyons François Villon empêcher la gente Berthe Doublet, la fille d'un aubergiste, de devenir la femme d'un vieux et riche galant, alors qu'elle aime un gentil écolier.

C'est un fort joli lever de rideau, dans lequel le sentiment et la gaieté ne manquent pas.

A. Chapu, Brignol et sa fille. Comédie en
3 actes [Vaudeville].

Cette comédie nous montre un homme d'affaires, Brignol, empêtré dans les dettes et toujours rempli d'illusions au sujet de la réussite de ses combinaisons. Il croit en son étoile, et bien qu'il soit poursuivi par une meute de créanciers, il a toujours le sourire aux lèvres, et ses embarras financiers ne lui sont aucun sujet de tracas. Pour lui, le temps arrange tout. Il emprunte sans vergogne, il ment sans cesse, mais il croit ce qu'il dit. Ce n'est point un malhonnête homme dans l'acception du mot; c'est un convaincu, et il va, il va toujours, l'espérance au cœur, sans voir le trou qui se creuse à ses pieds.

La femme de Brignol est une douce créature, très aimée de son mari, et qui croit en lui, bien qu'il l'ait ruinée. Elle a pris l'habitude de son existence tourmentée; c'est une résignée. Quant à Cécile, leur fille, elle, aussi, a dû s'habituer à la situation; elle connaît le coup de sonnette

des créanciers, et quand ceux-ci élèvent trop haut la voix, elle arrive au moment psychologique où les choses pourraient tourner mal. D'une nature très honnête, elle a cependant quelque peu hérité du caractère de son père, bien qu'elle ait été élevée par sa mère, une fille de magistrat, qui, toute résignée qu'elle est, voit cependant la vérité. Le frère de Mme Brignol, lui aussi, est magistrat. Il a cessé de voir son beau-frère, mais, par considération pour la situation de sa sœur et de sa nièce, il veut encore essayer d'arranger les affaires de Brignol. Celui-ci se récrie : Ses affaires ? Mais jamais elles n'ont été en aussi bonne voie ! Rien n'y fait ; aucune observation ne peut convaincre Brignol qu'il court à une catastrophe.

Cependant, un certain commandant Brunet a confié à l'homme d'affaires une somme de 30,000 francs, que celui-ci doit faire valoir. Cette somme, il y a beau temps qu'elle a été engloutie dans les opérations hasardeuses de Brignol. Brunet est un joueur enragé. Il a perdu toute sa fortune, il sait qu'il perdra encore ses 30,000 francs, mais il veut jouer, jouer quand même : Qu'on lui remette son dépôt ! Brignol, qui n'a plus l'argent, se met à faire de la morale au commandant. Les 30,000 francs sont là dans sa caisse, dit-il, mais jamais il ne les sortira pour que Brunet en fasse un si mauvais usage. Celui-ci veut son argent, et il revient bientôt avec son neveu, Maurice, qui le prend de haut avec Brignol. Les choses vont s'envenimer, quand survient Cécile, selon l'habitude qu'elle a d'intervenir quand on crie trop fort. A la vue de Cécile, Maurice baisse le ton, devient conciliant, apaise son oncle ; bientôt, il devient le familier de la maison, prêtant même de l'argent à Brignol. Mais celui-ci s'est aperçu qu'un tendre sentiment est né entre les deux jeunes gens, il s'en réjouit et en profite pour rêver de nouvelles affaires, grâce à la grande fortune de Maurice.

C'est alors que Cécile s'aperçoit que l'amour de Maurice n'est peut-être pas ce qu'elle en pensait, et que ses intentions vis-à-vis d'elle ne sont pas absolument pures. Alors elle signifie son congé au jeune homme, en même temps que sa mère, réveillée de sa passivité, prend le parti de Cécile. Et il arrive ceci, que, en somme, Brignol triomphe, puisque Maurice repentant demande la main de la jeune fille et arrange les affaires de son futur beau-père avant de se marier.

On a quelque peu critiqué ce dénouement

un peu banal et qui donne raison à Brignol, mais le public veut qu'une comédie se termine par un mariage, aussi l'auteur a-t-il dû se résigner à ne pas pousser les choses à bout. [Revue du théâtre].

Chronique littéraire.

La Société de l'art français continue, sous l'habile direction de M. Henri Havard, la publication, à la Librairie illustrée, de la *France artistique et monumentale*. Le quatrième volume vient de paraître, avec la collaboration de M. Stupuy pour l'Hôtel de Ville de Paris, d'Henri Havard pour l'église de Vezelay, de M. J. Lafenestre qui a décrit les monuments de Nîmes, de M. Dettaines pour Laon. M. de Lostalot est l'historien d'Ecouen, M. de Fourcand conduit le lecteur à Poitiers, le vicomte de Grouchy décrit le château de Meudon et M. L. Palustre nous restitue Chambord. On se rappelle sans doute les polémiques qui se sont élevées lorsque, à la mort de la comtesse de Chambord, on apprit qu'elle avait légué ce magnifique domaine, don national, à ses neveux, deux étrangers, au duc Robert de Parme et au comte de Bardi. La comtesse, qui détestait la France, avait cessé depuis la mort du comte de Chambord d'employer les revenus de l'immense parc, qui a sept lieues de tour, à restaurer le château dont certaines parties se lézardaient.

Certes, il eût été plus digne de la part de la comtesse de Chambord de rendre à la France ce que la France avait donné ; mais il faut reconnaître que les neveux se conduisent beaucoup mieux que leur tante. Depuis qu'ils possèdent Chambord, ils ont fait de sérieuses réparations. Ils ont notamment reconstruit la partie supérieure — ce que l'on appelle la lanterne — de ce magnifique et monumental escalier qui fit la réputation de Tringean et suscite encore aujourd'hui l'admiration des contemporains.

Le principe sur lequel repose la construction de ce merveilleux escalier, nous dit M. Palustre dans la *France artistique et monumentale*, est beaucoup plus simple que l'on ne se plaît d'ordinaire à le penser. Pour superposer dans une sorte de cylindre ajouré deux révolutions de marches, il suffit de laisser entre le point de départ de la première et celui de la seconde une demi-circonférence. On obtient ainsi, d'un côté, une avance, de l'autre, un retard, qui se manifestent bientôt en hauteur par une différence, comme à Chambord, de trois mètres environ. Dès lors, il n'y a plus qu'à suivre jusqu'au bout les directions données.

Cela paraît simple en effet, mais il fallait le trouver. Cette courte description donnée, et qui intéresse tous les visiteurs de Chambord, je reviens aux livres dont deux autres sont encore publiés par la Librairie illustrée : *A travers le Maroc*, notes et croquis d'un artiste. Cet artiste est G. Montbard qui l'année dernière a déjà fait paraître un volume sur l'Egypte. Cette année, après avoir parcouru les immenses solitudes du Maghreb, ses plaines mornes, ses plateaux dénudés, ses villes presque mortes où glissent sans bruit ces spectres vêtus de blanc dont les pères conquièrent l'Espagne, il raconte avec verve son voyage et l'accompagnement de très nombreux dessins qui l'agrémentent et en augmentent beaucoup l'attrait.

L'autre volume est la *Botanique amusante*, par F. Faideau, professeur à l'école J.-B. Say. C'est un recueil d'expériences faciles sur les plantes communes, de procédés pour la culture pratique, en appartement, des plus gracieuses fleurs des champs et des bois. Un chapitre fera la joie des enfants : c'est celui qui indique comment, à l'aide de brins de paille, de jeunes tiges de noyaux, on peut fabriquer des instruments plus bruyants qu'harmonieux. On y trouvera, tout en s'amusant, d'utiles notions de botanique.

Chez Flammarion, les œuvres sérieuses remplacent cette semaine avantageusement la série lugubre des soi-disant auteurs gais. Voici d'abord *Madame de Lamballe*, par Georges Bertin, un ouvrage dans lequel l'auteur raconte la vie mouvementée et la mort cruellement tragique de la séduisante amie de Marie-Antoinette. Ce livre, érudit et documenté, met en lumière les multiples intrigues qui se

déroulaient à la cour de Louis XVI et les incidents de la politique intérieure qui, tout en entraînant la chute de la royauté, amenèrent la Révolution.

Puis c'est *Vico*, dans l'édition définitive de l'œuvre de Michelet. Ce volume contient la traduction des principaux écrits du savant philosophe italien qui, l'un des premiers, nia au commencement du dix-huitième siècle la réalité historique de certains personnages aux noms populaires, tels qu'Homère, Romulus, et qui fut le véritable créateur de la philosophie de l'histoire.

Voici encore un petit livre, *Courtisanes et Bouffons*, une étude de mœurs romaines au seizième siècle, par E. Rodocanachi. Il ne s'agit pas simplement du récit des scandales amoureux de cette époque de rénovation artistique et littéraire où les courtisanes, s'inspirant de leurs aptitudes particulières, se spécialisaient, de ces histoires où l'on raconte que la Lorenzina favorisait les gentilhommes, la Beatrice les prélats, la Laurona les marchands, l'Ortega les avocats et les procureurs, la Nicolosa les Espagnols, la Madrena les ducs, les marquis et les ambassadeurs, la Tullia... les jeunes. L'auteur s'est seulement appliqué à mettre en lumière le caractère et le rôle des grandes courtisanes qui furent la gloire et firent l'attrait de la Ville Eternelle à l'époque de la Renaissance.

Ces femmes, telles que Tullia d'Aragona, Imperia, Isabella di Luna, Camilla di Siena Beatrice di Ferrare, n'étaient nullement les prostituées banales et impudentes qu'on se serait attendu à trouver autour des Borgia; mais de fort grandes dames, très affinées de mœurs et de langage, instruites, lettrées, qui exercèrent une influence sensible sur le grand mouvement littéraire de cette époque, à ce point qu'un grand historien de la Rome médiévale a pu qualifier les courtisanes d'alors les Muses des belles-lettres. J'ajoute que sous les papes tolérants, de Paul II à Léon X, on entourait, on choyait, on allait jusqu'à honorer ces courtisanes, qui en filles d'esprit pouvaient agir comme l'une d'elles à qui l'on demandait le nom du père de son enfant et qui traça sur le sable les quatre lettres symboliques: S. P. Q. R. (le Sénat et le Peuple romain).

Chez Hachette, M. Gustave Larroumet publie ses *Nouvelles études de littérature et d'art*, toutes remplies d'aperçus très personnels, d'idées neuves n'ayant pas traîné chez tous les critiques sur l'art avant Louis XIV, la vieille Sorbonne, Lamartine, J.-J. Weiss, Taine, Emile Zola. Napoléon I^{er} et l'opinion, Meissonier, Ibsen, Max Nordau, etc. Dans son étude sur Zola, M. Larroumet se montre très net sur l'avant-dernier volume du maître. Ainsi il dit: «Dans l'œuvre entier de M. Zola, je ne trouve rien de plus lourd, de plus traînant, de plus indigeste que les cent premières pages du *Docteur Pascal*. Ce style spécial, dont les savants seuls peuvent se servir avec quelque précision, dès qu'il est mêlé d'emphase et de sentiment, devient du pur galimatias.»

À propos de Napoléon, il rappelle tous les grands hommes de guerre se faisant remarquer par la simplicité de leur costume: Annibal avec son petit manteau de laine, César avec la cuirasse du légionnaire, Charles XII en habit bleu, Frédéric II avec son grand chapeau roussâtre et sa grosse redingote, Napoléon tel qu'on le connaît, et il en conclut que cela peut faire concevoir des doutes sur la qualité de l'esprit militaire qu'affiche le jeune empereur d'Allemagne, lequel se travestit le même jour cinq ou six fois dans des costumes différents. (???)

Le volume de M. Larroumet a la qualité de faire penser et d'être rempli d'une grande élévation de sentiments. M. Larroumet estime que la critique littéraire et la critique artistique ne doivent pas s'ignorer mutuellement. Aussi, en étudiant par exemple, l'œuvre de Meissonier et celle de M. Frémiet, montre-t-il comment deux artistes traduisent, chacun avec ses moyens propres et ses mérites personnels d'exécution, la pensée commune de leur époque. De même, à propos de Racine, il recherche ce que l'interprétation théâtrale ajoute en chaque temps à l'œuvre littéraire.

Vieux Parisien liseur.

Zeitschriftenschau.

Die neueren Sprachen.

II, Heft 5. A. Rambeau, Remarks on the Study of modern languages; O. Glöde, Die französische Interpunktionslehre. — Berichte (A. Twight, Les langues vivantes en France; A. Gundlach, Lateinischer Unterricht in Sexta nach der neuen Methode). — Besprechungen (O. Schirner, Die Anwendung der heuristischen Methode beim fremdsprachlichen Unterricht. Rheda 1892. Gänzlich wertlos. Kron). — Vermischtes (Prof. Auerbach on Phonetics. Von J. Lloyd; Neues aus Russland. 1. Sieg der Sprechmethode. 2. Aus Zeitschriften. Von Jecinac).

Neuphilologisches Centralblatt 1894.

VIII, Heft 11, Henderson, Die Universität Edinburgh (Schluß); Coup d'œil sur le Francezismo en Portugal et en Brésil. — Berichte aus den Vereinen. — Vorlesungsverzeichnis. — Besprechungen (E. Hauo, Anleitung zur Erlernung der französischen Umgangssprache auf Grund der Anschauung. Frankfurt 1892. Wird recht wohl dazu dienen können, die Sprachfertigkeit zu entwickeln, zu befördern und zu begünstigen. Wendt). — J. Weiss, Die in den Programmen der deutschen und italienischen Anstalten Österreichs im Schuljahre 1892/93 veröffentlichten neuphilologischen Abhandlungen (Fortsetzung). — Neue Erscheinungen. — Inhaltsangabe von Zeitschriften. — Miscellen.

Heft 12. P. Sandmann, Über Umfang und Methode der Sprechübungen im französischen und englischen Unterricht auf dem Realgymnasium. — Berichte aus den Vereinen. — Nachtrag zum Vorlesungsverzeichnis. — Besprechungen (E. de Pressensé, Rosa. Herausgegeben von Meta v. Metzsch. Dresden 1891. Interessanter Stoff, angemessene Ausgabe; das Spezialwörterbuch ist zu verwerfen. Weiss). — J. Weiss, Die in den Programmen der deutschen und italienischen Anstalten Österreichs im Schuljahre 1892/93 veröffentlichten neuphilologischen Abhandlungen (Schluß). — Miscellen. — Personalien.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

Band 16, Heft 4/6. A. Jeanroy, Les origines de la poésie lyrique en France au moyen âge. Paris 1893. (Hat nicht gering anzuschlagendes Verdienst. Stengel); J. Bédier, De Nicolao Museto (gallice: Collin Muset) franco-gallico carminum scriptore. Paris 1893. (Vortreffliche Ausgabe. Stengel); L. Clédât, La Poésie lyrique et satirique en France au moyen âge. Paris 1893. (Oberflächlich und ungleich. Stengel); F. Thormann, Thierru von Vaucouleurs' Johannes-Legende. Darmstadt 1892. (Eine sehr gründliche Untersuchung. Zenker); A. Becker, Jean Lemaire, der erste humanistische Dichter Frankreichs. Straßburg 1893. (Ausführlich, sorgfältig und sehr willkommen. Frank); Oeuvres complètes de François Villon, par A. Longnon. Paris 1892. (Schönes, dankenswertes Werk; der Text leider ohne einheitliche Schreibung. Stimming); Descostes, Joseph de Maistre avant la Révolution. Paris 1893. (L'auteur s'est acquitté de sa tâche avec soin, avec abondance, avec compétence. Ritter); Revue d'Histoire littéraire de la France. 1^{re} année, N. 1. (Mit großer Freude wird jeder, der die französische Litteratur zum Spezialstudium macht, das Erscheinen dieser Vierteljahrs-Zeitschrift begrüßen. Mahrenholtz); G. Albrecht, Vorbereitung auf den Tod, Totengebräuche u. Totenbestattung in der altfranzösischen Dichtung. Halle 1892. (Eine sehr fleißige und mannigfach interessante Arbeit. Kattenbusch); G. Rydberg, Le Développement de facere dans les langues romanes. Paris 1893. (Gelehrt und scharfsinnig. Horning); C. Albert, Die Sprache Philippes de Beaumanoir in seinen poetischen Werken, eine Lautuntersuchung. Erlangen 1893. (Enthält oft Überflüssiges, oft Falsches. Risop); M. Lanusse, De Joane Nicotio philologo. Gratiapoli 1893. (Sorgfältig und sehr lehrreich. Stengel); G. Paris, Le haut enseignement historique et philologique en France. Paris 1894. (Sehr lesenswerte Schrift. Stengel); Clair Tisseur, Pauca paucis. Lyon 1894. (Gedichte nach klassischem Vorbild, mit oft eigentümlichem Versbau. Stengel); E. Plauchud, Lou Diamant de Sant-Maime. Four-

conquiert 1893. (Eine anmutige Troubadour-Novelle. Bertsch); Oeuvres de Molière, nouvelle édition par E. Despois et P. Mesnards. Tome X et XI. Paris 1889. (Tome X bringt nichts Neues, ist kein biographisches Kunstwerk, aber als Nachschlagewerk von unschätzbarem und bleibendem Werte; der Tome XI, die „notice bibliographique“ enthaltend, ist nicht vollständig, doch fehlt Wichtiges selten. Knörich); K. Sachs, Französisch-Deutsches Supplement-Lexicon. Berlin 1894. (Verdienstlich, doch nicht ohne Lücken. Stüpfle); J. Ries, Was ist Syntax? Marburg 1894. (Wichtige, anregende Schrift. This); O. Mey, Die Schulen und der organische Bau der Volksschule in Frankreich. Berlin 1893. (Recht lückenhaft, besonders im ersten Teile. Dorfled); A. Ohlert, Methodische Anleitung zum Unterricht im Französischen. Hannover 1893. (Die Behandlung des Stoffes verrät einen tüchtigen Lehrer. Dorfled); O. Börner, Lehrbuch der französischen Sprache. 2. Auflage. Leipzig 1893. (Steht nicht auf der Höhe der jetzigen Forschung. Dorfled); O. Börner, Die Hauptregeln der französischen Grammatik. 2. Auflage. Leipzig 1893. (Die Brauchbarkeit des Buches wird sehr bezweifelt. Dorfled); Wershoven, Lese- und Lehrbuch der französischen Sprache für die Unterstufe. Cöthen 1893. (Kurz, klar und praktisch. Rühlemann); Peters, Elementarbuch der französischen Sprache. Leipzig 1893. (Die für das erste Unterrichtsjahr bestimmten Texte sind zu schwer, sonst ist die Kürze, Klarheit und Übersichtlichkeit zu loben. Rühlemann); Knebel, Französische Schulgrammatik. 19. Auflage, besorgt von Probst und Englisch. Leipzig 1893. (Entspricht den Forderungen der neuen Lehrpläne nicht. Röth); Z. Domenico, Il primo capitolo di un corso di lingua francese per le scuole. Programm. Rovereto 1892. (Der Verfasser zeigt sich mit den Ergebnissen der modernen Phonetic vollkommen vertraut. Ellinger); Souvestre, Au coin du feu. Herausgegeben von C. Humbert Leipzig 1891. (Der Verfasser geht in seinem Kommentar weit über den Rahmen einer Schulausgabe hinaus. Soldan); Erckmann-Chatrian, Waterloo, suite d'un Coscrit de 1813. Herausgegeben von W. Glabach. Berlin 1893. (Der Ausgabe fehlt es durchaus an Korrektheit. Hofstner); A. Theuriot, La Princesse Verte. Herausgegeben von Rolfs. Leipzig 1894. (Vortreffliche Ausgabe. nur hätte sich der Herausgeber vor falschen Etymologien hüten sollen. Sarrazin); Theuriot, Les Enchantements de la forêt. Herausgegeben von Rolfs. Leipzig 1894. (Mit hervorragendem Fleiß gearbeitete Ausgabe. Sarrazin); J. Leitritz, Paris et ses environs. Leipzig 1894. (Verdient dauernde Verwendung im Unterricht. Sarrazin); Kühnmanns Bibliothèque française. Herausgegeben von Th. Lion und M. von Metzsch. Band 3. 8. 26/27. 28/29. Dresden. (Hübsche, elegant ausgestattete Sammlung, doch sind die Questionnaires überflüssig und die Noten nicht für den Schulunterricht geeignet. Kron); Collection d'auteurs français. Herausgegeben von G. van Muyden und L. Rudolph. Altenburg 1892. V, Lief. 5—10. (Ganz hübsche Texte, die Ausgaben stehen jedoch nicht auf der Höhe. Kron); Auteurs français. Herausgegeben von R. Mollweide. IV. Souvestre, Au Coin du feu. (Für Schulzwecke weniger geeignet, mehr als Unterhaltungs- u. Weiterbildungslektüre brauchbar. Kron); Textausgaben französischer und englischer Schriftsteller, herausgegeben von O. Schmager. Dresden 1892. Band XI. Souvestre, Le Chevrier de Lorraine. (Eignet sich trefflich zur Klassenlektüre. Kron); Sammlung französischer und englischer Gedichte zum Auswendiglernen. Zusammengestellt vom Lehrerkollegium der höheren Mädchenschule in Duisburg. Duisburg 1893. (Für die betreffende Schule gut und nützlich; daß andere Schulanstalten danach greifen werden, glaubt Ref. nicht. Knörich). — Miscellen (R. J. Lloyd, Erwiderung). — Novitätenverzeichnis.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1894.

No. 11. J. Ries, Was ist Syntax? Marburg 1894. Besprochen von Behagel [ungemein anregende Arbeit]; R. Doumic, Histoire de la littérature française. Paris 1893. Besprochen von H. Morf [Verfasser verfügt über einen glücklichen Ausdruck und weiß gut zu charakterisieren, hat aber seine Aufgabe zu leicht genommen]; G. Bloch, Die Reform der französischen Orthographie. Aarau 1894. Besprochen von K. Sachs [enthält neben vielem Entbehrlichen eine

große Menge interessanten Materials und wertvollen geschichtlichen Stoff]; Ch. Joret, La Rose dans l'antiquité et au moyen âge. Paris 1892. Besprochen von L. Fränkel [vortreffliche Spende zur neueren Literaturgeschichte].

Revue politique et littéraire 1894.

No. 5. A. Baluffe, Un oublié du XVII^e siècle: Jacques Esprit; T. de Wyzewa, Lourdes par E. Zola. I. — No. 6. Th. Fontane, Mes souvenirs d'enfance (Übersetzung); E. Faguet, Maitres d'histoire: Renan, Taine et Michelet; J. Guillaume, Académies, Musées et Théâtres sous la Convention. — No. 7. Ch. Le Goffic, Poètes contemporains: M. Gabriel Vicaire. — No. 8. E. Faguet, Bernard Palissy; E. Neukomm et G. Bertin, Tricolor Marc et son ami Pikerécourt. — No. 9. G. Lanson, L'immortalité littéraire. — No. 11. E. Cottinet, Un Béranger nouveau (Béranger des Écoles, éd. Legouvé). — No. 12. E. Faguet, Littérature d'Afrique; F. Maillard, Scènes de la vie littéraire sous le second empire: Logements d'hommes de lettres; G. Bapat, Le château de Chantilly. — No. 13. L. Séché, Une famille d'autrefois: M. et Mme de Barante; F. Gros, Les imitations françaises de „Werther“. — No. 14. G. Pellissier, Romanciers contemporains: M. J.-H. Rosny; F. Maillard, Scènes de la vie littéraire sous le second empire. Séances académiques.

Journal des Savants 1894.

Septembre. G. Paris, Les Sources du Roman de Renart.

Neue Erscheinungen.

Philologie und Pädagogik.

Bossuet, Sermons sur l'honneur du monde et sur l'ambition. Texte revu sur les manuscrits de la Bibliothèque nationale, publié avec une introduction, des notices, des notes et un choix de variantes, par A. Rébelliau. 2^e édition. Paris, Hachette. Fr. 0,75.
Brunetière, F., L'Évolution de la poésie lyrique en France, au XIX^e siècle. Leçons professées à la Sorbonne. II. Paris. Frs. 3,50.
Charaux, A., L'Histoire et l'esprit de la littérature française au moyen-âge, critique idéale et catholique. Lille, Desclée.
Chroniqueurs, les, français du moyen-âge. Études, analyses et extraits. Par A. Debidour et E. Étienne. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.
Claretie, L., Lesage. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.
Crouslé, L., Fénelon et Bossuet. Études morales et littéraires. I. Paris, Welter. M. 10.
Du Bellay, Oeuvres choisies. Avec introduction et notes par L. Séché. Paris, Lechevalier. Frs. 25.
Gaufinez, E., Études syntaxiques sur la langue de Zola dans „Le docteur Pascal“. Bonner Dissertation.
Glauser, C., Le Wallenstein de Benjamin Constant. Programm Aussig.
Hervieux, L., Les Fabulistes latins depuis le siècle d'Auguste jusqu'à la fin du moyen-âge. Phèdre et ses anciens imitateurs directs et indirects. 2^e édition. 2 vols. Paris, Didot.
Houben, H., Der Chor in den Tragödien des Racine. Programm Düsseldorf.
König, E., Ästhetische Studien über Racines „Iphigénie“. Programm Steyr.
Körner, P., Der Versbau Robert Garniers. Berlin. Vogt. M. 2,40.
Lafond, P., Alfred de Vigny. Paris, Ribaut.
Lanson, G., Histoire de la littérature française. Paris, Hachette. Frs. 4.
Lecoutre, J., Du génie de la langue française comparé à celui de la langue latine. Programm Neuchâtel.
Lenient, C., La poésie patriotique en France dans les temps modernes. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
Lücken, E., Zur Syntax Montchrestiens. Giessener Dissertation.
Lugrin, E., De l'enseignement du français dans les écoles de langue allemande. Basel, Schwab. M. 1,20.
Macé, J., Saint-Evremond. Étude. Paris, Hetzel. Frs. 1,25.

- Meyer, P., L'Histoire de Guillaume Le Maréchal, comte de Striguil et de Pembroke, poème français, p. P. Meyer. Paris, Laurens. II. Frs. 9.
- Pascal, Provinciales. Lettres 1, 4 et 13, publiées avec une introduction, des notes et un appendice par F. Brunetière. Paris, Hachette. Frs. 1,50.
- Pillet, Essai sur les Pensées de Pascal. Programm der Realschule zu Breslau.
- Potthoff, W., La Fontaine's Stil mit besonderer Berücksichtigung der syntaktischen Archaismen. Marburger Dissertation.
- Regnard, A., Études d'esthétique scientifique. La renaissance du drame lyrique. 1600—1876. Paris, Fischbacher. Frs. 2.
- Restori, M., Histoire de la littérature provençale depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Traduite par M. Martel, revue et augmentée par l'auteur, avec addition de plusieurs chapitres sur la littérature provençale moderne par Roque-Ferrier. Montpellier, Hamelin. Frs. 5.
- Richard, M., Mystère de la passion, texte du ms. 697 de la bibliothèque d'Arras. Paris, Picard. Frs. 10.
- Ritter, E., Le centenaire de Diez. Discours, suivi de lettres adressées à V. Duret par Roumanille. Basel, Georg. Frs. 2.
- Röhrs, W., Sprachliche Untersuchung der „Dime de Penitence“ (1288). Bonner Dissertation.
- Roussey, C., Glossaire du parler de Bournois (canton de l'Isle-sur-le-Doubs, arrondissement de Baume-les-Dames). Paris, Welter. Frs. 15.
- Rudershausen, A., Pretiöse Charaktere und Wendungen in Corneille's Tragödien. Progr. d. Gymnasiums zu Mainz.
- Söderhjelm, W., Moderna Språk (Antrittsvorlesung). Helsingfors.
- Taine, Les Origines de la France contemporaine. Napoléon Bonaparte. Herausgegeben von M. Hartmann. Leipzig, Seemann. M. 1.
- Witkowski, J., Les Accouchements dans les beaux-arts, dans la littérature et au théâtre. Paris, Steinheil. Frs. 15.

Noch einmal der Romanische Jahresbericht.

Herr Prof. Dr. Vollmöller hatte Anfang Dezember 1893 eine „Erklärung“ betreffend seinen Prozefs mit der Verlagsbuchhandlung R. Oldenbourg in München versandt, der auch Fr.-Gallia XI, Heft 1 abgedruckt wurde. Unter obigem Titel gingen uns die folgenden Zeilen zu: „Die betr. Erklärung sollte den Schluss eines Heftes bilden, welches eine gröfsere Publikation enthielt. Aus technischen Gründen mußte dieser Beitrag zurückgestellt werden und damit auch meine Erklärung. Inzwischen ist der Prozefs in I. Instanz zu Gunsten der Kläger entschieden worden. Um einen günstigen Vergleich zu erzielen, hat dann die Firma R. Oldenbourg in München „Berufung“ eingelegt und mir einen Vergleich vorschlagen lassen, der identisch war mit den Vorschlägen, welche ich vor dem Prozefs gemacht hatte und die vom Gegner damals zurückgewiesen worden waren. Da es sich somit nur um Wiederaufnahme meiner eigenen Vorschläge handelte und die Firma Oldenbourg die Prozefskosten trug, es zudem im Interesse des Unternehmens lag, daß der erste Band möglichst bald zu Ende gedruckt wurde, so acceptierte ich den Vergleich und der Druck wurde Mitte Juli d. J. von R. Oldenbourg wieder aufgenommen. Heft 2 ist Anfang October ausgegeben worden, Heft 3 kommt dieser Tage, Heft 4 ist fertig gesetzt. Ende dieses Jahres wird voraussichtlich der Rest des Bandes im Verlag von R. Oldenbourg, München, fertig vorliegen. „Unbegreiflicherweise weigert sich nun die Verlagsbuchhandlung, Rezensionsexemplare von Heft 2 an die Fachzeitschriften zu versenden, wodurch das wissenschaftliche Publikum erfahren haben würde, daß der I. Band des Romanischen Jahresberichts nun fertig wird.

„Daß dies bekannt wird, liegt doch eben so sehr in ihrem geschäftlichen, wie in der Mitarbeiter und meinem Interesse. Die Verlagsbuchhandlung erklärt „angesichts der bestehenden Sachlage für Reklamezwecke keine Mittel zur Verfügung zu haben“. Auch annonciert hat sie trotz meines dringenden Ersuchens in den Fachblättern bis jetzt noch nicht.

„Ich gebe nun untenstehend den Inhalt von Heft 2 bis 4 an und bitte die Fachpresse um Abdruck dieser Notiz. „Über die Fortsetzung des Romanischen Jahresberichts erfolgt demnächst Mitteilung.

Dresden, 17. November 1894.

Karl Vollmöller.

Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie. I. Band.

Inhalt von Heft 2.

Encyklopädie und Methodologie der romanischen Philologie. Literaturwissenschaft (G. Körting). Literaturwissenschaft (W. Wetz). Neuf französische Literatur: Französische Literatur von 1500—1629 (E. Stengel). Französische Literatur von 1630—1700 (R. Mahrenholtz und W. Knörich). XVIII. Jahrhundert und Revolutionszeit (R. Mahrenholtz und E. v. Sallwürk). Französische Literatur von 1800—1889 (J. Sarrazin). Zeitgenössische französische Literatur (H. J. Heller).

Inhalt von Heft 3.

Keltische Sprache und Literatur (J. Loth). Romanische Metrik (E. Stengel). Altprovenzalische Sprache (E. Stengel). Altprovenzalische Literatur (A. Stimming). Altprovenzalische Texte (E. Levy). Historische französische Laut- und Formenlehre (F. Neumann). Historische französische Syntax (A. Stimming). Neuf französische Grammatik (E. Koschwitz). Französische Volksetymologie (Chr. Fass). Französische Lexikologie (K. Sachs). Französische und provenzalische Dialekte (D. Behrens, M. Wilmotte. A. Horning, L. Clédat, E. Goerlich, J. Vising).

Inhalt von Heft 4.

Altfranzösische Literatur: Volksepos, Historische Literatur (K. Vollmöller). Kunstepos (E. Freymond). Raoul de Houdenc (W. v. Zingerle). Fableaux. Fable épopique et Roman de Renard. Littérature scientifique. Littérature morale. Littérature satirique. Le Roman de la Rose (Ernest Langlois). Physiologus (Max Fr. Mann). Poésie lyrique française au moyen-âge (A. Jeanroy). Traductions de la Bible. Légende de la Vierge. Légendes hagiographiques. Contes dévots (Jean Bonnard). Französisches Drama im Mittelalter (W. Cloetta). Italienische Literatur: Antica poesia religiosa italiana (E. Percopo). Alteste italienische Prosaliteratur (E. Monaci). Dante (Michele Barbi). La letteratura petrarchesca nel 1890 (Guido Mazzoni). Giovanni Boccaccio (V. Crescini). Il romanzo cavalleresco presso gli Italiani (P. Rajna). Italienische Literatur von 1400—1540 (Rodolfo Renier). Letteratura italiana dal 1540 al 1600 (Vittorio Rossi). Italienisches Theater im 16. und 17. Jahrhundert (A. L. Stiefel). Monti. Foscolo. Leopardi (Berthold Wiese).

Personalnachrichten.

Dr. Eugen Pariselle ist als Lehrer des Französischen am Universitäts-Seminar für romanische Philologie zu Berlin bestellt worden. — Am 5. Oktober starb zu Rostock der Professor der germanischen und romanischen Philologie Dr. Reinhold Bechstein im Alter von 61 Jahren.

Berichtigung.

S. 184 des vorigen Jahrgangs ist im Berichte über den Vortrag des Herrn Krumacher (Casseler Verein für neuere Sprachen) als Swinburne'sches Werk angeführt „Maria in Prison“. Es muß heißen: „Mary Stuart“.

Abgeschlossen am 1. Januar 1895.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsnor, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, daß alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsnor in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich.

Preis pro Semester M. 4.

Inhalt.

„Les Poinés d'Enfer“ mitgeteilt von A. Kressner.

Abhandlungen. R. Mahrenholtz, Jean Chapelain, der Dichter Jeanne Darcs.

Besprechungen und Anzeigen. I. Philologie und Pädagogik. Scholl, Die Vergleiche in Montchrestiens Tragödien. — Stiefel, Über die Chronologie von Jean Rotrou's dramatischen Werken. — Voretzsch, Die französische Heldensage. — Bruno, Francinet, herausgegeben von Bretschneider. — Schultz, La Neuvaïne de Colette, herausgegeben von Reimann.

II. Belletristik. Weill, Mes Poésies. — G. de Peyrebrune, Le Roman d'un Bas-bleu. — Meige, Le Juif-Errant. — Chroniquelittéraire. Zeitschriftenschau.

Neue Erscheinungen. I. Philologie und Pädagogik. II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Miscelle: La lutte des langues dans les îles anglo-normandes. Vorlesungsverzeichnis.

Les Poinés d'Enfer.

Eine Schilderung der Qualen, welche die menschliche Seele in der Hölle durchzumachen hat, war im Mittelalter ein beliebter Stoff für poetische Behandlung. Ohne auf die verschiedenen Versionen in den einzelnen Litteraturen hier näher einzugehen (man findet manches Wertvolle darüber in Delepierre, L'Enfer, essai philosophique et historique. London 1877), möchte ich die Aufmerksamkeit der Leser auf eine französische Schilderung der Höllenpein aufmerksam machen, die — von unbekanntem Verfasser — sich großer Beliebtheit erfreut zu haben scheint, wenn man aus dem Umstande einen Schluß machen darf, daß sie in verhältnismäßig zahlreichen Handschriften erhalten ist.

Im sechsten Bande der „Romania“ machte Paul Meyer auf die im British Museum 15606 fol. 81a—87d erhaltene Version unseres Gedichtes aufmerksam und teilte verschiedene Bruchstücke, besonders den Anfang und den Schluß, mit. Eine weitere Version findet sich in Oxford Hs. Douce 154 fol. 118—119; über dieselbe ist nichts bekannt. Auf eine dritte in der Vaticanischen Bibliothek Fonds Kgn. Christine 1682 fol. 92a—96a befindliche Abschrift

des Gedichtes machte aufmerksam Prof. Stengel in der Zeitschrift für romanische Philologie V, S. 381. In Paris befinden sich zwei Wiedergaben der „Poinés d'Enfer“ auf der Nationalbibliothek Mss. fr. 24429 fol. 133—140 und 24432 fol. 91c—99a.

Aus letzterer, dem 13. Jahrhundert entstammenden Handschrift fr. 24432 teilen wir nachstehend das Gedicht mit, indem wir weitere Bemerkungen über die Sprache desselben einer anderen Gelegenheit vorbehalten. Vielleicht auch reizt unsere Mitteilung einen jungen Philologen, das Gedicht nach allen Handschriften herauszugeben.

Ci commence a parler des poinés d'enfer.

(fol. 91c) Or escoutes, seingnor, qui dame Diex (vos) ames,
Qui les poinés d'enfer et les tourmens doutes,
Je vous ferai oir, s'entendre me voules,
Comment pechierres hons est en enfer penes.

Des grans paines d'enfer vous conterai partie 5
Par garant d'escriture, si n'en mentirai mie,
Comme pechierres hons les desert en sa vie
Qui Diex ne veut amer, ains maint en felonie.

Seingnour, desour cel air a l. ciel, ce saves, 10
(d) De soleil et de lune et d'estoilles listes,
Par qui tous li mons est tres bien enlumines:
Desour cel a l. autre qui est ciel apeles.

Après est li tiers cies ou est la maistes, 15
Ou li fix Diex parmaint, qui de virge fu nes,
Qui pour les nos pechies fu en la crois penes,
Quant diauble nos ot tretous deserites.

Anmerkung. Überflüssige Wörter, welche das Versmaß zu tilgen gebietet, schließen wir in (); Emendationen und Zusätze unsererseits in [].

Manusc. Brit. Mus. 15606 hat noch folgende zwei Eingangstrophen:

(fol. 81a) Beau soignor et vos dames, faites que l'on nos ohie,
Que Dex doint a vos armes de paradiz la vie!
Se je sa aucun bien que je dire ne doie
A vos ne toiche mie quex poicherres que soie.

J'a appris a escole, sou sa por escriture,
De Deu heit la parole cilz qui de Deu n'ai cure.

20 Puis ne fu hons mortex qui ces III. ciex veist
Fors l'apostre saint Pol qui l'amor Diex conquist,
Qui jusqu'au tiers cel vit la joie Jhesu-Crist
Par saint Michiel l'arcangle que il a lui tramist.

Icelle grant hautesce qui (la) joie est apelee,
La ou sainte Marie est roine clamee,
Par cuer de crestien ne puet estre pensee,
Par bouche de bon clerc ne puet estre escoutee.

25 Icelle grant hautesce vit saint Pol resplandir,
Ne la puet nus hons dire pour nul tres grant loisir
Fors li fis dame Diex qui por nos vot morir,
Ne li mons n'est pas dignes qu'il la puisse souffrir.

(fol.92a) 30 Seingnor, or vos dirai ce que vous ai premis,
Com grant sunt li torment el dolereus pais,
La ou li pecheor seront en flanbe mis
Qui ne veulent amer ne Diex ne ses amis.

35 Sain Pol fu en enfer aincois que il transist,
Ou saint Michiel l'archangle le mena et condist.
Diex vot qu'il conneust les painnes et veist,
Cant en poons savoir que saint Pol nous en dist.

40 Or oies donc parler del infernal dolour,
A garant en atrai Saint Pol nostre doctor,
Comment sunt tormente li mauvais pecheor
Qui pour la voine gloire perdent leur creator.

A l'entree d'enfer a l. arbre plante,
Dont les blanches deseure sont charbons enbrase,
Et de boutons de fer est il*) tous boutones,
De boutons plus ardans que nus feus embrases.

45 Ilueques vit saint Pol pecheors cruciez;
Par les branches deseure est chascun clofchiez:
Li uns pent par les jambes, li autres par les pies,
(b) Li autres par les bras, chascuns pour ses pechies.

50 Saint Pol a regarde de la senestre part
Et vit une fournaise de feu qui tousjours art,
La flambe par VII. luis se devise et depart;
Or prions dame Diex que il tous nos en gart.

55 Seingnor, en la fornoise a bien C. et VII. tros
Et VII. flambes en issent de diverses coulors,
Set diables l'atisent, que ce est lor labors,
De chescune des VII. en issent VII. chalors.

60 Environ la fournaise a VII. crueus tormens,
As pecheors revient mortex cruciemens,
VII. diables le gardent o crueus feremens;
Quant ont l'ame saisie si la plongent laiens.

Set plaies les apele la devine esriture:
La premiere de noif [de] destraignant froidure,
La seconde de glace de destraignant nature,
Et la tierce de feu de merveilleuse ardure;

65 Et la quinte**) set plainte, c'est inferniaus serpens,
Et la sixte desfondre de grans engraignemens,
(c) La sesme de puours et d'enpuisenemens:
Dame Diex si nous gart de desherbergemens.

Mez ciz qui de Deu est et qui aime droiture,
Mout hi a lon cuer preu si autant a mesure.

*) Ms. estre. **) Der Vers über die „quarte“ fehlt.

Quant ces III. diables ont une ame saisie
Parmi ces VII. tormens chascuns par soy la guie, 70
L'un a l'autre la lance quant (il l') ont garde guerpie:
Quel part que ele court, diable l'a saisie;

Quant il l'ont fait passer parmi ces VII. tormens,
Lors vient a la chaitive l. grant encombrement:
As autres cil la lancent, qui mout en sunt joians, 75
El fous de la fournaise ou elle est plus ardans.

Ilcil VII. la graillent el fous de la fournaise
O fourches et o branches en herberge punese,
L'ame qui la ira mout ara de mesaise:
Gardes que ne facies chose qu'a Diex desplaise. 80

Seingnor, je veil a vous parler parfondement.
Saint Pol se merveilla de l'angoisse forment,
A saint Michiel demande: Qui sont or celle gent?
Saint Michiel li a dit sans nul delaiement:

85 Sire, cil que vees qui en tenebres sunt
(d) Ce sunt li pecheor qui dame Diex mesfont,
Confession requierent que Jhesu leur pardont,
Et quant il sunt confes, penitance ne font.

Seingneur, ne cuidies pas, quant pechies est nommes,
Que par tant seulement puist estre pardones, 90
Tres que li cors en soit travaillies et penes
Et que par penitance soit vaincus et mates.

Sachies que grans dolors est a ciaux otroie
Qui par leur [grant] pechie*) penitance [ont] laisie;
Donnes de la richesce dont Diex vous a saisie: 95
Desour tous autres biens est aumoune essaucie.

Iluec oit saint Pol tant dolereus crier,
Li un braient d'angoisse et li autre plourer,
Et tant orriblement a sa vois escrier,
100 Sovent regretent mort ne la pevent trouver.

Pour ce sunt li torment si crueul et si fier:
Chascun de sa deserte retenra son loier;
Ja la vostre richesce ne vous ara mestier,
Tost vous porra torner a mout grant encombrier.

(fol.93a) 105 Seingneur, car pourchacies contre ce garison,
Que vous ne soies mis en icelle maison;
L'escriure coumande que nous le vous dison,
Que les paines d'enfer n'aront ja raencon.

Ne vous anuit il pas ma parole a oir,
Qu'il n'i a nul de vous qu'il n'estuece morir 110
Et espaules et bras et la langue pourir;
Hautesce ne avoir ne vous porra garir.

Bien aves vous veu morir vous ancisors,
Qui laisie vous ont terres, ce m'est vis et honors, 115
N'en veistes puis nul ne nus n'en est resours,
Diex gart et nous et eus des infernaus dolors.

Nous irons apres eus, n'estera destourne,
Mout se par puet lies faire qui maint en charite,
Car charites est Diex, dont maint en Damelde, 120
Et Diex maint en celui qui maint [en] charite.

Or prions dame Dex qui en la crois fu mis
Premierement pour nous et puis pour nous amis,
Qu'il ait merci des mors, de pechie gart les vis,

(b) Que en enfer ne soient vilainnement assis.

*) Ms. par leur preesche.

125 Saint Michiel et saint Pol sunt en enfer entre,
Et [il] ont devant eus I. torment encontra;
De la paor qu'il ot reclama dame De:
Merci, biaux sire peres, bons roys de maïste.

130 Merci, biaux sire peres, bons roys de majeste,
Carges m'ame et mon cors que ne soie dane!
Saint Michiel l'esgarda sel vit espoente,
De dame Diex le saigne si l'a assure.

Le torment dont saint Pol ot la paor si grant
Cou est une grant roe de noir feu tout ardent,
135 Mil toyses a de le et de lonc autretant:
La roe est de noir feu legierement tornant.

Estencelles en vont menuement saillant,
Indes, rouges et noires mout espes et quisant;
De la menor poroit ardoir I. aimant:
140 Nel tenes a mençoigne, cou est voirs vraiment.

C'est la plus dure pierre qui puist estre trovee,
Que pierre d'aimant isi est apelee,
(e) S'ele ert el feu d'enfer, ja n'i aroit duree:
Arme qui la ira mout (i) ert mesleuree.

145 Mil chevilles i a rengies et agues,
En III. pans copans plus qu'espee moulue,
Qui en la roe sunt fichies et cousues
Pour tourmenter les armes qui la seront venues.

150 Ilueque(s) a I. diauble del feu d'enfer fourme,
En samblance fu fais d'un angle enpene (sic);
N'a si hardi el monde, si l'avoit esgarde,
Qu'il n'en perdist le sens et tretim son pense.

Les la roe se siet ne se puet remuer,
Car cou est son mestier a la roe torner:
155 M. foy la fiert le jor pour miex estenceler,
A chascun des mil foy li fait mil tors torner.

Mil diauble [a] les li de la gent paignor:
Chascun tient en sa main l'arme d'un pecheor,
Chascun en sa cheville la fiert a grant dolor;
160 Quant toutes sunt fichies la roe prent son tour.

Cil diables la fiert, adonques si fort vient,
(d) Plus tost le fait aler que foudre ne descent;
Ains que ele ait torne a il dit a sa gent:
Or tost aportes autres, tost et isnellement.

165 Oies com grant dolor et grant destrusion!
Quant la roe [s'] atorne mil foy en un randon
Et il i sunt noirci a guise de charbon,
Le diauble les fait hurter a I. peron.

170 Quant el fiert a[u] peron a coup que elle prent,
Lors croist et estencelle si angoisseusement
Que tout en fait enfer croiller parfondement
Com se ce fust tonoirres ou foudres qui descent.

Li pecheor qui sunt en la roe fichie
Tout cheent ca et la quant il sunt detrenchie;
175 Deuble les recueillent qui sunt appareillie:
Chascuns en sa cheville le r'a mout tost fichie.

Mil foy en ont le jor la roe si charchie.
[Et] Saint Pol vit chascune flambant et embraisie:
Chascune trait la langue qu'est de feu enlumee,
180 Et tuit crient ensamble comme gent tormentee:
(NoL.94a) Hai, las[se], chaitive, ou est la mort alee?

Ou est la mort alee que doit que ne repeire?
Ja fu ele tant douce et fu tant debonnaire,
Bien deust retourner por nous fors d'ici traire;
185 Trop somnes en destrece ne savon mes que faire.

Saint Pol vit le torment et forment s'esmaia;
Saint Michiel fu les li, saint Pol li demanda:
Qui est cele chaitive qui ce deservi a?
Saint Michiel li respont: Ce vous dirai je ja.

190 Ce sunt li orgueilleus qui ont l'or et l'argent,
Qui tiennent en despit et gabent povre gent
Quant voient leur besoing, pitie ne leur en prent:
Pour ce sunt tormente en si aspre torment.

Seingnor, je vous chasti [que] ne vous orgueillies,
Car orguex est li pire de tous autres pechies. 195
Mais bonne humilite dedens vos cuers aies,
Desires penitance, charites et pities.

Seingnour, oyes apres, ne vous anuit il mie,
Tant com vous poez estre en ceste mortel vie,
(b) Donnes de vostre avoir, ne vous atargies mie, 200
Car quant vous seres mort, de riens n'ares baillie

Guerpissies convoitise, dont tout estes carchie,
De dame Diex servir soies appareillie,
Que vous ne puissies estre en enfer trebuchie,
205 Dame Diex nos en gart par la soie pitie.

Saint Pol et saint Michiel sunt en enfer entre,
Après ice torment ont I. autre encontra,
I. flueve mout horrible et pereilleus et le,
Et l'eve en est plus noire que nus charbons tribie.

Le lac Tartarion l'apele l'escripture, 210
Dieu en trai a garant qui de mentir n'a cure.
M. flees le jor change en l'iaue [la] nature,
De froidure en cholor, de cholor en froidure.

Quant la [na]ture change le flueve mout et brait,
Car uns vens le(s) commuet qui tormenter le fait; 215
Qui del puis d'enfer vient et par conduit s'en vait,
Quant l'une paine i faut, l'autre a soy le retreit.

La premiere des paines est de si grant dolor,
(c) I. ver(e)glas et gielee, ce est moult grant froidor,
Deles cele froidure ressembleroit chalour: 220
L'arme qui la ira mout ara de dolor.

Quant la froidure change, en chalour est mue[e],
Qui tant par est cuisant et tant desmesuree,
La flambe et la cholor est ensemble meslee:
225 L'ame qui la ira sera mal hostelee.

Les autres paines sont tant crueus et tant fieres,
Puans et esprenans de diverses manieres.
Seingnor, or faisons tost pour les ames proleres,
Que doume Diex les gart, a son oes les ait chieres.

Sus cele eve a I. pont qui parmi la depart; 230
L'eve est trestoute [noire] devers senestre part.
Rouge devers la destre, comme flambe qui art:
Ja n'aura le cuer lie pecheor qui l'esgart.

Le pont est tout d'acier d'infernal temprement,
235 M. toises a de lonc, se l'estoire [ne] ment,
Par engien de diauble fu forgie soutilment,
Plus trenche que rasoir esmolu fermement.

(d) El flum a noirs diaubles qui samblent*) bestes mues,
 240 Par l'iaue vont tumbant oribles et hidouses,
 De grans flotiaus de feu sunt tretoutes vestues,
 Grans dens ont en leur guelles et si sunt bien agues.

Ce dit saint Pol qui vit d'autre part de ce pont
 Poisons hideus et lais qui parmi l'iaue vont:
 245 Chascuns d'eulz a II. testes qui a redouter font,
 Plus oribles ne vit onques nus hons du mont.

Seingnour, par icest pont nous estouvra passer,
 Qui tant par est estrois com vous m'oes conter,
 Et les bons et les maus [le] restouvra passer,
 Ni ara si hardi qu'il ne estuet trambler.

250 Or deprions le roy qui tout a a garder,
 Qui gouverne le ciel et la terre et la mer
 Et a la suie forme nous daigna enformer,
 Que de painnes d'enfer nous daigne delivrer.

Seingnor, tes est li pons com je vous ai retret.
 255 Chascun pechiere i monte ou quanque il a fet:
 Son pechie porte o soy qui chanceler le fet,
 (fol. 95a) Li uns passe X. toises, li autres V. ou VII.,
 Tant va seurement com il a de bien fet.

Seingor, quant chiet del pont, sachiez tout entreset,
 260 Les poisons et les bestes lor sont tout en aguet,
 Ensement com le leu chascun a soy le tret
 Et l'atire et devore et desrage et destret.

Et quant icil deauble l'ont avec aus saisi,
 Come leu le devorent, ja n'en aront merci,
 265 Mult ert maleure(ne) qui l'aura deservi:
 Gardes vos de pechie que vos n'alez ensi.

Quant saint Pol vint au pont outre ala sanz dou-
 tance,
 Quar il avoit en Diex s'amor et sa creance,
 Saint Michiel le connut**) en qui il a fiance:
 270 Ceus vit iluec gesir en aspre penitance.

Saint Michiel dist: Saint Pol, qui sunt cil pecheor,
 Que je voi demener si tres aspre dolor?
 Ce sunt, dist saint Michiel, larron et ravisor,
 Qui a la povre gent tollirent lor labor.

275 En ce flueve a senestre, en ce mortel peril
 (b) A tant pecheo[r] mis en perdurable essil,
 Li uns jusques jenous, l'autre jusques nombril,
 Li autres jusqu'as iex, l'autre jusque sorcil.

Cil qui jusque jenous sont en l'eve a dolor,
 280 Sont cil qui en cest siecle ont este tricheor,
 Qui por avoir conquiere parjurent lor seignor,
 De vendre et d'achater furent engigneor.

Cil qui jusque nombril sont en l'eve boute,
 Ce est por homicide qu'il ont fet et mene,
 285 Par fornication faite a leur parente:
 Ces II. sont en lor cox, por ce sont tormente.

Cil qui jusques as iex estuet l'eve soffrir,
 Ce sont cil qui estrivent, quant il doivent oir.
 Les commandemenz Dex savoir et retenir:
 290 Sont cil qui en l'glise n'ont de parler loisir.

*) Ms. sambles.

**) Besser wohl: conduit.

Cil qui dusques sorcil sont en l'eve a dolor,
 Vos di ge vraiment, ce sont li robeor,
 Qui demostrent as homes grant semblance d'amor,
 Puis les vendent as autres com Judas lor seignor.

(c) Grant masse avez oi quel li lieu d'enfer sont, 295
 Les paines, les tormentes, qui ja ne fineront,
 Et coment les desert pecheor en cest mont:
 Cil qui servent le diable, tel loier en avront.

Seignour, mult devez estre trestoz en grant esfroy,
 D'amer le roy du ciel, de maintenir sa loy, 300
 Car il n'est mes el monde ne cherite ne foy:
 Dame Dex ne demande a chascun ne mais soy.

Bien savez que cest siecle ne dure longuement,
 Quar dame Dex le dist en son enseignement,
 Charites s'i refroide, ce veez vous souvent, 305
 Charites s'i refroide contre le finement.

Seignor, or escoutez, que je vous dirai voir:
 Saint Pol i vit apres I. dolereus manoir
 Tant obscur laidement et si orrible et noir:
 310 Nus qui abite iluec n'i puet goutte veoir.

Saint Pol a regarde en cele grant dolor,
 Ne pot goutte veoir por cele tenebror.
 Saint Michiel dist saint Pol: Por Deu le creator,
 (d) Enlumine mes iex de ta grant resplendor, 315
 Que je puisse veoir dedenz cele obscuror.

En cele tenebrour a saint Pol esgarde,
 Ne puet estre par home veu ne devise;
 Se li solaus i ert n'i donroit il clarte;
 Icele tenebrour a saint Pol regarde.

Li anges vit saint Pol qui forment fu pensis, 320
 La croiz au saveor li fist enmi le vis,
 Del saint esperit l'a enlumine et mis;
 Puis vit la tenebrour et dedenz les chetis.

Et d'omes et de fames estoit toz plains cil lous
 Qui s'i erent couvert de torment engoisous, 325
 De flambe rouge et noire plus ardenz que n'est
 fous,
 Plus espes qu'il ne puet chiet sus les pecheors.

Entre ces pecheors qui en tenebre sont
 A fames a malaise qui noirs vestemenz ont:
 Li feus lor chiet es bouches si com il vient d'amont, 330
 Tres parmi les oreilles, parmi les iex del front.

Iceil vestement sont tant grief et esprenant
 (fol. 96a) Que pois qui toz jorz art et de soufre puant,
 Listes i a par lieux du feu d'enfer ardent 335
 Qui la pois et le soufre vont toz jorz esprenant.

De laisardes puantz, de crapaus venimos
 Sont icil vestement tout couvert par desors,
 Venim gisent souvent puant et engoiseus:
 A celles qui la sont n'a mestier ris ne gous.

Ele ont entor lor cox couluevres et serpens, 340
 Touz jorz traient lor langues plus noires qu'aremenz
 Enz u cors lor embatent granz enpuisonemenz
 Qu'il lor metent es bouches et el palais dedenz.

Tout environ icelles qui les dras ont vestus
 Errent IIII. diables, orribles et hidous: 345

Toz jorz vont criant: Fames, sachiez, Dex est venus,
Conoises Jhesucrist et les sienes vertus.

Chescune a haute voiz quanque puet crie et brait;
Saint Pol en ot poor, vers saint Michiel se trait,
De la paor qu'il ot le sanc li est foioit (*sic*)
Et toz les IIII. diables lors sont toz en agait.

- (b) Seignor*), icelles fames qui si braient et crient
Ce sont icelles fames qui dame Dex oublient,
O lor pere se couchent et carnement li lient,
Por luxure mener la loi Dex en oublient.

En ces paines meismes, en cel torment si fort,
Ou nus ne puet avoir ne joie ne confort,
Si vont icelles fames qui tant ont de deport,
Qui por honte du siecle metent lor fruit a mort.

Or prions dame Dex qui ne faut ne ne ment,
Que par telle pitie qui li vint en pensent,
Quant il fu en la croiz por nostre sauvement,
Sa mere regarda qui ploroit tendrement,
Qu'a saint Jehan bailla a garder vraiment,

Or si comme c'est voirs, seignour, que je vous di,
Que telle pitie ot, quant il la degrepi,
La proiet**) il pour nos et puis pour nos amis,
Que son pere des cieus de nos toz ait mercis.

En cele tenebroure a une roche asise:

- M. toises a de haut et roide de grant guise;
(c) De chescune des paines qui est en enfer mise
Environ cele roche sont fichie par devise

Mil degrez a entor, chascun a son torment.
Le premerain deseure est de si rouge vent
Qui de desor la roche tient son tornolement
Riens n'i pue[t] demorer, tant par soufle forment.

Li autre degre sont de plus grant cruaute, .
De dur acier tempre et de plus dur assez,
De feu trestot ardent, ce sachiez sanz fauser,
Mil en a contreval jusqu'a pie comp . . . e. (Undeult.)

Tout environ la roche a I. fosse parfont
Qui est plains de serpenz qui [grant] tempeste font,
Qui ja n'auront viande se ne lor vient d'amont
Et quant ele lor vient grant devourage en font.

Mil dyables i a comme anges enpanes,
Les pecheors devorent chaitis maleures.
Granz ongles ont de fer bien agus et quarres,
Chascun porte le sien contremont les degres.

Quant sont desor la roche, sos commandent au vent,
(d) Tout contreval les paignent tost et isnellement;
Jus les font trebucher de torment en torment
Jusqu'au fons de la roche tost et isnellement.

Serpenz ont les chaitis trestot environ(e)n)s,
Chascuns mort en sa part u dos ou es costes,
Poignent, suchent et ruignent les las maleures,
Qui en ce peril est si est desirites.

As pecheors qui sont parmi***) ices serpens
Est encore dones mult plus aspres tormens,
Il meismes se font mortex cruciemens,
Aspres et engoisous trop doloireusement.

Saint Michiel dist saint Pol: Merci por l'amor De,
Qui sont cil pecheor el fons de cest fosse
Qui maument*) lor langues puisqu'il sont tormenté?
Sor toz autres chaitis sunt cil maleure!

Ce sont li userier qui por lor grant avoir
Tollent as pources gens ce qu'il pevent avoir;
Ne terre ne meson ne lor puet remanoir,
Quant il crient merci, riens ne lor puet valoir.

(fol.97a) Oiez com la meson a ciaux est vile et orde:
Gardez qu'il n'i ait nus c'a userier s'acorde;
Que dame Dex le dist: Cele est misericorde
Qui merci a d'autrui, a dame Dex s'acorde.

Seignor, ja le dist on pieca en reprovier
Que la maaille est bone qui sauve le denier;
Dones por l'amor Dex si aures bon loier,
C. foiz le vous promet Dex a monte ploier.

Ice que nos trovons en l'evangille escrit
Que boneure sont (nez) li povre Jhesu Crist,
Bien le devries croire, car dame Dex le dist
Que chascuns sera saus sans nes I. contredist.

Tant doit hair l'avoir hons qui si est manant
Qu'il en pert paradis et la joie si grant
Et si entre en enfer en la puour puant
Ou avoir ne doner ne puet avoir garant.

En icelle maison a saint Pol regarde:
Chaitis vit jusqu'as coux en glace seele,
L'une moitie d'icex sont isi afame

- (b) Que li uns si mort l'autre ausi com fust de[s]ve.

Par engoise de fain sont issi tormenté:
Fruit de plusieurs manieres lor est devant pose,
Mais il n'ont mie itant trestout de poeste
Que par aus puisse[n]t estre ne pris ne adese.

L'autre moitie de ceaux suefrent si grant froidure
Qu'il rechinent les denz par la grant desmesure.
III. diables i sont de mult laide figure:
Guerreglas et gieles et froidor aspre et dure
Lor ruent sor les testes, d'autre labor n'ont cure.

Cil qui muerent de fain en la gielee nu
Sont cil qui en cest siecle ont este mescreu,
Qui geune despisent et n'i ont pas tendu:
Por ce sont en enfer de fain tout confondu.

Cil qui en la froidure sont tormenté griement
Sont cil qui orfelins et veves ensement
Jugent et desheritent par lor faus jugement,
Qui perdent ame et cors por or et por argent.

- Saint Michiel a garde devant senestre a part,
(c) A[l]tres ames i vit et entr'aus un viellart,
Chascun tint en sa main I. crochet et I. dart:
Icel chaitif devorent, chascuns tire a sa part.

Et celui brait et crie et ulle come los.
Saint Michiel dist saint Pol: Qui est cil doloireus?
Ce fu, dist saint Michiel, I. evesque orgueilleus,
Tant com vesqui a monde si fu luxurios.

Quant saint Pol ot oi qu'il ot vesques este
(Evesques et clergie avoit mult aame)

*) Ms. Sire. **) Ms. proia. ***) Ms. entre.

*) Ms. ma'ivent.

Du cuer en sospira, des iex en a plore.

Li ange le regarde si li a demande:

Por quoi pleures, saint Pol, dont vient ceste tristor?

Des granz paines d'enfer as veu des gregnors.

460 Quant tu seras au monde sel di as pecheors
Quel li mau d'enfer sont et quelles les dolors.

Seygnor, mult devez estre trestoz en grant pense
Que le jor et la nuit faites iniquite;

465 Les ev[es]ques meismes qui sont a Dieu sacre
Par engin de diable sont vaincu et mate,

(a) Qui voient en escript que la loy lor desfent
Et qu'il doivent tenir, et il n'en font noient,
Si les decoit diables pa[r] son enchantement
Qui lor done l'avoir, par engin les souprent.

470 Seygnor, ne covoitias assembler grant avoir,
Mult tost est trespases, ce poez vous savoir,
Mais toute vostre entente et trestout vo savoir
Metez en dame Dex, ce vos porra valoir.

475 Mult tost est trespases vostre avoir terrient;
Quant venra a la mort vos n'en arez nient,
Mes en Diex vos fiez qui sire est de toz biens.
Qu'a la joie celestre ne vos faudra ja riens.

Icelle douce joie vos di ge sanz mantir:

480 A icelle grant joie qui durra sanz faillir
Que riens qui soit el monde si ne la puet tolir,
Se bien n'amez amone*) ne vos fait parvenir.

Or prions Jhesucrist qui pas ne veut mentir
Que a nos bienfaitours doi[n]st avoir bon loisir,
De ses (sic) bienfais el monde en paradis venir.

485 (fol. 98a) Dame Dex en sa gloire nos face parvenir.

Saint Michiel va avant por un torment mostrer,
Saint Pol ala apres que le cuide esgarder,
Saint Michiel dist saint Pol: Ci t'estuet arrester.
Tu ne porroies mie le torment esgarder.

490 Cou est le pui d'enfer que tu pues la oir,
Ci t'estuet demorer, ne pues avant venir:
Tu ne porroies mie la grant puor soffrir,
Qui del pui d'enfer ist, ja t'estouvroit morir.

495 Saint Michiel a la chartre d'enfer desseelee.
La puor en issi grant et desmesuree,
Onques nus hons de char ne senti tel puee
Que il ist de tel puis, c'est veritez provee.

500 Par touz les lieus d'enfer senti on la puor,
Chascun estue[t] pasmer d'engoise et de dolor,
Fors saint Michiel l'arcange qui tint le covortor
Et l'apostre saint Pol qui en Dex a s'amor.

Saint Pol dist saint Michiel**): Por l'amor Dex, merci
Ci est le pui d'enfer! Bien avant si me di

505 (b) Qui sont icil chaitis qui si ont deservi
Qui iluec seront mis, donc la puor issi?

Saint Michiel dist saint Pol: Entent a ma raison,
Cil qui i seront mis n'aront ja raencon;
Ce sont cil qui ne croient la loi que nos tenon,
Le cors Dex Jhesucrist ne l'incarnacion.

Ce sont li omicide, li escomenie,
Qui muerent desconfes ne sont acomenie*);
Pour ce sont en enfer, en la puor lancie
Et toz jors i seront pene et travaillie.

Saint Pol a regarde vers le ciel contremont,
VII. diables i vit qui grant tempeste font,
Ou il tienent une ame qu'il aportent d'amont,
Entr'els vont devisant ou la tormenteront.

Mil diables lor viennent devant a l'encontrer,
Quant il oient l'ame que il ont aporte,
Li maistres va devant s'a l'arme demande,
Li autre vont devant, dient por l'esgarder.

O merveilleus tulumde l'oit la**) grant diaublie,
(c) I sont tantost venuz si ont l'arme saisie,
Une chartre li baillent et dient que lor die
Trestoz ices pechies qu'ele a fait en sa vie.

En la chartre qu'ele a sont escrit si forfet.
Ele meisme i list et dist quanqu'ele a fait:
Quant a tout aconté, cil li sont en agait,
Et puis si la reboutent***) el feu sanz autre plet.

Oies com la cheitive ses pechiez conte a,
Ele meisme lut et puis si les juga.
Chascuns ce qu'il desert iluecques trouvera,
Mult est maleureus qui ne remembrera.

Certes qui ne fera ce que nos li dison,
Dedenz enfer aura mult crueus guerredon:
Devant toz les diables prendra confession,
Puis sera mis en paine et en dempnacion.

Or prions dame Dex qui tot ot et tot voit,
Qui connoist nos pechiez et gouverner nos doit:
De nos pechiez desfense li siens [sainz] plaisirs soit,†)
Que diable ne sache (d) en nos clamer nul droit.

Quant Saint Michiel a tout a saint Pol demostre,
En I. petitot d'eure l'en a en ciel porte:
Paradis li moustra, le regne dame De,
Ou la grant joie [s']est et la grant noblete.

Seignor, de paradis ne vous ai riens conte,
Car tant est grant la joie, ce sachiez par verte,
Par nul home del siecle ne puet est[re] panse
Ne par bouche de clerc ne puet estre conte.

Saint Michiel se regarde devers destre partie
Et vit une bone arme que li ange ont saisie
Et la portent amont coronee et saignie,
Et les anges qui sont en la Dex compaignie

O(r) douz chanz vont encontre et o grant melodie.
Une chartre li baillent et lor commande lire
Ou dame Dex ot fait trestouz ses biens escrire,
Toute la chartre lut, ainz n'i lesa que lire.

Et quant sa bone vie ot tote racontee,
Li ange a saint Michiel ont l'ame commandee;
Il l'a en paradis (fol. 99a) asise et honoree
Qui jamais a nul jor n'en sera remuee.

Oies com par est grant la joie au sa[un]veor!
Cil qui amone fait et a Dex a s'amor
Ara si grant clarte et si grant resplendor:
Mil foiz sousmontera le soleil et le jor.

*) Ms. bien au amone. **) Ms. Michiel dist saint Pol.

*) Ms. acomichie. **) Ms. tulumde lo grant. ***) Ms. boutent.
†) Ms. De peche nos desfense li siens plaisirs soit.

Or prions dame Dex par icelle pitie
Que il ot de Marie quant li chai a pie
Et qu'il li pardona son horrible pechie,
Qu'il nos pardoint les noz dont toz somes chargiez
570 Et nos doinst parvenir ou li bons seront lie.

Amen.

Explicit.

Im Manusc. Brit. Mus. 15606 lauten die Schlusstrophen folgendermaßen:

Quant saint Michie li anges hot saint Pou tot mostre
An l. petit momant l'a ou soi transporte;
Paradis li mostra, lou regne Damede,
Ou li bon seront mis a grant bienaurté.

Seignour, de paradis ne vos sai reconter
[Car] tant est grant la joie com Dex voudra doner
A ces cou serviront et lou voudront amer.
Or prions Damedeu qui tot pet gouverner:
Tel chose nos lai dire por quoi puissons monter
Laissus an cele joie qui tot tans doit durer.

Die Schlussworte der Vaticanischen Handschrift lauten:
La nos doint parvenir ou li bon sont mult lie,
En pardurable vie, en son saintisme fle.

Amen.

Cassel.

A. KRESSNER.

Abhandlungen.

Jean Chapelain, der Dichter Jeanne Dares.*)

Unsere jungen Gelehrten pflegen sich ihre ersten kritischen Sporen auf doppelte Weise zu verdienen. Die einen, und ihre Zahl ist am größten, lieben das Schlechtmachen des allgemein Anerkannten und eröffnen damit in der Regel ihre kritische Laufbahn auf eine für sie recht unvorteilhafte Weise, die andern wenden sich der weniger dankbringenden Aufgabe der sogen. „Rettungen“ zu. Der letzteren Partei gehört auch Dr. Mühlán an, dessen Schrift einer von den mancherlei mißglückten Versuchen ist, den unsterblich lächerlichen Sänger Jeanne Dares in glimpflichem Lichte erscheinen zu lassen. Aber auch der trefflichste, beredteste Advocat kann höchstens „mildernde Umstände“ erstreiten, wo die Sache des Klienten von vornherein eine verlorene ist. Wir wollen Leben und Wirken Jean Chapelains thunlichst im Anschlusse an Herrn M's., auf seines Schützlings Korrespondenz fußende, Darstellung noch einmal vorführen. So wird der Leser sich am besten ein eignes Urteil über den Ausgang des Prozesses: Chapelain-Mühlán contra Boileau-Voltaire sich bilden können.

*) Jean Chapelain. Biogr.-krit. Studie von Dr. A. Mühlán. Leipzig 1893.

Jean Chapelain war am 5. Dezember 1595 in Paris als Sohn eines königlichen Notars geboren. Seine Familie stammte aus der Gegend von Tréguier in der Nieder-Bretagne, die in unserem Jahrhundert als Heimat Ernest Renans zur geschichtlichen Bedeutung gelangt ist. Die Erziehung des Knaben war eine äußerst sorgfältige. Er lernte vom 6. Jahre ab Latein, später auch Spanisch und Italienisch, Sprachen, die damals übrigens zum Hausgebrauch eines litterarisch gebildeten Parisers gehörten. Die Philologen Morel und Bourbon waren seine Lehrer im Latein. Griechisch scheint Ch. nicht getrieben zu haben; es war damals, wenigstens in romanischen Landen, noch ein Privileg der eigentlichen Gelehrten. Den Sinn für Poesie weckte in ihm frühzeitig seine Mutter, eine Lehrererin der Ronsardschen Muse. Anfangs zum Studium der Medizin bestimmt, dann aber, nach des Vaters Tode (1614) plötzlich aus diesem Fachberufe infolge ungünstiger Vermögensumstände herausgerissen, ward Ch. 18 Jahre lang Hauslehrer in zwei vornehmen Familien und widmete seine Mußestunden der schönen Litteratur und dichterischen Versuchen. Ein wirklicher Gelehrter ist er nie geworden, so hoch er auch das klassische Altertum schätzte. Seine ersten Anfänge als Dichter waren wenig glückverheißend. Er übersetzte einen spanischen Roman ins Französische, fand aber damit so wenig Beifall, daß er seine Autorschaft verleugnete. Damals war er 20 Jahre, und seiner Jugend darf man diese Jugendsünde unbedenklich vergeben. Die kritischen Rittersporen suchte er sich durch eine Vorrede zu Marins Adonis 8 Jahre später zu verdienen. Die allgemeine Wertschätzung, deren sich der gezielte, süßliche Italiener damals im litterarischen Europa erfreute, half auch seinem jugendlichen Kritiker zu unverdienter Bedeutung und zur ehrenvollen Aufnahme in den Mittelpunkt der Pariser schönggeistigen Welt, in das „preziöse“ Hôtel de Rambouillet.

Der Fluch der Lächerlichkeit, den Molières Satire über Preziösentum verhängt hat, wäre damals noch nicht möglich gewesen. Den Zweck jenes Zirkels, den die hochgebildete Marquise de Rambouillet leitete, war die Vervollkommnung der Sprache, die Pflege der Dichtung und Wissenschaft, die Verfeinerung des gesellschaftlichen Verkehrs. Vor allem hielt man sich hier von jedem gezierten, pedantischen Wesen frei. Das Bestreben der

Marquise ging auf Ausgleichung der Berufs- und Standesunterschiede, darum gewährte sie Männern und Frauen der verschiedensten Gesellschaftskreise, Politikern, Dichtern, Rednern, Gelehrten u. s. w. Aufnahme. Sie selbst wird von Chapelain als die „seltenste Frau seines Jahrhunderts, ohne jede Ausnahme“ gerühmt. Dafs unter dem schirmenden Aushängeschild des modischen Präziosentums und in äußerlicher Nachahmung des Rambouillet'schen Zirkels auch eine Reihe anderer, besonders von Madeleine de Scudéry, aufkamen, die durch manierierte Übertreibung bald das Präziosentum in Verruf brachten, war für Chapelain willkommenen Anlaß, seine kritisch-spöttische Neigung zu bethätigen. Dankbarkeit war nie seine hervorragendste Eigenschaft, stets blieb er ein berechnender Streber. Obgleich er mit allen diesen Kreisen Verbindungen unterhielt, weil die ihm für seine litterarische und gesellschaftliche Stellung nutzbringend waren, macht er sich über das superkluge Wesen dieses „Unterrocktums“ in böswilliger Weise lustig. Die Rambouillet und ihre Tochter nahm er natürlich aus, sie waren ihm zu hochstehend und einflußreich.

Seine Stellung als litterarischer Stammgast des Hôtels Rambouillet brachte es mit sich, dafs Ch. ab und zu den Pegasus bestieg, und, so weit das ohne hervorstechendes Talent möglich war, auf diesem widerstrebenden Rosse sich leidlich tummelte. Zum Preise Julie's d'Angennes, der Tochter der Marquise und der Auserwählten des Herzogs von Montausier, welcher um die spröde oder kokette Schöne zwölf Jahre lang ritterlich warb, dichtete er ein langes Madrigal, in dem auch Gustav Adolf, der von Julie schwärmerisch verehrte Held, acht Jahre nach seinem Tode Platz fand. Auch die Marquise selbst feierte er ein Jahr später und ist dann, als sie (1665) starb, ihr Grabessänger geworden. Dergleichen Gelegenheitspoesien waren dem Charakter der Zeit entsprechend und so sehr eine litterarische Anstandspflicht geworden, dafs wir daraus nicht mit Herrn Dr. Mühlau auf eine „unverbrüchliche Ergebenheit“ Ch.'s schließen möchten.

Von ganz anderer Wichtigkeit als der Antichambrierdienst, den Ch. im Hôtel Rambouillet leistete, ist seine Höflingsstellung dem gewaltigen Machthaber Frankreichs, dem Kardinal Richelieu gegenüber. Diesem Verhältnis verdankt auch sein zur Verherrlichung Jeanne

Darcs gedichtetes Epos das Entstehen, während aus den Beziehungen zum Kreise Rambouillet doch nur kleine Zeitvertreibsgedichte hervorgingen, die von der Flut ähnlicher Erzeugnisse zu unverdientem Ruhme emporgetragen und dann in verdiente Vergessenheit hinweggeschwemmt wurden. Wie so viele andere, war Ch. zuerst von dem dienstfertigen litterarischen Lakaien Richelieu, dem Dichter Boisrobert, jenem Großmachthaber empfohlen worden und hatte es dabei an Schmeichelei und Selbsterniedrigung und an wortreichen Zusicherungen unbedingtester Willfährigkeit nicht fehlen lassen. Am 5. August 1633 wurde ihm das Glück einer Audienz zu Teil. Wie sehr Ch. sich auf Richelieu's Schwächen verstand, zeigt sein Benehmen bei diesem feierlichen Anlasse. Er, der ewig Beredte, bleibt mitten in seiner sorgsam einstudierten Rede stecken, geblendet von der imponierenden Erscheinung des hohen Gebieters. Natürlich feierte Ch. seinen Gönner in einer pomphaften Ode, wobei er, wie auch sein Apologet hervorhebt, „die Klippe, mit der ungemessenen Lobpreisung des Ministers beim Könige anzustofsen, sehr geschickt umging“, vielleicht auch die Ludwig XIII. betreffenden Schmeicheleien auf Richelieu's Wunsch erst nachträglich einschob. Natürlich liefs er sich nicht bereit finden, einen Sekretärposten bei der französischen Gesandtschaft in Rom anzunehmen, er blieb in Paris, wo Richelieu's Gunst und klingender Lohn ihm den Aufenthalt anlockender machte, und wo neue Dienstleistungen ihn vor der Vergessenheit schützen konnten. Sehr bald fand sich eine Gelegenheit, dem Kardinal die öfters zugesicherte Dienstwilligkeit zu erweisen. Bei dem Akademiker Valentin Conrart kam ein litterarischer Kreis zusammen, aus dem Richelieu gern eine Art ihm zugeschworener „Akademie“ bilden wollte. Wieder mußte Boisrobert den Mittelsmann machen, aber erst Chapelains geschmeidige Diplomatie und sein Drohen mit dem Zorn des Ministers und der Gefahr einer Auflösung des ganzen Zirkels ward entscheidend. Ch. erhielt dafür als Trinkgeld die Würde eines königl. Sekretärs, mit der verschiedene Auszeichnungen, u. a. das Vorrecht an der Hofafel speisen zu dürfen, verbunden waren. So hat Ch. das Verdienst, den ersten Grundstein der „Académie française“, gelegt zu haben, und je nachdem man diese Schöpfung als eine vorwiegend segensbringende oder hauptsächlich verderbliche ansieht, wird

man dieses Verdienst hoch oder gering schätzen. Zunächst stiftete Ch. wenigstens das eine Gute, daß er die Mitakademiker zur fleißigen Arbeit an dem Dictionnaire anhielt, wobei ihm Richelieu Machtgebot sehr zu Hilfe kam. Das Niedrige seines Charakters bekundet aber Ch. in seinem Verhalten Corneille gegenüber, dessen „Cid“ als Verherrlichung des aristokratischen Trotzes und des spanischen Rittersinnes den Unwillen Richelieu erregen mußte, der zugleich den widerspänstigen Adel Frankreichs und den spanisch-habsburgischen Erbfeind bekämpfte. Richelieu drängte die neue Akademie zu einem Richtspruche und wesentlich als Chapelains Werk erschien dieser (1638) unter dem Titel: „Sentimens sur le Cid“. Diese letzteren sind eine unehrliche Gefälligkeit dem Kardinal gegenüber und keineswegs der Ausdruck von Ch.'s wahrer Überzeugung. Denn er war ursprünglich ein Bewunderer des epochemachenden Stücks und durch Boisrobert läßt er auch dem Kardinal eine möglichst schonende und maßvolle Kritik dieser durch den Beifall der Hauptstadt geschirmten Dichtung anraten. Ganz offen hat Ch. das ihm aufgedrungene Henkeramt erwünscht und im Geheimen den Dichter des „Cid“ aufgemuntert, sich an der Akademie durch die Dichtung einer neuen noch aufsehenerregenderen Bearbeitung desselben Stoffes zu rächen. Deutlicher kann sich doch die Zweideutigkeit seines Charakters nicht offenbaren. Man muß übrigens zugestehen, daß die Kritik des „Cid“, wie sie aus Chapelains dogmatischem Formelkram hervorging, manche Fehler des Stückes, besonders seine Unselbständigkeit dem spanischen Vorbilde gegenüber, treffend hervorhob und keineswegs als eine geflissentliche Herabsetzung der Dichtung betrachtet werden kann.

Irren wir nicht, so hat Richelieu den höfischen Dichter zum zweiten Male als Werkzeug seiner Politik gebraucht, indem er ihm den Gedanken einer epischen Verherrlichung der Jungfrau von Orleans an die Hand gab. Der erste Beginn dieses langatmigen Machwerks (im Jahre 1626) fällt der Zeit nach mit den gegen England gerichteten Machinationen des Kardinals zusammen, und es liegt doch nahe, einem Richelieu zuzutrauen, was Napoleon I. später durchführte, nämlich den Jeanne Darc-Kultus in den Dienst seiner anti-englischen Politik zu stellen. Da dem Dichter bis zur Vollendung des Epos ein Jahrgelt von seinem Gönner, dem Herzog von Longueville, zugesichert war, so beeilte er sich

mit der Veröffentlichung um so weniger, als er selbst zuletzt fühlte, wie sehr der Stoff über seine Kräfte hinauswuchs. Erst der Beifall, den die handschriftlich verbreiteten Gesänge der Dichtung in schmeichlerischen Freundeskreisen gefunden hatten, bestimmte ihn wenigstens zur Herausgabe der ersten 12 Gesänge (1656). Richelieu, der schon 1642 gestorben war, kam also mit seinem Auftrage um Kapital und Zinsen, liefs jedoch durch seinen Schützling d'Aubignac (1642) in einem gleichfalls der Verherrlichung Jeanne Darcs gewidmeten Drama den säumigen Dichter zur baldigen Vollendung mahnen. Gewiß ein Fingerzeig für die Beurteilung des Verhältnisses, in dem auch dieses Werk Ch.'s zur Politik des Kardinals steht. Den Spott, den zuerst ein Chevalier de Linière, und nachher ein Boileau, über die erste Hälfte des Epos ausgoß (die letzten 12 Gesänge sind erst in unserer Zeit von Kerviler aus der Vergessenheit erweckt worden), muß übrigens durchaus berechtigt erscheinen. Daß Ch. alle Willkürlichkeiten und Albernheiten der kirchlich-patriotischen Jungfrauen-Legende in seine Dichterei aufnahm, möchte noch hingehen. Denn von den vereinzelt Versuchen einer geschichtlichen Kritik dieser nach der sog. Rehabilitierung Jeannes in dem zweiten Rouener Prozeß üppig blühenden Legende wußte Ch. nichts, auch paßten sie in den Rahmen eines der nationalen Begeisterung dienenden Epos garnicht hinein. Aber den heroischen Stoff verunstaltet Ch. dadurch, daß er die Liebelei in ihrer präziösesten Form und die Eifersucht in häßlichster Gestalt zu Hebeln der Handlung und Katastrophe macht und langweilige allegorisch-symbolische Personen mit spitzfindigstem Scharfsinn erfindet. Daß er mit den geschichtlichen Thatsachen ohne erkennbaren dichterischen Zweck willkürlich umspringt, können wir nicht einmal als Hauptfehler der Dichtung ansehen. Überdies lassen Sprache und Versbau des Epos soviel zu wünschen übrig, daß sie auch einem weniger scharfen Kritiker, als Boileau, die bequemste Handhabe zur Satire gegeben haben würden. Hr. Dr. M. leistet seinem Klienten jedenfalls den besten Dienst, indem er das berüchtigte Epos möglichst mit Stillschweigen übergeht. Verteidiger hat übrigens Ch. bis in neueste Zeit hinein unter den Frauen, den Blaustrümpfen (wie z. B. in der Gemahlin des Ministers Guizot) und in dem kindlich-glaubensseligen Biographen Jeanne Darcs, Prof. H. Semmig zu Leipzig ge-

funden, aber keiner von diesen hat das lebensunfähige Machwerk wirklich von den Toten erwecken können.

Requiescat in pace.

Wie an Richelieu, so warf sich Chapelain auch an dessen Nachfolger, Kardinal Mazarin, heran, freilich erst im Jahre 1660, als die vielumstrittene Stellung des Italieners nach der endgültigen Unterwerfung der sog. Frondeurs und dem Friedensschlusse mit Spanien eine völlig gefestigte war. Durch einen Herrn von Lionne liefs er dem Kardinal eine verhimmelnde Ode zugehen, für welche dieser dem Verfasser eine Pension von 1500 L. und zwei Titel, einen weltlichen (Conseiller du Roy), sowie einen geistlichen (Prieur) spendete. Mazarin starb aber leider schon im folgenden Jahre und so drängte sich Ch. mit richtigem Instincte an den berühmten Colbert. Der gemeinsame Schmerz beider über des Kardinals Hinscheiden wurde der schlaue berechnete Anlaß zu einem Unterwürfigkeits-Schreiben, das Ch. schon Tags nach Mazarins Tode (10. März 1661) an den Finanzminister richtete. Im Hintergrunde dieser schönen Gefühle schlummerte natürlich die materielle Begehrlichkeit. Schon im Juli, lange also bevor das übliche Trauerjahr um den hingeschiedenen Gönner zu Ende war, bittet Ch. den Minister, ihm von neuem die Einkünfte der Abtei Corbie zu verschaffen. Wie das Finanzgrößen gern thun, spielte auch Colbert den Beschützer der Kunst und Wissenschaft und den gut zahlenden Trinkgeldgeber namhafter Litteraten. Dieser Neigung wufste Ch. mit ebenso bedientenartiger Unterwürfigkeit, wie selbstsüchtiger Berechnung sich anzuschmiegen. Bald empfahl er ihm diesen und jenen, bald machte er ihn auf ein Buch oder eine wissenschaftliche Neuigkeit aufmerksam, wobei er seinen Gönner durch geschickte Fingerzeige in Stand zu setzen wufste, den Schein selbständigen Urteilens zu wahren. Vor allem aber wufste er Colbert zum leuchtenden Mittelpunkt des Kunst und Wissenschaft fördernden Protectorentums in ganz Europa zu machen. Aus allen Landen, aus Deutschland, Italien, Spanien, den Niederlanden, Polen strömten bei ihm Dankschreiben zusammen, die, zum Entgelte für Colberts reiche Gratifikationen, das Lob Ludwigs XIV. und seines Ministers weihrauchduftend verkündeten. Niemand, mochte er Gelehrter, oder Dichter, Monarchist oder Republikaner sein, hielt es unter seiner Würde,

von diesem litterarischen Trinkgeldersystem Nutzen zu ziehen, ja Chapelain wurde durch dasselbe zum vielumworbenen Haupte einer zahlreichen Clique. Wie willkürlich seine Vorschläge dabei waren, zeigt ein Verzeichnis der an französische Schriftsteller gezahlten Pensionen. In demselben fehlen Namen, wie Boileau, wie Molière, trotzdem dieser damals (1662) schon seine epochemachenden Preziösen gedichtet hatte, wie Lafontaine, dagegen sind die ungefährlichen Geister 2. und 3. Ranges desto wohlwollender bedacht. Es erfreut uns, solchem Lakaie- und Strebertum gegenüber, wenn die holländische Regierung dem Philologen Heinsius die Annahme einer französischen Remuneration untersagte (1663). Natürlich kam Ch. als Vermittler dieser klingenden Gunstbezeugungen auch zu dem Vorteile einer über Europa verzweigten Correspondenz, dem Sehnsuchtsziele derjenigen Litteraten, die mehr scheinen wollen als sie sind. Sehr aufrichtig ging Ch. bei seinem Anpreisungssystem auch nicht zu Werke. So empfahl er seinen Freund d'Ablaucourt zum königl. Historiographen, obschon er wufste, daß ein Protestant zu diesem Amte nie genommen wurde, und stellte dem Empfohlenen gegenüber nachher die Sache in Abrede. Zu den gut zahlenden Gönnern Ch.'s gehörte, wie schon erwähnt, auch der Herzog von Longueville. Kein Wunder, daß Ch. sich über jede Art von Kritik, welche an diesem hohen Herrn geübt wurde, entrüstet. So beschimpft er den wahrheitsliebenden Abbé Priolo, der in einer Geschichte Ludwigs XIII. den Herzog als das geschildert hatte, was er war, als einen Intriganten, der sich stets auf die Seite des Stärkeren stellte. Die Treue solchen Protectoren gegenüber dauerte allerdings bei Ch. noch über deren Tod hinaus. Mazarin z. B. hat er noch 1668 gegen das abfällige Urteil eines Historikers verteidigt, wobei allerdings der Umstand maßgebend war, daß Ludwig XIV. die von seinem Minister angebahnte autokratische Politik zum Regierungssysteme gemacht hatte. Wer bei dem Könige nicht gut angeschrieben war, von dem durfte auch Ch. nichts halten. Selbst den großen Condé beweihräucherte er erst dann, als dieser wieder zur Gunst Ludwigs XIV. gelangt war. Sein Grundsatz war also der: Wer mir wieder nützen oder wenigstens nicht schaden kann, den fördere ich, wehe aber meinen Gegnern, auch, wenn ihre Angriffe noch so berechtigt sind. Von einem Freunde verlangt er

vor allem, „daß er ihn zwar im Geheimen, doch nicht öffentlich über seine Fehler aufkläre“, jeder öffentliche litterarische Tadel galt ihm als eine persönliche Ehrenkränkung. Auf diese Weise hatte er viele unbedeutende oder nur durch gesellschaftlichen Rang hervorragende Männer zu Freunden, aber die hervorragendsten Litteraturgrößen, wie Boileau, den vielseitig thätigen und gebildeten Gelehrten Ménage u. a. zu Feinden. Allerdings war, wie bei solchen Zwisten gewöhnlich, die Schuld auf beiden Seiten, und der eigentliche Angreifer ist Ch. nur da gewesen, wo es die Bekämpfung eines unmittelbaren Konkurrenten, z. B. des auch als Übersetzer thätigen Abbé Marolles, galt. Indessen kannte die Rachsucht Ch.'s keine Grenzen. Alle seine einflußreichen Verbindungen nutzte er in solchen Fällen aus, suchte, im Kampfe gegen feindliche Kritiker, diesen das Druckprivileg zu entziehen, die Unterdrückung der Werke seiner Konkurrenten herbeizuführen u. s. w. Zu einer echten Höflingsnatur gehörte in dem strengkatholischen Staate Ludwigs XIV. auch die öffentlich zur Schau getragene Frömmigkeit. Zwar wagt es Ch., sich der Jansenisten anzunehmen, weil er wufste, daß sie Ludwig XIV. als Werkzeuge gegen Rom nicht so ganz unbenutzbar waren, aber den ihm befreundeten Bischof Godeau gegenüber spielt er den eifrigsten Katholiken, der um das Seelenheil jedes Protestanten bangt. Was in diesen Äußerungen Überzeugung, was nur Schein gewesen ist, dürfte schwer zu scheiden sein.

Genug von dem Menschen Chapelain! Noch einen Blick auf ihn als Kritiker, denn als solcher hat er hauptsächlich Ansprüche auf litterarische Bedeutung. Freilich, den Ruhm, der eigentliche Erfinder der sog. drei Einheiten im Drama gewesen zu sein, müssen wir ihm, trotz Herrn Dr. Mühlans Behauptung, streitig machen. Diese aus willkürlicher Deutung von Aristoteles' Poetik hervorgehende Theorie war seit dem 16. Jahrhundert von holländischen, italienischen, französischen Gelehrten und Dichtern verfochten und praktisch durchgeführt worden, auch schon in Frankreich zu einer ziemlich unbestrittenen Herrschaft gelangt, ehe Ch., dem Sinne des Kardinal Richelieu entsprechend, sich für dieselbe aussprach und daraufhin eine Jahrespension von 3000 Fr. einstrich. Ja, Ch. handelte hier wieder nicht ganz aufrichtig, da er mit treffendem Scharfsinn herausgefunden hatte, daß die Poetik des Aristoteles für die französischen Seiten und

Sitten garnicht passe. Aber in anderer Hinsicht verrät sein kritischer Standpunkt wenigstens eigenartige Selbständigkeit. Freilich, der nüchterne Schultheoretiker sieht immer aus dem gefeierten Dichter hervor. So soll „das Übersetzen nach ihm eine gemeine Sache sein, niedrige Gesinnung und gemeinen Geist verraten; wer zu etwas Höherem geboren sei, werde solche Beschäftigung verachten oder als Zeitvertreib betrachten“. Wir mögen uns dabei erinnern, daß Ch.'s Übersetzer-Debut nicht von Erfolg gekrönt war. Ähnlich prosaisch ist sein Urteil über die Geschichtschreibung. Dieselbe solle lediglich „zum Nutzen des bürgerlichen Lebens das Laster verhasst machen und die Tugend empfehlen“. Nicht besonders von Belang sind seine Bemerkungen über einzelne namhafte Dichter der Gegenwart und nächsten Vergangenheit, zumal sich in denselben immer seine gewohnte Zweideutigkeit zeigt. So hatte er sich dem Dichter Marini zum reclamehaften Kritiker seines „Adonis“ angeboten und dieses sein Versprechen in einer dunklen, geschraubten Vorrede erfüllt, aber in Wahrheit hielt er diese Dichtung für in der Hauptsache verfehlt und wirkte zugleich eifrig für Marinis Gegner, Tassoni, den Verfasser der „Secchia rapita“. An Ronsard werden von Ch. die dem Geiste der französischen Sprache widersprechenden Gracisierungen, überhaupt der Mangel an verfeinertem Geschmacke getadelt. Malherbe gilt ihm nicht ohne Grund als ein poesieloser Formkünstler und Reimschmied. Mit scharfen Urteilen über zeitgenössische Dichter nahm sich Ch. natürlich sehr in Acht, zumal wenn er Repressalien befürchtete. Nur hafte er die unmittelbare Konkurrenz, wie wir schon erwähnten. Der hoffnungsreiche Verfasser des Jeanne-Darc-Epos hat über St. Amants ähnlich langatmiges Machwerk: *Moïse sauvé*, sich fast mit der Schärfe Boileaus geäußert, wie denn überhaupt beide, Chapelain und Boileau, als entschiedene Nicht-Dichter sich in ihrem kritischen Aburteilen öfter begegnen. Einen gewissen Mut zeigt es, wenn Ch. sich gegen die üppig treibende Roman-dichtung der Präziösenzeit und gegen die modischen Opernlibrettos ausgesprochen hat, aber auch hierin bekundet er einseitig-doctrinäre Auffassung. Der Roman enthält ihm zu viel üppigwucherndes Beiwerk, worin doch grade der Reiz dieser Dichtungsart liegt, und in den Opernlibrettos werde, wie naturgemäße, die Poesie der Musik untergeordnet. Sehr be-

greiflich, wenn schon dem Geschmacke seiner Zeit widersprechend, ist es, daß Ch. die altfranzösischen Ritterdichtungen, in denen die Handlung vor der Charakterzeichnung und poetischen Ausschmückung vorherrscht, loben muß. In ähnlich allgemein dogmatischer Form sind seine Urteile über die großen Dichter Spaniens und Italiens gehalten.

Eine unvergängliche Bedeutung hat Ch. also weder als Kritiker, noch als Dichter. In richtiger Würdigung der sehr eng gesteckten Grenzen seiner dichterischen Begabung, wagte er sich an die höchste Gattung der Poesie, an das Drama, nur auf Kardinal Richelieus Wunsch heran und blieb im gewöhnlichsten Sinne des Wortes Gelegenheitsdichter. Auch sein großes Epos ist ja eine Zwangsgeburt, an deren Mißglücken wieder seine Gönner und seine unaufrichtigen Freunde die Hauptschuld tragen.

Bei seinen hohen, einflußreichen Verbindungen ist es selbstredend, daß der an der Quelle der Trinkgelderspenden sitzende Höfling auch durch den Mißerfolg seines Jeanne Darc-Epos weder in seiner litterarischen, noch in seiner gesellschaftlichen Stellung wesentlich beeinträchtigt wurde. Vielmehr drängten sich nach wie vor protectionsbedürftige Dichter an ihn heran, und sein Ansehen als Hauptmitglied der Akademie, in welcher er für Reinhaltung und Veredelung seiner Muttersprache aner kennenswert wirkte, war bis zu seinem Tode (24. Februar 1674) ein unbestrittenes. Während der fast acht Dezennien seines Lebens ist Ch. nicht nur Hagestolz, sondern auch Weiberhasser geblieben, selbst hierin seinem gleich prosaischen Widersacher Boileau vergleichbar. — In summa: Chapelain war nicht schlechter als die Durchschnittshofdichter seiner Zeit, aber auch nicht besser. Sich für seine Rettung zu erhitzen, liegt daher kein ausreichender Grund vor.

Dresden.

R. MAHRENHOLTZ.

Besprechungen und Anzeigen.

1. Philologie und Pädagogik.

S. Scholl, Die Vergleiche in Montchrestiens Tragödien. Ein Beitrag zur inneren Geschichte des französischen Dramas im XVI. Jahrhundert. Nördlingen 1894, Beck. 68 S. 8°. M. 1,50.

Hier haben wir wieder einmal eine mit großem Fleiß, aner kennenswerter Sachkenntnis und einer gewissen Begeisterung für die

Aufgabe verfaßte Arbeit. Scholl untersucht den Bilderreichtum der Sprache Montchrestiens, eines der besten Vorläufer Corneilles und Racines, indem er mit Recht hervorhebt, daß gerade die Bilder beredtes Zeugnis von der Phantasie und Geistesbildung eines Schriftstellers ablegen. Diese Vergleiche werden uns in übersichtlicher Form vorgeführt, sodann wird untersucht, welche von ihnen — und inwieweit — den Vorbildern des Dichters, besonders Garnier, Homer (in der Salelschen Übersetzung), der Bibel u. a. entlehnt sind. Wir bekommen auf diese Weise einen interessanten Einblick in die Werkstatt des Dichters und sind dafür dem Verfasser aufrichtig dankbar. Wertvoll ist auch die Einleitung, welche eine kritisierende Aufzählung der über Montchrestien handelnden Werke enthält. Abschnitt IV (Vergleichende Charakteristik von Montchrestiens Tragödien) ist dagegen zu dürftig und enthält oft übertriebene Urteile.

Cassel.

A. KRESSNER.

A. L. Stiefel, Über die Chronologie von Jean Rotrous dramatischen Werken. Berlin, 1893, Gronau. 49 S. 8°.

Seit einiger Zeit hat sich die Forschung den Vorläufern der großen Dramatiker des 17. Jahrhunderts zugewandt und eine ganze Reihe beachtenswerter Resultate zutage gefördert. Den besten hierher gehörenden Schriften reiht sich die vorliegende von L. Stiefel würdig an. Der Verfasser, der als vorzüglicher Kenner der französischen und spanischen Litteratur jener Epoche bekannt ist, untersucht die Chronologie in Jean Rotrous dramatischen Werken, ein große Schwierigkeiten bietendes Unternehmen, da wir von Rotrous Leben und über die Theatergeschichte seiner Zeit so wenig wissen, und nur dürftige Bemerkungen der Zeitgenossen über ihn erhalten sind. Da ist es nun eine wahre Freude zu sehen, mit welchem Scharfsinn Stiefel aus gelegentlichen Andeutungen, aus Anspielungen bei anderen Schriftstellern, aus der Bearbeitung eines gewissermaßen in der Luft liegenden Stoffes Schlüsse zieht, deren Richtigkeit wohl kaum bezweifelt werden kann. Ich halte Stiefels Arbeit geradezu für vorbildlich für ähnliche Untersuchungen und wünsche nur, daß das größere von ihm geplante Werk über Rotrou recht bald erscheinen möge.

Cassel.

A. KRESSNER.

C Voretzsch, Die französische Heldensage.

Akademische Antrittsvorlesung. Heidelberg 1894, Winter. 32 S. 8°. M. 0,80.

So eifrig auch in den letzten Jahrzehnten das altfranzösische Epos studiert worden ist, so hat doch die französische Heldensage, der Kern jener Litteraturgattung, noch keine Bearbeitung gefunden. Und doch verdient sie eine ebenso eingehende Behandlung, wie sie der deutschen Heldensage durch Grimm zuteil geworden ist. Denn geht ihr auch manches ab, was die deutsche besonders anziehend und interessant macht, so bietet sie dem Forscher doch wieder reichlichen Ersatz nach anderer Seite hin. Ihr Studium ist (da die Verhältnisse nicht so verwickelt liegen wie bei der deutschen) sogar für jeden, der sich eine allgemeine Anschauung über das Werden von Heldensage und Heldensang bilden will, eine treffliche Schule.

Diese Heldensage nun aus den Heldengedichten herauszuschälen, ist eine verlockende Aufgabe für den Philologen. Der Verfasser der vorliegenden Abhandlung hat bereits 1891 in seiner Schrift: Über die Sage von Ogier dem Dänen und der Chevalerie Ogier (Halle) den Weg gewiesen, wie dergleichen Forschungen anzustellen sind, und in seiner Antrittsrede zeigt er die allgemeinen Gesichtspunkte, auf die beim Studium der Sage zu achten ist. Wir können das nur wenige Seiten umfassende, aber einen reichen Inhalt bergende Schriftchen allen Freunden der altfranzösischen Litteraturgeschichte und der Volkskunde wohl empfehlen.

Bremen.

K. WILHELMI.

G. Bruno, Francinet. Im Auszug herausgegeben von H. Bretschneider (Schulbibliothek französischer u. englischer Prosaschriften, Teil 12). Berlin 1895, R. Gaertner. 168 S. 8°. Preis geb. M. 1,50. Präparation und Wörterbuch dazu 64 S., Preis 50 Pfg.

Zu rascher Berühmtheit ist unter dem Pseudonym G. Bruno die Jugendschriftstellerin Madame Fouillée gelangt. Ihr wackeres Büchlein „*Le Tour de France de deux enfants*“ liegt in W. Rickens Lesebuch *La France*, sowie in einer Ausgabe von H. Bretschneider (3. Aufl. Wolfenbüttel 1895) für deutsche Lehranstalten bearbeitet, vor, und nun bietet die neue Schulbibliothek von Bahlsen und Hengesbach eine anziehende Bearbeitung von „*Francinet*“. Diese Jugendschrift der gleichen Verfasserin drängt eine Menge wertvoller Belehrungen über Staats-

einrichtungen, Volkswirtschaft, Kulturgeschichte, Erfindungen, Handel und Gewerbe in den Rahmen einer anziehenden Lebensgeschichte zusammen, so daß das Buch für Tertia neben den erwähnten Bearbeitungen des *Tour de France* hervorragend geeignet erscheint. Nur dürften Umfang und Preis verhältnismäßig hoch sein: 168 Seiten Text mit Noten, dazu noch in splendidem Druck 64 Seiten Präparationen und Vokabeln, sowie der Preis von 2 Mark für ein Lesebuch, das doch in einem Jahr bewältigt werden sollte, werden manche Lehrer abschrecken. Die Anmerkungen von H. Bretschneider halten zumeist das richtige Maß ein. Hie und da bedürfen sie aber einer Ergänzung. Einige Beispiele: *pour vous servir* (4, 12) ist eine beim arbeitenden Volke übliche Redensart; *corriger* (7, 3) heißt geradezu: züchtigen, durchhauen; *relever la tête* (9, 1) heißt: emporblicken, aufschauen; die Anmerkung zu *de tout à l'heure* (9, 3) ist unnötig, da das Wörterbuch ausreicht. Dagegen wäre zum Ausruf *va* (9, 14) eine Fußnote zu erwarten gewesen. Wieder unnötig ist die Note zu *vingt ans durant* (32, 7), ebenso die Aussprachekontroverse zu *examen* (12, 3), ferner die geradezu falsche Bemerkung zu *fait l'âme fière* (17, 11) und die Note zu *accourut à elle* (18, 10). In der Schülersprache wird *le soir* der Kürze halber stets im Sinne von Nachmittag gebraucht (23, 4), ebenso heißt *s'amuser* nur spielen (23, 23; 25, 29), *travailleur* (53, 2) oft = fleißig; *fonctionner* (55, 20) = in Thätigkeit treten. Da die Fußnoten ziemlich zahlreich sind, so erwartet man solche zu *sans trop savoir* (31, 11), zu *et que tu sois* (que = si, 46, 21; ähnlich 52, 29), zur Infinitivkonstrukt. *fit accomplir à l'air le travail* etc. (47, 27), *si l'on changeait de travail* (50, 19), *prendre du côté des champs* (113, 12).

Verfehlt ist die Angabe, daß *savetonnier* eine scherzhafte Nebenbildung zu *savetier* sei (91, 23). *Savetonnier* ist überhaupt nicht neufranzösisch und steht weder in der ersten Aufl. des Dict. de l'Acad., noch bei Richelet. Es war dies die Bezeichnung für die Schuster, welche *savetons*, d. i. leichte Sommerschlappen anfertigten, während der *savetier* die *savates*, d. i. die alten Schuhe zu flicken hat. Dieser ganze Abschnitt über die alten Zünfte und Gilden in Frankreich hätte überhaupt eine Kürzung vertragen.

Welche Ausgabe von Francinet dem Herausgeber vorlag, ist aus der Vorrede nicht zu sehen. Ref. kann nicht recht glauben, daß auch

in den neuesten Auflagen statistische Angaben aus dem Jahre 1862 stehen geblieben sind. Ist dies aber der Fall, dann liegt es dem Herausgeber ob, im Notenanhang die neuesten Zahlen nachzutragen, damit der Schüler kein unrichtiges Bild sich einprägt. Auch die Aufzählung der Ministerien S. 112 trifft heute längst nicht mehr zu. Unrichtig ist ferner die Erklärung zu *équipes* (S. 102). Hier hat das Wort, wie aus dem Zusammenhang sofort ersichtlich, die ältere Bedeutung „Ausrüstung, Gepäck“, da man doch schwerlich Militärgepäckwagen auf Bauernwagen geladen hat. — Verkehrt ist wieder die Anmerkung zu *que son rôle soit moindre et son influence plus petite* (134). Der Herausgeber meint, *plus petite* stehe hier für *moindre* des Wohlklangs wegen, weil sonst zweimal hintereinander *moindre* stehen würde. In diesem Falle hätte der Autor aber geschrieben: *que son rôle et son influence soient moindres*. Eine Fußnote zu dieser leicht verständlichen Stelle ist überhaupt überflüssig, ebenso diejenige zu *ciseaux* (S. 139). Die Anmerkung über die Analphabeten im Anhang (S. 155, zu 31, 30) ist lückenhaft: es wäre die jetzige Zahl der Analphabeten auch anzugeben gewesen. Ebenso ist die Angabe über Burgunderweine in der S. 161 gegebenen Form unrichtig: *Beaune* und *Nuits* sind keine „Weine von Dijon“. Bei Dijon selbst wächst nur wenig, erst bei *Nuits* beginnt die feinere Lage. — Das ehemalige *Collège Louis-le-Grand* wird nicht „jetzt häufiger“ *Lycée L. l. G.* genannt, sondern ausschließlich so. Erst seit Napoleon besteht der Unterschied zwischen *Lycée* und *Collège*. — Unrichtig ist ferner die S. 163 angegebene Zahl der Abgeordneten (560 statt der gegenwärtigen 580), ferner die Angabe in betreff der *Sénateurs inamovibles*. Die letzteren sind ausgestorben. — Der Vorname *Joseph* (S. 165, unten) hat kein *e* im Auslaute.

Freiburg i. Br.

JOSEPH SARRAZIN.

Jeanne Schultz, La Neuvaïne de Colette.

Für den Schulgebrauch bearbeitet von
W. Reimann. Dresden 1894, Kühnmann.
150 S. kl. 8°. M. 1,20.

Die reizende, formvollendete Erzählung von Jeanne Schultz erscheint hier in gekürzter Form und für den Schulgebrauch bearbeitet. Der Herausgeber hat bei der Herstellung des Textes großes Geschick gezeigt und in der That eine Lektüre geschaffen, die jedem jungen Mädchen in die Hand gegeben werden kann,

natürlich als Privatlektüre, denn in der Schule würde man dergleichen Herzensgeschichten nicht lesen. Alle irgendwie schwierigen Stellen sind am Fußende der Seiten erklärt, und hierbei zeigt sich der Herausgeber als guter Kenner des modernen Französischen; allenfalls könnte man noch eine Erklärung erwarten 11, 5 *la porte était restée battante*; 57, 11 *une bise qui vous coupe la figure en quatre*; falsch ist 68, 2 *je me suis carré dans mes cousins* = ich habe mich in meinen Kissen versteckt, statt: keck hingesezt. Außerdem ist ein Spezialwörterbuch beigegeben, das selten im Stiche läßt; 6, 15 *bois* hat die Bedeutung „Geweih“. Also eine empfehlenswerte Ausgabe, in der bekannten eleganten Ausstattung, welche die Kühnmannsche Verlagsbuchhandlung ihren Schriftsteller-Ausgaben mit auf den Weg giebt, leider aber auch mit dem bekannten leidigen Questionnaire.

Cassel.

A. KRESSNER.

II. Belletristik.

A. Weill, Mes Poésies. Paris 1893, Sauvaire. Fr. 1.

M. Alexandre Weill s'est établi prophète, et dans son nouveau volume: *Mes Poésies*, le Nouvel Isaïe répète en vers, souvent étranges de forme, mais dont l'esprit est toujours large et de haute moralité, ce qu'il a déjà écrit en prose dans ses autres ouvrages. Sa doctrine philosophique est celle-ci que le mal ne peut être pardonné et qu'il a toujours sa réflexion sur l'humanité, qu'il ne peut être racheté que par une grande somme de bien.

Il me plaît ce prophète! il dit sans crainte du mot crû ce qu'il veut faire savoir. C'est plutôt le fouet de la satire dont il se sert que des pleurs du prophète dont il dit s'inspirer: Fort il frappe, et haut, il s'adresse sans trembler. Quant à nos plaisirs, il nous les tient à crime; écoutez ce qu'il dit des *Théâtres*: Courbons l'échine, les coups cinglent drus.

Des palais, que l'on nomme opéras et théâtres,
Arrachent tous les soirs les Français à leurs âtres.
Là, des Phrynés de prix, avec leurs soutenus,
Exhibent des appas et des vices tout nus,
Donnent publiquement et sans gêne, en ébauche,
Au nom sacré de l'art, des leçons de débauche.
Et ces vastes maisons de prostitution
Sont les salons d'esprit de cette nation.

Des richards désœuvrés, d'anciens folliculaires,
Se faisant directeurs de plaisirs populaires,
Recrutent à prix d'or quelques Lais de choix,
Légères de talent, mais belles et de poids

Chantant un air grivois ou lançant un mot leste,
Dorant de leur beauté l'adultère et l'inceste,
S'entourant d'histriens bellâtres et pourris,
Pour servir de poteaux à la foire aux houris.
Ces sépulcres fleuris, ces jeunesses-gangrènes,
Des lettres et des arts les seules souveraines,
Reçoivent plus d'égards, plus d'hommages dorés
De crevés grisonnants, plus ou moins décorés,
Et métamorphosés, sous Circé qui les dresse,
Que l'épouse sans tache et la mère en détresse.

De l'univers entier, d'opulents chenapans
Viennent ramper aux pieds de ces Eves-serpents.
Leurs grappes de beauté n'étant jamais trop vertes,
Les portes du pouvoir leur sont grandes ouvertes.
Le commerce, les fêtes et leurs atours font loi;
Jusqu'à leur confesseur qui leur doit son emploi!
La vertu par le vice est envahie et prise.
Il ne bataille plus contre elle, il la méprise!

Des auteurs à vapeur, sans sortir de leur rails,
Travaillent jour et nuit pour ces temples-sérails.
Pour attirer la foule, il leur faut, sur la scène,
Des vices croustillants, aux confins de l'obscène.

De la sainte musique indignes cascadeurs,
Sachant mettre en gaieté d'impudiques hideurs,
Voilà ce qu'aujourd'hui le Paris-Pourriture
Ose appeler un art, une littérature!

Ces ordures de l'art et ces futilités
Salissent les journaux et les murs des cités.
La presse abâtardie, embouchant ses trompettes,
De ces vases de nuit (oh! oh!) racontent les tempêtes.

En sortant du spectacle, il n'est pas de commis,
Il n'est pas d'apprenti qui ne se soit promis
De quitter son métier et de jouer le rôle
D'un bandit capitaine, ou d'un autre grand drôle,
Portant un beau costume avec un grand plumet;
Ou de caracoler, en sultan Mahomet,
Couvrant de diamants quelque belle maîtresse;
Ou d'être dictateur de la France en détresse.
Il n'est pas d'ouvrière, au fond de l'atelier.
Qui, voyant sur la scène, au bras d'un cavalier,
Son ancienne compagne, adorée, attifée,
Couverte de bijoux, mise comme une fée,
Ne se dise, devant son miroir radieux,
Reflétant son sourire et ses deux grands beaux yeux:
«Je veux me faire actrice. Il me faut un cortège!
A quoi sert la vertu? Pourquoi travaillerai-je?
Je changerai de nom: j'aurai beaucoup d'amants!
J'aurai mon équipage et force diamants;
J'aimerai des marquis et je serai marquise;
Et, libre, je vivrai comme un homme, à ma guise!»

Ainsi que le génie, ainsi que le talent,
La beauté de la chair, reflet étincelant
Du Créateur, rayon détaché de sa flamme,
Pour servir de lumière au marbre de la femme,
Loin d'être un droit pour elle, est un devoir sacré.
Elle appartient au père, à l'enfant adoré.
Elle est de la vertu la céleste auréole,
Elle est de l'art divin la vivante parole,
Elle transmet la force aux générations
Et donne un noble essor aux fortes passions.

La beauté sans vertu, mer houleuse sans rives,
Détruit un peu de temps toutes les forces vives
D'un peuple, quel qu'il soit. Mieux vaut pour un pays
Le fauve choléra qu'une blanche Laïe!
Car la prostituée est un enfer qui marche,
Dévorant plus d'humains qu'un déluge sans arche.
Elle boit plus de sang, par ses impures amours,
Qu'un troupeau de lions, de panthères et d'ours.
Malheur à la cité qui, contre l'adultère
Et la prostituée, avec ou sans mystère,
N'a d'autres châtiments que des cris et des mots!
L'impunité du vice est le plus grand des maux.

Excellente morale, mais bien curieuse poésie!
Tout dans ce livre est original! Style et pensée!
Fond et forme!

G. de Peyrebrune, Le Roman d'un Bas-bleu.
Paris 1892, Ollendorff. Frs. 3,50.

Bien souvent, on a dit ici que les hommes ignoraient absolument la femme, et que les femmes seulement sauraient nous faire comprendre ce que nous cherchons vainement à savoir par nous-mêmes. Dans son livre, *le Roman d'un bas-bleu*, M^{me} Georges de Peyrebrune soulève un coin du voile, et son œuvre aura auprès de son sexe un succès que nous comprenons facilement. Le roman de la femme de lettres a été traité bien des fois, et, du reste, nous savons tous à quoi nous en tenir. M^{me} de Peyrebrune nous flagelle de la bonne façon. Les hommes, tous d'affreux gredins, c'est dans l'ordre lorsque la femme prend la plume. Toutes ont une petite rancune, une vengeance à satisfaire, et dame, quand l'occasion se présente, les tessons de bouteilles pleuvent drus sur le sexe «lâche, vil, trompeur, etc., etc.»

Ce que cette pauvre Sylvère du Parclet, écrivain d'un mérite transcendant, a eu à souffrir pour écouler sa prose, c'est connu; et les bureaux de direction, qu'ils soient occupés par un directeur de théâtre ou par un directeur de journal ou de revue, ne manquent jamais d'un divan moelleux, et gare à la femme un peu présentable qui ose en franchir le seuil. Toutes les rancœurs dont la femme assaillie éprouve le dégoût lorsqu'elle doit, par nécessité ou par vocation, se produire à la scène ou dans la littérature, sont exposées avec art par M^{me} de Peyrebrune. Cependant l'auteur ne plaide pas absolument en faveur de la femme, si les hommes, sans aucune exception, sont voués aux gémonies. Elle laisse cette consolante pensée pour nous autres mécréants, que la plupart de celles dont nous faisons nos «victimes», sont souvent des victimes très consentantes au sacrifice, ce qui ne laisse

pas de pouvoir compter pour notre sexe comme circonstances fort atténuantes. Seulement, voilà, nous devrions nous contenter de celles qui s'offrent et ne pas tant violenter celles qui ont des goûts littéraires, sans vouloir arriver par ce que ces dernières considèrent comme une déchéance. Non pas qu'elles soient si vertueuses que cela, oh non ! mais, enfin, on ne doit pourtant pas supporter que l'homme se jette sur la femme comme coq en poulailler.

Or, cette charmante Sylvère était faite pour l'amour tranquille, une femme de foyer ; elle a peut-être eu une préférence pour un jeune homme, mais sa grand'mère l'a mariée avec un autre, et lorsque la sœur de celui qu'elle a cru aimer la questionne après la cérémonie nuptiale, voici leur courte conversation :

— Alors, tu aimes ce... monsieur Maurine que tu viens d'épouser ?

— Je dois l'aimer, puisqu'il est mon mari.

— C'est-à-dire que tu l'aimes par devoir ?

— Oui, répondit candidement Sylvère.

— Et tu appelles cela aimer, toi !

— C'est tout ce que Dieu nous demande.

— Et ton cœur, il ne te demande donc rien, lui ?

— Il me demande d'obéir en tout et toujours à mon devoir. »

Ces excellentes résolutions ne portent guère bonheur à la jeune femme ; elle a affaire à un époux brutal et débauché ; la nuit de ses noces lui laisse un tel dégoût, qu'elle a peur de l'homme, et, quand M. Maurine devient fou, qu'elle doit travailler pour vivre et faire vivre son enfant, une fille, qu'elle perd plus tard, lorsqu'elle subit les assauts de ceux qui veulent la prendre, non pas par amour, mais pour assouvir leur passion, elle se refuse et ne se fait que des ennemis.

Et c'est ici que M^{me} de Peyrebrune nous dévoile très exactement la femme. Sylvère a besoin d'aimer, et elle distingue certains jeunes gens avec lesquels elle semble flirter avec plaisir. Sa vertu n'est pas si farouche que des regards langoureux, un serrement de main, un baiser calme ne la bouleversent, et elle exprime le fond de ses sentiments dans une sorte de confidence écrite sur la page d'un livre de poésies dues à la collaboration de son père et de sa mère :

« Mère et père, qui avez chanté ici votre amour, un amour dont je n'entends jamais parler dans le monde, écoutez-moi. Je ne comprends rien aux passions qui m'entourent. Si c'était cela aimer, ce serait une honte. On devrait

s'en cacher comme d'un mal répugnant. Mais vous aussi avez aimé, et vos âmes expriment un état ineffable, adorablement pur, une extase de vos deux êtres divinement appareillés et fondus dans un être unique, parfait, complet, heureux enfin !

« Moi aussi, je voudrais aimer et être aimée comme vous.

« L'attrait charnel, cet instinct pur dont vous parlez avec une innocence radieuse, sans doute doit éclore naturellement entre deux êtres qui se sont d'abord cherchés du cœur et de l'âme, ont tendu l'un vers l'autre par toutes leurs affinités idéales, et, enfin, mêlés, unis, ont laissé leur corps vibrant chercher sa joie aussi dans un contact suprême. Mais tandis que s'accomplissait, naïve, l'œuvre de vie, l'être uni pensait et aimait cérébralement, en dehors de la chair. Nulle débauche d'imagination, nulle recherche de désirs neufs, de sensations aiguës, mais l'étreinte noble et pure, le spasme du cœur, la jouissance éperdue de l'âme. L'amour : un frisson chaste, voudrais-je le définir.

« Mère, ce n'est pas ainsi que je suis aimée : chaque homme qui m'approche, d'abord, jette ses mains vers mon corps convoité. Sa pensée est une luxure, son désir ne vise qu'à un désir brutal. Tout juste les façons d'un taureau ou d'un bouc.

« Pourtant la nature nous a créés doubles : l'animal n'a que l'instinct, l'homme a, par surcroît, la pensée. L'animal s'accouple instinctivement, mais l'homme devrait y joindre la copulation spirituelle, celle-ci dominante. Aucun désir charnel ne devrait lui venir qu'excité par l'invincible et pur attrait de l'âme conquise. Même, il me semble que si j'eusse été aimée ainsi, je n'aurais pu résister, car je ne suis pas « un marbre glacé », comme ils disent. Ce qui me glace, c'est l'assaut brutal.

« Mais qu'elles sont, au contraire, faciles à provoquer, les défaillances exquisées d'un être sensitif comme le mien ! S'ils savaient quelles sont mes intimes souffrances, et comme tout me manque parce qu'il me manque des baisers !... Oh ! les effleurements dont je rêve !... les abandons chastes d'un corps respecté, pris comme un vivant autel du plus adorable sacrifice ! »

Il me semble que bien des femmes ont ressenti les choses que ces pensées nous révèlent ; il me semble que la femme aux sensations très affinées par une civilisation à outrance, hier jeune fille, vierge que l'on donne à un époux

qui viole du premier coup, le jour du mariage, toutes ses pudeurs; qui la brise dans une étreinte dont elle tremble, doit plus tard et toujours rêver à quelque chose de plus idéal, de plus doux, de plus tendre. On dit: l'amour vient après. Qu'en sait-on?

Bruxelles.

M. DUVIVIER.

H. Meige, Le Juif errant à la Salpêtrière.

Paris 1893, Bataille. Frs. 5.

La légende du „Juif errant“ a tellement occupé les esprits qu'on fouillera avec intérêt les pages que le docteur Meige lui a consacrées dans cette brochure.

«Presque toutes les légendes, dit le Dr Henry Meige, tirent leur origine d'observations populaires portant sur des faits matériels. Le merveilleux surajouté en dénature bientôt le caractère au point qu'il est souvent impossible d'en reconstituer les origines. Et les exégètes ont beau jeu pour édifier des hypothèses qu'un mot peut à leur gré infirmer ou confirmer.

«La légende du Juif-Errant est soumise à ces mêmes lois. A des observations naïvement recueillies de Juifs vagabonds, barbus, bizarrement accoutrés, et toujours sans ressources, le besoin du surnaturel et du miraculeux a fait substituer la conception idéaliste de l'*Éternel voyageur* expiant par des pérégrinations interminables la dure parole dite au Christ sur le chemin du Calvaire.

«Nous avons donc recherché les origines de la légende, et nous en avons analysé les principales versions ainsi que les commentaires auxquels elles ont donné lieu. Pour compléter cette étude, nous avons consulté les estampes anciennes et modernes qui ont popularisé le type du Juif-Errant. Et il nous a paru intéressant de rapprocher les anciens récits dans toute leur naïveté des observations de nos malades, ainsi que les dessins primitifs des photographies et des croquis que nous avons faits à la Salpêtrière.

«Nous serons très bref sur la légende elle-même, renvoyant pour tous les détails aux livres des exégètes qu'elle a passionnés.

«C'est Grégoire de Tours*) qui, le premier, nous la fit connaître. Mais c'est à Matthieu Paris**), bénédictin anglais qui vivait au

*) Grégoire de Tours, *Epistola ad Sulpitium Bituricensem*, trad. de l'abbé Morolles, II, 712, p. 148.

**) Matthæi Paris, *Historia Major*, in fol. édit. Will Wats, p. 352, Londini, 1640.

temps de Henri III, qu'on doit le premier récit détaillé: *Cartophilus* (ou Cartaphilus), portier du prétoire de Ponce Pilate, frappa Jésus-Christ d'un coup de poing au moment où celui-ci franchissait le seuil de la porte, et lui dit: «Marche! Jésus, va donc plus vite. Pourquoi t'arrêtes-tu?» — Jésus se retournant lui répondit: «Je vais. Mais toi, tu attendras ma seconde venue: tu marcheras sans cesse». Et Cartophilus se mit en route pour ne plus jamais s'arrêter. Et:

Ne morra pas voirement

Jusqu'au jour del jugement.

ajoute Ph. Mouskes*), évêque de Tournay, dans sa *Chronique rimée*.

«Ce Cartophilus avait été longtemps mêlé à la foule des disciples de Jésus-Christ. Et, attiré par la nouveauté des idées qu'il entendait émettre, frappé par les prodiges qu'il voyait accomplir, il était devenu un fervent. Instinctivement, il prévoyait une grande innovation et voulait être prêt à en tirer parti; il pressentait une force nouvelle et songeait à en profiter. Mais lorsqu'il vit Jésus condamné, rester sans défense contre ses bourreaux et subir toutes les humiliations et tous les supplices, alors il se prit à douter, et bientôt perdit toute confiance.

«Ce qu'il faut remarquer, c'est qu'ayant vu Jésus aller à la mort, il ne voulut plus reconnaître en lui qu'une puissance magique et qu'il jugea comme des prestiges les surprenantes merveilles qui l'avaient saisi et qui l'entouraient encore...**).

«Ne voit-on pas là déjà une analogie frappante entre la conduite de ce Cartophilus et celle de ces névropathes voyageurs attirés par le renom d'une grande personnalité médicale, pleins d'espoir et de confiance en ses préceptes, mais bientôt désabusés et méfiants, abandonnant leur ancienne foi, «cherchant partout de plus puissants enchanteurs, et ne les trouvant jamais***).

«Dans une autre version de la légende que relate une lettre datée de Schleswig le 19 juin 1564, imprimée à Leyde en 1602, et traduite à Bordeaux en 1609, il est question «d'un grand homme ayant de longs cheveux qui lui pendoient sur les épaules, Juif de nation, nommé *Ahasverus*, cordonnier de son métier, qui avait esté présent à la mort de Jésus-Christ et

*) *Chronique rimée* de Ph. Mouskes, ed. Reiffenberg, p. 491.

**) J. Collin de Planey, *Légende du Juif-Errant*, 1847. in-8, Paris.

***) *Ibid.*

depuis ce temps-là a toujours demeuré en vie*)».

«Dès lors les deux légendes s'entremêlent, et un Juif du nom d'Ahasverus ne cesse de courir le monde sur l'ordre du Seigneur.

«Les apparitions se multiplient. On le rencontre en toutes villes de l'Europe. Et le peuple croit volontiers à son existence miraculeuse; seuls, les érudits discutent et se permettent de douter. «Plusieurs ont disputé de cet homme et de son histoire, *pro* et *contra*; les uns affirment qu'il est vrai homme naturel; les autres nient cela, et que c'est un spectacle mauvais, comme il est rapporté par leurs raisons»**).

«Les commentateurs abondent et chacun disserte longuement; mais c'est surtout en Allemagne que sont fréquentes les apparitions de celui qu'on y appelle: *der Ewige Jude*, le Juif Éternel.

«On le voit à Hambourg en 1542, en 1564 (Bulenger)***), en 1566 (Boutrays†), à Strasbourg, où il «parlait allemand»; à Lubeck en 1601; à Leipsick en 1642. On le trouve en Autriche, à Vienne en 1599; en Russie, à Moscou en 1613; à Bruxelles en 1640.

«Il apparaît en France††), en Champagne, sur la route de Paris où des gentilshommes qui se rendaient à la cour de Henri IV firent sa connaissance (1604).

«Toutes les provinces tenaient à honneur d'avoir vu le Juif-Errant traverser leurs frontières: Metz, Poitiers, Avignon, Rennes, etc., se font gloire de sa visite.

«En 1575, deux ambassadeurs du duc de Holstein à Madrid, Christophe Elseinger et Jacobus, le rencontrèrent en chemin: ce fut en langue espagnole qu'il leur apprit sa triste destinée.

«Tous les peuples l'ont chanté: les Anglais dans une ballade fameuse, *The Wandering Jew*. Les Suédois, les Hollandais lui consacrent de longs poèmes; les Suisses le nomment: le *Juif courant*.

*) Lettre de Leyde, 1602.

**) Discours véritable du Juif-Errant. Bordeaux, 1608. Voyez aussi: Chrysostomus Dudulaeus. *Von einem Juden von Jerusalem, Ahasverus genannt*. Augsburg, 1619. in-4°. Et Christophorus Schultz: *Dissertatio historica de Judæo non mortali*. Regiomonti, in-4°, 1698.

***) Bulenger, *Historia sui temporis*.

†) R. Boutrays, *Commentarii historici*, 1610, in-folio.

††) Champfleury, *Histoire de l'Imagerie populaire*. Paris, Dentu, 1886.

«Les Bretons ont sur lui un gwerz mélancolique: *Ar Boudedeô*, dont voici quelques strophes qui résument le principal épisode de la légende*):

«Moi, Boudedeo, le malheureux, je vis Jésus ressusciter Lazare, frère de Magdeleine; je le vis aussi délivrer un grand nombre de possédés; mais ce fut en vain que je vis tous ces miracles, malheureux que je suis!

«Quand la croix fut faite, on la lui mit sur les épaules, pour monter sur le mont Calvaire. En voyant le peuple courir, je pris mon enfant et j'allai sur le seuil de ma maison pour le voir passer.

«Et Jésus, accablé de fatigue et n'en pouvant plus, voulut se reposer un peu devant ma boutique, et je lui dis d'un ton insolent: Retire-toi vite de devant ma boutique, car tu es un méchant!

«Ta présence me fait tort; elle déshonore et souille ma maison; retire-toi, te dis-je, méchant, maudit sorcier! Va à la mort, que tu n'as que trop méritée!

«Et Jésus me répondit d'une voix douce et dolente: Je vais me retirer, homme sans cœur, homme malheureux! Bientôt je me reposerai dans mon Père; mais toi, tu n'auras pas de repos dans ce monde, tu marcheras jusqu'à la fin du monde!

«Et quand j'eus vu notre Sauveur mourir sur la croix entre deux voleurs, souffrant des douleurs infinies, je commençai mon voyage qui ne devait pas finir, la mort dans l'âme, et je dis un triste adieu à Jérusalem!...»

«En France, une première complainte est écrite à Bordeaux, au commencement du dix-septième siècle, en 1609**). Le Juif-Errant y raconte ses longs voyages.

Je fay, dit-il, icy bas pénitence,

Touché je suis de vraye repentence.

Je ne fay rien que d'aller tracassant

De pays en autre demandant en passant.

«Mais la seconde complainte, communément datée de Bruxelles en Brabant (1775) est de beaucoup la plus importante. C'est un chef-d'œuvre dans l'espèce, et si le nom de son auteur est resté inconnu***), les vingt-quatre

*) Champfleury, *loc. cit.* Traduction du gwerz du Juif-Errant, *Ar Boudedeô*, par F. M. Luzel.

**) Discours véritable d'un Juif-Errant, lequel maintient avec paroles probables avoir été présent à voir crucifier Jésus-Christ et est demeuré en vie. Chanté sur l'air des Dames d'honneur.

***) Paul Boileau l'attribue à Berquin (*Légendes pour les enfants*, Hachette, 1861, in-18).

couplets qui la composent demeurent gravés dans toutes les mémoires ainsi que l'image mirifiquement enluminée qui l'accompagne. C'est là que pour la première fois, il prend le nom d'Isaac Laquedem, mot dérivé de l'Hébreu *la Kedem* qui veut dire: de l'ancien monde, du temps passé*).

«Plus près de nous, le Juif-Errant a séduit encore bien des poètes et des romanciers.

«Goethe a voulu en faire une épopée.

«Béranger a utilisé la légende pour chanter l'humanité et la fraternité.

«E. Sue**) a écrit un long roman.

«Scribe et Saint-Georges***) ont composé un livret d'opéra dont Halévy a fait la musique.

«Pierre Dupont†) en a tiré un poème qui est loin d'avoir la saveur naïve de la complainte. Et Gustave Doré qui en a fait de vastes illustrations, ne paraît pas avoir compris la figure du Juif-Errant avec la même sincérité que les imagiers populaires.»

Mais, direz-vous, que vient faire ici cette légende du *Voyageur éternel*, sous la plume aimable du Dr Meige, ses malades le réclament, et à moins qu'il ne les guérisse en leur chantant les complaints du bon vieux temps...?

Ne vous hâtez pas dans votre jugement. — Il est vrai que les moyens de guérison sont très variés, et le Dr Grégoire avait, dit-on, le sien qui réussissait fort bien:

Le docteur que j'ai
N'est pas agrégé:
Il n'a ni cordons, ni grades
Il est détesté
De la Faculté,
Il guérit tous ses malades.

Mais le Dr Henry Meige, un élève, un disciple de Charcot, aurait un moyen fort économique de faire absorber à ses clients la fameuse liqueur du Dr Grégoire sans même leur faire employer les cinq sous d'Isaac Laquedem: la suggestion aidant...

L'étude de M. Meige est fort curieuse, et sérieuse aussi. Nous en causons sur un ton enjoué parce que le sujet y prête pour le lecteur mondain, mais l'homme de science y puisera des renseignements fort utiles, ainsi qu'on pourra

s'en rendre compte en lisant l'introduction de la brochure.

«Ce Juif célèbre, ce voyageur barbu que rien ne pouvait retenir dans ses pérégrinations interminables, les médecins n'y prenaient point garde. Quel intérêt pouvait-il avoir pour eux?

«Or, dans une de ses leçons du mardi à la Salpêtrière*), M. le Professeur Charcot rapportant l'histoire d'un nommé Klein, israélite hongrois:

«Je vous le présente, dit-il, comme un véritable descendant d'Ahasverus ou Cartophilus, comme vous voudrez dire. Le fait est qu'à l'exemple des névropathes voyageurs dont j'ai déjà parlé, il est mû, constamment, par un besoin irrésistible de se déplacer, de voyager, sans pouvoir se fixer nulle part. — C'est ainsi que, depuis trois ans, il ne cesse de parcourir l'Europe, à la recherche de la fortune qu'il n'a pas encore rencontrée.»

«Ce cas n'était pas isolé. Et nous avons été amenés à retrouver plusieurs exemples analogues parmi les Israélites cosmopolites qui viennent faire halte à la Salpêtrière.

«C'est toujours la même histoire; c'est, à très peu près, toujours la même figure. Chaque année, on voit se présenter à la clinique de pauvres diables misérablement vêtus. Leur face amaigrie, aux rides profondes et tristes, disparaît sous une barbe immense et jamais peignée. D'un ton lamentable, ils content une histoire pleine de douloureuses péripéties, et si on ne les interrompait, il semble que jamais on n'en verrait la fin.

«Nés bien loin, du côté de la Pologne ou dans le fond de l'Allemagne, dès leur enfance, la misère et la maladie les ont accompagnés partout. Ils ont fui le pays natal pour échapper à l'une et à l'autre; mais nulle part ils n'ont encore rencontré le travail qui leur convient ni le remède qu'ils cherchent. Et c'est après des lieues et des lieues parcourues à pied, sous la pluie et le vent, par le froid, et dans le plus affreux dénuement qu'ils viennent échouer à la Salpêtrière dont la renommée les attirait.

«Comment ont-ils vécu pendant ces longs voyages? Rarement de leur travail: ils ne savent pas ou ne peuvent pas travailler. La charité publique, et surtout les sociétés philanthropiques juives ont subvenu, de ville en ville, aux plus pressants besoins. D'ailleurs ils se contentent de peu, étant dénués de tout.

*) Grässe, *Tradition du Juif-Errant*, die Sage vom Ewigen Juden. Dresden, 1844, in-8.

**) E. Sue, *Le Juif-Errant*, Paris, 1877, 4 vol. in-12.

***) Scribe et Saint-Georges, *Oeuvres complètes de Scribe*, 3^e série, t. V, Paris, 1874-77.

†) Pierre Dupont, *La légende du Juif-Errant*, illustrée par G. Doré. Paris, 1862, in-fol.

*) Charcot, *Leçons du Mardi*, 19 février 1889, p. 347 et seq.

«Presque tous ces Israélites sont des neurasthéniques renforcés, dressant la liste de leurs souffrances, et s'attardant à la lecture des sensations obsédantes qu'ils ont méticuleusement analysées et mises en notes: — Maux de têtes tenaces, digestions pénibles, insomnies persistantes, douleurs erratiques dans le dos et les membres, etc., etc.

«Plusieurs, franchement hystériques, ont des attaques classiques suivies parfois d'hémiplégies et d'hémianesthésies qu'une émotion, un traumatisme, font apparaître ou disparaître.

«Mais tous présentent en outre un état mental spécial: ils sont obsédés constamment par le besoin de voyager, d'aller de ville en ville, de clinique en clinique, à la recherche d'un traitement nouveau, d'un remède introuvable. Ils essayent toutes les médications qu'on leur propose, avides de nouveautés; mais bientôt ils les repoussent, inventant un prétexte futile pour ne plus continuer, et l'impulsion reparaissant, ils s'enfuient un beau jour entraînés par un nouveau mirage de lointaine guérison.

«N'oublions pas qu'ils sont Juifs, et qu'il est dans le caractère de leur race de se déplacer avec une facilité extrême. Chez eux nulle part, et chez eux partout, les Israélites n'hésitent jamais à quitter leur demeure quand il s'agit d'entreprendre une affaire importante, et en particulier, s'ils sont malades, pour aller à la recherche d'un remède efficace.

«Toujours à l'affût des choses neuves, et toujours renseignés de bonne heure, grâce à leurs relations cosmopolites, on les voit venir de tous les coins du monde pour consulter les médecins en renom. Un des leurs a-t-il été guéri? Tous le sauront; et, au cas échéant, chacun sera prêt à essayer du remède.

«De plus, étant Israélites, ils sont particulièrement exposés à toutes les manifestations de la névrose. C'est chose remarquable que la grande fréquence des maladies nerveuses dans la race juive. Chez elle, qu'il s'agisse d'épilepsie, d'hystérie, de neurasthénie, ou de maladies mentales, la proportion est toujours considérable. Maintes fois M. Charcot est revenu sur ce point, et son expérience en cette matière est basée sur des centaines de faits*).

«Le premier Israélite voyageur**) qui l'ait

*) M. le Dr Dutil doit faire paraître prochainement une étude sur la *Pathologie des Juifs* où la question sera traitée dans son ensemble. On y verra développées et vérifiées les précédentes assertions.

**) Communication orale.

frappé était un marchand de tapis, venu de Bou Karah à Paris, il y a une quinzaine d'années, et qui apparut un beau matin dans un costume étrange, vêtu d'une longue tunique noire, la taille serrée par une ceinture à boucle d'argent incrustée de turquoises, les cheveux à longues boucles coupés suivant une forme spéciale et recouverts d'un petit bonnet persan. Il ne savait pas un mot de français, et c'est par une lettre en hébreu qu'il fit voir, qu'on apprit sa religion et sa nationalité.

«Il fut difficile de lui faire expliquer sa maladie. Il se plaignait surtout d'impuissance génitale et en était très affecté. Mais il est probable que le traitement qu'on lui donna fut efficace, et que, de retour dans sa patrie, il en fit grand éloge, car depuis cette époque, il ne se passa pas une année sans que M. Charcot ne vit venir à lui des Israélites du même pays, et se plaignant des mêmes symptômes. Leur costume a bien subi quelques changements, et ils s'habillent à peu près suivant la mode courante, mais ils conservent la coupe de leurs cheveux et leur petit bonnet, qu'ils cachent sous un chapeau haut de forme.

«A la Salpêtrière, on peut toujours voir un Juif exotique en traitement. Tantôt il vient de Russie ou de Hongrie, tantôt de Turquie, d'Arménie. Beaucoup viennent d'Odessa; quelques-uns des Indes anglaises. Un d'entre eux, pauvre rabbin de Tétouan, vint, pendant plusieurs mois, faire traiter sa sclérose en plaques. Il arrivait tous les jours ponctuellement, accompagné de sa fille, et vêtu de son costume marocain bien connu dans le service.

«Dans un voyage que nous avons eu la bonne fortune de faire avec M. Charcot en Tunisie et en Tripolitaine, nous nous rappellerons toujours plusieurs Israélites qui, à son grand étonnement, l'arrêtèrent dans les rues de Sousse, de Tripoli, de Malte. C'étaient d'anciens malades qui avaient autrefois traversé la Méditerranée pour venir à Paris chercher auprès de lui un remède à leur névrose.

«Il faut donc faire une large part chez nos voyageurs, à la facilité avec laquelle des Israélites savent se déplacer; mais il ne serait pas juste d'attribuer uniquement à cette qualité de leur race, les pérégrinations vraiment surprenantes qu'on leur voit faire.

«Ceux-ci sont d'abord profondément névropathes; les observations en font foi. Et par surcroît, ils sont soumis à des impulsions irrésistibles

qui les entraînent dans un vagabondage perpétuel. Leur idée obsédante n'est pas absurde en soi; rien n'est plus légitime que d'aller à la recherche d'un travail lucratif, ou d'un remède efficace. Ce qui n'est plus raisonnable, c'est de ne jamais pouvoir continuer une œuvre entreprise, un traitement institué: c'est d'aller chercher toujours *autre chose* et *ailleurs*. Ce qui est pathologique, c'est de ne pouvoir résister à ce besoin de déplacement que rien ne justifie, qui souvent même sera préjudiciable.

«Eh bien! En dehors de l'intérêt qu'offrent ces cas au point de vue névropathologique, il nous a paru curieux de comparer l'histoire de ces malades avec celle du personnage légendaire qui semble les synthétiser: le *Juif-Errant*. Et nous avons été amenés à penser que ce dernier pourrait bien n'être qu'une *sorte de prototype des Israélites névropathes pérégrinant de par le monde.*»

[Revue des Livres.]

Chronique littéraire.

Voici un tout petit roman: *Bonheur méconnu*, signé *Mary Floran* (C. Lévy Frs. 3,50), qui, pour être des plus simples et presque sans action, est au moins d'une excellente morale. Une femme vit auprès de son mari, dans une propriété que celui-ci exploite. Le ménage serait fort heureux, si la femme ne s'ennuyait énormément du calme dans lequel se passe son existence. Elle rêve du bruit de la ville, de fêtes, etc. Bref, son mari devient sous-préfet, il reçoit beaucoup, néglige sa maison et sa femme. Il est sans cesse par monts et par vaux. Le 16 mai vient remettre les choses dans le premier état, et la dame finit par reconnaître que la vie calme, la bonne vie de famille, est encore la meilleure.

Un volume qui ne sera pas donné en prix aux demoiselles, c'est celui que *M. Albert Cim* vient de publier sous ce titre: *Joyeuse Ville* (Flammarion Frs. 3,50). C'est un recueil d'anecdotes généralement fort gaULOises, qui servent de cadre à des types qui ressortent curieusement. C'est un livre des plus gais, où les galantes aventures et les farces désopilantes se succèdent avec un irrésistible entrain.

Il y a dans ce livre une histoire que je recommande tout particulièrement aux auteurs dont les œuvres ne s'enlèvent pas avec la rapidité rêvée. Un écrivain, *M. Benjamin Vincent*, qui n'avait jamais pu vendre les œuvres qu'il confectionnait sans doute déplorablement pour le goût français, trouve le succès dans un envoi au grand rabais dans les pays lointains de l'Amérique du Sud. Là, il devient grand homme, ses œuvres s'enlèvent et on lui élève une statue par souscription. Vous allez voir que les sous-sols des librairies vont se vider promptement: *Albert Cim* vient de trouver le remède à la crise du livre: éditeurs, frottez-vous les mains et accueillez plus favorablement les auteurs avides de se voir imprimés tout vifs!

Autre volume d'*Albert Cim*: *Histoire d'un baiser* (Geoffroy Fr. 0,30), celui-là contient quatorze historiettes gaies et croustillantes parfois, mais en somme d'une gaULOiserie qui ne choque pas trop les convenances. Ce petit volume fait partie d'une collection gentiment illustrée, commencée par l'éditeur Roy et continuée par son successeur, *M. H. Geffroy*.

Le livre de *M. Henry Rabusson*: *Monsieur Cotillon* (C. Lévy Frs. 3,50), est moins léger que certains détails ne le pourraient laisser croire. Ils sont nombreux les hommes qui, semblables à l'artichaut, ont un cœur qui s'effeuille facilement. Ils aiment toutes les femmes et ils sont sincères au moment où ils le disent, mais le moindre cotillon qui passe détourne leur pensée. Au fond ils n'aiment rien du

tout qu'un idéal rêvé et sans cesse cherché. Selon les romanciers, il paraîtrait que les femmes sont séduites par l'homme à bonnes fortunes: Orgueil bien certainement, elles espèrent toujours fixer Don Juan.

Ce que nous raconte *M. Rabusson*, pour invraisemblable que ce soit, est au moins divertissant et me semble même sortir du genre habituel de cet écrivain. Ici, les infidélités conjugales, de part et d'autre, me paraissent assez équilibrées, et si la jeune fille qui a voulu épouser *M. Cotillon*, malgré sa mauvaise réputation, reste fidèle à son volage époux, toutes les autres femmes, par leur conduite échevelée, n'ont rien à reprocher aux hommes. En somme, le livre de *M. Rabusson* ne prouve qu'une chose, c'est qu'une femme intelligente peut toujours ramener son mari, ce qui vaut cent fois mieux, comme solution, que de faire tourner au tragique les faiblesses humaines.

Arsène Houssaye nous donne un nouveau roman qui obtiendra certainement un grand succès dans le monde sentimental en même temps que chez les amateurs de beau style. C'est l'histoire touchante d'une cousine qui aime son cousin sans que celui-ci le mérite bien certainement, car il est indigne d'elle par sa conduite débauchée. Lorsqu'elle apprend ce qu'il est véritablement, elle tombe malade et manque en mourir. C'est, au contraire, le cousin qui meurt. Puis, on finit par décider la jeune fille au mariage. Elle se laisse faire, mais le souvenir du mort reste toujours près d'elle et elle s'empoisonne.

Ainsi que le dit son titre: *Les larmes de Mathilde* (Charpentier Frs. 3,50), ce livre n'est pas d'une gaieté folle, mais on y rencontre de fort belles scènes.

Dans le nouveau volume de *M^{me} Henry Gréville*: *Fidélka* (Plon et Nourrit Frs. 3,50), l'auteur nous montre la société russe sous un jour bien peu favorable, s'il suffit qu'un simple aventurier, touchant le piano à la perfection et se disant prince, présenté on ne sait trop comment dans le grand monde, tourne la tête des femmes les plus distinguées. Du reste, il y a deux romans très distincts dans le volume de *M^{me} Gréville*. L'un est assez intéressant bien que moins important dans ses développements, c'est celui de l'officier Soudine et d'Anette Névaline, roman qui rappelle beaucoup celui de *M. Henri Rabusson*, *Monsieur Cotillon*. Soudine est joueur, coureur et ivrogne; Anette est une fille charmante dont le rêve est le salut de l'homme par la femme. Comme l'héroïne de *M. Rabusson*, Anette pense ramener Soudine au bien en l'épousant. Mais Soudine se juge lui-même; il se voit incapable de faire le bonheur de sa fiancée, il sait au contraire qu'il fera son chagrin et pour éviter pareil malheur à celle qu'il aime, il se tue la veille du jour où elle allait unir sa vie à la sienne.

À côté de ce roman dramatique et charmant qui vient là pour faire accepter l'action principale qui se déroule entre l'aventurier Ardiane, surnommé *Fidélka* et la comtesse *Mar'vanna*, nous ne sentons plus un intérêt bien vif. *Mar'vanna* aime un peu bêtement selon nous ce faux prince-artiste. Le lecteur sait tellement à quoi s'en tenir sur le compte de cet homme, qu'il se dit tout le temps: «Ah ça! est-ce que cette dame se fourre à plaisir les deux poings dans les yeux qu'elle ne comprend pas à qui elle a affaire?»

Disons que ce second roman se termine aussi par un coup de revolver. Ce n'est point Ardiane qui se frappe noblement comme le fait Soudine, c'est *Mar'vanna* qui tue celui qu'elle a adoré plus que jusqu'à l'aveuglement.

Selon nous cet ouvrage n'est pas des meilleurs parmi le grand nombre des excellents romans de *M^{me} Henry Gréville*; ce livre, je ne le laisserais pas lire aux jeunes personnes et je craindrais même sa lecture pour les femmes trop exaltées pour la musique et les musiciens: Quoi? un pianiste est si dangereux que cela!

Voilà un joli titre: *Au gré des choses*, il y a là dedans comme une sorte d'abandon, de résignation à la destinée qui étonne et qui plaît à la fois, surtout que l'esprit de révolte est dans l'air. Il est certain que nous estimons que tout nous est dû; que le bonheur est un droit. Dans ce gracieux et doux roman d'*André Glades*, «*Au gré des choses*» (Perrin Frs. 3,50), on trouve une excellente leçon de philosophie, qu'il ne faudrait pourtant pas absolument prendre à la lettre: La poursuite du bonheur n'est peut-être qu'un mirage. ... Mieux vaut aller où la vie vous pousse, au gré des choses.

Du moment que le livre d'André Glades est un roman, il y a de l'amour en jeu, or l'auteur pose la question entre le mariage d'amour et le mariage de raison, disons plutôt de résignation. Et des exquises pages du volume ressort bien l'idée que les mariages d'amour ne sont pas toujours les plus heureux. Ceci est fâcheux à dire et à faire comprendre aux jeunes filles, mais il y a du vrai tout de même, bien que nous pensions qu'un peu d'amour et beaucoup de raison offrent bien aussi des chances de bonheur.

Le Crime de l'Étang-Rouge, tel est le titre alléchant d'un roman nouveau de M. L. de Laëre (Librairie Mondaine Fr. 1). C'est l'histoire émouvante d'un magistrat que des circonstances pathétiques amènent à faire condamner à mort son propre fils, un enfant abandonné. Certaines scènes, telles que celle où le principal acteur est contraint de reconstituer son crime, sous l'influence de l'hypnotisme — cette science occulte et si à la mode de nos jours — sont d'une intensité dramatique qui n'a jamais été dépassée. Si nous ajoutons que le „Crime de l'Étang-Rouge“ revêt une forme littéraire peu habituelle au roman judiciaire, nous croyons pouvoir prédire à ce livre un grand et légitime succès.

„Rendre un jeune homme amoureux de soi, uniquement pour détourner sur lui les soupçons tombés sur un autre; lui laisser croire qu'on l'aime, le lui dire au besoin; troubler peut-être bien des nuits tranquilles; remplir de doute et d'espérance un cœur jeune et prêt à souffrir; jeter une pierre dans un lac qui n'avait jamais eu encore une seule ride à sa surface; exposer un homme aux soupçons, à tous les dangers de l'amour heureux et cependant ne lui rien accorder, rester immobile, inanimée, dans une œuvre de vie et de mort; tromper, mentir, mentir du fond du cœur; faire de son corps un appât; jouer avec tout ce qu'il y a de sacré sous le ciel, comme un voleur avec des dés pipés; voilà ce qui fait sourire une femme! Voilà ce qu'elle fait d'un petit air distrait.“

Cette scène, je viens de la retrouver développée en 150 pages d'un style exquis, enveloppée dans une auréole enchanteresse de poésie dans la *Rose-Lise* de M. André Theuriot (Lemerre Frs. 2). Mais, si le livre de M. André Theuriot peut servir de leçon aux jeunes gens, s'il peut leur éviter de se brûler les ailes, sa lecture serait fatale aux femmes en leur apprenant la duplicité.

Jamais satire plus mordante n'a été écrite contre le grand monde que ce *Professional-Lover* signé Gyp (C. Lévy Frs. 3,50). Les femmes les plus hautement titrées sont tellement inoccupées; les maris sont tellement insuffisants, partis pour leur cercle ou en visite chez les petites dames, que les grandes mondaines se disputent l'hommage de quelques hommes un peu moins déjetés que les autres, moins „déplumés“. C'est une profession, une situation dans le monde, un piédestal, l'échelon qui conduit au sommet, être l'homme que l'on aime, celui que ces dames s'arrachent. Il sort de n'importe où et de n'importe qui. Quelqu'un, le hasard, l'a lancé. Il est reçu partout; les boudoirs des duchesses s'ouvrent devant lui et les cercles les plus huppés le reçoivent sans discussion.

Mais comment expliquer que les femmes se disputent un seul et même individu, lorsqu'il y en a tant d'autres à leurs pieds, tant d'autres qui disent les aimer?

Mon Dieu! la réponse à cette question pourrait peut-être se trouver dans ce livre de psychologie intitulé *Acheteuses de rêves*, et signé J. Ricard (C. Lévy Frs. 3,50).

„Toutes les femmes, écrit-il, sont ou du moins semblent être incapables de passion... Toutes, pourtant, sans nulle exception, ne vivent que pour l'amour. Mais, à mesure que l'humanité va son chemin vers la vieillesse, l'homme devient de plus en plus différent de l'être que la femme peut aimer... Il n'est plus le tueur vigoureux et brute des temps gothiques, le courtisan susceptible de se muer en héros tout simplement et par bonne éducation, le pervers spirituel mettant aux sensuelles aventures toute son âme et tous ses nerfs. Il n'est pas non plus le trouvère qui soupire ou le doutoux Chérubin... Il n'a plus rien de ce qui rend les femmes folles de cette folie sublime dont on semble croire les hommes capables encore...“

„... En aucun temps, les femmes n'ont souffert comme elles font de n'être point aimées, ou de l'être mal... Je crois que l'animal sensuel, pressé, rapidement las, qui est en

nous, les dégoûte du don franc et libre d'elles avec le béatifiant espoir de se donner pour toujours... Elles savent qu'il n'y a plus que des aventures brèves, faites de quelques minutes de satisfactions problématiques et de beaucoup d'heures d'ennui... Elles savent aussi ceci que l'homme les méprise de leur appartenir... Enfin, l'homme a si bien perdu le sentiment de l'amour qu'elles, les conservatrices de toutes choses: croyances, pensées, sentiments, ont compris que la passion ne peut plus tenir que dans le rêve, et que, en poètes profonds et inédits, elles font dans leur vie une place immense à l'impossible... Là, loin de nous, elles bercent la toujours grandissante solitude de leur cœur...“

La femme n'a plus de passion, mais elle en rêve, et, lorsqu'elle croit deviner, — rara avis, — l'homme susceptible d'inspirer la passion, toutes espèrent le fixer, tant elles ne voient que médiocrités physiques et morales autour d'elles. Voilà ce qui explique le succès du „Professional-Lover“ de Gyp.

Vieux Parisien liseur.

Zeitschriftenschau.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1894.

Nr. 12. E. Ritter, Le centenaire de Diez. Discours prononcé à la séance annuelle de l'Institut genevois suivi de Lettres adressées à Victor Duret par Roumanille. Genève 1894, Georg. Besprochen von E. Koschwitz [fesselnde Lektüre, die kein Felberfreund sich entgehen lassen darf]; E. Huguet, Étude sur la syntaxe de Rabelais comparée à celle des autres prosateurs de 1450—1550. Paris, 1893, Hachette. Besprochen von W. Meyer-Lübke [wird als Materialiensammlung Dienste leisten, doch bleibt eine wissenschaftliche Syntax Rabelais' noch zu schreiben]; E. Despois, Le Théâtre français sous Louis XIV. Herausgegeben von Erzgräber Berlin 1894, Gärtner. Besprochen von J. Sarrazin [hübsche Auswahl, aber der Stoff ist für die Schule ungeeignet]; H. Suchier, Provenzalische Diätik. Halle 1894, Niemeyer. Angezeigt mit Textverbesserungsvorschlägen von E. Levy.

Zeitschrift für romanische Philologie.

XVIII, Heft 4. E. Geisner, Das spanische Relativ- und Interrogativ-Pronomen; Th. Kalepky, Zur französischen Syntax; Th. Braune, Neue Beiträge zur Kenntnis einiger Wörter deutscher Abkunft; H. Schuchardt, Das baskische Zeitwort und Jul. Vinson. — Vermischtes. — Besprechungen.

Zeitschrift für französische Sprache und Literatur.

XVI, Heft 7. G. Körting, Das „Farolied“; H. Morf, Die französische Litteratur zur Zeit Ludwigs XII.

XVI, Heft 8. A. Tobler, Vom französischen Versbau alter und neuer Zeit. 3. Auflage. Leipzig 1894. (Die dritte Auflage hat denselben Rahmen und dieselbe Behandlung des Stoffes wie die frühere; tiefer liegende Probleme werden nicht berührt; Ref. giebt eine große Anzahl Zusätze. Stengel); M. Wilmotte, Le Wallon, Histoire et littérature des origines à la fin du XVIII^e siècle. Bruxelles 1893. (Bien composé et soigneusement écrit. Doutrepont); Mélanges Wallons par Roclinville, Bovy, Doutrepont, Haust, Gittée, Monsieur et J. Simon. Liège 1892 (empfehlend angezeigt von Ch. Doutrepont); P. Sabatier, Vie de S. François d'Assise, Paris 1894. (Hat in Frankreich großes Ansehen erregt und verdient es auch. Kaltenbusch); A. Pillet, Essai sur les Pensées de Pascal. Breslau 1894. (Trotz zahlreicher Schriften über dasselbe Thema ist auch diese Programmabhandlung nützlich und belehrend. Mahrenholtz); A. Nölle, Beiträge zum Studium der Fabel mit besonderer Berücksichtigung Jean de Lafontaines. Cuxhaven 1893. (Gut und verständlich gemeint, ohne einen Fortschritt in der Forschung zu bezeichnen. Mann); E. Faguet, La Fontaine. Paris 1890. (Warm zu empfehlen. Mann); A. Delboulle, Les Fables de La Fontaine. Paris 1891. (Für den, der La Fontaine genauer kennt, hoch-

interessant. Mann); Recueil Victor Hugo. Extraits choisis par M^{lle} Bles. Paris. (Eine Imitation der englischen Birthday-Books, gut gewählte Hugosche Verse enthaltend. Heuckenkamp); V. Hugo, Der Glückner von Notre-Dame. Übersetzt von P. Heichen. Berlin. (Liest sich glatt, weist aber bedenkliche Mißverständnisse auf. Sarrazin); F. Reyssié, La Jeunesse de Lamartine d'après des documents nouveaux et des lettres inédites. Paris 1892. (Ein gründliches litterarhistorisches Werk. Sarrazin); J. Haraszti, La Poésie d'André Chénier. Paris 1892. (Beruht auf gewissenhaften Forschungen. Sarrazin); V. Fournel, Fabre d'Eglantine, le comédien. l'auteur dramatique et le révolutionnaire [in Revue des Questions historiques, 1/7 1893]. Nicht im Buchhandel. (Gründliche Studie. Sarrazin); J. Sarrazin, Mirabeau-Tonneau. Ein Condottiere aus der Revolutionszeit. Leipzig 1893. (Ein anschaulich geschriebenes, interessantes Schriftchen. Mahrenholtz); O. Gréard, Prevost-Paradol. Paris 1894. (L'auteur a rempli un devoir pieux et a fait un ouvrage des plus intéressants. Ritter); Th. Aubanel, Discours et documents. Montpellier 1889 und L. Legré, Le poète Théodore Aubanel. Paris 1894. (Legré a écrit la biographie d'Aubanel avec le soin pieux d'un ami qui pendant trente ans a reçu régulièrement les confidences du poète. Ritter); E. Koschwitz, Über die provenzalischen Feliber und ihre Vorgänger. Berlin 1894. (Teilt in anziehender Form alles Wissenswerte über die Feliberbewegung mit. Schneider); U. Jarnik, Zwei altfranzösische Versionen der Katharinenlegende. Prag 1894. (Eine ungemein umsichtige und saubere Leistung auf streng philologischem Boden. Fränkel); Suchier und Wagner, Ratschläge für die Studierenden des Französischen und des Englischen an der Universität Halle. Halle 1894. (Zuverlässiger Wegweiser. Behrens); A. Philippi, Neusprachlicher Unterricht. Scholien zur Diez-Gedenkfeier. (Boriniert und oberflächlich. Behrens); Durand, Die vier Jahreszeiten für die französische Konversationsstunde. Gießen o. J. (Sehr geeignet; besser wäre es noch, wenn die Gespräche unausgeführt geblieben wären. nur angedeutet würden; störend wirkt die Ungenauigkeit des Druckes. Mielck); W. Ricken, Beschreibung der Hölzelschen Jahreszeitenbilder in französischer Sprache. Berlin 1894. (Sehr brauchbar, enthält nicht Gespäße, sondern Beschreibungen. Mielck); R. Kron, Dialogische Besprechung Hölzelscher Wandbilder: Die Stadt. M.-Gladbach 1894. (Vortreffliches Französisch. doch mehr für den Selbstunterricht bestimmt. Mielck). — Miscellen (E. Uhlemann, Historisches zu den neusprachlichen Reformbestrebungen. — R. Meyer, Bemerkungen zu Souvestres *Au Coin du Feu*. Ausgabe von K. Kaiser). — Novitäten-Verzeichnis.

Bollettino di Filologia Moderna.

I, Nr. 17. La Sfinge di Heine, traduzione del Pietro Bianchi; Fr. Beyer, A propos de la réforme orthographique; Varieta; Rassegna bibliografica; Ultime pubblicazioni.

Archiv für das Studium der neueren Sprachen.

LXXXIII, Heft 4. J. Zupitza, Anmerkungen zu Jacob Rymans Gedichten. II; W. Cloëtta, Die beiden altfranzösischen Epen von *Moniage Guillaume*. — Beurteilungen und kurze Anzeigen (A. Herding, Petit à petit ou Premières leçons de français. 4^e édition. Leipzig 1894. Für den Privatunterricht von Kindern vortrefflich geeignet. Speyer; O. Börner, Oberstufe zum Lehrbuch der französischen Sprache. Leipzig 1894. Ein Buch mit vortrefflicher Einrichtung und sorgfältig gewähltem und außerordentlich reichem Übungsmaterial. Thiergen; O. Börner, Syntaktischer Anhang zu den Hauptregeln der französischen Grammatik. Leipzig 1893. Vorzügliches Lehrmittel. Thiergen; Kron, Dialogische Besprechung der Hölzelschen Wandbilder: Stadt. M.-Gladbach 1894. Für den Selbstunterricht brauchbar, für den Klassenunterricht schwerlich. Speyer; E. Biré, Portraits historiques et littéraires. Lyon 1892. Zeitungsaufsätze ungleichen Wertes. Sarrazin; Auteurs français, herausgegeben von R. Mollweide. V. Corneille, Le Cid. Straßburg 1893. Der Herausgeber hat sein Möglichstes gethan, Corneille durch Beseitigung aller Schwierigkeiten demjenigen Kreise der Leser zugänglich zu machen, die nur um der Unterhaltung willen zu französischen Büchern greifen. Pariselle; Mignet, Histoire de la Terreur,

herausgegeben von A. Ey. 2. Auflage. Leipzig 1893. Treffliche Ausgabe, obgleich Ref. noch eine ganze Reihe von Wünschen anführt. Sarrazin; Töppfer, Nouvelles genevoises, herausgegeben von F. Kalepky. Dresden 1894. Empfehlenswert. Pariselle; Mérimée, Colomba, herausgegeben von B. von der Lage. Dresden 1894. Mit Sorgsamkeit und Sachkenntnis gearbeitet, doch ist der Stoff zu sehr gekürzt. Pariselle; E. Souvestre, Un Philosophe sous les toits, herausgegeben von E. Möbius. Dresden 1894. Wohl brauchbare Ausgabe. Spezialwörterbuch ist überflüssig. Pariselle; Fr. Passy, Le petit Poucet du XIX^e siècle, herausgegeben von B. Röttgers. Leipzig 1894. Ist eine wirkliche Bereicherung der Schullektüre. Pariselle; J. Verne, Cinq semaines en ballon, herausgegeben von G. Opitz. Dresden 1894. Sorgfältige und geschickte Arbeit. Pariselle; H. Malot, Romain Kalbris, herausgegeben von M. Mühry. Leipzig 1894. Der Inhalt ist zu abenteuerlich, als daß er in die Schule gehörte. Pariselle; A. Daudet, Trente ans de Paris à travers ma vie et mes livres, herausgegeben von C. Th. Lion. Dresden 1894. Gute Auswahl, Kommentar zu sparsam. Pariselle; Fr. Coppée, Pariser Skizzen und Erzählungen aus Les vrais Riches, Contes en prose et Vingt Contes nouveaux, herausgegeben von A. Krause. Bielefeld 1894. Biographie und Einleitung sind zu gelehrt, der Kommentar richtig, aber zu umfangreich. Speyer; D'Hérisson, Journal d'un officier d'ordonnance, herausgegeben von U. Cosack. Leipzig 1894. Für reifere Schüler sehr geeignet. Pariselle; T. Combe, Chez nous. Nouvelles jurassiennes, herausgegeben von H. Nehry. Dresden 1894. Sorgfältige und geschickte Ausgabe. Pariselle).

Die neueren Sprachen.

II, Heft 6. O. Glöde, Die französische Interpunktionslehre. II; M. Uthemann-v. Schenck, Übersetzungen aus dem Englischen. — Besprechungen. — Vermischtes.

Blätter für höheres Schulwesen*).

XII, Nr. 1. G. Budde, Die schriftlichen Arbeiten im französischen Unterricht der oberen Klassen.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Beauquier, Ch., Chansons populaires recueillies en Franche-Comté. Paris, Leroux. Frs. 6.
Bertrand, A., Rabelais à Lyon. Paris, Masson. Frs. 4.
Betz, P., Heine in Frankreich. Eine litterar-historische Untersuchung. Zürich, Müller. M. 9.50.
Chateaubriand, Lectures choisies de Ch., publiées avec une notice biographique et littéraire et annotées par R. Nollet. Paris, Garnier. Frs. 4.
Darmesteter, A., Cours de grammaire historique de la langue française. 3^e partie. Formation des mots et vie des mots. Publié par L. Sudre. Paris, Delagrave. Frs. 2.
Devaux, A., George Sand. Paris, Ollendorff. Frs. 2.
Förster, W., Frédéric Diez et la philologie des langues romanes (Extrait du 'Felibrige latin' 1894). Montpellier, Hamelin.
Friedwagner, W., Über schwierige Fragen bei der Textgestaltung altfranzösischer Dichterwerke (Separatabdruck aus den Verhandlungen der 42. Philologenversammlung 1893).
Fröchtling, L., L'emploi des temps dans la chronique des ducs de Normandie. Programm Sondershausen.
Génin, L., und J. Schamaneck, Conversations françaises sur les tableaux d'Ed. Hoelzel. 9 cahiers. Wien, Hölzel. à M. 0.50.
Jeanjaquet, J., Recherches sur l'origine de la conjonction 'que' et les formes équivalentes. Züricher Dissertation. Leipzig, Fock.
Langer, O., Über die Klarheit der französischen Sprache. Programm Linz. Linz, Mareis. M. 0.80.

*) Von jetzt ab unter der Leitung von F. Hornemann in Hannover.

- Levy, E., Provenzalisches Supplement-Wörterbuch. Berichtigungen und Ergänzungen zu Raynouards Lexique roman. 4. Heft Leipzig, Reisland. M. 2.
- Pellissier, G., Nouveaux essais de littérature contemporaine. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.
- Österlen, Th., Schulgrammatik der französischen Sprache mit Berücksichtigung des Lateinischen. Für mittlere Klassen, in drei Jahrgängen. Laut- und Formenlehre mit eingefügter Syntax. I. Jahrgang. 4. Aufl. Stuttgart, Metzler. M. 2,40.
- Reinach, J., Diderot. Paris, Hachette. Frs. 2.
- Reynaud, H., Jean de Monluc. Paris, Thèse.
- Roman, Der, du mont Saint-Michel von Guillaume de S. Paier. Wiedergabe der beiden Handschriften des British Museums von P. Redlich. Marburg, Schwert. M. 2,80.
- Rofsmann, Ph., und F. Schmidt, Lehrbuch der französischen Sprache auf Grundlage der Anschauung. 4. Auflage. Bielefeld, Velhagen & Klasing. M. 2,80.
- Robert, P., Études sur l'histoire de la littérature française, des chansons de geste à la Légende des siècles. Paris, Garnier. Frs. 2.
- Roy, E., La Vie et les œuvres de Charles Sorel. Paris, Thèse.
- Sporon, W., Jean Rotrou. Kopenhagen, Gyldendal. Kr. 2,50.
- Stapfer, P., Montaigne. Paris, Hachette. Frs. 2.
- Villatte, C., Parisismen. Alphabetisch geordnete Sammlung der eigenartigen Ausdrucksweise des Pariser Argot. 4. Auflage. Berlin, Langenscheidt. M. 5.
- Wilhelmi, H., Studien über die Chanson de lion de Bourges. Marburger Dissertation.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

- Alb, C. d., Une Victoire. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
- Alexis, P., Trente romans. Le Cœur. La Chair. L'Esprit. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Allais, H., Les Confessions de Riquet. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Arène, P., Dommine. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Basin, R., Humble amour. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Blind, M., Tarantella. Roman anglais, traduit par R. de Cérisy. Paris, Hachette. Fr. 1.
- Bonnamour, G., Trois hommes. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
- Bordeaux, H., La Vie et l'Art. Ames modernes (Henrik Ibsen. P. Loti. J. M. de Hérédia. J. Lemaître. E. Rod. Villiers de l'Isle Adam). Paris, Perrin. Frs. 3,50.
- Bouchor, M., Les Symboles. Nouvelle série. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
- Buet, Ch., Le Péché. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Capus, A., Années d'aventures. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Corday, M., Femmes d'officiers. Paris, Simonis-Empis. Frs. 3,50.
- Dante, La Divine Comédie. Traduction libre par Max. Durand-Fardel. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Delpit, E., Dernier rêve. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Dierx, L., Œuvres complètes. Tome I. Poèmes et poésies. Les Lèvres closes. Paris, Lemerre. Frs. 6.
- Dietschène, I., Astra. Les Joies du crime. Résurrection divine. Paris, Chamuel. Fr. 1.
- Dignet, Ch., Tête-rouge. Retour au clocher. Illustrations de G. Amoretti. Paris, Flammarion. Frs. 2.
- Dombre, R., La Garçonnière. Paris, Hachette. Frs. 2.
- Ducote, E., La Première étape. (Poésies.) Paris, Lemerre. Frs. 3.
- Fabié, Fr., Œuvres. Poésies, 1888-1892. La Bonne terre. Voix rustiques. Paris, Lemerre. Frs. 6.
- Fassler, A., Un Relèvement. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
- France, A., Le Jardin d'Épicure. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Gaulot, P., Henriette Bussuill. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Gouttes de poésie. Morceaux choisis des poètes contemporains. Paris, Fischbacher. Frs. 3.
- Gravier, A., Marianne de Grandvaux ou l'Intérieur d'un ménage. (Genève) Paris, Fischbacher. Frs. 2,50.
- Grendel, P., Esprit ancien, esprit nouveau. Paris, Chamuel. Frs. 1,25.
- Guiches, G., Au Fil de la vie. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Huguenin, P., Les Idylles. Paris, Lemerre. Frs. 3.

- Jarry, A., Les Minutes de sable. Mémorial. Paris, Aux bureaux du Mercure de France. Frs. 4.
- Lacaze, F., Pour le vrai. A Lourdes avec Zola. Parallèle au roman de Zola. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
- La Fontaine. Œuvres diverses de La Fontaine, par Félix Hémon. Paris, Delagrave. Frs. 3.
- Lemonnier, C., L'Ironique amour. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
- Lenient, Ch., La Poésie patriotique en France dans les temps modernes. Tome II. XVIII^e et XIX^e siècles. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
- Loti, P., Œuvres complètes. Tome IV. Propos d'exil. Madame Chrysanthème. Japoneries d'automne. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
- Maël, P., Un Roman de femme. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Malot, H., Amours de jeune. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Maratuech, F., L'Échance! Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Maurras, Ch., Le Chemin du paradis. Mythes et fables. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Medicus, Lourdes et le surnaturel. Paris, Fischbacher. Frs. 2.
- Meusnier de Querlon, Psaphion ou la Courtisane de Smyrne. Les Soupers de Daphné. Les Hommes de Prométhée. Les Dortoirs de Lacédémone. Paris, Flammarion. Frs. 2,50.
- Montcorin, E. de, Au coin du feu. Echos et souvenirs. Les voix anciennes. (Poésies.) Paris, Lemerre. Frs. 3.
- Morel, E., Artificielle. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Parigot, H., Génie et métier. Paris, Colin. Frs. 3,50.
- Rameau, J., La Chevelure de Madeleine. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Renard, J., Poil de carotte. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Richard O'Monroy, Histoires crânes. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Szomory, D., Les Grands et petits moineaux. Traduit du hongrois par Gaston d'Hailly. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Theuriot, A., Paternité. Illustrations de G. Picard et Mittis. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
- Volnay, G., Deux femmes. Roman. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Avenel, H., Comment vote la France. Dix-huit ans de suffrage universel, 1876-1893. Paris, Librairies-imprimeries réunies. Fr. 1.
- Bosquet, Lettres du maréchal Bosquet, 1830-1858. Paris, Berger-Levrault. Frs. 5.
- Claretie, L., Lesage. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 1,50.
- Du Chaffault, Comte G., Mesoncelles-en-Brie. (Dépendance de l'Abbaye de Saint-Denis.) Abeillard et Héloïse. Paris, Chamuel. Frs. 2.
- Dupin de Saint-André, M^{me}, Madame Pape-Carpantier. Paris, Fischbacher. Fr. 1.
- Dutoit, M., Madame Swetchine. Paris, Fischbacher. Fr. 1.
- Duval, G., Les Drames de l'histoire contemporaine. Napoléon. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Figneur, La Vraie madame Sans-Gêne. Les Campagnes de Thérèse Figneur, dragon au 15^e et 9^e régiments, 1793-1815, écrites sous sa dictée par Saint-Germain Leduc. Préface de M. Emile Cère. Paris, Guillaumin. Frs. 3,50.
- Fontane, M., Histoire universelle. Le Christianisme (de 67 av. J.-C. à 117 ap. J.-C.). Paris, Lemerre. Frs. 7,50.
- Houssaye, A., Notre-Dame de Thermidor. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Imbert de Saint-Amand, La Révolution de 1848. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
- Las Cases, Comte de, Le Mémorial de Sainte-Hélène, suivi de Napoléon dans l'exil par O'Meara et du séjour du Dr Antommarchi à Sainte-Hélène. Tome I. Paris, Garnier. Frs. 3,50.
- Martineau, A., Madagascar. Nouvelle édition. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Monod, M^{me} W., Pandita Ramabai, la veuve indoue bienfaitrice des veuves. Paris, Fischbacher. Fr. 1.
- Notovitch, N., L'Empereur Alexandre III et son entourage. Nouvelle édition. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Pasquier, Histoire de mon temps. Mémoires du Chancelier Pasquier, publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier. 2^e partie. Restauration, II, 1820-1824. Tome V. Paris, Plon. Frs. 8.
- Raines, G., Soldats de France. Actions héroïques, Tome III. Algérie. Crimée. Italie. Mexique. Avec illustrations de Pille et Chaperon. Paris, Lemerre. Frs. 10.

- Rayeur, J. A., La Trouée des Ardennes. Histoire militaire d'un département français. (Charleville.) Paris, E. Lechevalier. Frs. 4,50.
- Saint-Marc, A., Eugénie de Guérin. Paris, Fischbacher. Fr. 1.
- Séailles, G., Ernest Renan. Essai de biographie psychologique. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
- Séverac, M., Madame de Rémusat. Paris, Fischbacher. Fr. 1.
- Souancé, Vicomte de, Abbaye royale de Notre-Dame des Claires. Histoire et cartulaire. (Nogent-le-Rotrou) Paris, E. Lechevalier. Frs. 10
- Stapfer, P., Montaigne. Paris, Hachette. Frs. 2.
- Valori, Prince, Verdi et son œuvre. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Vend, V., L'Amiral Nevelskoy et la Conquête définitive du fleuve Amour. Avec une préface de M^{me} Juliette Adam. Paris, Librairie de la Nouvelle Revue. Frs. 3,50.
- Bonnetain, M^{me} P., Une Française au Soudan (sur la route de Tombouctou) (du Sénégal au Niger). Illustré. Paris, Librairies imprimeries réunies. Frs. 3,50
- Cagnat, R., et H. Saladin, Voyage en Tunisie. Ouvrage contenant 25 grav. et une carte. Paris, Hachette. Frs. 4.
- Le Roux, H., Notes sur la Norvège. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Orléans, H. Ph. d', A Madagascar. Paris, C. Lévy. Fr. 1.
- Bœhrich, M^{me} E., A travers notre Alsace. Paris, Fischbacher. Frs. 2,50.
- Rouget, P., Voyage autour de la terre. Paris, Librairie de la Nouvelle Revue. Frs. 3,50.
- Thomas, G., En Egypte. Paris, Berger-Levrault. Frs. 2,50.
- Wyzewa, T. de, En Allemagne. L'Art et les mœurs. Paris, Perrin. Frs. 3,50.

- Amélineau, E., Le Nouveau traité gnostique de Turin. Paris, Chamuel. Fr. 1.
- Arréat, L., Mémoire et imagination. (Peintres, musiciens, poètes et orateurs.) Paris, Alcan. Frs. 2,50.
- Conta, B., Théorie de l'ondulation universelle. Essais sur l'évolution. Traduction et notice biographique par D. Rossetti Tescanu. Paris, Alcan. Frs. 3,75.
- Dessaillies, L. A., Les Erreurs de l'Eglise en droit naturel et canonique sur le mariage et le divorce. Paris, Pedone. Frs. 3,50.
- Novicow, J., Les Gaspillages des Sociétés modernes. Contribution à l'étude de la question sociale. Paris, Alcan. Frs. 5.
- Proal, L., La Criminalité politique. Paris, Alcan. Frs. 5.
- Tardé, G., La Logique sociale. Paris, Alcan. Frs. 7,50.
- Thirion, E., L'Individu. Essai de sociologie. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

La lutte des langues dans les îles anglo-normandes.

Nous trouvons les intéressants renseignements qui suivent dans le second numéro du bulletin de l'« Alliance française », association nationale pour la propagation de la langue française aux colonies et à l'étranger.

La lutte des langues est la question passionnante entre toutes dans les îles de la Manche, et malheureusement la victoire semble pencher du côté de l'anglais. Il y a moins de cinquante ans, le seul idiome réellement employé dans les îles était ou le français ou le patois : jersiais, guernesiais, serquais, auregnais, très proche parent, sous la diversité de ses formes, de celui du Cotentin ou du Maine. La langue anglaise n'était connue que de quelques citadins. Aujourd'hui elle est prédominante dans les villes de Saint-Hélier et Saint-Aubin, de Jersey, Saint-Pierre-Port et Saint-Sampson, de Guernesey, et elle est en train de le devenir dans les campagnes. Cette transformation rapide qui aura pour résultat, si elle continue avec la même force, de faire disparaître, dans un demi siècle, patois et français des îles normandes, a deux causes principales. D'une part, le grand nombre des immigrants, des voyageurs, des touristes anglais, la fréquence des alliances de famille entre Anglais et habitants de l'archipel normand, de l'autre, le système d'édu-

cation, fondé principalement sur la langue anglaise, sauf à Sercq, où le français est resté la langue fondamentale. C'est ainsi que les Anglais ou Irlandais de race ont fait souche dans le pays, donnant naissance à des Jersiais, à des Guernesais, à des Auregnais qui ne savent pas un mot de français, et que les indigènes eux-mêmes désapprennent très vite leur langue pour ne parler que celle des nouveaux venus, car le français n'est enseigné dans les écoles indigènes que comme une langue étrangère par des maîtres anglais, qui ne tiennent pas à ce qu'elle soit sue. Le résultat de cette double action de l'immigration et de l'enseignement était inévitable. En dehors des campagnes, d'ailleurs très entamées, dans lesquelles le français ou le patois se conservent plutôt par la tradition que par l'instruction, ils ne sont presque plus parlés. Presque jamais, dans les villes, les habitants ne l'emploient en parlant entre eux, c'est de l'anglais qu'ils se servent. Il est devenu l'expression usuelle de leur pensée. A Saint-Pierre-Port ou à Saint-Sampson un Français est souvent obligé de parler anglais pour se faire comprendre, et, si à Saint-Hélier ou à Saint-Aubin, il trouve presque toujours les grandes personnes en état de lui répondre, il est obligé de faire cette constatation douloureuse, mais absolument exacte, que les enfants indigènes, ceux qui sont actuellement à l'école, ne comprennent et ne parlent que l'anglais, à moins qu'ils ne fréquentent les écoles françaises. Dans les campagnes même, l'idiome importé d'Angleterre remplace rapidement le vieux parler savoureux de Robert Wace et de Métivier. Il n'y a pas jusqu'à l'île de Sercq (dont les habitants connaissent trois langues : leur patois, le français, qu'ils parlent dans toute sa pureté, et l'anglais), où les touristes anglais, dont le nombre grandit chaque année, ne les aient habitués à penser et à parler plus facilement et plus souvent en anglais qu'en français.

* * *

Cependant, dans les îles normandes, le français a pour derniers refuges les États et les cours royales de Jersey et de Guernesey. Il est resté la langue officielle, celle de la politique, de la loi, de l'administration et de la justice, comme l'anglais est devenu la langue du commerce et du foyer. Décisions des États, comptes administratifs, jugements et ordonnances de justice et de police, ces manifestations de la vie publique sont en français. La langue française est considérée par ceux des habitants qui savent réfléchir comme la garantie de leur autonomie. J'en manifestais à la fois ma satisfaction et mon étonnement à un des personnages les plus importants des îles, lui disant qu'au premier abord on ne saisisait pas le lien entre la conservation du français comme langue officielle et l'autonomie des îles. « Je vais vous le dire, m'a-t-il répondu en substance. Du jour où dans nos États et à la Cour royale nous ne parlerons plus que l'anglais, c'en sera fait chez nous de la coutume française de Normandie, c'est à dire de notre droit civil. Avec la loi anglaise nous recevrons bientôt des juges venus d'Angleterre, et alors disparaîtra notre magistrature issue des suffrages populaires. Puis un parti nombreux réclamera à la place de nos États locaux la représentation directe de nos îles à Westminster. Nous tomberons au rang d'un comté anglais, pas même d'un comté, d'un bourg pourri. Alors, adieu nos franchises de douanes et la légèreté de nos impôts. Nous serions soumis à l'inconstance. L'Angleterre ne veut-elle pas déjà, aujourd'hui même, nous soumettre à ses droits sur le thé, sur le café et sur le sucre ! »

Aussi, le parti anglais a-t-il essayé d'emporter les dernières forteresses où se sont retranchées la langue française et l'autonomie locale. A Jersey, il a complètement échoué devant la résistance des grandes influences du pays, qui n'ont jamais voulu admettre la langue anglaise comme facultative dans les États et à la Cour, craignant qu'elle n'y devint bientôt obligatoire. Trois fois, en dix ans, elles ont fait repousser des tentatives toujours infructueuses mais opiniâtrement renouvelées. A Guernesey, au contraire, la résistance a faibli. Des membres ont été élus à la Cour et aux États, qui refusaient d'employer une autre langue que l'anglais, et, grâce à la tolérance du bailli, la langue anglaise s'est glissée par cette brèche dans une position que la loi du pays lui interdit d'occuper.

* * *

Mais ce qui doit intéresser plus particulièrement l'Alliance française, c'est qu'il y a, dans l'archipel normand, un grand nombre de Français, en majeure partie originaires de la Bretagne et de la Normandie, près de 8,000 sur 54,000 habitants à Jersey, environ 3,500 sur 35,000 habitants à Guernesey. La plupart sont des maîtres d'hôtel, des marchands, des propriétaires à Guernesey, des locataires à long terme à Jersey, des ouvriers surtout qui viennent travailler aux champs de pommes de terre de Jersey, aux carrières de granit, aux serres à tomates, à fleurs et à raisins de Guernesey. Il leur faut des écoles, et celles où ils peuvent aller apprendre le français ne sont encore ni assez nombreuses, ni assez vastes, ni assez riches. Actuellement, il y a à Jersey six écoles françaises de garçons ou écoles mixtes où le français est enseigné au moins autant que l'anglais par des maîtres qui sont Français.

Les États de Jersey ont récemment voté une loi établissant dans l'île l'obligation de l'instruction primaire, sans en établir la gratuité. Les directeurs des écoles françaises en attendent les plus heureux résultats, car beaucoup de nos malheureux compatriotes, poussés par les nécessités de la vie ou le désir du gain, s'abstenaient absolument de faire donner la moindre instruction à leurs enfants, qui s'habituèrent rapidement à ne parler que l'anglais avec leurs petits camarades. La loi les contraindra désormais à mieux remplir leurs devoirs de parents et de Français.

A Guernesey où l'instruction obligatoire n'existe pas, il y a trois écoles françaises. Deux, l'une de garçons, l'autre de filles, sont à côté de la petite église catholique française de Saint-Pierre-Port. La troisième, une école mixte, se trouve près de Saint-Sampson, à l'Islet, sur le territoire de la paroisse de Valle, près de grandes carrières de granit où travaillent beaucoup d'ouvriers français. Toutes sont misérables et sollicitent des secours. Celle de l'Islet, en particulier, n'est qu'une petite chapelle dénuée: le service fini, on tire un rideau et la classe commence.

Verzeichnis

neuphilologischer Vorlesungen an Universitäten deutscher Zunge im Sommersemester 1895.

Berlin. Tobler, Provenzalische Sprachproben; Dante; Romanisches Seminar. — Schultz, Altfranzösische Texte; Voltaire und Rousseau. — Pariselle, Neuf französische Übungen; Émile Augier (Sem.) — Geiger, Französische Aufklärungslitteratur. — Rossi, Italienische Grammatik; Italienische Syntax; Benvenuto Cellini. — Zupitza, Geschichte der englischen Konsonanten und Flexionen; Oliver Goldsmith's Lustspiele; Englisch Seminar. — Harsley, Englisch Leben; Englische Übungen; Seminarübungen.

Freiburg i. B. Baist, Das altfranzösische Rolandslied; Spanische Übungen; Portugiesische Übungen; Romanisches Seminar. — Levy, Italienisch für Geübtere; Die moderne Dichtung Südfrankreichs. — Sarrazin, Évolution de la poésie dramatique au 19^e siècle; Der Kampf um die Reform des französischen Unterrichts an deutschen Schulen; Molières Femmes savantes (Sem.); Stilistik (nach Plattners Stilschule) nebst Colloquium über eingereichte Arbeiten. — Schröder, Geschichte der englischen Litteratur im Mittelalter; Über Alfred Tennyson, mit Erklärung ausgewählter Proben aus seinen Dichtungen; Mittelenglische Übungen (Sem.) — Caro, Lektüre und syntaktische Analyse eines neuenglischen Prosatextes; Übersetzung eines deutschen Prosatextes ins Englische; Englische Lektüre für Anfänger mit Einführung in die Elemente der Laut- und Formenlehre.

Giessen. Behrens, Geschichte der französischen Litteratur. I. Das Epos; Die ältesten französischen Sprachdenkmäler; Ausgewählte Kapitel der Laut- und Flexionslehre des Englischen; Seminar-Übungen. — Pichler, Französische und englische stilistische Übungen; Französische und englische Lektüre und Interpretation.

Heidelberg. Neumann, Historische Grammatik der französischen Sprache. I. Lautlehre; Interpretation eines altfranzösischen Textes; Übungen mit Zugrundelegung von Förster und Koschwitz' Altfranzösischem Übungsbuch. I; Anleitung zu wissenschaftlichen Arbeiten. — Schneegans, Geschichte der französischen Litteratur des 16. Jahrhunderts; Übungen im schriftlichen und mündlichen Gebrauch des Französischen. — Ihne, England, Land und Leute, Verfassung, Verwaltung und Sitte; Englische Übungen (Sem.). — Schick, Einleitung in das Studium des Alt- und Mittelenglischen; Das englische Drama unter den ersten Stuarts; Die altenglischen Rätsel (Sem.). — Sütterlin, Geschichte der Wortbildung im Deutschen und Englischen.

Jena. Cloetta, Einführung in die romanische Philologie; Corneille's Cid; Dante's Leben und Werke; Altfranzösische Übungen. — Franz, Über die Sprache Shakespeares; Altenglische Texte; Neuenglische Übungen; Mittelenglisch (Sem.).

Leipzig. Birch-Hirschfeld, Geschichte der französischen Litteratur im 16. und 17. Jahrhundert; Erklärung von Corneille's Cid (Sem.); Besprechung schriftlicher Arbeiten (Sem.). — Settegast, Französische Syntax; Spanische Grammatik und Lektüre. — Weigand, Altfranzösische Grammatik. I. Lautlehre; Historische Grammatik der rumänischen Sprache. I. Lautlehre; Lesen und Erklären rumänischer Texte (Sem.); Neuf französische Sprech- und Schreibübungen (Sem.). — Wülker, Einleitung in das Studium Chaucers nebst Erklärung der „Canterbury Tales“; Erklärung von Spencers Faery Queen. — Sievers, Beowulf. — Mögk, Dänische Übungen.

München. Breymann, Historische Grammatik der spanischen Sprache nebst Interpretation von Calderons „La Vida es sueño“; Boileaus Leben und Werke nebst Interpretation des „Art poétique“ (in französischer Sprache); Französische Aufsatz-, Aussprache- und Übersetzungsübungen. — Hartmann, Italienische Syntax, mit Lektüre von Manzoni's „Promessi sposi“. — Köppel, Historische Grammatik der englischen Sprache. III: Die romanischen Elemente der englischen Sprache; Encyclopädie der englischen Philologie; Sprachliche und litterarhistorische Übungen (Sem.).

Strasburg. Gröber, Erklärung des altfranzösischen Rolandsliedes; Seminarübungen. — Schneegans, Blüthezeit der französischen Litteratur; Leichte italienische Übungen; Alfieri. — Röhrig, Zusammensetzung der Wörter; Gattungen in der französischen Dichtung; Lektüre von Scribes „Bataille des Dames“; Französische Litteraturgeschichte von 1800—1820; Briefwechsel zwischen Schiller und Goethe; Leichte Übungen; Lektüre von Dumas' „Démourelles de St. Cyr“. — Brandl, Historische Grammatik des Mittel- und Neuenglischen; Übungen an Marlowe's Doctor Faustus. — Miller, Einführung in das Angelsächsische; Literature of the Restoration; Praktische englische Grammatik; Landeskunde: London; Übersetzung von Eichendorff's Taugenichts.

Tübingen. Voretzsch, Altfranzösisch; Dante's Divina Commedia. — Pfau, Le Lutrin de Boileau; Histoire et analyse des comédies de Labiche; Französ. Seminar. — Hoops, Engl. Elementarübungen; Shakespeares Hamlet; Beowulf u. d. angelsächs. Dichtungen; Engl. Sem. — Bohnenberger, Phonetik.

Abgeschlossen am 15. Februar 1895.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsnr, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, daß alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsnr in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

Hierzu eine Beilage von der N. G. Elwert'schen Verlagsbuchhandlung in Marburg/H. der Beachtung der Leser empfohlen.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich.

Preis pro Semester M 4.

Inhalt.

Abhandlungen. A. Gittée, Un peu d'Histoire à propos de Jeux d'Enfants.
Besprechungen und Anzeigen. I. Belletristik. Loti, Le Désert. — Rod, Les Roches blanches. — Magnin, L'Année d'autrefois en Provence. — Chronique littéraire.
II. Theater. Lemaitre, Le Pardon. — Gyp, Mademoiselle Eve.
Zeitschriftenchau.
Neue Erscheinungen. I. Philologie und Pädagogik. II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.
Vorlesungsverzeichnis. — Italienischer Ferienkursus.

Abhandlungen.

Un peu d'Histoire à propos de Jeux d'Enfants.

L'autre jour, en feuilletant au hasard ce bon Froissart, je tombe sur son *Espinette Amoureuse* où il fait mention entr'autres d'une quantité de jeux auxquels s'amusaient alors les grands seigneurs à la cour de France. Ces ouvrages oubliés ouvrent parfois des percées sur la vie de nos ancêtres. L'*Espinette Amoureuse* nous fournit des informations très curieuses sur l'état d'âme de l'homme médiéval.

Notre ancêtre du moyen âge était un grand enfant. Il s'amusait à peu de frais, tout comme nos enfants modernes. Bien des jeux qui ne sont actuellement plus connus que des petits nous rappellent une phase antérieure de l'évolution humaine. Tel est par exemple encore le jeu du «trou en terre» auquel je pensais en feuilletant Froissart.

C'est une farce très connue dans le monde des enfants que celle du «trou en terre». Bien des lecteurs se rappelleront peut-être en avoir été un jour victime. Nul doute que cette farce ne soit répandue en Allemagne comme dans toute l'Europe Occidentale.

Voici en quoi consiste le tour à jouer.

On fait un trou en terre et on le remplit d'eau; on le recouvre de petites branches savamment disposées et enfin d'une mince couche de terre bien nivelée qui ne permette pas de le distinguer.

Pendant que tout s'apprête, que l'un apporte les matériaux, que l'autre construit, qu'un troisième est mis à contribution pour fournir le liquide requis, on s'est mis d'accord sur le choix de la victime, un enfant qui ignore absolument ce qui se trame. — Sitôt les préparatifs terminés, un excellent camarade va le prendre par le bras, et lui raconte une histoire intéressante, si intéressante, que captivé, entraîné, il ne peut pas ne pas mettre le pied sur l'endroit dangereux.

Cette farce — qu'à première vue on jugera banale — a une histoire bien curieuse.

De nombreuses relations de voyages nous ont appris depuis longtemps que le trou en terre est une des ruses auxquelles les peuples sauvages ont recours, soit pour attraper un animal, soit pour surprendre un ennemi.

Ce procédé si simple doit dater de très loin.

Dès que le besoin d'aliments empruntés au monde animal se fit sentir chez l'homme primitif, il dut songer à s'armer la main artificiellement. — Avec les animaux d'une certaine taille jusqu'à celle du loup, par exemple, il se sentait bien de force à engager la lutte; mais avec de plus gros, ses moyens physiques ne suffisaient plus: il se vit bientôt obligé d'avoir recours à des ruses. — La fosse, qui, à la surface, ne se distinguait guère du reste du sol, fut un des moyens qui durent se présenter les premiers à son esprit.

Nous trouvons cette ruse en usage chez nos ancêtres germaniques. — Sigurd, dans les *Niebelungen*, se cache dans une fosse sur le chemin

que devait suivre le dragon quand il allait boire, il couvre le trou de branchages et de feuilles, et perce ainsi le monstre avec son glaive par en-dessous. —

Chez les sauvages, la fosse est encore aujourd'hui une ruse de guerre. — Stanley, entre autres, pendant son voyage d'exploration au Congo, eut bien à compter avec cette ruse. C'est par ce moyen que les peuplades moins hospitalières essayèrent constamment de l'arrêter et de le gêner dans ses mouvements. Assez souvent le sentier était entrecoupé de trous peu profonds, remplis de pointes aiguës recouvertes de larges feuilles. Pour tous ceux qui, marchant nu-pieds, y tombaient, la souffrance était terrible; souvent la pointe transperçait le pied de part en part; quelquefois la pointe restait dans les chairs et il en résultait des plaies gangréneuses. — A l'approche de chaque village se trouvait une route presque droite, d'une centaine de mètres de longueur et de quatre ou cinq mètres de largeur, sans broussailles, mais hérissée de ces pointes, soigneusement et habilement dissimulées.¹

Dans le cours des siècles, la fosse acquit un caractère plus inoffensif.

La société civilisée, actuellement, ne la connaît plus que comme un jeu d'enfant. — L'exemple emprunté à l'épopée germanique prouve cependant qu'il appartient à notre antiquité, et qu'il eut primitivement le caractère qu'il a encore chez les sauvages modernes.

* * *

Maint objet de notre civilisation matérielle ancienne a une histoire semblable. — Dès que, dans la marche successive du progrès, un objet était devenu inutile, il sortait de l'usage pratique souvent pour tomber en partage aux enfants. Les instruments des générations précédentes sont ainsi souvent devenus les jouets des suivantes. Il est vrai qu'on les connaissait peut-être déjà comme jouets d'enfants alors qu'ils existaient encore dans la vie pratique. — Bien des choses de la vie enfantine ont leur origine dans l'esprit d'imitation, inné à l'homme et surtout à l'homme jeune: les enfants „jouent aux écoles“; ils s'habillent comment père et mère; ils font du pain avec du sable et un dé, ou préparent, du moins les petites filles, tout un dîner. Ce penchant existe même chez les sauvages. Les voyageurs ont relaté comment les enfants

des sauvages représentent une chasse au moyen de maquettes faites en argile, qui doivent figurer des buffles et d'autres animaux.

C'est par esprit d'imitation, par mimétisme, que les armes de l'homme primitif, l'arc et les flèches, furent adoptés comme jouets par les enfants, et ces objets se sont par là transmis jusqu'à nous. — Comme armes effectives, nous pouvons poursuivre ces objets à travers les siècles. — L'homme médiéval les avait apportés de son état sauvage; les progrès effectués, particulièrement l'invention de la poudre, les firent disparaître, mais ils continuèrent à exister comme jouets d'enfants. — L'arquebuse, un perfectionnement local et relativement récent de l'arc, eut le même sort; la fronde aussi. — Certains usages même appartenant antérieurement à la vie usuelle, se retrouvent dans la vie enfantine: c'est ainsi que certains jeux de petites filles rappellent d'anciennes cérémonies de mariage.

D'autre part, les jeux qui actuellement n'amuse plus que les petits, étaient autrefois en honneur en dehors de ce monde-là. — A notre époque, il n'arrive probablement plus à de grandes personnes de jouer aux billes. Il y a à peu près une trentaine d'années, c'était le cas, cependant, et même dans nos grandes villes. Dans ma jeunesse, j'ai pu observer cela très souvent notamment à Gand en Flandre. Il est vrai, c'était au bon temps où chaque soir en été on pouvait voir le pâtre communal ramener de la prairie banale les vaches des habitants, alors que les sons bien connus de sa corne attiraient tous les enfants sur les seuils. Actuellement les vaches des citadins appartiennent au passé, de même que le jeu de billes chez d'autres que des enfants. Quel jeune homme, dont la lèvre se couvre d'une ombre de moustache, s'oublierait maintenant à ces petits jeux-là?

Il y a d'autres exemples. — Le fameux jurisconsulte hollandais Hugo Grotius tuait le temps dans sa prison de Loevenstein en jouant à la toupie! L'homme du XIX^e siècle se figure difficilement une chose pareille. — Au XVII^e siècle, pendant les fêtes de mariages, on voyait encore un des invités se laisser littéralement berner; avec ou sans son consentement préalable, c'était là un des numéros du programme.

Si le fait, qui est parfaitement authentique, prouve que les plaisirs dans ces temps-là étaient plus bruyants qu'à présent, on peut en déduire qu'on était aussi moins exigeant sur l'espèce,

¹ Wauters, Stanley au secours d'Emin-Pacha. Brux. 1890, p. 302.

la nature de l'amusement. — Rien d'étonnant dès lors, si les dames de cour de la reine Elisabeth d'Angleterre s'amusaient à un jeu appelé barbey-break, une espèce de barres ou de jeu de poursuite, qui n'est plus connu que des enfants actuellement. — L'Espinette Amoureuse prouve que les seigneurs à la Cour de France en faisaient tout autant. — Quoique la simple mention du nom dans Froissart ne nous permette pas toujours de déterminer exactement le jeu, le texte est assez clair pour nous apprendre que ces nobles comtes et barons s'amusaient à jouer aux pierrettes, à la queue-leu-leu (keuve leu leu), ainsi qu'à un autre jeu qui ne ressemblait pas mal à notre jeu de «cache-cache» (réponniaux).

Autres temps, autres mœurs. — La jeune génération s'amuse de ce que l'ancienne honorerait et louait. Les éléments d'une civilisation antérieure sont chaque fois descendus d'un échelon dans l'estime de l'homme, pour venir échouer dans le monde des enfants. — Si nombre de choses appartenant à la vie des petits ont derrière elles une histoire honorable, il faut conclure qu'autrefois aussi l'homme avait dans le cœur plus de simplicité et qu'il était bien plus près de l'enfant qu'il ne l'est de nos jours.

Liège.

AUG. GITTÉE.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Belletristik.

Pierre Loti, Le Désert. Paris 1895, C. Lévy.
Frs. 3,50.

L'analyse du *Désert* de Pierre Loti — cela se pourrait limiter à la transcription littérale de quelques phrases de ce journal de sensations où il convient, selon le vœu de l'auteur, de ne chercher ni aventures, ni intrigues romanesques, «rien que la fantaisie d'une lente promenade au pas des chameaux berceurs dans l'infini du désert rose...»

Le désert aperçu au travers d'un tempérament d'artiste, c'est tout le livre en effet, et ce désert c'est celui d'Arabie au bout duquel apparaît Jérusalem, la ville pleine «d'ineffables fantômes»: joies pures méritées par ce long recueillement dans les solitudes.

Donc tout à coup, après Suez «plus personne et plus rien à la tombée du soir désolé... Tout de suite, autour de nous c'était l'infini vide, le

désert au crépuscule, balayé par un grand vent froid». Et le désir physique prend Loti de courir dans ce vent jusqu'à un prochain monticule pour voir plus loin encore, plus loin dans l'attrante immensité... «Et c'était sinistre tellement qu'une mélancolie de source ancestrale et lointaine tout à coup se joignit à l'attrance du vide.»

Mais, ce n'est pas sinistre toujours. Loti qui a corrigé vite l'initiale tristesse par la joie de revêtir des costumes arabes grâce auxquels, lui semble-t-il, sa personnalité est modifiée, Loti goûte la splendeur des levers et la magie des couchants, le charme de l'incomparable oasis, la poésie de l'orage qui fait régner une «épouvante d'apocalypse»; il se grise de «silence et de non vie», tandis que passe un air salubre qui est comme «la respiration du désert»; il savoure de «spéciales voluptés: son esprit s'endort à l'allure lente et monotone «de la grande bête infatigable qui s'en va, s'en va sur ses pattes longues»; il est gagné à l'inédite splendeur de ces régions invariables d'où sont absents ces leurres éphémères, les forêts, les verdure ou les herbages.

Mais le désert n'a pas qu'un aspect: Loti a noté ses changeantes teintes et nous avons ainsi toute une collection de déserts, le désert cendré, le désert granit rose et toute la gamme des gris, des bruns et des bleus.

Une halte au Sinaï nous vaudra une très belle description de la «demeure de la solitude», et c'est à regret qu'il s'éloigne de la basilique justinienne, «relique des temps et d'un passé si lointain et si présent pourtant qu'il inquiète l'esprit.»

Il éprouve au point de nous communiquer le frisson «l'impression d'un recul dans l'antérieur des âges.» Il n'est pas jusqu'à un reflet de soleil, qui, à ses yeux, «n'ait l'air de quelque lueur des jours anciens».

L'oasis de l'Oued-el-Ain «avec quelles images de fraîcheur la peindre!» et ce golfe perdu d'Akaba: «O l'étrange et unique mer jamais sillonnée de voiles, éternellement silencieuse et chaude», et l'Arabie surgissant dans une épouvante splendide, enfin, après le dangereux désert de Tih infesté de Bédouins pillards, Gaza au soleil d'un matin de Pâques. Tel est ce livre, collection de précieuses aquarelles où d'ailleurs le coloris des mots est pour ainsi parler sentimental.

Peut-être quelques lecteurs, de ne point trouver dans le *Désert* un drame d'âme ou un récit d'aventures romanesques, éprouveront-ils quelque

déception, dissipée promptement au prestige de ces lieux où sans doute ils n'iront jamais et qu'un livre évocateur met tout près de leurs yeux et de leurs mains.

Et ces magies lointaines ne perdent rien à se préciser.

Athée par un vouloir réfléchi de son esprit, l'artiste en Loti demeure anxieux, tant la ferveur inavouée d'antérieures croyances demeure déposée en ces simples mots auxquels son art sait prêter une âme inédite — et cette contradiction ne laisse pas que d'être savoureuse.

Si, dans son œuvre, le «Desert» n'est pas appelé à figurer au premier rang, du moins Loti y fait-il preuve d'une géniale souplesse de paysagiste, d'un art singulier à varier l'expression du vide, de l'illimité et du monotone.

Straßburg.

J. AYMARD.

Edouard Rod, Les Roches blanches. Paris 1895, Perrin et Cie.

Dies letzte Buch des Verfassers, welcher anfangs sich den Naturalisten angeschlossen hatte, nunmehr aber, wie allein schon aus der an Brunetière gerichteten Widmung des Werkes hervorgeht, eine andere Richtung, etwa die der Psychologen, verfolgt, behandelt die Schwierigkeiten, welche ein junger, sehr armer protestantischer Theologe, Trembloz, beim Eintritt in sein Pfarramt in Bielle, der kleinen Stadt des Waadtlands, zu bestehen hat. Sohn eines armen Bauern, hatte er, um seine Studien unter den größten Entbehrungen zu vollenden, Anhalt nur bei seiner Mutter gefunden, die nach dem Tode ihres Mannes, da sie sich mit der Frau des älteren in den Besitz des kleinen Guts gelangten Sohnes nicht vertragen konnte, nun den stets von ihr gestützten jüngeren in seine neue Pfarrwohnung begleitet. Diese Schwierigkeiten erwachsen ihm zum kleinen Teile auch von seiner Mutter, die, eingebildet auf den Rang ihres Sohnes, durch ihr etwas hartes Wesen ihn mit einzelnen seiner Pfarrangehörigen zu überwerfen anfängt, während er bemüht sein will, sich mit allen gut zu stellen. Weniger Schwierigkeit, als ihm anfangs eingeredet worden war, kommt von seinem alten Amtsgenossen, dem Prediger Sordes, her, der immer noch nur die zweite Stelle einnimmt, obgleich er schon dreißig Jahre in der Stadt ist, und der schon fünf andere ihm vorangestellte Amtsgenossen aus der Pfarre fortzubringen verstanden hatte. Die erste Un-

einigkeit mit ihm entsteht, als aus einem Asyl für arme Mädchen Rose, eine von ihnen, welche in andere Umstände gekommen war, entfernt werden soll, wofür Sordes mit großer Bestimmtheit eintritt, während Trembloz für Nachsicht stimmt, wobei er von einer der Aufsichtsdamen, der Frau Massod de Bussens, Unterstützung findet, die zuletzt das junge Mädchen in ihr Haus nimmt. An den Mann dieser Frau hatte er einen Empfehlungsbrief nach Bielle mitgebracht, in Folge dessen er von ihm zu Tisch eingeladen worden war; seine erste Predigt hatte, trotz seiner anfänglichen bei ihm üblichen Befangenheit, die Frau, mehr noch als sein erster Besuch, bei dem er sich noch nicht recht gesellschaftsfähig zeigte, für ihn eingenommen; die Unterstützung des gefallenen jungen Mädchens bringt sie einander näher: bei einem Besuch, den er ihr, zufällig in Abwesenheit ihres Mannes, macht, führt sie ihn in ihrem Besitztum herum, bis nach den Roches blanches, und erzählt ihm eine an diesen Platz sich knüpfende Legende, nach welcher ein in den Trappistenorden getretener Herr für eine früher von ihm verehrte Dame, die den Schleier genommen hatte, eine erneute Leidenschaft faßt, ohne, vielleicht aus Zartgefühl, den Schluß der Legende auszuführen. Obgleich Trembloz aus seinem Studienwinter in Paris noch die Erinnerung an eine junge Dame bewahrt, für die er nur aus der Entfernung geschwärmt hat, entwickelt sich zwischen ihm und Frau Massod, die ganz jung, um der unangenehmen Häuslichkeit einer Tante zu entgehen, sich mit einem wenig gefühlvollen aber pflichttreuen Ehrenmann verheiratet hat, und deshalb eigentliche Liebe noch nicht kennt, eine stille beiderseitige Zuneigung. Die Zuvorkommenheit, welche sie bei seinem Abschied von diesem Besuch einem ihr längst bekannten Nachbar, einem feingebildeten atheistischen Amerikaner Leen, beweist, erregt in ihm Eifersucht; er erschrickt bei der Wahrnehmung, daß er sie liebt, und versucht deshalb, sich in seinen religiösen Empfindungen und sittlichen Entschlüssen zu befestigen. Seine Mutter möchte ihn mit der halbblödsinnigen Tochter seines Kollegen Sordes, die eine starke Neigung für ihn verrät, weil sie von der Frau desselben einmal Vermögen zu erwarten hat, verheiratet sehen. Aber seine Gedanken kehren immer wieder zu der geliebten Dame zurück, besonders an einem Sonntag, wo er seine Predigt fast an sie richtet. Wenngleich er sich vorgesetzt hat, sie nicht mehr aufzu-

suchen, kommt er doch wieder in ihre Nähe, um so mehr als er die Aufforderung Leen's, seinen beiden halberwachsenen Kindern, einem Mädchen und einem Knaben, lateinischen Unterricht zu erteilen, annimmt. Als sie sich gleich das erste mal vor ihrem Hause schnell von ihm abwendet, fühlt er, in der Meinung, daß sie in gleicher Weise wie er ihre Zuneigung bekämpft, ein unwiderstehliches Bedürfnis, sie wiederzusehen. Frau Massod, von ihrem Mann wegen der armen Rose, die Leen zu sich zu nehmen verspricht, und wegen ihres zwölfjährigen Sohnes Maurice, den sie stets gegen ihn in Schutz nimmt, rauh behandelt, denkt an Trembloz und merkt jetzt mit stärkerem Bewußtsein als früher, daß sie ihn liebt, und daß sie ihren despotischen Mann verabscheut; gegen ihre Gewohnheit verläßt sie am Abend ihren Mann und geht in den Park bis zu den Roches blanches, wo sie wider alles Erwarten Trembloz findet, der ihr gesteht, daß er sie liebt: dies Geständnis erschreckt sie so, daß sie sich gleich von ihm trennt, ihm kurzweg sagend, daß sie ihn nicht wiedersehen werde. Als aber der Doktor Mathorel, der wegen eines Unwohlseins des Knaben gerufen und zum Mittagessen dabehalten wird, erzählt, daß ein Gerede der Leute den Pastor zum Bewerber um die Hand der Tochter seines Kollegen Sordes mache, fühlt Frau Massod sich sehr gequält: sie geht wieder nach den Roches blanches, und wiederum trifft sie dort Trembloz, der bei ihrem Schreck sich mit den Worten entfernt: „Fürchten Sie nicht, ich werde nicht wieder kommen“. Obgleich die Bewohner von Bielle, die zum Teil von dem Pfarrer nicht zu gut denken, von dem zweimal stattgefundenen Zusammenkommen der Frau Massod mit Trembloz nichts wissen zu können scheinen, bringt ihr Gerede doch beide zusammen, da ihnen die abendlichen Spaziergänge des Pfarrers nach den Roches blanches auffallen; man schreibt seiner Leidenschaft für die Dame auch sein Enthalten von allen seinen Obliegenheiten außer dem sonntäglichen Kirchendienst zu. Als er selbst aber, durchwühlt von der Sehnsucht nach ihrem Besitz und befallen von Zweifeln an den kirchlichen Glaubenssätzen, in einer Predigt über den Text „Gott ist die Liebe“ mit Glut geradezu eine freiere Lebensanschauung vorzutragen scheint, geraten seine Zuhörer in Verwirrung und Bestürzung, namentlich auch Massod, der diesmal ohne seine Frau in der Kirche ist. Am folgenden Tage erhält dieser

in einem anonymen Briefe die Benachrichtigung, daß der Pfarrer öfter am späten Abend mit seiner Frau an den Roches blanches zusammen treffe. Er hätte sonst wohl diese seinen Stolz demütigende Angeberei verachtet, aber die Predigt des Pfarrers erscheint ihm wie eine Bestätigung derselben, mehr noch seine Auffindung einer Tuchnadel mit einem kleinen Saphir an jener Stelle. Er spricht deshalb sofort offen und scharf mit seiner Frau, die ihm das zufällige Zusammenkommen mit Trembloz eingesteht; er schlägt ihr vor, auf einige Monate zu verreisen, lediglich um dem ihm unbequemen Gerede und Verdacht ein Ende zu machen. Das thut sie denn auch sogleich, und zwar ohne sich von dem Pfarrer zu verabschieden, und ohne, wie sie es allerdings wünscht, ihren Knaben mitzunehmen. Nach einer Blumenausstellung, zu der Massod das Meiste beigesteuert hat, kommt er erst, nachdem er seine Frau nach dem Bahnhof begleitet hat, mit dem Knaben, den er durch ungewöhnlich freundliche Worte über die Trennung von seiner Mutter beruhigt, am späten Nachmittag; Trembloz, der bei dieser Festlichkeit nicht fehlen zu dürfen geglaubt hat, wird von ihm ohne Anrede kalt begrüßt. Der Pfarrer geht mit Leen zusammen weg, der ihm den Schluß der Legende von den Roches blanches mitteilt: als der Herr der Nonne an dieser Stelle zu wiederholten malen begegnet und sie zuletzt sich küssen, werden sie in diese Roches blanches verwandelt. Trembloz, dadurch über die Sündhaftigkeit seiner Liebe aufgeklärt und davon zurückgebracht, denkt jedoch bei sich, daß sein Herz nunmehr sich nur zu versteinern habe.

Man wird aus diesem meinem Bericht sich überzeugt haben, daß es in diesem Romane sich nirgends um spannende Ereignisse, sondern nur um die sehr gelungene Schilderung verschiedener Persönlichkeiten und ihre oft wechselnden Gemütsstimmungen handelt. Wer daran und an der Darlegung der Eigentümlichkeiten einer schweizerischen Kleinstadt Geschmack findet, wird das Buch, das gegen andere französische Romane wenigstens neu ist, mit Genuß lesen.

Berlin.

H. J. HELLER.

P. Magnin, L'Année d'autrefois en Provence.

Paris 1895, Duc. Frs. 3,50.

C'est un livre d'excellente vulgarisation sur les mœurs et coutumes du Midi. La *Fête des*

Rois, le *Carnaval*, la *Mi-Carême*, la *Semaine sainte*, la *Fête-Dieu*, les *Moissons*, la *Saint-Eloi*, les *Vendages*, la *Toussaint*, etc., sont autant de jolies études de mœurs locales. La *Cueillette des olives*, que nous nous plaisons à citer, donnera une idée du genre excellent de cette œuvre dans laquelle l'auteur nous parle beaucoup du passé et autant du présent.

«Ce n'est plus la riante saison des roses, et les joyeux refrains du pressoir des vendanges ont, depuis longtemps, cessé; pourtant, à travers la belle Italie, dans l'antique Hellade, au sein de l'Espagne et de la Provence, il est encore, en plein hiver, pendant les jours tristes, une abondante et douce récolte qui, elle aussi, a son charme, son originalité, sa poésie: c'est la cueillette des olives.

«Importé sur nos côtes par les Phocéens plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, l'olivier exhale les premières senteurs de sa fleur parfumée et disposée en grappes dans les derniers jours du mois de mai; vert sombre au-dessus, d'argent mat au-dessous, son feuillage à deux tons, trachant sous l'azur immaculé du ciel, se courbe avec grâce, ondule à la brise comme le flot blanc d'écume d'une mer suspendue, et souligne d'un frappant contraste les paysages déjà si vivants et si richement colorés des provinces du Midi. A la fin d'octobre, la chair de son fruit prend, en se gonflant, une blonde couleur verte qui se nuance insensiblement, se tache, bleuit, passe au brun foncé et arrive enfin jusqu'au beau noir d'ébène reluisant et poli, signe certain de sa maturité. Vers cette époque seulement, c'est-à-dire à la mi-novembre, commence la récolte du fruit sacré, dont l'antiquité païenne, de par la loi, ne confiait la cueillette qu'aux vierges et aux chastes épouses.

«Sous le ciel clément de la Provence, l'opération du gaulage des olives est simple, charmante, pittoresque et parfois même agréable, malgré les rigueurs de la saison. Dès l'aurore, des groupes de paysans, munis de tiges flexibles et de roseaux, se répandent dans les champs, le long des pentes et des ravins ou sur les coteaux ensoleillés. Une fois sur les lieux, leur premier soin est de tendre au-dessous de l'arbe de larges pièces d'étoffe grossière pour y recueillir la plus grande quantité de fruits; cela fait, ils grimpent dans les branches, s'arc-boutent sur un point d'appui, et infligent aux plus hautes cimes, au moyen de leurs baguettes, de petits coups saccadés, de manière à détacher l'olive

sans intéresser les rameaux destinés à la récolte prochaine.

«Quand l'astre du jour monte à l'horizon, plusieurs arbres ainsi dépouillés ont déjà subi le même sort, mais bientôt, mères, épouses et filles, aïeules aux mains calleuses et flétries, fermières au teint rose et vermeil, enveloppées dans leurs robes de cotonnade et leurs tartans de grosse laine, viennent en troupe achever l'œuvre commencée: les unes s'appliquent à «traire» les branches les plus basses laissées tout exprès par les abatteurs pour la préservation de la ramure, et à laisser tomber en pluie dans leurs tabliers le joli petit fruit, qu'elles désemparent par une adroite et délicate pression des doigts; les autres, inclinées ou à genoux, après la mise en sac des olives étalées sur les larges pièces de toile, s'apprêtent à ramasser une à une celles, plus nombreuses, que le choc a fait rebondir çà et là sur le sol. Entre temps, et tandis que la grive, surprise et friande de l'olive, sort effarée du sein du feuillage touffu, une brune enfant aux yeux noirs entonne une tendre romance que l'écho du vallon opposé répète au milieu du silence imposant de la nature; cette autre, mélancolique et rêveuse, jette par instant un furtif regard d'amour vers un tout jeune abatteur juché non loin d'elle sur une haute branche, avec lequel, dans huit mois au plus, au temps des beaux épis d'or, elle doit s'unir par les liens du plus doux hyménée; enfin, pendant le cours de l'interminable travail, les bonnes vieilles gens devisent à mi-voix, caquettent à leur aise, se racontent les lointaines aventures de leur passé ou bien encore renchérissent sur les propos grivois de quelque ancienne légende du pays.

«Mais déjà le soleil empourpre l'Occident; sacs, corbeilles et paniers débordent du luisant petit fruit ovale tout gonflé de l'onctueuse liqueur; lentement, le groupe descend la colline, la brise fraîchit, le crépuscule commence, et l'on s'achemine gaiement vers la ferme où le précieux fardeau est empilé sur la cueillette de la veille et celle des jours précédents.

«Là, sous l'œil vigilant de l'aïeul, journaliers, garçons de service et petits enfants, une pelle de bois à la main, s'empressent de «vanter» les olives déposées en tas et d'aérer ainsi la masse, afin d'éviter la moisissure et la fermentation. L'opération, renouvelée une ou deux fois par jour, consiste à élever en l'air l'instrument et à laisser ainsi «couler» le fruit à hauteur d'homme. Sitôt la besogne faite, le sub-

stantiel souper du soir est servi et, après une courte veillée, jeunes et vieux s'en vont prendre un repos bien gagné, pour recommencer, dès l'aube du lendemain, les mêmes rudes labeurs, jusqu'au jour de clôture, où chaque ferme à son tour réunit amis, voisins et travailleurs dans une agape intime et fraternelle; maintes fois, le meunier du moulin le plus proche est appelé à cette fête, afin de choquer le verre avec toute la maisonnée, et ce dernier, en revanche, avant le transfert de la récolte au moulin, mesure, en présence de toute la famille, les tas d'olives mis jusqu'alors au grenier, pour que chaque propriétaire puisse se rendre un compte à peu près exact de la quantité d'huile qu'il est en droit d'espérer.

«La cueillette de l'olive, en Provence, se termine vers la deuxième quinzaine de février, à cause des semailles et des autres cultures hâtives des terres privilégiées du midi de la France, où la nature a permis de recueillir, pendant les mauvais jours, comme une manne céleste, ce fruit délicieux dont la pulpe embaumée se changera bientôt en une blonde liqueur verte, pailletée, à la lumière, d'étincelants reflets d'un luxueux jaune d'or.

«Cette intéressante transformation s'opère au sein des manoirs abandonnés ou dans les dépendances des antiques demeures seigneuriales appropriées à cet usage. Dans les campagnes du Midi, les machines destinées au travail d'extraction sont encore d'une simplicité rudimentaire et ne fonctionnent ni à la vapeur, ni à l'électricité. Etablis, la plupart, sur de minuscules cours d'eau, les vieux moulins à huile de Provence sont d'un aspect à la fois curieux, aimable, réjouissant. Là, point de chômage pendant l'époque de la récolte: dès le seuil, une buée douce et pénétrante dilate les poumons de son arôme enivrant; une température de serre chaude, toujours égale, règne à l'intérieur; de primitifs lumignons brûlent nuit et jour le long des murs noircis, et la frileuse araignée qui cherche un abri sous ces toits hospitaliers, tapisse les plafonds enfumés de ses plus merveilleux tissus. Au dernier plan, dans la pénombre d'une vaste salle, autour d'un arbre central, muni de deux roues dentées mues par la traction de l'eau ou, à défaut, par la force de chevaux de labour, tournent lentement d'énormes meules de grès affectées à la trituration de l'olive; le produit de cette première opération s'écoule dans des cuves *ad hoc* et

donne une huile de choix, appelée «l'huile vierge». Toutefois, le noyau du fruit étant imparfaitement dépouillé de sa chair, il est procédé à une seconde épreuve plus rémunératrice: à cet effet, les résidus provenant des meules sont mis sous presse avec une addition d'eau bouillante, laquelle a pour but de faciliter l'extraction de l'huile contenue encore dans l'olive à moitié broyée; le tout vient se rendre dans des récipients spéciaux où, après un repos d'environ vingt-quatre heures, l'huile, plus légère, monte à la surface et est recueillie au-dessus de l'eau, pour être ensuite mélangée avec celle de la première coulée. La différence des deux produits, comme goût et comme qualité, est sans importance notable pour la consommation.

«De ce côté sont disposés de grands fourneaux de chauffe destinés à entretenir l'eau dans un degré constant de chaleur voulue; sur le premier plan, apparaissent les divers ustensiles indispensables, tels que pelles, chaudrons, cuillers en étain, bassines, tierçons, vases et barils; çà et là, les bras nus, le brûle-gueule aux dents, la peau ointe et luisante, de robustes et solides gars sont préposés à l'entretien des feux, au charroi des sacs, à la surveillance des machines et au mesurage des huiles.

«C'est au milieu de ce cadre et autour d'une épaisse et lourde table de bois blanc, que ces braves prolétaires, paysans pour la plupart, prennent leurs repas, presque uniquement composés de légumes ou de hors-d'œuvre, dans lesquels l'huile est appelée à jouer un rôle des plus actifs.

«Le mets le plus recherché et le plus en honneur pour leur frugal déjeuner est l'*anchoyade* préparée à la mode provençale: de longues tranches de pain posées sur des plaques de cendriers brûlants sont, au préalable, rôties et imbibées de l'onctueuse liqueur; sur ce lit parfumé, sont étendus et pilés de mignons anchoix, délectables petits poissons de conserve des côtes du Var et des Alpes-Maritimes; une fois réduits en pâte sur la surface dorée de la tranche, la miche est représentée devant le brasier et humectée à nouveau d'une huile délicieusement embaumée; dès qu'elle est au point et après avoir, au-dessus, haché menu des oignons, de l'ail, des piments et des fines herbes, on voit ces rudes travailleurs, heureux de leur sort, s'attabler en rond et mordre à belles dents ces

tranches d'un haut goût, si appétissantes et si savoureusement exquises.

«Tel est l'original et charmant spectacle qu'offre à l'œil de l'artiste et de l'amateur la visite d'un moulin à l'huile en Provence. Après cette double extraction du fruit, les résidus de la récolte entière, connus sous le nom de *grignons*, sont revendus à des fabriques particulières appelées *recences*, et ces derniers, soumis à de plus hautes pressions, fournissent encore un liquide oléagineux, de qualité inférieure, il est vrai, mais d'un puissant secours pour la composition de certains produits dans le commerce industriel des grandes villes.

«Aussi l'olivier fut-il jadis en vénération chez nos aïeux et, malgré les plus cruels hivers, quelques-uns de ces arbres aux troncs gigantesques et bizarrement difformes attestent encore, en différentes régions, une longévité de plusieurs siècles. Cependant, depuis l'invasion des ceps américains pour la reconstitution de nos vignobles, et par suite des procédés nouveaux dans la fabrication des essences d'origine étrangère, la culture de cet utile et gracieux végétal est, de nos jours, victime d'une négligence coupable. La vigne nouvelle exigeant les soins les plus délicats, bon nombre de grands propriétaires, les uns par esprit de lucre, les autres par pure imitation, ont hélas! imprudemment arraché ces précieux trésors de leurs champs, et la Provence, à part les hauts plateaux, les gorges profondes et quelques pentes rocheuses, voit ses remarquables plaines se dégarnir peu à peu de l'arbre vert au feuillage d'argent, qui, sous l'azur immaculé du ciel, savait si bien prendre, au souffle des brises, ces molles ondulations pareilles aux blanches lames d'une mer suspendue et soulignait d'un si frappant contraste les paysages déjà si vivants et si diversement colorés des provinces du Midi.

«Terre de l'Eden éternel, ô ma Provence! si la vigne a couvert la plaine, couronne du moins de l'agreste olivier le front de tes collines; ne sois point ingrate envers les munificences du Créateur et l'exceptionnelle douceur de ton climat; que la hache n'achève pas son œuvre impie! Demeure toujours l'enfant gâtée de la nature et, à ce titre, vénère encore, pour ceux qui viendront, ton arbre sacré, symbole d'espérance et de paix, afin qu'un jour, à la suite de quelque nouveau cataclysme imprévu, une blanche colombe, tenant à son bec un rameau d'olivier détaché de ton sol, puisse, comme aux

premiers âges, apporter aux hommes ce signe de la miséricorde divine et de la mansuétude suprême du Tout-Puissant!»

Chronique littéraire.

Le Péché, par M. Charles Buët (Paris, Ollendorff. Frs. 3,50), est une étude de la lutte d'un homme aux aspirations religieuses contre la passion charnelle qui le tient. Le caractère du marquis d'Aiguière est intéressant, et ses amours avec la belle M^{me} Buisson peuvent amener chez quelques-uns assez de dégoût pour les arrêter dans la voie du péché, mais nous craignons bien que nombre de lecteurs ne retirent pas de ce livre tout le bien que l'auteur en espère.

«Un livre comme *le Péché*, dit-il, — l'examen de conscience d'un coupable qui ne l'est pas davantage que le premier venu d'entre nous (?), — n'est donc pas pour troubler qui que ce soit parmi nous. Il expose des vérités humiliantes pour l'orgueil humain, il invoque des atténuations misérables pour des fautes viles, il exhibe toutes les laideurs et tous les ulcères dont pâtit notre honteuse faiblesse. Ah! le vice qu'il dépeint n'a pas de couleurs séduisantes, ni d'excuses littéraires ou artistiques! C'est la chair et sa pourriture, le relent fétide, l'aspect répugnant: le baiser n'y est qu'un poison subtilement distillé par des lèvres où déjà fermente la dissolution prochaine dont le parfum âpre déguise à peine l'odeur abjecte.

«Voilà pourquoi *le Péché* n'est pas un mauvais livre.»

M. Antonin Mulé a écrit, sous le titre **«La Guérite»** (Paris, Charpentier. Frs. 2,50), avec une très grande pureté de style, dans un volume faisant partie de la *Nouvelle Collection* et qui vient de paraître chez les éditeurs Charpentier et Fasquelle, un drame d'un intérêt puissant et d'une réelle émotion. Cet ouvrage, ainsi que tous ceux déjà si appréciés de cette collection, peut être laissé dans toutes les mains; il est accompagné de deux superbes dessins dus à l'artiste Jean-Paul Laurens.

Dans **Entre Camarades** (Paris, Hachette. Frs. 2,25), Albert Cim a retracé avec une bonhomie charmante ses aventures d'écolier et ses plus gais souvenirs d'enfance. La jeunesse ne sera pas seule à se délecter à ces amusants récits; les parents sauront, eux aussi, les apprécier; ils y retrouveront leurs propres impressions, leurs anciennes joies et maintes émotions d'antan, maintes scènes oubliées et qui revivent sous la plume de l'aimable écrivain.

Le nouveau roman de M. Hector Malot, **Amours de jeune** (Paris, Flammarion. Frs. 3,50), n'est pas, croyons-nous, pour satisfaire son auteur. Quant au public, il le lira avec surprise, venant de l'un de ses auteurs aimés. Le rôle du millionnaire Tirolais est révoltant vis-à-vis de sa femme et de son fils; quant à celui du mari complaisant, *La Loqueyrie*, il est ignoble. Ce roman nous stupéfie, étant donné la belle réputation de celui qui l'a signé.

Suzanne Herbain (Paris, Lévy. Frs. 3,50), par Édouard Cadol, est le récit des malheurs d'une jeune fille, mariée par sa famille avec un de ces hommes qui n'ont d'autre mérite que d'avoir vécu la vie parisienne et qui ont acquis dans la grande ville un *brio* qui les fait passer en province pour avoir toutes les qualités. Suzanne est aimée en secret par un jeune homme aussi sérieux que son mari est nul et frivole. Celui-ci est tué en duel et la jeune veuve épouse bientôt celui qui eût mieux fait de se déclarer avant son premier mariage.

Dans le **Dernier rêve** (Paris, Lévy. Frs. 3,50), M. Édouard Delpit nous montre la femme de quarante ans n'ayant jamais connu de l'amour que ce qu'elle en a appris dans un mariage de convenance et s'éprenant tout à coup d'un tout jeune homme. Mais la fille de cette femme aime aussi celui qu'elle adore sa mère. Celle-ci, après une lutte terrible, s'efface devant son enfant et tout s'arrange selon la morale.

Histoire des chiffres et des 18 premiers nombres, par A. L'Esprit. (Paris, Mendel. Frs. 2.)

La numération parlée date des premiers âges de l'humanité: l'homme eut à peine perfectionné son langage qu'il éprouva le besoin de traduire par des signes l'idée de nombre. L'auteur étudie ces signes employés à l'origine des antiques civilisations avec les transformations qu'ils subissent en passant à travers les âges chez les différents peuples. Il arrive ainsi à la numération des Romains et enfin aux fameux chiffres arabes dont la forme, à l'origine, n'avait qu'une très vague ressemblance avec les nôtres.

Puis il examine les treize premiers nombres aux points de vue graphique, philologique et philosophique, c'est-à-dire qu'il donne pour chacun d'eux la forme et le nom qu'ils ont revêtus chez les principaux peuples anciens et modernes, et une notice historique.

Cette dernière partie, anecdotique et toute d'érudition, est un recueil complet des propriétés curieuses attribuées à ces nombres par les anciens: en un mot, ce travail ne s'adresse pas particulièrement aux arithméticiens; tout le monde y puisera de curieux renseignements et chacun y trouvera plaisir et intérêt.

Vieux Parisien liseur.

II. Theater.

J. Lemaitre, Le Pardon. Comédie en trois actes. (Comédie-Française).

Une femme trompe son mari, celui-ci se venge ou il pardonne, — le divorce n'étant point une solution, — mais qu'il ne puisse absoudre entièrement qu'après avoir trompé à son tour l'épouse pardonnée, cela est du domaine du vaudeville. Ce mélange des deux genres, comédie et vaudeville, nous étonne sous la plume de l'éminent critique du *Journal des Débats*. Nous avons cru avoir à applaudir quelque pièce à la Dumas, nous nous sommes trouvés en face d'une farce à la Gandillot. Seulement c'est écrit avec une correction parfaite, et c'est charmant, moralité à part.

Le mariage est une institution fort vilipendée de nos jours; il faut dire, du reste, que notre fin de siècle n'en a pas l'éternelle. Les dames du siècle passé usèrent et abusèrent des coups de canif, mais seulement dans un certain monde. Aujourd'hui, l'adultère fait tache d'huile, et la bourgeoisie qui passait, du moins, pour avoir conservé des mœurs familiales, semble vouloir marcher sur les traces de la noblesse dissolue du dix-huitième siècle. Une femme qui trompe son mari est presque considérée, dans le monde où l'on ne s'ennuie pas, comme une héroïne, et si les dames lui battent froid quelquefois dans les salons, c'est pour mieux l'entretenir de son cas dans l'intimité. Quant au mari, il n'est peut-être plus l'objet de la risée, cela semble si naturel et le cas est si fréquent! Au théâtre, dans les romans, on ne parle que d'adultère. Les dames, et même les jeunes

filles, écoutent et lisent cela comme jadis elles écoutaient des pièces morales et parcouraient des romans moraux. Il est donc évident que pour l'homme qui se marie il y a un aléa qu'il doit peser. Il réfléchira avant de s'engager. C'est à lui à faire un bon choix; c'est à lui à diriger son ménage dans une voie où les risques soient les moins grands pour ce que l'on appelle son honneur. Dans la faute de la femme, l'époux n'est pas toujours sans encourir quelques reproches. La vie mondaine qu'il mène, les fréquentations qu'il laisse faire à sa femme, ses absences fréquentes et plus longues que ses affaires ne l'exigent, sont souvent pour quelque chose dans la catastrophe finale. Une femme négligée rêve d'un amant plus épris, et, ce qui malheureusement arrive est presque fatal.

Mais, quand le mal est fait, quelle conduite tiendra le mari trompé? Mon Dieu, cela est un peu affaire de tempérament, mais il est évident que de toutes les solutions la meilleure est encore le pardon. Seulement le pardon n'est pas l'oubli. Entre deux époux dont l'un a été trompé, que ce soit l'homme ou la femme qui aura commis la faute, même après leur réconciliation, il y a toujours entre eux le souvenir de l'amant ou de la maîtresse. M. Jules Lemaitre pense donc que si les choses étaient égales, tout serait pour le mieux: Hum!

Un savant, l'inventeur d'un quelque chose qui sauve l'existence de nombre de travailleurs, a pris femme. Lui se nomme Georges; elle s'appelle Suzanne. Georges pense peut-être un peu plus au perfectionnement de sa fameuse invention qu'aux soins à donner à son épouse. Il croit sans doute que l'admiration que peut avoir Suzanne pour sa merveilleuse découverte lui donne un tel prestige que cela suffira à sa femme qu'il aime tendrement, mais on sait que le savant est rarement un amant bien épris. Du reste, au théâtre comme dans les romans, les hommes adonnés à la science sont toujours maris trompés.

Bref, Georges, l'homme fort, lorsqu'il a appris que Suzanne lui a été infidèle, n'a pas oublié les caresses de celle-ci. Il l'a cependant chassée de chez lui, mais dans le fond de son cœur il l'aime encore. Il retarde toujours l'introduction de la demande en divorce qu'il voudrait formuler; pour tout le monde sa femme est aux eaux.

Pour ne pas rester seul avec ses tristes pensées, Georges est venu prendre gîte chez un ami d'enfance, Jacques, lui-même marié avec

une jeune femme, Thérèse. Celle-ci se fait la consolatrice de Georges, et comme elle est restée l'amie de Suzanne, elle rêve de réconcilier les deux époux. Elle a deviné que Georges aime toujours sa femme.

Habilement Thérèse fait venir Suzanne chez elle, et les voilà qui causent toutes deux de la situation. Suzanne, pourquoi a-t-elle trompé son mari? Ma foi, cette écervelée n'en sait trop rien. Thérèse à qui est faite cette confidence en reste baba. Quoi? c'est ainsi que vient l'adultère, comme cela, sans savoir, sans rime ni raison!

Georges arrive et Thérèse introduit Suzanne dans une pièce voisine. Une conversation a lieu entre Georges et Thérèse. Le mari trompé ouvre son cœur à la femme de son ami, il lui dit tout son chagrin, il aime Suzanne malgré la faute de celle-ci. Suzanne ouvre la porte, se présente aux yeux de son mari. Thérèse n'a plus qu'à se retirer et à laisser faire.

M. Jules Lemaître a écrit en maître la scène de la réconciliation, en maître, parce que la scène est simple, parce qu'elle est vraie.

La toile tombe pour se relever sur le second acte qui nous montre le ménage parfaitement uni à la surface. Georges et Suzanne ont repris le train train ordinaire, mais entre eux, et malgré le pardon, malgré la vie commune on sent que le passé a laissé quelque chose qui ne se peut effacer. Selon nous, la pièce est terminée. Georges pardonne, mais la plaie qu'il porte au cœur ne se cautérisera jamais complètement.

Attendez! . . . voilà que la pièce rebondit au moment où nous voudrions voir le rideau tomber.

Il y a quatre personnages dans la comédie de M. Jules Lemaître. Quatre personnages dont un, Jacques, le mari de Thérèse, le camarade de Georges, reste à la cantonade. Logiquement, nous nous disons, d'après le caractère de chacun:

1° Georges est un être privilégié dont la force morale vaincra sa jalousie rétrospective;

2° Suzanne est une petite femme très complexe et rien n'indique qu'après le pardon accordé par son mari, elle ne retombera pas dans la faute;

3° Thérèse est une personne sérieuse, pondérée, raisonnable et qui restera fidèle à la foi conjugale.

Eh bien, toute notre logique ne vaut rien. Les caractères échafaudés dès le commencement de la pièce par l'auteur vont disparaître dans la

suite et détruire à plaisir le développement logique de l'action.

Georges, tourmenté par sa jalousie, en vient à vouloir connaître tout le détail de la trahison de sa femme.

Ici, nous nous insurgeons. Nous comprendrions les questions qu'il pose à Suzanne s'il n'était pas un homme supérieur, mais tel qu'on nous l'avait montré, nous ne comprenons plus.

Molière, dans son *Amphitryon*, met en présence le mari et la femme.

Jupiter, empruntant la figure d'Amphitryon, a passé la nuit avec Alcmène. Celle-ci n'a pas trompé son mari puisqu'elle croit et doit croire que c'est celui-ci à qui elle a accordé ses faveurs. Amphitryon lui fait reproche de ne le point accueillir avec la joie qu'elle devrait montrer à le revoir. Alcmène est surprise, car croyant lui avoir donné assez de preuves de son amour, elle pense bien qu'il doit savoir à quoi s'en tenir. Amphitryon, lui qui ignore tout, veut logiquement une explication.

ALCMÈNE

Hier au soir, ce me semble, à votre heureux retour,
On me vit témoigner une joie assez tendre,
Et rendre aux soins de votre amour
Tout ce que de mon cœur vous aviez lieu d'attendre.

AMPHITRYON

Comment?

ALCMÈNE

Ne fis-je pas éclater à vos yeux
Les soudains mouvements d'une entière allégresse?
Et le transport d'un cœur peut-il s'expliquer mieux
Au retour d'un époux qu'on aime avec tendresse?

AMPHITRYON

Que me dites-vous là?

ALCMÈNE

Que même votre amour
Montra de mon accueil une joie incroyable;
Et que m'ayant quittée à la pointe du jour,
Je ne vois pas qu'à ce soudain retour
Ma surprise soit si coupable.

Et alors, Amphitryon demande à sa femme: «Enfin, que s'est-il passé entre nous, je n'y comprends absolument rien; donnez-moi tous les détails de cette rencontre qui ne doit être qu'un rêve.» Mais Georges, pourquoi insiste-t-il, lui, l'homme aux solides qualités de l'esprit, pour savoir tous les détails de l'intimité coupable qui existe entre sa femme et son amant. Cette scène est véritablement pénible. Qu'elle soit suggestive, nous n'y contredisons point, c'est affaire à un certain public; mais qu'elle soit logique, nous ne le pensons pas.

Enfin, soit, mais voilà que Georges, l'homme aux grandes qualités morales, vient faire la cour et prend la femme de son ami; voilà que Thérèse se donne au mari de Suzanne, alors que celle-ci ayant réellement regretté sa faute est devenue épouse modèle!

Et nous voyons Suzanne apprendre que son mari l'a trompée, sans qu'elle en paraisse plus émue. Il lui a rendu la monnaie de sa pièce; maintenant son pardon est acquis.

De sorte que le monsieur à la cantonade, Jacques, le mari de Thérèse, n'aurait qu'à prendre à son tour la femme de Georges pour pardonner à son épouse son oubli d'un instant. Cela pourrait durer longtemps, on passerait la vie conjugale à se pardonner tout le temps: Que cela est drôle! Ah! elle va bien la Comédie-Française!... L'amour libre, quoi!

[Revue du Théâtre.]

Gyp, Mademoiselle Eve. Comédie en trois actes. [Comédie-Parisienne.]

Ces polichinelles tapageurs et vides, ces êtres élégants et désabusés, ces personnages vaniteux et bons enfants, de morale très gourmée pour les autres et très indulgente pour eux-mêmes, tous ces types qu'on appelle «les gens du monde» ont depuis longtemps servi de cible à Gyp, pseudonyme littéraire de la comtesse de Martel. Avant-hier encore, elle s'amusait (car ses flèches sont des armes bon enfant) à nous montrer leur laideur morale dans un livre qui ne manque point de profondeur philosophique, *Leurs Ames*.

Hier soir, c'était devant le tribunal de la Comédie-Parisienne, tribunal somptueusement décoré et fleuri, qu'elle les traduisait et son réquisitoire est intitulé *Mademoiselle Eve*. Au bout d'un acte qui se passe en papotages, en commérages, en aperçus de snobs, dans le salon de la marquise de Griges, nous apprenons que la douairière en question voudrait marier sa petite-fille, Mlle Eve, au jeune Robert de Gueldre.

Eve ne manque point d'élégance ni de charme. Dans ce milieu où fleurit la perversité raffinée, elle a poussé ingénue et ironique, avec des idées bien arrêtées dans sa petite tête fière, mais aussi pensante.

Et tandis que dans le château, tous ces mondains vont réintégrer dans leur chambre le camélia blanc qui ne les abandonne jamais et vont reposer leurs membres aristocratiques des

fatigues de la dernière valse, un viveur d'âge mûr, Xaintrailles, s'est introduit chez la femme de son ami, le duc de Jurieu. Le mari va franchir le seuil de la chambre conjugale pour chercher un objet de toilette quelconque. Que faire? Xaintrailles se réfugie dans la pièce contiguë, chez Mlle Eve. Au moment où il en sort, il est aperçu par le fiancé d'Eve.

Bien entendu, ce fiancé se croit trompé avant la lettre — la lettre de mariage, bien entendu. Rupture s'en suit, après une scène d'explications dans laquelle il raconte tout à la marquise douairière. Eve proteste de sa pureté. Mais une espèce d'enfant terrible, Loulou, sœur d'Eve, un type délicieux de diabolin espiègle, metteuse de pieds dans le plat, raconte qu'elle a vu Xaintrailles entrer chez Mme de Jurieu. Eve épousera Pierre Moray, un ami d'enfance qui seul a cru à son innocence, un galant homme raisonnable et raisonneur, mais sympathique, qui l'a vu naître, et vers lequel elle a été attirée par des sentiments dont elle aurait eu tort de se défendre.

Trois actes semblèrent un peu longs pour pareil imbroglio, d'autant plus que le premier se passe en conversations et que le deuxième est écrit en vue de la scène de Xaintrailles entrant chez Mme de Jurieu et sortant de chez Eve. Le dernier acte a décidé du succès, car il ne se traîne pas en propos inutiles, car il est tout d'action.

Je louerai chez *Mademoiselle Eve* le style délicat dont Gyp a pris soin d'envelopper sa psychologie mondaine; et j'ai savouré, au milieu des ignominies qui se trament dans ce public «pschutteux», certaines volées de bois vert qui sont du bon Gyp de derrière les fagots. Tous ces personnages récitant des maximes à l'emporte-pièce, comme Gyp sait les fabriquer, sont peut-être bien de convention, mais le monde lui-même n'est-il pas la plus tyrannique des conventions?

[D'après La Paix.]

Zeitschriftenschau.

Archiv für das Studium der neueren Sprachen.

Band 94, Heft 1. J. Zupitza, Zu einigen kleinen Gedichten Shelleys; W. Cloëtta, Die beiden altfranzösischen Epen von Moniage Guillaume (Schluß); R. Mahrenholz, Die französische Revolution auf der Schaubühne und in der Tages-Dramatik. — Beurteilungen und kurze Anzeigen. (E. Schwan, Grammatik des Altfranzösischen. 2. Aufl. Leipzig 1893. Wird noch lange gute Dienste leisten und in der Geschichte der altfranzösischen Grammatik dauernd eine achtenswerte Stellung behaupten. Cloëtta; R. Engwer, Emile Zola als Kunstkritiker. Berlin 1894. Ausgezeichnete und nach mancher Hinsicht mustergiltige Arbeit. Fränkel).

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie. 1895.

No. 1. L. Sudre, *Les Sources du Roman de Renart*. Paris 1893. Besprochen von C. Voretzsch [hat das unbestrittene Verdienst, auf Grund unserer modernen Kenntnisse die Frage von neuem selbständig und umfassend untersucht zu haben; für weitere Einzeluntersuchungen muß sein Buch als Ausgangspunkt gelten]; E. Biré, Victor Hugo après 1852. Paris 1894. Besprochen von R. Mahrenholtz [Verdienstvoll]. — No. 2. K. Vollmöller und R. Otto, Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie. I. 2. Heft. München 1894. Besprochen von Mahrenholtz. [Dem Hauptherausgeber, Prof. Vollmöller, gebührt der aufrichtigste Dank jedes Fachgenossen]; E. Dupertuis, *Recueil des locutions vicieuses les plus usitées dans le Canton de Vaud*. Lausanne 1892. Besprochen von K. Sachs [wird gewiß vielen Waadtländern gute Dienste leisten].

Romanische Forschungen.

VIII, 2. Lang, Über die Gedichte Michelangelos; Röhrs, Sprachliche Untersuchung der Dime de Penitence (1288); Vollmöller, Seltene spanische Bücher; Peters, Zur Geschichte der lateinischen Visionslegenden.

Revue des langues romanes 1894.

No. 12. Codorniu, *Les origines de la langue et de la littérature espagnole*; Spont, *Documents sur les états de Languedoc*; Revillout, *La légende de Boileau*; Mahul, *Souvenir d'un collégien du Temps de l'Empire*; Constans, *Un nouveau manuscrit fragmentaire du roman de Troie*.

Zeitschrift für romanische Philologie.

XIX, Heft 1. J. Priebrich, Altspanische Glossen; V. Crescini-A. Rios, *Un frammento provenzale a Cogneilano*; G. Cohn, *Zum Ursprunge von abo(s)mé*; P. Marchot, *Encore la question de arius*; A. Horning, *Frz. geesse, faire*; F. Liebermann, *Eine angelnormannische Übersetzung des 12. Jahrhunderts von Articuli Wilelmi, Leges Eadwardi und Genealogia Normannorum*; J. Ulrich, *Eine altlothringische Übersetzung des Dionysius Cato*. — Vermischtes (Ph. A. Becker, *Eine unbeachtete Ausgabe von Jean Lemaire's Temple d'Honneur et de Vertu*; W. Meyer-Lübke, *Etymologien*; P. Marchot, *Etymologies françaises et dialectales*; A. Horning, *Französische Etymologien*; R. Suchier, *Bagatelle*; C. Weymann, *Qua mente*; W. Förster, *Altfrz. mes.*). — Besprechungen.

Die Neueren Sprachen.

II, Heft 7. O. Glöde, *Die französische Interpunktionslehre*. — R. Lenz, *Der neuprachele Unterricht in Chile*. — Besprechungen. — Vermischtes.

Beiblatt „Phonetische Studien.“ H. Hoffmann, *Der Bau des menschlichen Gehirns und seine Thätigkeit mit besonderer Berücksichtigung des Denkens und Sprechens*.

Romania.

Fasc 93. V. Friedel, *Denx fragments du Fierabras. Étude critique sur la tradition de ce roman*; C. Boser, *Le Remaniement provençal de la Somme le Roi et ses dérivés*; F. Bédier, *Fragment d'un ancien mystère*; C. Cuervo, *Los casos enclíticos y proclíticos del pronombre de tercera persona en castellano*; J. Cornu, *Combre et dérivés*; A. Thomas, *Fr. cormoran; girouette; hampe*; prov. mod. *gamo, gamoun*; Jusserand, *Les contes à vire et la vie des recluses au moyen âge*.

Neuphilologisches Centralblatt.

IX, N. 1. Französischer Ferienkursus in Frankfurt a. M.; Hegener, *L'analyse grammaticale*; Berichte aus den Vereinen. — Besprechungen (Ohlert, *Lese- und Lehrbuch der französischen Sprache für höhere Mädchenschulen*. Hannover 1895. Ganz vortrefflich geeignet. Wendt; Ohlert, *Schulgrammatik der französischen Sprache für höhere Mädchenschulen*. Hannover 1895. Sehr brauchbare, den Sinn der

neuen Bestimmungen aufs beste verwirklichende Arbeit. Wendt; Ph. Rofsman und F. Schmidt, *Lehrbuch der französischen Sprache auf Grundlage der Anschauung*. Leipzig 1892. Interesse erregender Inhalt. vortrefflicher Lese-stoff, mit sorgfältigem Wörterbuch, aber mangelhafter Grammatik. Weiss).

N. 2. Faust. Einige sprachliche Eigentümlichkeiten der Grimmschen Märchen. — Berichte aus Vereinen. — Besprechungen (Fr. Beyer, *Der neue Sprachunterricht*. Köthen 1893. Diese extreme Schrift ist in mehr als einem Punkte bedenklich. Weiss; Taine, *Les Origines de la France contemporaine*. Napoléon Bonaparte. Herausgegeben von M. Hartmann. Leipzig 1894. Kann mit gutem Gewissen als zweckmäßige Lektüre für Prima empfohlen werden; Taine, *Les Origines de la France contemporaine*. Napoléon Bonaparte. Herausgegeben von A. Schmitz. Berlin 1894. Voller Versehen. Wenzel; O. Reclus, *En France*. Herausgegeben von K. Meyer. Berlin 1894. Für die Schule ungeeignet. Kasten). — Zeitschriftenschan. — Neue Erscheinungen.

N. 3. S...e, Einige Bemerkungen über Schulfragen und zur Frage der deutschen Aussprache. — Berichte aus den Vereinen. — Besprechungen (Wolter, *Frankreich. Geschichte, Land und Leute*. I. Berlin 1894. Enthält geschickt ausgewählte Kapitel und ist wohl zu empfehlen; F. Bernard und E. Stöber, *Vie d'Oberlin*. Herausgegeben von H. Bretschneider. Dresden 1893. Kann sowohl vom erzieherischen als auch vom sprachlichen Standpunkte aus als Lektüre empfohlen werden. Weiss; Corday, *Femmes d'Officiers*. Paris 1895. Verdient gelesen zu werden. Sandmann). — Neue Erscheinungen. — Zeitschriftenschan.

Bollettino di Filologia Moderna.

II, N. 1. Primo Congresso Italiano neofilologico a Salò; Il retroscena del nostro Congresso; Italienischer Ferienkursus in Salò am Garda-See; La Vie d'Étudiant à l'Université de Halle (P. de Tortoulon) — Varietà. — Rassegna bibliografica. — N. 2. G. Rosa, *Lotta linguistica nell'impero austriaco*; L. Mellano e Schatzmayr, *L'Accusativo maschile in Tedesco*; S. de Crescenzo, *Un Saggio di Dizionario sistematico della lingua*. — Rassegna bibliografica. — Varietà. — Ultime pubblicazioni. — N. 3. Da «Seraphine» di Heine. Versione di D. Menghini; Italienischer Ferienkursus in Salò am Garda-See; Il mulo che vanta nobiltà, da La Fontaine, versione di S. Praitano; R. Lovera, *Associazione tra gl'insegnanti*; Extase, da V. Hugo, Versione di R. Lovera; E. Penco, *Ancora dell'accusativo tedesco*; Domande e risposte; Didattica; Rassegna bibliografica; Varietà. — Ultime pubblicazioni.

Revue politique et littéraire 1894.

N. 20. J. Levallois, *Souvenirs littéraires: Milieu de siècle*; E. Faguet, *Les contes et romans de Voltaire*; J. du Tillet, *Annabella*. — N. 21. R. Rosières, *Théodore de Banville*; E. Grenier, *Heine en France*. — A. Rambaud, *Victor Duruy*; J. Guillemot, *Labiche romancier*. — N. 24. E. Faguet, *M. Henry Houssaye*. — N. 25. J. Levallois, *La Sorbonne et le Collège de France, de 1848 à 1852*. — N. 26. E. Faguet, *Un portrait de Renan*; F. Maillard, *Morts d'hommes de lettres*.

Revue des Deux Mondes.

15. XII. 1894 — 1. II. 1895. Hervieu, *L'Armature*; Houssaye, *La dernière armée de l'Empire*; Lévy, *Les chemins de fer français*; Lemaître, *De l'influence récente des littératures du nord*; ** Rome et la Russie; Bourget, *Les Nostalgiques (poésies)*; Monod, *Michélet à l'école normale*; Doumic, *La Glorification de l'énergie*; Boissier, *Promenades archéologiques en Algérie et Tunisie*; Lamy, *La Fin du second empire*; Brunetière, *Après une visite au Vatican*; D'Avenel, *Les établissements de crédit*; Blanc, *Le Turkestan russe*; De Vogüé, *D'Annunzio, poèmes et romans*; Valbert, *Caprivi*; De Wyzewa, *Les Revues anglaises*; Benoist, *Une Démocratie historique*; De Colonne, *L'Exposition de 1900*; De la Sizeranne, *La Peinture anglaise*; Cavaignac, *Hardenberg et la Réforme financière*; Doumic, *B. Constant*; Bazin, *Terre d'Espagne*; Moireau, *Le Mouvement économique*; Bourget, *L'Ancien maître*;

Schuré, L'Égypte ancienne; De Vogt, Les Mémoires de Lareveillère; Lepeaux-Valbert, C. de Gündert et le romantisme allemand; De Wyzewa, Les Revues hollandaises.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

- Amicis, E. de, Du cœur. Für den Schulgebrauch ausgewählt und erklärt von G. Strien. Berlin, Gärtner. M. 1,20 [Wörterbuch dazu M. 0,40].
- Arago, Histoire de ma jeunesse. Für den Schulgebrauch erklärt von O. Klein. Leipzig, Renger. M. 1,20.
- Bremer, A., Vierzig französische Gedichte. Für den Schulgebrauch herausgegeben. Bremen, Winter. M. 0,40.
- Contes choisis d'auteurs suisses. I. Combe, Les bonnes gens du Crozet. Trolliet, Dans la montagne. Herausgegeben von K. Sachs. Dresden, Kühnmann. M. 1 [Wörterbuch dazu M. 0,25].
- Erzgräber, G. Elemente der historischen Laut- und Formenlehre des Französischen. Berlin, Gärtner. M. 1.
- Faguet, E., Voltaire. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 1,50.
- Filon, A., Mérimée et ses amis. Avec une bibliographie des œuvres complètes de Mérimée par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
- Görlich, E., Materialien für freie französische Arbeiten. Ein Hilfsbuch für den französischen Unterricht an sämtlichen höheren Lehranstalten. Leipzig, Renger. M. 5.
- Halt, Histoire d'un petit homme. Ouvrage couronné par l'Académie française. In Auszügen mit Fragen, Anmerkungen und einem Wörterbuch zum Schulgebrauch herausgegeben von C. Th. Lion. Dresden, Kühnmann. M. 1,50.
- Histoire de trois ouvriers français (Pelissy-Jacquard-Lenoir). Ausgewählt und bearbeitet von J. Wershoven. Dresden, Kühnmann. M. 1 [Wörterbuch dazu M. 0,40].
- Lenient, C., La Poésie patriotique en France dans les temps modernes. T II: XVIII^e et XIX^e siècles. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
- Marguerite de Navarre, Dernières poésies. Texte inédit, publié et annoté par A. Lefranc. Paris, Société d'histoire littéraire.
- Merlet, L., Poètes beaucerons antérieurs au XIX^e siècle. II. Chartres, Durand.
- Saintine, Picciola. Für den Schulgebrauch erklärt von B. Lengnick. Leipzig, Renger. M. 1,20.
- Schmitt, E., Französische Grammatik für die oberen Klassen höherer Lehranstalten. Straßburg, Straßburger Verlagsanstalt. M. 2,50.
- Sherard, H., Alphonse Daudet. A biographical and critical study. London, Arnold. Sh. 15.
- Walther, E., Wissenschaftliche Fortbildungsblätter für Lehrende und Lernende der französischen Sprache. I. Serie. Stuttgart, Roth. M. 1,50.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie.

- Aderer, A., Le Théâtre à côté. Préface par F. Sarcey. Paris, Librairies-imprimeries réunies. Frs. 3,50.
- Apraxin, Comtesse J., Deux passions. Avec une préface d'Alexandre Dumas. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- , —, L'Une ou l'autre? Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Argis, H. d., L'Éducation conjugale. Paris, Charles. Frs. 3,50.
- Banchery, Ch., et A. de Croze, De l'Évolution de l'amour. (Galante enquête.) Préface de F. Chevassu. Paris, Flammarion. Frs. 5.
- Bonnet, B., Un Paysan du midi. Vie d'enfant. Traduction et présentation par Alphonse Daudet. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
- Crébillon fils, Le Sopha. Conte moral. 2 vol. avec 11 dessins de E. P. Millio. Paris, Flammarion. Frs. 5.
- Delacroix, F., Deux séductions au XVIII^e siècle. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Demesse, H., L'Oncle Joséf. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Diane, la comtesse, Le Livre d'or de la comtesse Diane. Préface par G. Bergeret. Nouvelle édition. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

- Du Vallon, G., Stania. Roman d'une Slave. Paris, Graillier. Frs. 3,50.
- Gondinet, E., Théâtre complet. Tome IV. Le Homard. Le Chef de division. Les Grands enfants. L'Alouette. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Hamsun, K., La Faim. Traduit du norvégien par E. Bayle. Paris, Nilsson. Frs. 3,50.
- Hermant, A., Eddy et Paddy. Illustrations de J. E. Blanche. Paris, Ollendorff. Frs. 2.
- Houssaye, A., La Vertu de Rosine. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Kistemaekers fils H. (Kist), L'Amour à nu... Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Lemaître, J., Impressions de théâtre. 8^e série. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3,50.
- Lepelletier, E., Madame Sans-Gêne. Roman tiré de la pièce de M. V. Sardou et Emile Moreau. Première partie. La Blanchisseuse. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
- Malot, H., Amours de vieux. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Montégut, M., Feuilles à l'envers. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Noel E., Les Cent jours. — 1815. — Drama historique en 5 actes. Paris, Delagrave. Frs. 7,50.
- Peyrebrune, G. de, Les Aimées. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Pulitzer, A., Une Idylle sous Napoléon I^{er}. Le Roman du prince Eugène. Paris, F. Didot. Frs. 7,50.
- Rameau, J., Yan. Illustrations de Maximilienne Guyon. Paris, Ollendorff. Frs. 2.
- Rollice, E. de, Sentimentales. Paris, Savine. Frs. 3,50.
- Séverine, Pages mystiques. Paris, Simonis Empis. Frs. 3,50.
- Tibulle, Albi Tibulli libri quatuor. Les Élégies de Tibulle. Lygdamus et Sulpicia. Texte revu d'après les travaux de la philologie, avec une traduction littérale en vers et un commentaire critique et explicatif par Ph. Martinon. Paris, Thorin. Frs. 10.
- Tolstoï, le comte A., Le Prince Sérébriany. Roman historique du temps d'Ivan le Terrible. Traduit du russe par L. Golschmann. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Van de Wiele, M., Le Sire de Rybeke (Légende flamande). Illustrations d'Isidore de Rudder. Paris, Librairie de l'Art. Frs. 2,50.
- Verne, J., Mirifiques aventures de Maître Antifer. 2^e partie. Paris, Hetzel. Frs. 3.
- Willy, (H. Gauthier-Villars), Une Passade. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Xanrof, Lettres ouvertes. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

- Barthélemy, Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse. 1792—1797, publiés sous les auspices de la Commission des Archives diplomatiques par Jean Kaulek. Tome V. Septembre 1794-septembre 1796. Paris, Alcan. Frs. 20.
- Constant, Journal intime de Benjamin Constant et lettres à sa famille et à ses amis, précédées d'une introduction par D. Melegari. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.
- Ducrot, La vie militaire du général Ducrot, d'après sa correspondance (1839-1871), publié par ses enfants. Paris, Plon. Frs. 15.
- Duval, G., Napoléon III. Enfance. Jeunesse. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Fougères, G., La Vie publique et privée des Grecs et des Romains. Avec des sommaires et des légendes explicatives. Paris, Hachette. Frs. 15.
- Hochart, P., Nouvelles considérations au sujet des Annales et des Histoires de Tacite. Paris, Thorin. Frs. 8.
- Lazare, B., Figures contemporaines. Ceux d'aujourd'hui. Ceux de demain. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
- Ollivier, L'Empire libéral. Études, récits, souvenirs. Tome I. Du Principe des nationalités. Paris, Garnier. Tome 6.
- Pertinax, M^e E., Les Couliesses d'un barreau en 189... Paris, Savine. Frs. 2,50.
- Peyre, R., L'Empire romain. Paris, Librairies-imprimeries réunies. Frs. 4.

- Pinloche, A., Herbart.** Principales œuvres pédagogiques. (Pédagogie générale. Esquisses de leçons pédagogiques. Aphorismes et extraits divers.) Traduites et fondées en un seul volume. Paris, Alcan. Frs. 7,50.
- Vicaire, G.** Manuel de l'amateur de livres du XIX^e siècle, 1801-1893. Fascicule 3 (1^{re} partie, Bibliothèque de poche. — Byron. 2^e partie. Cabanon-Champfleury). Paris, Rouquette. Frs. 10.

- Alis, H.** Promenade en Égypte. Paris, Hachette. Frs. 4.
- Dumas, A.** Nouvelles études sur le canal de Panama. (Arcis-sur-Aube.) Bernard. Frs. 4.
- Garnier, N.** L'Afrique. Anthologie géographique. Paris, Delagrave. Frs. 4.
- Grandin, Mme L.** Impressions d'une Parisienne à Chicago. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Gros, J.** Mouffetard Ier. La Nouvelle-Calédonie. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Simonoff, Mme.** La Russie inconnue. Dans les monts, dans les forêts, dans les neiges. Récits traduits du russe par Léon Golschmann et E. Jaubert. Paris, Garnier. Frs. 3,50.

Verzeichnis

neuphilologischer Vorlesungen an Universitäten deutscher Zunge im Sommersemester 1895.

(Fortsetzung.)

- Basel.** Soldau, Altfranzösische Grammatik; La poésie lyrique, satirique et didactique en France au moyen âge; Romances del Cid; Shakespeare's Hamlet; Vie de S. Alexis (Sem.); Neufanzösische Stilübungen — Meißner, Littérature française depuis le 1. Empire jusqu'en 1830. — Binz, Altenglische Grammatik; Altenglische Übungen.
- Bonn.** Förster (I), Neufanzösische Lautlehre; Altfranzösische Sprachdenkmäler; Italienische Übungen; Lesen neufanzösischer phonetischer Texte; Wissenschaftl. Arbeiten. — Förster (II), Neufanzö. Sprech- und Schreibübungen; Litterarhistorischer Vortrag in neufanzösischer Sprache; Wiederholung der neuenglischen Syntax, verbunden mit Sprech- und Leseübungen; Neuenglische Grammatik für Anfänger. — Trautmann, Altenglische Grammatik, Laut- und Wortlehre; Lectures on English Nineteenth Century Writers; Erklärung mittellenglischer Texte.
- Breslau.** Appel, Historische Syntax der französischen Sprache; Einführung in das Studium Dantes; Neufanzö. Übungen (Sem.). — Pilet, Neufanzösische Übungen. — Kölbinger, Encyclopädie der englischen Philologie; Erklärung des Beowulf; Englisch Seminar. — Pugh, Erklärung ausgewählter Gedichte Tennysons; Anfangsgründe der englischen Sprache; Übungen i. Englisch-Schreiben und Sprechen für Fortgeschrittene.
- Czernowitz.** Gartner, Historische Grammatik der französischen Sprache; Lesung altfranzösischer Texte.
- Göttingen.** Stimming, Interpretation des altfranzö. Rolandsliedes; Übungen im Provenzalischen. — Mercier, Geschichte der französischen Litteratur im 17. Jahrhundert nebst Erklärung ausgewählter Texte (in franzö. Sprache); Neufanzösische Übungen für Anfänger u. Fortgeschrittene. — Morsbach, Shakespeares Hamlet nebst Einleitung über des Dichters Leben und Werke; Erklärung des Poema morale (Sem); Einführung in das Studium des Alt- und Mittellenglischen (Proseminar) — Tamsen, Englische Schreib- und Sprechübungen; Erklärung von Hamerton's „French and English“; Englische Litteratur in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts.
- Greifswald.** Koschwitz, Geschichte der französischen Litteratur des 17. und 18. Jahrhunderts; Neufanzösische Übungen; Dialectologische Übungen und Übungen über das Rolandslied (Sem.). — Konrath, Überblick über die Geschichte der englischen Litteratur vom Bürgerkriege bis zum Ausgang des 18. Jahrhunderts; Einführung in das

Englische; Übungen im schriftlichen und mündlichen Gebrauch des Englischen; Englisch Seminar.

Halle. Suchier, Französische Verslehre und Poetik; Romanisches Seminar; Erklärung von Victor Hugos Légende des siècles. — Heuckenkaup, Geschichte der französischen Poesie im 19. Jahrhundert; Französ. Übungen. — Wiese, Foscolos Leben und Werke, nebst Erklärung ausgewählter Dichtungen; Übungen zu Ariostos Orlando furioso (Sem.). — Simon, Histoire du roman français moderne; Explication de tragédies classiques; Exercices pratiques. — Wagner, Mittellenglische Litteraturgeschichte; Englisch Seminar. — Thistlethwaite, Neuenglische Übungen; Übersetzung von Schiller's «Neffe als Onkel» ins Englische; Einführung in das heutige Englisch, mit Lektüre eines englischen Romans; Über Land u. Leute von England (in englischer Sprache).

Kiel. Körting, Vergleichende Grammatik der romanischen Sprachen; Geschichte der französischen Litteratur des 19. Jahrhunderts; Übungen im schriftlichen Gebrauch des Französischen; Erklärung von Boileaus Art poétique (Sem.). — Gauthy des Gouttes, Molière; Exercices de conversation; Seminarübungen. — Sarrazin, Shakespeares Leben und Dichtung; Erklärung von Shakespeares Sommernachtsstraum; Kynewulfs Elene (Sem.).

Münster. Andresen, Geschichte der französischen Litteratur von 1789 – 1830; Erklärung des altfranzösischen Epos Aubert le Bourguignon; Provenzalische Übungen. — Einkenkel, Historische Grammatik der englischen Sprache, I; Shakespeares Leben und Werke; Erklärung von Shakespeares Macbeth. — Deiters, Erklärung des Lustspiels „Le Médecin malgré lui“ von Molière; Erklärung des „Hamlet“ von Shakespeare; Neufanzösische Übungen; Neuenglische Übungen; Erklärung des „Ettore Fieramosca“ von Azeglio; Erklärung der „Amantes de Ternel“ von Hartzenbusch. — Mettlich, Erklärung von Molière's „Avare“ in franzö. Sprache; Schriftliche französische Übungen. — Haase, Einführung in die englische Grammatik; Lesung und Erklärung von Landmann's Times in engl. Sprache.

Rostock. Lindner, Erklärung ausgewählter Abschnitte aus Bartsch's Chrestomathie de l'ancien français; W. Scott's Marmion; Englische Übungen. — Robert, Cours pratique; Histoire de la littérature française jusqu'à nos jours; Variations du langage français.

Würzburg. Stürzinger, Historische englische Grammatik. I; Altfranzösische Interpretationsübungen (Sem); Mittellenglische Interpretationsübungen (Sem.); Neufanzö. Übungen; Neuenglische Übungen.

Zürich. Morf, Exercices et interprétation de français moderne; Phonetik des Neufanzösischen; Molières Leben und Werke; Geschichte der neufanzösischen Litteratur des 19. Jahrhunderts; Lektüre des Orlando furioso von Ariosto mit Einleitung; Sprach- u. Litteraturgeschichtl. Übungen. — Ulrich, Vergleichende Syntax des Italienischen u. Französischen; Altgadinische Grammatik und Lektüre; Altfranzösische Übungen. — Ziesing, Cours pratique; Études sur la littérature française au 19^e siècle. — Morel, Lecture et commentaire de morceaux choisis des principaux critiques littéraires du 19^e siècle; Exercices de style, de traduction et de rédaction. — Tobler, Übersicht der mittellenglischen Grammatik und Litteratur; Mittellenglische Lektüre. — Vetter, The English drama of the 17th century; Shakespeare's contemporaries and followers; Englische Prosalitteratur seit Ende des 18. Jahrhunderts; Shakespeare's Sonette; Übungen und Vorträge. — Schirmer, Historische Grammatik der englischen Sprache. — Hoffmann, Allgemeine Phonetik.

Italienischer Ferienkursus in Salò am Garda-See (Italien).

Das Studium der italienischen Sprache in deutsch-redenden Ländern hat eine so günstige Richtung in den letzten Jahren eingeschlagen, daß die Kandidaten und Lehrer dieses Faches die Notwendigkeit spüren müssen —

um im Geiste dieser Sprache zu unterrichten — einige Zeit in Italien zu verleben, damit sie Gelegenheit haben sich in der Konversation des täglichen Lebens einzüben und das ernste, folgerichtige Arbeiten unter der Leitung einiger im Sprach- und Litteratur-Unterricht gebildeten Italiener zu finden.

Dafs für diesen Unterricht die Ferien die allgünstigste Zeit sind, beweisen schon die verschiedenen Ferienkurse, die in Deutschland, in Frankreich und in der Schweiz veranstaltet worden sind, und für die Nützlichkeit derselben spricht die große Anzahl ihrer Teilnehmer. Wir hoffen daher, dafs auch unser italienischer Ferienkursus recht besucht sein werde. Derselbe, von italienischen Universitätsprofessoren und von Sekundarlehrern geleitet, wird sich mit Diktion, analytischer Lektüre, Grammatik, freien Vorträgen, Uebersetzungen und Vorlesungen über italienische Litteratur befassen.

Im Einzelnen ist das vorläufige Programm in folgender Weise festgesetzt:

Univ.-Prof. Dr. S. Friedmann (Mailand): Litterarische Vorträge.

Gymn. Direktor Prof. G. Solitro (Salò): Litterarisch-historische Vorträge.

Obergymnasial-Prof. A. Ghisleri (Cremona): Geschichtlich-geographische Vorträge.

Glottolog. C. Reyer (Trieste): Italienische Phonologie. Oberrealgymn. Prof. L. Pavia (Brescia): Italienische Grammatik.

Prof. R. Lovera (Salò): Uebersetzungen aus dem Deutschen. Lektüre. Rezitation italienischer Schriftsteller. Aufsätze. Ausserdem mündliche italienische Sprachübungen.

Der Kursus wird in Salò vom 25. August bis 25. Septbr. abgehalten; alle Vorlesungen und Uebungen finden in den Vormittagsstunden von 8—12 Uhr statt.

Das Honorar für den gesamten Kursus beträgt 30 Frs. Die Teilnehmer könnten auch die Gelegenheit benutzen dem 1. italienischen Neuphilologentag beizuwohnen, der in Salò vom 25. bis 29. September abgehalten wird. Anmeldungen sind an den Unterzeichneten zu richten, der es auch übernehmen wird, für geeignete Unterkunft in Salò Sorge zu tragen.

PROF. ROMEO LOVERA.

Abgeschlossen am 1. April 1895.

Anzeigen.

Kalender

für

Lehrer an höheren Schulen

von Dr. Joh. Heinemann.

Jahrgang 1895.

Dauerhaft in Original-Leinwandband gebunden.

Preis M 1.—

(gegen Einsendung von M 1,10 direkt vom Verleger: C. Adler in Hamburg).

Sehr praktisch wird sich die stoffliche Einteilung beim Gebrauch erweisen: I. Calendarium (von Oktober 1894 bis April 1896); II. Allgemeines: Postverkehr, Telegraphenverkehr, geographisch-statistische Angaben für Deutschland und Europa und dergl. Im III. Teil: Fachliches finden wir neben einer Uebersicht über die wichtigsten pädag. Zeitschriften, Erlasse und Ministerialverordnungen, Gedenktage etc., drei Original-Aufsätze aus der Feder des Herausgebers Herrn Dr. Joh. Heinemann-Hamburg. „Einige Bemerkungen über Stil und Stilistik“, „Ueber geistige Arbeit“, „Der Beobachtungs-Unterricht an höheren Schulen“, welche unbedingt das Interesse jedes Pädagogen haben und bei der — wenn auch knappen —

so doch umfassenden und gediegenen Behandlung der Themata dem Kalender einen über seinen unmittelbaren Zweck hinausreichenden Wert verleihen. Der Kalender gehört nach Inhalt und Ausstattung zu den empfehlenswertesten Erscheinungen und wird zweifellos viele Freunde finden.

Bei der Auswahl für die französ. und englische Schullektüre bitte ich um freundliche Beachtung meiner

Prosateurs modernes,

von denen enthält

Band I. **De Phalsbourg à Marseille.** Aventures de deux enfants, bearbeitet nach G. Bruno's „le Tour de la France“ von H. Bretschneider. 3. verb. und mit einer Karte vers. Auflage. Preis kart. mit Wörterbuch M. 1,20.

Bruno's Werk hat in Frankreich eine ganz aussergewöhnliche Verbreitung gefunden, die ohne weiteres zur Herausgabe des Buches als Schullektüre angeregt hat. Es dürfte schwerlich eine geeignetere Lektüre gefunden werden. Dies beweisen auch die vielfachen Einführungen und anerkennenden Zuschriften. Als Orte, wo es gelesen wird und gelesen worden ist, führe ich beispielsweise an: Berlin, Bremen, Dortmund, Elberfeld, Frankfurt, St. Gallen, Halle a. S., Kassel, Köln, Osnabrück, Rheydtt, Solingen u. a.

Band II. **Choix des meilleurs contes à ma fille** par J. N. Bouilly. Bearbeitet von H. Bretschneider. Preis kart. mit Wörterbuch 1 M.

Die Auswahl, die Bretschneider getroffen hat, kann man nur gut heissen, da er die heute noch lesbarsten und geschmackvollsten Erzählungen zu einem hübschen Bändchen vereinigt hat, in dem die Vorzüge des Bouilly'schen Stiles recht zu Tage treten, etc. In Summa eine für Mädchenschulen empfehlenswerte Ausgabe, (Franco-Gallia.)

Band III. **Récits et entretiens familiers sur l'histoire de France jusqu'en 1328** par Ernest Lavissee. Bearbeitet von H. Bretschneider. Preis mit Wörterbuch kart. 75 Pf.

Lavissee's Werk ist für die unterste Stufe des Geschichtsunterrichts geschrieben und übertrifft an Einfachheit und Kindlichkeit der Darstellung alle unter gleichen Absichten geschriebenen Werke, wie die von Duruy, Lamé-Fleury etc. Von verschiedenen Seiten ist schon auf die „récits“ als geeigneten Lesestoff für Anfänger hingewiesen.

Band IV. **Contes modernes.** A. Daudet, J. Lemaitre, J. Simon, Ph. Gille, J. Claretie, P. Bonnetain, L. Halévy. Mit erklärenden Anmerkungen herausgegeben von Dr. A. Krefsnier. Preis kart. 1 M.

Das Büchlein enthält lauter herzerfreuenden und für die Schule wertvollen Lesestoff. Die Fußnoten zeugen von hingebender Arbeit und richtigem Verständnis für die Bedürfnisse der Schule. (Herrigs Archiv.)

Band V. **La Bouillie de comtesse Berthe** par Alexandre Dumas. Für den Schulgebrauch eingerichtet von H. Bretschneider. Preis broch. 35 Pf.

Band VI. **Gutenberg** par A. de Lamartine. Für den Schulgebrauch erklärt von H. Bretschneider. Preis broch. 25 Pf.

Band VII. **Lettres de famille** par M^{me} Z. Carraud. Für den Schulgebrauch bearbeitet von H. Bretschneider. Preis kart. mit Wörterbuch 1 M. 20 Pf.

„Die Einfachheit, Derbheit und Natürlichkeit dieser Briefe, die sich alle um die Lebensverhältnisse einer wackeren sich emporarbeitenden Familie drehen, und namentlich die verschiedenen jugendlichen Charaktere, die sich in ihnen entfalten und die vielfach mit der Wahl eines bürgerlichen Berufs beschäftigt sind, werden das Büchlein jedenfalls zu einer anziehenden und nützlichen Lektüre machen.“

Band VIII. **Confidences d'un joueur de clarinette**, par Erckmann-Chatrian. In gekürzter Form für den Schulgebrauch bearbeitet von H. Bretschneider. Broch. Mk. 0,60, kart. Mk. 0,80.

Bei dem litterarischen Ruf, den die Verfasser wegen ihrer vortrefflichen Schilderungen und wegen des gemüthvollen Tones in ihren Erzählungen geniessen, dürfte sich auch dieses Bändchen bald einen dauernden Platz in der französischen Schullektüre erobern.

Modern English Writers.

Band I. **Alone in London**, by Hesba Stretton. Für den Schulgebrauch herausgegeben von Dr. Hans Nehry. Mit Aussprache-Bezeichnungen. Preis broch. Mk. 0,75, kart. mit Wörterbuch Mk. 1,—.

Die vorliegende Erzählung bildet den Anfang einer Sammlung, die den Bedürfnissen des englischen Unterrichts an Knaben- und Mädchenschulen Rechnung tragen soll. Das Stretton'sche Werkchen ist ausserordentlich geeignet, auf höheren Mädchenschulen den ersten zusammenhängenden englischen Lesestoff zu bilden, und ist desshalb schon viel im englischen Original in Deutschland gelesen worden.

Freiexemplare

stehen den leitenden Persönlichkeiten, Fachlehrern und Lehrerinnen an höheren Schulen und Privat-Anstalten auf Verlangen gern zu Diensten.

Beide Sammlungen werden fortgesetzt und sind mir Anerbietungen hierfür stets willkommen.

Wolfenbüttel 1895.

Hochachtungsvoll

Julius Zwissler.

Verlag der Rengerschen Buchhandlung, Gebhardt & Wilsch
in Leipzig.

„Bibliothek Spanischer Schriftsteller.“

Herausgegeben von Dr. Ad. Kressner.

Soeben erschienen:

Band XVII. **HARTZENBUSCH, Un Si y un No.** Mit erklärenden Anmerkungen herausgegeben von Adolf Kressner. M. 1. 00

Band I. **CERVANTES, Novelas ejemplares.** I. Las dos Doncellas. La Señora Cornelia. 2. Aufl. Mit erklärenden Anmerkungen herausgegeben von Adolf Kressner. M. 1. 20

Erschienen sind bis jetzt:

Band II. **CALDERON, Comedias.** I. La Vida es Sueño. M. 1. 50

Band III. **CABALLERO, Con mal ó con bien á los tuyos te ten.** M. —. 80

Band IV. **CERVANTES, Don Quijote.** I. P. I. Bdchn M. 1. 60

Band V. **CALDERON, Comedias.** II. El Alcalde de Zalamea. M. 1. 60

Band VI. **HARTZENBUSCH, Los Amantes de Teruel.** M. 1. 50

Band VII. **CERVANTES, Don Quijote.** I. P. 2. Bdchn. M. 2. 40

Band VIII. **LOPE DE VEGA, La Esclava de su galan.** M. 1. 80

Band IX. **QUINTANA, El gran capitan.** M. 1. 40

Band X. **La Vida de Lazarillo de Tormes.** M. 1. 20

Band XI. **Sammlung spanischer Gedichte.** M. 3. —

Band XII. **GUTIERREZ, El Trovador.** M. 1. 30

Band XIII. **CABALLERO, Pobre Dolores!** M. 1. 20

Band XIV. **GIL Y ZARATE, Un Año despues de la Boda.** M. 1. 30

Band XV. **CERVANTES, Don Quijote.** I. P. 3. Bdchn. M. 2. 00

Band XVI. **CERVANTES, Don Quijote.** I. P. 4. Bdchn. M. 2. 00

Die Sammlung wird fortgesetzt.

Die „Bibliothek spanischer Schriftsteller“ verfolgt den Zweck, das deutsche Publikum mit den hervorragendsten Erscheinungen der spanischen Litteratur in leicht zugänglichen Ausgaben bekannt zu machen. Ohne die selbständige Arbeit zu beeinträchtigen, will der Kommentar dem Leser Anleitung zum Verständnis des Textes und zur richtigen Auffassung der Gedanken geben und auf eine zutreffende Übersetzung hinweisen. Kurze Einleitungen biographischen und litterarhistorischen Inhalts werden alles Wissenswerte über das betreffende Werk und seinen Autor bringen.

Die Verlagsbuchhandlung.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Kressner, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, daß alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Kressner in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwissler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich.

Preis pro Semester M 4.

Inhalt.

Abhandlungen. Lefèvre, L'Automne représenté pour la leçon de conversation française.

Besprechungen und Anzeigen. I. Philologie u. Pädagogik. Bechtel, Tableaux chronologiques de la littérature française. — Erzgräber, Elemente der historischen Laut- und Formenlehre des Französischen. — Taine, Napoléon Bonaparte. Herausgegeben von Hartmann.

II. Belletristik. Aicard, Fleur d'Abîme.

III. Theater. Bisson et Carré, Monsieur le Directeur. — Coppée, Pour la couronne.

Zeitschriftenschau.

Neue Erscheinungen. I. Philologie und Pädagogik. II. Belletristik.

Abhandlungen.

L'Automne

représenté pour la leçon de conversation française d'après le tableau d'automne publié par la librairie dite de Strasbourg.

Mit Recht wird durch die neuen Lehrpläne mehr Wert und Gewicht auf die französischen Sprechübungen gelegt. Reichlichen Stoff dazu bietet die Lektüre. Wollen wir jene Übungen aber auch an Vorkommnisse des täglichen Lebens anknüpfen, so werden wir dabei vortrefflich durch Anschauungsbilder unterstützt. Im letzten Winterhalbjahre sind solche Bilder auch an der hiesigen Oberrealschule verwendet worden und zwar das Hölzel'sche Stadtbild und die Straßburger Bilder, welche die vier Jahreszeiten darstellen. Eingehend habe ich in Quinta und Quarta das Herbstbild besprochen.

Im folgenden möchte ich das darstellen, was uns dieses Bild bietet, knüpfe daran aber auch Dinge, welche mit jenen Vorgängen in Verbindung gebracht werden können und den Schülern aus eigener Anschauung bekannt sind. Dabei habe ich die darstellende Form und nicht die öfter beliebte dialogische gewählt, weil nach meiner Ansicht aus praktischen Gründen jene

vor dieser den Vorzug verdient. Zugleich bemerke ich, daß ich in derselben Weise auch die übrigen drei Bilder behandeln werde, da die Straßburger Bilder noch nicht dem französischen Unterrichte dienstbar gemacht worden sind, wie es schon vielfach mit den Hölzel'schen und anderen Bildern geschehen ist.

1.

Ce tableau représente l'automne. L'automne est une saison. Il y a quatre saisons; ce sont: le printemps, l'été, l'automne, l'hiver. Chacune dure trois mois environ.

2.

Au fond du tableau nous voyons de hautes montagnes. Elles sont plantées d'arbres. Beaucoup d'arbres font un bois, une forêt. Voici les noms de quelques arbres forestiers: le chêne, le hêtre, le sapin, le pin, le bouleau. En automne les feuilles jaunissent (deviennent jaunes) et tombent à terre. Le vent les fait tourbillonner et les emporte au loin, les sentiers et les chemins en sont couverts. Seulement les sapins et les pins gardent en hiver même leurs aiguilles vertes.

3.

Des gens pauvres ramassent des rameaux secs, du bois vert; ils en font un fagot qu'ils emportent sur le dos. On va chercher aussi des champignons; quelques-uns d'entre eux sont comestibles (bons à manger), d'autres sont vénéneux.

4.

Dans la forêt il y a beaucoup d'oiseaux qui nous réjouissent par leur chant au printemps et en été. A présent les oiseaux chanteurs, par exemple le rossignol et l'alouette, ne font plus entendre leurs chants joyeux. Ils s'assemblent par bandes, et vont habiter des contrées plus

chaudes. Aussi d'autres oiseaux, comme l'hirondelle, l'étourneau, le coucou, la cigogne cherchent un climat plus chaud; ce sont des oiseaux de passage. Le moineau, le corbeau, la corneille ne quittent pas nos climats.

5.

Sur notre tableau il y a une volée de grues qui s'envolent vers le sud, en Afrique. Elles volent en forme de coin. Un oiseau dirige tous les autres. Quand il est fatigué en fendant l'air, il retourne à l'arrière-garde, et le suivant va prendre sa place.

6.

Les quatre points cardinaux sont: le nord, le sud ou midi, le levant ou orient, le couchant ou occident. En outre, on distingue: le nord-est, le sud-est, le sud-ouest, le nord-ouest.

7.

Sur notre tableau deux oiseaux voltigent dans l'air, ce sont des aigles. Comme le vautour, le faucon, l'épervier, le hibou, l'aigle est un oiseau de proie parce qu'il ne se nourrit que de la chair d'autres animaux. Ces oiseaux ont le bec crochu et aigu, ce qui leur permet de saisir et d'emporter facilement leur proie. Les ongles sont longs et acérés, on les appelle serres. Ils volent avec une très grande force et rapidité. Le hibou ne vole que la nuit parce que la lumière du jour est trop vive pour ses yeux.

8.

De plus il y a dans la forêt du gibier (de la bête): le cerf, le chevreuil, le lièvre, le renard, le sanglier. Il est chassé par les chasseurs. Dans les champs on fait la chasse aux perdrix. Nous voyons deux chasseurs. Ils portent un fusil à deux coups et une gibecière. Le chasseur a très souvent un chien avec lui. Il flaire (sent) le gibier et le lève. Le chien aboie, il jappe, il mord.

9.

Ici court un lièvre. L'un des chasseurs a épaulé le fusil et tire. Il a déjà tué un lièvre. Il l'a donné à ce garçon, qui tout joyeux le lève de la main droite et l'apporte à la maison. Il est accompagné d'un autre garçon, qui plein de joie agite son mouchoir (de poche) de la main droite.

10.

Cette route serpente jusqu'au sommet de a montage. Une autre mène dans le village.

11.

Sur les têtes des montagnes il y a des châteaux. Il y a beaucoup d'années, ces châteaux étaient habités par des hommes qu'on appelait chevaliers. Mais ces châteaux ont été détruits, ce sont des châteaux vieux, des châteaux en ruine, on les appelle ruines. Voilà un château moderne.

12.

Entre ces deux montagnes il y a une vallée. A l'entrée de cette vallée est situé un village qui est environné de champs et de prés. La tour de l'église (le clocher) s'élève de toutes les maisons. Le clocher est pointu et couvert d'ardoises, mais les toits des maisons sont couverts de tuiles. Sur le clocher il y a une croix.

13.

Sur la croix se trouve souvent placé un coq qui tourne au vent. Très souvent il y a sur le toit de grands édifices un ou plusieurs paratonnerres pour empêcher que la foudre ne tombe sur l'édifice. Dans le clocher il y a des cloches. On les sonne par exemple quand on veut faire le service divin le dimanche. On sonne pour les morts. On sonne le tocsin quand un incendie éclate (se déclare). Au son des cloches.

14.

Sur l'une des faces (ou sur plusieurs faces) du clocher il y a une horloge. L'horloger fait les horloges, les pendules et les montres. Il y a des pendules dans les chambres de nos maisons. As-tu une montre sur toi? La poche où nous portons la montre, est appelée gousset. Cette montre est une d'argent (en argent), l'autre est une d'or (en or). Nous attachons la montre à une chaîne ou à un cordon. A la chaîne il y a un crochet que nous accrochons à une boutonnière du gilet. Quelle heure est-il à ta montre? Quelle heure as-tu? Quelle heure croyez-vous qu'il soit? Il est quatre heures et un quart, cinq heures et demie, six heures moins un quart, il est midi, il est minuit, il est sept heures précises, il est huit heures passées, il s'en faut de neuf minutes, il fait grand jour. L'horloge va sonner dix heures, l'horloge vient de sonner onze heures. Cette pendule sonne les quarts, les demies, le trois quarts et les heures. Cette montre va juste (bien), elle avance de dix minutes, elle retarde d'une heure; on doit la régler (la mettre à l'heure). Quand la montre est au bas, (ne va

plus), on doit la monter avec une clef de montre. La montre s'est arrêtée, on doit la faire aller. Le ressort est cassé, on doit le réparer. Le mouvement (le rouage) s'est dérangé, j'ai donné ma montre à raccommoder et à nettoyer. Un réveille-matin (un réveil), mettre le réveil à cinq heures. Une horloge (un cadran) solaire; une horloge de sable (un sablier); une horloge d'eau.

15.

Voilà le cadran avec douze chiffres romains (arabes), voilà les deux aiguilles. La grande aiguille marque les minutes, la petite les heures. Sur le cadran d'une montre nous trouvons aussi une aiguille des secondes. Elle fait le tour du cadran une fois par minute. Il y a soixante secondes dans une minute. Soixante minutes font une heure. La grande aiguille fait le tour du cadran en une heure, la petite en douze heures. Vingt-quatre heures font un jour. C'est le temps que met la terre à tourner sur elle-même. Sept jours font une semaine. Quinze jours. Voici leurs noms: dimanche, lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi, samedi. Quel jour est-ce aujourd'hui? C'est dimanche. Quatre semaines et quelques jours font un mois. Douze mois composent l'année. Voici les noms des mois: janvier, février, mars, avril, mai, juin, juillet, août, septembre, octobre, novembre, décembre. Trois mois, six mois, neuf mois, quinze mois. Les douze mois n'ont pas tous le même nombre de jours, quelques-uns en ont trente, d'autres trente et un, le mois de février en a vingt-huit ou vingt-neuf. Combien de jours compte ce mois? Quel quantième du mois avons-nous? Quelle date avons-nous? Une année, c'est le temps que met la terre à tourner autour du soleil. L'année a trois cent soixante-cinq jours, chaque quatrième année, l'année bissextile, en a trois cent soixante-six. L'année se divise en quatre parties qu'on nomme saisons. Cent années constituent un siècle.

16.

L'énorme voûte qui se trouve au-dessus de notre tête est appelée firmament. L'horizon désigne les parties de la surface terrestre où se termine notre vue, où le ciel et la terre semblent se joindre. Le soir le firmament est semé d'étoiles très nombreuses. Les unes restent toujours à la même place, elles sont fixes, elles sont autant de soleils; les autres se trouvent tantôt à un point du firmament, tantôt à un autre, elles sont errantes, ce sont des planètes. Ces dernières tournent autour des soleils qui

les éclairent. La terre est une planète qui tourne autour du soleil. Elle a la forme d'une boule, d'un globe; mais elle n'est pas une boule régulière, les deux pôles étant aplatis. Le soleil se lève à l'est et se couche à l'ouest. Le temps qui s'écoule depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, s'appelle jour. Le reste du temps depuis le coucher jusqu'au lever du soleil, s'appelle nuit. En été le soleil se lève plus tôt et se couche plus tard qu'en hiver.

17.

Comme la terre, la lune est une planète. Elle tourne autour de la terre, et avec la terre, elle tourne autour du soleil qui l'éclaire. Mais le soleil ne peut jamais éclairer que la moitié de la surface de la lune, celle qui le regarde. Tantôt la lune se présente sous la forme d'un disque, tantôt sous la forme d'un croissant, suivant la position occupée par la terre. Il a lieu une éclipse de soleil, lorsque la lune se trouve entre le soleil et la terre, il a lieu une éclipse de lune, lorsque la terre se trouve entre le soleil et la lune.

18.

Quel temps fait-il aujourd'hui? Il fait beau temps, il fait mauvais temps, le temps est vilain (abominable), il fait un temps de chien, il fait doux (le temps est doux), le temps est inconstant (variable), le temps se maintient au beau. Le baromètre est au beau, à la pluie, au variable; il monte, il descend. Il fait chaud, il fait froid, il fait un froid terrible; j'ai chaud, j'ai froid. Il pleut, il a plu, il va pleuvoir, il tombe des gouttes de pluie, il pleut à verse, c'est une averse, il cesse de pleuvoir, le temps se remet au beau. Il fait du soleil. Quelle chaleur! En voilà une chaleur, c'est une chaleur étouffante. Le thermomètre marque 30 degrés de chaleur (il est à 30 degrés au-dessus de zéro). Le thermomètre marque 10 degrés de froid (il est à 10 degrés au-dessous de zéro). Il s'élève un orage, nous aurons de l'orage. Il fait des éclairs. La tonnerre gronde, il tonne. Il fait du vent, le vent s'abat (tombe). Il fait du brouillard. Il neige, il neige à gros flocons, la neige tient. Il gèle, il gèle à pierre fendre. Il grêle. Il dégèle.

19.

Voici les principales pièces de monnaie qui ont cours en France: les pièces de 20 francs, de 10 francs, de 5 francs, de 2 francs, de 1 franc, de 50 centimes, de 10 centimes, de 5 centimes, de 2 centimes et de 1 centime. Le public

nomme ordinairement sou la pièce de 5 centimes. L'unité monétaire est le franc. Il se divise en 100 centimes ou en 20 sous. Les pièces de 20, 10, 5 francs sont en or. Il y a aussi des pièces de 5 francs en argent. Les pièces de 2 francs, de 1 franc, et de 50 centimes sont en argent. Les autres pièces sont en bronze, ce sont des pièces de cuivre. Un franc vaut 80 pfennigs, un marc vaut 1 franc 25 centimes. Changez-moi cette pièce. Avez-vous la monnaie de 20 francs? Je n'ai pas de monnaie. Cette pièce est bonne, l'autre est fausse. Battre monnaie. Un billet de change. Il y a des billets de 1000, 500, 100 et 50 francs.

20.

Les quatre règles:

Addition; additionner: 2 et 2 font quatre; somme totale.

Soustraction; soustraire, faire la soustraction de. 5 moins 5 reste (fait) zéro.

Multiplication; multiplier. Le petit livret. 1 fois 2 fait 2; 2 fois 2 font 4.

Division; diviser, faire la division. 2 divisé par 2 donne (fait) un.

21.

Le coteau de cette montagne (de cette colline élevée) est planté de vignes. Dans la vigne il y a des vendangeurs (des vignerons), ils font la récolte des raisins (ils cueillent les raisins, ils vendangent), c'est la vendange. La vendange se fait en général au milieu d'octobre. Les vignes sont attachées à des perches sur lesquelles elles croissent. Quelques raisins sont rouges, d'autres jaunes et d'autres blancs. Lorsque les grappes de raisin sont mûres, on les coupe avec des serpettes, car les tiges en sont dures. Puis on les met dans des baquets, dans des corbeilles et des paniers ou dans des hottes. La vigne est bordée d'un mur. Là on a dressé une cabane de bois, où il y a un garde-vigne qui surveille les vignes pour empêcher que les raisins ne soient volés. Les vendangeurs y gardent aussi leurs ustensiles, et y entrent quand il fait mauvais temps, quand il pleut. Cette femme descend l'escalier qui a cinq marches (degrés). Elle porte un baquet plein de raisins. Cet homme et cette femme vident une hotte dans une grande cuve qui se trouve sur une voiture dont les chevaux sont dételés: une autre cuve est déjà pleine. Après avoir attelé les chevaux, le charretier mènera (conduira) la voiture à la maison. Là on verse les grappes dans le pressoir où on

les presse (écrase) pour en faire sortir le jus, qu'on appelle moût. Le jus coule dans une cuve, puis il est mis dans un tonneau. Quand il a fermenté, et qu'il est devenu clair, on l'appelle vin. On boit le vin, il est vendu par le marchand de vin, il y en a beaucoup de sortes. Une bouteille de vin — une bouteille à vin. Un verre de vin — un verre à vin.

22.

La serpette est un couteau qu'emploient les vendangeurs et les jardiniers. Le couteau est un instrument tranchant. Il est composé d'une lame et d'un manche. La lame est faite d'acier. On y distingue le dos, le tranchant et la pointe. Le manche est en bois, en corne, en os ou en écaille. Il est formé de deux pièces qui sont réunies par des rivets. Il y a des couteaux de table et des couteaux de poche. Le couteau a une lame ou plusieurs lames. Un couteau de poche peut être pourvu d'un tire-bouchon. Avec le tire-bouchon on débouche une bouteille. Avec le couteau on coupe le pain, la viande, le bois et bien d'autres choses. Le coutelier fait des couteaux, des canifs, des rasoirs, des serpettes, des ciseaux (une paire de ciseaux) et des fourchettes. La fourchette a plusieurs fourchons. Quand les couteaux ne coupent pas bien, on les aiguise sur une pierre à aiguiser. Le rémouleur aiguise les couteaux et les ciseaux.

23.

Le vannier fabrique des corbeilles et des paniers avec des branches d'osier. Le tonnelier fait des tonneaux, des cuves, des baquets, des seaux.

24.

Sur le devant du tableau, il y a un champ de pommes de terre. Le paysan, la paysanne, la servante (la fille de ferme) et trois enfants, deux garçons et une fille, sont dans le champ pour récolter les pommes de terre qu'ils ont plantées (posées) au printemps. Le paysan qui fume une pipe de tabac, les creuse (arrache) avec une houe, la servante et les enfants les ramassent et les mettent dans des paniers à deux anses, la mère les jette dans un sac. Quand il est plein, elle le lie (serre). Le soir on les rentre avec une voiture et les jette dans la cave. On doit les protéger des gelées, car quand elles sont mortes de froid (quand le froid les a tuées), on ne peut plus les manger. On

donne à manger les pommes de terre aussi aux bêtes, par exemple aux porcs (cochons).

Aussi ces gens ont récolté des pommes de terre. Ils en ont rempli quatre sacs. Ce valet (garçon) porte sur son épaule gauche un panier plein d'elles. La servante a la houe à la main droite, le garçon lie un sac.

Le paysan cultive plus de pommes de terre qu'il n'en a besoin pour lui-même. Il apporte celles dont il n'a pas besoin, à la ville, où il les vend aux habitants de la ville (aux citadins) au marché ou dans la halle.

La pomme de terre n'est pas originaire d'Europe, elle a été importée d'Amérique environ au milieu du seizième siècle. Elle est une nourriture saine et nécessaire. Il y en a plusieurs espèces; on les distingue par leurs différentes couleurs et leur forme. La plante de la pomme de terre a des fleurs blanches, bleues ou rouges selon l'espèce.

25.

Dans le pré nous voyons cinq vaches, dont l'une est couchée. C'est un très petit troupeau, le gardeur n'est pas là. Elles broutent l'herbe. La vache beugle (mugit), elle rumine. Elle a des cornes recourbées, elle est une bête à cornes. Elle a les pieds fendus comme tous les ruminants. Elle nous fournit le lait, dont nous tirons le beurre et le fromage.

Dans les prairies la seule fleur qu'on trouve en automne, est le colchique.

26.

Voilà un pommier. Il est un arbre fruitier, son fruit est la pomme. D'autres arbres fruitiers sont: le poirier—la poire, le cerisier—la cerise, le prunier—la prune, le noyer—la noix, l'abricotier—l'abricot. Le village est entouré d'arbres fruitiers. Souvent ils ploient sous le poids de leurs fruits, voilà pourquoi on doit étayer leurs branches. Les feuilles de ce pommier sont encore toutes vertes, mais les pommes en sont mûres. On a appuyé une échelle contre l'arbre, elle a neuf échelons, comptez-les, c'est une échelle à neuf échelons; voilà les deux montants. Un garçon est monté sur l'échelle. Il est assis sur une branche et se tient à cette branche de sa main gauche. De la main droite il cueille des pommes et les jette (en bas). En secouant les branches, il en a fait tomber d'autres. Les deux autres garçons les ramassent et les mettent dans un

panier qui sera bientôt plein. Ils les porteront à la maison et les donneront à leur mère. Elle les mettra dans la cave sur une couche de paille. On les garde pour l'hiver, car quelques espèces se conservent longtemps, avec d'autres on fait du cidre. Il y a une grande variété de pommes. Quelques espèces mûrissent plus tôt, d'autres plus tard dans l'année. La pomme est entourée d'une pelure. Quelques personnes mangent la pelure, d'autres pèlent la pomme.

27.

Voilà un noyer. Le père fait tomber les noix avec une perche. La mère et la fille les ramassent et les mettent dans un panier. Il en ont déjà rempli un sac, celui qui est près du noyer. La noix se compose de l'écale et de l'amande de noix. L'écale est d'abord verte, puis elle devient brune et très dure. On la casse avec un casse-noix. Le fruit du noisetier est la noisette.

28.

Un arbre se compose des racines, du tronc et des branches. Sur ces dernières paraissent les rameaux, les feuilles, les fleurs ou les boutons, les fruits. Les racines s'étendent bien loin sous la terre, elles sont pour ainsi dire les jambes et les pieds de l'arbre; elles lui servent à se tenir debout et à résister aux vents. Le tronc est le corps de l'arbre, les branches en sont les bras, et les rameaux ses doigts. Quand les fleurs se sont flétries, le fruit viendra à leur place.

29.

Au bord de la route qui mène dans le village, il y a deux tilleuls. Sous les arbres, il y a de la verdure (de l'herbe). Voilà des broussailles (des buissons).

30.

A droite (sur ou par la droite) du tableau, nous voyons la grange d'une ferme. En général la grange est près de la maison ou en face de la maison. Le toit est couvert de (en) tuiles. La lucarne et la porte sont ouvertes. C'est une grande porte, ouvrant au milieu, elle a deux battants. Elle est grande pour permettre aux voitures d'entrer dans la grange. La grange a ordinairement deux portes de sorte que les voitures chargées peuvent entrer, être déchargées, et ressortir par la porte opposée. On a appuyé une échelle contre l'un des murs de la grange pour monter sur le grenier,

où on met du foin, du blé et de la paille. Le grenier est sous le toit. Après avoir mis le blé en grange (après avoir engrangé ou serré le blé), on le bat pour séparer le bon grain de la paille. On distingue du blé qu'on sème au printemps, c'est le blé de printemps: l'avoine, l'orge, les pois, les lentilles, et du blé qu'on sème en automne, c'est le blé d'hiver: le froment et le seigle. Le fermier, son valet et sa servante sont à l'intérieur de la grange. Dans l'aire les batteurs battent le blé en cadence avec des fléaux, ils lèvent les fléaux et puis les font retomber à coups réguliers sur le blé. Dans les grandes terres on ne bat plus au fléau, on a des machines à battre le blé qu'on appelle batteuses. Elles font le travail plus vite, et elles laissent moins de grains dans les épis. Les épis vidés, la tige qui les portait, n'est plus que la paille. On lie la paille en bottes. La paille sert de litière aux chevaux et aux vaches. Après avoir nettoyé à l'aide des vans les grains des débris de la paille qui s'y trouvent encore entremêlés, on les met dans des sacs, les charge sur une voiture et les transporte au moulin. Le moulin sert à réduire le grain en farine. Le meunier moule le blé. Avec la farine le boulanger fait (cuit) du pain et des gâteaux.

31.

Sous le toit de la grange on a suspendu du tabac et du maïs pour les sécher. On fume le tabac, et on en fait des cigares en roulant les feuilles de tabac. Le tabac et le maïs ne sont pas originaires d'Europe, ils y ont été importés d'Amérique. Les oies, les canards, les poules et les porcs aiment beaucoup le maïs.

32.

A côté de la grange il y a un rucher de trois ruches. Dans la ruche les abeilles reposent tout l'hiver, mais l'été elles travaillent beaucoup, elles volent de fleur en fleur pour chercher du miel dans le calice des fleurs. Le miel est sucré et très bon à manger. L'abeille bourdonne. Les abeilles sont des insectes comme les mouches, mais elles ont un aiguillon, et elles piquent très fort quand elles sont en colère, elles ne piquent pas quand on les laisse tranquilles.

33.

Voilà un coq et trois poules. Comme l'oie, le canard et le pigeon, ce sont des oiseaux domestiques qu'on appelle aussi oiseaux de

basse-cour. Ils becquètent les grains qui sont tombés à terre. Le coq a la tête couronnée d'une crête rouge; il chante de très bonne heure. La poule glousse, caquette. Elle pond des œufs, elle les couve. L'œuf est entouré d'une coquille (coque) blanche. Des œufs à la coque, des œufs sur le plat, des œufs brouillés. Les petits des poules sont les poussins. Les poules sont logées au poulailler.

34.

Voilà deux garçons. En automne, il fait ordinairement beaucoup de vent, alors les garçons lancent (enlèvent) leurs cerfs-volants. Ce cerf-volant que les garçons ont fait eux-mêmes de papier blanc étendu sur un cadre de bois, s'enlève bien. Il se termine par une très longue queue, au bout de laquelle on voit une grosse boule de papier. Très souvent une figure est peinte dessus. Ces garçons courent vers le vent; l'un tient la ficelle des deux mains, l'autre regarde le cerf-volant.

35.

La toilette (l'habillement complet) de l'homme se compose de divers vêtements (de diverses hardes), de la chaussure et de la coiffure. Les vêtements principaux sont: la chemise, le pantalon, le gilet, l'habit ou la redingote et le par-dessus ou le manteau.

36.

On s'habille, on met ses vêtements; on se déshabille, on ôte ses vêtements. Il est bien (mal) mis (habillé). Il porte des habits à la (dernière) mode (du dernier goût). Il a remonté la garde-robe de son fils. Il a vêtu ce pauvre homme. La semaine dernière il s'est fait faire un habit. Se faire prendre mesure; prendre la mesure d'un habit. Cet habit vous va bien. Cet habit est doublé de soie; la doublure. Il aime mieux les habits de drap foncé que ceux de drap clair. Il porte sa redingote qui a deux rangées de boutons, boutonnée ou déboutonnée. La boutonnure est défaite. Il a retroussé les manches de son habit, il a les bras retroussés jusqu'au coude. Les manchettes sortent un peu des manches de son habit. Ce pauvre homme porte une redingote usée, une redingote râpée, qui montre la corde; il porte des habits qui ont déjà servi. Au lieu d'un habit beaucoup de jeunes gens portent un veston.

37.

Ce manteau est ample, l'autre est étroit. Son manteau ne descend que jusqu'aux genoux, il est trop court. Un manteau d'été, un manteau d'hiver. On se garantit du froid par des vêtements chauds, en été on porte des vêtements légers. Quand il fait très froid, il porte un bonnet fourré et une fourrure ou du moins un collet doublé de fourrure. Le soir son père porte une robe de chambre.

38.

Les bretelles (une paire de bretelles) soutiennent le pantalon. Dans l'une des poches de son pantalon il a un porte-monnaie (une bourse), dans l'autre il a un mouchoir. Les petits garçons portent des culottes et des blouses ou des vestes (ils sont en veste). Beaucoup d'hommes portent des caleçons, surtout en hiver.

39.

Le tailleur fait les vêtements (habits). La servante doit nettoyer les vêtements; elle les bat (époussette) avec une baguette, et les brosse avec une brosse à habits.

40.

La chemise est faite de toile, de coton ou de laine. Le col de cette chemise est trop ample. Il doit changer de chemise, car il est tout trempé. Cet ouvrier travaille en manches de chemise. En hiver il porte une chemise de dessous (une chemise de flanelle). Il a mis une chemisette, et autour du cou un faux-col et une cravate.

41.

La chaussure comprend les souliers, les bottines et les bottes. On tricote les bas et les chaussettes qui servent à couvrir le pied et la jambe. Quand on a les talons percés, on doit les repriser. On lie ses bas au-dessous ou au-dessus du genou de jarretières. Le matin, en se levant, on met des pantoufles. Les bottes et les bottines sont faites de cuir par le cordonnier (bottier). Quel est votre bottier? Qui vous chausse? J'achète mes souliers dans ce magasin de chaussures. Mettre (chausser) ses bottes; ôter (déchausser) ses bottes avec un tire-botte. Cette paire de bottes vous chausse bien. Mes bottes me blessent (me font mal), on doit les mettre sur la forme. Le cordonnier (savetier) raccommode les bottes, il les remonte et les ressemelle. On porte des bottes à simple et à double semelle. Quand un homme est monté à cheval, il porte des bottes à l'écuylère.

Il y a des tirants et des élastiques aux bottines. Mes bottes sont très salies, il y a de la boue dans la rue. Le décrotheur décrothe les bottes avec une décrotoire (une brosse à souliers), et les cire avec une brosse à cirage. Ces deux instruments se trouvent dans la boîte à cirage. Quand il fait (un temps) très humide, on met des socques ou des caoutchoucs. De très pauvres gens marchent souvent nu-jambes (nu-pieds, pieds nus). Dans certaines contrées les paysans portent des sabots que fait le sabotier.

42.

Sur la tête on porte une casquette ou un chapeau. Cette casquette a une très grande visière. Le chapelier fait les chapeaux de feutre, de soie ou de paille. Ce chapeau vous coiffe bien. Ce chapeau a de grands, l'autre de petits bords. Mettre son chapeau (se couvrir); ôter son chapeau (se découvrir). L'élève ôte son chapeau au maître, il lui parle chapeau bas. Le garçon court nu-tête (tête nue) du matin au soir.

43.

Le gantier fait les gants. Il y a des gants glacés (des gants de chevreau, des gants de peau), des gants de soie, des gants de laine, des gants fourrés. Mettre ses gants (se ganter); ôter ses gants. Essayez ces gants, ils vous gantent bien.

44.

L'habit des femmes s'appelle robe. La couturière fait des robes, des corsages, des jupes et des jupons. Elle est forte sur la couture, elle sait coudre à la machine (à coudre). Autour du cou cette fille a mis un fichu (un mouchoir de cou). Cette femme a relevé sa jupe (s'est retroussée) avec un relève-jupe, et a mis un tablier. Quand il fait frais, les femmes mettent des jaquettes ou des mantelets ou des manteaux ou des châles.

45.

Les femmes portent des souliers d'étoffe et des souliers de cuir. Elle choisit des bottines à lacer et des bottines à boutonner, puisque les élastiques et les tirants se gâtent vite.

46.

Ce chapeau de velours noir est garni de fleurs, de dentelles et de rubans. Au lieu d'un chapeau, les paysannes portent un mouchoir de tête. La coiffure des Alsaciennes est un bonnet garni de très grands nœuds montants et de très longs rubans.

47.

Les femmes garantissent leurs mains du froid par un manchon. Quand il fait du vent, elles mettent un voile qui est attaché au chapeau, elles se voilent le visage (elles se voilent). Elles se garantissent du soleil par une ombrelle ou par un éventail. Quand il commence à pleuvoir, on ouvre (déploie) un parapluie, quand il a cessé de pleuvoir, on le referme.

Halberstadt.

DR. LEFÈVRE.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

A. Bechtel, Tableaux chronologiques des principales œuvres (et des principaux ouvrages destinés à la jeunesse) de la Littérature française depuis les origines jusqu'à nos jours suivis de deux Tables alphabetiques à l'usage de Candidats et Candidates aux divers examens de lettres et des étudiants de lettres. Wien 1895, Manz. 97 S. 8°.

Die viel mißbrauchte, beinahe zu Tode gehetzte Redensart, daß mit einem Buche einem wirklich gefühlten Bedürfnisse entgegengekommen wurde, dürfte diesmal nicht übel angebracht sein, und wir sprechen die Überzeugung aus, Prof. Bechtel, der sowohl in seiner Eigenschaft als Mitglied der k. k. Prüfungskommission für Bürgerschulen in Wien wie auch als Lehrer für das französische Sprachfach eine große pädagogische Erfahrung erworben hat, habe mit der Abfassung seines Werkchens einen glücklichen Wurf gethan.

Nicht als ob es an Lehrbüchern der französischen Literaturgeschichte fehle! Im Gegenteil, der Büchermarkt wird von solchen so überflutet, daß man sich der Besorgnis kaum entschlagen kann, es werde zu viel Literaturgeschichte und zu wenig Literatur in den Schulen getrieben. Wenn der Schüler (so äußerten wir uns über diesen Punkt selbst schon vor Jahren) aus der Literaturgeschichte nichts lernt als einige Namen und Zahlen, als einige hergebrachte Urteile und Schlagwörter nachbeten, bei deren Klang die Halbbildung auch schon das literarische Herz der Jahrhunderte pulsieren zu hören meint, so ist dies die letzte aller Wissenschaften, und der junge Mensch gewöhnt sich dadurch nur, leere Worte, bewegte Luft zu sprechen und mit dem zu prunken, was er nicht besitzt. Recht viel gute Literatur, die der An-

fänger ohne zersplitterndes Urteil in sich aufnehme, und wenig Literaturgeschichte, sollte die Losung des Lehrers auf den ersten Stufen des Unterrichtes sein. Wer da meint, die Literaturgeschichte könnte dem Anfänger die Literatur ersetzen, der könnte füglich auch jemanden in einen Holzstall führen, um ihn einen herrlichen Baumschlag bewundern zu lassen. Die Literaturgeschichte kann nur den Zweck haben, dem, der die bedeutendsten Schriftwerke einer Nation in sich aufgenommen hat, in der Zusammenfassung und inneren Verarbeitung derselben beizustehen und ihn zu neuen Gedanken anzuregen, die oft erst hervorspringen wie der Funke im Feuerstein, wenn der Stahl einer fremden Kraft ihn berührt.

Eben von diesen Erwägungen ausgehend begrüßen wir das vorliegende Buch, weil es die Lektüre nimmermehr ersetzen will, sondern dieselbe unbedingt voraussetzt. Die „Tableaux“ sind nichts anderes als synchronistische Zeitafeln der Literaturgeschichte. In der richtigen Voraussetzung, daß auch in dieser Disziplin die Zeitfolge und Chronologie einmal für uns Kette und Einschlag jedes historischen Verständnisses bleiben müssen, wollen sie das Neben- und Nacheinander in der Literatur durch eine augenfällige Zusammenstellung eindringlich machen, den Lernenden anregen, daraus die sich ergebenden lehrreichen Schlussfolgerungen zu ziehen und so von der französischen Literatur auch zu den literarischen Hervorbringungen anderer Kulturvölker die geistige Brücke zu schlagen; ein Versuch, der unseres Wissens auf diesem Wege bis nun noch nicht unternommen wurde. Sie wollen die Handbücher der Literatur nicht verdrängen, sondern neben und nach dem Gebrauche derselben mit Nutzen angewendet werden; daher enthält sich der Verfasser, um den beabsichtigten Zweck durch keinerlei Überladenheit und verdunkelndes Beiwerk zu schwächen, bei seinen Angaben jedes biographischen Details und beschränkt sich auf die Namen und chronologischen Daten.

Die Tabellen sind nach den literarischen Gattungen zusammengestellt und reichen vom 9. Jahrhundert bis in die neueste Zeit. Mit Recht hat der Verfasser auf erschöpfende Vollständigkeit verzichtet, weil dies der Übersichtlichkeit des Werkchens nur geschadet hätte. Sehr dankenswert und dem Ziele, das er sich gesteckt hat, nur sehr förderlich ist es, daß er vom 17. Jahrhundert an auch eine Rubrik „Littéra-

ture de la jeunesse“ einfügte, welche die besten Jugendschriften und pädagogischen Werke enthält. Mit Rücksicht auf die große Aufmerksamkeit, welche das weibliche Geschlecht jetzt der Bildung, namentlich aber der klassischen Litteratur zuwendet, wird auch die Abteilung „Femmes auteurs“ vollkommen gerechtfertigt erscheinen. Eine Columne „Sciences et arts“ soll die Entwicklung der Litteratur durch den gleichzeitigen Gang der Kunst und Wissenschaft, der Grammatik u. s. w. beleuchten. Besondere Erwähnung wegen ihrer großen Brauchbarkeit verdienen die am Schlusse angehängten beiden „Tables alphabétiques“. Die erste führt den Namen des Autors mit dem Hinweise auf die Seite, auf der er erscheint, sowie die „genres“ mit Erklärung an; die zweite die Namen aller in den „Tableaux“ angeführten Werke nebst dem Datum des Erscheinens und der Angabe des Autors, außerdem noch andere allgemeine, bekannt gewordene Werke (z. B. Chansons, die noch heute in Text und Melodie fortleben; drames und mélodrames, welche die französische Kritik „légendaires“ getauft hat und die von Zeit zu Zeit wieder auf die Bühne gebracht werden). Es sei noch hervorgehoben, daß vom 18. Jahrhundert an der „Poésie patriotique“ eine besondere Gruppe gewidmet wurde.

Der Verfasser hat sich (wir können dies auf Grund eingehender Prüfung sagen) die Mühe nicht verdriessen lassen, für seine chronologischen Angaben die besten Autoritäten zu befragen und die neuesten Forschungen heranzuziehen, was um so höher anzuschlagen ist, als man dies nur wenigen Handbüchern der französischen Litteratur nachrühmen kann. Es herrscht gerade auf diesem Gebiete der französischen Litteraturgeschichte eine arge Zerrahrenheit, ja es sind beinahe anarchistische Zustände; davon kann sich jeder überzeugen, der die Handbücher auf diesen Punkt hin prüft. Aber auch die Forschung über das Geburts- und Sterbejahr berühmter selbst jüngerer französischer Autoren und die Abfassungszeit ihrer Werke muß sich oft mit dem Sub judice lis est oder gar dem Ignorabimus! bescheiden. Es kann also nicht befremden, wenn man auch in den „Tableaux“ in dieser Beziehung manches verbessert sehen möchte. Wir haben uns bei den Stichproben folgendes notiert und bieten es, um vielleicht auch zur Vervollkommnung des trefflichen Büchleins ein Scherflein beitragen zu können: Für „Villehardouin 1160—1213“ würde sich em-

pfehlen: „né vers 1165 et mort avant 1213“. — Anstatt „Rustebuef (1287)“ besser „mort vers 1280“. Für „Joinville (1224—1319)“ nach G. Paris besser „—1317“. — Anstatt „Rich. de Fournival (—1260)“ besser „v. 1230“. — Für Adam de la Halles „Jeu de la Feuillée 1261“ besser „v. 1262“. — Desselben Dichters „Jeu de Robin et de Marion“ wurde nicht 1283, sondern erst nach dem Tode des Autors das erste Mal aufgeführt. — Vermist haben wir die Angabe, daß die „Frères sans souci“ 1380 ihr Patent erhielten. — Philippe de Commines „Louis XI“ erschien 1523. — Als Antoine de la Salles Geburtsjahr wird glaubwürdig 1398 angegeben. — Das Todesjahr Alain Chartiers wird besser ins Jahr 1460 als in das Jahr 1449 zu setzen sein. — Cl. Marot hat mit der Übersetzung der Psalmen sicherlich schon 1531 begonnen. — Louise Labés Sterbejahr wird richtiger 1555 (als 1556) sein. — Für „Bonaventure Despériers 1495—1544“ ist „1510—1544“ zu berichtigen. Desselben „Cymbalum mundi“ fällt nicht ins Jahr 1537, sondern 1538 (wie es übrigens im Register richtig angegeben ist). — J. Mairets „Sylvie“ ist ins Jahr 1625, desselben „La Silvanire“ ins Jahr 1630 zu setzen (nach E. Dannheisers Forschungen). — Voltaires „Zadig“ erschien 1778. — Desselben Autors „Nanine“ und „La Prude“ haben wir wohl im Register, nicht aber in den Tabellen gefunden. — Guizots Sterbejahr wird anderwärts 1875 bezeichnet.

Wir haben nur noch zu bemerken, daß auch die typographische und sonstige Ausstattung des Buches der renommierten Verlagshandlung entsprechend eine vornehme ist und können das Buch schon wegen seiner eminenten Brauchbarkeit wärmstens empfehlen.

Nikolsburg.

JOSEF FRANK.

G. Erzgräber, Elemente der historischen Laut- und Formenlehre des Französischen.
Berlin 1895, Gärtner. 52 S. 8°. M. 1.

Jeder Lehrer, dem wissenschaftliches Streben nicht abhanden gekommen ist (leider macht sich das Banausentum im neusprachlichen Lehrfach immer breiter), wird, wenn er in Lateinschulen unterrichtet, es nicht unterlassen, bei den sich zahlreich bietenden Gelegenheiten seine Schüler darauf hinzuweisen, wie zwischen Latein und Französisch ein enger Zusammenhang besteht, wie dieses aus jenem sich entwickelt hat, wie das scheinbare Chaos von Formen und Lau-

ten durch bestimmte Regeln und Gesetze regiert wird. Hilfsmittel, die in kurzem Abriss das Nötigste aus der historischen Laut- und Formenlehre enthielten, fehlten bis jetzt; man war auf eigene Beobachtung und auf das oft mühselige Befragen dickleibiger Kompendien (die auch wegen ihres Preises nicht jeder erschwingen kann) angewiesen, wenngleich wohl mancher sei es zu Unterrichtszwecken, sei es noch in seiner Kandidatenzeit zu Prüfungszwecken sich einen Auszug angefertigt haben mag. Erzgräber gebührt das Verdienst, in übersichtlicher, im großen und ganzen verständiger Form das Wichtigste aus der historischen Laut- und Formenlehre zusammengestellt und durch den Druck zugänglich gemacht zu haben. Besonders gefallen hat uns die Formenlehre; die Lautlehre scheint uns zu knapp geraten, und vieles möchte jemandem, der nicht in solchen Fragen mittenin steht, unklar bleiben; wohl aber wird es Studenten und Kandidaten, die frisch aus den Hörsälen kommen und mit der betreffenden Terminologie vertraut sind, ein hoch willkommenes Wiederholungs- und Orientierungsmittel gewähren.

Der Verfasser möchte das Büchlein auch in den Händen der Schüler wissen; dagegen aber müssen wir energisch Veto einlegen, daß die Schüler unserer höheren Lehranstalten in so ausgedehnter und systematischer Weise historische Laut- und Formenlehre treiben. Das ist Sache der Universität. Wie wir eingangs dieses Artikels erwähnten, wird ja hin und wieder ein Hinweis nötig, nützlich und erwünscht sein (man denke an die Bildung von *énormément* oder an die Pluralbildung auf *—aux*, oder an die Konjugation), und zwar wird dieser Hinweis meist die Formenlehre betreffen, aber damit muß die Schule sich begnügen. Sie hat andere Zwecke, sie soll den jungen Mann vor allen Dingen in französische Litteratur, in französisches Denken und Fühlen hineinführen, in zweiter Linie ihm eine gewisse Geläufigkeit im mündlichen und schriftlichen Ausdruck beibringen, und dazu braucht sie die paar Stunden vollauf.

Lehrern und Studenten also sei das auf den neuesten Forschungen (Gröber, Meyer-Lübke) aufgebaute Hilfsmittel warm empfohlen.

Cassel.

A. KRESSNER.

H. Taine, Napoléon Bonaparte (aus: Les Origines de la France contemporaine). Mit Ein-

leitung und Anmerkungen herausgegeben von M. Hartmann. Leipzig 1892, Seemann. M. 1.

Dieses Bändchen ist eine Zierde der Hartmannschen Sammlung. Für die oberste Klasse höherer Lehranstalten bestimmt, wird es den Schülern, welche bereits Napoleon aus der Geschichte kennen, eine willkommene Ergänzung bieten und ihnen die Gestalt des großen Kriegers, die sie bisher auf historischem Hintergrund kennen gelernt hatten, auch von ihrer menschlichen Seite zeigen; und selten hat ein Geschichtsschreiber den unter der angenommenen starren Maske und dem zugeknöpften Rock versteckten Menschen schärfer seciert, seine intimsten Gedanken unbarmherziger bloßgelegt und so „die Kehrseite der Medaille“ vorgezeigt, als Taine. — Hartmann hat den zu Schulzwecken aus den *Origines de la France contemporaine* ausgewählten Abschnitt in kleine Paragraphen geteilt und somit für übersichtliche Verteilung des Stoffes gesorgt; dem Text sind einleitungsweise die Vorreden vorgedruckt, mit denen Taine die fünf von ihm selbst herausgegebenen Bände seines großen Werkes eröffnet hat. So interessant und bezeichnend für den Schriftsteller dieselben auch sein mögen, für Schüler scheinen sie doch zu hoch und zu schwer. Außerdem ist eine eingehende und hübsch geschriebene Einleitung über Taine vorausgeschickt und ein Heftchen mit Anmerkungen beigegeben, die jeder, der das Werk liest, mit großem Nutzen durcharbeiten wird; sie bieten eine Fülle des Belehrenden und legen Zeugnis ab von der außerordentlichen Belesenheit des Herausgebers und seinem schon so oft anerkannten Fleiße. Die Ausgabe verdient warme Empfehlung, zumal auch die äußere Ausstattung bei billigem Preise nichts zu wünschen übrig läßt.

Cassel.

A. KRESSNER.

II. Belletristik.

Jean Aicard, Fleur d'abîme. Paris 1894, Flammarion. Frs. 3,50.

Nous avons lu ce livre passionnant avec le sentiment poignant des tortures que la femme se plaît lorsqu'elle est mauvaise à infliger à ce sexe stupide qui se dit «fort» et qu'un sourire peut conduire aux pires extrémités.

M. François Armagnin a donné dans l'organe de la Province, association littéraire et artistique, toute la philosophie de ce livre de Jean Aicard,

livre qui nous dévoile dans toute leur cruauté les blessures dont le cœur masculin peut avoir à souffrir par la femme.

«Le chef-d'œuvre que tout écrivain rêve d'écrire, Jean Aicard vient de le produire avec *Fleur d'abîme*.

«Dans ce livre, dont l'intérêt va croissant et qui est, comme l'a écrit judicieusement un critique, la revanche de l'Idéal contre la corruption moderne, le poète, devenu le maître du roman réaliste, se montre un profond psychologue.

«C'est bien la fleur de l'abîme, que cette Marie Deperrier, Rita de son nom bohème, car on ne saurait respirer les parfums qu'elle exhale, sans se sentir entraîné dans le gouffre au bord duquel elle a poussé.

«Elle ouvre ses lèvres et regarde ses dents. «Elles sont blanches à souhait, d'une blancheur de grain de riz ou de fleur de jasmin... c'est «vrai que toute sa bouche est comme une fleur.»

«Qu'elle est belle! ses yeux sont bleus. «Le «bleu de l'iris est doux, doux comme la ten-«dresse»!

«Hélas! elle est cependant incapable de «jouir noblement et simplement des meilleures «choses de la vie».

«Mais elle sait si bien, la coquine, commander «à ses nerfs, que «son visage au profil pur a «une modestie d'image sacrée».

«En âge de se marier, son idée fixe est de «sortir le plus promptement possible de la misère où elle se trouve enlisée.

«Le mari importe peu, c'est la fortune qu'il lui faut, elle se rattrapera ensuite sur les amants qui sont là, aux aguets.

«Elle commence d'abord par faire place nette.

«Dans sa maison, où sa mère recevait tout un monde interlope, elle ne garde plus que son maître de diction et de maintien, un vieux cabot appelé par dérision le père Théramène, qu'elle relègue d'ailleurs à la cuisine avec le rôle de frotteur.

«C'est un peu le père spirituel de Rita, que ce vieux déclassé, très brave au fond. Mais la folle fille ne veut pas l'écouter, elle rit, d'un rire étrange.

«Lui la tutoie:

«Tiens-toi droite. Les mains comme ça... «Marche donc avec tout le corps. Tu as l'air «de glisser dans une rainure.»

«Ecoutez-le parler de son métier avec amour:

«Aucune science ne s'improvise. Les secrets

«de l'art sont le secret de l'humanité. Ce sont «des fruits lentement mûris, que la tradition «conserve et transmet.»

«Et plus tard, quand elle lui revient, le brave homme, dont la manière de souffrir n'est pas sans agrément, lui dit encore ceci:

«Quand j'ai revêtu mon velours râpé, ma «soie usée, ma chemise sale à longues man-«chettes..., alors je suis un prince, je suis Ruy «Blas, je me sens le collaborateur nécessaire «des plus grands génies... Et ils viendraient tous «avec des millions me dire: «Pinchard, voici la «fortune, mais rendez le talent», je leur répondrai: «Zut! j'aime mieux ma part»! et, acheva-t-il, ce «qu'il y a de plus raide, c'est que je n'en ai «pas des masses de talent!... Mais tant qu'à «faire du mal à une mouche, pour assurer mon «succès sur n'importe quel théâtre, ça me gêne-«rait mon bonheur.»

«Rita, en vraie araignée à qui il faut une proie, tisse si bien sa toile qu'un mari très riche tombe dans le filet.

«Mais le soir des noces, par gaminerie et bravade, elle démasque brutalement ses hypocrisies et met, avec son corps, sa mauvaise âme à nu.

Son mari, le comte d'Aiguebelle, un idéaliste, par horreur de l'une, ne veut pas toucher à l'autre.

«Et le lendemain et les jours suivants, les nouveaux époux jouent la comédie du mariage devant le monde, tandis qu'en tête à tête l'abîme se creuse plus profondément.

«Cet état exaspérant se prolonge jusqu'à la mort d'une sainte femme, la mère de Paul.

«Alors la situation devient, si c'est possible, plus tendue encore.

«Il y a ici tout un jeu de passions déchainées.

«Le comte Paul a un ami, Albert de Barjols, qu'il traite et considère comme un frère.

«Or, Albert s'est laissé, lui aussi, prendre, comme tant d'autres, aux charmes ensorceleurs de la chasseresse des cœurs et des dots.

«Il l'aime, et, pour elle, il est sur le point de briser les plus doux liens.

«L'aveu de ce brûlant amour lui est arraché par la jeune comtesse, qui en profite pour lui laisser entendre tout ce qu'elle veut en un flux de paroles mensongères.

«Si Paul est mystique, Albert est positiviste; il ne s'arrête pas aux apparences.

«Le temps est passé où il écoutait tranquillement Paul lui dire:

«Dieu tenait une grande place. Dieu supprimé, il s'est fait un grand vide. Quand ce vide n'est pas masqué par un idéal, c'est l'abîme.»

«Maintenant, Albert n'est plus que cire molle dans les mains de Rita.

«Heureusement que Paul voit clair dans la lutte sourde et cruelle.

«Il veut sauver quand même son ami des griffes de cette femme. Certes, il veut bien s'en débarrasser, lui, par un divorce; mais ce n'est pas Albert qui doit servir de dénouement, un autre saura bien lui en fournir l'occasion; il saura attendre.

«Rita s'imagine conduire les événements, ce sont les événements qui la conduisent.

«Quand elle croit tenir l'ami de son mari, arrive, retour d'Amérique, un ancien lieutenant de chasseurs qu'elle a grisé de belles promesses d'amour avant le mariage.

«C'est en vain qu'il est allé là-bas chercher fortune pour arriver plus facilement à ses fins.

«Sans le sou maintenant, la police est à ses trousses. Et comme c'est Rita qui a brisé son avenir, il compte sur elle pour le tirer d'embaras.

«Le comte Paul, aidé par des serviteurs dévoués et par son immense fortune, finit par tenir les fils de toutes les intrigues qui se nouent autour de lui.

«Après avoir fait semblant de fermer les yeux sur certaine démarche, il laisse entrer dans son hôtel Léon Terral, à qui sa femme a donné rendez-vous, et vient à l'improviste surprendre les coupables, en compagnie d'Albert qu'il a appelé à son secours et qui doute jusqu'à ce que la vérité éclate en pleine lumière.

«Alors apparaît «la femme horrible, celle qui poursuit le triomphe de sa beauté, de son orgueil, au préjudice de l'homme, de la famille et de l'honneur.»

«Le mal du siècle, quoi!

«Comme il avait raison Albert, quand il disait:

«Plus l'homme se croit en droit de nier la Providence, plus il doit s'efforcer de devenir lui-même une providence pour les autres hommes, ses frères et ses fils.

«Si l'athée ne se résigne pas à s'imposer «les sacrifices qui font les héros, il retombe à «n'être que l'animal le plus dangereux de la «terre; c'est le chercheur de proie, sans autre «loi que son caprice et sa force; le monstre «enragé qu'il faut étouffer bien vite, au nom

«de ses propres principes, sous peine de lui «laisser détruire l'antique héritage de l'humanité «qui pense, qui sent et qui aime.»

«Terral se fait sauter la cervelle.

«Rita quitte la France et, pour continuer ses exploits, commence par faire perdre la tête à un prince russe, Tcheniloff.

«Quant aux deux amis, Paul et Albert, arrachés à tout jamais du bord de l'abîme, ils se disposent à recommencer un nouveau genre de vie.

«Car c'est la conclusion qui ressort de ce livre éminemment moral: il ne faut jamais désespérer.»

* *

Il y a dans ce roman de Jean Aicard quelque chose que personne, ou bien peu de gens auront retenu, et cependant la philosophie en est véritablement remarquable. Il s'agit des funérailles de Victor Hugo, une circonstance tout à fait en dehors de l'action:

«... La rue Royale, les Champs-Élysées, les Tuileries, la place de la Concorde, cet immense carrefour qu'on admire comme un des plus beaux endroits du monde, n'étaient qu'un fourmillement de têtes.

«Deux millions d'hommes debout dans les rues, dans les places, dans les promenades de la cité immense, n'eurent, ce jour-là, d'autre affaire que de prononcer le nom d'un poète! Paris entier vivait d'une vie spéciale, parce qu'un homme, vieux, très vieux, un rêveur qui avait chanté les petits enfants et les misérables, — était tombé à son heure, parce qu'il était couché pour toujours dans une double boîte de chêne et de plomb, — parce qu'il était mort.

«C'est magnifique, vraiment! Il est visible qu'aujourd'hui ce Paris, qui ne croit plus à rien, veut se donner l'illusion, même éphémère, de croire à quelque chose! Il s'efforce à l'enthousiasme! il pousse un grand soupir vers un idéal... Malheureusement l'unité de conscience manque à cette foule!... Demain tout ce peuple, au réveil, sera pris d'une ironie plus désespérée au souvenir de l'effort vain qu'il fait aujourd'hui pour fondre ses millions d'âmes dans la gloire et l'amour d'un seul homme... Tout ce peuple s'est dérangé dans l'espoir de rencontrer, au bout de sa course, au bord d'une tombe, la patrie et l'humanité... J'ai peur qu'il n'y trouve que la sensation de sa lassitude, un désenchantement subit... Il se raillera dès demain de s'être tant agité autour d'un cercueil.

«L'Arc de triomphe, que le poète avait chanté, portait son deuil: un crêpe immense le voilait à demi et, palpitant au moindre souffle, faisait vivre, en l'honneur du mort, les pierres où sont inscrites les grandes victoires françaises.

«Sur le côté gauche du monument, au-dessous du crêpe flottant, la *Marseillaise* de Rude semblait la vocifératrice qui hurlait le regret d'un peuple et la gloire du mort.

«Entre les pieds de l' «arche démesurée», un haut catafalque improvisé dressait ses étages noirs, lamés d'argent et d'or, et le mort était au bas, dans le cercueil étoilé, tout petit, sous des monceaux des couronnes, hommage des deux mondes.

«Le char funéraire s'avança, nu, sans ornements, surmonté de sa toiture noire que supportaient quatre minces colonnettes. On y déposa le cercueil, et, très lentement, le cortège inépuisable commença de se mouvoir, à la suite du «corbillard des pauvres»; et ce fleuve, dont chaque flot était une tête, se mit à couler, de l'Arc de triomphe vers les Tuileries, entre deux digues de têtes immobiliées.

«Tout à coup, le petit corbillard, grêle, déboucha entre les chevaux de Marly, et, tout de suite, tourna vers le pont. Il s'avancait dans la voie largement vide devant lui, entre les deux murailles vivantes qui s'étaient dressées de l'Étoile au Panthéon.

Et, à la suite du petit corbillard, le fleuve humain suivait, pressé, innombrable, sans fin, toujours. Tous les dignitaires de la nation, les Chambres, les Académies, les administrations, des centaines et des centaines de corporations, venaient à la suite les unes des autres, portant leurs bannières, leurs inscriptions, traînant des bouquets, des couronnes gigantesques, sur des chariots. Et cela passait, passait, inépuisablement, tout à fait comme l'eau des fleuves.

«Deux lignes de soldats contenaient le cortège, égayant la marche funèbre et triomphale d'une note rouge... Un peuple passait devant lui-même, comme le Maëlstrom, qui, formé dans l'Océan par l'Océan, coule et roule en plein Océan. Puis vint l'armée. Les caissons sautaient avec des bruits de tremblement de terre. Les cavaliers bondissaient, comme des vagues déferlées par-dessus les vagues. Les drapeaux militaires suivaient, en frissonnant, la dépouille d'un chanteur de la paix.

«Certaines bannières étalaient, en plein cor-

tège funéraire, l'insolente bravoure de la Réclame moderne...

«A six heures du soir, ce cortège prodigieux défilait encore. Et comme la marée humaine qui battait les maisons de la place de la Concorde commençait à se retirer, on proposa d'aller voir de plus près que tout à l'heure le catafalque de l'Arc de l'Étoile.

«Arrivé là, on éprouva un effroyable vertige de néant.

«C'est étrange..., il y a quelques heures, on voyait sous cet Arc de triomphe, un catafalque glorieux, tout éclatant d'argent et d'or. Et maintenant — les mots ne rendent pas l'impression — on voit, non pas avec les yeux, mais avec l'esprit, du papier doré, argenté et décollé, une friperie!»

C'est un peu, n'est-il pas vrai? un sentiment rappelant cette sorte de tristesse qui envahit involontairement le spectateur alors qu'il a vu tomber le rideau sur l'apothéose d'une féerie.

III. Theater.

A. Bisson et F. Carré, *Monsieur le Directeur*.

Comédie en trois actes. [Vaudeville.]

Cette comédie ne manque pas d'esprit, d'esprit d'observation surtout. C'est une comédie si l'on veut, — les auteurs le disent, — mais c'est plutôt en même temps du vaudeville.

Lambertin, employé dans un ministère, a épousé Gilberte Mariolle. Il gagne et gagnera longtemps 2,400, si le diable ne s'en mêle pas, car Lambertin n'est point intrigant. M^{me} Mariolle, la mère, fait quelques observations à son gendre. Celui-ci se disculpe; il n'a pas de protecteurs et il n'est pas de ceux qui sollicitent auprès de M. le Directeur par l'entremise de leurs femmes, d'autant plus que ledit passe pour le plus audacieux des séducteurs.

Ceci posé, vous voyez la pièce se dérouler. Types d'employés, potins dans les bureaux où la besogne n'avance guère, mais le public est là pour attendre, et les employés pour s'amuser.

Sans entrer dans le détail de tous les traits piquants dont les auteurs ont émaillé leur comédie, disons que la morale est sauvée, que Lambertin obtient l'avancement désiré et que M. le Directeur épouse la sœur de M^{me} Lambertin.

Nous croyons à un succès d'une certaine durée.

Fr. Coppée, Pour la Couronne. Drame en cinq actes et en vers. [Odéon.]

Dans cette tragédie qui ne manque pas de beaux vers, le poète veut nous montrer que le patriotisme peut excuser momentanément le crime, sans pour cela l'absoudre. Le fils qui tue son père pour sauver la patrie fait œuvre de justicier vis-à-vis de la grande famille; vis-à-vis des siens il est coupable et l'expiation doit venir à son heure.

Pendant nombre d'années, le général Michel Brancomir a servi sa patrie, il a versé son sang pour elle; le royaume des Balkans, grâce à son bras vaillant, respire libre, hors de la tyrannie des Turcs. Michel croit son pays ingrat parce que la diète qui avait à élire un roi, au lieu de lui décerner la récompense suprême en lui donnant le trône vacant, a choisi pour monarque l'évêque Etienne.

En secondes noces, Michel a épousé Bazilide, une femme ambitieuse et dont la beauté a fait du général un esclave servile. Cette femme insinue la haine dans l'esprit de son mari et pour lui plaire, celui-ci écoute les propos insidieux que lui souffle son épouse. Un émissaire turc a promis à Bazilide de faire donner à son mari le trône des Balkans après qu'ils auront asservi le pays. Cédant aux obsessions de Bazilide, Michel va trahir. Son fils a surpris le secret de son père, et pour sauver la patrie il tue l'auteur de ses jours, mais il le tue dans un duel loyal.

Une fois le danger écarté, et tout de suite, Constantin doit se demander s'il était dans son droit en devenant parricide:

Vous êtes les témoins, astres, regards de Dieu!
Mais devant ce cadavre et devant cette flamme,
J'ose vous regarder et vous montrer mon âme.
Mon père allait trahir sa patrie et sa foi.
Étoiles, j'ai tué mon père . . . , jugez-moi.

Que répondent lesdites étoiles? Il faut croire qu'elles sont perplexes, car Constantin erre dans le palais, la conscience toujours bourrelée. Il n'a pour consolatrice qu'une jeune bohémienne, fille de mauvaise vie qui lui est échue en butin. Cette hétaïre, Constantin l'a respectée, l'a relevée, elle est son esclave reconnaissante, elle l'aime secrètement, elle le plaint, elle le console:

Je t'apporte des roses;
L'humble esclave n'a pas à deviner les causes
Pour lesquelles le maître a les yeux pleins de pleurs.
Elle en souffre et se tait; je t'apporte des fleurs.

C'est tout ce qu'elle peut donner, ne pouvant s'offrir soi-même.

Bazilide essaie sur son beau-fils, non pas la

puissance de ses charmes ainsi qu'elle l'avait fait pour le père, mais la séduction de l'espoir de la puissance royale. Le fils refuse la pourpre et lui dit son secret.

Oni, c'est moi qui brisai ton espérance affreuse,
Et je veux t'enfoncer dans le cœur, malheureuse,
Cet infernal regret, comme avec un poignard,
Et te montrer ce meurtre et t'en donner ta part,
Et venger la nature et les lois irritées
En secouant sur toi mes mains ensanglantées.

Alors Bazilide a trouvé sa vengeance; elle accusera le fils du crime de son père. Elle a des lettres qui prouveront que Constantin fut traître à la patrie. Tandis que l'on a élevé une statue à la mémoire de Michel Brancomir dont le fils n'a jamais voulu publier la honte, Constantin est convaincu de trahison — dans toute pièce la justice est aveugle — et il est condamné à être enchaîné au pied du monument de son père; là il est en butte aux sarcasmes de la foule. Il subit son sort rêvant de la mort qui seule pourrait le délivrer.

C'est la bohémienne qui le sauvera en lui enfonçant un poignard dans le cœur et de ce même poignard elle se frappe à son tour.

(Revue du Théâtre).

Zeitschriftenschau.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie. 1895.

N. 3. *L'Espurgatoire Saint Patritz of Marie de France.* Publ. with an Introduction and a Study of the Language of the Author by Th. Atkinson Jenkins. Philadelphia 1894. Besprochen von K. Warnke [methodisch und gründlich]; *Mystères provençaux* du XV^e siècle p. p. A. Jeanroy et H. Teulié. Toulouse 1893. Besprochen von E. Levy [treffliche Ausgabe der auf litterarischen Wert keinen Anspruch machenden Werke].

Romanische Forschungen.

VIII, 3. M. Keuffer, *Die Stadt-Metzer Kanzleien*; G. Baist, *Zum Jonasfragment.*

Revue des langues romanes 1895

N. 1. Codorniu, *Des origines de la langue et de la littérature espagnoles* (Suite); Barbier, *Le Livre de Memorias* de Jaime Mascaro (Suite); Camus, *Un Manuscrit namurois du XV^e siècle.*

N. 2. Berthelé, *Du rôle de l'enseignement paléographique dans les facultés des lettres*; Révillout, *La légende de Boileau.* VIII; Mahul, *Souvenirs d'un collégien du temps de l'Empire* (Suite); Joret, *L'Hippoglossum Valentinum de Clusius.*

Archiv für das Studium der neueren Sprachen.

94, Heft 2 und 3. A. L. Stiefel, *Zur Schwankliteratur im 16. Jahrhundert*; G. Schepfs, *Zu König Alfreds „Boethius“*; J. Zupitza, *Anmerkungen zu Jacob Rymans Gedichten.* III; H. Morf, *Die französische Litteratur zur Zeit Franz' I. (1515—1547).* — *Kleine Mitteilungen.* — *Sitzungen der Berliner Gesellschaft für das Studium der neueren Sprachen.* — *Beurteilungen und kurze Anzeigen* (*Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der ro-*

manischen Philologie, herausgegeben von K. Vollmöller und R. Otto. I, 2. Heft. München 1894. Verdient vollen Dank der Fachgenossen. Mahrenholtz; P. Marchot, Solution de quelques difficultés de la phonétique française. Lausanne 1893. Anregend, leider ohne Methode und Zuverlässigkeit. Morf; J. Jeanjaquet, Recherches sur l'origine de la conjonction 'que' et des formes romanes équivalentes. Paris 1894. Macht den günstigsten Eindruck. Tobler; Roget, An Introduction to old French. London 1894. Mangelhaft. Tobler; O. Reclus, En France. Herausgegeben von K. Meyer. Berlin 1894. Interessante Lektüre, bietet eine reiche Quelle sachlicher Belehrung, Kommentar hätte eingehender sein können. Stumpff; Voyageurs et inventeurs célèbres. Herausgegeben von J. Wershoven. Berlin 1894. Für Obertertia zu empfehlende Lektüre, mit im ganzen geeigneten Anmerkungen. Stumpff). — Novitätenverzeichnis.

Die neueren Sprachen.

II, 8. M. Walter, Über schriftliche Arbeiten im fremdsprachlichen Unterricht nach der neuen Methode; H. Grandgent, English in America. I. — Berichte. — Besprechungen (Strien, Schulgrammatik der französischen Sprache. I. Laut- und Formenlehre. B. Halle 1894. Das treffliche Buch ist aufs wärmste zu empfehlen. Schmager; Fr. Meißner, Der Einfluss deutschen Geistes auf die französische Litteratur des 19. Jahrhunderts, Leipzig 1893. Bei der Benutzung des lückenhaften Buches ist Vorsicht anzuraten. Hengesbach; K. Kühn, Französisches Lesebuch. Mittelstufe. Bielefeld 1894. Völlig neuartiges, selbständiges, vortreffliches Lesebuch. Sarrazin). — Vermischtes.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

XVII, Heft 1 und 3. E. Freymond, Beiträge zur Kenntnis der altfranzösischen Artus-Romane; D. Behrens, Mitteilungen aus Carl Ebenaus Tagebuch.

Revue politique et littéraire 1895.

I, 1. J. Levallois, Au pays de Bohême: Baudelaire, Gérard de Nerval; E. Faguet, Fénelon, d'après un ouvrage récent. — N. 2. Ch. Recolin, Edouard Rod. — N. 3. J. Levallois, Sainte-Beuve, Gustave Planchet et George Sand, souvenirs littéraires. — N. 4. E. Neukomm, Ernest Théodore Hoffmann, d'après un ouvrage récent; P. Monceaux, Benjamin Constant d'après son journal intime et ses lettres; J. du Tillet, Pour la Couronne par Coppée.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Bapst, G., Essai sur l'histoire du théâtre, la mise en scène, le décor, le costume, l'architecture, l'éclairage, l'hygiène. Paris, Hachette. Frs. 30.
Bastit, G., La Gascogne littéraire. Histoire critique de la littérature en Gascogne depuis le moyen âge jusqu'à notre époque inclusivement. Bordeaux, Feret. Frs. 3,50.
Boileau, Oeuvres poétiques. Précédées d'une notice biographique et littéraire et accompagnées de notes par F. Brunetière. 2^e édition revue. Paris, Hachette. Frs. 1,50.
Boissarie, Zola, Le Roman et l'Histoire. Conférence du Luxembourg. Paris, Maison de la bonne Presse.
Brivois, J., Essai de bibliographie des œuvres de M. Alphonse Daudet, avec fragments inédits. Paris, Conquet. Frs. 10.
Contes populaires, recueillis à Bournais, par Ch. Roussey. Paris, Welter. Frs. 7,50.
Erzgräber, G., Elemente der historischen Laut- und Formenlehre des Französischen. Berlin, Gärtner. M. 1.
Etienne, E., Essai de grammaire de l'ancien Français (IX—XIV^e siècle). Paris, Berger-Levrault. Frs. 12.
Godet, R., Histoire littéraire de la Suisse française. 2^{me} édition. Neuchâtel, Delachaux. Frs. 8,50.
Job, L., Le présent et ses dérivés dans la conjugation latine d'après les données de la grammaire comparée des langues indo-européennes. Paris, Bouillon. Frs. 10.

Isola, G., Storia delle lingue e letterature romanze. III. 1. (Le Storie narbonesi: romanzo cavalleresco del sec. XIV, pubbl. per cura di G. Isola.) Genova. 2 vol. L. 6.
Keuntje, H., Der syntaktische Gebrauch des Verbums bei Amyot, dargestellt auf Grund seiner Übersetzung der Vitae des Plutarch. Ein Beitrag zur französischen Syntax. Leipziger Dissertation.
Lexique de Ronsard précédé d'une étude sur son vocabulaire, son orthographe et sa syntaxe par L. Mellerio, et d'une préface par Petit de Julleville. Paris, Plon. Frs. 6.
Marie de France, L'Espurgatoire Saint Patriz, published with an introduction and a study of the language of the author by Th. A. Jenkins. Philadelphia, Ferris.
Marthold, J. de, Le Jargon de François Villon. Paris, Charnel.
Molière, Le Misanthrope. With Introduction and notes by G. W. Braunholtz (Pitt. Press Series). Cambridge, Warehouse. Sh. 2,6.
Montesquieu, Voyages. Publiés par le baron Albert de Montesquieu. I. Paris, Rouam.
Roget, F., An Introduction to Old French. 2nd edition. London, Williams and Norgate. Sh. 6.
Roman de la Rose, Le, ou de Guillaume de Dole. Publié d'après le ms. du Vatican par G. Servois. Paris, Didot. Frs. 5. (Publication de la Société des anciens textes français.)
Rossel, V., Histoire de la littérature française hors de France. Lausanne, Payot.
Schläger, G., Studien über das Tagelied. Jenenser Dissertation.
Springer, H., Das altprovenzalische Klagelied. Mit Berücksichtigung der verwandten Litteraturen. I. Berliner Dissertation.
Stapfer, P., Montaigne. Paris, Hachette. Frs. 2.

II. Belletristik.

Broustaille, R., Bizarres. Paris, Bibliothèque de la Plume. Frs. 3,50.
Conteurs, Les, galants des XVII^e et XVIII^e siècles, ornés de 179 grav. par Duplessis-Bertaux. 6 vol. Paris, Le Vasseur. à Fr. 0,60.
Tome I. — Contes et Nouvelles en vers: Contes de Voltaire, Vergier, Sénecé, Perrault, Moncrief et le P. Du-cerceau.
Tome II. — Contes et Nouvelles en vers: Contes de Grécourt, Saint-Lambert, Champfort, Piron, Dorat, La Monnoye et François de Neufchâteau.
Tomes III et IV. — Contes et Nouvelles en vers de Jean de La Fontaine.
Tome V. — Le Fond du sac, recueil de contes en vers: Contes de Nogaret.
Tome VI. — Le Fond du sac, recueil de contes en vers: Contes de Théis.
Decourcelle, P., Gigolette. Roman tiré de la pièce de MM. Pierre Decourcelle et Edmond Tarbé. Tome I. Amour de Vierge. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
Des Gachons, A. et J., Le Prince naïf. Paris, Girard. Frs. 2,50.
Donnay, M. (Lysis), Éducation de prince. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Goethe, Le Faust, de Goethe. Traduction métrique par Georges Pradez, avec le texte original en regard et le portrait du poète et du traducteur. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.
Gros, J., Monsieur et Madame Mouffetard. A travers l'Océanie. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
Forme la suite de: Mouffetard I.
Henry, F., A travers mon Iorgnon. Paris, Ollendorff. Frs. 4.
Lafargue, A., Miquette et Miquel. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
Lajeune Villar, A., Les Couliesses de la presse. Mœurs et chantages du journalisme. Paris, Charles. Frs. 3,50.
Landelle, P. de, Joies et Tristesses. Poésies. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
La Tourrasse, L. de, Les Tristesses. Poésies. 2^e série. Paris, Charles. Frs. 3,50.

Leclère, A., Cambodge. Contes et légendes recueillis et publiés en français par A. Leclère. Paris, Bouillon. Frs. 5.
 Legendre, L., Le Son d'une âme. Poésies. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
 Marcel, E., Le Berceau. Paris, Gautier. Frs. 3.
 Mendès, C., Verger-Fleuri. Illustrations de Picard et Mittis. Paris, Dentu. Frs. 2,50.
 Méneau, R., L'Acquitté, suivi de Cruelle méprise. Paris, Charles. Frs. 3,50.
 Pavlovsky, I., Études et croquis parisiens. Crime et misère. Paris, Langen (en vente chez Nilsson). Frs. 3,50.
 Pérot, G., Rêves et folies. Paris, Société d'éditions littéraires. Frs. 3.
 Ricaudy, L. de, L'Honneur du Sous-off. Roman de mœurs militaires. Paris, Charles-Lavauzelle. Frs. 3,50.

Rod, E., Les Roches blanches. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
 Saunière, P., La Vie d'une morte. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
 Strindberg, A., Père. Le Paris. Traductions de Georges Loiseau. Précédées d'une lettre de M. Emile Zola. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
 Vannesson, G., Amour de cœur. Paris, Chailly. Frs. 3,50.
 Webb, Mrs., Alypius de Tagaste. Roman-historique au IV^e siècle. Traduit de l'anglais par J. A. (Genève.) Paris, Grassart. Frs. 3,50.

Abgeschlossen am 1. Mai 1895.

Anzeigen.

== Geographische Hausbücher. ==

Afrika.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 154 Abbildungen im Text, 12 Karten und 16 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 12 Mark oder in 10 Lieferungen zu je 1 Mark.
 „Man suchte bis jetzt vergeblich nach einem Werk, das diesem gleichkäme.“

(„Allgemeine Zeitung“, München.)

Amerika.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers, Dr. E. Deckert und Prof. Dr. W. Kükenenthal. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 201 Abbildungen im Text, 13 Karten und 20 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark oder in 13 Lieferungen zu je 1 Mark.
 „Noch nie hat es ein Buch gegeben, aus dem man den Erdteil Amerika so klar und mit so guter Veranschaulichung hätte kennen lernen, wie aus dem vorliegenden.“

(„Neue Preussische [Kreuz-] Zeitung“, Berlin.)

Asien.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 156 Abbildungen im Text, 14 Karten und 22 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark oder in 13 Lieferungen zu je 1 Mark.
 „Eine litterarische Erscheinung von ungewöhnlicher Bedeutung.“

(„Deutsche Zeitung“, Wien.)

Europa.

Von Dr. A. Philippson und Prof. Dr. L. Neumann. Herausgegeben von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 166 Abbildungen im Text, 14 Karten und 28 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 16 Mark oder in 14 Lieferungen zu je 1 Mark.

„Dies Buch macht alle übrigen Geographien für den gebildeten Mann überflüssig.“ (Gerhard Rohlf.)

Australien und Ozeanien.

Herausgegeben von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit ca. 160 Abbildungen im Text und vielen Karten und Tafeln in Holzschnitt und Farben-

druck. In Halbleder gebunden 15 Mark. (Erscheint im Herbst 1895.)

Probehefte liefert jede Buchhandlung zur Ansicht. — Prospekte gratis.

Verlag des Bibliographischen Instituts in Leipzig.

In ganz neuer
1894
abgeschlossener Bearbeitung
erschienen:

Sachs-Villatte

Wörterbuch d. franz. u. deutschen Sprache
Hand- und Schul-Ausgabe
Teil I: franz.-dtsh. — Teil II: dtsh.-franz.
78. Aufl.
1511 S. gr. Lexikon-Format
Beide Teile in einem Bande geb. 13 M. 50 Pf.
jeder Teil einzeln geb. à 7 M. 25 Pf.

Neue französische und neue deutsche
Rechtschreibung

„SACHS-VILLATTE

ist die Krone aller in Deutschland erschienenen
Wörterbücher.“ (WENDT, Encyklop., p. 179.)

Amtlich empfohlen von den Unterrichts-
Ministerien Frankreichs, Österreichs und
der grösseren deutschen Staaten.

Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung
(Prof. G. Langenscheidt)
Berlin SW 46, Hallesche Str. 17. (Begr. 1856).

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsnor, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, daß alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsnor in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich.

Preis pro Semester M. 4.

Inhalt.

Besprechungen und Anzeigen. I. Philologie u. Pädagogik. Soltmann, Lehrbuch der französischen Sprache. — Oster, Cours supérieur de Grammaire française. — Lovera, Grammatica francese. — Knörich, Französisches Lesebuch. — Weick, Causeries pour les enfants. — Kührtmanns *Bibliothèque française*, Band 55. 58. 59. 60. — Breymann, Die neusprachliche Reform-Litteratur von 1876 bis 1893.

II. Belletristik. Rameau, La Rose de Grenade. — Hervieu, L'Armature. — Godard, Chantegrolle.

III. Theater. Aderer, Isora. — Rostand, La Princesse lointaine. Zeitschriftenschau.

Neue Erscheinungen. I. Philologie und Pädagogik. II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Miscelle: Krusekopf, Die Lehrer der fremden Sprachen in Italien. — Ferienkurse (Genf—Bordeaux—Greifswald).

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Hermann Soltmann, Lehrbuch der französischen Sprache. Barmen 1895, Winter. 173 S. Dazu: Begleitschrift. ib. 16 S.

In der „Begleitschrift“ legt der Verfasser, dessen Schrift „Das propädeutische Halbjahr des französischen Unterrichts in der höheren Mädchenschule“ in Fr.-G. X, 3 besprochen worden ist, seine methodischen Grundsätze ausführlich dar. Er verwirft die Übersetzungsmethode und spricht sich für die der freien Satzbildung aus; es ist dies nichts anderes als das, was man sonst auch neuere oder Reformmethode nennt. Auf den Namen kommt es ja nicht an. Sehr treffend, wenn auch nicht gerade neu, sind die Gründe, die er gegen das Übersetzen aus dem Deutschen in die Fremdsprache anführt. Auch mit seinem Hinweise auf die Bedeutung der Wortbildungslehre wird man einverstanden sein, zumal dies Kapitel sich noch nicht allgemeiner Würdigung zu erfreuen hat. Auf seine Ausführungen im einzelnen brauche ich nicht weiter einzugehen, da sie sich im ganzen, wie gesagt, mit den An-

forderungen der neuen Methode decken. Doch einen Punkt möchte ich kurz berühren, in dem ich nicht auf dem Standpunkte des Verfassers stehe. Er sagt S. 5: „Den von manchem Fachgenossen als pädagogisches Axiom hingestellten Satz: „Man darf unter keinen Umständen, auch nicht um den Preis eines praktischen Nutzens wissenschaftlich Falsches und Unrichtiges lehren“ kann ich nicht anerkennen.“ Zur Begründung meint er, wenn man den Schülern den wirklichen Sachverhalt darstellen wollte, so würde man sie nur verwirren, lasse man sie aber die Formen einfach lernen, so könnten sie sich dieselben, falls sie sie vergessen, nicht wieder selbst ableiten. Er will daher den Schülern geradezu sagen, daß der eigentliche Sachverhalt ein anderer, aber für sie zu schwierig sei, daß sie also, vom Standpunkte der reinen Wissenschaft, Falsches lernen. Z. B. lehrt er: prendre, Stamm pren, passé déf. entstanden aus pren—is, pre—is (—pris). Nun, historische Grammatik sollen und wollen wir gewiß nicht treiben, für einen entschiedenen pädagogischen Fehler halte ich es aber doch, die Schüler etwas Falsches lernen zu lassen; und was sollen sie erst denken, wenn man ihnen geradezu sagt: Was ihr lernt, ist eigentlich falsch! Inwiefern es dem Schüler leichter sein soll, sich pris aus den genannten angenommenen Formen abzuleiten, statt sich einfach pris zu merken, wie es im Zusammenhang der Lektüre häufig vorkommt und ihm daher auch im Gedächtnis bleiben wird, das vermag ich nicht einzusehen; viel größer ist die Gefahr, daß er eben prenis bildet. Mit seinen übrigen Ausführungen bin ich im ganzen einverstanden. Er wendet nun seine methodischen Grundsätze auch auf die Behandlung der systematischen Grammatik an; und zwar verlangt er mit Recht, daß man sich nicht mit der Fest-

stellung von Regeln begnügen, sondern in die Ursachen der grammatisch-syntaktischen Erscheinungen einführen soll. In ähnlicher Weise hat bereits Stern im zweiten Teile seiner Grammatik die Syntax behandelt (vgl. Fr.-G. XI, 8 bis 9). Das Soltmannsche Buch beschränkt sich nun nicht auf die Syntax, sondern giebt auch Laut- und Formenlehre. Bei der Lautlehre giebt er ausführliche lautphysiologische Erklärungen. Aber warum wendet er dann keine Lautschrift an? Was soll man sich unter dem Laut sch (sowohl in jardin wie in chien) denken? Warum wird der Anlaut in vin mit w wiedergegeben? Nur Druckfehler sind: o statt ö (deux), ebenso noch einmal: nas. off. o (un). Die Art der Einübung der Nasalvokale kann mir nicht gefallen. Er will vom „gutturalen n“ ausgehen: „man lasse z. B. die erste Silbe von „Onkel“ sprechen und lange aushalten.“ Selbst bei genauer Befolgung seiner Anweisung bezüglich der Stellung des Zäpfchens (oder vielmehr des Gaumensegels), die übrigens den Schülern doch wohl kaum gelingen würde, wird der französische Nasalvokal nicht richtig herauskommen. Desgleichen fordert die Beschreibung der Bildung der r-Laute (Verf. kennt übrigens kein Zungen-r) zum Widerspruch heraus. Zu weit geht er mit der Scheidung von Zahnfleisch-l und Gaumen-l (letzteres in oncle). Derartige Assimilationen der Artikulationsstellen gehören nicht in den Elementarunterricht.

Im weiteren trennt Verfasser die Formenlehre nicht von der Syntax, sondern behandelt beide zusammen nach den einzelnen Wortarten. Vorher geht die Erörterung der Wortstellung. Rühmend hervorzuheben ist, daß er den wichtigen Einfluß der Betonung, Wortton wie Satzton, gebührend berücksichtigt. Dabei hätte er freilich noch konsequenter sein können; wenn er die passé-Formen in stammbetonte und endungsbetonte geschieden hätte, so wäre der Ausdruck „unregelmäßiges passé“ vielfach zu vermeiden gewesen. Die ganze Darstellung zeugt von gründlicher und liebevoller Vertiefung in den Stoff, und wenn man wohl auch nicht mit jeder Begründung einverstanden sein wird, so wird doch jeder, vor allem jeder Lehrer, viel Anregung aus dem Buche schöpfen können. Ob es freilich in der Hand des Schülers ebenso erfolgreich sein wird, ist eine andere Frage. Es gehört dazu, wie Verfasser ja auch selbst zugeibt, die mündliche Erklärung des Lehrers. Überflüssig sind bei den sogenannten unregel-

mäßigen Verben eine Menge beigegefügtter Phrasen und Sätze, die in das Lexikon gehören. Überhaupt hätte hier und da noch mehr Beschränkung geübt werden können. Im ganzen ist aber das Lehrbuch als fleißige, gründliche Arbeit zu bezeichnen, wenn auch im einzelnen bei einer neuen Auflage wohl allerlei zu ändern sein wird.

Weilburg.

A. GUNDLACH.

J. Oster, Cours supérieur de Grammaire Française, à l'usage des écoles allemandes. Dresden 1895, Gerh. Kühtmann. 265 p. et IV. M. 3.

Da jetzt in dem französischen Unterricht der deutschen Schulen das Französisch-Sprechen glücklicherweise mehr und besser berücksichtigt wird als früher, so macht sich das Bedürfnis geltend, auch den grammatischen Unterricht in französischer Sprache zu erteilen. Namentlich ist es zweckmäßig, auf der höheren Stufe einen zusammenfassenden Kursus der Grammatik in dieser Weise einzurichten. Für diesen Zweck bietet das angeführte Buch ein nach Form und Inhalt, wie nach Korrektheit des Druckes gleich treffliches Hilfsmittel. Der Verfasser, der beide Sprachen, die französische und die deutsche, mit gleicher Vollkommenheit beherrscht, der seit vielen Jahren an der hiesigen reformierten Kirche Predigten in beiden Sprachen hält und Mitglied der öffentlichen Prüfungskommission für Französisch ist, kennt die Anforderungen des Unterrichtes an deutschen Schulen und die Schwierigkeiten, welche das Erlernen der französischen Sprache den Deutschen bietet, aufs vollkommenste. Es sind daher in seinem Buche alle diejenigen Punkte besonders hervorgehoben, die leicht ein Anstoß für den Deutschen werden können. Selbstredend ist es, daß die Regeln in einem tadellosen Französisch gegeben sind, nicht in dem der deutschen Redeweise angepaßten Französisch und nicht in stereotypen, allgemeinen Wendungen, sondern in einem lebensvollen Wechsel von Ausdrücken und technischen Wendungen. Das Buch umfaßt sowohl die Formenlehre wie die Syntax, reicht also für die Bedürfnisse der höheren Schulen vollständig aus, ohne unnötigen Ballast mitzuschleppen. Auch die Grundregeln der Phonetik sind berücksichtigt. Insbesondere ist als Vorzug zu rühmen, daß der Verfasser nie die altherkömmlichen Regeln einfach wiederholt, wie das zu-

weilen auch in französisch geschriebenen Lehrbüchern geschieht, sondern stets, von dem lebenden Sprachgebrauche ausgehend, seinen Regeln eine eigenartige, auf treuer Beobachtung der Sprache und selbständigem Studium ruhende Form giebt. Das zeigt sich insbesondere in den Anweisungen über die Aussprache, die stets auf phonetischer Grundlage ruhen, nie von den deutschen Lautumschreibungen ausgehen. So erfüllt das Buch den doppelten Zweck, einen Abschluß des Schulunterrichtes in der Grammatik zu geben und zugleich als Vorbereitungsmittel für das Staatsexamen zu dienen, in sehr zweckdienlicher Weise. Die gewählten Beispiele sind stets kurz und schlagend und den zu erläuternden Regeln aufs trefflichste angepaßt. Sie leiden nicht an dem Ballast des Nebensächlichen, welcher in den Beispielen mancher anderer Lehrbücher bisweilen so überwiegend ist, daß der Lernende den Hauptpunkt kaum herausfindet oder erst an dem besonderen Druck erkennen muß. Da dieses Lehrbuch, abgesehen von seinen formalen und materiellen Vorzügen, eine wirkliche Lücke ausfüllt, so ist seine Einführung an höheren deutschen Schulen und sein Gebrauch beim Privatstudium um so mehr zu empfehlen, als es die elementaren Lehr- und Übungsbücher nicht einmal verdrängen würde.

Dresden.

R. MAHRENHOLTZ.

R. Lovera, Grammatica Francese. Ad uso delle Scuole tecniche e ginnasiali del Regno d'Italia secondo i vigenti programmi. Corso primo. Salò 1894, Devoti. L. 1.

Von Professor Lovera, dem rührigen, an der Spitze der neusprachlichen Bewegung in Italien stehenden Kollegen und sympathischen Herausgeber des „*Bollettino di Filologia Moderna*“ in Salò, liegt der erste Teil einer französischen Grammatik vor, *Corso primo*, d. h. Elementarbuch. Der Verfasser kennt die neuen Erscheinungen auf grammatischem Gebiete, welche die Reform in Deutschland gezeitigt hat; er weiß, daß die Reform neben vielen absurden Auswüchsen manches Gute gewirkt hat, und das möchte er seinen Schülern zu gute kommen lassen. In diesem Sinne darf sein Unternehmen freudig begrüßt werden, wenngleich ein noch kräftigeres Beschneiden des alten Zopfes nicht geschadet hätte. Ich meine damit besonders die Einzelsätze, die zusammenhanglos sich in buntem Gemisch an einander reihen und manchmal

zu sehr an Ollendorf erinnern. Es dürfte wohl jetzt allgemein anerkannt sein — auch von den Gegnern der Reform —, daß man bequem und sicher von der Lektüre ausgehen kann (oder vom Bilde), wobei auch das Interesse der Schüler reger erhalten wird. Doch will ich damit nicht die Einzelsätze gänzlich verbannen; zur Einübung gewisser Formen, die in der Lektüre nicht vorkommen oder nicht vorkommen können, sind sie nicht zu verwerfen, z. B. bei der Einübung der unregelmäßigen Zeitwörter.

An der Klarheit der Regeln, der Übersichtlichkeit der stofflichen Anordnung, dem deutlichen und hübschen Druck läßt das Buch nichts zu wünschen übrig.

Der Verfasser beginnt mit Ausspracheregeln, wobei er die phonetische Umschrift verwirft — und daran thut er in einem Schulbuch Recht; freilich laufen dabei Zweideutigkeiten mit unter, wie denn z. B. die Aussprache von *foi* mit *foa* bezeichnet wird; der italienische Schüler würde *fua* gut verstanden haben: erinnert es ihn doch an den verwandten Laut in *guadagnere*, *guai*. — Vermischt habe ich eine Notiz über die verschiedene Aussprache des *a* und *o*, auch über die Aussprache der Vokale vor Doppelkonsonanten. — Die Bindung der Endkonsonanten ist zu engherzig gelehrt; viel mehr Wert war auf die Bindung der Wörter zum Satzteilganzen zu legen.

Es folgen die verschiedenen Redeteile. Gegen die Fassung der Regeln dürfte nichts einzuwenden sein; besser würde in einer Schulgrammatik, die doch praktischen Zwecken dienen soll, mit dem Zeitwort begonnen werden, als dem Stamm des Satzes. — Warum hat der Verfasser die alte Einteilung in vier Konjugationen beibehalten? Die Sache konnte dem Anfänger erleichtert werden dadurch, daß die Zeitwörter auf *—evoir* den unregelmäßigen beigezählt wurden. — Unregelmäßige Zeitwörter werden in diesem Elementarbuch nicht berücksichtigt; die in den Übungssätzen und der Lektüre vorkommenden Formen werden als Vokabeln zu lernen sein.

Unter dem Strich, nach den grammatischen Regeln, finden sich Lese- und Übersetzungsübungen, die dem Alter des Schülers wohl angemessen erscheinen; im übrigen ist zu vergleichen, was ich am Anfang dieses Artikels gesagt habe.

Daran schließt sich ein hübsches Stück Lektüre: *Un Diner bien gagné* (nach Guyau, *Première année de lecture courante*), mit Konver-

sationübungen. Diese letzteren sollen wohl dem Schüler die Kontrolle bieten, daß er alles wohl verstanden und den Hauptinhalt behalten hat; der Lehrer dürfte wohl zur Einübung der Konversation das Zehnfache an Fragen stellen. — Den Beschluß macht ein ausführliches Wörterbuch.

Den in Aussicht gestellten 2. und 3. Corsi darf mit Interesse entgegengesehen werden.

Cassel.

A. KRESSNER.

Ebener-Meyers Französisches Lesebuch für Schulen und Erziehungsanstalten. Ausgabe B. Französisches Lese- und Lehrbuch. Erster Teil: Erstes Unterrichtsjahr. Von W. Knörich. Hannover 1895, Meyer. 93 S. 8°. M. 1.

Den Lehrbüchern von Strien, Gustav Plötz, Wershoven, Kühn, Jacobs-Brinker-Fick u. a. schließt sich das vorliegende Knörichsche Elementarbuch an. Es hat dieselbe Stoffverteilung: Lesebuch — Wörterverzeichnis — Einfache Übersicht der allerwichtigsten grammatischen Erscheinungen. Hierbei ist die hübsche, dem Kindesgemüt angepaßte, durchaus nicht triviale, sehr reichliche Auswahl des Lesestoffes rühmend anzuerkennen, sowie auch die kurze Grammatik Lob*) verdient: in der Beschränkung zeigt sich der Meister. Was das Buch vorteilhaft von ähnlichen unterscheidet, ist die beigefügte Tabelle, in welcher der grammatische Gehalt sämtlicher Lesestücke sorgfältig verzeichnet ist, eine Übersicht, die es ermöglicht, bei der Besprechung einer neuen grammatischen Regel die meisten der schon vorher gelernten Beispiele schnell zusammenzustellen, und die so das induktive Verfahren wesentlich fördert. — Ferner sind die im Lesebuch vorkommenden Wörter zu einem sachlich geordneten Wörterverzeichnis zusammengestellt worden, dessen Wert jeder Pädagoge zu schätzen wissen wird.

Der gute Druck und die hübsche Ausstattung machen das nützliche Buch noch empfehlenswerter.

Cassel.

A. KRESSNER.

Josephine Weick, Causeries pour les enfants. Ein Hilfsbuch für die Mittelstufe des französischen Unterrichtes an weiblichen Lehran-

*) Nicht einverstanden sein wird mancher mit der Aussprachebezeichnung S. 84/85. „j ge g(i) wie g in genießen“ — „gn wie nj“ — „s z wie f“. Angaben, die zu schweren Irrtümern Veranlassung geben könnten.

stalten*). Bielefeld 1894, Velhagen und Klasing. 112 Seiten.

Dieses Gesprächbuch hat den Vorteil der Selbständigkeit. Die 42 Gespräche sind nicht nach der Schablone gemacht, sondern durchaus eigenartig und praktisch, munter und anziehend. Die kleinen Mädchen sind keine altklugen Wunderkinder, wie die des guten Berquin und der alten Kinderschriftsteller, sondern bisweilen etwas unartig.

Gerade diese Selbständigkeit hat an vereinzelten Stellen ihre kleinen Schattenseiten. Die Interpunktion z. B. könnte einen an Äußerlichkeiten klebenden Pedanten in gelinde Verzweiflung versetzen. Der billig denkende Fachgenosse wird aber über diese Kleinigkeiten, sowie über die bisweilen hervortretende Ungeniertheit in der Behandlung der Moduslehre — grammatische Schulung scheint immer noch nicht die starke Seite unserer Kolleginnen zu sein — hinwegsehen und wünschen, daß eine Neuauflage bald Anlaß zu peinlich genauer Durchsicht des vortrefflichen Buches geben möge.

Freiburg i. Br.

J. SARRAZIN.

G. Kühtmann's Bibliothèque française, Bd. 55. 58. 59. 60 — mit Wörterbüchern. Dresden, G. Kühtmann. Preis M. 1—1,20.

Diese schon lange eingeführte, schmucke Sammlung französischer Schriftsteller in roten Leinenbänden bringt an dem Fuß der Seiten erleichternde Anmerkungen, an dem Schluß einzelner Kapitel einen *Questionnaire* und im Umschlag jedes Bändchens ein Wörterbuch. Etwas hintenangesetzt sind die Sacherklärungen.

Bd. 55 bringt in E. Moebius Bearbeitung Souvestres allbekannten *Philosophe sous les toits* etwas verkürzt. — Bd. 58 enthält vier *Nouvelles genevoises* von R. Töpffer, herausgegeben von F. Kalepky. Hier wären Provinzialismen wie *on lui mit devant* = man setzte ihm vor (S. 7) u. a. als solche zu bezeichnen gewesen. Die savoische Patoisform *mâ* = mal, eine Art Verneinung. — In Bd. 59 giebt B. v. d. Lage eine verkürzte Bearbeitung der reizvollen Mériméeschen Novelle *Colomba*, und in Bd. 60 macht H. Nehry drei jurassische Moment- und Lebensbilder *Chez nous* von T. Combe zum ersten Male der Schule zugänglich. Alle vier Bändchen werden insbesondere auf Mädchenschulen, wo es weniger auf tieferes Eindringen ankommt,

*) O Wustmann, verhülle dein Haupt ob dieser „weiblichen Lehranstalten“!

als auf rasches und glattes Lesen, mit Vorteil zu verwenden sein.

Freiburg i. Br.

J. SARRAZIN.

H. Breymann, Die neusprachliche Reform-Litteratur von 1876—1893. Eine bibliographisch-kritische Übersicht. Leipzig 1895, Deichert. 155 S. 8°. M. 3.

Die im praktischen Schulleben stehenden Neuphilologen werden die vorliegende Schrift des Universitäts-Professors Breymann mit aufrichtiger Freude begrüßen, einmal weil hier ein Universitätslehrer, in der richtigen Erkenntnis, daß Universität und Schule Hand in Hand gehen und auf einander fruchtbringend einwirken müssen, sein lebendiges Interesse für Fragen der Schule bekundet; alsdann, weil seine Arbeit wirklich eine Lücke ausfüllt und dem sich über sein Fach orientieren wollenden Lehrer eine fast untrügliche Handhabe gewährt.

Sie enthält nämlich eine Bibliographie aller Schriften (Broschüren, Programmabhandlungen, Aufsätze in Zeitschriften) über die neusprachliche Reform, von Klotzsch an, der 1876 zuerst mit reformatorischen Ansichten hervortrat, bis Mitte 1894; den jahresweis alphabetisch geordneten Titeln folgt bei irgend wie wichtigen Schriften die Angabe des Inhalts in kurzen Schlagwörtern, an die sich in gekürzter Fassung die Aufführung sämtlicher von der fachwissenschaftlichen Kritik bisher gefällten Urteile über den Wert oder Unwert, die Vorzüge oder die Mängel des betreffenden Werkes anschließt. Den Beschluß macht endlich das chronologisch geordnete Verzeichnis der Belegstellen, welche bestimmt sind, den Leser in stand zu setzen, die nur in möglichst kurzen Sätzen angedeuteten Urteile der Kritik in extenso kennen zu lernen oder zweifelhaft erscheinende Angaben zu kontrollieren.

S. 95—129 enthalten einen „Rückblick“, in welchem Breymann in gedrängter Form über die Erfolge, Angriffe und Auswüchse der Reform spricht (er selber, der große Verdienste um den neusprachlichen Unterricht in Bayern hat, besonders durch seine mit Möller zusammen verfaßten französischen Lehrbücher, steht auf gemäßigtem Standpunkte) und z. T. auch pro domo ficht.

Sehr übersichtlich gearbeitete Indices erhöhen die Brauchbarkeit des Buches.

Daß Irrtümer und Mängel bei einer solchen Arbeit vorkommen, weiß niemand mehr als ich, der ich mit dem „Führer durch die französische

und englische Schullitteratur“ eine ähnliche Arbeit vollbracht habe. Kleinlich wäre es, solche Mängel hier aufzuzählen; ein Vergleich mit der in Vorbereitung befindlichen dritten Auflage des „Führers“ wird manches aufweisen, was einen Platz in Breymanns Buch erhalten kann — freuen wir uns vielmehr über die gewissenhafte, fleißige Schrift, die ich für jeden Neuphilologen unentbehrlich halte.

Cassel.

A. KRESSNER.

II. Belletristik.

Jean Rameau, La Rose de Grenade. Paris 1894, Ollendorff. Frs. 3,50.

Étienne Hontarrède, dessen Vater wegen des Verlustes seines Vermögens sich erhängt hat, und dessen Mutter mit samt der bescheidenen Mühlenwohnung, in die sie sich hatte zurückziehen müssen, durch eine Überschwemmung des Adour fortgespült worden ist, findet in seinem siebzehnten Jahre unter dem Namen Lazare Aufnahme in einem Trappistenkloster seiner Gegend, wohin er den Ochsen Martin, der allein von dem Vieh der Mühle entkommen war, hat mitnehmen dürfen; diesen macht er zu seinem Vertrauten. Während er eines Tages nach siebenjährigem Aufenthalt im Kloster auf dem Kirchhof das stets vorhanden gehaltene offene Grab, dessen Wände eingestürzt waren, wiederherstellt, hört er ein junges Mädchen hinter der Mauer singen; er wirft ihr einen Apfel zu, und sie wirft ihm die Hälfte desselben zurück, die er an seine Lippe drückt; das macht ihn nachdenklich und sehr gesprächig mit Martin. Da dem Prior seine Vertraulichkeit mit dem Ochsen hinterbracht worden ist, wird dieser nach dem benachbarten Dorf zum Schlächter geführt: das betrübt ihn so, daß er mit Anbruch der Nacht entwischt und nach vielem Suchen den Ochsen antrifft, der auf sein Anrufen ihm durch sein Brüllen antwortet. Er findet das junge Mädchen, dessen Gesang ihn bestrickt hat, in Geneviève de Sartilly, die ihren Hausverwalter mit ihm fortschickt, um auf seine Bitte den Ochsen zurückzukaufen, den sie behalten will, auf das Gesuch Lazares besonders deshalb eingehend, weil sie sich Vorwürfe macht, Tags zuvor einen anderen Trappisten, wie sie glaubt, durch das Zuwerfen der Apfelhälfte geneckt zu haben. Lazare wird, wegen seines langen Fortbleibens, aus dem Orden ausgestoßen; zufällig bemerkt ihn am nächsten Morgen Geneviève und stellt

ihn als Arbeiter auf ihrem Gute ein. Einen Monat nachher verschafft Genevièves Tante, die bei ihr lebt, nachdem beide sich überzeugt haben, daß er Schulbildung und Sprachenkenntnisse besitzt, ihm eine Stellung in einem Handelshause in Bayonne; als er im Begriff ist abzureisen, erfährt Geneviève durch die Überreichung eines Apfels, daß sie den Mönch vor sich hat, der ihr früher eine Frucht dieser Art zugeworfen hatte. Er selbst will Genevièves wegen auf ihrem Gut bleiben, giebt aber für seine Weigerung fortzugehen an, daß er sich nicht von seinem Ochsen trennen könne. Indessen ist der Ochs so sehr hinter Geneviève in den Hintergrund getreten, daß er ihn, der durch Genuß von Weintraubenschalen (gaspe in Bearn genannt) wild geworden war und sich auf Geneviève losstürzte, mit der Axt, die er zum Bäumefällen in der Hand hat, niederstreckt. Da bekennt er der jungen Dame seine Liebe, sie ihm die ihrige. Jedoch will sie ihn für zwei Jahre nach Paris schicken, um ihn erst, wenn seine Neigung sich beständig erwiesen hat und sie selbst mündig geworden ist, zu heiraten; wegen des traurigen Schicksals ihrer Mutter hält sie es für nötig, ihn eine lange Probe bestehen zu lassen. Der Ochs wird von ihm im Walde eingegraben. An demselben Tage ist ihr Onkel und Vormund Miralez mit seiner jungen Frau Rose-Marie, die von ihrer viel geliebten Mutter den Beinamen Rose de Grenade geerbt hatte, auf dem ländlichen Schloß Genevièves angekommen, das nun ausnahmsweise in heller Erleuchtung strahlt. Um die Beständigkeit Lazares zu erproben, soll die schöne Rose-Marie in Paris, wohin er unter dem Vorwand gehen soll, gesellschaftliches Wesen anzunehmen, versuchen, ihn Geneviève abwendig zu machen. Ehe er der jungen Tante vorgestellt wird, hat er auf Anordnung Genevièves bei einem Schneider in Pau sich in einen modernen und eleganten jungen Mann zu verwandeln. Und so reist er denn einige Tage später mit der jungen Tante und dem Onkel, als dessen Sekretär, nach Paris ab. Aber Rose-Marie ist kalter Natur, außerdem dankbar gegen ihren Mann; so soll denn ihre Milchschwester und Kammerjungfer Dominica, welche man hätte la tulipe de Grenade nennen können, anstatt ihrer bei Lazare mit Verführungskünsten eintreten, aber vergeblich, und ebenso vergeblich die Schauspielerinnen und sogar die Schönen des Moulin-Rouge und die reichen Mütter mit heiratsfähigen

Töchtern; so muß denn Rose-Marie sich selbst an die Versuchung heranmachen. Sie beabsichtigt anfangs, nur einen Scherz zu treiben, aber aus dem Spas wird bitterer Ernst. Bei dem Landaufenthalt in der Villa ihres Mannes in der Bretagne ist sie mehr als bisher auf die Gesellschaft Lazares angewiesen; sie will ihn in sich verliebt machen und verliebt sich dabei in ihn. Und trotz ihres Geständnisses sieht sie sich von ihm zurückgewiesen, auf einem kleinen unbewohnten Eiland, wohin sie absichtlich ihn geführt hatte, um während der Nacht, von der ansteigenden Flut zurückgehalten, dort mit ihm allein zu verweilen. Als ihr Mann, der sie am frühen Morgen an der Küste erwartet hat, durch die Erkältung eine Verschlimmerung seiner Lungenkrankheit erfährt, denkt sie schon, wenn sie Witwe geworden wäre, Lazare heiraten zu können. Auch als die Ärzte Herrn Miralez nach dem Süden schicken, und Lazare ihm das kürzlich von seinem Großvater geerbte kleine Schloß zur Verfügung stellt, kommt 'Rose-Marie nicht zu ihrem Zweck, nicht einmal, als die Milchschwester ihr rät, Lazare, seiner Geneviève gegenüber, eine Mätresse anzudichten, nicht einmal, als dieselbe ihre gegenseitigen Briefe unterschlägt. Und als Geneviève selbst nach der Villa Lazares kommt, soll ihr ein an sie gerichteter aber in eine von Lazare an Rose-Marie geschriebene Adresse gesteckter Brief in die Hände gespielt, außerdem dafür gesorgt werden, daß sie Rose-Marie in ungeordneter Kleidung im Zimmer Lazares antreffe. Aber der Brief fällt dem kranken Miralez, der Verdacht gegen seine Frau geschöpft hat, in die Augen; er nimmt seinen Revolver, entschlossen, die Untgetreue und ihren Liebhaber zu erschießen. Er folgt ihr unbemerkt in das Zimmer Lazares, wo sie, als sie Genevièves Wagen ankommen sieht, um den Geliebten zu verführen, oder wenigstens an seine Untreue glauben zu lassen, ihr Haar auflöst und ihr Kleid öffnet; da, nachdem sie sich noch laut für die Geliebte Lazares ausgegeben hat, erhält sie zwei Schüsse von Miralez, dem von der eben eingetretenen Geneviève die Waffe entrissen wird; diese, von der Wahrheit des nur vorgegebenen Verdachts überzeugt, verläßt das Haus und fährt wieder fort. Da Miralez, im letzten Stadium der Schwindsucht, den verhafsten Lazare nicht töten oder zum Duell herausfordern kann, vergiftet er sich, aber in einer Weise, daß der Verdacht der Vergiftung auf Lazare fallen und dieser verurteilt werden

mufs. Auch wird er festgenommen, als er eben vor der mit Mühe aufgesuchten Geneviève sich zu rechtfertigen sucht. Sie soll als Zeugin vor Gericht erscheinen, aber sie wird krank, und als sie sich wieder wohl fühlt, kehrt sie in ihr kleines Schloß zurück, aber um sich von da bald in ein spanisches Trappistinnenkloster zu begeben. Lazare ist nahe daran verurteilt zu werden: Rose-Marie, zwar geheilt, aber ganz entstellt und lahm geworden, rettet ihn durch ihre Aussagen, wie auch der von ihr herbeigeführte Arzt, dem Miralez, in der Schwäche seines Bewußtseins ihn für den Priester haltend, gebeichtet hatte, sich selbst vergiftet zu haben. Rose-Marie ist Lazare behülflich, seine Geneviève wieder aufzufinden, und la tulipe de Grenade versteht, sie aus dem Kloster zu befreien; Rose-Marie erhält, ehe sie sich für immer von den Liebenden trennt, ihre Verzeihung. Lazare heiratet Geneviève, und diese legt gleich hinterher einen Kranz auf das Grab des Ochsen; denn eigentlich ist es doch dieser gewesen, der ihre Bekanntschaft vermittelt hat.

Berlin.

H. J. HELLER.

P. Hervieu, L'Armature. Paris 1895, Lemerre. Frs. 3,50.

L'auteur de *Flirt*, de *Peints par eux mêmes* M. Paul Hervieu continue avec *L'Armature* ses mordantes ironiques et sévères études sur le «monde».

Homme de bourse, émergé du fond social, Saffre est devenu un haut seigneur de finance, qui fait appel au Tout-Paris. Une honnête femme, Giselle d'Exireuil, désirée par le baron, hésite entre le plus répugnant adultère et la déconfiture éclatante de son mari.

Elle finit par céder à Saffre, mais questionnée par Jacques elle ne sait point lui mentir. Or, tandis que Jacques cherche le baron pour le frapper au visage, le châtement vient à ce dernier de sa propre femme. Voyant son mari menacé par une coalition de banquiers, — elle sauvegarde sa dot en le perdant. . . Et quand Jacques d'Exireuil a pu forcer sa porte, il le trouve en folie parmi ses bibelots au pillage, sous la camisole de force. . .

Voilà un réquisitoire contre l'Argent auprès duquel le roman de Zola pourrait paraître modéré — contre l'argent dominateur et corrupteur d'âmes. . . Un philosophe cynique déambule parmi ces couples empoisonnés de lucre et de

galanterie — et dont il tire avantage. Et il fournit l'explication du titre du roman:

«On désigne ainsi un assemblage de pièces de métal, destiné à soutenir et à contenir des parties moins solides ou lâches d'un objet déterminé. Eh bien, pour soutenir la famille, pour contenir la société, pour fournir à tout ce beau monde la rigoureuse tenue que vous lui voyez, il y a une armature en métal qui est faite de son argent. Là-dessus, on dispose la garniture, l'ouvrage d'art, la maçonnerie, c'est-à-dire les devoirs, les principes, les sentiments qui ne sont point la partie résistante, mais celle qui s'use, se change à l'occasion et se rechange. L'armature est plus ou moins dissimulée, ordinairement tout à fait invisible; mais c'est elle qui empêche la dislocation, quand surviennent les accrocs, les secousses, les tempêtes imprévues, quand l'étoffe des sentiments se déchire et que se fend la devanture des devoirs ou des grands principes. C'est seulement en ces circonstances-là, et pour quelques instants, que l'on peut parfois apercevoir dans le cœur de la société, au centre des familles ou entre les deux parties d'un ménage, leur armature à nu, le lien d'argent. Mais vite on recouvre ça de sentiments neufs ou de principes d'occasion. On remplace les préjugés détériorés et les devoirs crevés. Et l'armature a supporté le tremblement! Elle est restée en permanence pour maintenir scrupuleusement la forme et l'apparence des foyers domestiques et pour recevoir la réparation dont a besoin la façade mondaine.»

Et le philosophe ajoute: «Il y a bien, de ci, de là, des mondains fantaisistes ou sentimentaux, ceux qu'on n'achète pas; mais on les compte comme des bleuets parmi les épis.»

Pour augmenter le nombre de ces mondains, pour créer la catégorie des riches, bons et utiles, exerçant une fonction sociale, des prédications, après et d'une si distinguée littérature, comme celle où s'emploie Paul Hervieu, ne sont nullement superflues. La richesse mal employée — quand elle devrait constituer un ministère de protection et de réparation sociales, — c'est la plaie que secrètement confessent ceux là même qui en sont atteints. Et voilà pourquoi *L'Armature* a pu paraître dans la *Revue des Deux Mondes*, recueil non populaire, j'imagine.

A. Godard, Chantegrolle. Paris 1895, C. Lévy. Fr. 3,50.

Sous ce titre curieux, l'auteur vient de publier un très curieux roman dont les péripéties drama-

tiques se déroulent pendant la guerre de Vendée. De la préface de cet ouvrage documentaire nous extrayons les lignes suivantes :

«Ce qui date de 1793 semble d'hier. La société de 1788 nous apparaît, au contraire, en un prodigieux recul; la vie des paroisses surtout, ces assises profondes de la nation qu'on a tant négligées pour Versailles.

«De la poussière d'actes jaunis, à l'estampille de la Généralité de Tours, j'ai tâché d'extraire pour 'Chantegrolle' la physionomie d'une de ces paroisses avec son monde de châtelains, de collégiales, de sénéchaux. Mais l'écho atténué du délirant dix-huitième siècle s'entendit au fond de ces villages sans routes, sous les pignons des gentilhommières perchées parmi les genêts des ravins.

«Pour pénétrer l'énigme de l'insurrection, il me fallait revivre, à la veille de ses tocsins, dans les salles des gentilhommières aussi bien que sous les chaumières angevines et poitevines. Et j'ai passé, à dérouler le linceul du siècle de Watteau, dans les cimetières du Louvre et de la Bibliothèque, des heures délicieusement grises. Il m'arrivait de retrouver, à travers nos salons modernes, dans un sourire nuancé d'une mélancolie, quelque 'caillette' exilée de son temps, sœur de ces poupées roses de Fragonard si fragiles que, même sur la toile, on s'étonne qu'elles aient duré jusqu'à nous. J'ai dû exprimer, dans 'Chantegrolle', le contraste de leurs délicatesses avec certaines cruautés de mœurs.

«Tandis que la société de Voltaire tombait, gracieuse et veule, sous l'assaut des Barbares, comme Sybaris, alors que ses marquises poudrées allaient s'entasser bientôt dans la charrette de Samson; ou ravaudaient du linge dans les crépusculaires cités d'Allemagne, quelques aventureuses poitevines, quelques hobereaux mystiques ou tueurs de loups, traçaient, avec des faux de paysans, au-dessous de l'insurrection bretonne, un autre cercle de 500 lieues carrées, impénétrable aux décrets et aux victorieuses demi-brigades de la Convention nationale.

«Révolte pleine de complexités, dirigée par tels chefs qui avaient acclamé l'aurore de 1789; voulue par un peuple agricole que la Révolution délivrait des redevances et des dîmes. Cependant les armées de la République comptaient plus de gentilshommes que l'insurrection royaliste! Etranges destinées que ces ralliés du dix-huitième siècle qu'un duc personnifia, Lauzun-Biron, aux élégances et aux séductions légén-

naires, qui, général de la République, contre la Vendée, n'en fut pas moins condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, et, pour achever en paix quelques huitres, offrit un verre de vin au bourreau.»

La préface fait bien augurer du livre, on sent que M. André Godard va nous montrer une Vendée bien différente de celle que d'autres nous ont fait connaître jusqu'ici. Nous avons pris grand plaisir à la lecture de ce volume et nous le recommandons vivement à nos lecteurs.

Bruxelles.

M. DUVIVIER.

III. Theater.

Adolphe Aderer, Isora. Drame en 3 actes et 6 tableaux. [Odéon.]

Galeas Sforza, duc de Gênes et suzerain de Milan, s'éprend d'Isora, épouse du seigneur Gieronimo Olgniati, et la supplie d'accepter la fonction de dame d'honneur de la duchesse; le refus bien légitime d'Isora allume une grande colère dans le cœur de Galeas qui mettra Milan au pillage. Les seigneurs milanais, avertis de ce danger, se décident à la résistance, mais ils envoient des parlementaires à Galeas. Le tyran leur déclare que, si le seigneur Olgniati consent à envoyer sa femme à la cour de Gênes, il arrêtera les hostilités; sinon il livrera la cité à un carnage impitoyable.

Mais Isora, dissimulée par son époux dans une villa de la banlieue de Gênes, apprend la chute prochaine de Milan. Et Olgniati vient lui exposer les inacceptables exigences de Sforza; l'héroïque jeune femme se rendra près du duc de Gênes; elle sauvera la patrie conjugale.

Insultée par le bouffon de Sforza, elle le fait châtier; puis désirée par cet Holoferne génois, elle le poignarde. On arrête la meurtrière et on la conduit dans un couvent où elle s'empoisonne, après avoir donné à son mari le baiser suprême et consolateur.

Tel est l'exode de ces six tableaux que son auteur nous a annoncés comme un péché de jeunesse. S'il faut en juger comme des gammes dramatiques d'un rhétoricien, on peut les taxer d'exercices pleins de promesses.

Mais, à dire vrai, comment M. Adolphe Aderer, avec le sens de la vie moderne que nous lui savons, avec l'art spirituel du dialogue qu'il a plusieurs fois montré, comment M. Aderer ne nous offre-t-il point une belle comédie contemporaine, avec des personnages actuels et non des fantoches dépareillés, avec une action

vivante et non une fiction collégienne? Là s'exercerait cette maîtrise que je lui reconnais avec élan.
[Nach ,La Paix'.]

E. Rostand, La Princesse lointaine. Pièce en 4 actes et en vers. [Renaissance.]

Un succès théâtral de bon aloi est à enregistrer. Le théâtre de la ,Renaissance', si heureux depuis le jour où M^{me} Sarah Bernhardt en a pris la direction, en lui apportant le concours de son immense talent, a donné une œuvre quelque peu romantique, il est vrai, mais exquise au possible, grâce surtout à sa principale et inimitable interprète, ce qui est peut-être fâcheux pour la pièce, qui pourrait bien ne pas faire florès sur un autre théâtre où le rôle ne serait plus tenu par celle pour qui il a été créé.

Quand nous disons ,pièce', au fond il n'y en a pas; une fantaisie, un de ces contes dont l'esprit rêveur de nos aïeules du douzième siècle aimait à se bercer.

Le premier acte s'ouvre sur un joli tableau maritime. C'est l'aurore, et nous voyons, sur le pont d'une nef, la marque d'un sanglant combat. Ce bateau porte Joffroy Rudel, prince de Blaye et troubadour. Sur le récit qui lui en est venu, il existe à Tripoli une princesse d'une remarquable beauté, dont il s'est épris sans la connaître, il aime ,la Princesse lointaine'.

Elle se nomme Mélissinde; les pèlerins, revenus d'Antioche, chantent partout cette beauté:

Ils en parlèrent tant que, soudain se levant,
Le prince, le poète, épris d'ombre et de vent,
La proclama sa dame; et, depuis lors fidèle,
Ne rêva plus que d'elle et ne rima que d'elle.
Et s'exalta si bien pendant deux ans qu'enfin,
De plus en plus malade et pressentant sa fin,
Vers sa chère inconnue il tenta le voyage,
Ne voulant pas ne pas avoir vu son visage*)

Le poète est atteint d'une fièvre maligne; il sent déjà les affres d'un trépas prochain, mais il a pu arriver au port; les blanches maisons de Tripoli s'éclairent joyeusement du soleil levant. Dans son palais repose encore sans doute la beauté sans pareille. Son médecin ne lui a pas caché la vérité, Joffroy mourra heureux, puisqu'il pourra appeler vers lui l'adorée, le trépas pour cet amant lui sera une douceur ineffable, il l'aura vue, elle sera son dernier regard, un baiser d'elle clora à jamais ses pau-

*) Il est bien entendu que nous ne donnons pas ces vers comme un modèle de versification; le dernier surtout est horrible.

pières. Il est tellement épris qu'il a su faire partager à ses rudes compagnons d'équipage son rêve d'amour, tous aspirent au suprême bonheur de contempler les traits de Mélissinde. Bertrand d'Alamanon, le chevalier aussi fort et aussi beau que brave, a voulu accompagner Joffroy son ami, et puisque Rudel ne peut être même transporté jusqu'au palais de sa belle, c'est lui, l'ami fidèle qui l'amènera près du mourant.

Au second acte, nous voici transporté auprès de Mélissinde. Elle est fiancée à l'empereur Manuel et jalousement gardée par le chevalier aux armes vertes, redoutable sentinelle qui ne doit laisser pénétrer auprès d'elle aucun homme jeune et beau. Mélissinde n'ignore pas qu'un noble troubadour lui a voué sa vie, elle sait qu'il habite la France, et aux pèlerins qui ont pu l'approcher, elle dit ce joli couplet en songeant à cette patrie lointaine, là où l'on aime dans le rêve:

Je vous envie! hélas! je suis comme les fleurs
Qui naissent sous des cieus qui n'ont pas les leurs
Et devinant au loin qu'elles ont des patries
Peuvent sembler fleurir, mais se sentent flétries.
Vous verrez sur la mer le sol natal qui point;
Mais ma vie est d'aimer en ne connaissant point
Et d'avoir des regrets sans une souvenance.

L'empereur a quelque raison de la bien faire garder, car elle lui échapperait sûrement, puisque déjà sa pensée s'envole vers un autre, comme les vers de Joffroy Rudel sont venus vers elle.

Bertrand se présente, il a vaincu le chevalier aux armes vertes. Il est blessé, il brandit son écharpe sanglante et se jette aux genoux de Mélissinde.

— Qu'avez-vous à me dire?

— Des vers!

Et il lui en débite une longue tirade sous laquelle se pâme d'aise la fiancée de l'empereur. Elle ignore que Bertrand est l'envoyé de Joffroy et, saisie de sa mâle beauté et de son courage, ravie de la poésie qui fait palpiter son âme, elle a tôt fait de se donner entièrement à l'amour que déjà elle ressentait pour le troubadour inconnu. Mais Bertrand lui dit la vérité, il lui annonce que Joffroy est là, non loin d'elle et mourant. Mélissinde est désillusionnée. Celui qu'elle aime à présent n'est plus Joffroy, c'est Bertrand, de l'autre elle n'a cure. Bertrand essaie en vain de se défendre, Mélissinde l'enlace de sa voix d'or, ses yeux lui révèlent des promesses d'enivréments; il tressaille à son tour, la perversité féminine triomphe de l'honneur, et

la foi jurée est indignement trahie, la chair a vaincu l'amitié.

Leur enivrement passé, ils aperçoivent le funèbre voile qui annonce la mort de Joffroy. Alors les amants se reprennent: auront-ils donc toujours entre eux le souvenir de celui qu'ils ont trompé? et alors voici Mélissinde qui repousse Bertrand, elle veut aller vers cette voile blanche qui caresse de son souffle le corps inanimé à présent de celui qui l'avait tant aimée.

Blanche sur le ciel bleu!

Blanche comme un espoir de pardon. O mon Dieu!

Prolongez la blancheur encore de cette voile!

Car cette voile blanche est ma suprême étoile!

Devoir dont vainement on étouffe l'appel,

Je viens vers toi!

Bref, Joffroy n'est pas encore mort; un erreur l'avait fait croire, et il rend son âme alors que Mélissinde, accourue près de lui, pose sa bouche sur ses lèvres déjà pâlies. Elle distribue ses bijoux parmi l'équipage de Joffroy, elle se retirera au Carmel et Bertrand ira combattre les infidèles.

On comprend quel merveilleux parti M^{me} Sarah Bernhardt peut tirer de ce double amour, l'amour charnel, l'amour idéal.

[Revue du Théâtre.]

Zeitschriftenschau.

Die Neueren Sprachen.

II, Heft 9 und 10. M. Tapschewsky, Die Verwertung der Phonetik für den grammatikalischen Unterricht auf der Oberstufe; P. Schmid, Zur Frage der Veranschaulichungsmittel im fremdsprachlichen Unterricht; H. Grandgent, English in America. Phonetic texts (mit Bemerkungen von A. Rambeau). — Berichte (A. Rambeau, Der neusprachliche Unterricht und das Schulwesen in Nordamerika). — Besprechungen (H. Müller, Der französische Unterricht im Gymnasium. Die Methode desselben. Heidelberg 1894. Warm empfohlen. K. Kühn; D'Hérisson, Journal d'un officier d'ordonnance. Herausgegeben von J. Hengesbach. Berlin 1894. Von der Ausgabe ist nur Rühmliches zu sagen. Merbach; Sarcey, Le Siège de Paris. Herausgegeben von J. Hengesbach. Dresden 1894. Lobenswert. Merbach; Augier und Sandeau, Le Gendre de M. Poirier. Herausgegeben von J. Sarrazin. Leipzig 1893. Ausführlicher Kommentar, doch gehört das Stück nicht in die Schule. Hengesbach). — Vermischtes (K. Kühn, Aus der Praxis des französischen Unterrichts. 1. Grammatisches. 2. Behandlung der Lektüre).

III, Heft 1. R. Kron, Die Methode Gonin. I. — Berichte (R. Wähmer, Der französische Ferienkurs zu Frankfurt a. Main im Januar 1895). — Besprechungen. — Vermischtes.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie. 1895.

Nr. 4. H. Houben, Der Chor in den Tragödien des Racine. Düsseldorf 1894. Besprochen von J. Sarrazin (für das große Publikum bestimmt, nichts Neues bringend); Paris et ses environs. Herausgegeben von J. Leitritz. Leipzig 1894. Besprochen von J. Sarrazin (verdient Anerkennung).

Revue des langues romanes. 1895

Mars. Berthelé, Du rôle de l'enseignement paléographique dans les facultés des lettres; Douais, Poésies ou prières à la vierge (XI^e et XII^e siècle); Révillout, La légende de Boileau (IX); Mahul, Souvenirs d'un collègue du temps de l'Empire (Fin).

Neuphilologisches Centralblatt. 1895.

Nr. 5. S...e, Einige Bemerkungen über Schulfragen und zur Frage der deutschen Aussprache (Schluß); S. F., Zur Reform des Sprachunterrichts; Reimann, Das Shakespeare-Geheimnis. — Berichte aus Vereinen. — Verzeichnis neuphilologischer Vorlesungen auf deutschen und benachbarten ausländischen Universitäten. — Besprechungen (G. Stern, Französische Grammatik. II. Satzlehre Bamberg 1894. Anordnung des Stoffes nicht praktisch. Weiss; F. Stein, Lehrgang der französischen Sprache. I. Quarta. Aachen 1893. Es giebt eine Fülle besserer, recht brauchbarer Unterrichtsmittel. Weiss). — Neue Erscheinungen. — Inhaltsangabe von Zeitschriften. — Miscellen.

Bollettino di Filologia Moderna.

II, 4. Costituzione d'un Circolo filologico a Salò; L'Uomo e l'uccellino (da „Lose Blätter“ di Arturo Pfungst), traduzione di R. Lovera; Ancora una volta l'accusativo tedesco (G. Caccia); La Piccola Mendicante (da Boucher de Perthes), traduzione di F. Cappellano. — Rassegna bibliografica; Parla un vecchio, di A. Pfungst, traduzione di F. Tomacelli. — Varietà.

Litterarisches Centralblatt. 1895.

Nr. 17. G. Erzgräber, Elemente der historischen Laut- und Formenlehre des Französischen. Berlin 1895 (allen denen zu empfehlen, welche sich in der Kürze und ohne tieferes Eindringen über die Entstehung der französischen Laute und Formen unterrichten wollen).

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Abhandlungen, Herrn Professor Dr. Adolf Tobler zur Feier seiner 25jährigen Tätigkeit als ordentlicher Professor an der Universität Berlin von dankbaren Schülern in Ehrerbietung dargebracht. Halle, Niemeyer. M. 16.
Aubree, altfranzösisches Fabel. Mit Einleitung und Anmerkungen herausgegeben von G. Ebeling. Halle, Niemeyer. M. 4.
Bédier, J., Les Fabliaux. Études de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge 2^e édition. Paris. Bouillon. Frs. 12,50.
Beymann, H., Die neusprachliche Reformliteratur von 1876—1893. Eine bibliographisch-kritische Übersicht. Leipzig, Deichert. M. 3.
Boissonas, Une famille pendant la guerre 1870 à 1871. Mit Anmerkungen herausgegeben von H. Bretschneider. Berlin, Gärtner. M. 1,20.
Carraud, Z., Lettres de famille. Herausgegeben von H. Bretschneider. Wolfenbüttel, Zwißler. [B. VII der Prosateurs modernes.] M. 1.
Erckmann-Chatian, Confidences d'un joueur de clarinette. Herausgegeben von H. Bretschneider. Wolfenbüttel, Zwißler. [B. VIII der Prosateurs modernes.] M. 0,60.
Garner, S., Victor Hugo, Ruy Blas. Boston, Heath.
Glenk, W., Französisches Lesebuch für die unteren und mittleren Klassen höherer Bildungsanstalten. Würzburg, Staudinger. M. 1,20.
Goncourt, E. et J., Histoire de Marie-Antoinette. Herausgegeben und erklärt von A. Mühlau. Berlin, Gärtner. M. 1,50. [Wörterbuch M. 0,30]
Hartmann, M., Die Anschauung im neusprachlichen Unterricht. Wien, Hölzel. M. 0,50.
Hellwig, P., Die Technik des Elementarunterrichts in der deutschen Grammatik. Zugleich ein Beitrag zur Erörterung der Frage, betreffend den Beginn des fremdsprachlichen Unterrichts an den Berliner Realschulen. I. Grundlegung. Die Formenlehre. Berlin, Gärtner. M. 1.

- Hosch, S., Französische Flickwörter. Ein Beitrag zur französischen Lexikographie. I. Teil (Programm). Berlin, Gärtner M. 1.
- Koch, J., Praktisches Lehrbuch zur Erlernung der französischen Sprache. I. Teil. Praktisches Elementarbuch für Fortbildungs- und Fachschulen, wie zum Selbststudium, mit Unterstützung von A. Sohler. Berlin, Goldschmidt. M. 1,80.
- Le Pelerinage de vie humaine de Guillaume de Deguillville. Edited by J. Stürzinger. London 1893, Roxburghe Club.
- Longhaye, P., Histoire de littérature française au XVII^e siècle II. Les premiers maîtres (Corneille, Pascal, Molière, Bossuet). Paris, Retaux. Frs. 5.
- Mellerio, L., Lexique de Ronsard, précédé d'une étude sur son vocabulaire, son orthographe et sa syntaxe. Préface par Petit de Julleville. Paris, Plon. Frs. 6.
- Münch, V., u. Fr. Glauning, Didaktik und Methodik des französischen und englischen Unterrichts. München, Beck. M. 4,50.
- Ohlert, A., Französische Gedichte für die Oberstufe der höheren Mädchenschulen. Hannover, Meyer. M. 0,75.
- — Lese- und Lehrbuch der französischen Sprache. Ausgabe B. Für höhere Mädchenschulen. 2. Auflage. Hannover, Meyer. M. 2.
- Pfeiffer, E., Recherches sur l'origine et la signification des noms de lieux (France, Corse, Algérie). Paris, Lechevalier. Frs. 5.
- Plattner, Ph., Specimen d'un dictionnaire de la prononciation française. II. partie. (Programm). Berlin, Gärtner. M. 1.
- Rowbotham, F., The Troubadours and Courts of Love. London, Sonnenschein. Sh. 4,6.
- Schulze, G., Abriss der französischen Formenlehre in Beispielen. Berlin, Haack. M. 0,80.
- Strien, G., Lehrbuch der französischen Sprache. 2. Teil. Halle, Strien. M. 1,40.
- Weiss, M., Livre de Lecture. Tome II. Recueil de morceaux choisis de prose et de vers pour la jeunesse. 2^e édition. Breslau, Morgenstern. M. 1,60.
- Wendt, O., Encyklopädie des französischen Unterrichts. Methodik und Hilfsmittel für Studierende und Lehrer der französischen Sprache. 2. Auflage. 2 Teile. Hannover, Meyer. M. 5.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

- Albalat, A., Le Mal d'écrire et le Roman contemporain. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Almagia, A., Dinah Lamy. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
- Annunzio, G. d', Episcopo et Cie. Roman traduit de l'italien par G. Hérelle. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Averil, L., Croquis russes. (Un Mariage illégal. A. Krasné-Gorka. L'Usurier. La Nuit terrible.) (Neuchâtel) Paris, Fischbacher. Frs. 3.
- Barrucand, V., Le Chariot de terre cuite. Cinq actes d'après la pièce du théâtre indien attribuée au roi Soudraka. Paris, Savine. Frs. 3,50.
- Beaume, G., Les Amoureux. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Bourges, E., Sous la Hache. Paris, Colin. Frs. 3,50.
- Bout de Charlemont, A., Marines. (La Vengeance du forban. Jeanne et Jean. Frères de lait, etc.) Paris, Savine. Frs. 3,50.
- Brandimbourg, G., Croquis du vice. Couverture de Steinlen. Paris, Antony. Frs. 3,50.
- Calmettes, F., Simplette. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Capus, A., Brignol et sa fille. Comédie en 3 actes. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
- Caters, L. de, De Baisers en baisers. (La Comtesse de Lydie.) Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Charnacé, G. de, L'Esclavage. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
- Combe, T., Bonne-Grâce. Paris, Fischbacher. Frs. 2,50.
- Coppée, F., Pour la Couronne. Drame en 5 actes en vers. Paris, Lemerre. Frs. 2,50.
- Dagberth, Madame de Burnier. Paris, Savine. Frs. 3,50.
- Dargène, J., Arc-en-ciel. Roman du néo-japon. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
- Daudet, A., La Petite paroisse. Mœurs conjugales. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

- Demnise, Abbé, Dreyfus, l'officier traître. Paris, Savine. Fr. 0,60
- Duquesnel, F. H., Le Roman d'une fleuriste, dit par Madame Réjane. Avec 3 compositions de L. Métivet. Paris, Ollendorf. Frs. 2.
- Ernst, A., Mes lectures en prose. Avec une introduction contre les monologues par J. Claretie. Paris, Fischbacher. Frs. 4.
- Falstaff, P., Bécots et pétarades. Préface de P. Perrin. Illustrations de J. Abeillé. Paris, Antony. Frs. 3,50.
- Febvre, F., L'Héritage de Madame Naudin. Avec une préface de H. Meilhac. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
- Féval fils, P., et A. d'Orsay. Les Jumeaux de Nevers (Fin du Bossu). Le Parc-aux-cerfs. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
- Fréhel, J., Tablettes d'argile. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Gandillot, L., Associés! Comédie en 3 actes. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
- Gautier, T., Émaux et Camées. Édition ornée de 110 aquarelles par H. Caruchet reproduites en couleurs. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Gryperl, Phonographie de l'amour, aggravée d'un commentaire au crayon par L. Métivet. Paris, Ollendorf. Frs. 3.
- Guin, J. L., La Guerre des Camisards, mise en vers par J. L. Guin, aveugle à Pont-de-Montvert (Lozère). Avec une préface par E. Monod. (Marseille) Paris, Fischbacher. Frs. 3.
- Gyp, Leurs Ames. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Hache, G., Carle et Jacques. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Hermant, A., Le Disciple aimé. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
- Icard, S., Paradoxes ou vérités. Paris, Alcan. Frs. 3,50.
- La Fontaine, Choix de Fables de La Fontaine, illustrées par un groupe des meilleurs artistes de Tokio. sous la direction de P. Barboutau. 2 vol. (Tokio) Paris, Flammarion. Frs. 12.
- La Vandère, J. de, Le Droit d'aimer. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
- Lavedan, H., Les Marionnettes. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- La Ville de Mirmont, H. de, Apollonios de Rhodes et Virgile. La Mythologie et les dieux dans les 'Argonautiques' et dans l'Enéide'. Thèse. Paris, Hachette. Frs. 10.
- Lemonnier, A., Les Abus du théâtre. Quelques directeurs en robe de chambre. Paris, Trease et Stock. Frs. 1,50.
- Lepelletier, E., Madame Sans-Gêne. Roman tiré de la pièce de MM. V. Sardou et E. Moreau. Tome III. Le Roi de Rome. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
- Leyret, H., En Plein faubourg. (Mœurs ouvrières.) Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Lorrain, J., Sensations et souvenirs. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Mendès, C., La Grive des vignes (Poésies.) Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Meunier, M^{me} S., L'Impossible amitié. Roman. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Monchanin, A., Le Sous-Préfet. Paris, Ollendorf. Frs. 2.
- Mouton, E., Le Supplice de l'opulence. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.
- Nibor, Y., Nos Matelots, illustrés par L. Couturier, Deyrolle, Gino et Kauffmann. Avec un portrait de l'auteur par G. Bourgain. Préface de J. Claretie. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Peladan, Sar, Théâtre de la Rose Croix. Babylone, tragédie en 4 actes. Paris, Chamuel. Frs. 5.
- Pierre, C., Les Gaietés de la Morgue. Illustrations de Mège du Malmont. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Pommerol, J., Le Pêché des autres. Roman. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
- Pradels, O., Pour dire entre femmes. Illustrations de Trilleau. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Riotor, L., et Léo fanti, Les Enfers bouddhiques. Avec 3 notices et préfaces de Renan, Ledrain et Foucaux. Avec grav. Paris, Chamuel. Frs. 7,50.
- Rochefort, H., L'Évadé. Nouvelle édition. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Rosny, J. H., Renouveau. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Saint-Aulaire, Comte A. de, Carlites et Christinos, roman historique, 1833-1868. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Sales, P., Aventures parisiennes La Fée du Guildo. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.

- Schwob, M., *Moll Flanders*. Traduit de l'anglais de Daniel de Foe. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Spurgeon, C. H., *L'Attitude, les gestes, l'action chez l'orateur*. Traduction de H. Mouron. Paris, Fischbacher. Frs. 1,50.
- Strindberg, A., *Le Plaidoyer d'un fou* Roman. Revision française de G. Loiseau. Paris, A. Langen. Frs. 3,50.
- Aubert, F., *Histoire du Parlement de Paris, de l'origine à François I^{er} (1250-1515)*. 2 vol. Paris, A. Picard. Frs. 16.
- Bertin, Georges, *La Campagne de 1812, d'après des témoins oculaires* publiée par G. Bertin. Paris, Flammarion. Frs. 6.
- Brogie, duc de, *La Paix d'Aix-la-Chapelle*. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Castellane, marquis de, *Les temps nouveaux*. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Chuquet, Arthur, *La Guerre 1870-71*. Paris, Chailley. Frs. 5.
- Colani, T., *Essais de critique historique, philosophique et littéraire*. Préface de J. Reinach. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
- Collignon, A., *L'École Turgot sous l'administration municipale, 1839-1889*. Paris, Comptoir géologique de Paris. Frs. 4.
- Couret, E., *Le Pavillon des princes. Histoire complète de la prison politique de Sainte-Pélagie, depuis sa fondation jusqu'à nos jours. Avec quelques mots de préface d'A. Ballière*. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Daniel, A., *L'Année politique, 1894, avec un index raisonné, une table chronologique, des notes, des documents et des pièces justificatives. 21^e année*. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Flammarion, C., *Dictionnaire encyclopédique universel. Tome II (C-Co)*. Paris, Flammarion. Frs. 12.
- Gavard, Ch., *Un Diplomate à Londres. Lettres et notes, 1871-1877*. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Girardeau, F., *Napoléon III intime*. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.
- Gonneville, Colonel, *Souvenirs militaires du colonel de Gonneville publiés par la comtesse de Mirabeau, sa fille, et précédés d'une étude par le général baron Ambert. 3^e édition*. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
- Grenier, *Nos Sénateurs. Biographies et portraits de MM. les Sénateurs*. Paris, Flammarion. Frs. 1,25.
- Hervé, E., *Le Comte de Paris*. Paris, C. Lévy. Frs. 1,50.
- Histoire de la Russie, par un ancien Officier d'artillerie russe. Ouvrage contenant 21 grav. hors texte d'Antocoisky G. Becker, Caran d'Ache, N. Gritsenko, Serge de Savine. Dans le texte, reproduction de portraits, armes, objets historiques et carte de la Russie*. Paris, Flammarion. Frs. 15.
- Kahn, L., *Histoire de la communauté israélite de Paris. Les Juifs de Paris au XVIII^e siècle, d'après les archives de la lieutenance générale de police à la Bastille*. Paris, Durlacher. Frs. 3.
- Kohut, A., *Bismarck et les femmes*. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Larivière, Ch. de, *Catherine II et la Révolution française d'après de nouveaux documents. Avec préface d'A. Rambaud*. Paris, Le Soudier. Frs. 3,50.
- Larue, Chevalier de, *Histoire du dix-huit Fructidor. La Déportation des Députés à la Guyane, leur évasion et leur retour en France*. Paris, Plon. Frs. 5.
- Lesage, Hippolyte, *Souvenirs d'un Maire adjoint de Paris, 1880-1895*. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Marie-Antoinette, *Lettres de Marie-Antoinette. Recueil des lettres authentiques de la reine, publié pour la Société d'histoire contemporaine par Maxime de la Rocheterie et le marquis de Beaumont. Tome I*. Paris, Picard. Frs. 10.
- Maulde La Clavière, R. de, *Louise de Savoie et François I^{er}. Trente ans de jeunesse (1485-1515)*. Paris, Perrin. Frs. 8.
- Mautort, *Mémoires du chevalier de Mautort, capitaine au régiment d'Austrasie, chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis (1752-1802), publiés par son petit-neveu, le baron Tillette de Clermont-Tonnerre. Avec portrait*. Paris, Plon. Frs. 7,50.
- Mémoires du général baron Roch Godart (1792-1815) publiés par J.-B. Antoine*. Paris, Flammarion. Frs. 7,50. Cart.
- Montgaillard, *Souvenirs du comte de Montgaillard, agent de la diplomatie secrète pendant la Révolution. l'Empire et la Restauration, publiés d'après des documents inédits par Cl. de Lacroix*. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.
- Nicot, L., et de Pardiellan, *L'Alsace-Lorraine et l'armée française*. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
- Pichon, Baron J., et G. Vicaire, *Documents pour servir à l'histoire des libraires de Paris, 1486-1600, publiés par le baron J. Pichon et Georges Vicaire. On y a joint des renseignements sur quelques Bibliophiles, sur des Docteurs sur cuir, Enlumineurs, Imprimeurs, Fondateurs de caractères, Papetiers, Parcheminiers, Relieurs de cette même époque*. Paris, Techener. Frs. 10.
- Séché, L., *La Morale janséniste. Éducateurs et moralistes. M^{me} de Rémusat, Lanjuinais, M. et M^{me} Claude Bruguère de Barante, etc. 2^e édition*. Paris, Delagrave. Frs. 3,50.
- Simond, E., *Le Capitaine de La Tour d'Auvergne, premier grenadier de la République*. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
- Tascher de la Pagerie, comtesse Stéphanie de, *Mon Séjour aux Tuileries. 3^e série (1866-1871)*. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Thierry-Mieg, Chr., *La Succession de Jean Thierry de Venise. Histoire de la famille Thierry*. Paris, Fischbacher. Frs. 20.
- Thoury, *Mémoires de Jean-François Thoury, 1789-1830, publiés par Charles Boy*. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Tourneux, M., *Bibliographie de l'histoire de Paris pendant la Révolution française. Tome II. Organisation et rôle politiques de Paris*. Paris, Champion. Frs. 10.
- Allard, L. E., *L'Immigration française à Madagascar*. Paris, Challamel. Fr. 1.
- Brada, *Notes sur Londres. Préface de Augustin Filon*. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Calas, T., *En Russie et ailleurs*. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
- Camena d'Almeida, P., *L'Europe*. Paris, Colin. Cart. Frs. 3,25.
- Coutéas, B., *La Grèce après la faillite*. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Guillaumet, E., *Le Soudan en 1894. La vérité sur Tombouctou. L'esclavage au Soudan*. Paris, Savine. Frs. 2.
- Humbert, G., *Madagascar. I. L'île et ses habitants; renseignements historiques, géographiques et militaires. II. La dernière guerre franco-hova. (1883-1885) d'après les documents du ministère de la marine. Accompagné de cartes et suivi d'un vocabulaire franco-malgache d'après les indications de M. Suberbie*. Paris, Berger-Levrault. Frs. 4.
- Leclercq, J., *A travers l'Afrique australe. Avec grav. et 1 carte*. Paris, Plon. Frs. 4.
- Levier, E., *A travers le Caucase. Notes et impressions d'un botaniste. Avec grav.*. Paris, Fischbacher. Frs. 10.
- Loti, P., *Le Désert*. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Madrolle, C., *En Guinée. Ouvrage illustré d'un portrait, par J. F. Raffaëlli et de 300 dessins par L. Cahours accompagnés de 22 plans ou cartes*. Paris, Le Soudier. Frs. 12.
- Milhaud, A., *Madagascar*. Paris, Alcan. Fr. 0,60.
- Péroz, Commandant, *Au Niger. Récit de campagnes, 1891 bis 1892*. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
- Petit, E., *Organisation des colonies françaises et des pays de protectorat. Tome II. Services pénitentiaires. Domanialité. Travaux publics etc.*. Paris, Berger-Levrault. Frs. 12.
- Routier, G., *Deux Mois en Andalousie et à Madrid*. Paris, Le Soudier. Frs. 7,50.
- Viault, F., *Ultramar. Sensations d'Amérique. Antilles. Vénézuéla, Panama, Péron, Cordillères, Equateur*. Paris, Société d'éditions littéraires. Frs. 3,50.
- Vibert, P., *La République d'Haïti, son présent, son avenir économique*. Paris, Berger-Levrault. Frs. 3.
- Béranger, H., *L'Aristocratie intellectuelle*. Paris, Colla. Frs. 3,50.

- Comte, La Philosophie positive d'Auguste Comte, condensée par miss Harriet Martineau. Traduite de l'anglais par Ch. Avezac-Lavigne. 2^e édition ornée d'un portrait en héliogravure. Tome I. Paris, Bahr. L'ouvrage complet en 2 volumes. Frs. 15.
- De Greef, Guillaume, Le Transformisme social. Essai sur le progrès et le régress des Sociétés. Paris, Alcan. Frs. 7,50.
- Dugas, L., L'Amitié antique d'après les mœurs populaires et les théories des philosophes. Paris, Alcan. Frs. 7,50.
- Dunan, C., Théorie psychologique de l'espace. Paris, Alcan. Frs. 2,50.
- Favre, R., Les Principes philosophiques de la théologie de Bittschl. (Vevy) Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
- Funck-Brentano, Th., L'Homme et sa destinée. Paris, Plon. Frs. 7,50.
- Guyau, Pages choisies de J. M. Guyau, par Alfred Fouillée. Paris, Colin. Frs. 3,50.
- Izoulet, J., La Cité moderne. Métaphysique de la sociologie. Paris, Alcan. Frs. 10.
- Kalpa, Involution et évolution d'après la philosophie des cycles. Première partie: l'Univers. (Londres) Paris, G. Carré. Frs. 9.
- Luigi, Ch., Douze lettres à un étudiant en théologie. Paris, Fischbacher. Frs. 2.
- Marillier, L., La Survivance de l'âme et l'idée de justice chez les peuples non civilisés. (Imp nationale.) Paris, Fischbacher. Frs. 2.
- Ménégot, Eugène, La Notion biblique du miracle. Paris, Fischbacher. Fr. 1.
- Pilatte, L., Œuvres choisies. (Lausanne) Paris, Fischbacher. Frs. 8.
- Pilo, M., La Psychologie du beau et de l'art. Traduit de l'italien par Auguste Dietrich. Paris, Alcan. Frs. 2,50.
- Plat, Abbé, Une troisième année de prédication. Cinquante-deux prêches sur le décalogue. Paris, Lethielleux. Frs. 4.
- Zahm, R. P., Science catholique et savants catholiques. Traduit de l'anglais par M. l'abbé J. Flageolet. Paris, Lethielleux. Fr. 3,50.

Miscelle.

Die Lehrer der fremden Sprachen in Italien.

Von Prof. Dr. H. Krusekopf, Vallombrosa.

Während sich in Deutschland die modern-sprachlichen Studien einer hohen Ausbildung erfreuen, ist dies in Italien leider noch nicht der Fall. Der Grund liegt wohl hauptsächlich darin, dass der Impuls dazu, der von der Hochschule ausgehen müsste, fehlt. Die an einzelnen Hochschulen angestellten professori incaricati lehren Literaturgeschichte und moderne Grammatik; von historischer Grammatik, wissenschaftlicher Metrik, vergleichender Sprachforschung ist aber im allgemeinen keine Rede. Da nun, wie gesagt, fast jede Anregung von der Universität aus fehlt, so ist die wissenschaftliche Behandlung der neueren Sprachen noch sehr zurück. Äussere Gründe kommen dazu: Das sehr kärgliche Gehalt der an den Sekundarschulen (Lyceum, Ginnasio, technische Schule und technisches Institut) angestellten Lehrer zwingt dieselben, durch Privatunterricht und andere Nebenbeschäftigungen das zum Leben Notwendige zu verdienen; es bleibt somit wenig Zeit und — Lust zur Anfertigung wissenschaftlicher Arbeiten. Die neuphilologischen Publikationen beschränken sich zumeist auf solche, die den Zweck pekuniären Nutzens haben, wie Grammatiken, Lesebücher u. s. w. Für andere Veröffentlichungen rein wissenschaftlicher Art ist es oft recht schwer, einen Verleger zu finden. Auch mit periodischen Zeitschriften über neuere Philologie ist es ziemlich kläglich bestellt. Alle dergleichen Unternehmungen scheitern sehr bald am Abonnentenmangel.

Es würde zu weit führen, hier näher auf die Beleuchtung der oben nur angedeuteten Punkte einzugehen: wir behalten uns vor, dies in einer Fachzeitung zu thun. An dieser Stelle wollen wir nur die Vorbildung, Prüfungen, Stellung, Gehalts- und Pensionsverhältnisse der Sprachlehrer näher besprechen.

Im Oktober 1886 wurden unter dem Unterrichtsministerium Coppino neue Vorschriften und Programme für die fremdsprachlichen Prüfungen ausgearbeitet und genehmigt. Es war dies wirklich die höchste Zeit, da die bisherigen Diplomprüfungen nichts weniger als ernst genommen wurden. Einestheils waren die Prüfungskommissionen nicht immer sehr kompetent, andertheils wurde von dem Kandidaten gar keine allgemeine Bildung gefordert. So fehlte selbst jede Prüfung in der italienischen Landessprache.

Nach den im Jahre 1886 erlassenen Verordnungen wurde die Sache jedoch anders. Vor allen Dingen wurde das Recht, Prüfungen abhalten zu dürfen, von den Provinzialhauptstädten des Königreichs auf die wichtigeren Universitäten und einzelne andere Studienanstalten übertragen. Der Vorsitzende der Prüfungskommission für fremde Sprachen (Deutsch, Englisch, Französisch) ist jetzt der Direktor des pädagogischen Seminars oder aber der Dekan der philosophischen Fakultät (facoltà di belle lettere). Zu seiner Seite stehen für jede der drei fremden Sprachen je zwei geprüfte Professoren, von denen wohl meistens einer Ausländer ist.

Die Prüfungen finden nur einmal im Jahre, und zwar im April, statt. Die Meldungen dazu müssen unter Beifügung einer Anzahl beglaubigter Dokumente im Februar eingereicht werden. Heutzutage ist schon die Zulassung zu den Prüfungen sehr erschwert: es wird ausser den Fachstudien zum mindesten das Abiturientenexamen eines Lyceums (Gymnasialprima und -sekunda) oder eines Instituto Tecnico (Oberrealschule) verlangt. Je mehr titoli, d. h. Zeugnisse, ein Kandidat besitzt, desto leichter wird es ihm, nach Erhalt des Diploms eine Anstellung als Lehrer zu finden. Von der Beibringung der Bescheinigung der italienischen Staatsangehörigkeit können Ausländer durch Ministerialdekret dispensiert werden, wovon besonders Deutsche und Franzosen in ausgiebiger Weise Gebrauch machen.

Das Examen, das immer nur in einer fremden Sprache gemacht werden darf, besteht aus den schriftlichen Klausurarbeiten, der mündlichen Prüfung und der Lehrprobe. Die ersteren setzen sich zusammen aus italienischer Abhandlung, Aufsatz in der als Prüfungsfach gewählten Sprache, Diktat in der fremden Sprache und Übersetzung eines grösseren Abschnittes aus einem klassischen Autor, wie Manzoni, Silvio Pellico u. a., in eine der drei fremden Sprachen. Alles ohne Gebrauch des Wörterbuches.

Etwa 3 bis 6 Tage nach Beendigung der Klausuren, die 3 Tage in Anspruch nehmen, wird die mündliche Prüfung angesetzt. Hier haben wir folgende Unterabteilungen: Grammatik und Prosodie der fremden Sprache, Litteraturgeschichte, vergleichende Grammatik (Syntax), mündliche Übersetzungen aus dem Italienischen in die fremde Sprache und umgekehrt, endlich Unterrichtsmethode. Für einzelne dieser „Proben“ (ital. prove) ist der Gebrauch der fremden Sprache für die Kandidaten und die Kommission vorgeschrieben. Bei Ausländern wird auf die Kenntnis des Italienischen mit Recht grosses Gewicht gelegt.

Auf die mündliche Prüfung und zwar ca. 3 bis 5 Stunden nachher, folgt die Lehrprobe (lezione), die 45 bis 60 Min. währt, aber ihren Zweck nicht erfüllt, weil in derselben die Schüler fehlen, an denen der Kandidat seine Geschicklichkeit im Unterrichten beweisen könnte. Vielleicht sollte man die Lehrprobe lieber ganz streichen und ein etwa dreimonatliches Tirocinium an einer höheren Lehranstalt vorschreiben.

Betrachten wir nun näher die Stellung, Gehalts- und Pensionsverhältnisse der Professoren. Mit dem Diplom einer der oben genannten höheren Studienanstalten erhält der Kandidat zunächst nur das Recht, an öffentlichen Bewerbungen (concorsi) teilzunehmen. Besitzt er aber sonst weiter nichts, so wird es ihm sehr schwer werden, ohne Empfehlungen eine Anstellung an einer öffentlichen Sekundarschule zu erhalten. Das jetzige Ministerium, das wie die früheren, ziemlich deutschfreundlich gesinnt ist, nimmt mit Vorliebe als Professoren der deutschen Sprache deutsche Philologen, worauf wir Kollegen, die etwa ihrer Gesundheit wegen ihren ständigen Aufenthalt in Italien zu nehmen gezwungen sind, aufmerksam machen wollen.

Fast jedes Jahr schreibt das Unterrichtsministerium kumulative Bewerbungen aus, wobei die besten Bewerber die vakanten Stellen erhalten. Oft wird eine Bewerbung

per titoli ed esame ausgeschrieben, d. h. man wählt unter den Kandidaten die Besten aus und hält mit denselben noch ein besonderes Examen ab, um ihre grössere oder geringere Brauchbarkeit genau feststellen zu können. Manche gebildete Ausländer werden auf grund von Publikationen u. a. zum Unterricht ihrer Sprache habilitiert, sodass sie die Berechtigung haben, an Bewerbungen teilzunehmen, ohne ein besonderes Diplomexamen abzulegen.

Der französische Unterricht wird fast an allen Sekundarschulen, höheren Mädchenschulen u. dergl. erteilt; nur am Lyceum lehrt man bis jetzt noch keine neuere fremde Sprache. Die Besoldungen der französischen Lehrer an den technischen Schulen (Unterrealschulen) und Gymnasien (Sexta bis Tertia) sind sehr niedrig, besonders die der Incaricati (Beauftragte), welche nur 800 bis 1500 Lire Gehalt beziehen. Die Lehrer am technischen Institut (Oberrealschule) dagegen stehen bedeutend besser und beginnen ihre Laufbahn gleich als Reggenti (Verweser) mit 1920 Lire Anfangsgehalt. Die deutschen und englischen Professoren (an letzteren herrscht Mangel in Italien) können eine Gruppe für sich bilden, insofern ihr Hauptwirkungsort das technische Institut ist. Die Lehrer der deutschen Sprache sind am angesehensten, vielleicht, weil das Deutsche für die schwierigste Sprache gilt und dann, weil viele tüchtige pädagogisch und philosophisch gebildete Landeute als Professoren angestellt sind.

An vielen technischen Instituten, besonders den wichtigeren, sind Lehrstühle für beide Sprachen vorhanden; den Schülern wird die Wahl zwischen Englisch und Deutsch gelassen. Beide Sprachen werden in drei Kursen und zusammen in 13 wöchentlichen Stunden unterrichtet, sodass die Lehrer von Überbürdung nicht sprechen können. In Bezug auf Gehalts- und Rangverhältnisse sind die letztgenannten Professoren ihren französischen Kollegen gleichgestellt. Sie können durch Avancement und Alterszulagen auf ca. 3500 Lire kommen.

Die städtischen und Provinzialschulen haben fast in allem die königlichen Institute nachgeahmt. An den unter verschiedenen Ministerien stehenden höheren Handelsschulen, Militär- und Marine-Instituten, sowie an anderen hier nicht aufgezählten höheren Bildungsanstalten (Akademien) lehrt man oft alle drei Sprachen. Die Lehrer beginnen hier mit 3000 bis 4000 Lire Anfangsgehalt. Die professori incaricati an den Universitäten, von denen ich am Anfang dieser Zeilen sprach, beziehen gewöhnlich ein Gehalt von 1250 Lire jährlich. Dieselben unterrichten fast immer noch an anderen Anstalten.

Wie alle Beamte, so erhalten auch die Lehrer alle 6 Jahre eine Alterszulage (ein Zehntel des Grundgehalts), falls nicht durch Beförderung der Eintritt in eine neue Gehaltsklasse stattfindet.

Auch die Pensionsverhältnisse sind dieselben wie die der übrigen Beamten: nach 25 Jahren zahlt der Staat (Provinz, Stadt) bei Invalidität eine jährliche Pension, die drei Fünfteln des letzten Gehaltes entspricht. Stirbt der Beamte aber vorher oder wird er vorher arbeitsuntauglich, so gewährt man nur eine den eingezahlten Quoten entsprechende Entschädigung. Dieselbe kommt aber in Fortfall, wenn der Beamte noch nicht zehn Jahre im Amte war.

Zum Schlusse will ich nicht unterlassen zu bemerken, dass der jetzige Unterrichtsminister Guido Baccelli eine Reform des Schulwesens beabsichtigt. Vor allem soll die deutsche Sprache am Lyceum eingeführt werden, wodurch viele neue Lehrer nötig werden würden.

Warten wir ab!

Ferienkurse.

Universität de Genève.

Faculté des Lettres et des Sciences Sociales.

Cours de Vacances de Français Moderne 1895.

Les Cours de vacances de français moderne sont destinés, soit aux maîtres étrangers qui enseignent la langue française et qui ne peuvent faire à Genève qu'un séjour de quelques semaines pour s'exercer à la mieux parler, soit aux étudiants qui passent leurs vacances à Genève.

Ils auront lieu en deux séries.

La première série (cours d'été) durera six semaines, entre le 15 juillet et le 31 août, et comprendra 10 heures de leçons par semaine, soit deux heures chacun des cinq premiers jours de la semaine. La séance d'ouverture aura lieu lundi 15 juillet, à cinq heures après midi.

La seconde série (cours d'automne) durera du 1^{er} octobre au 20 octobre, et comprendra 12 heures de leçons par semaine, soit deux heures chaque jour. La séance d'ouverture aura lieu lundi 30 septembre, à quatre heures après midi.

Les Cours de vacances, en 1895, seront dirigés par M. le prof. Bernard Bouvier avec la collaboration de MM. les prof. L. Wuarin; F. De Crue; P. Duproix; L. Zbinden, maître au Collège, privat-docent; G. Thudicum, privat-docent; Dr. Ch. Bailly, privat-docent; Émile Chaix, privat-docent; G. Vallette, lic. ès lettres.

L'enseignement se compose de cours et d'exercices pratiques, qui porteront sur les matières suivantes:

	1 ^{re} Série.	2 ^{me} Série.
Littérature française. Le théâtre, la poésie et la critique de 1850 à 1880	2 heures	2 heures
Lecture analytique des 'Morceaux choisis de romanciers et de critiques français contemporains', publiés à l'usage des cours de vacances de français moderne à l'Université de Genève, Eggimann et C ^o , 1894.	1 "	1 "
Exercices d'improvisation et travaux écrits.	1 "	1 "
Traduction d'auteurs allemands en français.	2 "	2 "
Questions de phonétique.	1 "	2 "
Syntaxe française; gallicismes; questions d'usage.	1 "	2 "
Diction et lecture expressive; prononciation.	2 "	2 "
Total.	10 heures	12 heures

M. le prof. F. De Crue fera, pendant le mois de juillet, un cours en huit leçons sur 'l'Histoire contemporaine de la France'.

M. P. Duproix, prof. extr., fera, pendant le mois d'août, un cours en huit leçons sur 'l'État actuel de l'enseignement secondaire en France'.

M. Ém. Chaix, priv.-doc., fera, pendant le mois d'août, un cours de géographie, en six leçons, sur 'la Région du Jura, sa structure, ses modifications dans le passé, son hydrographie, sa flore et ses populations'.

Sont admis à participer aux cours:

- 1^o Les étudiants immatriculés dans une université.
- 2^o Les personnes qui possèdent un grade universitaire ou qui sont en fonctions comme directeurs ou maîtres dans un établissement public d'instruction.
- 3^o Les institutrices appartenant à des établissements publics d'instruction ou diplômées, et recommandées par leurs autorités scolaires.

Les participants réguliers aux cours et exercices pratiques qui en feront la demande recevront un certificat signé du Doyen de la Faculté des Lettres et du Professeur dirigeant.

Les inscriptions sont prises (par correspondance ou verbalement) auprès du Secrétaire-Caissier de l'Université. Pour la 1^{re} série, du 8 au 21 juillet: droit d'inscription fr. 30.

Pour la 2^{me} série, du 25 sept. au 8 octobre: droit d'inscription fr. 15.

Les personnes qui en feraient la demande à M. le Secrétaire-Caissier d'Université, en donnant leur adresse exacte, recevront, dès le 1^{er} juin, une liste des familles de langue française, habitant la ville de Genève ou ses environs, qui sont disposées à recevoir pendant l'été des pensionnaires étrangers. Cette liste

indiquera le nombre de chambres disponibles et le prix de la pension par semaine et par mois.

Les participants sont invités à se présenter aussitôt après leur arrivée à M. le prof. Bernard Bouvier (adresse: Bourg-de-Four, 10; de 2 à 5 heures après midi), qui leur donnera les renseignements dont ils auront besoin.

Ils trouveront des indications sur les pensions, les prix et les conditions du séjour à Genève, au Bureau officiel des renseignements (5, quai du Mont-Blanc, de 10 heures à midi, tous les jours, gratuitement).

Genève, mars 1895.

Le Recteur.

Congrès des langues romanes à Bordeaux.

(En août 1895.)

Dans le Congrès qu'on se propose de convoquer vers le 5 août, on recherchera les moyens de répandre en France et ailleurs la connaissance des idiomes issus du latin.

Programme: I. — Étude pratique des langues romanes considérées comme moyens de communications internationales et commerciales. — Nécessité de cette étude pour activer les relations des peuples latins. — Méthodes employées et mesures prises dans les divers pays pour enseigner les cinq langues romanes (ou néo-latines) officielles (le français, l'espagnol, le portugais, l'italien, le roumain). — II. — Étude scientifique des dialectes romans (gascon, languedocien et provençal; catalan et galicien; dialectes d'Italie; parlers rhétiques, tels que le latin et le roumanche, etc.) — Leur développement; l'étendue de leurs domaines; leur histoire; leur rôle actuel. — III. — Littératures romanes. — Leur histoire et leur action réciproque. — Leur état et leurs rapports actuels.

Chaque communication, suivant son objet, sera rangée dans l'un des trois groupes indiqués ci-dessus. — Le siège du Comité d'organisation est à Bordeaux, rue de Pessac, 170, chez M. de Tréverret.

Ferienkurse in Greifswald vom 3. bis 31. Juli.

Französischer Kursus.

Phonétique expérimentale, Prof. Dr. Rousselot, 2 mal wöchentlich. — Orthoepische Übungen, Prof. Dr. Koschwitz, 2 mal. — Traduction d'auteurs allemands, Lic. Gênevais, 2 mal. — Composition française, Lic. Gênevais, 2 mal. — Recitationen dramatischer und lyrischer Texte, Baron Grivot de Grandcourt und Ch. Mareille, 1 mal. — Landeskunde von Frankreich, Prof. Dr. Credner, 1 mal. — Über Studienreisen in Frankreich, Prof. Dr. Koschwitz, 1 mal. — L'établissement de l'enseignement libre; l'organisation de l'enseignement général; le mouvement politique des partis en France; le mouvement littéraire contemporain, Prof. Dr. Rousselot, 1 mal. — Ein Kapitel aus der französischen Literatur des 19. Jahrhunderts, Prof. Dr. Koschwitz, 1 mal. — Geschichte der Philosophie in Frankreich, Geh. Reg.-Rat Prof. Dr. Schuppe, 1 mal. — Grundzüge des französischen Verfassungsrechts, Prof. Dr. Stoerk, 2 mal. — Die französische Volkswirtschaft, Prof. Dr. Fuchs, 2 mal. — Französisches Bibliotheks- und Archivwesen, Priv.-Doz. Dr. Altmann, 1 mal. — Die Methodik des französischen Unterrichts, Oberlehrer A. Ohlert, 1 mal. — Ausserdem in besonderen Zirkeln: Mündliche französische Sprachübungen, und Besprechung der Werke der mit dem Kursus verbundenen französischen Lehrmittelausstellung.

Deutscher Kursus.

Einführung in das Studium der deutschen Sprache und Literatur, mit Übungen, Prof. Dr. Reifferscheid, 4 mal wöchentlich. — Neuhocho Deutsche Grammatik, Prof. Dr. Siebs, 4 mal. — Die Hauptdramen Lessings, Priv.-Doz. Dr. Bruinier, 2 mal. — Für Ausländer werden in besonderen Zirkeln praktische mündliche und schriftliche Sprachübungen veranstaltet werden.

Das Honorar beträgt für beide Kurse zusammen 20 Mark. Schriftliche oder mündliche Anmeldungen nimmt Herr Prof. Dr. Koschwitz, Greifswald, Marktstr. 3, entgegen.

Abgeschlossen am 1. Juni 1895.

Anzeigen.

Bei der Auswahl für die französ. und englische Schullektüre bitte ich um freundliche Beachtung meiner

Prosateurs modernes,

von denen enthält

Band I. De Phalsbourg à Marseille. Aventures de deux enfants, bearbeitet nach G. Bruno's „le Tour de la France“ von H. Bretschneider. 3. verb. und mit einer Karte vers. Auflage. Preis kart. mit Wörterbuch M. 1,20.

Bruno's Werk hat in Frankreich eine ganz aussergewöhnliche Verbreitung gefunden, die ohne weiteres zur Herausgabe des Buches als Schullektüre angeregt hat. Es dürfte schwerlich eine geeignetere Lektüre gefunden werden. Dies beweisen auch die vielfachen Einführungen und anerkennenden Zuschriften. Als Orte, wo es gelesen wird und gelesen worden ist, führe ich beispielsweise an: Berlin, Bremen, Dortmund, Elberfeld, Frankfurt, St. Gallen, Halle a. S., Kassel, Köln, Osnabrück, Rheydt, Solingen u. a.

Band II. Choix des meilleurs contes à ma fille par J. N. Bouilly. Bearbeitet von H. Bretschneider. Preis kart. mit Wörterbuch 1 M.

Die Auswahl, die Bretschneider getroffen hat, kann man nur gut heißen, da er die heute noch lesbarsten und geschmackvollsten Erzählungen zu einem hübschen Bändchen vereinigt hat, in dem die Vorzüge des Bouilly'schen Stiles recht zu Tage treten, etc. In Summa eine für Mädchenschulen empfehlenswerte Ausgabe, (Franco-Gallia.)

Band III. Récits et entretiens familiers sur l'histoire de France jusqu'en 1328 par Ernest Lavisse. Bearbeitet von H. Bretschneider. Preis mit Wörterbuch kart. 75 Pf.

Lavisse's Werk ist für die unterste Stufe des Geschichtsunterrichts geschrieben und übertrifft an Einfachheit und Kindlichkeit der Darstellung alle unter gleichen Absichten geschriebenen Werke, wie die von Duruy, Lamé-Fleury etc. Von verschiedenen Seiten ist schon auf die „récits“ als geeigneten Lesestoff für Anfänger hingewiesen.

Band IV. Contes modernes. A. Daudet, J. Lemaitre, J. Simon, Ph. Gille, J. Claretie, P. Bonnetain, L. Halévy. Mit erklärenden Anmerkungen herausgegeben von Dr. A. Krefner. Preis kart. 1 M.

Das Büchlein enthält lauter herzerfreuenden und für die Schule wertvollen Lesestoff. Die Fußnoten zeugen von hingebender Arbeit und richtigem Verständnis für die Bedürfnisse der Schule.

(Herrigs Archiv.)

Band V. La Bouillie de comtesse Berthe par Alexandre Dumas. Für den Schulgebrauch eingerichtet von H. Bretschneider. Preis broch. 35 Pf.

Band VI. Gutenberg par A. de Lamartine. Für den Schulgebrauch erklärt von H. Bretschneider. Preis broch. 25 Pf.

Band VII. Lettres de famille par M^{me} Z. Carraud. Für den Schulgebrauch bearbeitet von H. Bretschneider. Preis kart. mit Wörterbuch 1 M. 20 Pf.

„Die Einfachheit, Derbheit und Natürlichkeit dieser Briefe, die sich alle um die Lebensverhältnisse einer wackeren sich emporarbeitenden Familie drehen, und namentlich die verschiedenen jugend-

lichen Charaktere, die sich in ihnen entfalten und die vielfach mit der Wahl eines bürgerlichen Berufs beschäftigt sind, werden das Büchlein jedenfalls zu einer anziehenden und nützlichen Lektüre machen.“

Band VIII. Confidences d'un joueur de clarinette, par Erckmann-Chatrian. In gekürzter Form für den Schulgebrauch bearbeitet von H. Bretschneider. Broch. Mk. 0,60, kart. Mk. 0,80.

Bei dem litterarischen Ruf, den die Verfasser wegen ihrer vortrefflichen Schilderungen und wegen des gemütvollen Tones in ihren Erzählungen geniessen, dürfte sich auch dieses Bändchen bald einen dauernden Platz in der französischen Schullektüre erobern.

Modern English Writers.

Band I. Alone in London, by Hesba Stretton. Für den Schulgebrauch herausgegeben von Dr. Hans Nehry. Mit Aussprache-Bezeichnungen. Preis broch. Mk. 0,75, kart. mit Wörterbuch Mk. 1,—.

Die vorliegende Erzählung bildet den Anfang einer Sammlung, die den Bedürfnissen des englischen Unterrichts an Knaben- und Mädchenschulen Rechnung tragen soll. Das Stretton'sche Werkchen ist ausserordentlich geeignet, auf höheren Mädchenschulen den ersten zusammenhängenden englischen Lesestoff zu bilden, und ist deshalb schon viel im englischen Original in Deutschland gelesen worden.

Freiexemplare

stehen den leitenden Persönlichkeiten, Fachlehrern und Lehrerinnen an höheren Schulen und Privat-Anstalten auf Verlangen gern zu Diensten.

Beide Sammlungen werden fortgesetzt und sind mir Anerbietungen hierfür stets willkommen.

Wolfenbüttel 1895.

Hochachtungsvoll

Julius Zwißler.

== Geographische Hausbücher. ==

Afrika.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 154 Abbildungen im Text, 12 Karten und 16 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 12 Mark oder in 10 Lieferungen zu je 1 Mark.

„Man suchte bis jetzt vergeblich nach einem Werk, das diesem gleichkäme.“ („Allgemeine Zeitung“, München.)

Amerika.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers, Dr. E. Deckert und Prof. Dr. W. Kükenenthal. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 201 Abbildungen im Text, 13 Karten und 20 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark oder in 13 Lieferungen zu je 1 Mark.

„Noch nie hat es ein Buch gegeben, aus dem man den Erdteil Amerika so klar und mit so guter Veranschaulichung hätte kennen lernen, wie aus dem vorliegenden.“ („Neue Preussische [Kreuz-] Zeitung“, Berlin.)

Asien.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 156 Abbildungen im Text, 14 Karten und

22 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark oder in 13 Lieferungen zu je 1 Mark. „Eine litterarische Erscheinung von ungewöhnlicher Bedeutung.“ („Deutsche Zeitung“, Wien.)

Europa.

Von Dr. A. Philippson und Prof. Dr. L. Neumann Herausgegeben von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 166 Abbildungen im Text, 14 Karten und 28 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 16 Mark oder in 14 Lieferungen zu je 1 Mark.

„Dies Buch macht alle übrigen Geographien für den gebildeten Mann überflüssig.“ (Gerhard Rohlf.)

Australien und Ozeanien.

Herausgegeben von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit ca. 160 Abbildungen im Text und vielen Karten und Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark. (Erscheint im Herbst 1895.)

Probehefte liefert jede Buchhandlung zur Ansicht. — Prospekte gratis.

Verlag des Bibliographischen Instituts in Leipzig.

In ganz neuer
1894
abgeschlossener Bearbeitung
erschienen:

Sachs-Villatte

Wörterbuch d. franz. u. deutschen Sprache
Hand- und Schul-Ausgabe
Teil I: franz.-dtsh. — Teil II: dtsh.-franz.
78. Aufl.
1511 S. gr. Lexikon-Format
Beide Teile in einem Bande geb. 13 M. 50 Pf.
jeder Teil einzeln geb. à 7 M. 25 Pf.

**Neue französische und neue deutsche
Rechtschreibung**

„SACHS-VILLATTE

Ist die Krone aller in Deutschland erschienenen
Wörterbücher.“ (WENDT, Encyklop., p. 179.)

Amtlich empfohlen von den Unterrichts-
Ministerien Frankreichs, Österreichs und
der grösseren deutschen Staaten.

Langenscheidtsche Verlagsbuchhandlung
(Prof. G. Langenscheidt)
Berlin SW 46, Hallesche Str. 17. (Begr. 1856).

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsnor, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, daß alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsnor in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwißler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich.

Preis pro Semester M 4.

Inhalt.

Abhandlungen. Lefèvre, L'Hiver représenté pour la leçon de conversation française.

Besprechungen und Anzeigen. I. Philologie und Pädagogik. Ohlert, Methodische Anleitung für den französischen Unterricht an höheren Mädchenschulen. — Ohlert, Lese- und Lehrbuch der französischen Sprache. — Ohlert, Schulgrammatik der französischen Sprache. — Fleischhauer, Praktische französische Grammatik. — Molière, Le Misanthrope. Edited by Brauholtz.

II. Belletristik. Lesueur, Haine d'amour. — Fuster, L'Âme endormie. Zeitschriftenschau.

Neue Erscheinungen. I. Philologie und Pädagogik. II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Abhandlungen.

L'Hiver.

représenté pour la leçon de conversation française d'après le tableau d'hiver publié par la librairie dite de Strasbourg.

1.

Ce tableau représente l'hiver. L'hiver est la plus mauvaise saison de l'année. Le soleil se montre peu; les journées d'hiver sont froides et humides. La terre se couvre par moments de neige et est durcie par la gelée; les étangs et les ruisseaux gèlent. Le matin les toits sont couverts de givre, et des glaçons (aiguilles de glace) pendent aux toits; quand il dégele un peu, il y a du verglas, de façon que le pavé devient fort glissant, et qu'il fait mauvais marcher. Le vent siffle dans les arbres dépouillés de leurs feuilles et gémit en cherchant un passage à travers les fentes des portes et des fenêtres de notre maison. Quoique l'hiver soit un temps de repos pour les paysans, on ne reste pas tout à fait inoccupé à la campagne. Il va de soi que les travaux de champ sont suspendus. Mais il y a beaucoup de réparations à faire, par exemple aux étables; on répare aussi les outils. On conduit les engrains dans les champs pour les engraisser. Comme les

autres saisons, l'hiver présente aussi à son tour des plaisirs: au dehors, le patinage, les courses en traineau, les parties de pelotes de neige; à la maison, c'est le temps des réunions de famille, des soirées et des bals; on va aussi plus souvent au concert et au théâtre.

2.

La couleur dominante de ce tableau est le blanc, car tout est couvert de neige. Le ciel a plusieurs gros nuages gris et qui annoncent une forte chute de neige; d'autres parties du ciel sont claires.

3.

Au fond du tableau il y a une ville. C'est une ville industrielle (manufacturière). Là nous voyons une fabrique (manufacture). Je ne sais pas au sûr ce qu'on fait dans cette fabrique-là. Il y a beaucoup d'espèces de fabriques, par exemple des fabriques de drap, de coton, de chaussures, de gants, de cigares, d'alumettes, etc. Autrefois dans les fabriques on se servait du travail manuel, mais il a été en partie remplacé par l'emploi des machines. On y emploie des hommes et des femmes. Ils doivent surveiller les machines et faire à la main ce qu'on ne peut pas faire à la machine. La fabrique consiste en (dans) plusieurs bâtiments. Comptez les fenêtres de ces bâtiments. Voilà trois cheminées (fourneaux). La forme des fourneaux qui sont construits de briques est une colonne circulaire. Les machines sont en pleine activité, voilà pourquoi il sort de la fumée des fourneaux. Ordinairement un veilleur de nuit commence son service dès que les ouvriers s'en vont le soir. Très souvent le propriétaire ne demeure pas dans la fabrique, mais en ville; il s'y rend chaque jour pour ses affaires.

4.

Un chemin de fer longe ce quartier de la ville. Pour construire un chemin de fer, il faut élever le terrain. Sur ce remblai on a posé des rails qui reposent sur des traverses en bois ou en fer. Des poteaux télégraphiques où sont attachés des fils, longent toute la voie.

5.

Voilà un train. Le train transporte non seulement des voyageurs mais aussi des marchandises. Pour ces dernières existent aussi des trains spéciaux, appelés trains de marchandises. Des trains de voyageurs et de marchandises sont appelés trains mixtes. Les trains de voyageurs ne vont pas tous avec la même vitesse. Certains s'arrêtent à toutes les stations, grandes et petites, et sont appelés trains omnibus. Les trains directs ne s'arrêtent qu'aux gares principales et marchent avec plus de rapidité. Les trains express vont encore plus vite. Un train spécial est expédié pour transporter un prince, un haut personnage avec sa suite. L'administration organise quelquefois en été des trains de plaisir pour tel endroit à prix réduits pour l'aller et le retour. Le train se compose de la locomotive et de plusieurs wagons (voitures). Sur la locomotive il y a le mécanicien et le chauffeur. Le mécanicien dirige la marche, et le chauffeur entretient le feu de la machine. La locomotive est une machine à vapeur. On fait bouillir l'eau dans de grandes chaudières, où elle se transforme en vapeur. La vapeur fait tourner les roues de la locomotive. Derrière elle il y a le tendre chargé de houilles, un ou plusieurs fourgons à bagages et un wagon-poste. Chaque wagon est divisé en plusieurs compartiments. Ce compartiment est (au) complet. Un compartiment des dames seules. Un compartiment de fumeurs, dans tous les autres compartiments, il est défendu, en France et en Angleterre, de fumer; chez nous, en Allemagne, il y a des compartiments où l'on ne fume pas, (des compartiments pour non-fumeurs); défense de fumer.

6.

Le tableau de service (le service de l'été, le service de l'hiver) et l'indicateur des chemins de fer nous annoncent quand les différents trains arrivent et partent. Arrivé à la gare, on prend un billet de première (de seconde, de troisième) classe au bureau (guichet); un billet de supplé-

ment; un billet de voyage circulaire. Puis on fait enregistrer sa malle par le facteur (porteur) dans la salle des bagages. Chaque billet donne droit à 25 kilos de bagages (on accorde 25 kilos de port gratis), mais quand les bagages pèsent plus de kilos, on doit payer un excédant. On prend avec soi les petits bagages, par exemple une valise ou un sac de voyage, une boîte à chapeau, une couverture de voyage; on peut les mettre sous le banc ou les placer dans le filet qui se trouve au wagon. Pour attendre le départ du train, on se rend (on passe) dans la salle d'attente, où on ne peut pas entrer sans billet. Chez nous, dans cette salle, il y a le buffet où on peut prendre quelque rafraîchissement; dans d'autres pays, par exemple en France, en Angleterre, en Autriche, le buffet est séparé de la salle d'attente. Plus tard on se rend au quai, et on monte en wagon (entre dans un compartiment). En voiture! Après que le conducteur a fermé les portières des wagons, le chef de gare et celui de train donnent le signal du départ, la locomotive donne un coup de sifflet, et le train part. A la station ou en route les billets sont contrôlés par le conducteur. Beaucoup de personnes aiment en chemin de fer les places de devant mieux que celles de fond pour ne pas être dans un courant d'air quand on a baissé la glace. Pour empêcher que le train ne déraile, le conseil d'administration entretient un grand nombre de cantonniers (garde-voie) qui, demeurant dans des maisonnettes bâties de distance en distance le long des rails, surveillent la voie ferrée (la ligne de chemin de fer) sur tout le parcours. Il y a deux ou plusieurs voies sur toute la longueur, voilà pourquoi une rencontre de deux trains est impossible; mais il est possible qu'un aiguilleur se trompe en nuit close, mais très rarement en plein jour, pour faire entrer un train sur la fausse voie. Le train a un viaduc à passer et un tunnel à traverser; souvent le chemin de fer décrit une courbe. Grâce à des perfectionnements nouveaux, on fait monter le chemin de fer jusqu'aux sommets longtemps inaccessibles. Ici le train passe le ruisseau sur un petit pont. Là où une route traverse la voie, on a des barrières qui sont fermées quand un train passe. Combien de temps arrêtons-nous à cette station? Combien de minutes d'arrêt? On ne doit pas descendre avant que le train soit entièrement arrêté (avant l'arrêt complet du train). Très souvent il arrive des accidents par l'im-

prudence des voyageurs impatients de descendre. Pour retrouver son compartiment, il faut connaître le numéro du wagon. Sur un point de jonction le chemin de fer se bifurque, un embranchement se détache, là on change de voitures. Les différentes gares d'une grande ville sont très souvent reliées par un chemin de fer de ceinture. A Berlin et à Londres il y a même un chemin de fer métropolitain. Quand on veut passer le train pour voir la ville, on met son bagage en consigne au bureau de consignation. A la station d'arrivée on doit remettre son billet à un employé de la gare. En remettant son bulletin de bagages à un autre, on reçoit ses bagages. Pour aller à la ville on prend un fiacre (une voiture), un omnibus ou le tramway.

7.

Dans les contrées où il n'y a pas encore de chemin de fer, on va en (prend la) diligence. C'est une voiture peinte en jaune qui transporte les passagers et la malle-poste. Les passagers sont assis à l'intérieur, sur l'impériale il y a des bagages. Pour empêcher les bagages de tomber, il y a une barrière tout autour de l'impériale. Sous la portière de la voiture il y a un marchepied de fer pour aider les personnes à monter et à descendre. Le postillon est assis sur le siège; il sonne du cor quand il s'approche du lieu de destination. Prendre la poste. La poste emploie aussi des voitures qui transportent les lettres et les paquets du bureau des postes à la station et vice versa. Les lettres sont distribuées par des facteurs. Après avoir écrit une lettre, nous la plions, la mettons dans une enveloppe, la fermons et la franchissons en y mettant un timbre-poste; ordinairement on écrit franc de port. Puis nous la mettons dans une boîte aux lettres où un employé des postes fait la levée plusieurs fois par jour.

8.

Voilà une petite maison dont le toit est couvert de neige. C'est la cheminée. Ce sont deux lucarnes dont l'une est ouverte et l'autre fermée. De ce côté de la maison il y a deux fenêtres. Cette fenêtre a deux battants dont chacun a trois vitres (carreaux de vitre). Quand une vitre est cassée, on la fait remettre par le vitrier. En hiver les vitres sont souvent gelées. La gelée prend sur les fenêtres la forme de fleurs de glace. En soufflant contre les vitres gelées on les dégèle.

Cette fenêtre peut être fermée par deux contre-vents. On baisse le store quand le soleil donne dans la chambre, on le lève quand il n'y a plus de soleil. Pour se protéger contre le vent et le froid, on a des contre-fenêtres (contre-châssis). Une femme et un enfant regardent par la fenêtre. L'enfant a le visage collé contre les vitres; il n'est pas dehors pour jouer avec les autres enfants parce qu'il est malade (indisposé, souffrant, il ne se sent pas bien). Il regarde tristement ses camarades jouer dans la neige. Cette femme compatissante a mis des grains et des miettes de pain sur le rebord de la fenêtre afin que les oiseaux affamés trouvent de la nourriture; ils viennent et becquètent les grains et picotent les miettes. Dans cette maison qui est près de la forêt demeure le garde-forestier. Il surveille la forêt pour empêcher qu'on ne vole du bois, et que les braconniers qui enfreignent toutes les prescriptions de la loi sur la chasse, ne chassent le gibier. Aidé par les garde-chasse il examine les travaux de la forêt, indique aux ouvriers les arbres qu'ils doivent abattre, et désigne la place où le bois coupé doit être mis en piles. Ses vêtements sont de drap vert, aussi son chapeau ou sa casquette sont en vert. Quand il traverse la forêt, il porte un fusil, a un couteau de chasse au côté, et est accompagné d'un chien. Pour tirer il a besoin de poudre (à canon), de plomb de chasse (de dragée) et de balles (de cartouches).

9.

Des bûcherons ont abattu des arbres avec une cognée et les ont réduits en grosses bûches. Cette voiture attelée de (à) deux bœufs est chargée de telles bûches. Le charretier fume une pipe de tabac, a son fouet à la main droite, et a mis ses deux mains dans les poches de son pantalon, car il fait très froid. Cet homme a chargé des bûches sur un petit traineau qu'il laisse glisser sur cette route. Dans les Vosges un tel traineau est appelé une schlitte; on schlitte le bois.

10.

Les bûches servent à du bois de chauffage (du bois à brûler). A la maison on les scie avec une scie, et les fend avec une hache en petites bûches, qu'on met sécher dans une remise ou au grenier, car du bois humide ne brûle pas bien et fume. Le bois est une substance très utile. Il sert à chauffer le poêle et à préparer

les aliments. On peut aussi alimenter le feu au moyen de la houille, de la houille brune (terreuse), du coke ou de la tourbe. Toutes les substances qui servent à entretenir le feu, sont appelées combustibles. Il y a beaucoup d'objets en bois dont la fabrication nourrit beaucoup d'artisans. Surtout les charpentiers et les menuisiers s'en servent beaucoup; à la scierie on en fait des planches et des lattes ou du bois de construction, par exemple on en confectionne le poutrage des bâtiments. Tous nos meubles sont faits de bois. L'écorce de certains arbres, par exemple du chêne, nous fournit le tan. Dans la tannerie le tanneur s'en sert pour transformer en cuir (pour tanner) la peau de certains animaux.

11.

Chaque ménage a sa provision de bois, excepté les pauvres gens qui n'ont pas d'argent pour en acheter. L'administration des forêts permet à ces derniers d'aller chercher du bois mort dans la forêt. Cette femme a ramassé des rameaux morts, elle en a fait un fagot qu'elle emporte sur le dos. En général l'hiver est un temps de souffrances pour les pauvres gens sans ouvrage. Mais parmi les riches il y a beaucoup qui soulagent les malheureux. Les personnes charitables font beaucoup d'aumônes; elles distribuent des vêtements, surtout aux enfants, vers Noël; elles établissent des fourneaux économiques (pensions alimentaires pour les classes laborieuses) où les pauvres peuvent manger à bon marché (à bas prix).

12.

Des charbonniers construisent dans la forêt des meules de bois (piles à charbon) pour faire du charbon. Les meules sont recouvertes de terre ou de gazon pour que le bois brûle lentement, et que la flamme soit supprimée. Près de la meule les charbonniers ont dressé avec des ramilles une cabane où ils se reposent et gardent leurs outils. Le mineur descend par des puits profonds au fond de la mine pour en extraire la houille. Il est exposé à mille incidents; il doit craindre les éboulements, l'asphyxie, les explosions de feu grisou.

13.

En hiver, quand il fait très froid, il fait bon d'être dans une chambre bien chauffée. Cette chambre est facile à chauffer. On distingue des poêles de fonte et des poêles de fayence (de

terre). Au salon on voit quelquefois une grande cheminée faite de marbre. Ce poêle chauffe bien, ne fume pas et tire bien; le poëlier (fumiste) l'avait posé en automne. Après avoir ôté les cendres, la servante arrange le feu et allume le poêle. Près du poêle il y a le porte-pincettes où se trouvent le râble et la pelle.

14.

Nous pouvons éclairer les chambres, les maisons, les rues à l'huile, au pétrole, au gaz. Ordinairement nous éclairons nos chambres par des lampes à pétrole. Le pétrole dont le nom signifie huile de pierre, est une huile minérale. On le retire du sol, d'où il jaillit en sources plus ou moins abondantes. Il y a de très riches sources de pétrole aux États-Unis et en Russie. Le pétrole s'allume avec la plus grande facilité; sa flamme communique rapidement le feu aux objets avec lesquels elle est en contact; voilà pourquoi l'emploi du pétrole présente des dangers et exige une grande précaution. La lampe à pétrole comprend les parties suivantes: le pied, le bassin, le bec, la mèche, le remontoir, le globe et le verre. Le pied sur lequel la lampe repose, est élargi à la base: il est fait de verre, de porcelaine, de métal ou de marbre. Le bassin qui est en faïence, en porcelaine, en verre ou en cristal, est une sorte de vase dans lequel on verse le pétrole. Le bec est en cuivre; il se visse sur une garniture du même métal placée au col du bassin. La partie supérieure est percée d'une ouverture par laquelle passe la mèche. La mèche est faite de coton tissé. Une sorte de clef qu'on appelle remontoir, fait monter et descendre la mèche. Le verre se fixe sur le bec à l'aide de petits crochets et d'un ressort. Pour que la lumière ne gêne (n'éblouisse) pas les yeux, on recouvre le globe qui est en verre ou en cristal, d'un abat-jour. La lampe charbonne (file, fume), baissez-la; la lampe n'éclaire pas assez, montez-la. Il est très agréable d'avoir une suspension surtout dans la chambre des enfants, car une telle lampe ne peut pas être renversée. Au salon on trouve souvent un beau lustre suspendu au plafond et des chandeliers à branches (des chandeliers à bras, des candélabres) où on brûle du gaz ou des bougies. Dans la chambre à coucher il y a sur la table de nuit un bougeoir avec une bougie ou une chandelle, et une boîte à allumettes (chimiques). Un bougeoir est un petit chandelier à pied très large muni d'une manche.

Allumer une bougie, éteindre (souffler) une bougie.

15.

Voilà un moulin. C'est un bâtiment qui sert à réduire le grain en farine. Le meunier moud le blé. Il y a des moulins à eau, des moulins à vent et des moulins à vapeur. Celui-là est un moulin à eau qui est bâti dans une vallée sur le bord d'un ruisseau. On entend de loin son tic-tac. L'eau fait tourner une grande roue qui fait tourner un arbre, et cet arbre met en mouvement deux roues dentées qui font tourner les deux meules. Ces dernières sont des pierres très dures, rondes et plates, placées l'une sur l'autre. Celle de dessous est immobile, celle de dessus tourne. Entre les deux meules le grain des céréales est écrasé. De cette manière la farine est séparée du son qui n'est autre chose que l'écorce des grains. Le son est une nourriture excellente pour certains animaux domestiques. Avec la farine qui est blanche et fine, le boulanger cuit (fait) du pain, et le pâtissier des gâteaux. Elle sert encore à beaucoup d'usages dans les cuisines pour en faire toutes sortes de mets, et est employée aussi dans l'industrie, par exemple on en fait de la colle. Tous les moulins ne sont pas mis en mouvement par l'eau. La force motrice des moulins varie selon la contrée. Là où les cours d'eaux manquent, on emploie des moulins à vent qu'on bâtit sur des hauteurs. Le vent fait tourner les ailes en bois, garnies de toile. Elles tournent au souffle du vent, et ainsi tout le mécanisme du moulin est mis en mouvement. Lorsque le vent change de direction, le meunier tourne les ailes; lorsque le vent tombe, le moulin s'arrête. La vapeur fait marcher les moulins à vapeur. Les garçons meuniers exercent un rude métier. Ils portent tantôt des sacs de blé, tantôt des sacs de farine, et cela en montant et en descendant les escaliers. En outre ils respirent beaucoup de poussière de farine, ce qui est très malsain. Près du moulin est une maison où demeure le meunier avec sa famille. La meunière a toujours une belle basse-cour, toute pleine de poules, d'oies, de canards, de dindons, qui se nourrissent des débris des grains. C'est chez elle qu'on achète les plus belles volailles et les meilleurs œufs.

16.

A présent l'eau ne peut pas faire marcher le moulin, car elle est gelée, le ruisseau est pris

par la glace. Le patinage est un exercice salubre (sain) et très agréable. Surtout le dimanche et l'après-midi quand il n'y a pas d'école, il y a beaucoup de monde sur la glace. Quand même il serait tombé de la neige, on ne serait pas empêché de patiner, car des ouvriers (journaliers) balayent le chemin de glace avec des balais faits avec du genêt. Ce garçon étant assis sur ce banc, va attacher ses patins pour patiner. Les patins à l'ancienne mode ont une courroie sur le pied, mais ceux construits à la dernière mode sont attachés aux pieds avec une vis. Ce monsieur patine très bien et forme des cercles (courbes) sur la glace. Il a croisé ses mains pour se balancer régulièrement et se tenir au chaud. Très souvent deux patineurs patinent ensemble, ils se tiennent par les mains en les croisant. Surtout les Hollandais sont de bons patineurs, car la Hollande est couverte de canaux qui sont gelés pendant tout l'hiver. Ce garçon ne sait pas encore patiner; en apprenant à patiner il est tombé, car la glace est très glissante, et il est un peu maladroit; son bonnet est tombé à terre. Peut-être il s'est fait mal, mais les enfants s'en tirent la plupart avec quelques meurtrissures (contusions), ils se meurtrissent. Un garçon s'est fracturé la jambe, il doit consulter le chirurgien; il est boiteux d'un pied. Cet estropié a une jambe de bois, il marche avec des béquilles. Il a le bras cassé, voilà pourquoi il doit le porter en écharpe. Quand la glace n'est pas encore assez épaisse, il est dangereux d'y marcher, car il peut arriver qu'elle se rompe sous les patineurs, et que ceux-ci se noient. Le patinage n'est pas le seul divertissement sur la glace: on peut aussi y glisser et y aller en petits traîneaux. Cette petite fille est assise sur un petit traîneau poussé par sa sœur plus âgée; sur un autre est assis un garçon, ce traîneau est poussé par son frère plus âgé.

17.

Cet ouvrier brise la glace avec une cognée, il en coupe des blocs. Un autre les tire de l'eau, et un troisième les met sur cette voiture attelée à deux chevaux pour les conduire à la brasserie. Il est dangereux pour les patineurs d'avoir de si grands trous dans la glace. En mettant des planches devant les trous, on prévient le danger que courent les patineurs d'y tomber. La brasserie

est un lieu où l'on fait (brasse) de la bière. On fait la bière avec du houblon, du malt qu'on tire de l'orge, et de l'eau. On garde la glace dans la glacière. C'est un grand creux fait en terre, maçonné, voûté et recouvert de terre et de paille qui est un mauvais conducteur pour la chaleur. On se sert de la glace pour rafraîchir les boissons et pour tenir des provisions au frais pendant les chaleurs. La viande, le poisson, le beurre et le fruit ont le plus besoin de glace, voilà pourquoi il est très agréable d'avoir une armoire glacière à la maison. La glace sert aussi aux confiseurs pour faire les glaces et les sorbets, et aux cuisiniers (cuisinières) pour la préparation de différents mets. Tous les hôpitaux en ont de grandes provisions, car on l'emploie souvent dans les cas de maladie. La glace n'est pas seulement employée à l'état naturel. La science a rendu possible de faire aussi de la glace artificielle.

18.

Tous les enfants qui sont représentés sur ce tableau, ne sont pas sur la glace. Les enfants qui sont près de cet arbre, trouvent (ont, prennent) beaucoup de plaisir à faire un homme de neige. Ils ont roulé la neige et en ont fait de grosses pelotes, qu'ils ont entassées l'une sur l'autre. Nous voyons dans la neige plusieurs traces de pas. Le visage (face, figure) de cet homme de neige est très bien formé (formée), des morceaux de charbon représentent les yeux, une pipe est fourrée dans sa bouche, dans son bras gauche il tient un bâton, au lieu d'un chapeau sa tête est couverte d'un seau, mais il n'a pas de jambes et de pieds. Ce garçon roule une grosse pelote de neige vers lui, probablement il veut faire un autre. Ces trois enfants le regardent et s'en réjouissent. Le garçon lève la main gauche et tient à la main droite une corde attachée à un petit traîneau où est assise sa petite sœur qui très probablement n'a pas encore vu un tel homme.

Ces deux garçons se battent à coups de boules (pelotes) de neige. L'un d'entre eux a une petite pelote de neige à la main droite et va le jeter à un autre qui lui tourne le dos pour ne pas être atteint dans le visage. Ils ne font pas attention à ce qu'ils ont les mains engourdies de froid. Ils battent les bras et frappent des pieds pour dégourdir

leurs membres transis de froid; puis ils continuent leur jeu sans se soucier trop de quelques engelures qu'ils en remportent. Il a des engelures aux pieds.

Les enfants aiment beaucoup à glisser sur des traîneaux le long des collines ou la pente des chemins. Après avoir tiré les traîneaux en haut, ils leur donnent une forte secousse, de sorte qu'ils descendent toute la pente. Pour ne pas tomber du traîneau, ils se tiennent au bord avec les mains. Aussi les adultes aiment beaucoup à faire des promenades (courses) en traîneau. Les grelots attachés au harnais au dos des chevaux, nous annoncent qu'un traîneau s'approche. Au lieu des roues le traîneau a des barres sur lesquelles il glisse. Les roues d'une voiture enfoncent quand la neige est profonde, voilà pourquoi en hiver on préfère aller en traîneau que d'aller en voiture. Voilà un traîneau attelé à un cheval qui court très vite. Le maréchal ferrant met aux chevaux des fers cramponnés pour les empêcher de tomber sur la glace. Le cocher qui est sur le siège tient les rênes de la main gauche, et le fouet à la main droite. Deux personnes se trouvent dans le traîneau; elles vont à la ville pour faire leurs emplettes.

19.

Quand il dégèle, souvent les grands fleuves charrient (des glaçons), débordent, rompent leurs digues et causent des inondations terribles. La neige des hautes montagnes ne fond pas, elle est éternelle. On rencontre sur les hauts plateaux et dans les gorges qui séparent les sommets, des amas considérables de glace, ce sont les glaciers. Ils ont des centaines de mètres de largeur, plusieurs kilomètres de longueur et une dizaine de mètres de profondeur. Ils ne sont pas immobiles, mais ils s'avancent lentement et fondent peu à peu quand ils sont exposés aux rayons du soleil. C'est dans les glaciers que beaucoup de fleuves prennent leur source, par exemple le Rhin et beaucoup d'affluents du Danube. De la montagne se détachent parfois des masses de neige appelées avalanches; elles roulent en emportant sur leur passage des arbres, des chalets et même des villages, et en ensevelissant des touristes. Les hautes montagnes sont habitées seulement par l'aigle et le chamois.

20.

Surtout en hiver on peut se refroidir (prendre froid, s'enrhumer). Il tousse beaucoup (il a la

toux) et est tellement enrôlé qu'il peut à peine parler, voilà pourquoi il lui faut gargariser. Il a un bon rhume de cerveau (il est pris du cerveau, il a le cerveau pris), il éternue souvent. Les refroidissements passent souvent vite. Qu'avez-vous? Vous avez mauvaise mine, seriez-vous indisposé? Je ne me sens pas très bien, j'ai des frissons, j'ai un rhume de cerveau et de poitrine. Comment vous portez-vous? Comment allez-vous? Comment ça va-t-il? Comment va la santé? Je vais bien (à merveille), je me porte bien. J'ai mal à la tête. Il a mal aux dents, il s'est fait arracher une dent par le dentiste. Les maux de tête, les maux de dents sont désagréables. Il a mal aux yeux, il doit consulter un oculiste. Il a mal au cœur. Il saigne du nez. Il est poitrinaire. Ce pauvre homme va de mal en pis, il vient d'être frappé d'apoplexie, il est paralysé de tous ses membres. L'état de sa santé est inquiétant (prend un caractère grave). Vous sentez-vous de l'appétit? Sa langue est chargée, il a trop mangé, cela lui a donné une indigestion, il doit faire diète. On vaccine les enfants tout à fait jeunes, et on les revaccine à l'âge de 12 ans (dans leur douzième année) pour les préserver de la petite vérole.

Cet enfant est tombé sérieusement malade (est gravement malade), il a attrapé (gagné) une inflammation du poumon ou une inflammation de la gorge; il doit garder le lit. Il faut envoyer chercher un médecin. Ce médecin a une clientèle nombreuse, il visite le malade et le traite. En tâtant le pouls, il constate qu'il est trop irrégulier et bat très fort (est agité). En écrivant une ordonnance, il lui prescrit (ordonne) une potion (médecine) qu'on va chercher chez le pharmacien. Il lui faut en prendre une cuillerée d'heure en heure; il doit avaler aussi des pilules et des poudres. Quand la maladie est contagieuse (se gagne facilement), par exemple quand l'enfant a attrapé la diphtérie, la fièvre scarlatine ou la rougeole, les autres enfants de la famille n'ont pas la permission de le voir de peur qu'ils ne gagnent la même maladie. La mère soigne le malade de son mieux. Peu à peu il se remet. On lui donne des confortants, il commence à reprendre ses forces, et enfin on peut le dire convalescent.

Cet enfant ne guérira (se rétablira) pas, il va mourir, il se meurt (est mourant), il est mort. Le corps tout habillé de blanc, est placé dans un cercueil. On vient apporter des couronnes

(bouquets) de fleurs et l'enterre sur le cimetière. C'est l'endroit où l'on porte les morts pour les mettre en terre; le fosseur creuse les fosses. Il est un vaste enclos, entouré d'un mur percé d'une ou de plusieurs portes. Certaines tombes sont vieilles déjà et toutes couvertes d'herbe; d'autres sont fraîches encore, et il y pousse des fleurs. Sur chaque tombe est plantée une croix qui porte le nom et l'âge de la personne qui y est enterrée; quelquefois on y lit aussi des versets (de la Bible). Les pauvres gens n'ont qu'une croix en bois toute simple. La tombe des gens aisés est ornée d'une croix en fer ou en marbre, ou d'une pierre tumulaire. Certaines tombes sont entourées d'un grillage en bois ou en fer. Ceux qui sont de la famille d'un défunt vont visiter sa tombe et apportent des couronnes de fleurs, qu'on met sur la tombe ou suspend contre la croix ou contre le grillage. On voit aussi des arbres plantés sur les tombes; ce sont des sapins, des cyprès, des ifs ou des saules pleureurs.

21.

Les arbres sont dépouillés de leurs feuilles, la neige les a blanchis. Le givre s'attache à leurs branches comme un fin cristal, et très souvent une partie de l'écorce tombe et laisse un creux. Celui-là est un chêne; ces autres sont des hêtres; voilà trois arbres fruitiers. Le sapin reste toujours vert. Ses feuilles ne ressemblent pas du tout à des feuilles, mais elles sont pointues comme des aiguilles ou des épingles. Elles sont droites sur les branches et piquent quand on les touche. Le sapin produit des cônes qui se composent d'écailles d'écorce. Dans ces écailles sont renfermées les semences de l'arbre. On se sert des cônes pour allumer le feu. Le bois du sapin est tendre et léger. On en fait des mâts et s'en sert beaucoup en menuiserie et en charpente. Cet arbre et le pin fournissent la résine d'où l'on extrait des produits importants, par exemple la poix, le vernis, la cire à cacheter. Les espèces nombreuses du sapin s'étendent jusqu'aux mers glaciales et couvrent les pentes des montagnes jusqu'à la limite des neiges éternelles.

22.

Cet homme qui fume une pipe de tabac et a mis ses mains dans les poches de son pantalon, porte sous son bras droit un sapin qu'il a coupé au bois. Quand Noël est près, les sapins sont très recherchés, car on s'en sert comme

arbres de Noël. Noël est une belle fête que nous célébrons en mémoire de la naissance de notre Sauveur Jésus-Christ. Toute la maison ne fait que penser à cette fête. Les parents font leurs préparatifs en silence, les enfants espèrent et devinent ce qu'ils vont recevoir. Enfin la veille de Noël la sonnette retentit, et la porte s'ouvre. Les enfants se réjouissent beaucoup de voir l'arbre de Noël orné. On met à un tel arbre des noix dorées et argentées, des boules en verre de couleur, des chaînes en papier de couleur, des étoiles de métal aux reflets variés, des dragées et toutes sortes de bonbons. Au sommet de l'arbre on voit un ange aux ailes étendues. On fixe aux branches de petites bougies en couleur, qui sont allumées la veille de Noël ou le matin de Noël. Quelques jours après Noël ou le jour de l'an, les enfants dépouillent l'arbre et jouent les bonbons au loto et aux dominos. Des présents sont placés sur une grande table. On donne (en présent) aux enfants différentes choses. Les petits garçons reçoivent des joujoux (jouets) comme: une ménagerie, une bergerie, un cheval de bois à bascule, un tambour (battre le tambour, battre la caisse), une trompette (sonner de la trompette), un petit char attelé de chevaux et un fouet, une toupie, un quillier (jouer aux quilles), des billes (jouer aux billes), un cerceau (rouler le cerceau, jeu de cerceaux), un fusil, un sabre, un sac à cartouches et un casque, des soldats (dresser les soldats et les faire manœuvrer), des images (coller les images sur carton et les découper), des livres d'images. Les plus grands garçons reçoivent des livres instructifs avec des illustrations, des habits, des patins, un couteau de poche, une montre. Les petites filles reçoivent des poupées, une cuisine de poupées, un salon de poupées, un berceau pour leurs poupées, un tablier blanc, une robe neuve. Les jeunes filles reçoivent un manteau, un manchon, une paire de gants d'hiver, un joli panier à ouvrage avec une paire de ciseaux, des aiguilles et un dé d'argent. Aussi les adultes se font des cadeaux l'un à l'autre; en France cela ne se fait qu'au jour de l'an. Qu'avez-vous eu pour vos étrennes (de Noël)? On n'a pas des arbres de Noël dans tous les pays, mais partout en Allemagne. D'ici cette coutume a envahi la France, l'Angleterre, l'Amérique, mais on les prépare seulement dans les familles où il y a des enfants. Le jour de l'an, chez nous des amis envoient l'un à l'autre des billets de bonne année ou

viennent souhaiter l'un à l'autre la bonne année. Les enfants écrivent des compliments de bonne année pour leurs parents.

23.

Les fêtes principales de l'Église chrétienne sont: 1. La fête de Noël. 2. Pâques que nous célébrons en mémoire de la résurrection de Jésus-Christ; le dimanche avant cette fête est le Dimanche des Rameaux, et toute la semaine qui la précède, est appelée la semaine sainte, qui nous rappelle la passion de notre Sauveur, avec le jeudi saint et le vendredi saint; le premier de ces deux jours nous rappelle l'inauguration de la communion par Jésus (communier), et le dernier nous rappelle son crucifiement. 3. La Pentecôte qui est fêtée sept semaines après Pâques, est la fête de la descente du Saint-Esprit; elle est précédée par l'Ascension fêtée le jeudi de l'avant-dernière semaine avant Pâques. Pâques et la Pentecôte tombent toujours un dimanche et un lundi. A la fête de Noël on fête en Allemagne deux jours, en Angleterre seulement un jour. Les Catholiques ont plus de jours de fête que les Protestants. C'est ma fête aujourd'hui; l'anniversaire de sa naissance.

24.

Voilà des corbeaux, ils croassent, j'entends leur croassement. L'un d'entre eux est assis (perché) sur une branche de cet arbre. Voilà un chevreuil qui court, voilà un chevreuil et une chevrette. Ce sont deux sangliers. Les animaux ne trouvent que peu de nourriture quand la terre est couverte de neige. Les forestiers prennent soin du gibier; ils établissent des places où ils lui donnent à manger afin qu'il ne meure pas de faim. Plusieurs animaux, par exemple les hérissons, les marmottes, les chauves-souris, passent l'hiver dans une sorte de sommeil et d'engourdissement (de torpeur), dont, bien amaigris par le jeûne, ils ne sortent qu'au printemps.

Halberstadt.

DR. LEFÈVRE.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

A. Ohlert, *Methodische Anleitung für den französischen Unterricht an höheren Mädchenschulen*. Nach den Bestimmungen vom

31. Mai 1894 dargestellt. Hannover 1895, Meyer. 72 S. M. 0,75.

A. Ohlert, Lese- und Lehrbuch der französischen Sprache für höhere Mädchenschulen. Hannover 1895, Meyer. 245 S. M. 2.

— —, **Schulgrammatik der französischen Sprache für höhere Mädchenschulen.** Ebenda 1895. 205 S. M. 1,80.

Nach dem Erscheinen der neuen Bestimmungen für den französischen Unterricht an höheren Mädchenschulen mußte mit der dadurch geforderten Umgestaltung des Lehrverfahrens naturgemäß auch eine solche der Lehrbücher vorgenommen werden. Ohlert beschränkt sich nun nicht auf letzteres, sondern giebt zugleich eine methodische Anleitung. Dieselbe schildert erstens das Unterrichtsverfahren und enthält zweitens die Verteilung des Stoffes für die einzelnen Schuljahre. Da Ohlerts methodische Grundsätze bekannt sind, so erwähne ich nur kurz, daß in diesem Teile das Sprechen, die Aussprache, Lektüre, Grammatik, Wortschatz und schriftliche Übungen eine klare und eingehende Erörterung finden. Ganz besonders anregend und belehrend, nicht nur für Anfänger und Anfängerinnen im Unterrichten, ist der zweite Teil, der Lehrplan und Stoffverteilung behandelt. Diese Anweisungen beruhen auf praktischer Erfahrung und gehen mit der größten Sorgfalt bis auf Einzelheiten ein. Wenn ich einen Punkt hervorheben soll, in dem ich etwas abweichender Ansicht bin, so ist das die Forderung, daß gleich nach den ersten Lautübungen in der ersten Stunde das Lesen beginnen soll. Freilich soll die Lehrerin zuerst vorlesen, aber die Schülerinnen haben dabei die Bücher offen. Zu der so nötigen Übung des Ohres und um das Lautbild nicht durch das Wortbild zu stören, halte ich es für erforderlich, daß die Lernenden zuerst bei geschlossenen Büchern das von der Lehrerin Gesprochene hören und nachsprechen. Erst wenn das Ohr es richtig aufgefaßt hat und die Aussprache fest sitzt, werden die Bücher geöffnet, und dann wird in der oben angegebenen Weise verfahren. Ein weiteres Eingehen auf Einzelheiten halte ich nicht für angebracht, weil jeder, Lehrer wie Lehrerin, diese methodische Anleitung fleißig studieren sollte. Man wird reichen Gewinn davon haben.

Über das Lese- und Lehrbuch, sowie über die Schulgrammatik kann ich mich ganz kurz fassen. Ich verweise auf die Besprechung der

Ohlertschen Bücher in Fr.-G. 1894, S. 49. Alles dort Gesagte findet auf die vorliegende Bearbeitung für Mädchenschulen volle Anwendung. Die Durchführung der Bestimmungen der neuen Lehrpläne wird mit Hilfe dieser Werke keine Schwierigkeiten machen.

Weilburg.

A. GUNDLACH.

W. Fleischhauer, Praktische Französische Grammatik. Nach den neuen Lehrplänen bearbeitet. Nebst einem Begleitwort. Leipzig 1895, Renger. 95 S.

In dem Begleitwort zeigt der Verfasser, daß er in den in Betracht kommenden methodischen Schriften sehr wohl belesen ist. Er führt nach denselben die Grundsätze an, welche zur Stützung seiner Ansichten dienen, und entwickelt so die Gesichtspunkte, nach denen er seine Grammatik abgefaßt hat. Die Forderungen, die er stellt, sind, daß die Grammatik nach einem einheitlichen System gearbeitet sein soll, sowie daß sie sich durch Kürze, Klarheit und Übersichtlichkeit auszeichne. Um das letztere zu erreichen, sind Formenlehre und Syntax streng geschieden. Die erste Forderung schließt den induktiven Betrieb nicht aus. Die Kürze bezieht sich nicht nur auf die Form der einzelnen Regeln, sondern vor allem auch auf die Beschränkung des grammatischen Stoffes. Auf strenge Wissenschaftlichkeit, wie auf irgend welche Begründung der grammatischen Erscheinungen hat Verf. Verzicht geleistet. Dies kommt ja z. B. bei der Entwicklung der Formenlehre des Verbums der Gleichmäßigkeit zu statt, er geht dabei aber doch wohl zu weit, wenn er im Interesse der Einheitlichkeit auch bei der Bildung des Futurums lehrt, daß die Infinitivendung abgeschnitten und dafür erai, irai, rai angehängt wird. Die Infinitivendung wird aber nicht abgeworfen, sondern ai an den Infinitiv selbst angehängt. Ich meine, wenn hier der wissenschaftliche Standpunkt gewahrt wäre, so wäre die Sache viel einfacher geworden. Ähnlich verhält es sich mit der Anordnung der unregelmäßigen Verben. Sie sind „wegen des leichteren Zurechtfindens der Schüler“ innerhalb der Gruppen auf er, ir, re und oir alphabetisch geordnet, während er für die Durchnahme selbst möglichste Zusammenstellung der analog gebildeten empfiehlt. Als wesentliches Merkmal seiner Behandlung der Grammatik führt er die Berücksichtigung des psychologischen Grundsatzes an, daß „die einzelnen Glieder einer Vor-

stellungsreihe in derselben Reihenfolge reproduziert werden, in welcher sie von der Seele ursprünglich aufgenommen wurden.“ Als Beispiel stellt er die Pluralbildung auf x im Vergleich zu der bisherigen Behandlung hin. Während man „früher“ lehrte: „Statt s tritt als Pluralzeichen x ein 1) bei den Wörtern auf au und eu, 2) bei den meisten Wörtern auf al“, faßt er die Regel so: „1. Die Substantiva auf au und eu haben im Plural aux und eux. 2) Die Substantiva auf al haben im Plural aux.“ Ist der Unterschied wirklich so groß? Hier sei bemerkt, daß die Lehre von der Pluralbildung der zusammengesetzten Substantiva zwar kurz, aber auch ungenau und unvollständig ist. Als recht praktisch kann ich auch die Behandlung der Rektion des Infinitivs nicht ansehen. Nach der Art, wie der Verfasser diese Regeln giebt, wird der Schüler kaum zur Klarheit kommen; man sehe z. B. die Regeln auf S. 55 für den Infinitiv mit de und à. Wie soll der Schüler diese Fragen behalten? Und wie kann er sich danach richten? Nach diesen Ausstellungen soll nun auch erwähnt werden, daß das Buch fleißig gearbeitet ist, und daß die oben aufgestellten Grundsätze konsequent durchgeführt sind. Ein sorgfältig angelegtes Register erleichtert das Nachschlagen.

Weilburg.

A. GUNDLACH.

Molière, Le Misanthrope. With introduction and notes by E. G. W. Brauholtz, University Lecturer in French. Cambridge. At the University Press 1894 (XX, 200).

Die Einleitung bringt 4 Seiten „Dates and outlines of Molière's life“, 6 über das Stück im allgemeinen und 3: Metre of le Misanthrope. Es folgt das Stück selbst p. 1–88, Notes p. 89–193 und 5 Seiten Index.

Im ganzen kann ich mich überall mit dem Herausgeber einverstanden erklären; nur an einigen Stellen möchte ich an Form oder Inhalt etwas geändert haben. Die gegen den Tartuffe gerichteten Angriffe hielten den Dichter nicht bloß nicht ab, sondern bewogen ihn gerade dazu, den Don Juan auf die Bühne zu bringen.*) Nicht bloß nach der Absicht des Dichters, sondern in Wirklichkeit ist die Liebe Alcestes mehr als eine Episode.***) Egoistische (selfish) Klugheit kann man dem Philinte nicht vorwerfen und ebenso wenig zu pessimistische Ansichten

*) Zu p. IX.

**) Zu p. XI.

über die menschliche Natur.**) Die Art und Weise, wie das Marschallsgericht mit dem Sonnetstreit bekannt gemacht worden, wie Arsinoe in den Besitz des von Celimene geschriebenen Briefes gelangte, bedarf für den aufmerksamen Leser keiner Erklärung, und es wäre undramatisch gewesen, wenn der Dichter sich dabei besonders hätte aufhalten wollen. Daß Alcestes und Celimenes Prozeß, die Episode mit Dubois, nur geringe oder gar keine Bedeutung haben, ist ein Irrtum; ebenso, daß die Komödie mehr Handlung haben müßte, daß der Schluß nicht mit der poetischen Gerechtigkeit übereinstimmt, und daß die sogenannte Moral deutlicher hervortreten müßte.**) Der von dem Dichter behandelte hohe geistige Stoff mußte als Drama und vor allem als Komödie so bearbeitet werden, wie er bearbeitet worden ist. Darauf darf ich hier nicht weiter eingehen. In einer Arbeit, die nächstens in dem „Centralorgan für die Interessen des Realschulwesens“ erscheinen wird, sind diese und manche andere wichtige Punkte ausführlich besprochen und begründet.

Zu v. 27: „par un malheur“ instead of the usual „par malheur“ as v. 429: „J'en pourrais par malheur faire d'aussi méchants (vers).“ Ich würde hinzufügen: Der Artikel giebt dem Substantivum seine ursprüngliche selbständige Bedeutung wieder = „durch ein ganz besonderes Unglück“ im Gegensatz zu dem bloßen „unglücklicherweise“. Es muß etwas ganz Besonderes geschehen, wenn Alceste sich in derselben Weise vergehen soll; zu der Fabrikation schlechter Verse wäre dies nicht nötig, aber wohl, wenn er diese den Leuten zeigen sollte. Das „un“ ist charakteristisch für die sittliche Strenge des Helden. Ich möchte diesen Vers und den folgenden frei in folgender Weise übersetzen:

Hätt' ich, verhüt' es Gott, mich so vergangen.

Am ersten besten Baum hängt' ich mich auf.

Zu 44–46. Zu faiseurs, donneurs, diseurs ist noch zu bemerken, daß es lauter Wörter sind, die, ohne selbständige Bedeutung, noch eines Zusatzes bedürfen, und deshalb eben die Leerheit der durch sie bezeichneten Personen schön wiedergeben; dazu stimmen dann noch die gleichfalls inhaltslosen Zusätze. Der große Platz, den sie zusammen einnehmen, und die dreimal wiederkehrende durch den, an sich schon verpönten, dreimaligen Reim in der

*) Zu p. XII.

**) Zu p. XV.

Cäsur sich noch besonders wichtig machende Endung „eurs“ hebt die innere Bedeutungslosigkeit noch mehr hervor. Viel Geschrei und wenig Wille!

Zu v. 57: C'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.“ B. sagt: „Rien, it governed by a verb in the infinitive, generally precedes it. Standing after the infinitive, it bears a greater stress.“ Richtig. Der Franzose betont eben das Ende. Diese Stellung zeigt wieder die sittliche Strenge des Alceste.

Zu 59: Vous y donnez, dans ces vices du temps. Hier soll donnez ebenso gut betont werden, wie das Objekt; daher bringt Molière auch dies, mit Hülfe des Pronomens, an das Ende eines besonderen Satzes.

Zu 91: humeur noire. Das selbst in übertragener Bedeutung nachgestellte und deshalb betonte noir hebt die finstere Stimmung des Alceste besonders hervor.

Bei v. 100, wo Philinte den Alceste mit dem mürrischen Egoisten Sganarelle der École des maris vergleicht, hätte hinzugefügt werden können, daß der edle Sonderling mit Recht diesen Vergleich als unpassend zurückweist.

v. 837: Une aversion grande. In prose we should say „une grande aversion“. Der Grund der Umstellung ist wieder die stärkere Betonung des grand, das sogar in den Reim tritt. Der eitele Geck hält eine ‚aversion‘ gegen seine Person für unmöglich und will durch diese seltsame Hervorhebung die Behauptung im höchsten Grade lächerlich machen. Deutsch: „Man hat vor mir 'nen kolossalen Abscheu.“

Zu v. 1053: Sur quoi pourrais-je en rien prétendre = On what grounds could I claim anything from it? „en“ stands for „de la cour“ (see v. 1049, 1056). Diese Stelle ist zwei Jahrhunderte lang von den Kommentatoren gar nicht oder falsch erklärt worden; letzteres von Génin, der sur quoi von prétendre abhängig machte, und dem dann andere folgten. Daher wäre es wohl der Mühe wert gewesen, zu bemerken, daß die erste vernünftige und auch von B. angeführte Erklärung: „prétendre en rien = à rien“ 1883 von Knörich in seiner Ausgabe des ‚Misanthrope‘ gegeben und mit Parallelstellen belegt ward und die andere, welche B. vorzieht, 1887 von mir in der meinen. Freilich wird in dem Vorwort Knörichs Ausgabe neben verschiedenen anderen im allgemeinen als Quelle erwähnt; denjenigen aber, dem B. die von ihm selber vorgezogene Er-

klärung verdankt, scheint er überhaupt nicht zu kennen. Verdankt er sie etwa der von ihm erwähnten französischen Ausgabe von Livet oder Pellissier? Ich veröffentlichte seiner Zeit meine Erklärung auch in dem Moliériste und vielleicht nahm einer der zwei Franzosen sie ohne Quellenangabe herüber. Mangold, der sie auch in seiner Ausgabe des ‚Misanthrope‘ aufgenommen, macht, ich glaube, wohl mit deshalb, wenigstens in dem Vorwort neben der „vortrefflichen Ausgabe von Mesnard“ nur meine „Bearbeitung des Stücks“ allein „besonders namhaft.“*)

Zu der Stelle aus Celimenes Brief: „Que je vous trouve à dire = I miss you“ hätte ich gleichfalls hinzugefügt, daß zuerst Génin dieses jetzt so auffallend erscheinende dire aus desiderare ableitete, wo sich dann die Bedeutung leicht erklärt.**)

Zu v. 1356: Il ne me plait pas, moi statt à moi liefse sich eine Parallelstelle aus Béranger anführen:

Dans ce Paris, plein d'or et de misère,
En l'an du Christ 1780
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qui m'advint.

Auch in moderner Prosa sind mir welche aufgestossen, die ich leider augenblicklich nicht vorführen kann. Der Ärger, die Leidenschaft drückt sich gern kurz aus und meidet dann den Dativ mit à; so gerade hier. Übrigens stehen ja schon bei dem bejahenden Impératif die Dative moi und toi ohne Präposition, so daß dem Franzosen dies an sich nicht einmal ganz fremd war.

Bielefeld.

C. HUMBERT.

II. Belletristik.

Daniel Lesueur, Haine d'amour. Paris 1894, Lemerre. Frs. 3.50.

Vincent de Villenoise fährt von seinem stattlichen Hause, um als Brautführer der Hochzeit seines Freundes, des Ingenieurs Robert Dal-

*) Als meine, in der Dickmannschen Sammlung erschienene, Ausgabe nach einigen Jahren vergriffen war, besorgte, aus nicht hierher gehörigen Gründen, statt meiner, Mangold die neue Ausgabe des Stücks (1894).

**) Ich habe in meinen Ausgaben stets den Rat befolgt, den Niebuhr seinem Sohn gab, zu jeder einzelnen Stelle die benutzte Quelle zu nennen. Er that es in einem Briefe, den ich als Primaner, ich glaube in Stüpfes Sammlung von Aufgaben zu lateinischen Stilübungen, gelesen. So läuft man selbst nicht Gefahr sich mit fremden Federn zu schmücken, und ein jeder andere erhält die Ehre, die ihm gebührt.

grand, mit Lucienne, der Tochter des Generals Méricourt, beizuwohnen und ebendahin die Tante der jungen Dame, eine Witwe Pirard, abzuholen; er bedauert unterwegs nicht vielmehr an seinem Pult zu sitzen, um die Astro nomika des Manilius weiter zu übersetzen, wünscht jedoch dabei, eine andere Erziehung als die Gymnasialbildung erhalten zu haben, die ihn nur dazu hätte führen können, sich Fremdes anzueignen, aber nichts Eigenes hervorzubringen, ärgert sich außerdem über die überall angeklebte Anpreisung des Abführungsmittels seines Vaters, obgleich es ihn reich gemacht und zu einem Adelstitel verholfen hat. Er selbst hatte den Gedanken, sich zu verheiraten, obwohl schon dreißig Jahre alt, nie ernstlich gefaßt. Die Witwe Pirard drückt ihr Befremden darüber aus, daß Dalgrand keine Gymnasialbildung empfangen hat, wogegen Vincent versichert, daß derselbe dagegen Genie in der Baukunst besitze. Bei der Feier führt er Gilberte, die jüngere Schwester Luciennes, die er früher nur einmal oberflächlich gesehen hatte, und die er nun augenblicklich lieb gewinnt. Während der Trauung sieht er sie ein paar Thränen vergießen und bemerkt, daß sie ihm zu verstehen giebt, darüber Schweigen zu beobachten; aber bei seinem Entschluß, nicht zu heiraten, legt er seinem gefälligen Benehmen gegen sie einige Schranken auf. Während des Balls erfährt er, daß sie darüber geweint hat, von nun an von Lucienne getrennt zu werden; zuletzt nimmt er gewahr, daß sie ein Resedasträufchen, das er ihr gereicht hatte, in der Hand behält, während sie alle anderen Blumen, die sie bekommen hatte, wegwirft, was ihn veranlaßt, den von ihr erhaltenen Strauß sorgfältig zu verwahren. Zurückgekommen von der Hochzeit, findet er ein Telegramm seiner Geliebten, Sabine Mar san, die diesen Namen wieder angenommen hatte, seitdem sie von dem Grafen Rovencourt geschieden ist, und die von ihrer Malerei lebt; mit ihr hat Vincent seit sieben Jahren ein Ver hältnis unterhalten, ohne sich jedoch, was sie jedenfalls erwartete, mit ihr zu verheiraten, trotzdem daß er die Schuld der Scheidung trägt; denn er ist mit ihr vom Grafen auf frischer That ertappt und deshalb vor Gericht gestellt worden; und die Erinnerung daran erfüllt ihn oft mit Ekel. Das Telegramm meldet ihre Rückkehr von Cannes, wo sie ein Porträt vollendet hat. Er antwortet ihr, daß er ihre Wiederkehr mit Ungeduld erwarte, bestellt aber

sein Reitpferd später als gewöhnlich, in der Erwartung, Gilberte mit ihrem Vater im Bois de Boulogne zu begegnen; denn obwohl er seine Verbindung mit Sabine für unlösbar hält, kann er nicht umhin, sich in Gedanken mit Gilberte zu beschäftigen, die eine geschickte Reiterin ist. Er trifft sie auf ihrem Spazierritt mit dem Vater; nur ihre Augen sprechen mit einander, während der General mit ihm über Reitkunst plaudert. Bei der zurückgekehrten Sabine frühstückend, fühlt er sich etwas verlegen gemacht durch ihre Gefühlsaufwallung; an seiner Zurückhaltung merkend, daß sie ihn nie ganz für sich gewinnen werde, ist sie in Gedanken nahe daran ihm zuzurufen zu wollen, daß sie ihn verabscheue, daß sie ihn hasse, ihn, der ihr Geld anbiete, das sie nicht nimmt, aber ihr, die doch durch ihn aus der Gesellschaft ausgestoßen ist, seinen Namen vorenthalte. Als er unvorsichtiger Weise ausruft, daß er ihr mehr als sein Vermögen opfere, errät sie sofort, daß es sich für ihn um eine Heirat handle; sie fällt vor Bestürzung zu Boden, und er giebt sich nun alle Mühe, sie wieder zu beruhigen; er nimmt auch die frühere Gewohnheit wieder auf, vermeidet es ferner, Gilberte auf ihren Spazierritten zu begegnen. Eine Entfremdung tritt jedoch zwischen Vincent und Sabine ein, als diese von Gilberte mißgünstig zu sprechen anfängt, und als sie in ihrem Atelier männliche Kleidung anlegt, was ihm sehr mißfällt; wenigstens, meint er, sollte sie sich so nicht anderen Männern zeigen; als er sie in dieser Tracht mit einem Grafen zusammen findet, der seine Matresse von ihr malen lassen will, bricht ein Zank aus, nach welchem Vincent im Begriffe ist, sich von ihr zu trennen; er bleibt jedoch, als sie, einen kleinen Revolver ergreifend, sich, wenn er fortgeht, zu erschießen droht; sie weiß ihn sogar, eine japanische Hülle statt des Männerrockes anlegend, wieder sehr freundlich zu stimmen. Nichtsdestoweniger taucht, wenn er in seinem Studierzimmer sitzt, eine andere sanftere Erscheinung vor ihm auf; die Gedanken an eine Heirat, die er früher immer zurückgedrängt hatte, erhalten Nahrung durch einen Brief Dalgrands, aus dem er ersieht, daß die Hochzeitsreise desselben ihn seinen industriellen Plänen nicht entfremdet hat, und außerdem erfährt, daß Gilberte sich gegen ihre Schwester mit einiger Verwunderung darüber ausgesprochen hat, daß er seit ihrem Zusammentreffen auf einem Spazierritt sich im Hause des Vaters

nicht habe blicken lassen. Er sieht sie sodann in einer Loge des Théâtre-Français bei einer Vorstellung, zu welcher Sabine ihn durchaus hat begleiten wollen; und er ist in großer Verlegenheit zwischen den beiden Damen, fürchtend, daß Gilberte ihn in Gesellschaft einer Frau sieht, wie auch, daß Sabine ihn bei seinen Blicken nach Gilberte überraschen könnte. Und in der That errät diese, besonders aus seiner Zerstretheit, daß seine Gedanken sich mit dem jungen Mädchen beschäftigen. Die Rückkehr Dalgrands führt ihn wieder in das Haus des Generals, zuerst durch eine Einladung zum Frühstück bei dem Ingenieur, wo er Gilberte antrifft, und wo dieser seine neue Erfindung, das Eisen durch das Aluminium zu ersetzen, vorträgt. Einige Zeit nachher erfährt er von seinem Freunde, daß Gilberte den Heiratsantrag eines Herrn de Bréville ausgeschlagen hat und ist ziemlich gewiß, daß sie es seinetwegen gethan hat. Fest entschlossen mit Sabine zu brechen, gelangt er nicht dazu, wegen ihrer von ihm gar nicht erwarteten Unterwürfigkeit. Im Bewußtsein, daß sie seinetwegen viel zu leiden gehabt hat, hält er es sogar für geraten, Gilberte merken zu lassen, daß er keine Absichten auf sie hegt; er rät ihr deshalb, bei einem Spaziergang in seinem Park, Bréville zu heiraten; worauf sie erwidert, daß sie überhaupt nicht zu heiraten gedenke. Robert teilt ihm etwas später mit, daß Gilberte traurig erscheint; als Vincent ihm erklärt, daß er Sabines wegen sie nicht heiraten könne, schlägt sein Freund ihm vor, diese Dame zu seiner Frau zu machen, wie er es ihr schuldig sei; das würde auch Gilberte wieder Beruhigung geben. In Ver zweiflung äußert er Selbstmordgedanken gegen Robert. Er fährt mit dem Ingenieur nach Belgien, wo die von diesem erbaute Aluminiumbrücke probiert werden soll, nicht ohne die heimliche Aussicht, bei der Probefahrt durch den Einsturz derselben das Leben zu verlieren. Um nicht Gilberte zu begegnen, beschließt er von da zurückzukehren, ehe zur feierlichen Einweihung der Brücke die Familie herbeikommt; außerdem fürchtet er, daß Sabine ihm nachreisen und bei ihrer Heftigkeit der Tochter des Generals eine unliebsame Scene bereiten könnte. Bei seinen Ausflügen in der Nähe von Dinant glaubt er alle Augenblicke, sie vor sich zu sehen. Beim Herausfahren aus einer dunkeln Grotte erblickt er sie in der That in seinem Kahne dicht hinter sich; da sie ihn nicht von

der Familie Méricourt begleitet findet, wird sie bei der Heftigkeit, mit der er ihr ihre Ausforschung vorwirft, kleinlaut. Nach einem Dinner in Dinant zusammen mit Dalgrand, gegen den sie sich sehr liebenswürdig zeigt, erwacht ihr Verdacht von neuem, und als er auf ihre Aufforderung ihr zu schwören, daß er Gilberte nicht liebe, ihr gesteht, daß es der Fall sei, entflieht sie aus seinem Zimmer und schließt sich in das ihrige ein; auf sein Klopfen öffnet sie nicht, und er fürchtet, daß sie sich ein Leid anthun könnte. Als er am Morgen erfährt, daß sie abgereist ist, telegraphiert er an sie, daß er übermorgen sie wieder aufsuchen werde, und daß alles beim alten bleibe, im geheimen jedoch hoffend, daß sie aus Stolz ihn freigeben werde. Nach dem glücklichen Ablaufe der Probe der Aluminiumbrücke sinnt Vincent darüber nach, wie er, die unfruchtbare Gelehrsamkeit verlassend, nach dem Vorgang seines Freundes, eine nützliche Thätigkeit entwickeln könne, und beschließt, sich der sozialen Frage zu widmen. Seinem Versprechen gemäß stellt er sich vor Sabines Wohnung ein, aber um zu erfahren, daß sie abwesend ist und erst am folgenden Tage wiederkommen werde. Auf dem Rückwege nach seinem Schloß wird er von einem Unbekannten aus einem Versteck im Park durch einen Revolverschuß verwundet. Sabine eilt noch in der Nacht an sein Bett und pflegt ihn so sorgsam, daß er später sie heiraten zu wollen äußert. Als am Morgen Dalgrand erscheint, spricht er die Vermutung aus, daß Vincent Selbstmord begangen habe. Durch ihn erfährt Gilberte, daß eine Frau ihn pflegt; sie ahnt, daß es eine Geliebte ist, derentwegen er sich nicht um sie habe bewerben können, und das beruhigt sie einigermaßen. Im Zimmer des Verwundeten bemerkt Dalgrand, daß Sabine den Ring nicht mehr am Finger hat, den sie, als das einzige Geschenk Vincents, ihm gesagt hatte immer tragen zu wollen. Dalgrand, wie auch der Untersuchungsrichter, kommt auf den Einfall, daß Sabine an dem Mordversuch teil haben könnte; Gilberte, welche, bei ihrem Spaziergang im Park Vincents, einen jungen Menschen an demselben Ort bemerkt hatte, wo der Schuß abgefeuert worden war, behauptet, ihn wieder zu erkennen, wenn sie ihn sehen würde. So veranstaltet es denn Dalgrand, daß Sabine über den Bahnhof Saint-Lazare nach Hause fährt, und führt Gilberte dahin, welche in der Dame sogleich den

jungen Burschen erkennt, in dessen Tracht die Frau sich gesteckt hatte, um Vincent in Begleitung Gilbertes zu beobachten. An derselben Stelle, von welcher der Schuß erfolgt war, findet Dalgrand auch nach angestrengter Durchforschung die Miniatur, welche aus dem Ringe verloren gegangen war, den Sabine als verbogen und zerbrochen abgelegt hatte. Diese Miniatur verbirgt er unter dem Glase seiner Taschenuhr und zeigt sie Sabine, als diese nach der Stunde fragt; sie fällt in Ohnmacht. Nachher bringt Dalgrand unter vier Augen sie zum Geständnis ihres Verbrechens. Sie schreibt einen Brief an Vincent, in welchem sie ihren Fehler mit ihrer Liebe zu entschuldigen sucht und seine Verzeihung erbittet. Diesen Brief findet Dalgrand zusammen in einer Briefdecke mit der von Vincent berichteten Nachricht von ihrem Tode: sie hatte sich vergiftet. Auf ihrem Grabmale, welches eine künstlerische Frauenfigur schmückt, befinden sich die Worte, welche sie Vincent gebeten hatte dort anbringen zu lassen: „Elle repose pardonnée“. So heiratet denn Vincent Gilberte. Diese, welche das Grab Sabines zu sehen gewünscht hat, beschließt, es mit den Blumen zu schmücken, die da noch fehlten. — Das Schwanken zwischen einer Geliebten, die man aufgeben will, und einer jungen Dame, die man heiraten möchte, ist ein häufig gewählter Vorwurf der französischen Roman- und Dramenschreiber; aber schwerlich ist irgendwo dies Schwanken so berechtigt, wie in dem Falle des Helden dieser Erzählung. Die psychologische Entwicklung des Denkens und Fühlens der Personen ist überhaupt sehr beachtenswert, und ich bin deshalb mit meinem Bericht so ausführlich geworden.

Berlin.

H. J. HELLER.

Ch. Fuster, L'Ame endormie. Un acte en vers. [Théâtre des Lettres.]

Don Quichotte, vieux, revenu de tout, avare, cacochyme, égoïste, en est arrivé à ne même plus reconnaître le livre, l'„Amadis des Gaules“, qui, jadis, le fit partir en guerre. Ce livre, au contraire, a contribué à enflammer le cœur du fils de Sancho et de Thérèse Pansa, du filleul de Don Quichotte, Miguel.

Miguel aime la servante de son parrain, Nice. Il veut partir à son propos. Don Quichotte cherche à le retenir. Voici la scène où, lentement, par gradation, à la voix, à la con-

tagion du jeune homme, il redeviendra lui-même et laissera se réveiller son âme.

Ajoutons qu'après cette scène, il va, pour un instant, revêtir son armure, reprendre sa lance brisée, et qu'après avoir béni les jeunes gens qui s'aiment d'un noble amour, — celui qu'il rêva jadis, — il meurt, mais redevenu lui-même et digne de lui.

Scène V.

Don Quichotte, Miguel.

DON QUICHOTTE.

Mon asthme, de nouveau, me tient en m'étouffant.
Sans doute que j'ai froid...

(A Miguel):

Prends cette couverture.

Donne...

MIGUEL, à part.

Penser qu'un jour, pour tenter l'aventure,
Pour redresser les torts et les venger aussi,
A la main une lance, il est sorti d'ici!

DON QUICHOTTE.

Donne-moi ce flacon... Non..., celui des pilules...
Mon bonnet...

(Il s'en coiffe.)

MIGUEL, à part.

Et songer qu'en des soins ridicules,
Consumant chaque jour son œuvre terminé,
Il fait mourir d'ennui son cœur ratatiné!

DON QUICHOTTE.

Je sais pourquoi tu pars et quelle est ta complice.

MIGUEL.

Ma complice? Non pas! Si je rêve de Nice,
Elle ne le sait point...

DON QUICHOTTE.

Tu n'as rien dit?

MIGUEL.

Je pars

Pour ne point me trahir trop tôt par mes regards.

DON QUICHOTTE, railleur.

Quel respect! Et tu vas lui demeurer fidèle?

MIGUEL.

Loin d'elle, je serai ce que je fus près d'elle.

DON QUICHOTTE.

Vertu rare!

MIGUEL.

L'amour est-il de la vertu?

J'aime Nice, elle seule...

DON QUICHOTTE.

Et... pourquoi l'aimes-tu?

MIGUEL.

J'ai lu, dans ses yeux clairs d'hirondelle sauvage,
Non pas la haine, mais la douleur du servage.
Tant de travaux obscurs et vils, de travaux bas!
Son regard le disait, et ne maudissait pas.
Ses pleurs voulaient jaillir; ils ne l'osaient pas même;
Elle était malheureuse, — et c'est pourquoi je l'aime.

DON QUICHOTTE.

Malheureuse! Comment? Quelques heures par jour,
Elle travaille, et très mollement... En retour,

Sitôt qu'elle a battu mon lit, servi ma table,
Elle va prendre, au chaud, un repas confortable.
Sachant bien qu'ici-bas rien ne vaut la santé,
Je ne marchanderais à Nice, en vérité,
Nul remède... Elle peut braver le cimetière:
Elle a, pour se guérir, ma pharmacie entière,
Opiats, sédatifs, sirops lénifiants,
Elixirs très coûteux, mais très fortifiants,
Pilules pour la toux, lancettes des saignées,
Pour les blessures, baume et toiles d'araignées,
Cent cinquante flacons et fioles, dont je sais
Le prix, mais dont l'usage a toujours du succès,
Ce qui chasse la goutte ou prévient la jaunisse,
Tout cela, je le veux partager avec Nice.
De sa santé, je prends un extrême souci.
Que lui manque-t-il donc?

MIGUEL.

Ce qui vous manque aussi,
Seigneur.

DON QUICHOTTE.

Ce qui me manque! Et qu'est-ce qui me manque?
J'ai du bien au soleil, j'ai de l'or à la banque,
Plus beaucoup: les docteurs, les remèdes avec...

MIGUEL, riant.

Mettent le corps à sac...

DON QUICHOTTE.

Non..., l'escarcelle à sec...
Pourtant, je ne crains pas de mourir sans chemise.
Sur tout le reste, sauf ce point, j'économise.
Mon cheval était mort: en ai-je racheté
Un autre? Je donnais libre hospitalité
Aux poètes errants que la folie escorte:
Depuis la Chandeleur on leur ferme la porte.
J'ai rogné sur ma table et mange du pain bis;
C'est plus sain. L'hygiène ordonne qu'en habits
On ne s'empêtre pas du souci de la mode;
Et je suis l'hygiène, et, sage avec méthode,
Je me soigne ainsi, — tout en économisant!
Que me manque-t-il donc?

MIGUEL.

Il vous manque à présent,
Seigneur, ce dont votre âge, un peu las, n'use guère,
Mais ce dont Nice rêve et saurait bien que faire:
Les champs, les bois, les routes où l'on court par plaisir,
Tous ces papillons bleus qu'on tâche de saisir...

DON QUICHOTTE.

Qui vous échappent...

MIGUEL.

Mais qu'on cherche, et qui vous mettent
Au cœur, lorsque vos yeux, lorsque vos doigts les guettent,
Le divin tremblement du rêve poursuivi.
Il manque à Nice, enfin, ce qui fait que l'on vit...

DON QUICHOTTE.

Mais c'est pour vivre, pour gagner son existence,
Qu'elle est ici!

MIGUEL.

Je sais: vous donnez la pitance...

DON QUICHOTTE.

Du bon pain!

MIGUEL.

Mais vit-on de pain ou de bonheur?
J'aime Nice. Et voici tout mon projet, seigneur.

DON QUICHOTTE.

Parle... J'attends déjà quelque calembredaine.

MIGUEL.

Je n'ai pas voulu prendre une fuite soudaine.
Mes parents sont trop bons. Si, pour leur épargner
Un chagrin, je devais souffrir, pâlir, saigner,
Je donnerais mon sang, joyeux et tout de suite!

DON QUICHOTTE.

Exalté!

MIGUEL.

Donc, Seigneur, je ne prends pas la fuite.
Mais je pars. Sans avoir reçu d'elle un baiser,
Un serment, j'aime Nice et la veux épouser.

DON QUICHOTTE.

Ah! Ah! Tu veux...!

MIGUEL.

J'entends qu'un jour, de nouveau libre,
Heureux pinson dont le gosier palpite et vibre,
Elle chante, et gazouille, et se croie un oiseau,
Comme jadis, dans sa maison, à Toboso.

DON QUICHOTTE, à part, après avoir tressailli.

Toboso!... Ce mot-là me redit quelque chose!
Ma mémoire est brumeuse, obscure... Quand s'y pose
Un souvenir, c'est comme un éclair. Il s'éteint.
Mais on dirait, vraiment, qu'en mon passé lointain,
Ce nom fut prononcé, peut-être, par moi-même.

MIGUEL.

J'irai vers ses parents pour leur dire: «Je l'aime.»
Au seuil d'une très basse et très pauvre maison,
La mère filera, sur un banc de gazon,
Alors je supplierai M^{me} Ducinée...

DON QUICHOTTE.

Poursuis... Va...

(A part.)

Ma mémoire est comme illuminée...
Ce nom... certainement... un jour... dans le passé...
Je l'entendis... Je crois que je l'ai prononcé.
Je suis bien moi pourtant: aurais-je vécu double?

MIGUEL.

Je lui dirai: «Je l'aime», et...

DON QUICHOTTE, à part.

Tout cela me trouble.

MIGUEL.

J'ajouterai: «Voyez. Pour mériter sa main
J'ai fait un grand labeur et beaucoup de chemin.
Dans une vie indigne d'elle, elle est captive.
C'est pour l'en délivrer que de si loin j'arrive!»

DON QUICHOTTE, à part.

Captive?... Délivrer? Ces deux mots-la, jadis,
Les ai-je entendus? Non. C'est moi qui les ai dits.
On croirait que le son m'est resté dans l'oreille.
Est-ce donc que je dors en rêve?

(Se pressant le poignet.)

Non... Je veille...

Toboso... Dulcinée... Une captivité...
Un sauveur qui vient... Non, il n'a rien inventé!
Tout cela qui dormait, monte de ma mémoire.
Mais ce n'est pas sa vie, à lui, — c'est mon histoire!

C'est moi qui parle . . . Oui, c'est bien moi tel que je fus,
Tel que je devrais être, et que je ne suis plus!

(A Miguel.)

Donc, si j'ai bien compris, en courant l'aventure,
Tu chercherais surtout à garnir ta ceinture;
Tu quitteras la Manche et l'aride Sierra;
Je parierais que ton humeur te mènera
Vers ces Eldorados conquis, ces Amériques
Aux dieux éblouissants dans des palais féeriques,
Et d'où les galions reviennent gonflés d'or.
C'est là que tu t'en vas déterrer ton trésor,
N'est-ce pas?

MIGUEL.

Là! dans ces pays suant le crime!
La terre y boit le sang des races qu'on opprime;
Le pain qu'on mange est fait de la chair des vaincus.
Si j'allais là, parrain, je n'en reviendrai plus.
A voir des malheureux qu'on massacre, qu'on pille,
J'ai le désir, l'instinct, d'entrer dans leur famille.
Je leur dirais: «Je suis des vôtres, voulez-vous?»
Et, contre les voleurs, les assassins, les loups
Qui vont déshonorant le pennon de l'Espagne,
Pour les persécutés je tiendrais la campagne!

DON QUICHOTTE, à part.

Chacun des mots qu'il dit me pénètre d'émoi.
Qui donc s'agite ainsi, qui donc palpète en moi?
C'est comme un enterré tout vivant qui tâtonne.
Use ses mains contre un sépulcre, et qui s'étonne
De ne pas retrouver la porte du tombeau.

MIGUEL

Oui . . . Tout l'or de la terre et du ciel aurait beau
En un brûlant amas chercher ma main tendue;
Si je pouvais surprendre une plainte éperdue,
Si je voyais passer quelque opprimé pleurant,
Je cracherais sur l'or et courrais au souffrant.

DON QUICHOTTE, à part.

Comme il a dit cela d'une voix brève et fière!
On dirait que j'ai su parler à sa manière.
Est-ce lui qui me parle? Est-ce moi qui poursuis
La phrase interrompue avec les mots enfuis?
Voyons encor . . .

(A Miguel.)

Tu dois pour conquérir ta belle,
Tenter au loin fortune, ou la faire près d'elle.
Veux-tu — quelques amis me restent à la cour —
Un emploi congrûment payé, qui, chaque jour,
En un fauteuil commode au rythme sans secousse,
Te laisse, avec routine et d'une façon douce,
Entasser les ducats et les maravédís?

(A part, en portant la main à son cœur.)

Il me semble sentir, là, tout ce que jadis
J'aurais trouvé, si l'on m'eût fait une telle offre.

MIGUEL.

Moi! borner mon envie à bien gorger un coffre
Accepter, pour cela, l'inutile prison!
Non pas . . . je veux le ciel, la marche, l'horizon . . .

DON QUICHOTTE, à part.

C'est cela!

MIGUEL.

Pour pouvoir supporter l'existence
Il me faut le péril des vaisseaux en partance;

Il en faut l'inconnu, la nouveauté, la fleur
Quand même ce serait celle de la douleur.
Quand même? Non. Surtout! Une douleur nouvelle
C'est un peu d'infini plus clair qui se révèle.
Et puis, toute douleur qu'on subit vaillamment,
Quelque part, n'importe où, doit guérir un tourment.
Dieu, sans nous désigner d'avance à nos tortures,
Sème, à travers le ciel, les souffrances futures.
Il faut qu'un être humain les reçoive ici-bas.
Celles qui, dans ma nuit, ne me chercheraient pas,
Je les veux, je les prends, je les poursuivrai toutes,
Pour que le sang des cœurs coule à moins larges gouttes!

DON QUICHOTTE.

C'est beau, ce que tu dis, — sais-tu?

MIGUEL, à part.

Quoi donc? Il a
Comme un éclair aux yeux en me criant cela.
Est-ce que sa vieille âme, endormie et murée,
Du poids qui l'étonnait se serait délivrée?

DON QUICHOTTE.

Parle encore . . . Dis-moi de ces choses . . . Je suis
Bien mieux . . . A t'écouter, je chasse mes ennuis . . .
(Il étouffe; Miguel a fait le geste de lui offrir des pilules.)
Merci . . . Non . . . J'aime mieux t'entendre . . .

Parle encore.

MIGUEL.

Oui, la soif de justice et d'amour me dévore.
Je suis jeune, parrain, je voudrais l'être plus
Encore, avoir des yeux plus clairs, plus résolus,
Et des bras plus nerveux, et des forces plus neuves
Pour hausser mon effort aux suprêmes épreuves.
La tâche est si poignante et si vaste! songez!
Que de labeurs, et de combats, et de dangers!
Partout l'oppression, qui n'est pas même heureuse;
Le peuple se couchant dans la tombe qu'il creuse
Sans avoir eu le temps de la faire fleurir,
Et n'ayant pas su vivre, et se sentant mourir;
Les serments qu'on bafoue et les pitiés qu'on raille;
Tous les dragons à qui nul ne livre bataille,
Comme si, pour servir les cieux humiliés,
Il ne demeurerait plus ni preux ni chevaliers!

DON QUICHOTTE, s'exaltant et jetant le bonnet qu'il portait sur la tête.

Des chevaliers! Tu crois aux chevaliers? Encore!
Parle . . . Ce que ton cœur, ce que ton âme adore,
Où l'as-tu donc appris? . . . Où? . . .

MIGUEL.

Souvent, le soir clos,
A l'heure où la campagne est pleine de sanglots,
Comme si notre race entière, sous l'étreinte
De l'angoisse, y mêlait ses cris en une plainte,
Seul, assis sur mon lit, le coude au traversin,
Un chaud tressaillement me remuant le sein,
Je lisais . . .

DON QUICHOTTE.

Et quel livre?

MIGUEL.

Oh! beaucoup! De ces livres
Où sonne éperdûment la fanfare des cuivres,
Où l'on monte à l'assaut sur un rythme guerrier,
Mais où parfois, aussi, des saints viennent prier

Et dire, en une langue adorable et naïve,
Le ,pourquoi' consolant de ce qui nous arrive.
Là-haut, dans la mansarde où gémissait le vent,
Ces vainqueurs de la nuit m'enseignèrent souvent
Que, malgré la laideur, vaine et triste apparence,
Il faut voir toute chose à travers l'espérance,
Comme les chevaliers, à chercher le Saint-Grâal
Retrouvaient, dans chaque homme, un peu de l'idéal.

DON QUICHOTTE.

Brave enfant!

(Il l'attire et l'embrasse.)

Et... crois-tu que si je pouvais lire
Un de ces livres-là, qui t'apprennent à dire
Ces choses, je saurais le comprendre?

MIGUEL, prenant l'Amadis des Gaules resté sur la table, et le lui tendant.

Voici.

Vous le lisiez, jadis. Vous compreniez aussi.

(Un silence. Don Quichotte lit. Peu à peu ses jeux de physionomie et ses gestes expriment qu'il se rappelle tout.)

DON QUICHOTTE, parlant seul.

Oui... je revois... Des jours anciens, des jours sans nombre
Dormaient dans le silence et se lèvent de l'ombre.
Oui... Je le pris un jour, ce livre... Je le lus...
Depuis, — je me souviens, il ne me quitta plus.
J'aperçois les lueurs pâles de la chandelle
Qui mourait sur un coin de table, et sous laquelle,
Les mains pressant mon front tout moite, je lisais,
Et de gloire, d'amour et de Dieu me grisais.
Puis, des combats obscurs, cette maison natale
Qu'il faut quitter... Mais quoi? L'effroi te rend-il pâle,
Don Quichotte? As-tu peur du monde à conquérir?
Non. Tu sauras le vaincre et sauras le guérir.
On part... Je vois encore la porte. L'aube est fraîche.
Voici la forteresse; on y fait une brèche:
Non, — ce n'est qu'un rocher! Voici des bataillons
La lance y va creuser mille rouges sillons:
Non... ce n'est qu'un troupeau... Ce guerrier qui se dresse,
Je le rejoins, l'accôle, et mon effort le presse:
Il m'étend sur le sol, et demeure debout...
Ce n'est qu'un moulin...

(Après un silence.)

Tout, Miguel, je revois tout!...

Et le livre est menteur, et je puis te le dire,
Car pour l'avoir cru, moi, j'ai subi le martyre.

(Il jette le livre.)

On m'a raillé, blessé: ce n'est rien. Mais j'ai vu,
J'ai compris... Oh! l'horreur atroce que ce fût!
A traverser le monde, à lutter pour les hommes,
J'ai connu quel bouc imbécile nous sommes;
Tous mes rêves ont fait faillite, — et c'est pourquoi
J'ai voulu fuir l'angoisse en m'évadant de moi.
Je rentre dans moi-même et retrouve l'angoisse.
Ce dégoût qui vous navre et ce poids qui vous froisse,
Demain tiendraient déjà tous tes orgueils broyés.
Va! ne commence point!

MIGUEL.

Vous recommenceriez.

DON QUICHOTTE.

Le monde ne vaut pas que l'on s'y sacrifie.

MIGUEL.

Vous lui redonneriez une seconde vie.

DON QUICHOTTE.

En paix, dans le bonheur calme, je m'éteindrai.

MIGUEL.

Le cœur ressuscité vous dit: «Ce n'est pas vrai.»

L'homme juste est meurtri; son aventure infime

Saurait-elle prouver contre un instinct sublime?

Un menteur prouve-t-il contre la vérité?

Non. Vous fûtes croyant, et vous l'êtes resté.

Tous ces biens, dont le seul départ nous rapetisse,

L'amour de la beauté, le rêve de justice,

La foi, — vous les avez encore, malgré vous;

Et croyez-moi, parrain, — les sages sont les fous!

Zeitschriftenschau.

Die Neueren Sprachen.

III, Heft 2. R. Kron, Die Methode Gouin. — Abeck, Bericht über die 32. Versammlung rheinischer Schulmänner in Köln. — Besprechungen (Kühnmanns Textausgaben. B. 19. Thierry, Histoire d'Attila, ed. Hälling. B. 21. Thiers, Expédition de Bonaparte en Égypte, ed. Leitritz. Empfehlenswerte Textausgaben, Spezialwörterbücher waren nicht nötig. Gundlach; Kühnmanns Bibliothèque française. B. 55. Souvestre, Un Philosophe sous les toits, ed. Möbius. B. 56. A. Daudet, Trente ans de Paris, ed. Lyon. B. 57. Verne, Cinq semaines en ballon, ed. Opitz. B. 58. Töpfer, Nouvelles genevoises, ed. Kalepki. B. 59. Mérimée, Colomba, ed. B. v. d. Lage. Ausgaben von verschiedenem Wert, zum Teil mit überflüssigen Anmerkungen. Gundlach). — Vermischtes (R. Wähmer, Zur 32. Versammlung rheinischer Schulmänner. — Block, Hospitieren in französischen und englischen Schulen. — E. Stengel, Friedrich Diez und die Scholien zur Diez-Gedenkfeyer von Ad. Philippi. — Deutschland in Frankreich).

Neuphilologisches Centralblatt.

IX, N. 6. H. Krusekopf, Die Lehrer der fremden Sprachen in Italien; Reimann, Das Shakespeare-Geheimnis (Schluß). — Berichte aus den Vereinen. — Besprechungen (K. Kühn, Französisches Lesebuch. Mittelstufe. Bielefeld 1894. Im großen und ganzen ein recht brauchbares Unterrichtsmittel. Weiss; A. de Vigny, La Canne de jonc et Le Cachet rouge. Erklärt von W. Kasten. Leipzig 1893. Hübscher Stoff, guter Kommentar. Weiss; De Saintes, Thérèse ou l'enfant volé. Herausgegeben von Th. Lion. 12. Auflage. Empfehlenswert. Wirtz; Souvestre, Au coin du feu. Herausgegeben von G. Lücking. Berlin 1894. Diese dritte Auflage unterscheidet sich vorteilhaft von den früheren. Wirtz; E. Fiebig, Zur Erzielung einer guten Übersetzung aus dem Französischen. Programm Brieg 1894. Man kann den Ansichten nur beistimmen. Wirtz). — Programmabhandlungen neusprachlichen Inhalts. Schuljahr 1894/95. — Neue Erscheinungen. — Inhaltsangabe von Zeitschriften. — Miscellen. — Personalien.

Zeitschrift für französische Sprache und Literatur.

XVII, Heft 2. H. Schneegans, Geschichte der grotesken Satire. Straßburg 1894. Der Verfasser hat seine Aufgabe innerhalb der von ihm selbst aufgestellten Schranken vorzüglich gelöst. Groos; C. Voretzsch, Die französische Heldensage. Heidelberg 1894. Klar, übersichtlich und lehrreich. Golther; S. Scholl, Die Vergleiche in Montchrestiens Tragödien. Nördlingen 1894. Gründlich und erschöpfend. Mahrenholtz; A. Rudershausen, Pretiose Charaktere und Wendungen in Corneilles Tragödien. Programm Mainz 1894. Nicht eingehend genug. Mahrenholtz; K. Schmidt, Die Gründe des Bedeutungswandels. Ein semasiologischer Versuch. Berlin 1894. Ausführliche, nicht immer zustimmende Inhaltsangabe der Schrift. Morgenroth; D. Zattelli, La deuxième année de grammaire. Programm Rovereto 1894. Manche Punkte der Aussprache sind zu berichtigen, auch hängt Verfasser noch

zu sehr am geschriebenen Buchstaben. Ellinger; W. Ricken, Neues Elementarbuch der französischen Sprache. Berlin 1893 u. W. Ricken, Grammatik der französischen Sprache für deutsche Schulen. Berlin 1893. Hervorragende didaktische Leistungen. E. v. Sallwürk; A. Ohlert, Deutsch-Französisches Übungsbuch. Hannover 1894. Recht brauchbar. Block; E. Wolter, Frankreich. Geschichte, Land und Leute. Berlin 1894. Das Buch verdient in jeder Hinsicht Lob. Block; Schild, Elementarbuch der französischen Sprache nach den Grundsätzen der Anschauungsmethode und unter Benutzung der acht Hölzelschen Wandbilder. Basel 1894. Anerkennenswerte Leistung zum Nutzen eines französischen Unterrichts mit ausgesprochen praktischer Tendenz. Röth. — Miscellen (Ph. Rofsmann, Wie lehrt man in Frankreich die deutsche Sprache? — P. Rousselot, Le Cours de Vacances de Greifswald. — E. Koschwitz, Ferienkurse in Greifswald 1895). — Novitätenverzeichnis.

Bollettino di Filologia Moderna.

II, N. 5. Dal „Buch der Lieder“ di Heine, traduzione di F. Tomacelli; Il nostro corso d'Italiano. — Rassegna bibliografica (S. Scholl, Die Vergleiche in Montchrestiens Tragödien. Fleißige, aber unnütze Arbeit. Valero). — E. Penco, H francese. — Varietà.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

- Arcambeau, L., und K. Köhler, Französisches Lesebuch für die mittleren Klassen höherer Lehranstalten. Leipzig, Teubner. M. 2,40.
- Börner, O., Lehrbuch der französischen Sprache. 4. Aufl. Leipzig, Teubner. M. 2,60.
- , Dasselbe. Französisch-deutsches und deutsch-französisches Wörterbuch dazu. 3. Auflage. Leipzig, Teubner. M. 1,20.
- Duchassing, Récits d'histoire de France. Im Auszuge herausgegeben und erklärt von H. Löwe. Berlin, Weidmann. M. 2.
- Durand, L., u. M. Delanghe, Übungen für die französische Konversationsstunde, nach Hölzels Bildertafeln. 5. Heft. Die Stadt. 6. Heft. Der Wald. 7. Heft. Das Hochgebirge. 8. Heft. Der Bauernhof. Gießen, Roth. à M. 0,40.
- Jahrbuch der französischen Litteratur von M. Mayr. I. Jahrgang 1894. Zittau, Pahl. M. 1,50.
- Kamp, O., u. H. Lange, Frankreichs Jugenddichtungen. Eine Auswahl französischer Kinderlieder u. Gedichte, für den Schulgebrauch stufenmäßig geordnet. Frankfurt a. M., Voigt u. Gleiber. M. 1,50.
- Muyden, G. van, und B. Lang, Wörterbuch der deutschen und französischen Umgangssprache. 2 Teile. Paris, Ollendorff. M. 5.
- Püttmann u. Rehrmann, Lehrgang der französischen Sprache. III. Teil. Französische Schulgrammatik nebst grammatischen Übungen für die Oberstufe höherer Lehranstalten. Bearbeitet von Rehrmann. Berlin, Mittler. M. 3,50.
- Robert von Blois' sämtliche Werke. Zum ersten Male herausgegeben von J. Ulrich. 3. Band. Die didaktischen und religiösen Dichtungen. Berlin, Mayer und Müller. M. 3.
- Springer, H., Das altprovenzalische Klagelied mit Berücksichtigung der verwandten Litteraturen. Eine litterarhistorische Untersuchung. Nebst einer Beilage über die Vizgrafen von Marseille und das Haus Baux in ihren Beziehungen zu den Trobadors, einer kritischen Ausgabe einiger Lieder und zwei ungedruckten französischen Klageliedern. Berlin, Vogt. M. 2,80.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Antoine, C., Marthe Filmer. Mœurs néo-algériennes. Paris, Plon. Frs. 3,50.

- Armingaud, J., Modulations. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Auriol, G., J'ai tué ma bonne. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Bertout, A., Fleurs décloees. (Poésies.) Paris, Sauvaître. Frs. 3,50.
- Bouchard, J., A Coupe d'estompe. (Poésies.) Paris, Lemerre. Frs. 3.
- Bruant, A., Dans la Rue. Deuxième série. Avec grav. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Bulwer-Lytton, La Maison hantée. Traduit par R. Philipon. Paris, Chamuel. Frs. 2.
- Burnand, F. C., Fridoline (Happy thoughts). Traduit de l'anglais par A. de Courson. Paris, Sauvaître. Frs. 2.
- Claretie, J., Explication. Avec grav. par Robida. Paris, Librairie illustrée. Frs. 10.
- Clémenceau, G., La Mêlée sociale. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Crawford, F. M., Sant' Ilario. (Deuxième partie de Saracinesca.) Tome II. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Damedor, R., Miscellanées. Poésies (1864-1866). Paris, Sauvaître. Frs. 3.
- Delard, E., Le Sillon. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Demesse, H., Le Vicomte de Cerny. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Despontières, R., Première éducation d'un cœur. Paris, Savine. Frs. 3,50.
- Doumic, R., La Vie et les mœurs au jour le jour. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
- Dubarry, A., Les Clefs de Paris. Roman du grand espionnage. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.
- Du Fail, N., Les Baliverneries et les contes d'Entrapel. Texte original et glossaire. Avec notice par E. Courbet. Tome II. Paris, Lemerre. Frs. 7,50.
- Dumesnil, A., Libre. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Duvauchel, L., M' Zelle. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Fertiault, M^{me} J., L'Au-delà de mes rêves. (Poésies) Avec 8 grav. Paris, Sauvaître. Frs. 3,50.
- France, A., Le Puits de Sainte-Claire. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Gambier, J. (H. L.), Entre deux stations. Paris, Girard. Frs. 3.
- Haggard, H. R., Le Colonel Quaritch. Roman traduit de l'anglais par Hephell. Paris, Hachette. Fr. 1.
- Hanoum, A., Les Musulmanes contemporaines. Trois conférences, traduites de la langue turque par Nazimé-Roukié. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Harcotland, D., Les Personnages de l'individu. Monodrame. Traduit de l'anglais par A. T. Sheffield. Paris, Sauvaître. Frs. 2,50.
- Hervieu, P., L'Armature. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Houssaye, A., Les Femmes démasquées. Première série. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
- Huysmans, J. K., En Route. Paris, Tress et Stock. Frs. 3,50.
- Jung, E., Mademoiselle Moustique. Mœurs tonkinoises. Terre d'Annam. Illustration de E. Commerel. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Le Goffic, C., Passé l'amour. Roman. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
- Létang, L., Les Deux frères. Le Lieutenant Philippe. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- , Les Deux frères. Le Supplice d'un père. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Lorrain, J., La Petite classe. Préface de M. Barrés. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Maël, P., Toujours à toi. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Maizeroy, R., La Mer. Préludes de MM. P. Arène, P. Bonnetain, P. Bourget, G. Geffroy, C. Mendès, A. Silvestre. 24 eaux-fortes et 6 héliogravures hors texte. Illustrations par L. Abbéma et G. Clairin. Paris, G. Petit. Frs. 120.
- Mareschal de Bièvre, G., Berthe et Berthine. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Martin, L., L'Angleterre et la Franc-Maçonnerie. (Mœurs anglaises.) Paris, Savine. Frs. 3,50.
- Mary, J., Blessée au cœur. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
- Mérouvel, Ch., Rochenoire, 2 vol. Paris, Dentu. Frs. 7.
- Mirecourt fils, E. de, Aux femmes. Paris, Sauvaître. Fr. 1.

Moinaux, J., Le Monde où l'on rit. Illustrations de E. Cottin. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
 Nibelungen, Les, poème traduit de l'allemand par E. de Laveleye. 2 vol. petit. Paris, Flammarion. Cart. Frs. 7.
 Noël, M., Pages d'Orient. Paris, Plon. Frs. 3,50.
 Reibrach, J., Éternelle énigme. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
 Richard, M., La Rose. Conte lyrique en vers en 2 parties et 4 tableaux. Paris, Lemerre. Frs. 2.
 Rictor, L., L'Ami inconnu. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
 Rival, J., Annexés. Scènes de la vie alsacienne. Paris, Colin. Frs. 3,50.
 Roë, A., Sous l'étendard. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
 Rouget, P., L'Immolée. Roman passionnel. Paris, Antony. Frs. 3,50.
 Rustica, Leçons des choses. (Vers.) Paris Ollendorff. Frs. 3.
 Silvestre, A., Chroniques du temps passé. Le Conte de l'Archer. Illustrations de Poirson. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
 Sudermann, H., La Femme en gris. (Frau Sorge.) Traduit de l'allemand. Préface d'Ed. Rod. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
 Talleyrand-Perigord, M. de, Duc de Dino, Au Pays du silence. (Poésies.) Paris, Librairie de la Nouvelle Revue. Frs. 3,50.
 Thivars, M., Contes fous. Illustrations de Moloch. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
 Tinsau, L. de, Dette oubliée. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
 Vicaire, G., et J. Truffier, La Farce du mari refondu. Un acte en vers. Musique de Ch. C. Hess. Paris, Lemerre. Frs. 2.
 Ajam, M., La Parole en public. Physio-psychologie de la parole. Rapport du langage intérieur avec la parole. Etude des procédés oratoires depuis l'antiquité. Paris, Chamuel. Frs. 2.
 Barante, Baron de, Souvenirs du baron de Barante, 1782-1866, publiés par son petit-fils, Claude de Barante. Tome V. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
 Berger, E., Histoire de Blanche de Castille, reine de France. Paris, Thorin. Frs. 12.
 Biré, Ed., L'Année 1817. Paris, Champion. Frs. 7,50.
 Brivois, J., Essai de bibliographie des œuvres de M. A. Daudet, avec fragments inédits. Paris, Conquet. Frs. 10.
 Broc, Vicomte de, La Vie en France sous le premier Empire. Paris, Plon. Frs. 7,50.
 Cabanès, Dr. Le Cabinet secret de l'histoire entr'ouvert par un médecin, précédé d'une lettre de V. Sardou. Paris, Charles. Frs. 3,50.
 Daudet, E., Les Coulisses de la société parisienne. 2^e série. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
 Du Barail, Général, Mes souvenirs. Tome II, 1851-1864. Paris, Plon. Frs. 7,50.
 Franklin, A., La Vie privée d'autrefois. XVI. Les Magasins de nouveautés; tome II; XVII. L'Enfant, la naissance, le baptême. Paris, Plon. Chaque vol. Frs. 3,50.
 Gravillon, A. de, Le Génie de Jeanne d'Arc. Paris, Sauvaître. Frs. 2.
 Kovalevsky, S., Souvenirs d'enfance de S. Kovalevsky écrits par elle-même et suivis de sa biographie par M^{me} A. Ch. Leffler, duchesse de Cajanello. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
 La Ferrière, H. de, Les Deux cours de France et d'Angleterre. Une Duchesse d'Uzès du XVI^e siècle. La Chasse à courre au XVI^e siècle. Marie Stuart. La Cour et les favoris de Jacques I^{er}. Paris, Ollendorff. Frs. 7,50.
 Paulin, Les Souvenirs du général baron Paulin (1782-1876), publiés par le capitaine du génie Paulin-Ruelle, son petit-neveu. Paris, Plon. Frs. 3,50.
 Reuss, R., L'Alsace pendant la Révolution française. Tome II. Correspondance de F. E. Schwend, député à l'Assemblée Nationale et pièces inédites diverses relatives à l'histoire de Strasbourg durant les années 1790-1793, tirées des Archives municipales et annotées par R. Reuss. Paris, Fischbacher. Frs. 8.
 Rocquain, F., La Cour de Rome et l'esprit de la Réforme avant Luther. Tome II. Les Abus. Décadence de la Papauté. Paris, Thorin. Frs. 12.

Soubies, A., La Comédie-Française depuis l'époque romantique, 1825-1894. Paris, Fischbacher. Frs. 12.
 Tornézy, A., Bergeret et Fragonard. Journal inédit d'un voyage en Italie, 1773-1774, précédé d'une étude. Paris, Librairies-imprimeries réunies. Frs. 7,50.

Bonnetaia, P., Dans la Brousse (Sensations du Soudan). Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
 Breton, J., Notes d'un étudiant français en Allemagne. Heidelberg. Berlin. Leipzig. Munich. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
 Brunet, L., La France à Madagascar, 1815-1895. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
 Catat, Dr L., Voyage à Madagascar (1889-1890). Avec pl. et grav. Paris, Hachette. Frs. 25.
 Claretie, L., Feuilles de route aux États-Unis. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
 Colson, Lieutenant de vaisseau, Guide de Madagascar. Avec carte et plans. Paris, Charles-Lavauzelle. Frs. 3,50.
 Lannessan, J. L. de, La Colonisation française en Indo-Chine. Avec une carte. Paris, Alcan. Frs. 3,50.
 La Rive, Th. de, De Genève à Rome. Impressions et souvenirs. Paris, Plon. Frs. 3,50.
 Mourey, G., Passé le détroit, La Vie et l'art à Londres. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
 Ortus, Colonel, Madagascar et les moyens de la conquérir. étude militaire et politique. Ouvrage écrit pour ses camarades du corps expéditionnaire de Madagascar, Paris, Charles-Lavauzelle. Frs. 3,50.
 Violard, E., Le Banditisme en Kabylie. Paris, Savine. Frs. 3,50.

Allier, R., La Philosophie d'Ernest Renan. Paris, Alcan. Frs. 2,50.
 Imitation du Bouddha. Maximes pour chaque jour de l'année, recueillies par Bowden, traduites de l'anglais par L. de Langley et J. Hervez. Introduction de R. Lorrain. Paris, Chamuel. Frs. 3.
 Kleffler, H., Philosophie du sens commun. Science et conscience. ou Théorie de la force progressive. Tome III. La Morale universelle. Paris, Alcan. Frs. 4.
 Valabrègue, A., La Philosophie du XX^e siècle. Paris, Gérard, 83, rue Ampère. Frs. 3,50.

Abgeschlossen am 1. Juli 1895.

Anzeigen.

Bei der Auswahl für die französische Schullektüre bitte ich um freundliche Beachtung meiner

Prosateurs modernes,

von denen enthält

Band I. De Phalsbourg à Marseille. Aventures de deux enfants, bearbeitet nach G. Bruno's „le Tour de la France“ von H. Bretschneider. 3. verb. und mit einer Karte vers. Auflage. Preis kart. mit Wörterbuch M. 1,20.

Bruno's Werk hat in Frankreich eine ganz aufsergewöhnliche Verbreitung gefunden, die ohne weiteres zur Herausgabe des Buches als Schullektüre angeregt hat. Es dürfte schwerlich eine geeignetere Lektüre gefunden werden. Dies beweisen auch die vielfachen Einführungen und anerkennenden Zuschriften. Als Orte, wo es gelesen wird und gelesen worden ist, führe ich beispielsweise an: Berlin, Bremen, Dortmund, Elberfeld, Frankfurt. St. Gallen, Halle a. S., Kassel, Köln, Osnabrück, Rheyd, Solingen u. a.

Band II. Choix des meilleurs contes à ma fille par J. N. Bouilly. Bearbeitet von H. Bretschneider. Preis kart. mit Wörterbuch 1 M.

Die Auswahl, die Bretschneider getroffen hat, kann man nur gut heissen, da er die heute noch lesbarsten und geschmackvollsten Erzählungen zu

einem hübschen Bändchen vereinigt hat, in dem die Vorzüge des Bouilly'schen Stiles recht zu Tage treten, etc. In Summa eine für Mädchenschulen empfehlenswerte Ausgabe, (Franco-Gallia.)

Band III. Récits et entretiens familiers sur l'histoire de France jusqu'en 1328 par Ernest Lavisse. Bearbeitet von H. Bretschneider. Preis mit Wörterbuch kart. 75 Pf.

Lavisse's Werk ist für die unterste Stufe des Geschichtsunterrichts geschrieben und übertrifft an Einfachheit und Kindlichkeit der Darstellung alle unter gleichen Absichten geschriebenen Werke, wie die von Duruy, Lame-Fleury etc. Von verschiedenen Seiten ist schon auf die „récits“ als geeigneten Lesestoff für Anfänger hingewiesen.

Band IV. Contes modernes. A. Daudet, J. Lemaitre, J. Simon, Ph. Gille, J. Claretie, P. Bonnetain, L. Halévy. Mit erklärenden Anmerkungen herausgegeben von Dr. A. Krefsnere. Preis kart. 1 M.

Das Büchlein enthält lauter herzerfreuenden und für die Schule wertvollen Lesestoff. . . Die Fußnoten zeugen von hingebender Arbeit und richtigem Verständnis für die Bedürfnisse der Schule. (Herrigs Archiv.)

Band V. La Bouillie de comtesse Berthe par Alexandre Dumas. Für den Schulgebrauch eingerichtet von H. Bretschneider. Preis broch. 35 Pf.

Band VI. Gutenberg par A. de Lamartine. Für den Schulgebrauch erklärt von H. Bretschneider. Preis broch. 25 Pf.

Band VII. Lettres de famille par M^{me} Z. Carraud. Für den Schulgebrauch bearbeitet von H. Bretschneider. Preis kart. mit Wörterbuch 1 M. 20 Pf.

„Die Einfachheit, Derbheit und Natürlichkeit dieser Briefe, die sich alle um die Lebensverhältnisse einer wackeren sich emporarbeitenden Familie drehen, und namentlich die verschiedenen jugendlichen Charaktere, die sich in ihnen entfalten und die vielfach mit der Wahl eines bürgerlichen Berufs beschäftigt sind, werden das Büchlein jedenfalls zu einer anziehenden und nützlichen Lektüre machen.“

Band VIII. Confidences d'un joueur de clarinette, par Erckmann-Chatrian. In gekürzter Form für den Schulgebrauch bearbeitet von H. Bretschneider. Broch. Mk. 0.60, kart. Mk. 0.80.

Bei dem litterarischen Ruf, den die Verfasser wegen ihrer vortrefflichen Schilderungen und wegen des gemütvollen Tones in ihren Erzählungen genießen, dürfte sich auch dieses Bändchen bald einen dauernden Platz in der französischen Schullektüre erobern.

Freiexemplare

stehen den leitenden Persönlichkeiten, Fachlehrern und Lehrerinnen an höheren Schulen und Privat-Anstalten auf Verlangen gern zu Diensten.

Wolfenbüttel 1895.

Hochachtungsvoll

Julius Zwissler.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsnere, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, daß alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsnere in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwissler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

== Geographische Hausbücher. ==

Afrika.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 154 Abbildungen im Text, 12 Karten und 16 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 12 Mark oder in 10 Lieferungen zu je 1 Mark. „Man suchte bis jetzt vergeblich nach einem Werk, das diesem gleichkäme.“ („Allgemeine Zeitung“, München.)

Amerika.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers, Dr. E. Deckert und Prof. Dr. W. Kükenenthal. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 201 Abbildungen im Text, 13 Karten und 20 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark oder in 13 Lieferungen zu je 1 Mark. „Noch nie hat es ein Buch gegeben, aus dem man den Erdteil Amerika so klar und mit so guter Veranschaulichung hätte kennen lernen, wie aus dem vorliegenden.“ („Neue Preussische [Kreuz-] Zeitung“, Berlin.)

Asien.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 156 Abbildungen im Text, 14 Karten und 22 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark oder in 13 Lieferungen zu je 1 Mark. „Eine litterarische Erscheinung von ungewöhnlicher Bedeutung.“ („Deutsche Zeitung“, Wien.)

Europa.

Von Dr. A. Philippson und Prof. Dr. L. Neumann. Herausgegeben von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 166 Abbildungen im Text, 14 Karten und 28 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 16 Mark oder in 14 Lieferungen zu je 1 Mark. „Dies Buch macht alle übrigen Geographien für den gebildeten Mann überflüssig.“ (Gerhard Rohlf.)

Australien und Ozeanien.

Herausgegeben von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit ca. 160 Abbildungen im Text und vielen Karten und Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark. (Erscheint im Herbst 1895.)

Probehefte liefert jede Buchhandlung zur Ansicht. — Prospekte gratis.

Verlag des Bibliographischen Instituts in Leipzig.

Verlag der Manz'schen k. u. k. Hof-Verlags- und Universitäts-Buchhandlung (Julius Klinkhardt & Co.) in Wien.

Tableaux chronologiques des principales œuvres

(et des principaux ouvrages destinés à la jeunesse)
de la littérature française

depuis les origines jusqu'à nos jours, suivis de deux tables alphabétiques, à l'usage des candidats et candidates aux divers examens de lettres et des étudiants de lettres.

Par A. Bechtel.

gr. 8° 97 Seiten. Preis Mark 2.—.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich.

Preis pro Semester M 4.

Inhalt.

Abhandlungen. A. Sorel, Die Persischen Briefe Montesquieus.
Besprechungen und Anzeigen. I. Philologie und Pädagogik.
E. Faguet, Voltaire. — Eidam, Mustersätze zur französischen Grammatik. — Becker und Bahlsen, Ergänzungsheft zu Ulbrichs Elementarbuch. — Becker und Bahlsen, Questionnaire zu Ulbrichs Elementarbuch.
II. Belletristik. Toudouze, Un Apôtre. — Monteil, De Saint-Louis à Tripoli par le Lac Tchad. — Le Prévost, Entre Rayons et Ombres.
Zeitschriftenschau.
Neue Erscheinungen. I. Philologie und Pädagogik. II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.
Personalnachrichten.

Abhandlungen.

Die Persischen Briefe Montesquieus.*)

Ludwig XIV. ist dahingegangen; in einer Art düsteren und majestätischen Sonnenunterganges hat er geendet. Die Zeitgenossen läßt das Dämmerlicht einer großen Regierung ziemlich kalt. Sie leben ganz der Freude über ihre Befreiung. Niemand hat ein Wort des Bedauerns für den König; zu sehr hatte auf allen Franzosen „jene alles unterjochende Abhängigkeit“ gelastet. Die Provinzen, welche über ihren Ruin und ihre Knechtung in Verzweiflung waren, atmeten auf und zitterten vor Freude, wie Saint-Simon sagt. Die Parlamente und jede Art von Gerichtsbarkeit, welchen durch Edikte und Evokationen die Hände gebunden worden waren, thaten sich etwas darauf zu gute, jene — wieder eine Rolle spielen zu können, diese — wieder freie Hand bekommen zu haben. Das zu grunde gerichtete,

*) Als Probe der Übersetzung des Werkes von Albert Sorel (de l'Académie française): „Montesquieu“. Paris 1889, Hachette. Deutsch von Adolf Kressner. Die Übersetzung erscheint im Herbst dieses Jahres im Verlag der E. Hofmannschen Buchhandlung in Berlin als 20. Band der von Anton Bettelheim herausgegebenen Sammlung: „Führende Geister“. Wir erlauben uns, die Leser der Franco-Gallia auf das interessante Werk hinzuweisen.

niedergedrückte, verzweifelte Volk dankte mit widerlich berührendem Frohlocken Gott für eine Freiheit, welche seine glühendsten Wünsche übertraf. In der Gesellschaft Montesquieus, bei den Schönggeistern und Freigeistern, dachte man nicht, wie das geringe Volk, daran, Gott zu danken; im Gegenteil, die Art von Freiheit, welche jetzt zur Herrschaft kam, entfesselte eine Zügellosigkeit, welche alle Dämme durchbrach.

Dieselbe hatte überhaupt nie aufgehört zu sein. Sie pflanzte sich, sagt Saint-Beuve, „direkt und ununterbrochen“ fort von der Renaissance auf die Fronde, von der Fronde auf die Regentschaft, durch Vermittlung von Retz, Saint-Evremond, Vendôme, Bayle: durch die Epikuräer und die Pyrrhoniker. „Die Regierung Ludwigs XIV. ist so zu sagen davon unterminiert.“ Dieser Fürst und seine Staatsräte glaubten in kirchlicher Hinsicht genug und übergenuß gethan zu haben, wenn sie die Andersgläubigen unterdrückten. Hugenotten und Jansenisten, alle, die nach eigenem Gewissen und nach der vom Himmel gespendeten Gnade glauben wollten, sahen sich verfolgt, geächtet, vernichtet. Doch der Unglaube bestand fort: er nistete behaglich, selbstbewußt und unverrückbar im tiefsten Grunde der Herzen, er, der furchtbarste Feind, dem die Kirche seit Leos X. Zeiten die Stirn geboten hatte. Der Geist der Verneinung herrschte in dem Herzen der Ungläubigen mit der Zuversicht und Macht, mit welcher der Glaube im Herzen Bossuets wohnte. „Die große Ketzerei der Welt,“ schrieb Nicole, ist nicht mehr der Calvinismus oder das Luthertum, sondern der Atheismus.“

Man hatte die Reformation und den Jansenismus, sie, die beide von wahrhaft christlicher Gesinnung ausgingen, zu Boden geschmettert. So hatte man dem Geiste der Renaissance, der

mit dem des heidnischen Altertums identisch war, den Weg gebahnt. Der König hatte die Sitten der Olympier wieder eingeführt, und sein Beispiel war wirksamer als alle Edikte der Welt. Die auf der heiligen Schrift beruhende Politik Bossuets vermochte nicht über die von Ludwig XIV. aus der Mythologie hergeleitete Moral das Übergewicht zu erlangen. Der gealterte, bekehrte und fromm gewordene König suchte nur noch in Bußübungen sein Heil; aber wenn er dieselben auch peinlich beobachtete, seine Unterthanen verführte er nur zur Heuchelei. Die Zuchtlosigkeit nahm eine Maske vor das Gesicht oder trieb ihr Wesen hinter geschlossenen Thüren.

Die Regentschaft befreite sie von jedem Zaume. Das frech sich brüstende Laster trat an die Stelle der zur Schau getragenen Frömmigkeit, die Schüler Don Juans nahmen den Platz ein, den noch kürzlich diejenigen Tartüffes inne gehabt hatten. Alles wird in Frage gezogen, erörtert, in seinen Grundfesten erschüttert. Die Bulle Unigenitus setzt die Gläubigen in leidenschaftliche Erregung; die inneren Streitigkeiten der Kirche liefern den Freigeistern die gewünschte Veranlassung zum Sturmlaufen gegen sie. Dubois bereitet der Ausschweifung und Verlotterung den Weg in die Politik; Law führt sie in die Volkswirtschaft ein. Es gab nicht mehr Spielhöllen nur für die Leute von Stand; von nun an gab es eine für das ganze Volk. Und doch ahnte niemand, daß dieses Überfluten der Gedanken und Leidenschaften den alten Boden Frankreichs aufwühlen und umwälzen würde. Die neue Regierung gab zu unbegrenzten Hoffnungen Raum, und die verwegensten Gedanken wurden möglich, weil niemand da war, der Achtung und Furcht einflöste.

So dachte Montesquieu, den der Strom der Bewegungen seines Jahrhunderts mit forttrifft. Edelmann und Parlamentspräsident, spöttisch, tadelsüchtig, bei alledem edelmütig, für Reformen begeistert und Illusionen sich hingebend, gierig nach Ruhm, gefallstüchtig, voll Sehnsucht sein Vaterland aufzuklären und in der feinen Gesellschaft zu gefallen, gepackt von „jener Krankheit Bücher zu schreiben“, die seinen eigentlichen Beruf ausmacht, aber zu gleicher Zeit für seine Person besorgt, auf das Dekorum seines Ranges peinlich bedacht, ängstlich jedes Ärgernis, jeden Anstoß, jede Untersuchung meidend, weiß er seine Ideen mit einem so diskreten Schleier zu verhüllen, daß sein Werk

die Sinne der Leser kitzelt, ohne das pflichtgemäße Schamgefühl der Zensoren zu verletzen. Er nimmt an, daß zwei Perser, der eine, Rica, vergnügt und spottsüchtig, der andere, Usbek, ernster und überlegter, Europa besuchen, ihre Eindrücke austauschen, ihre Freunde in Persien über die Verhältnisse Europas belehren und sich selbst über diejenigen Persiens unterrichten lassen. Der Plan war nicht ganz neu; doch kommt wenig darauf an, ob Montesquieu ihn Dufresny entlehnte; er war der Mann dazu, ihn zu fassen, und auf jeden Fall machte er ihn sich ganz zu eigen. Der Gedanke mit Persien kam ihm von Chardin. Die hübschen Erzählungen dieses Reisenden gehörten zu seiner Lieblingslektüre; er entnahm ihnen seine Schilderung des Despotismus und seine Schilderung des Klimas; aus ihnen schöpfte er die romanhaften Ereignisse, welche er in die „Persischen Briefe“ verflocht, und die Scenerie, in welcher seine Personen sich bewegen; es ist dies der anfechtbarste Teil des Buches. Die damalige Mode verlangte dieses alles, jetzt mutet es uns sehr altfränkisch an.

Montesquieu war ein großer Freund von „Tausend und eine Nacht“; darin hätte er alles gefunden, was er für die Abfassung einer anmutigen Erzählung in Form eines orientalischen Märchens brauchte. Er ist nicht darauf gekommen. Sein Roman erinnert an die Schriften des jüngeren Crébillon, nur daß er weniger sinnliche Anmut aufweist; auch an die Erzählungen Hamiltons, nur daß er schwerfälliger und phantasieloser ist. Man merkt, wie der Schriftsteller in diesen schlüpfrigen Erzählungen sich bemüht, recht genau zu sein, was gar nicht am Platze ist, und man wird folglich verstimmt. Wenn Montesquieu sich darauf beschränkt hätte, einige von Chardin aufgezeichnete Beobachtungen über persische Sitten mitzuteilen, so möchten solche Details als Lokalfarbe allenfalls hingehen. Aber die Sache liegt anders. Montesquieu führt den Entwurf jenes Reisenden weiter aus, er benutzt den Stoff nach seiner Weise als Parlamentsmitglied und Libertin. „Das Schamgefühl,“ sagt Chardin irgendwo, „erlaubt nicht, daß man sich dessen, was man über den und den Gegenstand gehört hat, auch nur erinnert.“ Montesquieu hat nicht gehört, was er erdichtet hat, und er hat es rücksichtslos beschrieben. Da haben wir alles, was zu einem Harem gehört, der uns übrigens eher gascognisch als persisch anmutet; da haben wir eine Vielweiberei, die eher euro-

päisch als orientalisch ist, und deren Schilderung nach einer Travestie schmeckt, fade und spießbürgerlich erscheint und den Leser verstimmt und langweilt.

Chardins Perser werden bei Montesquieu nicht nur unanständig, sie nehmen sogar einen tragischen Ton an. Sie werden von trübsinniger Eifersucht gequält. „Ich Unglücklicher!“ ruft Usbek aus, „ich sehne mich danach, mein Vaterland wiederzusehen, vielleicht um dort noch unglücklicher zu werden! Ha, was würde ich thun? . . . Ich werde den Serail betreten: Rechenschaft muß ich haben über die verhängnisvolle Zeit meiner Abwesenheit! . . . Wie nun, wenn Strafen, die ich selbst verhängen werde, ewige Zeichen meines Schmerzes und meiner Verzweiflung sein müssen?“

Mit unheimlichem Tone spricht er von „jenen verhängnisvollen Pforten, welche sich nur ihm eröffnen.“ Die Hüter derselben sind nicht jene „alten, mißgestalteten und wunderlichen Sklaven“, welche Chardin gesehen hat; es sind die salbungsvoll redenden Opfer eines grausamen Geschicks. Es ist, als hätten sie Abälard gekannt und Triboulet geahnt. Diese Eunuchen, scheint es, waren sehr gelehrt und vertraten bei vornehmen Persern die Hauslehrer; einer von ihnen ist sicherlich ins Wallis gekommen und hat Saint-Preux' Erziehung übernommen.

Das sind die Schwächen des Werkes; ihnen verdankt es zum Teil seinen Erfolg. Diese Mode ist vergangen; ebenso werden die unsrigen dahingehen. Halten wir uns an das, was bleibt. Da haben wir zunächst den Stil: er ist wunderbar nervig, kurz, treffend, bündig besonders, knapp und zeichnet sich durch eine staunenswerte Angemessenheit der Wendungen und Ausdrücke aus; lebhafter, leichter, beweglicher als derjenige Saint-Evremonds; weniger geschraubt und gekünstelt als derjenige La Bruyères. Montesquieu sucht noch nicht so nach Stilschmuck und Redefiguren, wie er es später thut, wenn er trockenere Gegenstände behandelt; er ist der Meinung — und darin hat er Recht —, daß hierbei die Mannigfaltigkeit des Gedankens den Leser hinlänglich ergötzt. Das ist der lautere Strom französischen Esprits: er fließt über einen etwas steinigen Grund, aber welche Klarheit in dem Gewässer! wieviel Lust, Anmut und Glanz in den Strudeln und Kaskaden! Das ist derselbe Strom, der zu Voltaire und Beaumarchais wandert; in unserem Jahrhundert nehmen ihn Stendhal und Mérimée auf

und lenken ihn zu uns hinüber, aber in weniger freier Strömung, über ein gewundeneres und seichterres Bett.

Die „Persischen Briefe“ sind reich an Charakterzügen und Sittenschilderungen. Montesquieu, der in der Folge ein so scharfsinniger Kenner des Menschen als Mitgliebes des Staates und der bürgerlichen Gesellschaft war, zeigt sich in diesen Briefen als tiefblickender und ironischer Beobachter des Menschen als Mitgliebes der feinen Gesellschaft.

Die Überlieferung berichtet, daß er in Usbek sich selbst gezeichnet hat: Usbek ist ein Klugschwätzer, sucht gern nach Gründen, verteidigt die Ehescheidung, rühmt den Selbstmord, lobt die Stoiker: aber seine Liebeshändel regen ihn gar sehr auf, seine Eifersucht stimmt ihn melancholisch und die Übersättigung mit Lust macht ihn zu einem wütenden Hypochonder. Das wäre niemals einem die Herzenssachen sehr leicht nehmenden Gascogner eingefallen, der fröhlich ein Verhältnis anknüpfte, es ohne Bitterkeit und Groll löste und sich über alle seine Schmerzen mit einigen Seiten Plutarch oder Montaigne hinwegsetzte. Rica ähnelt mindestens ebenso sehr Montesquieu; aber in Wirklichkeit ist er nur ein anderes Gesicht derselben Person. Diese beiden Perser sind Zwillingbrüder. Usbek hält die Feder, wenn Montesquieu seinen Zeitgenossen eine Moralpredigt hält; Rica ergreift sie, wenn Montesquieu sich über sie lustig macht. Und wie fein ist sein Spott!

Seine Gallerie lächerlicher Charaktere gehört zu den berühmtesten Sammlungen der Gattung; da haben wir den „vornehmen Herrn“, „der seine Prise Tabak mit solchem Stolz nimmt, sich so unbarmherzig schnäuzt, mit solchem Phlegma spuckt, seinen Hund auf eine für die Menschen so beleidigende Art liebkost“, daß man nicht müde wird, die Schilderung zu bewundern; ferner den Beichtvater, den Litteraturburschen, der lieber den Stock auf seinen Schultern fühlt, als an seinen Werken Kritik üben läßt; den „Schnellfertigen“, der zu einer der lebendigsten Skizzen des Werkes das Motiv liefert:

„Ich befand mich eines Tages in einer Gesellschaft, in welcher ich einen mit sich selbst höchst zufriedenen Mann kennen lernte. In einer Viertelstunde entschied er drei Fragen aus dem Gebiete der Moral, vier historische Probleme und fünf Punkte aus der Physik. Ich habe niemals einen so allgemein gebildeten Schnellfertigen gesehen; sein Geist wurde niemals durch den geringsten Zweifel beunruhigt. Man ging von den Wissenschaften auf die letzten

Neuigkeiten über: mit derselben Sicherheit gab er sein Urteil über die letzten Neuigkeiten ab. Ich wollte ihn fangen und sagte zu mir: Ich muß mich auf das Gebiet begeben, in dem ich zu Hause bin; ich will zu meinem Vaterland meine Zuflucht nehmen. Ich sprach also mit ihm von Persien; aber kaum hatte ich vier Worte gesprochen, als er mich zweimal Lügen strafte, wobei er sich auf die Autorität der Herren Tavernier und Chardin berief. Ach, Du lieber Gott! sagte ich bei mir selbst; was ist denn das für ein Mann? Ich glaube gar, er will die Strafsen von Ispahan besser kennen als ich! Mein Entschluß war bald gefaßt: ich schwieg, ließ ihn sprechen, und er urteilt und entscheidet ruhig weiter.

Die Perser Montesquieus sind streng gegen die Frauen, ich meine gegen die, mit welchen Montesquieu in der Gesellschaft, in der er sich amüsierte, verkehrte, und deren Schwächen zu beobachten er hinlänglich Gelegenheit hatte. Er klagt sie an, dem Spiele zu fröhnen, um dabei „eine zartere Leidenschaft zu fördern,“ wenn sie jung sind, und um die Leere dieser Leidenschaft auszufüllen, wenn sie fühlen, daß sie alt werden. An einer anderen Stelle sagt er unverholener: „Jeder bedient sich ihrer Reize und ihrer Leidenschaften, um sich vorwärts zu bringen.“ Er ist unversöhnlich gegen Männer, die auf diesem Wege emporkommen. Er brandmarkt diese Alkovenhelden, die Urbilder eines Lovelace und eines Valmont, welche mit ihrer Sittenlosigkeit Carrière machen und frech ihrer Verkommenheit sich rühmen: „Was sagst Du zu einem Lande, wo man solche Leute duldet, und wo man einen Menschen am Leben läßt, der ein solches Handwerk treibt? wo Untreue, Verrat, Entführung, Gemeinheit und Ungerechtigkeit zum Ansehen führen?“ Hier spricht nicht mehr der frivole Salonheld, sondern der Edelmann und Parlamentspräsident; man denkt unwillkürlich an die Ansprache Don Louis an Don Juan und an die würdevollen Ermahnungen des Vaters in (Corneilles) „Lügner“.

Derselbe Geist, der mehr an Saint-Simon als an Voltaire erinnert, spricht aus der fortwährend über den König, den Hof und die Großen ausgeschütteten Satire. Montesquieu verachtet Ludwig XIV., welchen er in seiner Hinfälligkeit gesehen hat, wie er, aufgeblasen über seine Regierung, umschmeichelt von seinen Kreaturen, den Sultan der Türken um die Einfachheit seiner Verwaltung beneidet. Gerechtigkeit, Politik, Frömmigkeit sind, nach ihm, für Ludwig nur Sache der äußeren Form: er läßt ihm nur den äußeren Schein eines großen Königs. Ungerecht gegen den Herrn, ist er es nicht gegen die Diener. Ich finde in La

Bruyère keine härtere Schilderung als die folgende:

„Der Stand der Lakaien ist in Frankreich achtbarer als anderswo; er ist eine Pflanzstätte von großen Herren, er füllt die Leere der anderen Stände aus. Die, aus denen er besteht, nehmen den Platz der unglücklichen Großen, den zu grunde gerichteten Beamten, der im Kriegsturm getöteten Edellente ein; und wenn sie in eigener Person keinen Ersatz bieten können, helfen sie allen vornehmen Familien vermittelt ihrer Töchter wieder auf die Beine, welche eine Art Dünger sind, der bergige und dürre Ländereien wieder tragbar macht.“

Montesquieu schildert uns den Monarchen als Despoten, die Minister als systemlos, die Regierung als unsicher und schwankend, die Parlamentsgerichte als dem Verfall nahe, die Bande der Familie als gelockert; er weist auf den Untergang der Ordnung, den Neid auf die privilegierten Klassen, kurz auf alle Zeichen eines nahe bevorstehenden Zusammenbruches hin. Welch ein Kontrast zwischen Versailles, „wo jedermann klein ist,“ und Paris, „wo jedermann groß ist;“ wo „Freiheit und Gleichheit, die Liebe zur Arbeit, die Sparsamkeit“ herrschen; wo die „Leidenschaft, sich zu bereichern, von Stand zu Stand geht, von den Handwerkern bis zu den Großen!“ Ohne Neid geht es bei diesem Wettstreit nicht ab; er ist nichtsdestoweniger ein Ferment der nationalen Betriebsamkeit. „Selbst die niedrigsten Handwerker streiten über die Fürtrefflichkeit des von ihnen gewählten Berufes; jeder erhebt sich über den, welcher einem anderen Handwerk angehört, je nach der Idee, die er sich über den Vorzug des seinigigen gemacht hat.“ Und dies Paris ist nur das Abbild des Volkes. Man sieht in Frankreich nur „Arbeit und Gewerfleiß“. — „Wo ist denn,“ schreibt Usbek an seinen Freund, „jenes verweichlichte Volk, von dem Du so oft sprichst?“ — Es sind Franzosen; zu gleicher Zeit streben sie nach Vermögen und begeistern sich für Gleichheit. Montesquieu bemerkt in ihnen nicht die Elemente einer Demokratie, welche sich im Schatten der Krone gebildet hat, und welche einen von dem der antiken Demokratien ganz verschiedenen Charakter aufweisen sollte. Er schwärmt sein ganzes Leben hindurch für die römische Freiheit und Lykurgische Bürgertugend. Des Kontrastes halber und um die Satire zu schärfen, stellt er die Republik der Monarchie gegenüber; aber es ist die Republik der Alten, eine andere kann er sich nicht denken. Sobald er dieses große Problem berührt, verliert er sich in Träume-

reien; und durch das Phantasiegemälde der „Persischen Briefe“ hindurch kann man die wunderbaren Bande erkennen, welche diesen Reformator der alten Regierungsform mit den Aposteln der Revolution verknüpfen. „Die Monarchie,“ sagt Usbek, „ist ein gewaltthätiger Zustand, der immer in Despotismus ausartet.“ — „Das Heiligtum der Ehre, des Ruhmes und der Tugend scheint errichtet in den Republiken und in den Ländern, wo man das Wort Vaterland aussprechen kann.“

„Ich habe Dich oft sagen hören,“ schrieb einer der Freunde Usbeks, „daß die Menschen geboren wären, um tugendhaft zu sein, und daß die Gerechtigkeit eine Eigenschaft ist, die ihnen ebenso eigentümlich ist, als die Existenz selbst. Bitte, erkläre mir, was Du damit sagen willst.“ Montesquieu erklärte es niemals recht deutlich. In der Behandlung dieser Frage nach dem Ursprung und dem Urgrund des Rechtes zeigt er sich immer verlegen, ausweichend und unbestimmt. In Ermangelung eines Besseren, fertigt er den Leser mit einer Fabel ab, der Geschichte von den Troglodyten, welche beweist, daß „man nur glücklich sein kann, wenn man Tugend übt.“ Er erbaut ein Salentum, das aber von dem Salentum Fénelons weit verschieden ist. Dieses war das Ideal der zukünftigen Regierung des Herzogs von Burgund unter dem Ministerium Beauvillier. Die Troglodyten Montesquieus sind die Vorläufer des Gemeinwesens Mablys und der Republik Rousseaus.

Zeigt sich Montesquieu in den „Persischen Briefen“ kritisch angelegt und paradox in der Politik, so ist er ganz Freigeist auf dem Gebiete der Religion. Er ist jung, voller Vertrauen auf sich selbst, auf seine Gesundheit, auf das Leben. Er ist absprechend, scharf und unerbittlich gegenüber den Kompromissen der Gesellschaft und den Bekehrungen in der letzten Stunde. Leicht ist seine Hand und sie scheint die Haut nur zu streifen, aber sie schneidet unbarmherzig. Die Briefe über die Änderungen im Weltall und über die Beweise des Islam enthalten im Keime die ganze Voltairische Polemik, nur daß ihm kräftigere Töne und mehr Logik zu Gebote stehen. Montesquieu spricht von der Kirche mit Ironie, von den Theologen mit Verachtung, von den Mönchen mit Geringschätzung; selbst die Missionare finden keine Gnade vor seinen Augen.

Montesquieu hält es weder für den Staat noch für die Gesellschaft für gut, daß man neue

Religionen verbreitet; aber er ist der Meinung, daß überall da, wo verschiedene vorhanden sind, man sie zwingen muß, in Frieden zu leben. Diese zweideutige und unvollkommene Toleranz ist weit von der Gewissensfreiheit entfernt; doch würden sich seine Zeitgenossen sehr gut damit abgefunden haben. Man muß es ihm zu großem Verdienst anrechnen, daß er sie in Vorschlag brachte, und es zeugt von großer Kühnheit, daß er sie öffentlich verfocht. Montesquieu verlangt danach mit dem Aufgebot seiner ganzen Beredsamkeit. Seine Briefe über die Autodafes, seine Ansichten über die Judenverfolgung, seine Anspielungen auf die Aufhebung des Ediktes von Nantes, gehören zu den herrlichsten Zierden seiner Schriften. Sie lassen schon den Verfasser des „Geistes der Gesetze“ ahnen, und immer deutlicher tritt derselbe hervor, in dem Maße, als der Briefwechsel zwischen den beiden Persern sich in die Länge zieht. Der Roman, der konventionelle Aufputz, der orientalische Zierat, der im Anfange vorherrschte, verschwinden nach und nach aus dem Werke. Die Darlegungen und Urteile des Historikers, die Ansichten des Moralisten ersetzen die abgerissenen Beobachtungen und die lästerlichen Anspielungen des Satirikers. Hier sieht man Montesquieu bei der Arbeit, hier erkennt man, wie ihm im Laufe seiner Lektüre die Gedanken zuströmten. Es scheint mir, daß die letzten Persischen Briefe uns die beste und vollständigste Vorstellung geben von den Notizen, die er sich machte, und die zum Teil, wie man sagt, in La Brède aufbewahrt sind. Montesquieu hat in diesen Briefen ausgeführt, was ihm in den Sinn kam; man sieht, wie er sich des Gedankens bemächtigt und ihn weiter entwickelt. Er berührt nebenbei und im Vorübergehen die meisten der Probleme, mit denen er sich bald eingehender befassen sollte, und die er logisch zu ordnen sich bemühen wird.

Seine Gedanken über das Völkerrecht und die Eroberung, über den Fortschritt der Wissenschaften, über die Klassifikation der Regierungsformen, über den feudalen und germanischen Ursprung der Freiheit treten hier und da zu Tage und offenbaren sich manchmal hinter dem leichten Gewebe dieser Briefe in ganzer Fülle und Wucht. Seine Urteile über die Zersetzung des türkischen Reiches und über den Verfall Spaniens, den er mit so scharfsichtigem Auge erkannte, sind oft angeführt worden. Ich kann

nicht umhin, einige Zeilen aus dem Briefe über die Spanier mitzuteilen. Man wird daraus ersehen, warum Stendhal die Persischen Briefe bewunderte. Seine breite und scharfe Manier, den Stichel zu führen, steht einzig da, und seine Schüler in unserem Jahrhundert haben ihn sicherlich nicht erreicht.

„Niemals ist in dem Serail des Großherrn eine Sultanin so stolz auf ihre Schönheit gewesen, als der älteste und erbärmlichste Kerl auf die olivenfarbige Blässe seines Teints, wenn er in einer mexikanischen Stadt mit gekreuzten Armen auf seiner Schwelle sitzt. Ein Mensch von solcher Bedeutung, ein so vollkommenes Geschöpf, würde um alle Schätze der Welt nicht arbeiten und würde sich nie dazu entschließen, die Ehre und Würde seiner Haut durch ein erbärmliches und mechanisches Handwerk zu kompromittieren.... Aber, obgleich diese unbesiegblichen Feinde der Arbeit eine philosophische Ruhe zur Schau tragen, ihr Herz kennt dieselbe nicht; denn sie sind beständig verliebt. Ihnen macht es niemand in der Welt nach, vor Sehnsucht unter dem Fenster der Geliebten zu sterben; und ein Spanier ohne Schnupfen wird nimmer für artig gelten. Sie sind in erster Linie fromm und zweitens eifersüchtig... Sie sagen, daß die Sonne in ihrem Reiche auf- und untergeht, aber man muß auch gestehen, daß sie auf ihrer Bahn nur verödete Gegenden und zu grunde gerichtete Ländereien antrifft.“

Ich füge noch einen Charakterzug hinzu, der das Buch und den ganzen Mann treffend kennzeichnet: die vollkommene Mäßigung im Urteilen und die Weisheit, die er in der Formulierung seiner Wünsche bekundet. Die dem Gesetzgeber geziemende Behutsamkeit mäßigt bei Montesquieu beständig die Strenge der Meinungen und das Übermaß der Utopien. Dieser Geist diktiert Usbek jenen berühmten Satz: „Es ist bisweilen notwendig, gewisse Gesetze zu ändern. Aber der Fall ist selten; und wenn er eintritt, so darf man nur mit bebender Hand daran rühren.“ Und derselbe Geist läßt den Schriftsteller jene Grundsätze aufsern, die auf das künftige Werk hinweisen und den Inhalt desselben in wenigen Zeilen zusammenfassen: „Ich habe oft darüber nachgedacht, welches die verstandesgemäße und vernünftigste Regierung ist. Und da hat mir am vollkommensten diejenige geschienen, welche die Menschen mit den einfachsten Mitteln möglichst nach ihrem Geschmack und ihrer Neigung lenkt.“ So ist in den Persischen Briefen die ganze Politik des Geistes der Gesetze enthalten; daß auch die ganze Philosophie desselben sich darin findet, zeigt folgender Satz: „Die Natur handelt mit Langsamkeit und so zu sagen mit Sparsamkeit; ihre Verrichtungen haben niemals etwas Gewaltthätiges, selbst in ihren Erzeugnissen beobachtet sie ein gewisses Maßhalten;

ohne Regel und Maß thut sie nichts; treibt man sie zur Eile an, so gerät sie bald in Entkräftung.“

A. SOREL.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

Émile Faguet, Voltaire. Paris 1895, Lecène, Oudin et Cie. (237 Seiten.)

Es ist keine geringe Aufgabe, in einem Bande von so mäßigem Umfange eine Biographie Voltaires, dieses „Genies des gesunden Menschenverstandes“, der der Revolution voranschritt wie Erasmus von Rotterdam der Reformation, abzufassen und dabei doch sowohl den berechtigten Ansprüchen auf wissenschaftliche Gediengenheit, wie auf volkstümliche und lesbare Darstellung zu entsprechen. Émile Faguet hat sich unseres Erachtens dieser Aufgabe mit ebenso viel Sachkenntnis als Geschick entledigt, und wer sein Buch liest, wird kein verzeichnetes oder geschmeicheltes, auch kein flüchtiges, sondern ein treues klares Bild Voltaires in sich aufgenommen haben. Man muß in Voltaires Schriften so eingelesen sein wie Faguet, um mit weiser Oekonomie des Raumes anstatt mühsamer Versuche zu matter Nach- und Anempfehlung, so oft dies angeht, das treffende Citat zur Hand zu haben, welches für das Fühlen und Denken des Dichters charakteristisch ist und über seine innere Entwicklung helles Licht verbreitet, da wir ihn selbst sprechen hören. Faguet enthält sich jeder Schaustellung einer uferlosen Belesenheit und eines gelehrten Apparates, er will auch nicht um jeden Preis originell sein, sondern stellt nur da, wo er es einleuchtend machen kann, sein Urteil dem bis nun herrschenden entgegen. Wohl hält er sich die von Goethe aufgestellte These vor Augen, wonach die Hauptaufgabe des Biographen sei, den Menschen in seinen Zeitverhältnissen darzustellen und zu zeigen, inwiefern ihm das Ganze widerstrebt, inwiefern es ihn begünstigt, wie er sich eine Welt- und Menschenansicht daraus gebildet, und wie er sie, wenn er Künstler, Dichter, Schriftsteller ist, wieder nach außen abspiegelt. Und gerade Voltaire, von dem Victor Hugo mit Recht sagte: „Nommer Voltaire, c'est caractériser tout le 18^e siècle“, hat, eine Art Euphorion des 18. Jahrhunderts, alle Kulturströmungen desselben in sich vereinigt; thatsächlich hat auch

Faguet das Milieu gebührend berücksichtigt, ohne darunter die Straffheit der Komposition leiden zu lassen, ohne je der Versuchung zu erliegen, daß das Bild durch die Staffage vergessen werde.

Es sei uns gestattet, hier einiges aus dem Buche, was uns für des Verfassers Auffassung und Darstellungsweise charakteristisch erscheint, in aphoristischer Weise anführen und gelegentlich daran eine Bemerkung knüpfen zu dürfen. Von der Marquise du Châtelet meint Faguet, sie sei von einem „naturel très analogue à celui de Voltaire“ gewesen und er nennt sie weiter „sa seconde Angleterre“. — Das gelegentlich seiner Aufnahme in die Akademie abgefaßte Schreiben Voltaires bezeugt wohl, daß es ihm beinahe weniger Anstrengung kostete, zu lügen, als die Wahrheit zu sagen, wenn er, der dem Christentume gegenüber mit einem fast julianischen Hasse Stellung nahm, die Stirne hat, in diesem Schreiben zu behaupten, „que si jamais on a imprimé sous mon nom une page qui puisse scandaliser seulement le sacristain de leur paroisse, je suis prêt à le déchirer devant lui“. Man wird Faguet nicht zustimmen, wenn er diese Behauptung als „déclaration peut-être sincère“ hinstellt, da man weiß, wie oft Voltaire seine geistigen Kinder verleugnete, und daß er frivol genug war, sich vom Papste zum „weltlichen Kapuziner“ (père temporel) ernennen zu lassen und als solcher, da ihm eines Tages eine Kuh gestohlen wurde, einmal sogar die Kanzel der von ihm in Ferney erbauten Kirche zu besteigen, um gegen den Diebstahl zu predigen. Als ihn der Bischof von Annecy darüber in den Bann that, erwies sich in der darüber entstandenen Fehde Voltaire wiederum als ein Mann, der alle kirchlichen Institutionen possenhaft auffaßte. — Friedrichs II. Entschuldigung vor sich selbst wegen seiner innigen Beziehungen zu Voltaire enthält genügend die bei Faguet erwähnte Sentenz Friedrichs: „On suce l'orange et on jette l'écorce“, was der große König auch minder allegorisch mit den Worten aussprach: „Man kann schon von einem bösen Wichte lernen; ich will sein Französisch wissen, was geht mich seine Moral an?“ und treffend sagt Faguet über den aus Preußen mit herben Erfahrungen zurückgekehrten Voltaire: „D'Angleterre il était revenu philosophe; de Prusse il revint sage“. Voltaire selbst erkannte rechtzeitig an Friedrich, „qu'il égratignait d'une main en caressant de l'autre“. — Recht eingehend und überzeugend (weil stets mit prägnanten Stellen aus Voltaires Werken belegt)

ist das über Voltaires Lebens- und Weltauffassung Gesagte. Man kann seinen Lebensdurst trotz seiner Weltverachtung und zeitweiligen Weltflucht, seinen Heißhunger, dem Leben abzugewinnen, was es an flüchtigen Genüssen bietet, trotzdem er von ihrer Nichtigkeit überzeugt ist, nicht besser zum Ausdrucke bringen als mit des Dichters eigenen an seine Nichte M^{me} Denis gerichteten Versen:

„Mais que ferais-je? où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde: on le condamne, on l'aime,
On ne peut vivre avec lui, ni sans lui.
Notre ennemi le plus grand, c'est l'ennui.“

Seine Überzeugung, daß das Leben nur eine Last ist, wenn man einmal jenen Vorrat von Illusionen eingebüßt hat, die zum Verhüllen und Beschönigen der unverkennbaren Häßlichkeit des Lebensinhalts durchaus notwendig sind (wie der Verband das eiternde Geschwür verbirgt, wenn nicht heilt), ergiebt sich deutlich aus Voltaires in einem Schreiben an die Gräfin von Lützelbourg gerichteten Worten: „Lorsqu'on a passé le temps des illusions, on ne jouit plus de cette vie, on la traîne. Trainons donc“. Voltaire vereinigte in sich die größten Widersprüche. „Höfisch und cynisch, pathetisch und frivol, herzlos und großmütig, egoistisch und aufopfernd, diplomatisch und Pamphletist, Ankläger und Angeber, schmeichelnd und die Geißel der Großen, Ränkeschmied und hochherziger Ratgeber in der Not, ein großer Autor und ein kleiner Mensch und noch viel mehr ist Voltaire“. Voltaire machte sich zum Knechte der Verhältnisse, um kein Sklave derselben zu werden, und Goethe sagt von ihm, daß „vielleicht niemand, um unabhängig zu sein, sich so abhängig machte wie Voltaire“; er, der den wahren Wert menschlichen Ruhmes erkannte, konnte dem Kitzel der Eitelkeit nicht widerstehen, und Faguet citiert hierüber das geistreiche Wort: „C'est un homme qui a pour dix millions de gloire et qui en demande encore pour deux sous“. Im Kleinen öfter boshaft und nörgelnd hat er doch für die gesamte Menschheit eine durch ein großes Mitleid geheiligte Liebe in seiner Brust und er ist trotz seiner Geldgier für große Zwecke auch zu Geldopfern bereit. Sein Wirken als „grand-seigneur“ in Ferney und seine rastlose Förderung des Wohlstandes daselbst erinnert einigermaßen an die Thätigkeit des schmollend zurückgezogenen Friedländers.

Was Voltaires Philosophie und religiöse Anschauung betrifft, so war sie bekanntlich rationalistisch-deistisch und dieselbe spiegelt sich in

seinen an den jungen Enkel Franklins gerichteten Worten: „God and liberty“. Auch die Wiedervergeltung und Fortdauer nach dem Tode gelten ihm als feststehend; dagegen ist er ein erbitterter Feind jeder Konfession positiven Inhalts, und er hält eine solche sogar für die Menschheit verhängnisvoll. Besieht man sich aber seine Äußerungen näher, so ist auch sein Deismus nicht eine nach vorangegangener düsterer, wühlender Skepsis sieghaft zum Durchbruch gekommene Überzeugung, nicht ein Gefühl der Ehrfurcht ohne alle Beimischung selbststüchtiger Furcht, nicht die Glorie höchster Gemüts- und Geistesbildung, sondern vielmehr nur eine Art Verlegenheitsreligion eines Menschen, der sich zwingen kann, zu glauben, was er will, die er sich abgequält hat, um ein gewisses Gleichgewicht, einen gewissen Zustand der Seele herzustellen, der auch den äußeren Funktionen des menschlichen Organismus am zuträglichsten ist. Dieser Deismus steht bei ihm auf so schwachen Füßen,*) daß Faguet mit Recht auf denselben den geistreichen Ausspruch anwendet: „Un déiste est un homme qui n'a pas vécu assez longtemps pour être athée“. Auch sein Unsterblichkeitsglaube scheint nur daher zu rühren, weil sich sein Blut gegen den Gedanken einer völligen Vernichtung aufbäumt, und macht den Eindruck, wie man Sterbende von dem zu überzeugen sucht, woran man selber zweifelt, und wie Leute, die im Schlafe von leckeren und guten Dingen träumen, die Nacht so weit ganz leidlich durchkommen. Er sagte einmal: „Wie das ewige Leben beschaffen ist, weiß ich nicht, dieses aber ist ein schlechter Spafs!“ Er empfiehlt also Ergebenheit und Resignation, und seine Lehren erinnern an den schönen Ausspruch Marc Aurels: „Der Mensch soll während der kurzen Spanne des irdischen Daseins der Natur gemäß leben und, wenn der Augenblick der Rückkehr erscheint, sich ruhig unterwerfen, wie die reife Olive im Abfallen den Baum segnet, dem Zweige dankt, der sie getragen.“ Er hat den Glauben an die Freiheit des Willens, wenn auch der letztere oft krank ist. Seine Moral gipfelt in dem Satze: Seien wir gerecht, das übrige ist Nebensache! Er

*) Man vergleiche den Ausspruch Mendelssohns: „Ohne Gott und Vorsehung und künftiges Leben ist Menschenliebe eine angeborene Schwachheit, und Wohlwollen wenig mehr als Geckerei, die wir uns einander einzuschwatzen suchen, damit der Thor sich placke und der Kluge sich gütlich thue und auf jenes Unkosten sich lustig machen könne.“

sucht sich auch die großen ewigen Rätsel mehr nach den Erfordernissen praktischer Philosophie zurecht zu legen als durch metaphysisches Grübeln zu lösen. Er ist überhaupt ein Lebenskünstler und als solcher empfiehlt er vor allem mäßigen Genuß und anregende Arbeit. Nur gegenseitige Förderung und Nächstenliebe können uns über das Leben hinweghelfen: . . . „et s'il n'existe pas (Dieu), soutenons-nous et secourons-nous les uns les autres, puisque nous ne pouvons compter que sur nous“. Über die letzten Fragen der Menschheit bescheidet er sich mit dem „Ignorabimus!“ und empfiehlt daher den Ansichten Anderer gegenüber die weitgehendste Duldung. — Mit Recht hält er dafür, daß sich aus den weltgeschichtlichen Vorgängen feste Gesetze nicht ableiten lassen, und daß sich in den größten Begebenheiten die providentielle Absicht nicht erkennen lasse. Der Zufall in der Geschichte macht viele Fehler der führenden Geister gut und erweitert die klügstangelegten Unternehmungen; die großen Begebenheiten in der Welt werden nicht gemacht, sondern finden sich. Dagegen glaubt er (im Gegensatze zu Montesquieu) an das mächtige Eingreifen großer Männer in den Entwicklungsgang der Menschheit. Trotz seiner unter mächtigem Gekrache gegen die Wurzeln verrotteter Vorurteile geführten Axtschläge ist er doch als Politiker im ganzen konservativ. Ganz anders wie Rousseau, der, ein echter politischer Revolutionär, auf dem Boden des Naturrechts, im Gegensatze zur Geschichte durch den Appell an die Leidenschaften auf Grund abstrakter Theorien auf den Umsturz hinarbeitete, strebte Voltaire mehr eine allmähliche Umgestaltung der religiösen und bürgerlichen Zustände an, eine Reform des Bestehenden von oben herab, wie die aufgeklärten Fürsten des 18. Jahrhunderts sie verstanden. Er ist ein Freund der „aufgeklärten Despoten“, denen er gute Ratschläge giebt, aber ein Gegner der Parlamente. Seine Humanität hat ihm von A. de Musset die Bezeichnung als „Avocat des gens mal jugés“ eingetragen, und Voltaire empfiehlt (was freilich Karl der Große schon um so vieles früher gethan hat) Zauberer und Hexen nicht verbrennen zu lassen, sondern ans Narrenhaus abzugeben.

Voltaire ist mehr Denker, Bannerträger und Kämpfer als Dichter; zu letzterem fehlt ihm der Urverstand der Naivität und es ist ihm nicht gegeben, der Welt im schönen Scheine zu zeigen, was ihn menschlich erfüllt. Schiller sagt

von ihm: „Es zeigt sich kein Ideal in jener luftigen Hülle, kaum etwas absolut Festes in jener ewigen Bewegung. Seine wunderbare Mannigfaltigkeit in äußerlichen Formen, weit entfernt für die innere Fülle seines Geistes etwas zu beweisen, legt vielmehr ein bedenkliches Zeugnis dagegen ab, denn ungeachtet aller jener Formen hat er auch nicht eine gefunden, worin er sein Herz hätte abdrücken können. Beinahe muß man also fürchten, es ist in diesem reichen Genius nur die Armut des Herzens, die seinen Beruf zur Satire bestimmte“; auch Goethe hat Recht, wenn er „das bejahrte und vornehme Wesen des litterarischen Zeitalters Voltaires durch volkstümliche bisher noch nicht entbundene Kraft aufgefrischt sehen“ möchte. Selbst voll Geschick und Anstelligkeit, aber ohne Schwung, liebt Voltaire auch als Kritiker vor allem das artistisch Gebürstete, fehlerlos Triviale, und ist bei seiner trockenen Verständigkeit mehr ein blasierter Ironiker ohne Illusion als ein Schöpfer. Selbst seine Lyrik ergeht sich nicht in der Jugendschwärmerei holder Ahnungen und süßer Hoffnungen, sie entstammt nicht dem Zaubergarten der Träume, sondern dem rauhen Lande nüchterner Erkenntnis. In seinem „Temple du goût“ hat er sich nicht immer als feinfühligere Wertschätzer der Litteratur erwiesen. Selbst Rabelais und Marot läßt er darin nur zum Teile gelten; für La Fontaine, dem er sonst in ungerichteter Weise stets etwas am Zeuge zu flicken liebt, hat er hier allerdings Anerkennung:

„Toi, favori de la nature,
Toi, La Fontaine, auteur charmant,
Qui bravant et rime et mesure*)
Si négligé dans la parure,
N'en avais que plus d'agrément;
Sur tes écrits inimitables
Dis-nous quel est ton sentiment;
Éclaire notre jugement
Sur tes „Contes“ et tes „Fables“.“

An Molière, dem „peintre de la France“, bedauert er nur, daß er vor dem Geschmack der Menge, der meist um die Ecke geht, öfter eine zu tiefe Verbeugung machte; Shakespeare hat er anfänglich ungemessen bewundert und nur später in einer Verirrung, vielleicht auch, weil ihm andere zu viel Bewunderung zollten, gegen ihn Stellung genommen. Racines „Athalie“ hat

*) Hierzu notiert Faguet: „Rime, d'accord. La Fontaine l'a négligée autant que Voltaire. Pour mesure c'est autre chose. Le maître du rythme et „l'infaillible“ en cette affaire, c'est au contraire La Fontaine. Mais ce n'était pas à la musique des vers que Voltaire était expert.“

er geradezu entdeckt. Voltaire will auch im Schattenreiche noch ein Vorkämpfer des guten Geschmacks und ein Hassler der Vorurteile bleiben. — Auch als Dramatiker kann man Voltaire bekanntlich nicht viel Gutes nachsagen, und Faguet scheint uns ihn noch immer zu überschätzen. Mit Recht wurde, was Goethe von Lord Byrons Dichtungen sagte, sie seien verhaltene Parlamentsreden, auf Voltaire angewendet: es ist überall der dramatische Stil der frostig kalten Rhetorik, in dem uns kalte Passionen mit flammenden Redensarten aufgetischt werden. Dagegen ist es wahr, daß Voltaire von der Bedeutung der Schaubühne als einer sittlichen Anstalt für das Volk durchdrungen war, und daß (wie Faguet richtig bemerkt) trotz aller Mißachtung von Seiten der Romantiker Victor Hugo Voltaire manche dramatische Inspiration zu danken hat. Über Voltaire als Komödiendichter sagt Faguet sehr gut: „Même de son temps on a proclamé qu'il était mal propre à ce genre d'ouvrages et qu'il n'avait pas d'esprit à la troisième personne.“ Selbst das Lob für die „Nanine“, für die Faguet Gnade walten läßt, klingt sehr verdächtig, wenn er von ihr rühmt; „Elle contient pourtant de très jolies pages“; auch „La Prude“ zu retten, ist ihm nicht gelungen. — Als Erzähler ist Voltaire bedeutend und er bringt als solcher seine Lebensanschauungen immer wieder zum Ausdruck; seine „petits vers“ sind geistsprühend und haben fast den halben Anteil an seinen erstaunlichen Erfolgen als Schriftsteller. Wenn man Voltaires briefliche Korrespondenz betrachtet, so erinnert man sich an Goethes Ausspruch, Briefe seien die wichtigsten Denkmäler, die der Mensch hinterlassen kann, und man sieht schon aus den bei Faguet angezogenen Stellen derselben, daß sie alle möglichen Fragen und Interessen in den Kreis der Besprechung zieht und daß sie überall von der Anmut und Beweglichkeit seines Geistes durchzogen ist; sie ist auch eine Illustration zu seinem schönen Ausspruche: „Le secret d'ennuyer c'est de tout dire.“ Im ganzen wird man sich, wenn man Voltaire gerecht werden will, an Goethes Ausspruch halten müssen: „Des Menschen Gemüt ist sein Schicksal, und Voltaires Fluch ist seine mephistophelische Natur“. Wir schliessen mit Faguet: „Il y a un moyen, difficile à la vérité, d'avoir plus d'esprit que Voltaire: c'est d'en avoir autant, sans les passions qui lui en ôtent“ und reihen daran Talleyrands Abschiedswort an die Welt: „Ah

Messieurs, qui est-ce qui a plus d'esprit que Voltaire? C'est tout le monde!"

Nikolsburg.

JOSEF FRANK.

Chr. Eidam, Mustersätze zur französischen Grammatik. Eine Ergänzung zu jedem französischen Lehrbuch. 1. Teil. Nürnberg 1895, Korn. 25 S. M. 0,60.

Der Verfasser geht von dem richtigen Standpunkte aus, daß beim Sprachunterricht das mechanische Auswendiglernen der Regeln überhaupt nicht zum Ziele führt, daß vielmehr die Grammatik induktiv zu erlernen ist. Dies soll aber, soweit möglich, im Anschluß an die Lektüre geschehen, und die Mustersätze sind dem Lesestoffe zu entnehmen; zur Ergänzung werden dann noch andere herangezogen. Danach ist es immer eine mißliche Sache um eine Sammlung von Musterbeispielen, so weit sie nicht auf einem bestimmten Lehrbuche oder Schriftsteller beruht. Der Verfasser hat eine große Anzahl seiner Sätze dem an seiner Anstalt eingeführten Lehrbuche von Bauer-Englert-Link entlehnt, seinen Bedürfnissen werden dieselben also entsprechen. Anders ist es für Anstalten, welche ein anderes Lehr- und Lesebuch benutzen. Da bilden die Sätze doch zumeist totes Material; es sind eben Einzelsätze und vielfach das, was Eidam an anderen derartigen Sammlungen auszusetzen hat: nichtssagende, alltägliche Sätzchen. Ein rechtes Bedürfnis für die Veröffentlichung dieser Mustersätze lag also wohl nicht vor, es hätte denn der Zusatz gemacht werden müssen: „zu dem Lehrbuche von Bauer“, statt „zu jedem Lehrbuch“. Für Repetitionszwecke besitzen wir ja auch den Regelschen „Eisernen Bestand“, der für seinen Zweck allen billigen Anforderungen entspricht. Im übrigen ist anzuerkennen, daß die Sätzchen mit Fleiß und Umsicht ausgewählt und alle wichtigen grammatischen Erscheinungen daran zur Anschauung gebracht sind. Die wenigstens im Anfang beigefügte deutsche Übersetzung ist meistens überflüssig, auch nicht immer gut deutsch, z. B. S. 2: „Was ist es um ein gutes Gewissen?“ S. 5 fehlt nach „plus on est mauvais, plus on est méfiant“ ein Satz mit „meilleur“, „pire“ oder „moindre“ in der zweiten Hälfte. S. 14 steht „rester“ (mit „avoir“) in der Bedeutung „wohnen“; das ist nicht französisch, sondern höchstens schweizerisch, sollte also in der Grammatik nicht gelehrt werden. Bei „craindre“

S. 19 fehlt ein Beispiel mit Negation in beiden Sätzen.

Weilburg.

A. GUNDLACH.

K. Becker u. L. Bahlson, Ergänzungsheft zu O. Ulbrichs Elementarbuch u. Schulgrammatik der französischen Sprache. Berlin 1894, Gärtner. 56 Seiten. M. 0,60.

— u. — —, **Questionnaire zu O. Ulbrichs Elementarbuch der französischen Sprache.** Berlin 1894, Gärtner. 25 Seiten. M. 0,30.

Anschauungsbeispiele für den grammatischen Unterricht zu geben, ist auch Zweck des Ergänzungsheftes von Becker-Bahlson, doch unterscheidet sich dieses in mehrfacher Hinsicht von dem Eidamschen Büchlein. Vor allem lehnt es sich genau an das Ulbrichsche Elementarbuch und dessen Schulgrammatik an und ist daher eben für die Anstalten bestimmt, an denen die genannten Bücher im Gebrauch sind. Von der eigenen Bildung anderer Mustersätze ist, im Gegensatz zu Eidam, Abstand genommen. Daß auch für die höhere Stufe Beispiele aus dem früher dagewesenen Lesestoffe genommen sind, findet seine Begründung darin, daß es entschieden mühsamer ist, neue Anschauungsbeispiele zu dauerndem Besitze der Schüler werden zu lassen, als das in den früher gründlich durchgearbeiteten Stücken Eingeprägte wieder aufzufrischen. Daß die Lektüre in den oberen Klassen nicht den Stoff zur Veranschaulichung aller grammatischen Erscheinungen bieten kann, ist klar; die Ergänzung ist danach hier in recht geschickter Weise vorgenommen worden. Die wichtigen Punkte der Grammatik kommen mit Vermeidung alles Überflüssigen zur Darstellung.

Eine weitere Ergänzung zu dem Ulbrichschen Elementarbuch soll das „Questionnaire“ bieten. Es soll vor allem dem Schüler dienen, es soll „ihm Gelegenheit geben, zu Hause seine Kenntnis der einzelnen Stücke in einer ihn anregenden Weise selbst zu prüfen, sich vorzubereiten auf französische Gesprächsübungen in der Klasse, die dort seitens des Unterrichtenden natürlich reicher und ausgiebiger gestaltet werden.“ Weiterhin soll es auch den Lehrer bei der Aufgabe häuslicher Arbeiten im Anschluß an die durchgearbeiteten Lesestücke unterstützen. Daß eben bloß die Fragen gegeben und keine Antworten beigefügt sind, unterscheidet das „Questionnaire“ vorteilhaft von manchen anderen derartigen Zusammenstellungen. Doch muß ich

auch hier wieder hervorheben, daß es mir wichtig erscheint, daß die französischen Fragen vom Schüler zuerst mit dem Ohre aufgefaßt, nicht gelesen werden, damit sich eben das Ohr des Lernenden an das Verstehen der Fragen und überhaupt der Sprache gewöhnt. Gegen die Fassung der Fragen ist nichts einzuwenden: sie sind, wie es ja selbstverständlich ist, im Anfang ganz einfach und lassen sich fast mit denselben Worten beantworten, werden aber nach und nach schwerer, so daß sie immer gesteigerte Anforderungen an die Selbstthätigkeit der Schüler stellen. Wer also dem Lernenden schriftliche Fragen in die Hand geben will, wird gern zu diesem ‚Questionnaire‘ greifen.

Weilburg.

A. GUNDLACH.

II. Belletristik.

Gustave Toudouze, Un Apôtre. Paris 1894
Havard. Frs. 3,50.

Pierre Kerbiriou, Pfarrer des kleinen Hafenortes Camaret in der Nähe von Brest, hat seinen früh verwaisten Neffen, Sohn seiner Schwester, Denis Le Marrec, erzogen und für einen ruhigen Beruf ausbilden wollen, aber von Jugend auf hat dieser sich zu der Laufbahn eines Seemanns, der sein Vater angehört hatte, hingezogen gefühlt. Der Pfarrer erwartet ihn jeden Augenblick von einer jahrelangen Reise nach Südamerika; und als während der Frühmesse ein dichter Nebel ausgebrochen ist, gerät er in die Beunruhigung, daß ihm an der Küste noch ein Unfall zustossen könnte, eine Beunruhigung, welche die wenigen Personen, welche die Messe besucht haben, teilen, einigermaßen auch der Fischhändler Balanec, trotz seines Vertrauens auf die Geschicklichkeit des jungen Seefahrers; Reine Balanec, seine Tochter, ein Liebling des Pfarrers, ist dem kühnen Denis, ihrem Jugendgespielen, nicht abhold, und deshalb gleichfalls seinetwegen in Besorgnis; der Pfarrer hofft, seinen Neffen mit ihr verheiratet zu sehen und ihn als Geschäftsteilnehmer Balanecs in eine weniger gefährdete Lebensweise überführen zu können. Bei ihrem Nachhausegehen klärt sich plötzlich der Nebel, und der Pfarrer erblickt in einiger Entfernung das Schiff, das sein Neffe führt; in dem Boot, das ihn ans Land bringt, sieht man neben ihm eine verschleierte Bretagnerin, deren Anwesenheit dort sich niemand erklären kann. Ausgestiegen, erzählt Le Marrec alsbald, daß es eine

Schiffbrüchige ist, die er aus einem sinkenden Boot, in dem sie sich allein befand, gerettet hat, und die ihm die Richtung, die sein Fahrzeug nehmen müsse, hatte anzeigen können; ehe sie selbst sich zu erkennen giebt, wissen alle Anwesenden, daß es Geneviève oder Faïk, die Tochter des ‚rebouteur‘ oder Knocheneinrenkers Goalen, ist, der nicht weit von Crozon in Einsamkeit lebt, und den die meisten, wegen seiner wunderbaren Kuren, für einen Zauberer und einen Diener des Satans halten. Das Mädchen wird von Madame Dorso, der herkömmlichen Beschützerin aller Verunglückten, in ihr Haus übergeführt; als sie fortgegangen ist, erinnern sich die auf dem Quai stehenden Seeleute, daß Goalen vielen aus ihrer Mitte Heilung von verschiedenen Leiden verschafft hat. Frau Dorso bringt Faïk auf einem Wagen zu ihrem Vater; Le Marrec, der Priester, Balanec und seine Tochter sehen sie vorbeifahren, die drei letzten bedenklich den Kopf schüttelnd, der erste Faïk, wegen ihrer Schönheit und wegen ihres dankbaren Blickes für ihn, bewundernd und nachher nur an sie, nicht mehr wie früher an seine Jugendfreundin Reine Balanec denkend. Frau Dorso wird unterwegs von Bedenken erfaßt, der Tochter des Zauberers Hilfe zu leisten; aber eine fromme an sie gerichtete Anrede derselben beruhigt sie sofort wieder. Der vermeintliche Zauberer kommt ihnen in altbretagnischer Tracht nicht weit von seinem ganz einsam an einer äußersten Felsenspitze gelegenen Hause entgegen, seine Freude über die Heimkehr seiner schon verloren geglaubten Tochter ruhig, lebhafter seinen Dank für die alte Dame, die sie ihm so schnell zugeführt, äußernd; diese sieht in ihm die alte Bretagne aus der Zeit des Druidentums verkörpert. Dieser alte Schäfer hatte von seinen Vorfahren schon Mittel der Heilung für Verrenkungen und Knochenbrüche, sowie für andere Leiden bekommen; aber da man seine trefflichen Leistungen allgemein den „Korregans“ zuschreibt, haben die Pfarrer der Gegend ihm den Eintritt in ihre Kirchen untersagt. Le Marrec wird nach und nach gewahr, daß er einzig und allein Faïk liebt; erst nach Wochen trifft er sie einmal allein am Meeresrand, gesteht ihr seine Liebe, die sie erwidert, und schützt sie während des Ungewitters, das am späten Abend über sie hereinbricht; er bringt das Mädchen in die Hütte des Vaters, der, als er erfährt, Le Marrec vor sich zu haben, ausruft: „der Feind!“ wegen

des Verdachts, den ganz besonders sein Onkel, der Priester, gegen ihn hegt. Als er aber hört, daß Denis es gewesen ist, der seine Tochter gerettet hat, wird er freundlicher und begreift zugleich, daß die in der letzten Zeit sehr nachdenklich gewordene Geneviève den jungen Kapitän liebt; er giebt, auf den Antrag Le Marrecs, seine Einwilligung zu ihrer Verheiratung, obgleich er die sich entgegenstellenden Hindernisse wohl erwägt; bei einer binnen kurzem stattfindenden kirchlichen Feierlichkeit will Denis das Mädchen als seine Braut vorstellen. Am Sonntag vor diesem Fest ermahnt der Priester die Gemeinde zu kirchlichem Leben und warnt sie namentlich vor jedem Verkehr mit dem ‚reboutou‘. Und als nun nach der Zeremonie Denis mit Faik vor seinem Onkel erscheint, behandelt dieser das Mädchen wie eine unchristliche Verruchte, sie Velleda nennend. Der junge Mann wird infolge dieses Auftritts krank. Der Fischhändler Balanec aber nähert sich einem Freunde desselben, Hervé Morvan, der seine Tochter liebt, und zu dem er sich besonders hingezogen fühlt, als dieser nach einem Buche, das er gelesen hatte, den Angriff der Engländer auf Camaret im Jahre 1694 ausführlich und patriotisch schilderte. Als die Ärzte Denis Le Marrec nicht wieder gesund zu machen verstehen, wendet sich der Pfarrer, der seinen Neffen innig liebt, nach langem Widerstreit, zuletzt der Fürsorge für ihn seine religiösen Überzeugungen oder doch seinen kirchlichen Standpunkt aufopfernd, selbst an den ‚reboutou‘, diesen Nachkommen der Druiden, zum großen Erstaunen seiner Pfarrkinder, aber erst, nachdem die alte Dienerin, welche Denis groß gezogen hatte, und die von dem Schäfer einmal geheilt worden war, ihm den Vorschlag zu machen gewagt, aber vergeblich versucht hatte, ihn in das Haus des Priesters herbeizuholen. Schon die ersten Worte Goalens überzeugen ihn, daß er einen gläubigen und frommen Katholiken vor sich hat, der ihm übrigens gesteht, daß nur er selbst, nicht eine Dienerin, ihn, den Verstossenen, in sein Haus hätte bringen können; der Priester nimmt nicht nur seinen Verdacht gegen ihn, sondern auch seine üble Meinung über die Tochter desselben zurück. In kurzer Zeit heilt Goalen den jungen Seemann von seiner Krankheit und von seinem Kummer. Und als nun gar der alte Schäfer, der früher auch auf Schiffen gedient hatte, bei Abwesenheit fast aller Fischer und Matrosen, das Rettungsboot

als Steuermann besteigt, in welchem der Pfarrer ihn begleitet, erregt er eine wahre Begeisterung für seine vielseitigen Verdienste, zumal da es ihm gelingt, mehrere Fischer eines benachbarten Orts zu retten; er wird nun vom Priester für einen Heiligen, für einen Christen der Apostelzeit erklärt. Selbstverständlich giebt dieser auch die Heirat Le Marrecs mit Geneviève zu; Reine heiratet Hervé Morvan; beide Hochzeiten finden an demselben Tage statt, und die beiden jungen Frauen vertragen sich aufs beste; eine Woche nachher wird der ausgestoßene ‚reboutou‘ feierlich wieder in den Schoß der Kirche aufgenommen. — Der Verfasser des Buches hat jede Gelegenheit benutzt, Land und Leute, die Örtlichkeiten und die Sitten dieses Teils der Bretagne mit der größten Ausführlichkeit zu beschreiben; es gehören gerade diese Abschnitte zu den anziehendsten des Romans. Ich habe auch meinen Bericht darum so eingehend abgefaßt, um den Lesern wenigstens eine Ahnung von den darin enthaltenen Schilderungen zu geben.

Berlin.

H. J. HELLER.

P.-L. Monteil, De Saint-Louis à Tripoli par le Lac Tchad. Voyage au travers du Soudan et du Sahara accompli pendant les années 1890-91-92. Préface de M. le Vicomte Melchior de Vogüé de l'Académie française. Illustrations de Riou. Paris 1895, Alcan. Frs. 20.

Le livre du lieutenant-colonel Monteil est le récit du voyage qu'il a accompli dans des circonstances exceptionnelles, admirées du monde entier. La convention du 5 août 1890 passée entre l'Angleterre et la France délimita la zone d'influence française dans le Soudan central, suivant une ligne idéale tirée de Say sur le Niger, à Bassoua sur le lac Tchad. Ces pays n'avaient été visités par personne depuis Henri Barth, qui les avait explorés de 1850 à 1855. — Le lieutenant-colonel Monteil, alors capitaine, conçut le hardi projet d'aller reconnaître cette partie du Soudan avec laquelle la France devait pouvoir nouer des relations commerciales par l'Algérie et la Tunisie, de déterminer d'une façon effective et précise la zone d'influence française et de nouer des rapports amicaux avec les chefs et sultans de l'Afrique centrale.

Les quelques Européens qui avaient vu le lac Tchad y étaient descendus de la Tripolitaine;

personne n'avait tenté d'aborder ce lac mystérieux en partant des bords de l'Atlantique, ce qu'a fait le lieutenant-colonel Monteil. Nous laisserons la parole au V^e Melchior de Vogüé dont la préface, intitulée « Pour le livre du soldat absent » fait si éloquemment ressortir la grandeur de l'œuvre accomplie par le célèbre explorateur, rappelle les impressions ressenties par ses amis connus et inconnus au cours de ce voyage où, plusieurs fois, on le crut disparu à jamais, constate enfin l'enthousiasme avec lequel il fut accueilli par tous, à son retour.

Ajoutons que le grand dessinateur Riou a composé, sous les yeux et sous la direction de l'auteur, les illustrations qui ornent cet ouvrage, à l'aide des documents et croquis rapportés par lui, et de photographies communiquées par le commandant Quiquandon. Ces belles compositions ajoutent à l'attrait du livre en même temps qu'elles en fixent les émouvantes péripéties dans l'esprit du lecteur.

Extrait de la Préface de M. Melchior de Vogüé

« Le 9 octobre 1890, le voyageur quittait Saint-Louis; le 23 décembre, il laissait derrière lui, à Ségon, les eaux françaises du hant Niger et le dernier poste où flottait le pavillon tricolore. Sa troupe se composait d'un seul compagnon blanc, l'adjudant Badaire, et de douze Sénégalais, bientôt réduits à huit par les désertions. A la tête de cette redoutable colonne, le jeune chef partait pour une expédition de 8000 kilomètres, à travers les États militaires du Haoussa et le grand désert infesté de pillards. Jusqu'à Waghadougou, la capitale du Mossi, Monteil put s'aider des itinéraires de Binger et du docteur Crozat, le courageux pionnier qui vient de succomber en poursuivant ses études sur cette région. Au delà de Waghadougou, l'explorateur plongeait dans l'inconnu; les ténèbres africaines firent sur lui leur lourd silence. Nous perdîmes sa trace: les mois passèrent, puis une année révolue; il ne nous arrivait que de mauvais bruits vagues. Ses camarades du Sénégal le tenaient pour irrévocablement disparu; l'un d'eux, qui sollicitait ardemment l'honneur de recommencer l'entreprise, me disait, à la fin de 1891, que la fin tragique de Monteil ne faisait plus question. Les plus robustes espérances avaient fléchi, quand, le 23 mai 1892, à l'issue d'un banquet où les membres du Comité de l'Afrique française s'étaient réunis pour saluer le seul survivant de la mission Crampel, deux dépêches nous furent communiquées coup sur coup: Mizon est à Yola! — Monteil est à Kano!

« Ainsi, en ce jour qui marquera une date dans l'histoire de l'expansion africaine, la France apprenait simultanément les deux succès qui se complétaient l'un l'autre, les deux grands exploits de la pénétration pacifique durant ces dernières années. La réapparition de Monteil était signalée à Tripoli par des lettres de Sokoto, qui montraient notre envoyé plein de confiance, en route pour le Tchad. Six mois après, la petite caravane émergeait du grand désert saharien; elle entra à Tripoli le 10 décembre; les Sénégalais revoyaient la mer, quittée à Saint-Louis, il y avait

de ceal vingt-sept mois. Et l'explorateur revenait chercher le prix de ses peines dans l'amphithéâtre de la Sorbonne, où un public enthousiaste l'applaudissait; il évoquait devant nous les perspectives d'un monde inconnu: royaumes du Soudan, larges fleuves coulant vers les mers équatoriales, villes bariolées aux maisons d'argile, eaux vierges du lac Tchad, sables et roches du désert des Touareg, monotone région de la souffrance, mais aussi du triomphe de l'énergie. La parole de Monteil éveilla ce jour-là plus et mieux que de la curiosité; elle fit vibrer les cœurs, parce qu'on suivait anxieusement, derrière la caravane, l'ombre de la patrie qui s'allongeait sur des terres ignorantes de notre nom jusqu'à son passage; parce qu'il nous montrait cette face du génie français qui s'appelle audace, découverte, communication universelle.

« Ces fortes impressions, on les retrouvera dans le livre où Monteil nous donne son journal de route. Livre vivant, alerte comme l'action du vaillant officier, toujours éclairé par cette bonne humeur, par cette confiance constante dans l'étoile qui permettent seules de gagner de pareilles gageures. Le narrateur y retrace la physionomie de ces empires du Sokoto et du Bornou où il a jalonné les étapes futures de nos commerçants. Ce qu'il ne dit pas, ce qui ressort du récit, c'est qu'il a été tour à tour, suivant l'heure, soldat, ingénieur, physicien, botaniste, astronome, cartographe, médecin, pharmacien, négociant, diplomate; un peu prestidigitateur à l'occasion, et toujours psychologue, comme un professionnel du roman. »

G. Le Prévost, *Entre Rayons et Ombres*.

Paris 1895, Le Duc. Frs. 3,50.

Il nous vient de Londres, écrit par un Français, Gabriel Le Prévost, l'un des plus beaux livres poétiques qui nous soient parvenus depuis longtemps: *Entre Rayons et Ombres*.

L'œuvre est présentée en ces quelques lignes par Max O'Rell.

« Il fait quelquefois du soleil en Angleterre, et c'est entre les rayons et les ombres que s'est composée la plus belle poésie des temps modernes, j'ai nommé Shakespeare, Milton, Byron, Shelley et Tennyson. Si les Anglais ne pouvaient se vanter d'avoir fait surgir des mondes nouveaux au milieu des océans les plus lointains, ils pourraient toujours, du moins, s'enorgueillir d'avoir produit le plus grand génie de la terre: Shakespeare.

« C'est sur les bords brumeux de la Tamise que Händel et Haydn ont composé plusieurs de leurs plus beaux oratorios; pourquoi un Français n'y pourrait-il pas faire de jolis vers?

« Nos artistes commencent tous les ans à venir demander à l'Angleterre ces paysages délicieusement voilés auxquels une lumière douce et tamisée donne un charme si particulier et si séduisant; pourquoi le poète n'y trouverait-il pas son inspiration?

«Gabriel Le Prévost est depuis longtemps établi en Angleterre, et tous ses compatriotes, camarades d'exil volontaire, l'aiment et sont fiers de lui.

«Les poésies contenues dans le présent volume ont été écrites çà et là, pour faire diversion à des travaux d'un genre plus pénible. A la prière de ses amis, l'auteur les a recueillies pour les présenter au public.

«La France a reconnu le beau talent de Gabriel Le Prévost, car, il y a quelques années, il était proclamé lauréat d'honneur de l'Académie de la Province. Le public pourra lire aujourd'hui ses poésies, à la fois si tendres et si viriles, où se révèle un talent plein de franchise, de souplesse et d'ampleur, et qui s'inspire toujours des sentiments les plus purs de patriotisme et de philanthropie.»

Max O'Rell, dans la crainte d'en trop dire, c'est-à-dire de passer pour un flatteur, n'en a point dit assez. L'œuvre entière de Gabriel Le Prévost est superbe, et, de tous nos poètes, sans en excepter ceux qui siègent sous la coupole des immortels, c'est celui-là dont les vers sont les plus impeccables dans la forme, ceux qui parlent le plus à l'âme, ceux qui expriment les plus larges pensées.

Gabriel Le Prévost, perdu au milieu d'une foule pressée de gens qui songent bien plus aux affaires qu'à la poésie, entouré de cette chape de brouillards qui ne se rencontre guère que dans la vaste et triste cité assise sur la brumeuse Tamise, sait cependant se retirer de ce bruit, s'échapper de ce voile lourd, épais, triste et sombre pour apercevoir dans toute sa beauté la nature et la vie:

Écoute, à l'heure où l'aurore vermeille
Des premiers feux embrasse l'horizon,
Aux champs, aux bois, alors que tout s'éveille:
Les nids d'oiseaux et les fleurs du gazon;
Écoute, à l'heure où tout chante ou murmure,
Du frais vallon au sommet des coteaux,
Le doux concert que forme la ramure,
L'herbe des prés et l'onde des ruisseaux.

Viens voir aussi les merveilleuses choses
Que la nature expose au jour naissant,
Et que soudain, Prométhée aux doigts roses,
La jeune aurore anime en paraissant;
Viens voir les fleurs éclore dans les gerbes,
Prendre l'essor les insectes joyeux.
Et la rosée attacher sur les herbes
Ses diamants où se mirent les cieux.

— Viens, à l'heure où s'éclairent les futaies,
Quand la prairie est blanche de rayons,
Voir butiner l'abeille sur les haies
Et dans l'éther flotter les papillons;

Viens voir aux champs, que la lumière inonde,
Le gai pavot dresser son front hardi,
Et les épis dorer leur tête blonde
Aux chauds rayons du soleil du midi.

Écoute aussi, car c'est l'heure où, des plaines,
Montent au ciel les chants des travailleurs;
De cris joyeux les campagnes sont pleines
Et les troupeaux paissent parmi les fleurs.
Écoute alors l'hymne de la nature
Quand tout s'agite et parle tout à la fois,
Concert sublime où chaque créature
Au Créateur fait entendre sa voix!

— Écoute, à l'heure où descendent les ombres:
La paix du soir vient régner sur les champs,
Et l'on entend, seul, au fond des bois sombres,
Le rossignol moduler ses doux chants.
De ces beautés, si ton âme est éprise,
Si tu comprends la langue des zéphyras,
Viens! dans les blés murmure encor la brise
Et la feuille a d'harmonieux soupirs!

Viens contempler le spectacle sublime
Qu'offre à nos yeux le coucher du soleil;
Viens voir des bois s'illuminer la cime
Et les coteaux se teindre de vermeil.
Du jour mourant c'est le dernier sourire:
Éclairant tout d'un reflet plus puissant,
Comme une lampe au moment qu'elle expire,
Il disparaît en nous éblouissant.

— Viens! c'est la nuit, l'heure calme où s'élance
L'astre d'argent à la voûte des cieux;
Où l'âme seule entend dans le silence
D'étranges voix aux sons mystérieux.
Est-ce un écho de céleste harmonie,
Des sphères d'or descendant jusqu'à nous?
Est-ce la terre, après l'œuvre finie,
Dont le sommeil a des soupirs si doux?

Viens! c'est la nuit aux splendeurs sans pareilles;
De l'infini tu vas franchir le seuil,
Et tu pourras contempler des merveilles
Où se confond notre ignorant orgueil.
Vois! étalant leur nappe de lumière,
Tous les soleils, dans l'espace semés,
Aussi nombreux que les grains de poussière.
Roulent au ciel leurs orbes enflammés!

Dieu se révèle en sa magnificence!
Baisse, mortel, tes regards éblouis
Et rends hommage à la toute-puissance
Qui fit si beaux et les jours et les nuits!
Oui, que ce soit le matin à l'aurore,
Au jour, au soir, à toute heure, en tout lieu,
Incline-toi, faible mortel; adore
Partout la voix, partout la main de Dieu!

Et quelle philosophie dans ce Dieu des armées' que les combattants invoquent à la fois!

Hosanna! Gloire à Dieu! Gloire au Dieu des armées
Qui dans les cieux se plaît aux cris des combattants,
Qu'ils soient Hébreux, Chrétiens, Gentils, Mahométans!
Qu'ils roulent des canons, ou lancent des framées!
Gloire au Dieu qu'ont loué les vainqueurs en tout temps!

«Au dieu Mars, — dit l'augure — afin qu'il soit propice
Et contre l'ennemi combatte à vos côtés,
Pour que vos bras soient forts et vos cœurs indomptés,
Immoles, ô Romains, la plus grasse génisse
Et placez sur l'autel les trésors des cités.»

«Hésus! Hésus! — ont dit les enbages farouches; —
Vois! que de corps sanglants couchés sur les dolmens!
Nous, sacrificateurs, nous t'offrons ces humains;
Hésus et Tentatès, parlez-nous par ces bouches
Que dans la chair vivante ont ouvertes nos mains.»

«Dieu puissant d'Abraham, — a chanté le lévite, —
Sois béni d'Israël qu'envers tous tu défends,
Car de nouveau frappés par nos bras triomphants
Amalech et Moab n'ont pu fuir assez vite
Pour soustraire à nos coups un seul de leurs enfants.»

«Cent mille hommes tués! — a nasillé le prêtre;
Pour les âmes des morts disons des orémus.
Maix la croix a vaincu: ,gratias agamus'.
Car du sort des combats le Très-Haut est le maître;
,Te Deum, Sabaoth! Te Deum laudamus!'

Le crieur musulman est monté sur le faite
De la mosquée, et là, tourné vers l'Orient,
Aux guerriers sur le sol prosternés et priant
Il dit: «Louons Allah, seul Dieu! Gloire au prophète,
A Mahomet vainqueur, béni du vrai croyant!»

Ainsi vers toi, Seigneur, de tous points de la terre
Où quelque conquérant a dressé son pennon,
Montent, mêlés au bruit des salves du canon,
Aux froissements du sabre, aux chocs du cimeterre,
Tous ces cris de Cains qui blasphèment ton nom!

De tout ce qui a été écrit sur Victor Hugo
et son œuvre, rien ne dépasse la pièce suivante,
laquelle, selon moi, est un chef-d'œuvre :

Vous dites : «Il n'est plus!» parce que vous voyez
Les éclairs de ces yeux dans les ombres noyés
Et ce corps étendu, rigide, sur la couche;
Parce qu'on n'entend plus sortir de cette bouche
Les accents inspirés que la terre écoutait,
Et parce que ce luth qui sous ses doigts chantait,
Instrument merveilleux aux pures mélodies,
Git, muet, à côté de ces mains refroidies,
Vous dites: «Il n'est plus! Toute vie a sa fin
Et la mort a touché même ce front divin!»
Non! ce n'est pas la fin! c'est l'aube qui se lève,
C'est la réalité splendide après le rêve,
C'est le grand jour après la longue et sombre nuit,
C'est le ciel qui commence et la terre qui fuit,
C'est l'aigle qui longtemps captif sur une cime,
Dans l'espace infini reprend son vol sublime!

* * *

Le grand poète avait parcouru son chemin
Et, las du jour présent, songeant au lendemain,
Terme de toute angoisse et de toute souffrance,
Paisible, il attendait l'ange de délivrance.
Parfois aux visions qu'évoque son esprit,
Par les rêves bercé, le doux penseur sourit;
Comme aux derniers rayons tout l'horizon s'enflamme,
Une clarté sublime illumine son âme:

A l'heure où cette vie humaine va finir,
Lui montrant le présent, le passé, l'avenir
Et le jour radieux de la vie éternelle,
L'esprit tel qu'un oiseau qui bat l'air de son aile,
Comme pour essayer la force de son vol,
Avide de gagner les hauteurs loin du sol,
Semblait s'être affranchi déjà de la matière.
Le poète revit son existence entière,
Comme s'il regardait, sur un sommet placé,
Défiler devant lui tout un siècle passé
Où chacun de ses pas était une victoire,
Dont chaque an, chaque jour, illustrent sa mémoire,
Tout un siècle immortel de sa gloire rempli:
Il eut la vision du grand œuvre accompli.
Il se revit enfant, déjà «l'Enfant sublime»,
Gagnant d'un seul effort, comme l'aiglon, la cime;
Plus tard, jeune homme ardent et des splendeurs épris,
Charmant la cité reine et splendide, Paris,
Des accords de sa muse à la rime sonore,
Doux comme un son de luth, brillants comme une aurore;
Puis penseur au front vaste où le drame a germé,
Le maître reconnu par la foule acclamé,
Titan édifiant une œuvre sans pareille
Où revivent Eschyle et Shakespeare et Corneille,
Le poète à la douce et formidable voix,
Le grand consolateur, le défenseur des droits,
Des faibles, des vaincus, de l'opprimé qui souffre,
Appelant à lui ceux qui sont au fond du gouffre,
Tout ceux que l'on honnit et tout déshérité,
Des forts et des tyrans vengeant l'humanité,
Verbe auguste et puissant comme une voix d'apôtre
Et qui retentissait d'un bout du monde à l'autre.

* * *

Il se revit tribun au milieu du sénat,
Protestant devant tous contre l'assassinat,
Contre le guet-apens qu'on prépare dans l'ombre,
Contre les trahisons où la Liberté sombre,
Démasquant l'impôsteur et défiant Sylla.
Où la lutte s'engage, il accourt, il est là,
Mêlant son cri d'appel aux clameurs populaires
Et conviant Paris aux sublimes colères!
Puis, fugitif, proscrit, isolé sur un roc,
Seul devant l'Océan, contemplant le grand choc
De la vague grondant au pied de la falaise,
Sommet d'où son esprit, se sentant mieux à l'aise,
S'élance vers l'espace et vers l'immensité.
Le tumulte du flot contre le flot heurté,
Et les profondes voix de la mer infinie
Parlent à sa grande âme et bercent son génie.
L'Océan, devant lui roulant ses flots pressés,
Garde un reflet des temps et des siècles passés;
C'est l'éternel témoin des luttes des deux mondes,
Et les fleuves vasseaux qui lui portent leurs ondes
Ont à ses eaux mêlé tant de sang et de pleurs
Qu'il sait tous les secrets des humaines douleurs.
Debout sur son rocher et sondant de ce faite
Les abîmes béants, le voyant, le prophète
Retrace le tableau des âges écoulés,
Royaumes disparus, empires écroulés,
Peuples et rois, hochets de la tourmente humaine,
Et que son flux emporte ainsi qu'il les amène, —
Le poète voit tout et, par le vent des mers,
Ses vers au loin portés remplissent l'univers

Du nord jusqu'au midi, du couchant à l'aurore,
De la vaste rumeur d'une marche sonore,
Comme si, réveillés par cette grande voix,
Les rois, les conquérants, les peuples d'autrefois,
Reparaissaient soudain sur la scène du monde! —
Mais son regard aussi sonde la nuit profonde
Et lit dans l'avenir l'événement lointain.
Sa muse, dévoilant les secrets du destin,
Sur les coupables lance un terrible anathème
Et leur prédit le jour du châtement suprême.
Il leur montre les mots sur la muraille écrits!
Et, troublés dans leur âme, affolés, déjà pris
De l'épouvantement qu'au bord d'un gouffre sombre
On éprouve, attiré malgré soi par cette ombre,
Ils vont à cet abîme, à l'expiation
Dont le barde avait eu l'horrible vision!
Mais, hélas! à leur sort la patrie enchaînée
Tombe aussi, dans le gouffre avec eux entraînée.

* * *

O douleur! avoir vu, lorsqu'on était enfant,*)
L'aigle français planer, dans son vol triomphant,
Sur Vienne, sur Berlin, Moscou, Madrid et Rome,
Avoir vu tous les rois, tous les peuples qu'on nomme,
Défiler en cortège à la suite du char
Où passaient, acclamés, la France et son César;
Avoir été bercé par des chants de victoire,
Avoir vécu ces jours d'inoubliable gloire,
Avoir connu ce chef et ces fiers combattants.
Avoir vu ces combats des modernes Titans!...
Puis, après ces splendeurs, après l'apothéose,
La disparition tragique et grandiose
De l'aigle impérial qui semble, en s'abîmant,
Couvrir le monde entier de son rayonnement!

Avoir vu tout cela dans le passé sublime!
Et voir, au fond du gouffre entr'ouvert par un crime,
La France, ce géant aux éclairs dans les yeux,
Rouler avec le nain sombre, ignominieux!
Voir qu'il n'est rien resté, de cette France altière,
Qu'un cadavre couché sanglant dans la poussière
Et dont, comme un corps d'aigle attirant les corbeaux,
Les roitelets teutons s'arrachent les lambeaux!...

Oui, ce drame hideux accompli dans la fange,
Le poète le voit!... Et sa muse nous venge!
C'est un chant irrité qu'il entonne aujourd'hui,
Car il sent dans son âme, il sent gronder en lui,
Devant de tels bourreaux, devant de tels supplices,
La haine de ces rois, de ces peuples complices,
De ces preux embusqués, superbes d'avoir pris
Par trahison la France, et par la faim, Paris!

Ah! ces lâches succès de l'embûche et du nombre,
Triumphes de serpents qui se traînent dans l'ombre,
Victoires de bandits guettant au coin des bois,
Comme il les a flétris de sa puissante voix!
Au pilori honteux son vers vengeur les cloue;
Et les deux empereurs, flagellés sur la joue,
Le semblant de César et le faux Attila,
Tous les deux, côte à côte, il les a placés là,
Afin que, dans mille ans, après l'âge où nous sommes,
L'univers sache encore ce qu'ont fait ces deux hommes,

*) Zu diesen schönen, aber von unglaublicher Borniertheit zeugenden Versen vergl. das Buch von Koschwitz, Französische Volksstimmen während des Krieges 1870/71.

Tout ce que ces deux noms résument de douleurs,
Et ce qu'au genre humain ils ont coûté de pleurs!
Il les a cloués là, dans l'œuvre impérissable,
En les marquant au front du signe ineffaçable
Que portent à jamais, qu'ils soient rois ou bandits,
Ceux qu'en pleurant leurs fils les mères ont maudits!

* * *

Puis, sur Paris tombé qui résiste et qui lutte,
Ne pouvant accepter la honte de la chute,
Sur Paris plein encor de l'élan des combats,
Indigné qu'on le livre, indigné qu'on n'ait pas
Mieux guidé la valeur de son peuple stoïque,
Sur Paris égaré, mais toujours héroïque,
Il abaisse un regard de suprême pitié.
Ah! la fatale erreur, l'atroce inimitié
Qui, divisant un peuple en factions contraires,
L'un contre l'autre met le glaive aux mains des frères!
Oui, cela nous manquait! Il manquait, juste ciel!
Cet excès d'amertume à la coupe de fiel.
Il fallait que la France atteignît ce calvaire!

Alors monte une voix attendrie et sévère,
Dénonçant la vengeance et demandant pardon,
Pardon pour la cité laissée à l'abandon,
Pour ce Paris meurtri qui n'est plus qu'une plaie
Et que la France, hélas! a remis sur la claie!
Et ce cri de clémence, apaisant les rancœurs,
Dans leur œuvre de sang arrête les vainqueurs!

* * *

Les ans passent. Le temps, marcheur que rien n'arrête,
Sans pouvoir apporter l'oubli de la conquête,
Efface de nos champs les pas des étrangers
Et couvre de moissons les sillons ravagés.
Dans le recueillement la France se relève,
Elle reprend sa force et retrempe son glaive,
Non le glaive maudit des combats intestins.
Mais l'arme qu'au grand jour marqué par les destins
Pour punir l'oppresser on verra luire encore.
Le poète prédit cette nouvelle aurore;
Il sait que l'avenir vengera le passé.
Et, calme, confiant, par cet espoir bercé,
Mais las de ses longs jours, l'aïeul à tête blanche
Courbant son front pensif, vers l'infini se penche.
Il le sonde; il y voit, par-delà le tombeau,
Le pur rayonnement du vrai, du grand, du beau,
Dont il eut ce reflet qu'on appelle génie!

Et c'est là qu'il s'en va, sa tâche étant finie.

* * *

A pas silencieux, entendus de lui seul,
Le messager divin s'approche de l'aïeul,
Et, bas, lui murmure ces mots pleins de mystère
Que le ciel mande à ceux qu'il reprend à la terre.
Ainsi qu'un voyageur à son terme rendu,
Le poète sourit à l'appel attendu
Et, levant à demi sa tête vénérée,
Pour tous les siens en deuil, pour la France éplorée,
Dans un dernier regard mettant tout son amour,
Avec l'ange il monta vers l'éternel séjour.

Ce volume est admirablement édité, et Faustin l'a orné de douze superbes compositions.

Zeitschriftenschau.

Deutsche Litteraturzeitung 1895.

Nr. 29. J. Ries, Was ist Syntax? Marburg 1894. Die Untersuchung ist das Werk eines ungewöhnlich klaren und selbständigen Kopfes; sie verdient die aufmerksame Beachtung der Sprachforschung in allen ihren Formen. (Hartmann.)

Zeitschrift für das Realschulwesen.

XX, 4. A. Bechtel, Zur Lehre von der Übereinstimmung des participii passé.

Revue politique et littéraire 1895.

Nr. 14. J. Levallois, Souvenirs littéraires. — Nr. 15. J. Normand, Camille Doucet; E. Faguet, Outre-mer par P. Bourget. — Nr. 16. F. Sarcey, L'Ecole normale et la Revue bleue; J. du Tillet, La princesse de Bagdad de M. A. Dumas. — Nr. 17. J. Levallois, Souvenirs littéraires; G. Pellissier, Revue littéraire. — Nr. 18. G. Lanson, Balzac d'après sa correspondance.

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1895.

Nr. 5. V. Rossel, Histoire de la littérature française hors de France. Paris 1895. Besprochen von E. Frey-
mond [bedeutendes Werk, klar und anregend geschrieben];
H. Schneegans, Geschichte d. grotesken Satire. Straß-
burg 1894. Besprochen von L. Fränkel [ist von ganz
bedeutendem Werte für den Fortschritt der litterarhistori-
schen Wissenschaft]; Deschanel, Lamartine. Paris 1893.
Besprochen von W. Borsdorf [unerlässlich für jeden, der
sich eingehender mit Lamartine beschäftigen will].

Nr. 6. C. Voretzsch, Die französische Heldensage.
Heidelberg 1894 [dem Verfasser kann nicht immer beige-
stimmt werden. Rajna]; P. Lanéry d'Arc, Biblio-
graphie raisonnée et analytique des ouvrages relatifs à
Jeanne d'Arc. Paris, Techeuer. Frs. 30 [nicht zuverlässig
genug. Mahrenholz]; H. Taine, Les Origines de la
France contemporaine. Napoléon Bonaparte. Herausgegeben
von M. Hartmann. Leipzig 1894 [rühmenswert. Mah-
renholz].

Neuphilologisches Centralblatt 1895.

Nr. 7. Krefsnor, Studien über das moderne spani-
sche Drama. — Berichte aus den Vereinen. — Besprechungen
(A. Ohlert, Methodische Anleitung zum Unterricht im
Französischen. Hannover 1893. Derjenige, der sich mit der
neuen Methode vertraut machen will, findet an ihm einen
guten Führer. Becker) — Programmabhandlungen neu-
sprachlichen Inhalts 1894/95. Besprochen von R. Faust. —
Neue Erscheinungen. — Inhaltsangabe von Zeitschriften. —
Miscellen. — Französischer Ferienkurs in Paris. — Perso-
nalien.

Die Neueren Sprachen.

III, 3. J. Hengesbach, Der französische Unterricht
am preussischen Gymnasium nach der neuen Lehrmethode;
R. Kron, Die Methode Gouin. III. — Berichte (M. Tis-
sot, De l'Enseignement secondaire en France; P. Eyk-
man, Gouins System in Holland). — Besprechungen (O. Ul-
brich, Kurzgefasstes Übungsbuch zum Übersetzen aus dem
Deutschen in das Französische. Berlin 1890. Vollständig
der veralteten Methode angepaßt. Gundlach; P. Loti,
Aus fernen Ländern und Meeren. Herausgegeben von U. Co-
sack. Berlin 1895. Der Text für die Schule vielleicht
nicht ganz geeignet, der Kommentar eingehend und voll-
ständig. Gundlach; H. Taine, Voyage aux Pyrénées.
Herausgegeben von R. Faust. Berlin 1893. Vortrefflich
geeigneter Stoff, mit reichhaltigem und erschöpfendem Kom-
mentar. Gundlach; Halévy, L'Invasion. Bielefeld
1894. Ansprechende Auswahl, ausreichende Anmerkungen.
Lohmann; Staël, De l'Allemagne. Herausgegeben von
G. Franz. Bielefeld 1892. Interessanter Stoff, ausreichen-
der Kommentar. Lohmann). — Vermischtes.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Banner, M., Französische Satslehre. Bielefeld, Velhagen
und Klasing.

Banti, Ch., L'Amyntas du Tasse et l'Astrée d'Honoré
d'Urfé. Avec les meilleurs portraits du Tasse, les orne-
ments et les trois meilleures gravures de l'édition aldine
(1583) de l'Amyntas, les portraits d'Honoré d'Urfé, de la
bergère Astrée et un frontispice du roman français (édi-
tion de 1633). Paris, Bouillon. Frs. 3.

Bernardin, M., Un précurseur de Racine: Tristan l'Her-
mite, sieur du Solier (1601-1655). Sa famille, sa vie, ses
œuvres. Paris, Picard. Frs. 7,50.

Blondel, E., Phonologie mécanique de la langue française.
Paris, Guillaumin. Frs. 4.

Bourdeau, J., La Rochefoucauld. Paris, Hachette. Frs. 2.

Buffenoir, H., J.-J. Rousseau et ses visiteurs. Paris,
Hennuyer. Fr. 1.

Buschbrück, K., Die altfranzösischen Predigten des
heiligen Bernhard von Clairvaux. Bonner Dissertation.

Collignon, A., Diderot: sa vie, ses œuvres, sa correspon-
dance. Paris, Alcan. Frs. 3,50.

Coville, A., Les États de Normandie, leurs origines et
leur développement au XIV^e siècle. Paris, Picard. Frs. 7,50.

Delaite, J., Essai de grammaire wallonne. 1^{re} partie: Ar-
ticles, substantifs, adjectifs, pronoms et particules de la
langue wallonne. Liège, Vaillant-Carmanx.

D'Haussenville, Lacordaire. Paris, Hachette. Frs. 2.

Fröhlich, J., Garniers Institutio gallicae linguae (1558)
und deren Bearbeitung von Morlet (1593) mit Berücksich-
tigung gleichzeitiger Grammatiker. Programm Eisenach.

Fuhrken, E., De David li prophécie. Ein altfranzösisches
Gedicht aus dem 12. Jahrhundert. Zum ersten Male nach
den Handschriften herausgegeben. Hallenser Dissertation.

Herrenschwand, K., J.-B. Louis Gresset, sein Leben
und seine Werke. Züricher Dissertation.

Hosch, S., Französische Flickwörter. Ein Beitrag zur
französischen Lexikographie. I. Berliner Programm.

Jacquet, A., Le Sentiment national au XVI^e siècle.
Claude Seyssel. Paris.

Jahnow, Beobachtungen über La Fontaines Fabeln, mit
besonderer Berücksichtigung seines Verfahrens bei Ver-
wertung entlehnter Stoffe. I. Programm Strehlen.

Jeanroy-Felix, V., Nouvelle Histoire de la littérature
française pendant la Restauration. Paris, Bloud. Frs. 3,50.

Lanson, G., Histoire de la littérature française. 2^e édi-
tion, revue et corrigée. Paris, Hachette. Frs. 4.

Loth, J., Die Sprichwörter und Sentenzen der altfranzö-
sischen Fabliaux, nach ihrem Inhalt zusammengestellt. I.
Programm Greifenberg.

Lotsch, F., Über Zolas Sprachgebrauch. Greifswalder
Dissertation.

Maugras, G., Philosophenzwist. Voltaire und Rousseau,
übersetzt von O. Schmidt. Wien, Frick. M. 10.

Mettlich, J., Bemerkungen zu dem anglonormannischen
Lied vom wackeren Ritter Horn. Kieler Dissertation.

Mucha, O., Über Stil und Sprache von Philippe Desportes.
Rostocker Dissertation.

Musset, A Selection from the poetry and comedies of Al-
fred de Musset. Edited with an introduction and notes
by O. Kuhns. Boston, Ginn.

Osterhage, G., Bemerkungen zu Gregor von Tours klei-
neren Schriften. Berliner Programm.

Paris, G., La Poésie du moyen-âge. Leçons et lectures.
II^e série: La littérature française au XII^e siècle; L'esprit
normand en Angleterre; Les contes orientaux dans la li-
térature française au moyen-âge; La légende du mari aux
deux femmes; La parabole des trois anneaux; Siger de
Brabant; La littérature française au XIV^e siècle; La poésie
française au XV^e siècle. Paris, Hachette. Frs. 3,50.

Pech, R., Les Fâcheux de Molière comparés à son Misan-
thrope. Programm Königshütte.

Predigten des heiligen Bernhard in altfranzösischer Über-
tragung. Aus einer Handschrift der kgl. Bibliothek zu
Berlin herausgegeben von A. Schulze. Stuttgart, Lit-
terarischer Verein.

Prosallegenden, altfranzösische, aus der Handschrift
der Pariser Nationalbibliothek Fr. 818. Herausgegeben

- von A. Mussafia und Th. Gartner. I. Wien, Braumüller. M. 7.
- Reimann, A., Voltaires Mérope in deutscher Übertragung. Programm Wohlauf.
- Robert von Blois' sämtliche Werke. Zum ersten Male herausgegeben von J. Ulrich. Band III. Die didaktischen und religiösen Dichtungen Roberts von Blois. Nach der Arsenal-Handschrift. Berlin, Mayer u. Müller. M. 3.
- Rolland, R., Les Origines du théâtre lyrique moderne. Histoire de l'opéra en Europe avant Lully et Scarlatti. Paris, Thorin.
- Rudershausen, A., Pretiöse Charaktere u. Wendungen in Corneilles Tragödien. Programm Mainz.
- Simon, Ph., Jacques d'Amiens. Berliner Dissertation.
- Sporon, Jean Rotrou. En litteraer-historick studie. Udgivet af Kr. Nyrop. Kopenhagen. M. 3,75.
- Stappers, H., Dictionnaire synoptique d'étymologie française. 3^e édition. Paris, Larousse. Frs. 6.
- Stefan, A., Laut- und Formenbestand in Guillaumes li Clers' Roman Fergus. Programm Klagenfurt.
- Sticheler, E., Der Subjonctif in den verkürzten Sätzen des Französischen. Programm Stettin.
- Trommlitz, Die französischen „ui“-Perfekte aufser „poi“ (potui) bis zum 13. Jahrhundert einschliesslich. Programm Stralsund.
- Wechsler, E., Über die verschiedenen Redaktionen des Robert von Borron zugeschriebenen Graal-Lancelot-Cyclus. Halle, Niemeyer.
- Wendt, O., Encyclopädie des französischen Unterrichts. Methodik und Hilfsmittel für Studierende und Lehrer der französischen Sprache. 2. Auflage. II. Teil. Hannover, Meyer. M. 2.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

- Astor, J. J., Voyage en d'autres mondes. Roman traduit de l'anglais avec l'autorisation de l'auteur par M^{me} Marie Dronsart. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
- Bang, H., Tine. Roman traduit du danois par M. Prozor. Avec un frontispice de F. Thaulow. Paris, Savine. Frs. 3,50.
- Barbusse, H., Pleureuses. (Poésies.) Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Belliot, H., Le Roman d'une fée. Histoire surnaturaliste. Paris, Tresse et Stock. Frs. 3,50.
- Bentzon, Th., Jacqueline. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Bladé, J. F., Contes de la Gascogne. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Bonnières, R. de, Lord Hyland. Histoire véritable. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Charpentier, A., Le Roman d'un singe. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Clarens, J. P., Tête et cœur. Paris, Ollendorff. Frs. 3.
- Colleville, le vicomte de, et F. de Zepelin, Le Théâtre moderne en Danemark: Edouard Brandès. Paris, Savine. Frs. 3,50.
- Conteurs, les, russes modernes. Recueil de nouvelles. Traductions de M^{lle} Julie Zagoulaieff. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Coppée, F., Mon Franc-parler. 3^e série. (Juin 1894—Février 1895.) Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Decourcelle, P., Gigolette. Roman tiré de la pièce de MM. Pierre Decourcelle et Edmond Tarbé. Tome II. Amour de fille. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
- Desgrange, H., La Tête et les jambes. Paris, Imprimerie L. Pochy. Frs. 3,50.
- Ebner-Eschenbach, M. de, Ineffaçable. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Emery, R., En plein amour. Roman. Paris, Antony. Frs. 3,50.
- Gherasz, M., Mademoiselle Andrée. Dessins de Bourgonnier. Paris, Richard. Frs. 3.
- Gigieux, E., Les Troublants mystères. (Poésies.) Paris, Ollendorff. Frs. 2.
- Godard, A., Chantegrolle. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Gohier, U., L'Absolu. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.
- Lemaitre, J., Le Pardon. Comédie en 3 actes. Paris, C. Lévy. Frs. 2.
- Loti, P., Œuvres complètes de Pierre Loti. Tome V. Au Maroc. Le Roman d'un enfant. Le Livre de la pitié et de la mort. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
- Margueritte, P., Fors l'honneur. Paris, Chailley. Frs. 3,50.
- Melandri, A., Sélection naturelle. Roman humoristique. Illustrations de l'auteur. Paris, Antony. Frs. 3,50.
- Mélinette, R., La Saint-Valentin. Scènes londoniennes. Paris, Savine. Frs. 3,50.
- Méténier, O., Le 40^e d'artillerie. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Novalis. Les Disciples à Saïs et les Fragments de Novalis, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction par Maurice Maeterlinck. (Bruxelles), Paris, Nilsson. Frs. 4.
- Ohnet, G., Les Batailles de la vie. La Dame en gris. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Péladan, J., Diathèses de décadence. Psychiatrie. Le Septénaire des fées. I. Mélusine. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Pergola, J., Crime de mère. (Georges de Vény.) Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Pradel, G., Cadet Bambouche. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.
- Rousse, J., La Poésie bretonne au XIX^e siècle. Paris, Lethielleux. Frs. 3,50.
- Sales, P., Aventures parisiennes. La Malouine. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Saxebe, G., Autour d'une dot. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Scherer, E., Études sur la littérature contemporaine. Tome X. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Sicard, J., Théo et Madeleine. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.
- Silvestre, A., Le Passe-temps des farceurs. Paris, Librairie illustrée. Frs. 3,50.
- Tolstoï, L., Plaisirs cruels, contenant la Profession de foi de l'auteur. Traduit du russe par E. Halpérine-Kaminsky. Préface par Ch. Richet. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Torresani, Ch. de, Le Quart d'heure de grâce. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Wertheimer, E., Pensées et Maximes. Traduction de Marcellin, baron Grivot de Grancourt. Lettre-préface de François Coppée. Paris, Ollendorff. Frs. 3.

- Besthorn, R. O., Alexandre III et Nicolas II. Traduit du danois, par E. Marcussen. (Copenhague), Paris, Nilsson. Frs. 3.
- Cabrol, le Dr., Le Maréchal de Saint-Arnaud en Crimée. Avant-propos, mise en ordre et notes par Paul de Réglé. Paris, Tresse et Stock. Frs. 7,50.
- Chomtou, l'abbé, Saint-Bernard et le château de Fontaines-les-Dijon. Étude historique et archéologique. 3 vol. (Dijon), Paris, A. Picard. Frs. 15.
- Clerval, l'abbé A., Les Écoles de Chartres au moyen âge (du V^e au XVI^e siècle). Paris, A. Picard. Frs. 7,50.
- Coignet, M^{me}, La Réforme française. Débuts des guerres civiles. Catherine de Médicis et François de Guise. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
- Coville, A., Les États de Normandie, leurs origines et leurs développement au XIV^e siècle. Paris, (Impr. nationale). A. Picard. Frs. 7,50.
- Cruppi, J., Un Avocat journaliste au XVIII^e siècle. Linguet. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
- Delaborde, H., François, Jean de Joinville et les seigneurs de Joinville, suivi d'un catalogue de leurs actes. Paris, (Impr. nationale). A. Picard. Frs. 10.
- Ducor, H., Aventures d'un marin de la Garde Impériale, prisonnier de guerre sur les pontons espagnols dans l'île de Cabrera. Préface de M. Emile Cère. Paris, Guillaumin. Frs. 3,50.
- Dunand, Ph. H., Histoire de Jeanne d'Arc d'après les travaux les plus récents, suivie du décret de Rome qui la proclame vénérable, avec notes et pièces justificatives. Paris, Poussielgue. Frs. 6.
- Duplan, P., Lettres de Aimée Desclée à Fanfan. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Fantini des Odoards. Journal du général Fantin des Odoards. Étapes d'un officier de la grande armée, 1800 bis 1830. Paris, Plon. Frs. 7,50.
- Fonvielle, W. de, Le Siège de Paris vu à vol d'oiseau. Paris, Hetzel. Frs. 3.

- Grand-Carteret, J., Napoléon en images. Estampes anglaises. (Portraits et caricatures.) Paris, F. Didot. Frs. 5.
- Guibert, L., Nouveau recueil de registres domestiques limousins et marchois. Tome I. Paris, A. Picard. Frs. 7.
- Janssen, J., L'Allemagne et la Réforme, IV. L'Allemagne depuis le Traité de paix d'Angbourg. en 1555 jusqu'à la proclamation du formulaire de concorde en 1580. Traduit de l'allemand sur la 13^e édition par E. Paris. Paris, Plon. Frs. 15.
- Lavisse, E., Un Ministre. Victor Duruy. Paris, Colin. Frs. 2.
- Leblanc, W., Récits de ma vie d'aventures et de navigation. Souvenirs d'un vieux Normand. Paris, Plon. Frs. 7,50.
- Ledieu, A., Monographie d'un bourg picard. 5^e partie: Nouvelles et légendes recueillies à Demuin. Paris, A. Picard. Frs. 5.
- Martinet, A., Le prince impérial. 1856-1879. Paris, Chailley. Frs. 7,50.
- Moisant, J., Le Prince Noir en Aquitaine, 1355-1356-1362-1370. Paris, A. Picard. Frs. 6.
- Mortet, Ch. et V., La Science de l'histoire. Paris, A. Picard. Frs. 3.
- Mun, A. de, Discours et écrits divers du comte Albert de Mun, accompagnés de notices par Geoffroy de Grandmaison. Tome IV, 1888-1891. Tome V, 1891-1894. Paris, Pous-sielgue. Chaque vol., Frs. 4.
- Nénot, La Nouvelle Sorbonne. Paris, Colin. Frs. 3,50.
- Pasquier, Histoire de mon temps. Mémoires du chan-celler Pasquier. 2^e partie: Restauration, III. 1824-1830. Tome VI. Paris, Plon. Frs. 8.
- Petit-Dutaillis, Ch. Étude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187-1226) (thèse). Paris, Bouillon. Frs. 16.
- Quesvers, P. et H. Stein, Ponillé de l'ancien diocèse de Sens, publié d'après des manuscrits et des documents inédits. Paris, A. Picard. Frs. 20.
- Réveillère, le contre-amiral, Gaules et Gaulois. Paris, Fischbacher. Fr. 1.
- Ricaud, l'abbé L., La Bigorre et les Hautes-Pyrénées pendant la Révolution. La Révolution en Bigorre (1789-1790). Paris, Champion. Frs. 5.
- Routier, G., Les Droits de la France sur Madagascar. Paris, Le Soudier. Frs. 3,50.
- Routier, G., L'Histoire du Mexique. Le Mexique de nos jours. Renseignements économiques et messages présidentiels. Paris, Le Soudier. Frs. 3,50.
- Saige, G., Cartulaire de la Seigneurie de Fontenay-le-Marmion provenant des archives de Matignon, publié par ordre de S. A. S. le prince Albert I^{er}, prince souverain de Monaco. (Monaco), Paris, A. Picard. Frs. 10.
- Thirria, H., Napoléon III avant l'Empire. Tome I. Deuxième édition. Paris, Plon. Frs. 8.
- Bourget, P., Outre-mer. (Notes sur l'Amérique.) 2 vol. Paris, Lemerre. Frs. 7.
- Freson, J. G., A Londres pendant la „Saison“. (Note-book d'un étranger.) (Bruxelles), Paris, Fischbacher. Frs. 2.
- Frisch, R. J., Le Maroc. Géographie. Organisation politique. Paris, Leroux. Frs. 3,50.
- Loti, P., Jérusalem. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Vulpian, P., La Maison du Christ à Cayeux-sur-Mer. Étude de mœurs locales, suivie d'une notice historique et topographique sur Cayeux et son territoire. Paris, Flam-marion. Frs. 3,50.
- Allégret, P., Pasteur protestant et missionnaire catho-lique. Réponse au P. Marie-Antoine. Paris, Fischbacher. Fr. 1,25.
- Boutroux, E., De l'idée de la loi naturelle dans la science et la philosophie contemporaines. Cours de M. Émile Boutroux professé à la Sorbonne en 1892-1893. Paris, Alcan. Frs. 2,50.
- Esprit, l., nouveau dans le clergé, par X... Paris, Savine. Fr. 1.
- Gasparin, la comtesse Agénor de, La Femme et le mariage. Dédié aux jeunes femmes du monde. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

- Guerrier, P., Le Respect de la femme dans la société moderne. Paris, Savine. Fr. 1.
- Isaac, M., Le Crime de déicide et les juifs. Paris, Fisch-bacher. Fr. 1,50.
- Isaac, M., De Dieu et de l'âme. Preuves de leur existence et de l'immortalité de l'âme. Paris, Fischbacher. Frs. 2.
- Lang, le Dr. Les Émotions. Étude psychophysiologique. Traduit d'après l'édition allemande du Dr Kurella, par Georges Dumas. Paris, Alcan. Frs. 2,50.
- Perrin, L., La Mission chrétienne africaine. (Neuchâtel) Paris, Fischbacher. Frs. 1,50.
- Réville, J., Les Origines de l'épiscopat. Étude sur la formation du gouvernement ecclésiastique au sein de l'Église chrétienne dans l'empire romain (première partie). Paris, Leroux. Frs. 7,50.
- Travaux du Congrès de Montauban. 6^e assemblée gé-nérale de l'association protestante pour l'étude pratique des questions sociales, 13 et 14 novembre 1894. Paris, Fisch-bacher. Frs. 3.
- Van Biervliet, J. J., Éléments de psychologie humaine Cours professé à l'Université de Gand. (Gand.) Paris, Alcan. Frs. 8.

Personalnachrichten.

Am 12. Juni starb zu Neustrelitz, 79 Jahre alt, Pro-fessor Dr. Caesar Villatte, geb. 1816 in Neustrelitz, wo er lange Jahre hindurch als Lehrer am Collegium Carolinum gewirkt und seit 1884 im Ruhestand gelebt hat. Das Werk, das seinen Namen hauptsächlich bekannt gemacht hat, ist das von ihm mitbearbeitete: Encyclopädische Wörter-buch der französischen u. deutschen Sprache von K. Sachs und C. Villatte (Berlin, Langenscheidt). — Dasselbe, Hand- und Schulausgabe. — Ferner: Notwörterbuch der französischen und deutschen Sprache für Reise, Lektüre und Konversation. 3 Teile. — Parisismen. Alphabetisch ge-ordnete Sammlung der eigenartigen Ausdrucksweise des Pa-riser Argot. [Neuph. Centr.-Blatt.]

Abgeschlossen am 1. August 1895.

Anzeigen.

Bei der Auswahl für die französische und eng-lische Schullektüre bitte ich um freundliche Beachtung meiner

Prosateurs modernes,

von denen enthält

Band I. **De Phalsbourg à Marseille.** Aventures de deux enfants, bearbeitet nach G. Bruno's „le Tour de la France“ von H. Bretschneider. 3. verb. und mit einer Karte vers. Auflage. Preis kart. mit Wörterbuch M. 1,20.

Bruno's Werk hat in Frankreich eine ganz aufser-gewöhnliche Verbreitung gefunden, die ohne weiteres zur Herausgabe des Buches als Schullektüre an-geregt hat. Es dürfte schwerlich eine geeigneterer Lektüre gefunden werden. Dies beweisen auch die vielfachen Einführungen und anerkennenden Zu-schriften. Als Orte, wo es gelesen wird und gelesen worden ist, führe ich beispielsweise an: Berlin, Bremen, Dortmund, Elberfeld, Frankfurt, St. Gallen, Halle a. S., Kassel, Köln, Osnabrück, Rheydt, Solingen u. a.

Band II. **Choix des meilleurs contes à ma fille** par J. N. Bouilly. Bearbeitet von H. Bretschneider. Preis kart. mit Wörterbuch 1 M.

Die Auswahl, die Bretschneider getroffen hat, kann man nur gut heißen, da er die heute noch lesbarsten und geschmackvollsten Erzählungen zu

einem hübschen Bändchen vereinigt hat, in dem die Vorzüge des Bouilly'schen Stiles recht zu Tage treten, etc. In Summa eine für Mädchenschulen empfehlenswerte Ausgabe (Franco-Gallia.)

Band III. Récits et entretiens familiers sur l'histoire de France jusqu'en 1328 par Ernest Lavisse. Bearbeitet von H. Bretschneider. Preis mit Wörterbuch kart. 75 Pf.

Lavisse's Werk ist für die unterste Stufe des Geschichtsunterrichts geschrieben und übertrifft an Einfachheit und Kindlichkeit der Darstellung alle unter gleichen Absichten geschriebenen Werke, wie die von Duruy, Lamé-Fleury etc. Von verschiedenen Seiten ist schon auf die „récits“ als geeigneten Lesestoff für Anfänger hingewiesen.

Band IV. Contes modernes. A. Daudet, J. Lemaitre, J. Simon, Ph. Gille, J. Claretie, P. Bonnetain, L. Halévy. Mit erklärenden Anmerkungen herausgegeben von Dr. A. Krefsnier. Preis kart. 1 M.

Das Büchlein enthält lauter herzerfreuenden und für die Schule wertvollen Lesestoff . . . Die Fußnoten zeugen von hingebender Arbeit und richtigem Verständnis für die Bedürfnisse der Schule.

(Herrigs Archiv.)

Band V. La Bouillie de comtesse Berthe par Alexandre Dumas. Für den Schulgebrauch eingerichtet von H. Bretschneider. Preis broch. 35 Pf.

Band VI. Gutenberg par A. de Lamartine. Für den Schulgebrauch erklärt von H. Bretschneider. Preis broch. 25 Pf.

Band VII. Lettres de famille par M^{me} Z. Carraud. Für den Schulgebrauch bearbeitet von H. Bretschneider. Preis kart. mit Wörterbuch 1 M. 20 Pf.

„Die Einfachheit, Derbheit und Natürlichkeit dieser Briefe, die sich alle um die Lebensverhältnisse einer wackeren sich emporarbeitenden Familie drehen, und namentlich die verschiedenen jugendlichen Charaktere, die sich in ihnen entfalten und die vielfach mit der Wahl eines bürgerlichen Berufs beschäftigt sind, werden das Büchlein jedenfalls zu einer anziehenden und nützlichen Lektüre machen.“

Band VIII. Confidences d'un joueur de clarinette, par Erckmann-Chatrian. In gekürzter Form für den Schulgebrauch bearbeitet von H. Bretschneider. Broch. Mk. 0,60, kart. Mk. 0,80.

Bei dem litterarischen Ruf, den die Verfasser wegen ihrer vortrefflichen Schilderungen und wegen des gemütvollen Tones in ihren Erzählungen genießen, dürfte sich auch dieses Bändchen bald einen dauernden Platz in der französischen Schullektüre erobern.

Modern English Writers.

Band I. Alone in London, by Hesba Stretton. Für den Schulgebrauch herausgegeben von Dr. Hans Nehry. Mit Aussprache-Bezeichnungen. Preis broch. Mk. 0,75, kart. mit Wörterbuch Mk. 1,—.

Die vorliegende Erzählung bildet den Anfang einer Sammlung, die den Bedürfnissen des englischen

Unterrichts an Knaben- und Mädchenschulen Rechnung tragen soll. Das Stretton'sche Werkchen ist ausserordentlich geeignet, auf höheren Mädchenschulen den ersten zusammenhängenden englischen Lesestoff zu bilden, und ist deshalb schon viel im englischen Original in Deutschland gelesen worden.

Freiexemplare

stehen den leitenden Persönlichkeiten, Fachlehrern und Lehrerinnen an höheren Schulen und Privat-Anstalten auf Verlangen gern zu Diensten.

Beide Sammlungen werden fortgesetzt und sind mir Anerbietungen hierfür stets willkommen.

Wolfenbüttel 1895.

Hochachtungsvoll

Julius Zwissler.

= Geographische Hausbücher. =

Afrika.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 154 Abbildungen im Text, 12 Karten und 16 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 12 Mark oder in 10 Lieferungen zu je 1 Mark. „Man suchte bis jetzt vergeblich nach einem Werk, das diesem gleichkäme.“ („Allgemeine Zeitung“, München.)

Amerika.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers, Dr. E. Deckert und Prof. Dr. W. Kükenenthal. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 201 Abbildungen im Text, 13 Karten und 20 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark oder in 13 Lieferungen zu je 1 Mark. „Noch nie hat es ein Buch gegeben, aus dem man den Erdteil Amerika so klar und mit so guter Veranschaulichung hätte kennen lernen, wie aus dem vorliegenden.“ („Neue Preussische [Kreuz-] Zeitung“, Berlin.)

Asien.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 156 Abbildungen im Text, 14 Karten und 22 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark oder in 13 Lieferungen zu je 1 Mark. „Eine litterarische Erscheinung von ungewöhnlicher Bedeutung.“ („Deutsche Zeitung“, Wien.)

Europa.

Von Dr. A. Philippson und Prof. Dr. L. Neumann. Herausgegeben von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 166 Abbildungen im Text, 14 Karten und 28 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 16 Mark oder in 14 Lieferungen zu je 1 Mark.

„Dies Buch macht alle übrigen Geographien für den gebildeten Mann überflüssig.“ (Gerhard Bohlfs.)

Australien und Ozeanien.

Herausgegeben von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit ca. 160 Abbildungen im Text und vielen Karten und Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark. (Erscheint im Herbst 1895.)

Probehefte liefert jede Buchhandlung zur Ansicht. — Prospekte gratis.

Verlag des Bibliographischen Instituts in Leipzig.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsnier, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, daß alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsnier in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwissler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich.

Preis pro Semester M 4.

Inhalt.

Besprechungen und Anzeigen. Frankreich an der Zeitwende, Fin de Siècle. — Stier, Lehrbuch der französischen Sprache für höhere Mädchenschulen. I. — Feist, Lehr- und Lesebuch der französischen Sprache. I. — Koschwitz, Französische Volkstimmungen während des Krieges 1870/71.

Zeitschriftenschau.

Neue Erscheinungen. I. Philologie und Pädagogik. II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Miscelle (Paul Bourget à l'Académie française).

Vorlesungsverzeichnis.

Besprechungen und Anzeigen.

Frankreich an der Zeitwende, Fin de Siècle, von ***. Hamburg [1895], Verlagsanstalt und Druckerei A.-G. 395 Seiten. 8°. Preis Mk. 4.

Das Buch liest sich wie ein Roman, ist aber voll tiefsten Ernstes und trotz der leichten feuilletonistischen Form jedenfalls die Frucht gründlicher Studien. Daß der Verfasser oft die Parteibrille aufsetzt, — er steht offenbar auf agrarisch-christlich-konservativem Standpunkt, — beeinträchtigt den Wert der Darstellung selten, giebt ihr sogar mitunter einen eigenen Reiz (S. 109 ff.).

Der Verfasser beobachtet Frankreich seit Jahren und hat eine Menge interessanter Fakta gesammelt, die er geschickt in die Darstellung hineinflicht. So ist sein Buch ein echt französisches trotz der offenherzigen Feindseligkeit des Verfassers gegen das herrschende System. Er verwirft den auf den Grundsätzen der großen Revolution aufgebauten Neustaat, weil er alle Bürger in das Staatstriebswerk hineinzwängt und so die Vorstufe zum socialistischen Zukunftsstaat bildet (S. 55). Vor allem wendet er sich gegen die Mißgriffe, gegen die Wahl-schacherpolitik der Biedermänner vom Palais Bourbon und vom Luxembourg.

Besonders gelungen sind die Abschnitte über die auswärtige Politik und über Frankreichs Ausdehnungsbestrebungen, über das Kolonialreich, das immer noch den strebsamen Beamten und den Schützlingen der Machthaber als ergiebige Melkkuh gilt. Originell ist jedenfalls der Gedanke, daß einzelne Bestimmungen des 'Code Napoléon' an der stetigen Abnahme der Eheschließungen und der Geburten mit Schuld tragen (die Ehegesetze, Erbgesetze etc.). Aber unleugbar ist es, daß dieses allzulaut gerühmte Gesetzbuch der Bourgeoisie auf den Leib geschnitten ist und den wirtschaftlich Schwachen vor Ausbeutung nicht zu schützen vermag. Die französische Bourgeoisie ist überhaupt bei dem Verfasser des vorliegenden Buches recht schlecht angeschrieben: er hält sie für geldstolzer als das deutsche Protzenthum und meint, in Deutschland gelten Bildung und Herkunft mehr als jenseits der Vogesen (S. 105). Das ist lediglich eine Verallgemeinerung einzelner Wahrnehmungen¹⁾, und es wäre nicht zu verschweigen gewesen, daß gerade die Einwanderung von Osten her, — Rothschild, Hirsch, Reinach, Cornelius Herz, Oberndörffer, Bischoffsheim etc. etc. — die französische Bourgeoisie moralisch bedeutend verschlechtert hat. Der Mittelstand fehlt in der Darstellung ganz, der arbeitsame, betriebsame und sparsame, grundehrliche Stamm der künftigen kleinen

¹⁾ Dieser ganze Abschnitt zeugt von Voreingenommenheit. Der Verfasser ist offenbar wenig über Paris hinausgekommen und möchte die ungesunden Pariser Verhältnisse auf ganz Frankreich übertragen. Das ist grundfalsch! Referent kennt die französische Provinz genau, da er aus dem alten burgundischen Bürgertum stammt und rege Beziehungen zu einer zahlreichen Verwandtschaft sorgfältig hegt. In der Provinz und in dem kerngesunden Mittelstand sind die Wurzeln von Frankreichs Kraft.

Rentiers, und der ist für Frankreich sehr charakteristisch.

Einzelne Stellen des fesselnden Buches scheinen fast von anderer Hand herzuführen. Man wundert sich, neben gründlich durchgearbeiteten Angaben kühne Paradoxe zu finden, die geradezu die Lachlust reizen. So lesen wir im ersten Abschnitt, das Staatshaupt könne unbeschränkt über Staatsschatz, Armee und Beamtenheer verfügen; ferner schreibt der Anonymus, Grévy und Carnot hätten ihre Ministerien fortwährend den niedergestimmten Minoritäten entnommen. Er glaubt indessen so fest, die 1871 gewählte Nationalversammlung sei die einzige frei gewählte des ganzen Jahrhunderts, daß er es zweimal sagt: S. 25 und S. 99. Die Verdächtigung Burdeaus (S. 105) ist ganz ungerecht und nur damit zu verstehen, daß der Verfasser die Erörterungen nicht kennt, die sich an die Bewilligung eines Witwengehaltes für Frau Burdeau knüpften. Geradezu phantastisch ist der ganze Abschnitt über Ordenswesen und Ordensschwindel. Ist er wohl ernst gemeint? (S. 199 ff.)

Hier wirkt die Parteibrille sehr stark schwärzend.

Doch verschwinden diese einzelnen Flecken vor den glänzenden Eigenschaften der Gesamtdarstellung, insbesondere einzelner Abschnitte. Außer den obengenannten hebt Referent besonders hervor die gründliche Abfertigung des französischen Sozialismus und seiner Ableger S. 120 ff., die stellenweise pessimistisch karikierte, aber in ihren Hauptzügen richtige Kritik des Wahlwesens S. 159 ff. Sehr übersichtlich trotz des Zahlenmaterials ist die Behandlung des französischen Heeres (S. 213 ff.), bei welcher der genaue Effektivstand nach dem Staatsvoranschlag beizusetzen gewesen wäre. Nach dem 1895er Budget verhielt es sich folgendermaßen:

Nominaleffektiv 534 082 Mann.

Gensdarmen und Garde républicaine 25 863 „
559 945 Mann.

Hiervon ab die Beurlaubten, Kranken und dergl. 44 570 „

Nettoeffektiv 515 375 Mann.

Dazu kommen noch 140 525 Pferde. Diese Zahlen stimmen mit den S. 213 gegebenen nicht, ebensowenig die Ziffer für den Aufwand. Nach dem mir gedruckt vorliegenden Budgetentwurf für 1894 (401 Seiten. 4^o) betrug der

ordentliche Aufwand für Krieg in den letzten drei Jahren:

1892 : 645³/₈ Millionen.

1893 : 645,2 „

1894 : 633,7 „

Dazu kommen freilich für 91 Millionen militärische Ruhesoldungen. Die S. 214 gegebenen Aushebungsziffern kann Referent nicht kontrollieren. Unrichtig ist aber jedenfalls der vom Verfasser behauptete Gegensatz zwischen Republik und Heer. Der Militarismus ist lange nicht so entwickelt, wie bei uns, und der Offiziersstand ist in Frankreich keine hermetisch nach außen abgeschlossene Kaste, kein „modernes Rittertum“. Söhne von Volksschullehrern, gewöhnlichen Bauern findet man im französischen Offizierskorps, da dort nicht gefragt wird, wer der Kandidat ist oder von wannen er kommt, sondern was er in Saint-Cyr geleistet, welches „numéro de sortie“ er durch die Prüfung erlangt hat. Dagegen kann Referent alles, was S. 217 ff. über die Befreiungen von der Wehrpflicht gesagt ist, teils aus eigener Erfahrung, teils aus Vorkommnissen in seiner weitverzweigten Familie bestätigen. Die Herren Abgeordneten können taugliche Rekruten dauernd untauglich machen, wenn dieselben ihrem Freundeskreis angehören. Die S. 223 erwähnten Schülerbataillone sind meist eingegangen, die Zuchtlosigkeitsfälle so vereinzelt, wie etwa in Deutschland die Affäre der Feuerwerksschüler.

Von der Fremdenlegion giebt der Verfasser ein richtiges Bild. Sie wurde, wie teils ergänzend nachgetragen werden mag, durch Gesetz vom 21. März 1831 errichtet, und darf nach Absatz 13 der Verfassung von 1830 nur außerhalb Frankreichs Verwendung finden.¹⁾ Sie bestand ursprünglich aus zwei deutschen und je einem polnischen, spanischen, italienischen Bataillon, zählt seit 1873 zwei volle Regimenter, der Überzahl nach Leute deutscher Zunge. Der erste Oberst der Legion hieß Stoffel, dann 1837–40 von Meerscheid-Hüllessem, ein Namensvetter des nachmaligen Kommandeurs des 14. deutschen Armeekorps.

Die S. 257 ff. gegebenen Zahlen zum französischen Steuerwesen bedürfen mancher Ergänzung und Berichtigung. Im Jahr 1894 hatten die Steuerzahler und die Domänen 3439 Millionen aufzubringen, wovon das meiste

¹⁾ Trotzdem focht ein Teil der „Légion étrangère“ 1871 bei der Loirearmee, entgegen der Angabe S. 237.

auf indirekte Abgaben kommt, nämlich 2050 $\frac{1}{2}$ Millionen; dazu kommen noch Tabaks-, Pulver-, Zündhölzer-, Post-, Telegraphen- und Telephonmonopol.¹⁾ Der Franzose zahlt auf den Kopf 12,39 Franken direkter und 58,26 Franken indirekter Steuern (Deutschland: 7,28 und 17,86; England 13,51 und 39,56). Im Jahre vor dem siebenziger Krieg belief sich das ordentliche Budget erst auf 1621 Millionen; es hat sich demnach verdoppelt: Krieg, Unterricht, öffentliche Arbeiten²⁾ verschlingen immer gröfsere Summen, dazu kommen die ungeheueren Schuldzinsen und die Pensionslasten, und trotzdem scheint die Steuerlast nicht zu drücken, weil sie mit grossem Geschick sich den vielfältigen Äußerungen des wirtschaftlichen Lebens anschmiegt und anpaßt.

Welch reiches Beobachtungsmaterial dem ungenannten Verfasser zu Gebot stand, zeigt der hochinteressante Abschnitt, der den wunderlichen Titel führt „Religiöse und andere Regungen“ und auf alle möglichen Sekten eingeht. Lieber wäre uns eine geschichtliche Skizze des Verhältnisses zwischen Kirche und Staat gewesen, wie sie der Abschnitt II zu verheifsen schien, der Zustände der gallikanischen Kirche und namentlich des Verhältnisses der Konfessionslosen zu den noch katholisch gebliebenen Bürgern. Der Kultusaufwand zeigt, wie ernst es der französischen Republik mit dem Einhalten ihrer Verpflichtungen ist. Für „Curés, vicaires et desservants“ zahlte der Staat 1894 über 35 $\frac{1}{2}$ Millionen Gehälter, für den katholischen Kultus insgesamt über 42 Millionen.

Die Charakteristik des Parisertums und des Tout-Paris, des „Parisien parisianisant“ (S. 285 ff.) ist ausgezeichnet, ebenso die Skizze des Panamakrachs. Noch schärfer hätte betont werden können, daß die Urheber desselben keine Franzosen sind, sondern Angehörige der internationalen Börsengaunerbande, die leider deutsche Namen trägt, und daß zum Schaden der anständigen Juden dieser Skandal dem mächtigen französischen Antisemitentum bedeutend Vorschub geleistet hat. Das Vor-

dringen des Judentums in der französischen Armee hat den Fall Dreyfus gezeitigt, das Vordringen desselben Elements in der höheren Verwaltung die bekannten Wahlfälschungsprozesse in Toulouse und anderswo. Weshalb diese Strömung totschweigen, wenn man das Neuaufleben des Napoléons- und Jeanne d'Arc-Kultus so treffend zu deuten versteht (S. 344 ff.).

Es wäre der Mühe wert, das ganze Buch straffer zusammenzufassen und ihm eine logischere Anordnung zu geben, — man findet z. B. Ausführungen über die Einnahme der Kirchen und über Kirchenfabrikfonds in dem Panamakapitel; — ferner würden bei genauerer Durchsicht einzelne kleinere Versehen schwinden.¹⁾ Aber auch in gegenwärtiger Gestalt ist das Werk des ungenannten konservativen Journalisten eine wertvolle Urkundensammlung über die „Fin-de-Siècle“-Franzosen, welche trotz mancher Phrasen volle Beachtung verdient.

Freiburg i. Br.

JOSEPH SARRAZIN.

Georg Stier, Lehrbuch der französischen Sprache für höhere Mädchenschulen. Erster Teil. Unterrichtsstoff für die sechste Klasse. Leipzig 1895, Brockhaus. 120 S. M. 1,50.

Stiers Buch beruht auf den Bestimmungen des preussischen Unterrichtsministeriums vom 31. Mai 1894. Er hält sich da zuerst an die Forderung einer planmäßigen Einübung der fremden Laute in einem kurzen propädeutischen Kursus. Den Ausdruck „planmäßig“ legt er so aus, daß die Laute nach einer bestimmten Reihenfolge nacheinander durchgenommen werden sollen, sodaß ein Laut soweit irgend möglich nicht eher auftritt, als bis er eingeübt ist, resp. eingeübt wird. Danach verwirft er den Beginn mit zusammenhängenden Lestücken ebenso wie die Einübung an sogenannten Musterwörtern und fängt mit kleinen Dialogen an, die sich an die betreffenden Laute, wie er meint, anschließen. Es kann hier nicht meine Aufgabe sein, meine Stellung zu diesen

¹⁾ Die S. 258 angegebenen Ziffern eines Reinertrags des Tabaksmonopols von 300 Millionen bei einem Verkaufserlös von 376 Millionen ist schwerlich richtig.

²⁾ Ordentliches Budget für öffentliche Arbeiten 1892: 78, für 1893: 79 Millionen; außerordentliches, 1892: 123, 1893: 145 $\frac{1}{2}$ Millionen. Im ganzen wurden seit 1871 für Bauten 5 $\frac{1}{2}$ Milliarden außerordentliche Ausgaben bewilligt. Das Unterrichtsbudget 1894 erreichte die Summe von 190 Millionen.

¹⁾ Ein sehr grober Geschichtsschnitzer ist die Verwechselung von Collot d'Herbois mit dem Großvater Carnots (S. 149). Das Konkordat wurde nicht 1804, sondern 1801 geschlossen (Loi Organique du 18 Germinal. An X). Der Verfasser schreibt durchgängig Lalsation statt Lalsisation. Die Namen Choiseul, Greffulhe, Fournier, Soubeyran sind verdruckt.

Punkten darzulegen und sie auf ihre Berechtigung zu untersuchen, nur will ich auf einen Widerspruch in der praktischen Durchführung des Grundsatzes aufmerksam machen, eines Grundsatzes, der freilich durch die Hinzufügung „soweit irgend möglich“ von vornherein eingeschränkt ist. Ja, soweit irgend möglich! Der Verfasser muß selbst einsehen, daß eine strenge Durchführung nicht möglich ist. Man sehe sich nur gleich die ersten Lektionen an: in Lekt. 1 ‚papa‘, in 2 ‚Paul‘ und ‚beau‘; die recht schwierigen Laute ‚p‘ und ‚b‘ sind noch nicht geübt, kommen auch erst viel später daran; desgleichen Lekt. 3 ‚fruit‘, 4 ‚Eugénie‘; von ‚g‘ ist noch gar nicht die Rede. Nebenbei sei bemerkt, daß die Vokale in ‚Paul‘ und ‚le‘ nicht geschlossen sind. Störend sind in Lekt. 16 die Bindebogen; bei dem Beginn mit dem Laut, den der Verfasser selbst verlangt, sind sie auch gar nicht nötig. Im übrigen verdient die Bearbeitung der Vorschule wie des Elementarbuches alle Anerkennung, nur gefällt mir nicht, daß das eigentliche Verbum, der Träger der Sprache, erst in Lekt. 13 auftritt. Dadurch, daß vorher nur die Hilfsverben ‚avoir‘ und ‚être‘ vorkommen, werden Sätze und Fragen im Anfang doch noch einförmiger, als wenn, wie er bei Beginn mit zusammenhängenden Stücken tadelt, nur in der dritten Person gefragt wird.

Im zweiten Teile, der Grammatik, giebt er, im Widerspruch mit seiner in der Vorrede ausgesprochenen Ansicht, zuerst theoretische Erörterungen über die Entstehung der Laute nebst einem Vokaldreieck. Dabei finden sich einige Unebenheiten im Ausdruck. Er sagt: „Verbindet man einen dunkeln Vokal mit dem entsprechenden hellen, so entstehen Mischlaute.“ Welcher Art diese Verbindung ist, bleibt dunkel. Bei der Vergleichung von französisch ‚long‘ und deutsch „lang“ meint er, wenn man im deutschen „lang“ den Nasenlaut fortklingen lasse und plötzlich die Nase verschließe, so verstumme in demselben Augenblick der nasale Vokal; im Deutschen ist es aber gar kein nasaler Vokal, sondern ein Nasalkonsonant; er sage also lieber „Nasallaut“. Wenn man die Zungenspitze gegen die oberen Schneidezähne „drückt“, giebt es keinen Reibelaut, sondern es entsteht ein Verschluss. Ferner sagt er, ‚b‘ und ‚p‘ heißen Augenblickslaute, weil der Durchbruch plötzlich geschieht. Nein, Augenblickslaut ist Gegensatz

zu Dauerlaut. Bei dem Kapitel von der Betonung erklärt er, bei Personennamen betone man öfter die vorletzte Silbe. Man? Ja, die Deutschen. Ungenau ist der Ausdruck, daß man den Superlativ durch Vorsetzung des Artikels vor den Komparativ bilde. Man vergleiche z. B. ‚mon meilleur ami‘. Richtiger ist es, zu sagen: Im Französischen ist der Superlativ verloren gegangen und wird durch den Komparativ ersetzt. Doch das sind lauter Kleinigkeiten, die bei einer zweiten Auflage leicht zu bessern sind. Sie thun dem Wert des Buches im übrigen keinen Eintrag; dasselbe wird für seinen Zweck mit Vorteil zu benutzen sein.

Weilburg.

A. GUNDLACH.

Sigmund Feist, Lehr- und Lesebuch der französischen Sprache für praktische Ziele. Mit Rücksicht auf die konzentrierende Unterrichtsmethode bearbeitet. I. Unterstufe. Halle 1895, Waisenhaus. Preis M. 1,50.

In der Vorrede setzt der Verfasser seine Methode auseinander; heutzutage hat ja jeder, wenigstens theoretisch, seine eigene Methode. Wenn man genauer hinsieht, dann bleibt nur gar zu oft nicht viel Eigenes übrig. Die erste der Forderungen des Verfassers ist, daß der Lesestoff ausschließlich aus zusammenhängenden Lesestücken bestehen soll. Einverstanden. Der zweite Punkt betrifft die Sprechübungen. Mit der aufgestellten Reihenfolge der bei der Durchnahme eines Stückes vorzunehmenden Thätigkeiten bin ich nicht ganz einverstanden: Lesen, Übersetzen u. s. w. Das Lesen darf entschieden nicht das erste sein, sondern das Hören, sodann Nachsprechen ohne Buch, wie übrigens der Verfasser später selbst wünscht. Das Lesen aus dem Buche darf erst eintreten, wenn die Aussprache vollständig sicher eingeübt ist. Dann meint er, es sollte den Sprechübungen stets ein, wenn auch geringer, Teil der Stunde gewidmet werden. Das ist zu bescheiden; nicht ein geringer, sondern ein möglichst großer Teil der Stunde ist dazu zu verwenden, ja, das Deutsche ist so viel als thunlich zu vermeiden. Auch hinsichtlich der schriftlichen Arbeiten verlangt er wohl zu wenig; er will dieselben auf die bloße Niederschrift eines durchgenommenen Lesestückes oder einzelner Teile desselben und geringe Variationen dieses Stoffes beschränken. Ich

kann hier nicht genauer auf diesen Punkt eingehen; ich verweise auf Walters Vortrag über diesen Gegenstand in Karlsruhe. Den Übersetzungsübungen aus dem Deutschen ins Französische räumt der Verfasser einen großen Platz ein, da er sie „im Interesse der sicheren grammatischen Schulung“ für nötig hält. Es ist merkwürdig, wie schwer diese tief eingewurzelte Ansicht auszurotten ist. Die Herren sollen es doch nur einmal ohne die Übersetzung versuchen! Wenn sie grammatische Sicherheit, d. h. so einigermaßen, bei ihren Schülern erzielt haben, so schreiben sie diesen Erfolg dem Übersetzen zu, aber sehr mit Unrecht; ohne dasselbe läßt sich diese Sicherheit viel leichter und in höherem Maße erreichen. Doch mit der Theorie ist hier nichts gethan, man muß es probieren. Aber auch hier gilt bei vielen das Wort: „Ich kenne die neue Methode zwar nicht, aber ich mißbillige sie.“

Lautschrift hält der Verfasser für ebenso entbehrlich wie einen phonetischen Vorkursus. Ich weiß nicht recht, was er unter letzterem versteht. Wenn er theoretische, wohl gar systematische Erörterungen meint, so wird man mit ihm einverstanden sein. Allein lautliche, sogenannte Artikulationsübungen halte ich doch für sehr nötig, und die gerade scheint er nicht zu wollen, wie sich daraus ergibt, daß er nicht mit den Lauten, sondern mit den Buchstaben beginnt. Daß die beiden Begriffe wieder einmal verwechselt werden, zeigt sich gleich auf der ersten Seite, wo von „stummen Lauten“ die Rede ist. Daß sich die Aussprachelehre auf verschiedene Lektionen verteilt, versteht sich nach Ploetz' Vorgang von selbst. Was er in Lekt. 3 mit der hellen Aussprache der Nasale ‚en‘ und ‚an‘, welche er verlangt, eigentlich meint, verstehe ich nicht recht. Lekt. 5 redet er von einem „gehauchten“ ‚h‘, das nicht ausgesprochen wird. Das ist ein Widerspruch, wenn er auch bloß Übersetzung von ‚aspirée‘ sein soll.

Die durchweg zusammenhängenden Lesestücke sind für ihren Zweck recht passend zusammengestellt. Es folgt dann nach jedem Stück die Anordnung des daraus gewonnenen grammatischen Stoffes, dann ein grammatisches ‚Exercice‘, wie z. B. „Traduis: sie essen, sie spielen, sie bleiben“ u. s. w. Diese geisttötende Formenreiterei soll jedenfalls zur Erreichung der grammatischen Sicherheit dienen. Daran schließt sich eine ‚Conversation‘, d. h. franzö-

sische Fragen, welche sich an den Inhalt des Stückes anschließen. Meine Meinung darüber will ich hier nicht noch einmal wiederholen. Den Schluß jeder Lektion bildet ein ‚Thème‘, d. h. deutsche Einzelsätze, die nicht den geringsten Zusammenhang unter einander haben. Ich will keine einzelnen Beispiele anführen; ein Blick in jede beliebige Lektion wird leicht von der Richtigkeit des Gesagten überzeugen. Aber auch das Deutsch dieser Einzelsätze ist vielfach sehr anfechtbar. Ich greife aufs Geratewohl heraus: S. 17: „Meine Schwestern haben mir gesagt zu Hause zu bleiben; sie geben heute Thee ihren Freundinnen.“ Ist der Inhalt dieses Satzes schon außerordentlich interessant, so ist es die Form noch mehr. Dazu steht noch fast bei jedem Wort eine die französische Stellung angegebende Zahl. Unklar ist es mir, wie der Schüler zu einer nur annähernden Selbständigkeit in Ausdruck und Satzbau gelangen soll, wenn selbst im ‚Thème‘ der letzten Lektion die Wortstellung noch fortwährend durch Zahlen angegeben wird. Daß das unbetonte Pronomen z. B. vor dem Verbum steht, muß der Schüler doch aus seinen französischen Stücken und durch die beständigen Sprechübungen nach und nach gemerkt haben; durch die deutschen Sätze und Zahlen wird auch hier keinerlei Sicherheit erreicht. Das scheint der Verfasser auch selbst eingesehen zu haben, sonst hätte er nicht immer wieder die Hilfe gegeben.

Der zweite Teil des Buches besteht aus einem Lesebuch; gegen die Auswahl der Stücke ist nichts einzuwenden. Der dritte Teil, die systematische Grammatik, fordert zu keiner besonderen Besprechung heraus, da sie sich vom Hergebrachten nicht wesentlich unterscheidet.

Weilburg.

A. GUNDLACH.

E. Koschwitz, Französische Volksstimmungen
während des Krieges 1870/71. 2. Auflage.
Heilbronn 1894, Salzer. 138 S. 8°. M. 1,50.

Durch Sarcey's ‚Siège de Paris‘ und D'Hérisson's ‚Journal d'un Officier d'ordonnance‘ sind auch weitere Kreise über die Stimmungen, welche 1870/71 die Franzosen gegen die „teutonischen Eindringlinge“ hatten, belehrt worden; Koschwitz, der eine für einen Universitätsprofessor geradezu erstaunliche Belesenheit auch in der allerneuesten Litteratur besitzt, hat nicht nur aus den eben angeführten Werken, sondern

auch aus Romanen, Zeitschriften und Zeitungen ein vollständiges Bild jener gehässigen, einer großen Nation unwürdigen Gesinnungen zusammengestellt, wie sie die Franzosen, besonders nach den ersten Niederlagen und nach Sedan, gegen die Deutschen hegten. Es ist geradezu empörend, wie die Dummheit und blinde Fanatik des gemeinen Volkes gegen unsere Truppen gehetzt worden ist, wie aus feigen Meuchelmördern im Auge unserer Nachbarn Helden wurden, wie alle Menschlichkeit systematisch erstickt wurde und elende Revanchegelüste künstlich großgezogen werden. Man könnte, wenn man die stets ihrer Quelle nach angeführten Ausbrüche wildesten Völkerhasses liest, an dem französischen Volke verzweifeln. Glücklicherweise ist das, was Koschwitz anführt, vielfach, ja größten Teils, das wüste Gewäsch von Zeitungsschreibern und Romanverfassern, die, auf die im Aufruhr befindlichen Volksleidenschaften bauend, billigen und metallreichen Ruhm erwerben wollen, und wenn wir auch weit entfernt sind, den Einfluss der Presse auf das Volk unterschätzen zu wollen, so können wir doch versichern, daß die gebildeten Kreise Frankreichs eben — gebildeter denken. Nichtsdestoweniger ist Koschwitz' Buch ein ernstes Warnungszeichen und lehrt uns den Blick fest und unverwandt auf den hitzigen Nachbar richten; in diesem Sinne ist es eine patriotische That und verdient, allgemein bekannt zu werden. Wenn sich doch jemand fände, der es in das Französische übersetzte; die Leser jenseits der Vogesen könnten manche heilsame Lehre daraus ziehen im Interesse ihres Vaterlandes und der Menschlichkeit!

Cassel.

A. KRESSNER.

Zeitschriftenschau.

Herrigs Archiv für das Studium der neueren Sprachen.

Band 95, Heft 1 u. 2. A. Tobler, Julius Zapitza †. — Abhandlungen: V. Ryssel, Syrische Quellen abendländischer Erzählungsstoffe. IV; L. Stiefel, Über das Schwankbuch 'Schertz mit der Warhey'; H. Henkel, Goethes satirisch-humoristische Dichtungen epischer, gemischter und rein lyrischer Gattung; G. Schmilinsky, Triomphe d'Argent. — Kleine Mitteilungen (J. Schmidt, Zum Andenken an Adalbert Hoppe; S. Napier, Eine weitere mittelenglische Übersetzung der Disticha Catonis; E. Köppel, Spenser's Blatant Beast; J. Zapitza, Zum Märchen vom Tanze des Mönches im Dornbusch). — Bearbeitungen und kurze Anzeigen (Huguët, E., Étude sur la syntaxe de Rabelais, comparée à celle des autres prosateurs de 1450 à 1550. Paris 1894. Löst seine Aufgabe trotz des gewaltigen Umfangs nicht in befriedigender Weise. Stimming; E. Walther, Wissenschaftliche Fortbildungsblätter für Lehrende und Lernende der fran-

zösischen Sprache. Serie I. Stuttgart 1895. Empfehlenswert. Tobler, L. Crouslé, Fénelon et Bossuet. I. II. Paris 1894. Fleißig, gut geordnet, aber wenig Neues bietend. Mahrenholtz; Bahlsens und Hengesbachs Schulbibliothek. V. La Navigation transatlantique et les Navires à Vapeur, par M. Demoulin. Herausgegeben von G. van Muyden. VII. Lectures sur les principales Industries industrielles et les principales Industries, par P. Maigne. Herausgegeben von Görlich. IX. Le Théâtre français sous Louis XIV, par E. Despois. Herausgegeben von G. Erzgräber. Die Bändchen sind stofflich für die Schule ungeeignet, Kommentar ist angemessen und fleißig bearbeitet. Speyer). — Programmenschau.

Zeitschrift für romanische Philologie.

Band 19, Heft 3. W. Meyer-Lübke, Zur Syntax des Substantivums; G. Baist, Arthur und der Graal; Th. Braune, Neue Beiträge zur Kenntnis einiger romanischer Wörter deutscher Herkunft; H. Suchier, Der musikalische Vortrag der Chanson de geste; C. Friesland, Die Quelle zu Rustebuefs Leben der heiligen Elisabeth; W. Rudow, Neue Beiträge zu türkischen Lehnwörtern im Rumänischen; J. Ulrich, Fiore di Virtù. — Vermischtes (Enne in der altfranzösischen Stephansepistel; G. Cohn, Mauvais; J. Ulrich, Die -s'-lose Form der 1. Plur. im Altoberengadinischen, bzw. Provenzalischen und Normannischen). — Besprechungen.

Neuphilologisches Centralblatt.

IX, N. 9. Sandmann, Voltaire's «L'Orphelin de la Chine» und Murphy's «The Orphan of China». — Berichte aus den Vereinen. — Besprechungen (O. Ulbrich, Kurzgefaßte französische Schulgrammatik. Berlin 1894. Verdient uneingeschränktes Lob. Weifs; A. Theuriet, La Princesse Verte. Herausgegeben von E. Rolf. Leipzig 1894. Stoff für die Schule nicht passend, die Anmerkungen fleißig und richtig. Weifs*); H. Müller, Der französische Unterricht am deutschen Gymnasium. Heidelberg 1894. Sehr lesenswerte Schrift. Becker; Borinski, Grundzüge des Systems der artikulierten Phonetik. Stuttgart 1893. Sehr lehrreich. — Programmabhandlungen neusprachlichen Inhalts. Schuljahr 1894/95. Besprochen von R. Faust. — Neue Erscheinungen. — Inhaltsangabe von Zeitschriften. — Miscellen (Césaire Villatte †). — Personalien.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

Band XIII, Heft 4. Referate und Rezensionen: W. Meyer-Lübke, Grammatik der romanischen Sprachen. II. Formenlehre. Leipzig 1894. Zahlreiche Randbemerkungen zu dem verdienstlichen Werke, durch D. Behrens; H. Pipping, Die Lehre von den Vokalklängen, u. d. selbe, Über die Theorie der Vokale. Allen, die sich mit Phonetik beschäftigen, auf das angelegentlichste empfohlen. Wagner; A. Schulze, Predigten des heiligen Bernhard in altfranzösischer Übertragung aus einer Handschrift der königl. Bibliothek zu Berlin. Tübingen 1894. Dankenswerte Ausgabe; Referent giebt zahlreiche Zusätze und Randglossen. Buscherbruck; A. Benecke, Französische Schulgrammatik. Ausgabe B. Kurzgefaßtes Lehrbuch. I. Teil. Dritte revidierte Auflage. Potsdam 1894. Entspricht in keiner Weise den Anforderungen, welche man gegenwärtig an ein französisches Lehrbuch stellen muß. Block; Stein, Lehrgang der französischen Sprache im Anschluß an die Lehrpläne vom Jahre 1891. Aachen 1893. Ungeeignet. Roeth; R. Kron, Guide épistolaire. Karlsruhe 1893. Wohl brauchbar. De Beaux; Ploetz-Kares, Schulgrammatik der französischen Sprache in kurzer Fassung. 2. Auflage. Viele wichtige Verbesserungsvorschläge von Ayméric; Dickmann's Französische und Englische Schulbibliothek. Reihe B. 22. Augier-Sandeau, Le Gendre de Monsieur Poirier. Herausgegeben von J. Sarrazin. 23. Sandeau, Mademoiselle de la Seiglière. Herausgegeben von J. Sarrazin. A. 69. Conteurs modernes. Ausgewählte Erzählungen

*) Weifs bezeichnet Theuriet als „Litteraten zehnten oder elften Ranges“; wer das sagt, kennt Theuriet eben nicht. (Red.)

von Simon, Theuriet, Moret, Richepin, Révillon. Herausgegeben von J. Sarrazin. Vortreffliche Ausgaben. Sol-dan; H. Quayzin, *Premières Lectures dédiées aux classes moyennes des écoles supérieures de jeunes filles*. 2. Auflage. Stuttgart 1891. Hübsche, reizvolle Sammlung. Dörr; E. Zola, *Lourdes*. Paris 1894. Großartiges Werk. Netto; G. Ohnet, *La Dame en gris*. Paris 1895. Kann einen hervorragenden Platz auf dem Gebiete der Unterhaltungslitteratur beanspruchen. Netto; Gyp, *Tante Joujou*. Paris 1893. Zart empfundene Schilderungen der innersten Gefühlsregungen des menschlichen Herzens. Mahrenholtz; A. Jacot, *Vingt ans après*. Straßburg 1894. Verdient Lob wegen seines mannhaften Auftretens gegen die chauvinistische Verhöhnung. Mahrenholtz. — Miscellen. — Novitäten-Verzeichnis.

Die Neueren Sprachen.

Band III, Heft 4. R. Kron, *Die Methode Gouin*, IV; Ph. Aronstein, *England um die Mitte des 18. Jahrhunderts*. Ein Beitrag zur Kulturgeschichte. — Berichte (M. Tissot, *De l'Enseignement secondaire en France*. Fin). — Besprechungen (J. d'Escolaux, *A travers mes manuscrits*. Paris 1894. Angenehme französische Causerien, ohne wissenschaftlichen Wert. Lohmann). — Vermischtes.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie. N. 93. Lystoyre et la vie de Saint-Genis. Nach der einzigen bekannten Handschrift zum ersten Male veröffentlicht von W. Mostert und E. Stengel. Marburg, Elwert. M. 3,20.

Bartsch, K. *Chrestomathie de l'ancien français (VIII^e u. XV^e siècles)*, accompagnée d'une grammaire et d'un glossaire. 6^e édition par A. Horning. Leipzig, Vogel. M. 10.

Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie, veröffentlicht von E. Ebering. Romanische Abteilung. III. Jacques d'Amieus von Philipp Simon. Berlin, Vogt. M. 1,80.

Börner, O. *Lehrbuch der französischen Sprache*. Mit besonderer Berücksichtigung der Übungen im mündlichen und schriftlichen freien Gebrauch der Sprache. Ausgabe B. Für höhere Mädchenschulen. 1. Teil. Stoff für das erste Unterrichtsjahr. Leipzig, Teubner. M. 1,20.

Ducotterd, X., u. W. Mardner. *Lehrang der französischen Sprache*. II. Teil. 3. Auflage. Frankfurt a/M., Jügel. M. 3.

Durand, L., u. M. Delanghe. *Konversationsunterricht im Französischen*. Für die französische Konversationsstunde nach Hölzels Bildertafeln bearbeitet. Band II (Stadt, Wald, Hochgebirge, Bauernhof). Gießen, Roth. M. 1,20.

Frings, J. *Leichte französische und deutsche Gespräche für das tägliche Leben junger Mädchen*. Zum Gebrauch in Töchterschulen. Durchgesehen und verbessert von M. Kuttner. 9. Auflage. Berlin, Hayn. M. 1,20.

Groth, E. *Studienreisen und Reisestipendien für Neuphilologen*. Leipzig, Fock. M. 0,60.

Kahle, W. *Französisches Lesebuch für Lehrer- und Lehrerinnen-Seminare mit erklärenden Anmerkungen und biographischen Notizen*. 3 Teile. Cöthen, Schulze. M. 5.

Kron, R. *Le petit Parisien*. Pariser Französisch. Ein Fortbildungsmittel für diejenigen, welche die lebende Umgangssprache auf allen Gebieten des täglichen Verkehrs erlernen wollen. Karlsruhe, Bielefeld. M. 1,90.

Meissner, F. *Sully-Prudhomme. Eine litterar-historische Studie*. Programm. Basel, Schwabe. M. 1,20.

Meyer, G. *Neugriechische Studien*. IV. Die romanischen Lehnworte im Neugriechischen. Wien, Tempsky. M. 2,20.

Neufeld's Sprachführer. Französisch. Enthaltend die Hauptregeln der Aussprache und französischen Grammatik, sowie eine reiche Sammlung von nützlichen Gesprächen, nebst eingeordnetem systematischen Vokabular. Von B. Klein. 3. Auflage. Berlin, Neufeld u. Henius. M. 1,50.

Neufeld's neue fremdsprachliche Taschenwörterbücher. Französisch-Deutsch und Deutsch-Französisch. Von B. Klein. 5. Auflage. Berlin, Neufeld u. Henius. M. 2.

Schmitz, B. *Deutsch-französische Phraseologie, nebst einem Vocabulaire systématique*. 11. Auflage. Berlin, Langenscheidt. M. 2,50.

Tappolet, E. *Die romanischen Verwandtschaftsnamen*. Mit besonderer Berücksichtigung der französischen und italienischen Mundarten. Straßburg, Trübner. M. 6.

Weiß, M. *Französische Grammatik für Mädchen*, 2. Teil. Oberstufe. 2. Auflage. Paderborn, Schöningh. M. 2.

Weitzenböck, G. *Lehrbuch der französischen Sprache*. II. Teil. Wien und Prag, Tempsky. (Leipzig, Freytag.) M. 2,50.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Amicis, E. de, Emmanuel Philibert à Pignerol. Traduction autorisée de M. E. (Genève) Paris, Schlachter. Frs. 2,50.

Auteurs célèbres. Nos 265 à 280. Paris, Flammarion. Chaque vol. Fr. 0,60.

Boccace, Contes (268).

Bosquet, E. *Le Roman des ouvrières* (276).

Cahu, Th. *Combat d'amours* (279).

Conturier, C. *Le Lit de cette personne* (271).

Laurent, A. *La Bande Michelin* (278).

Le Roux, H. *L'Attentat Sloughine* (272).

Mendès, C. *L'Enfant amoureux* (266).

Méténier, O. *La Grâce* (270).

Moulin, M., et P. Lemonnier, *Aventures des Mathurins* (267).

Paz, M. *Trahie* (265).

Perret, P. *La Fin d'un viveur* (277).

Pradels, O. *Les Amours de Bidoche* (274).

Vautier, C. *Femme et prêtre* (269).

Veber, P. *L'Innocente du logis* (280).

Xanrof, Juju (273).

Avennier, L. *Puisque l'oiseau chante... Poésies (Les Images. L'Âme recueillie. Du Gris au Rose. Le Cahier de route)*. 2^e édition. (Lausanne) Paris, Schlachter. Frs. 4.

Bauer, H. *Mémoires d'un jeune homme*. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Bentzon, Th. *Geneviève Delmas*. Paris, Hetzel. Frs. 3. La première édition a paru en 1893.

Berkeley, Ch. de. *Instincts du cœur*. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Berthaut, Léon L. (Jean de La Hève), *Poèmes des soirs*. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.

Bringer, R. *La Chemise de M^{me} Crapulot Roman de mœurs légères*. Paris, Antony. Frs. 3,50.

Brisson, Ad. *La Comédie littéraire. Notes et impressions de littérature*. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Brulat, P. *Histoire d'un homme. La Rédemption*. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.

Chevillard, V. *L'Idée de la marquise*. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.

Cornut, S. *Regards vers la montagne*. (Lausanne) Paris, Schlachter. Frs. 3,50.

Daudet, M^{me} Alph. *Poésies*. Paris, Lemerre. Frs. 3.

—, **E.** *Un Amour de Barras. Nuit de noces. Aventure d'émigré, etc.* Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.

Deslandes, Baron, *Cœurs de marins. Illustrations par le baron Deslandes et Mège du Malmont*. Nouvelle édition. Paris, Ollendorf. Frs. 5. La 1^{re} édition a paru en 1893.

Du Bois, Comte A. *Les Civilisations mortes. Amours antiques*. Paris, Dentu. Frs. 3,50.

Duchosal, L. *La Petite fleur bleue*. (Lausanne) Paris, Schlachter. Frs. 3.

Du Saussay, V. *Les Pires joies. Roman passionnel*. Paris, Antony. Frs. 3,50.

Féval fils, P., et A. d'Orsay, *Les Jumeaux de Nevers (fin du Bossu). Madame du Barry*. Paris, Ollendorf. Frs. 3,50.

Floran, M., Carmencita. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.

- Fragerolle, *L'Enfant prodigue. Scènes bibliques en 7 tableaux. Poème et musique de G. Fragerolle. Dessins de H. Rivière. Paris, Enoch. Frs. 7.*
- Friis, F.-A., *Lahila. Récits et études de mœurs de la Laponie norvégienne. Traduit du suédois et illustré par V. Gaudard de Vinci. (Lausanne) Paris, Schlachter. Frs. 3,50.*
- Gagnebin, M^{lle} S., *Petite Nell. (Lausanne) Paris, Schlachter. Frs. 2,50.*
- , —, *Une Trouvaille. 2^e édition. (Lausanne) Paris, Schlachter. Frs. 2,50.*
- Gavault, P., *Snob. Paris, Simonis Empis. Frs. 3,50.*
- Gerin, G., *La Loi d'amour. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.*
- Houssaye, A., *Les Parisiennes. Bianca. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.*
- Hucher, Fr., *Chérubin. La Vie passionnelle. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.*
- Lafargue, F., *Une Seconde femme. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.*
- Landis, M^{me} E., *Mariage mixte. Traduit du russe par E. Sémenoff et E. Tardieu. Paris, Chailley. Frs. 3,50.*
- Lano, P. de, *Carnet d'une femme, recueilli et publié par P. de Lano. Paris, Simonis Empis. Frs. 3,50.*
- Lavedan, H., *Le Vieux marcheur. Roman dialogué. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.*
- Lemaître, J., *Les Rois. Drame en cinq actes. Paris, C. Lévy. Frs. 2.*
- Le Roux, H., *Le Festéjadou. Récits du Sud. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.*
- Maël, P., *Amour d'Orient. Myris. Au Pays des tigres. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.*
- Malte-Blond, *Les Départements mis en vers et interprétés par G. Dupuis. Paris, Ollendorff. Frs. 3.*
- Maygrier, R., *Les Mésaventures d'un spirite, avec lettres de Papus. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.*
- Maystre, H., *Le Trait d'union. Paris, Schlachter. Frs. 3,50.*
- Mesnard, L., *Essais littéraires. Tome V. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.*
- Monnier, Ph., *Vieilles femmes. (Genève) Paris, Schlachter. Frs. 3,50.*
- Montégut, M., *Dernier cri. Roman parisien. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.*
- Paz, M., *Un Amour d'aujourd'hui. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.*
- Poirier de Narçay, R., *Jacques l'entraîneur. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.*
- Prévost, M., *Notre Compagne. (Provinciales et parisiennes.) Paris, Lemerre. Frs. 3,50.*
- Romain, L. de, *Médecin-philosophe et musicien-poète. Étude sur Rich. Wagner et Max Nordau. Paris, Fischbacher. Frs. 1,50.*
- Rosny, J. H., *L'Autre femme. Paris, Chailley. Frs. 3,50.*
- Rouquette, Abbé G., *L'Abbé Florentin. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.*
- Sensine, H., *Scènes de l'année terrible pendant la défense nationale. Paris, Schlachter. Frs. 3.*
- Swinburne, *Laus veneris. Poème traduit par Francis Viélé-Griffin. Paris, Édition du Mercure de France. Frs. 2.*
- Thorel, J., *Le Joyeux sacrifice. Paris, Chailley. Frs. 3,50.*
- Tolstoï, L., *Maître et Serviteur. Traduit du russe par E. Halpérine-Kaminsky. Paris, Chailley. Frs. 3,50.*
- Turquet, A., *Ames et paysages. Paris, Quantin. Fr. 1.*
- Veyrat, G., *La Caricature à travers les siècles. Paris, Ch. Mendel. Frs. 6.*
- Vierge, P., *La Chartreuse sentimentale. Ame chimérique. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.*
- Vigné d'Octon, P., *Petite amie. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.*
- Villemard, Ad., *Par les Sentiers. (Lausanne) Paris, Schlachter. Frs. 3.*
- Wilkins, M. E., *Au Village, d'après l'anglais par L. Charlier. (Lausanne) Paris, Schlachter. Frs. 3.*
- Willy, *L'Année fantaisiste. Illustrations de A. Guillaume et Godefroy. Paris, Delagrave. Frs. 3.*
- appendices par G. Duruy. Tome I. Ancien régime. Révolution. Tome II. Le Directoire jusqu'au 18 fructidor. 2 vol. Paris, Hachette. Frs. 15.
- Boutry, Choiseul à Rome, 1754-1757. Lettres et mémoires inédits, publiés par le vicomte M. Boutry. Introduction par A. Hallays. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.
- Brogie, Duc de, *L'Alliance autrichienne. Paris, C. Lévy. Frs. 7,50.*
- Bunsen, *Une Femme de diplomate. Vie et lettres de la baronne Bunsen. Traduit de l'anglais. (Genève) Paris, Schlachter. Frs. 6.*
- Castellane, *Journal du maréchal de Castellane, 1804-1862. Tome I. 1804-1823. Paris, Plon. Frs. 7,50.*
- Centenaire de l'École Normale (1795-1895). Avec 28 portraits et gravures, dont 15 héliogravures. Paris, Hachette. Frs. 25.
- Collignon, A., *Diderot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance. Paris, Alcan. Frs. 3,50.*
- Dreux-Brézé, Marquis de, *Notes et souvenirs pour servir à l'histoire du parti royaliste, 1872-1883. Paris, Perrin. Frs. 7,50.*
- Duquet, A., *Guerre de 1870-1871. Paris. Les Batailles de la Marne. 30 novembre. — 8 décembre. Avec 5 croquis et 1 carte des opérations militaires. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.*
- Expansion de la France et la diplomatie. Hier — Aujourd'hui. Paris, Hachette. Frs. 3,50.
- Eylac, D' (Baron de Claye), *La Bibliophilie en 1894. Paris, Techener. Frs. 10.*
- Ferry, J., *Discours et opinions de J. Ferry. publiés avec commentaires et notes par P. Robiquet. Tome III. Paris, Colin. Frs. 10.*
- Geoffroy de Grandmaison, *Napoléon et les cardinaux noirs (1810-1814). Paris, Perrin. Frs. 3,50.*
- Gohier, U., *La Fin d'un régime. Paris, Chamuel. Frs. 1,25.*
- Goncourt, *Journal des Goncourt. Mémoires de la vie littéraire. 3^e série. 2^e volume. Tome VIII, 1889-1891. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.*
- Grandin, Commandant, *Alexandre III, empereur de Russie. Avec grav. Paris, Tolra. Frs. 5.*
- Jourdain, F., *Les Décorés. Ceux qui ne le sont pas. Paris, Simonis Empis. Frs. 3,50.*
- Lahure, *Souvenirs de la vie militaire du général baron Lahure, publiés par son petit-fils le baron P. Lahure. Paris, Lahure. Frs. 7,50.*
- Lanzac de Laborie, L. de, *La Domination française en Belgique. Directoire. Consulat. Empire, 1795-1814. 2 vol. Paris, Plon. Frs. 16.*
- Le Paige, *Dictionnaire topographique, historique, généalogique et bibliographique de la province et du diocèse du Maine. 2 vol. (Mayenne) Paris, E. Lechevalier. Frs. 20.*
- Mallard, C. N., *Histoire des deux villes de Saint-Amand et du château de Montrond, publiée par les soins de son fils C. L. Gustave Mallard. Avec une préface de M. l'abbé S. Clément. (Saint-Amand) Paris, E. Lechevalier. Frs. 12.*
- Maugras, G., *La Fin d'une société. Le duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette. Paris, Plon. Frs. 7,50.*
- Mazzini, *Lettres intimes de J. Mazzini, publiées avec une introduction et des notes par D. Melegari. Paris, Perrin. Frs. 3,50.*
- Méténier, O., *Le Chansonnier populaire Aristide Bruant. Paris, Au Mirliton, 84, boulevard Rochechouart. Fr. 1.*
- Motteville, *Madame de Motteville. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.*
- Nadaud, M., *Mémoires de Léonard, ancien garçon maçon. (Bourganeuf) Paris, E. Lechevalier. Frs. 3,50.*
- Notovitch, N., *Livre d'or à la mémoire d'Alexandre III. Avec grav. Paris, Nilsson. Frs. 5.*
- , —, *Édition de luxe Frs. 10.*
- Paroy, *Mémoires du comte de Paroy. Souvenirs d'un défenseur de la famille royale pendant la Révolution (1789-1797), publiés par E. Charavay. Avec 1 portrait et 1 facsimile d'autographe. Paris, Plon. Frs. 7,50.*
- Payot, J., *L'Éducation de la démocratie. Paris, Colin. Fr. 1.*
- Questions du temps présent.

Barras, *Mémoires de Barras, membre du Directoire, publiés avec une introduction générale, des préfaces et des*

- Piot, Abbé, Cirey-le Château. La Marquise du Chatelet (sa liaison avec Voltaire). (Saint-Dizier) Paris, E. Lechevalier. Frs. 8.
- Planat de la Faye, Vie de Planat de La Faye, aide de camp des généraux Lariboisière et Drouc, officier d'ordonnance de Napoléon 1^{er}. Souvenirs, lettres et dictées recueillis et annotés par sa veuve. Introduction de René Valléry-Radot. 3 portraits en héliogravure. Paris, Ollendorff. Frs. 12.
- Rambaud, A., Russes et Prussiens. Guerre de Sept Ans. Avec 10 dessins d'uniformes par H. Ganier, 4 cartes et 7 plans de bataille hors texte. Paris, Berger-Lervault. Frs. 10.
- Roussel, Commandant, La Seconde campagne de France. Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-1871). L'Armée impériale. Tomes I et II. 2 vol. Paris, Librairie illustrée. Chaque vol. Frs. 7,50.
- Thiébault, Mémoires du général baron Thiébault, publiés sous les auspices de sa fille, M^{lle} Claire Thiébault d'après le manuscrit original, par F. Calmettes. Tome IV, 1806-1813. Paris, Plon. Frs. 7,50.
- Thirion, H., La Vie privée des financiers au XVIII^e siècle. Paris, Plon. Frs. 7,50.
- Vanlaer, M., La Fin d'un peuple. La Dépopulation de l'Italie au temps d'Auguste. Paris, Thorin. Frs. 7,50.
- Vicaire, G., Manuel de l'amateur de livres du XIX^e siècle. Fascicule 4. Paris, Bouquette. Frs. 10.
- Note sur l'Histoire des Grecs et des Troyens, de Dares, traduite par Ch. de Bourgueville. Paris, Techener. Fr. 1.
- Bonnaud, D., D'Océan à Océan. Impressions d'Amérique. Préface d'A. Silvestre. Paris, Bibliothèque de la Vie Moderne. Frs. 3,50.
- Conte, E., Espagne et Provence. Impressions. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Dubois, M., Systèmes coloniaux et peuples colonisateurs. Dogmes et faits. Paris, Masson. Frs. 3,50.
- Finlande au XIX^e siècle, décrite et illustrée par une réunion d'écrivains et d'artistes finlandais. (Helsingfors) Paris, Nilsson. Frs. 50.
- Mandat-Grancey, Baron F. de, Chez John Bull Journal d'un rural. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Meignen, E., La Vallée de Chevreuse. 98 dessins de G. Scott. Paris, Librairies-imprimeries-réunies. Frs. 3,50.
- Perrier du Carne, L'Arrondissement de Mantes aux temps préhistoriques. Limons de Ruissellement de Rosny et Rolleboise. Ballastière de Flins. Avec 35 grav. et 1 carte. (Mantes) Paris, E. Lechevalier. Frs. 5.
- Piolet, J.-B., Madagascar et les Hova. Description. Organisation. Histoire. Avec carte. Paris, Delagrave. Frs. 5.
- Au foyer chrétien. 1^{re} année. Nouvelle série des «Étrennes religieuses». (Genève) Paris, Schlachter. Frs. 2,50.
- Beaunis, H., et A. Binet, L'Année psychologique, publiée par H. Beaunis et A. Binet, avec la collaboration de Th. Ribot, Victor Henri, de Bourdon, Courtier, Delabarre, Flournoy, Lugaro, Menmann, Passy, Philippe, Wechs. 1^{re} année, 1894. Paris, Alcan. Frs. 10.
- Bougaud, Mgr, Jésus-Christ, 2^e édition. Paris, Ponsiélgue. Fr. 1,25.
- Faviers, Baron de, L'Autre vie attestée par les morts. Paris, Poussielgue. Fr. 1.
- Gardair, J., La Connaissance. Paris, Lethielleux. Frs. 3,50.
- Gretillat, A., Études et mélanges. Avec une notice par Ph. Godet et un portrait de l'auteur. (Neuchâtel) Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
- Martin, E., La Valeur du Nouveau Testament. 6 discours. (Genève,) Paris, Schlachter. Frs. 2.
- Pillon, F., L'Année philosophique, publiée sous la direction de F. Pillon. 5^e année. Paris, Alcan. Frs. 5.
- Sabatier, A., Essai de l'immortalité au point de vue du naturalisme évolutionniste. Conférences. Paris, Fischbacher. Frs. 3,50.
- Secretan, H., L'Éternité. Choix de discours. (Lausanne) Paris, Schlachter. Frs. 3,50.
- Seippel, P., A propos d'une conversion. Réponse à M. Ferdinand Brunetière. (Genève) Paris, Schlachter. Fr. 0,60.

Thiersch, H. W. J., La Famille chrétienne. Traduit de l'allemand sur la 8^e édition par Eugène Courvoisier. (Neuchâtel) Paris, Fischbacher. Frs. 3.

Miscelle.

A l'Académie, nous avons à enregistrer deux discours, à l'occasion de la réception de M. Paul Bourget. En venant prendre séance, le pessimiste auteur de *Cruelle énigme* s'est vu dans l'obligation de faire l'éloge de son prédécesseur, M. Maxime du Camp, ce qui n'était pas absolument facile au point de vue littéraire, Maxime du Camp étant plutôt un documentaire, et M. de Vogüé a répondu à M. Paul Bourget.

Voici, in-extenso ces deux discours :

Discours de M. Paul Bourget.

«Messieurs,

En même temps que vous m'appeliez, avec une bienveillance dont je sens l'inestimable prix, à l'honneur de siéger dans votre compagnie, vous me donniez à tracer le portrait d'un homme infiniment complexe et intéressant, — portrait rendu difficile par cette complexité même du modèle. M. Maxime Du Camp a touché, en effet, dans ses livres, à tous les genres et à tous les sujets : récits de voyage, poèmes socialistes et poèmes intimes, romans d'imagination et romans d'analyse, morceaux de critique, monographies d'art, esquisses d'histoire, à combien de tentatives son vigoureux talent ne s'est-il pas essayé avant de s'arrêter à ce tableau de Paris qui demeure son plus beau titre de gloire ? Et cette œuvre si considérable, si opulente, si variée, n'avait pas épuisé, n'avait pas exprimé sa vie. Nous devinons, à travers ces volumes de matière si disparate, la poussée en mille directions diverses d'une humeur inquiète, qui s'est cherché une forme de pensée, à travers combien de formes d'existence. Orphelin et riche, sans devoirs de famille à remplir, sans contrainte de métier à supporter, il semble que depuis sa sortie du collège, en 1840, sa jeunesse n'ait été qu'une longue aventure. Nous le voyons, dans les confidences, pourtant réservées, de ses *Souvenirs*, tour à tour homme à la mode et duelliste, voyageur érudit et intrépide explorateur, soldat de l'ordre et blessé sur une barricade en juin 1848, ambitieux d'influence et directeur d'une importante revue, officier d'état-major à la suite de Garibaldi, multiplier les expériences les plus inattendues, les plus contrastées, et je ne parle pas des mystérieuses tragédies sentimentales qu'il indique à peine, assez cependant pour justifier le mot d'Alexandre Dumas, son compagnon dans l'équipée des Deux-Siciles : «Je ne le vois jamais sans songer à l'un de mes mousquetaires...» Seulement, les mousquetaires du génial conteur étaient des créatures allégées, de jovialité héroïque, de gaieté insouciance ; au lieu que M. Maxime Du Camp, l'auteur des *Mémoires d'un suicidé* et des *Forces perdues*, était d'abord un romantique de la lignée de Chateaubriand, de Byron, de Musset, un mélancolique et un tourmenté qui devait, plus tard, dire de lui-même et de ces deux romans de jeunesse : «Tristes livres ! Le plus singulier et le moins agréable pour moi, c'est que j'ai horriblement souffert de cet état d'âme. En somme, lorsque je me retourne en arrière, pour me juger impartialement, je m'aperçois que je n'ai retrouvé mon équilibre que vers la quarantième année. Les aspirations vagues, les tristesses sans causes, les émotions sans objet, tout cela frisait de près l'hypocondrie. Et si l'on venait me démontrer aujourd'hui que j'ai été un peu fou, je ne serais ni indigné, ni étonné...»

Vous reconnaissez, messieurs, la définition même de ce que l'on appela longtemps : la maladie du siècle. Vous retrouvez aussi dans ces quelques lignes l'orgueil et la bonne humeur de la guérison. M. Maxime Du Camp fut en effet un enfant du siècle, mais guéri. Cette évolution de la maladie vers la santé, de la révolte morbide vers l'acceptation, du désarroi intime vers l'équilibre, fait l'unité secrète de son œuvre et de sa vie. C'est à cette évolution que je voudrais vous faire assister. Les inquiétudes de sentiment dont M. Maxime Du Camp a souffert, les révoltes, les dé-

faillances de volonté qu'il confesse avoir traversées, ce sont des misères non pas d'hier, mais d'aujourd'hui. Nous leur avons donné d'autres noms. C'est le pessimisme, c'est le nihilisme et c'est bien toujours la même maladie : cette incapacité d'accepter la vie que votre confrère a su constater et corriger en lui. Je lui aurai, je crois, rendu l'hommage que sa nature, éprise de toutes les bienfaisances, eût préféré, si j'ai montré quelle haute valeur d'enseignement dégage le spectacle de cette existence intellectuelle commencée sur une telle anxiété, achevée sur une lumineuse pacification. Et de cet enseignement-là n'avons-nous pas tous besoin ? Ne convient-il pas d'appliquer à tous les hommes ce mot saisissant d'un essayiste étranger sur les poètes de génie que « leur plus grande œuvre est de sculpter, pour eux-mêmes, dans le dur marbre de la vie, la blanche statue de la sérénité... » ?

Je disais tout à l'heure, messieurs, que M. Maxime Du Camp fut d'abord un romantique. Il le devint, dès son adolescence, sur les bancs du lycée Louis-le-Grand, où il lisait en cachette, à l'abri de ses dictionnaires, les plus récents volumes des poètes contemporains, comme devait le faire, bien des années plus tard, à l'ombre des mêmes murs vénérables, un autre écolier qui lui succéda parmi vous comme il lui a peut-être succédé sur un des bancs de la rhétorique du vieux collège. On me dit que les cours de ce collège ont aujourd'hui plus de soleil, que les arbres y sont plus verts, que de nouveaux bâtiments y ont remplacé les anciens. De mon temps, rien n'avait changé depuis 1835, c'est-à-dire depuis l'époque où M. Maxime Du Camp y était élève. A travers les pages de ses *'Souvenirs'*, j'ai pu me le figurer trop exactement, dans ce décor dont j'ai connu les mélancolies, s'en allant en pensée, bien loin de la classe, bien loin de l'étude. Il lisait les *'Contes d'Espagne et d'Italie'*, les *'Orientales'*, *'Jocelyn'*, les premiers romans de Balzac et de George Sand, les premiers vers de Gautier. Et, à travers ces lectures, il s'imprégnait, il se saturait de cet idéal complexe et dangereux qui fut celui du romantisme. Idéal complexe, car il s'y mélange un héroïque souffle d'orgueil, emprunté aux tout voisins prodiges de l'épopée napoléonienne et une tristesse découragée, désespérée, prise à Byron, au *'Werther'* de Goethe, aux grands poètes allemands et anglais, soudain révélés. Le contre-coup de l'immense ébranlement révolutionnaire y ajoute encore sa fièvre et son inquiétude. Idéal dangereux aussi, car il se résume dans une conception lyrique de la vie, et demander à la vie de suffire à une exaltation continue, c'est méconnaître la loi même de notre sort. Mais où l'adolescent qui lit au collège des poètes et des romanciers l'aurait-il apprise, cette loi du sort ? Il va recueillant à travers ces livres toutes les fleurs des sentiments humains, et se les appropriant, se les appliquant pour s'en composer une âme. Il ressemble à son frère enfant qui, lui, va coupant des fleurs pour jouer au jardinier et qui les plante dans un tas de sable soigneusement amassé. L'enfant croit s'être ainsi fait un vrai jardin. Il le laisse à midi tout parfumé, tout éclatant, puis, quand il y revient au soir, il trouve que les corolles se sont fanées, que le jardin d'une heure est déjà flétri, et il se lamente parce qu'il est un enfant, et il ne sait pas que les fleurs ont des racines. Il ignore que cette grâce odorante et fragile des corolles est la récompense du patient travail de la graine sous la terre. L'adolescent, lui, ne sait pas davantage que les sentiments ont des conditions. Il ignore que les heures d'exaltation sont rares et qu'il faut les mériter, mériter d'aimer, mériter de sentir, j'allais dire, mériter de souffrir, s'il est vrai que la souffrance soit la grande épreuve et la grande noblesse humaine.

Je viens, messieurs, de vous résumer d'un mot tout le drame moral de la jeunesse de M. Maxime Du Camp. Il crut à vingt ans qu'il lui suffisait d'entrer dans le monde pour y moissonner des émotions pareilles à celles dont les livres de ses aînés l'avaient enchanté, et il se heurta brusquement à cette société française du milieu du siècle, la plus prudente, mais la moins enthousiaste, la plus sage, mais aussi la moins imaginative de notre histoire. C'était l'époque où la bourgeoisie industrielle et parlementaire installait chez nous un régime dont le prosaïsme arrachait à Lamartine son cri fameux : « La France s'ennuie. » Ce cri n'était pas très équitable, car ce régime avait aussi sa

poésie. Les hommes de notre race ont dans leurs veines un sang trop ardent, trop généreux, trop militaire, pour n'avoir pas toujours quelque part un coin d'héroïsme et d'aventure où répandre ce sang. Alors comme aujourd'hui, ce coin d'héroïsme était situé là-bas, dans cette brûlante et ténébreuse terre d'Afrique où nos soldats réalisaient, vivaient cette épopée algérienne dont vous avez parmi vous l'un des plus glorieux témoins. Mais l'Afrique était loin, la poésie que représentait le service de cette dure conquête était de la poésie austère, de la poésie disciplinée, et les jeunes romantiques, comme le Maxime Du Camp de ces années-là, étaient des indisciplinés et des indépendants. Celui-ci ne voulut voir du milieu social où il se trouvait jeté que la médiocrité bourgeoise des mœurs, que le terre-à-terre de la politique des intérêts, que la pauvreté de l'événement quotidien, et il se révolta là contre. Dans un sursaut immédiat de sa sensibilité aussitôt meurtrie et froissée, il condamna toute son époque à la fois, et la vie avec elle, encore enfoncé dans cette rébellion et dans ce pessimisme par l'influence d'un ami dans lequel il rencontra un exemple, amplifié jusqu'au génie, de ses mélancolies et de ses déceptions. Vous devinez, messieurs, que je veux parler du grand romancier dont la jeunesse intellectuelle fut si étroitement unie à la sienne qu'elles ne peuvent pas être séparées : Gustave Flaubert.

Flaubert, alors dans toute la splendeur de son précoce talent, avec sa beauté de jeune chef normand et l'apparence de sa vigueur intellectuelle et physique, était cependant la victime du même déséquilibre que Du Camp. Lui aussi souffrait de la maladie du siècle, mais avec une intensité que les difficultés de son destin justifiaient, hélas ! plus complètement. Il semblait que la nature se fût complu à ramasser, dans le futur auteur de *'Madame Bovary'*, toutes les antithèses, comme pour en faire le peintre prédestiné des pires malaises de son âge. Elle avait voulu que cet affamé de gloire littéraire naquit et grandit en province, et qu'il dût y rester emprisonné, au moment même où toute la vie artistique de la France affluait au centre, de telle sorte qu'il fût solitaire deux fois, et dans son pays, par son excès de culture, et à Paris, par sa sauvagerie et par sa sensibilité. Elle avait voulu que, poète et toujours soulevé d'un élan fougueux de lyrisme, il naquit à l'ombre d'un hôpital, fils d'un père qui, dans son génie de grand chirurgien, méprisait le talent d'écrire. Enfin, après lui avoir donné une musculature d'Hercule, elle l'avait frappé au plus intime de sa force, de ce mal redoutable et mystérieux, que les anciens appelaient le mal sacré, si bien que ce géant infirme portait en lui-même, dans son âme et dans sa chair, comme un témoignage constant de notre puissance et de notre misère, de l'humanité supérieure et de la servitude animale.

Cet être, façonné à souhait par l'inquiétude, avait été soumis durant son adolescence au même romantisme que Maxime Du Camp, et sa jeunesse s'était heurtée au même milieu social. Avec quelle frénésie il se rebella, lui aussi, contre cette société, combien il en détesta la médiocrité bourgeoise, et combien il en fut obsédé, avec quelle fureur de Titan écrasé, il se débattit dans l'attente, dans l'usure quotidienne de ses forces inemployées, tous ses livres le racontent, car on pourrait dire que c'en est l'unique matière. Quelle influence il exerça sur Maxime Du Camp par cette identité momentanée de leur sort, les *'Souvenirs'* littéraires de ce dernier l'attestent et surtout le ton des lettres échangées entre eux vers cette date. Elles donnent le meilleur document pour qui veut connaître les dispositions alors si morbides de l'auteur des *'Forces perdues'* et comprendre à quel degré de misère intérieure le refus d'accepter la vie peut conduire deux jeunes hommes de grande race : « Ah ! la vie ! s'écrient-ils, nous en avons eu, tout jeunes, un pressentiment complet. C'était comme une odeur de cuisine nauséabonde qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir. » Voilà le ton de leurs confidences au lendemain d'un deuil de famille. En proie à cette fureur de mépris, toute participation à une activité sociale leur répugne comme une bassesse. Flaubert un jour manifeste l'idée de solliciter une place dans une ambassade. Du Camp lui répond le plus sérieusement du monde : « Une maladie mentale ou la conséquence d'un dîner de fa-

mille trop copieux, peut seule expliquer ta proposition sangrenue, et l'autre, honteux d'avoir pu penser une seconde à servir l'État: «Tu as raison. Je suis un misérable. Sois magnanime. Pardonne-moi.» La patrie, la famille, tous les liens qui rattachent l'homme à son milieu ne leur sont que des chaînes et que l'on devine insupportables. La manie de l'exotisme les dévore, follement chimérique et inefficace. Il y a du Bouvard et du Pécuchet dans leur nostalgie. Ils se promènent dans les rues de Paris ou celles de Rouen, et ils s'écrient: «Nous mourrions sans avoir vu Bénarès. C'est une infortune que les bourgeois ne comprendront jamais.» Détournée du réel et jouant à vide, leur imagination se corrompt en fantaisies bien malsaines si elles n'étaient encore plus puériles. C'est aux époques les plus perverses de l'histoire qu'ils se complaisent. Ils parlent couramment des «hautes splendeurs de l'empire romain», et ils déclarent que Néron représente le point culminant du monde antique. Lisant le *De Gladiatoribus* de Juste Lipse, ils se désespèrent de ne pouvoir donner des combats de gladiateurs dans le jardin de Croisset. On devine en eux quelque chose d'effréné tout ensemble et d'aride, d'amer et de stérile. Ils sont dans cet état singulier d'égoïsme émotif où il semble que l'âme ait gardé intacte la puissance de souffrir en perdant celle de se donner. Ils ne rêvent que littérature, ils sont jeunes, ils sont libres, et aucune œuvre ne naît sous leurs mains. Ils vont avoir trente ans et ils n'ont rien fait, tant il est vrai que le principe de la création intellectuelle comme de toutes les autres réside dans le don magnanime et irraisonné de soi-même, dans l'élan attendri vers les autres, dans la chaleur de l'enthousiasme, et que le génie de l'artiste est comme toutes les grandes choses de ce monde, un acte de foi et d'amour.

Des deux amis, Gustave Flaubert paraissait le plus malade. Il devait guérir le premier. L'anecdote qui marque cette guérison vaut la peine d'être reprise dans les *Souvenirs* de M. Maxime Du Camp. Elle jette un jour très vif sur les beaux côtés de cette amitié et de cette jeunesse. Les jeunes écrivains de ce temps-là pouvaient se tromper. Ils étaient d'une entière bonne foi. Ils savaient se dire et entendre la vérité. A travers ces accablements et ces colères, ces songeries et ces paradoxes, Flaubert venait de composer un long poème en prose, — un premier texte, remanié depuis, de sa *Tentation de saint Antoine*. Il convoque ses deux compagnons préférés, Du Camp et Louis Bouilhet pour leur lire son œuvre: «Il agitait les feuillets au-dessus de sa tête en s'écriant: «Si vous ne poussez pas des hurlements d'enthousiasme, c'est que rien n'est capable de vous émouvoir.» La lecture s'achève en plusieurs séances. Les deux confidents demeurent atterrés. L'œuvre leur paraît absolument, irrémédiablement manquée: «Après la dernière lecture», raconte Du Camp, «nous eûmes, Bouilhet et moi, une conférence, et il fut résolu que nous aurions vis-à-vis de notre ami une franchise sans réserve.» Et il ajoute: «Des phrases! Des phrases! Belles, habilement construites, souvent redondantes, faites d'images grandioses et de métaphores inattendues. Mais rien que des phrases!... Voilà ce qu'avait fait Flaubert sous prétexte de pousser le romantisme à outrance.» Donc c'est à l'idéal romantique qu'il faut essayer de l'arracher. Écoutez maintenant la consultation: «Du moment, lui dimes-nous, que tu as une invincible tendance au lyrisme, il faut choisir un sujet où le lyrisme soit si ridicule que tu sois forcé de te surveiller et d'y renoncer. Prends un sujet terre-à-terre, un de ces incidents dont la vie bourgeoise est pleine, et astreins-toi à le traiter sur un ton naturel et presque familier.» Est-ce bien le Maxime Du Camp en révolte constante contre son époque qui parle ainsi et qui appuie de toute son influence le projet, adopté par Flaubert, de raconter l'humble malheur d'un officier de santé des environs de Rouen? Cette causerie avait lieu vers 1850. *Madame Bovary* paraissait en 1856. Du Camp avait eu raison. Éclairé pour une minute, par son affection, sur l'évidence de l'erreur où se débattait son ami, il lui avait donné précisément le conseil opportun, nécessaire, celui de sortir de soi-même. Il l'avait rappelé à l'étude du réel. C'était le rappeler du même coup à l'étude, à l'acceptation intellectuelle d'individualités étrangères à la sienne. C'était aussi lui indiquer une voie où n'être plus seul, où marcher avec un des courants de l'époque, car en l'invitant à l'ob-

servation exacte, il l'invitait à prendre part à la vaste enquête scientifique instituée alors de toute part. *Madame Bovary*, par l'exactitude précise de la notation, par la peinture scrupuleuse des milieux, par le souci de la psychologie moyenne, représente un effort analogue, dans l'ordre du roman, à celui de Taine en critique, de Renan en exégèse, de Leconte de Lisle en poésie, à la révolution qu'accomplissait au théâtre M. Alexandre Dumas fils, le maître toujours jeune, toujours acclamé, qui représente seul aujourd'hui parmi vous cette puissante génération. Ce roman est un chapitre de l'histoire des mœurs, — rédigé dans une prose qui, des formules de 1830, garde uniquement le relief et le coloris. Le module de la médaille est frappé. Tel sera désormais le travail de Flaubert. Tel sera le procédé d'art qui nous a valu ses chefs-d'œuvre, tel aussi son enseignement qui nous vaudra un Maître, car c'est l'école où se formera cet autre romancier qui serait des vôtres aujourd'hui, messieurs, si la plus cruelle des destinées ne l'avait arrêté en plein essor; le grand et malheureux Maupassant.

Ce conseil si fécond, si simple, d'accepter la réalité dans l'art et dans la vie, et de s'y soumettre, M. Maxime Du Camp ne devait se l'appliquer à lui-même qu'après avoir traversé dix autres années d'une inquiétude pire que celle dont j'ai essayé de marquer les causes. Quand les *Mémoires* secrets qu'il a déposés à la Bibliothèque nationale auront été publiés, il sera loisible de décrire avec précision les troubles dont il fut victime à cette période. Ce fut celle des tumultueuses et confuses agitations dont je vous entretenais en commençant ce discours. Il avait adopté et il essayait de pratiquer une théorie chère aux romantiques, celle de la bienfaisance littéraire des passions. Théorie aussi spécieuse qu'elle est décevante! Car il semble bien que l'artiste doive être d'autant plus inspiré, d'autant plus fort s'il copie des émotions vraiment éprouvées. Et cependant, d'illustres exemples sont là pour le démontrer, le secret du génie est ailleurs que dans les fièvres de la vie sentimentale. Les plus grands peintres de la nature humaine, ceux qui en ont le plus profondément scruté les mystères, le plus éloquemment traduit les joies et les souffrances, furent-ils des hommes qui vécurent d'une vie très passionnée, très chargée de drames de cœur? Non, mais bien plutôt des artisans professionnels, d'une expérience courte, d'une destinée presque nue et plate, peu mêlés à la vie et dont les plus importantes aventures furent simplement leurs œuvres. A quel moment Shakespeare, par exemple, a-t-il pu vivre et se laisser rouler, comme dit Maxime Du Camp, par la houle humaine, lui qui cumula trente ans durant les absorbantes fonctions d'auteur dramatique, d'acteur et d'entrepreneur de théâtre? A quel moment Molière, que son métier tenait à part du monde et qui éprouva l'amour dans les conditions si médiocres, presque si ridicules? A quel moment Balzac, ce forçat de la copie, qui, avant 1829, avait déjà composé une bibliothèque entière de romans signés de pseudonymes et qui, de 1829 à 1849, conquit et réalisa les quarante volumes de la *Comédie humaine*? L'écart est trop fort, chez ces maîtres incontestés de l'observation, entre l'œuvre et l'expérience passionnelle pour que l'on puisse attribuer cet effet à cette cause. Et inversement, la littérature spontanée, celle des *Mémoires* et des *Correspondances*, dont notre époque est si friande et qui émane la plupart du temps de personnes ayant beaucoup vécu et d'une vie très intense, dépasse-t-elle, sauf exceptions, le niveau du document? Le don d'expression y est infiniment rare, infiniment rare le don de rendre le coloris de cette vie à laquelle les auteurs ont pourtant participé, à laquelle ils sont encore mêlés par la rancune ou par le regret, par l'amour-propre ou par l'enthousiasme. Concluons donc que la meilleure condition de naissance et de développement pour le talent littéraire est une existence moyenne, plus réfléchie que remuée, plus contemplative qu'agissante. «Fuyez les orages», aimait à répéter à ses disciples le divin Léonard. Ces orages dangereux de l'action et de la passion, M. Maxime Du Camp passa les dix ans de sa seconde jeunesse à les rechercher. C'est l'autre forme du mal du siècle qui a toujours oscillé entre ces deux pôles: mépriser la vie ou en abuser. Il a lui-même reconnu et condamné la stérilité anxieuse de ces agitations d'alors dans le dernier et le plus beau de ses ro-

mans, celui où il a rédigé le testament de ces années-là : les 'Forces perdues'. Quel titre ! Messieurs, et quelle confession que ces deux mots, où le romancier a su faire tenir tout l'orgueil d'une nature qui s'est sentie égale à un grand destin et toute l'humiliation de ce destin manqué ! Et dans ses 'Souvenirs', enveloppant dans un sévère verdict même ce remarquable livre : « Tout ce que j'ai fait, a-t-il dit, tout ce que j'ai écrit à cette époque n'était qu'un apprentissage destiné à me rendre moins difficile la tâche que j'allais entreprendre. » On ne saurait souscrire sans réserve à cet arrêt quand on vient de lire justement les 'Forces perdues'. On ne peut en méconnaître la courageuse véracité, quand après ces années de dispersion et d'inquiétude, on voit l'homme de quarante ans se retourner tout d'un coup, se ramasser, se ressaisir, s'appliquer à lui-même la discipline si virilement conseillée jadis à Flaubert. Et l'enfant du siècle, fatigué de passions vaines, d'inutile mélancolie, d'aventures romantiques, se transforme en un vigoureux, en un vaillant ouvrier de la plume, qui n'aura devant lui désormais qu'une seule œuvre, mais large, mâle, civique, et il va s'y consacrer, s'y vouer, s'y régénérer tout entier.

Il a rapporté, avec cette simplicité un peu altière dans la bonhomie, qui donne un tour si particulier à ses confidences, l'épisode qui marqua cette vocation définitive de sa destinée d'artiste. Ne vous attendez pas au récit, à un événement solennel. Les heures décisives de l'existence littéraire sont le plus souvent très simples. Il en est d'elles comme de ces tournants de route dans les Alpes, pareils, semble-t-il, aux autres lacets du chemin. Ils marquent pourtant la découverte d'un versant nouveau, un immense horizon de vallées et, à l'extrémité, une Italie. C'est la récompense soudaine d'avoir monté si longtemps. Un hasard très vulgaire, celui d'une visite dans une boutique d'opticien, fut pour Maxime Du Camp ce tournant suprême, aux environs de la quarantième année. Écoutez-le vous narrer l'histoire dans ce ton qu'il adopta désormais, familier, naturel, presque goguenard, et très différent du lyrisme de ses premiers livres. C'est de la causerie, mais très originale, très allante, et relevée d'une sorte de grâce cavalière. C'est lui qui parle : « En mes jours de superbe, au temps de ma jeunesse, j'avais tracé mon portrait :

Je suis né voyageur. Je suis actif et maigre.
J'ai, comme un Bédouin, le pied sec et cambré,
Mes cheveux sont crépus ainsi que ceux d'un nègre,
Et par aucun soleil mon œil n'est altéré.

« Le pied n'est plus rapide. La bise d'hiver a soufflé. Elle a apporté la neige et emporté les cheveux. Le soleil s'est vengé de mon impertinence, et il m'a condamné à des lunettes dont le numéro n'est pas mince. J'étais fier de ma vue. Nul mieux que moi n'apercevait la remise d'une compagnie de perdreaux et je pouvais lire infatigablement. Vers 1862, j'eus mal aux yeux. Je n'épargnai pas les collyres et je n'en souffris pas moins. On me conseilla de consulter un opticien et, un jour du mois de mai, j'allai chez Secrétan. L'employé me mit un livre sous les yeux, à la distance normale. Je rejetai la tête en arrière. Il me dit : « Ah ! vous jouez du trombone, il faut prendre des lunettes. » L'âge me touchait. Je ne lui fis pas un accueil aimable. Mais je me soumis. Je commandai un binocle et une paire de besicles. . . »

« Remarquez, Messieurs, ces mots : je me soumis' et de quel accent ils sont prononcés. Ils vont vous éclairer la suite de cette très simple, mais très significative anecdote. Ce n'est pas à l'âge seulement que l'écrivain l'adresse, comprenez-le bien. C'est à la vie tout entière, c'est à la réalité, c'est à la communauté sociale dont il voudra désormais être un membre utile, un ouvrier bienfaisant. Cette petite phrase, c'est la démission du mousquetaire. L'opticien n'avait pas les verres demandés. Il lui fallait une petite demi-heure pour les préparer. M. Maxime Du Camp sortit pour tuer cette demi-heure en flânant au hasard. Il se trouva sur le pont Neuf. C'était un de ces beaux jours du renouveau parisien, où il y a comme une fièvre légère de vivre éparse dans l'air. De petits nuages couraient sur le soleil. L'eau de la Seine coulait rapide et brillante : ici, brisée contre le ponton d'une école de natation ; là, charriant un train de bois. La brise dispersait gaiement la fumée sur la cheminée voisine de l'hôtel des Monnaies. Passants et voitures se pressaient sur ce pont auprès de la

statue du roi Henri, relique de la chère vieille France. L'écrivain était dans un de ces moments où l'homme, qui va cesser d'être jeune, pense à la vie avec une gravité résignée, qui lui fait retrouver partout l'image de ses propres mélancolies. La toute petite déchéance physiologique, dont sa visite chez l'opticien venait de le convaincre, lui avait rappelé ce qui s'oublie si vite, cette loi de l'inévitable destruction qui gouverne toute chose humaine. Son intelligence, lassée de tant d'efforts infructueux, était en quête d'une besogne où s'employer, en montrant enfin toute sa force. Il se prit soudain, lui, le voyageur d'Orient, le pèlerin des muettes solitudes où le sable est fait de la poussière des morts, à songer qu'un jour aussi cette ville, dont il entendait l'énorme halètement, mourrait comme sont mortes tant de capitales de temps d'empire. L'idée lui vint de l'intérêt prodigieux que nous présenterait aujourd'hui un tableau exact et complet d'une Athènes au temps de Périclès, d'une Carthage au temps des Barca, d'une Alexandrie au temps des Ptolémées, d'une Rome au temps des Césars. Il réfléchit qu'un tel tableau serait aussi une gigantesque leçon de choses offerte aux contemporains, l'occasion d'amender des centaines de détails encore imparfaits. Par une de ces intuitions fulgurantes, où un magnifique sujet de travail surgit devant notre esprit, il aperçut nettement la possibilité d'écrire sur Paris ce livre que les historiens de l'antiquité n'ont pas écrit sur leurs villes. Il regarda de nouveau le spectacle du pont, de la Seine et du quai. La profonde unité vivante de ces activités si diverses saisit en lui l'artiste. C'en était fait. L'œuvre de son âge mûr venait de lui apparaître. Il allait étudier pièce par pièce, rouage par rouage : « Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie. »

« Pour un écrivain qui n'avait jusqu'alors composé que des poèmes, des romans, des essais d'art, des récits de voyages, une telle entreprise offrait d'immenses obstacles. Les premières difficultés lui vinrent des camarades auxquels il confia son dessein. Flaubert surtout y fut délibérément, violemment hostile. L'auteur de 'Salammbô' nourrissait, en dépit de sa large culture, la plus singulière des erreurs latines. Il croyait à une hiérarchie des genres, conception analogue, dans l'ordre littéraire, à cette hiérarchie administrative héritée de l'Empire romain. Tout en haut, il plaçait les genres imaginatifs et créateurs ; les autres, en bas, très bas : « Descends au plus profond de Paris, dit-il à M. Maxime Du Camp, étudie-le dans ses parties les plus secrètes, et puis écris un roman dans lequel tu condenseras les observations que tu auras recueillies. Démontrer Paris pour en décrire le fonctionnement, c'est faire œuvre de mécanicien. Démontrer Paris pour en transporter le mouvement mathématique dans un roman, c'est faire œuvre d'écrivain. . . » Quand même Flaubert aurait eu raison en principe, il avait tort dans l'application. La valeur d'une œuvre ne se mesure pas à son résultat visible. Elle n'est pas un concours à une espèce d'examen idéal, institué devant le tribunal des siècles. Elle est d'abord, elle est surtout, un outil de perfectionnement pour notre intelligence. De même que lui, Flaubert, à l'époque de 'Madame Bovary', avait eu besoin de prendre un sujet bourgeois et terre à terre, pour s'occuper du lyrisme, M. Maxime Du Camp, encore malade du mal romantique à quarante ans, avait besoin de se contraindre à la stricte, à l'implacable discipline du fait. Eût-il essayé d'animer en décors et en personnages romanesques la vaste enquête où il s'engageait, cette enquête ne lui eût jamais apporté le bienfait intérieur qu'il en recueillit. Il eût de nouveau avivé en lui-même les puissances d'imagination et de sensibilité qu'il lui fallait endormir. Il n'eût pas pratiqué cette absolue soumission à l'objet qui le guérit, comme elle avait guéri son ami. Il l'a reconnu plus tard à maintes reprises : « Que de fois j'ai béni l'affaiblissement de ma vue, qui, me conduisant chez Secrétan, m'arrêta sur le pont Neuf et fut la cause d'un travail où j'ai trouvé des jouissances infinies. J'ai été stupéfait du bien-être que je ressentis, lorsque, au lieu des conceptions nuageuses des vers et du roman, je saisis quelque chose de résistant sur quoi je pouvais m'appuyer. » Et il ajoute, prouvant, par la profondeur de cette formule, à quel point il avait analysé et jugé l'histoire de son propre esprit : « J'ai été discipliné par la vérité à mon insu, et j'y ai été ramené sans même m'en apercevoir. »

C'est en 1862 qu'il entreprit son ouvrage. Le premier chapitre, celui sur les Postes, commença de paraître dans la *Revue des Deux Mondes* en 1867. L'écrivain n'a pas cessé d'y travailler depuis lors, car les quatre volumes qu'ils a consacrés à la Commune, puis les deux qu'il a composés sur la Charité ne sont que des prolongements du premier ouvrage. Il a eu soin, lui-même, de l'indiquer par les titres : *Les Convulsions de Paris. — Paris bienfaisant. — La Charité privée à Paris.* Vous le voyez, messieurs, c'est toujours Paris, toujours le vaste et composite organisme de la cité monstre qu'il étudie, ici dans une de ses plus lamentables attaques de fièvre, là dans ses plus nobles efforts d'hygiène morale et de réparation. Pour qui voudra comprendre la vie française de notre âge, ces trois séries d'études resteront un indispensable document. Toutes les trois sont rédigées sous la forme la plus modeste, celle de la monographie. L'auteur l'a choisie afin d'être plus exact. Il ne se soucie plus ni des virtuosités du style, ni des virtuosités des théories. Il a pris désormais, devant les choses, cette attitude qu'un de vos grands confrères du dix-septième siècle a définie si fortement : « Ne se servir de la parole que pour la pensée, de la pensée que pour la vérité. » Il met autant de soin à effacer, à écarter sa personne, que le romantique chez lui put mettre autrefois de complaisance à se montrer, à s'étaler. A peine si une touche, donnée en passant, de temps à autre, vous rappelle que ce modeste, que ce consciencieux assembleur de faits et de chiffres fut un hardi voyageur, et qu'ayant étudié beaucoup d'autres pays, il est plus capable de comprendre le sien. Ainsi, voulant nous faire apprécier les commodités rapides, auxquelles nous ne pensons guère, de notre système postal, il évoque le passage vertigineux d'un grand express, puis, par contraste, il dessine en quelques lignes exquises la silhouette d'un vieillard qu'il vit un jour courir sur le rivage du Nil : « D'une main il agitant une clochette, de l'autre il soutenait sur son épaule un bâton de palmier au bout duquel pendait un petit sac en peau de gazelle. A son approche, chacun se rangeait avec empressement et le saluait au nom du Dieu clément et miséricordieux. Poussé par la curiosité, je l'interrogeai : Eh ! l'homme ! Qui es-tu ? Et où vas-tu si vite ? — Je suis le coureur de la poste du roi sur qui soient les regards du Prophète. Et je ne puis m'arrêter... » Vous attendez un commentaire. Mais non. Le voyageur rend aussitôt la place à l'infatigable et scrupuleux statisticien. Il vous a dit dans son premier volume la circulation de Paris, les voitures, les chemins de fer, la Seine. Dans un autre, il vous dit comment Paris se nourrit, — dans un troisième, comment Paris se protège, et l'appareil de la sûreté publique en lutte avec l'armée du crime. Dans un quatrième, il vous montre comment Paris se soigne, et ses hôpitaux, — dans un cinquième, comment Paris s'instruit, — dans un sixième, comment Paris s'enrichit. Pas une minute, à parcourir à sa suite le colossal panorama, l'intérêt ne languit, tant les scènes qui se développent ont été regardées par le peintre avec attention, tant elles sont traduites avec fidélité. Vous devinez que chaque ligne de ces six volumes, dont le moins compact a cinq cents pages, a été vérifiée d'après nature. Il le dit dans ses *Souvenirs*, avec la simplicité allègre du bûcheron content d'avoir prouvé sa force en coupant sa forêt : « Rien ne serait plus curieux à écrire que l'histoire de ce livre sur Paris, qui m'entraîna à faire tous les métiers. J'ai vécu à la poste aux lettres, j'ai été presque employé à la Banque de France ; j'ai abattu des bœufs. Je me suis assis dans la cellule des détenus. J'ai accompagné les condamnés à mort. J'ai dormi sur le lit des hôpitaux. Je suis monté sur la locomotive des trains de grande vitesse, je me suis interné dans un asile d'aliénés. Je crois n'avoir reculé devant aucune enquête, devant aucun dégoût... »

Cette justice qu'il se rend pour la première partie de son travail est méritée. Il eût pu se la rendre aussi large pour les volumes où il a étudié la guerre civile de 1871 et pour ceux dans lesquels il a raconté les miracles accomplis par la charité privée à Paris. Qu'il s'agisse des incendies et des assassinats commis par les forcenés de la Commune, ou des plus touchants épisodes de la pitié et du dévouement, il estime que ni pour les premiers l'indignation, ni pour les seconds l'enthousiasme ne valent cette enquête précise, minutieuse, positive, qui commence par établir des faits et des dossiers. Certes, personne plus que lui, identifié

à ce degré avec Paris, n'a maudit l'insurrection criminellement soulevée devant l'ennemi victorieux, et détesté la frénésie de sauvage vandalisme soudain déchaînée à travers tant de précieux monuments, reliques de la bonne volonté des pères qui devraient être sacrées aux fils. Cette insurrection, il a eu pourtant le courage de l'étudier, comme il eût étudié la Ligne ou les Armagnacs. Ce vandalisme, il a voulu en connaître le détail, pièces en main. Il sait les noms, les actes, les motifs de chaque action dans cet effroyable drame. S'il écrit l'histoire d'une prison, il distingue le directeur demeuré humain à l'égard des otages et celui qui a déployé, dans cette tyrannie momentanée, des cruautés de bête féroce. Il distingue, parmi cette étrange cohue d'administrateurs improvisés qui avaient envahi les fonctions publiques, ceux qui ont, suivant un de ses mots, « exercé d'une façon irréprochable les pouvoirs qu'ils avaient en le tort d'usurper », et ceux qui n'y ont vu qu'une occasion d'assouvir les plus brutaux appétits. Cette impartialité donne à ses réquisitoires, quand il les dresse, une force terrible. C'est avec le même respect scrupuleux du fait, et sans nuance de déclamation, qu'il aborde les fondations pieuses. Il sait qui a offert tel ou tel lit dans tel hôpital, le nom de l'humble prête ou de la pauvre sœur qui conçut telle œuvre de la femme du monde dont telle donation représente une pieuse, une touchante pensée. Il sait l'histoire, les fautes, les mérites, toutes les épreuves de tel malade célèbre. Vous sentez à chaque page que si l'auteur s'est trompé, c'est sur un point de détail, par l'infirmité inhérente à la nature humaine, et l'admirable probité intellectuelle partout empreinte dans ces pages donne aux conclusions générales qui en émanent une autorité qu'aucune théorie abstraite n'égalerait.

Ces conclusions tiennent tout entières, dans le chapitre qui termine le sixième volume, et qui se trouve placé au centre même du monument, entre la portion économique et les portions historiques. C'est une longue esquisse de psychologie sociale que l'auteur a intitulée : le *Parisien*. Ayant étudié l'organisme entier de l'énorme ville, il essaye d'analyser la valeur du produit spécial que la vaste usine élabora, ce personnage si souvent défini et toujours indéfinissable, si capricieux et si caractérisé, ce Parisien dont le vieux l'Etoile disait déjà « qu'il est plus volage et inconstant que les girouettes de ses clochers ». Mais quoi ! la nature sociale ne s'est-elle pas jouée à réunir en lui tous les contrastes ? Ces contrastes, Maxime Du Camp, qui a dépensé tant d'années à voir le Parisien aller et venir dans sa ville, nous les fait toucher au doigt. Le Parisien passe pour sceptique, et de quoi ne s'est-il pas moqué à ses heures, du gouvernement et de l'Eglise, des dieux de l'Olympe et de la mort, — comme ce soldat de Montmartre qui, pendant le choléra, au Mexique, avait écrit sur le mur d'un cimetière : « Jardin d'acclimatation ! » Et voici que tout d'un coup, des sources de naïveté, d'enthousiasme, voire de badauderie, surgissent de cet incorrigible railleur, dont les engouements, pour ne durer que quelques semaines, que quelques jours, pour s'appliquer à une actrice en vogue ou à un cheval noir, n'en sont que plus effrénés. Il passe pour immoral, pour égoïste, et, si vous vous adressez à sa charité, elle est inépuisable, — pour prodigue, et le trésor de sa petite épargne va augmentant sans cesse, malgré les folies de placement où l'entraînera le premier lanceur venu d'emprunts fantastiques ou de mines vides. — Il passe pour égalitaire, et il court risquer sa vie au bout du monde avec l'espoir d'un petit morceau de ruban rouge, — pour spirituel, et pas de saison où il ne se délecte à quelque inepte refrain de café-concert, — pour ingouvernable, et il subit, sans révolte, les pires tracasseries et paperasseries des bureaux. Tout s'explique de ces contradictions, par l'abus constant et héréditaire de la vie nerveuse qui fait la force et la faiblesse, la grâce séduisante et redoutable de cette ville, la plus féminine de toutes, la plus conduite par ses impressions, mais aussi la plus capable d'élans désintéressés, d'intuitions lumineuses, d'ardeurs magnanimes. Avec cela, le Parisien est, de tous les animaux politiques, le plus complètement dépourvu d'initiative civique. La cause en est aisée à comprendre. Le génie administratif de la race latine se trouve avoir atteint ici à son point de perfection. Le réseau du fonctionnarisme enveloppe Paris de mailles si étroites, si serrées, que la spontanéité individuelle s'y abolit totalement. Parler du gouvernement avec éloquence, en persifler les

représentants avec la plus perçante ironie, en critiquer les actes avec une lucidité supérieure, le Parisien y excelle. Mais agir par lui-même, s'associer, entreprendre, tenir tête au despotisme de l'État sur le terrain du droit privé, à la manière des Anglo-Saxons, ne lui demandez pas cela. Nul n'a marqué ce défaut d'un trait plus net que Maxime Du Camp, nul n'en a plus fortement montré les funestes conséquences. Il a établi, avec des chiffres indiscutables, que ce Parisien si mal outillé pour l'initiative politique est envahi, environné, noyé, par une énorme immigration venue du dehors, si bien que la conscience de la grande ville en est sans cesse faussée. Déjà Napoléon reconnaissait ce fait singulier, et des statistiques dressées par ses ordres, révélaient que dans la population criminelle de Paris, vers 1810, le vrai Parisien comptait pour une proportion de 1 pour 3. Pendant les journées de Juin 1848, la proportion s'abaissait encore. On ne trouvait que 5 Parisiens sur 100 insurgés. Sur 36,399 individus qui passèrent devant les conseils de guerre après la Commune, 27,390 étaient des provinciaux ou des étrangers. M. Maxime Du Camp a résumé d'un mot saisissant l'anomalie nationale que de pareils chiffres représentent: «L'Angleterre, a-t-il dit, va aux Indes, l'Allemagne va en Amérique. La France émigre à Paris.» Ainsi s'expliquent, lorsque cet afflux d'éléments adventices est devenu trop fort, ces perturbations auxquelles le vrai Parisien assiste le plus souvent avec désespoir, car c'est la ruine momentanée; contre lesquelles il ne lutte point, par manque d'initiative; dont il répare les misères à force de travail, et qu'il finit par considérer un peu comme les gênes de la banlieue de Naples considèrent le Vésuve. C'est une cendre qui brûle et qui bouge. Ils y bâtissent tout de même leur maison et surtout ils y plantent leur vigne. Cet héroïsme gai dont un autre symbole est l'antique bateau du blason de la ville, battu des flots et qui ne sombre pas, Maxime Du Camp l'a merveilleusement senti et rendu. Il n'eût pas été le grand écrivain civique qu'il voulait être, s'il n'avait indiqué le remède, le même que Balzac, que Le Play, que Taine ont proclamé tous les trois dans des termes presque identiques: la nécessité d'un renouveau de vie provinciale qui, bien loin de nuire à cette ville incomparable, la dégorgerait de cette alluvion et lui permettrait d'épanouir plus librement son opulente et complexe personnalité. C'est ainsi que l'amoureux de Paris et son historien se trouve avoir sa place marquée dans ce grand mouvement décentralisateur qui, après s'être dessiné dans les idées, commence à se dessiner dans les faits. L'issue peut en être un total rajustement de notre vieille société, et celui-là, du moins, serait pacifique.

Je prononçais tout à l'heure, messieurs, le beau mot de probité intellectuelle à propos de cet immense labeur où se consumèrent les trente dernières années de la vie de M. Maxime Du Camp. La conscience de cette probité, l'orgueil légitime du travail utile, donnent une lumière de sérénité aux dernières pages tracées par la plume qui avait autrefois écrit les *Mémoires d'un suicidé* et les *Forces perdues*. Ayant commencé par considérer la vie, en véritable enfant du siècle, comme une simple matière à émotions, haïssable quand elle n'est pas conforme à nos désirs, il était arrivé à reconnaître que tout son prix est dans le travail, dans la soumission au sort, dans l'accomplissement d'une tâche bienfaisante. C'est le «Cultive ton jardin» de *Candide*, auquel il eût seulement ajouté, lui, l'apôtre de toutes les charités, «et cueilles-en les fleurs pour les autres». Ayant commencé par considérer l'art d'écrire comme la recherche d'une sensation suprême, comme un dilettantisme plus raffiné, comme une parure plus brillante, il était arrivé à reconnaître que la première vertu de cet art est le service à rendre. Afin d'être bien sûr qu'il rendrait ce service, il avait su comprendre et accepter la limite de ses facultés. «Se conformer, disent les Espagnols; s'améliorer, disait Goethe» Ces deux fortes paroles qu'il cite quelque part, et qui se complètent, étaient devenues sa devise. Il s'était conformé à sa nature et à son époque, et il avait essayé de les améliorer l'une et l'autre, l'une par l'autre. Cette virile philosophie, dont les *Souvenirs* portent partout la trace, s'ennoblit, s'illumine d'une religion, celle des Lettres qu'il appelait les *Conso-lantes Déeses*. C'est à elles que sont consacrées ses dernières pages auxquelles je faisais allusion, et qui sont le testament de sa vieillesse apaisée, comme les *Forces perdues* avaient été celui de sa jeunesse révoltée. Elles se

trouvent dans le volume du *Crépuscule*, publié un mois avant sa mort. Avec quelle éloquence il y célèbre le rôle de l'écrivain, ce manieur de l'outil sacré, et la place qu'il tient dans la civilisation: «Si à la même heure, dit-il, tous les encriers se desséchaient, si toutes les plumes qui écrivent étaient brisées, le monde semblable à un navire sans pilote, sans gouvernail, sans boussole, irait à l'aventure vers quelque épouvantable naufrage!» Avec quel orgueil pensant au vaste effort littéraire qui, depuis l'année terrible, s'accomplit dans notre France, il proclame «que la victoire définitive, celle qui, malgré les défaites et les défaillances matérielles, ne redoute pas l'histoire et se gagne devant la postérité appartient toujours au peuple qui a fait des livres, et par ces livres conquis l'humanité!» Avec quelle reconnaissance émue il rend des actions de grâces à son métier, «mon humble métier de plumitif, répète-t-il, auquel je dois les meilleurs jours de ma vie et le calme de ma vieillesse!» Avec quelle fierté de bon ouvrier, se supposant appelé à l'épreuve de la météorologie, il souhaite de renaître pour reprendre la plume: «Oui, si le génie qui préside à la transmigration des âmes et à la renaissance des créatures daignait me dire: «Choisis la forme de ta prochaine existence», je répondrais: «Permettez-moi d'être toujours simplement ce que j'ai été, un passionné de la plume, un adorateur des lettres, un artisan assidu que son assiduité suffisait à satisfaire.» Laissez-moi, messieurs, terminer sur ces paroles qui me touchent à une profondeur que je dirais mal. J'y vois l'affirmation d'une foi qui est aussi la mienne et qui achève de donner sa haute physionomie idéaliste à cette vie aujourd'hui close. Elles me permettent de conclure en disant qu'à travers les heurts et les conflits de sa destinée, dans ses tentatives les plus incertaines, comme dans ses efforts les plus heureux, votre regretté confrère fut vraiment un grand homme de lettres. Il est de plus pompeux éloges. Je n'en sais aucun que, pour ma part, je voulusse davantage obtenir, et mériter.»

(Fortsetzung folgt.)

Verzeichnis der romanischen u. englischen Vorlesungen auf Universitäten deutscher Zunge im Winter- halbjahr 1895/96.

- Basel.** Soldan, Provenzalische Grammatik mit Lektüre; L'épopée au moyen âge; Rätoromanische Interpretation mit grammatischer Einleitung; Dickens' Oliver Twist; Montaigne, Essais; Neufromanzösische Stilübungen; Französische Kränzchen. — Meißner, Lecture de Victor Hugo; Exercices pratiques. — Binz, Historische Grammatik der englischen Sprache; Shakespeare's Coriolan.
- Berlin.** Tobler, Historische Syntax des Französischen. I; Erklärung altfranzösischer Sprachproben; Provenzalische Übungen (Sem.). — Pariselle, Neufromanzösische Übungen; Seminar. — Rossi, Italienische Grammatik mit Übungen für Anfänger; Italienische Syntax mit Übungen; Erklärung von Tasso's Dialoghi scelti; Italienisches Seminar. — Harsley, Anfangsgründe der englischen Sprache; Übungen zur englischen Syntax; Übungen im schriftlichen und mündlichen Gebrauch der englischen Sprache (Sem.).
- Bern.** Freymond, Vergleichende Formenlehre der romanischen Sprachen mit besonderer Berücksichtigung des Italienischen und Französischen; Geschichte der italienischen Litteratur. II; Italienische Lektüre (Carducci); Altfranzösische Seminarübungen (Parabel vom echten Ringe); Italienische Seminarübungen (Ariosto). — Michaud, Histoire du théâtre en France au XIV^e siècle: stylistique et critique littéraire; Explication d'auteurs français; Résumé de la littérature française de 1750 à nos jours; Exercices et Compositions. — Niggli, Italienische Grammatik mit Übungen; Lektüre aus „Cuore“ von A. de Amicis; Lettura ed interpretazione di due commedie di C. Goldoni. — Gauchat, Italienische Übungen; Provenzalisch; Die Poesie der Troubadours. — Müller-Hefs, Altenglische Übungen; Neuenglische Übungen. — Künzler, Lektüre eines Dramas von Shakespeare; Neu-

- englische Grammatik mit Übungen; Erklärung moderner englischer Schriftsteller.
- Breslau.** Appel, Geschichte des französischen Theaters; Italienische Übungen über Dante (Sem.) — Pillet, Neuf französische Übungen (Sem.); Lektüre und Interpretation der *Métromanie* von Piron. — Caro, Über Dante. — Kölb ing, Historische Grammatik der englischen Sprache; Englisches Seminar. — Pughe, Interpretation ausgewählter Gedichte von Robert Browning; Anfangsgründe der englischen Sprache; Übungen im Englisch-Schreiben und -Sprechen (Sem.)
- Czernowitz.** Gartner, Vergleichende Grammatik der romanischen Sprachen; Lesung altfranzösischer Texte; Phonetik. — Romanovsky, Englische Übungen.
- Erlangen.** Varnhagen, Geschichtliche französische Grammatik; Über Märchen und Sagen; Neuf französische, altfranzösische, neuenglische, altenglische Übungen (Sem.).
- Freiburg i. B.** Baist, Altfranzösische Literaturgeschichte. I; Erklärung von Crestiens de Troyes *Erec*; Romanisches Seminar. — Levy, Dantes *Divina Commedia*; Erklärung provenzalischer Denkmäler. — Sarrazin, Überblick über die französische Litteratur des 18. Jahrhunderts; Erklärung von Diderot, *Le Neveu de Rameau* (Sem.); Französische Stillehre. II (Sem.). — Schröder, Historische Grammatik der englischen Sprache; Alexander Pope (Sem.); Alt- und mittenglische Übungen (Sem.). — Caro, Neuenglische Übungen; Englische Lektüre für Anfänger mit Einführung in die Elemente der Laut- und Formenlehre.
- Gießen.** Behrens, Geschichte der französischen Litteratur. Das Drama; Lektüre u. Erklärung französischer Autoren des 19. Jahrhunderts; Metrische Übungen; Seminar. — Pichler, Französische und englische stilistische Übungen; Französische Lektüre und Interpretation; Englische Lektüre und Interpretation. — Wetz, Englische Grammatik. 2. Teil; Einführung in das Altenglische; Die englischen Dichter vom Anfang dieses Jahrhunderts, mit besonderer Berücksichtigung Byrons.
- Göttingen.** Stimming, Italienische Grammatik mit Erklärung ausgewählter italienischer Dichter; Geschichte der französischen Sprache; Erklärung des Rolandsliedes (Sem.). — Mercier, Geschichte der französischen Litteratur im 18. Jahrhundert (in französischer Sprache); Neuf französische Übungen. — Morsbach, Geschichte der älteren englischen Litteratur; Englisches Seminar; Englisches Proseminar. — Tamson, Englische Schreib- und Sprechübungen; Erklärung von Hammerton's „*French and English*“; Die englische Litteratur in der 2. Hälfte des 18. Jahrhunderts.
- Greifswald.** Koschwitz, Geschichte der französischen Litteratur des 19. Jahrhunderts; Neuf französische Übersetzungsübungen; Altfranzösische Übungen. — Konrath, Geschichte der englischen Litteratur bis Chaucer; Seminarübungen; Neuenglische Übungen im Anschluß an das „*Echo der englischen Umgangssprache*. II“.
- Heidelberg.** Neumann, Historische Formenlehre der französischen Sprache; Lektüre u. Erklärung eines altfranzösischen Gedichtes; Übungen an altfranzösischen und provenzalischen Texten (Sem.); Anleitung zu wissenschaftlichen Arbeiten (Sem.). — Schneegans, Übungen im mündlichen und schriftlichen Gebrauch des Französischen; Geschichte des französischen Dramas im 17. Jahrhundert. — Ihne, Geschichte der englischen Litteratur im 17. u. 18. Jahrhundert; Englische Übungen (Sem.). — Schick, Geschichte der englischen Flexionen; Lektüre alt- und mittenglischer Texte; Litterarhistor. Übungen (über Shakespeare — Sem.).
- Jena.** Cloëtta, Historische Grammatik des Französischen; Neuf französische (Sem.) — Franz, Geschichte der englischen Sprache; Neuenglische Übungen; Altenglisch (Sem.).
- Innsbruck.** Demattio, Dante Alighieri; Erklärung ausgewählter Gedichte der *Tronbadours*; Ital. Übungen. — v. Zingerle, Geschichte des französischen Epos. — Zingerle, *Esercizi pratici di lingua tedesca per gli Italiani*; *Esercizi di traduzione e di conversazione*. — Fischer, Historische Grammatik der englischen Sprache; Shakespeare's *Macbeth*; Milton und seine Zeit; Neuenglische Übungen.
- Kiel.** Kört ing, Französische Laut- und Aussprachelehre; Geschichte der altfranzösischen Litteratur; Provenzalische Übungen (Sem.). — Gauthey des Gouttes, François Coppée, poète et prosateur; Exercices de conversation (mit Zugrundelegung von Flauberts *Madame Bovary*); L'école phonétique franco-allemande; Seminarübungen. — Sarrazin, Ausgewählte Kapitel englischer Syntax (Verbum); Geschichte der englischen Litteratur seit Byron's Tode; Ausgewählte Gedichte Tennyson's (Sem.).
- Königsberg.** Kifsner, Interpretation des altfranzösischen Rolandsliedes und altfranzösische Übungen (mit Zugrundelegung von Försters „*Rolandmaterialien*“); Erklärung altenglischer Texte nach Zupitza's Lesebuch; Erklärung von Spenser's *Faery Queene* nebst anderen Übungen. — Favre, Französische Diktate; Übersetzung eines deutschen Schriftstellers der Gegenwart in das Französische; Interpretation ausgewählter Gedichte Ronsards; Neuf französische Übungen. — Kaluza, Historische Grammatik der englischen Sprache. II. Das Verbum, mit Übungen; Interpretation ausgewählter Dichtungen Shelley's und sonstige Übungen (Sem.).
- Marburg.** Stengel, Geschichte der romanischen Sprachen; Romanische Übungen. — Doutrepoint, Geschichte der französischen Litteratur im 19. Jahrhundert (in französischer Sprache); Übungen im Modern-Französischen. — Vietor, Einleitung in die englische Philologie; Chaucer's *Canterbury Tales* (mit einer Einleitung über Chaucer's Leben und Werke); Sachsenchronik (Sem.); Shakespeare's Sonette (Sem.). — Tilley, Englische Grammatik (in englischer Sprache); Übungen im Modern-Englischen; Einführung in das Englische.
- München.** Breymann, Geschichte der französischen Litteratur im 16. Jahrhundert; Interpretation der *Chanson de Roland* nebst Repetition wichtiger Kapitel der historischen französischen und provenzalischen Grammatik; Anleitung zur Anfertigung wissenschaftlicher Arbeiten. — Hartmann, Einführung in die italienische Sprache; Interpretationsübungen in französischer Sprache; Rätomanisch. — Fester, Voltaire, Rousseau und das Zeitalter der Aufklärung. — Köppel, Geschichte der englischen Litteratur im 18. Jahrhundert; Mittelenglische Grammatik und Interpretation von Chaucer's Prolog der *Canterbury Tales* (Sem.).
- Münster.** Andresen, Französische Formenlehre; Erklärung des altfranzösischen Gedichtes von Auberi dem Burgunder (II. Teil); Provenzalische Übungen (Sem.). — Deiters, Erklärung von Molière's Lustspiel *L'École des femmes*; Erklärung von Shakespeare's *Romeo and Juliet*; Neuf französische Übungen; Neuenglische Übungen; Erklärung des Noto'schen Lustspiels *La Vedova in solitudine*; Erklärung des Romans *Justa y Rufina* von Caballero. — Mettlich, Erklärung von Victor Hugo's *Hernani* in französischer Sprache; Schriftliche französische Übungen. — Eienkel, Geschichte der englischen Litteratur im 17. Jahrhundert; Historische Grammatik der englischen Sprache; Erklärung von Milton's *Paradise lost* (Sem.). — Hase, Erklärung von Walter Besants *London*; Übungen im mündlichen Gebrauch der englischen Sprache.
- Straßburg.** Gröber, Geschichte der französischen Litteratur des Mittelalters; Seminarübungen. — Schneegans, Einführung in die altfranzösische Grammatik; Altfranzösische Texte; Italienisch; Wiedergeburt der italienischen Litteratur. — Röhrig, Lektüre von Racine's *Mithridate*; Leichte Übungen in Schrift und Konversation an Molière's *Étourdi*; Interpretation von Goethe's Dichtung und Wahrheit; Geschichte der französischen Prosalitteratur von 1821—1848. — Brandl, Einführung in das Altenglische und Interpretation des *Beowulf*; Walter Scott, Wordsworth, Byron und ihre Zeit; Anleitung zu Reim- u. Balladenkritik (Sem.). — Miller, Einführung in das Frühmittelenglische; Praktische Grammatik der englischen Sprache; Übersetzung von Chamisso's *Peter Schlemihl*; English Prose style; Landeskunde, English social life.
- Tübingen.** Voretzsch, Geschichte der neueren französischen Litteratur; Übungen am altfranzösischen Rolandslied (Sem.). — Pfau, Molière's *Misanthrope*; Französische Sprechübungen; Französische Seminarkurse. — Hoops, Mittelenglische Grammatik mit Übungen; Englische Elementarübungen; Englische Seminarkurse.
- Zürich.** Morf, Exercices et interprétation de français moderne; Der Unterricht im Französischen; Geschichte der neueren französischen Litteratur 1500—1610; Einführung in die spanische Sprache mit Lektüre und Er-

klärung älterer Texte; Altfranzösische Übungen. — Ulrich, Lautlehre der romanischen Sprachen; Lateinisch und Romanisch; Exercices latins-français; Altitalienische Lektüre; Provenzalische Übungen. — Morel, Exercices de style et de rédaction; Romanciers, histoire et critique, 1830—1860. — Vetter, Shakespeare's Leben u. Werke; English Poetry from the Restoration to 1750; Englische Litteratur unserer Tage; John Lyly's Euphuus. — Schirmer, Historische Grammatik der englischen Sprache. II.

(Fortsetzung folgt.)

Abgeschlossen am 1. September 1895.

Anzeigen.

= Geographische Hausbücher. =

Afrika.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 154 Abbildungen im Text, 12 Karten und 16 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 12 Mark oder in 10 Lieferungen zu je 1 Mark.
„Man suchte bis jetzt vergeblich nach einem Werk, das diesem gleichkäme.“ („Allgemeine Zeitung“, München.)

Amerika.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers, Dr. E. Deckert und Prof. Dr. W. Kükenenthal. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 201 Abbildungen im Text, 13 Karten und 20 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark oder in 13 Lieferungen zu je 1 Mark.
„Noch nie hat es ein Buch gegeben, aus dem man den Erdteil Amerika so klar und mit so guter Veranschaulichung hätte kennen lernen, wie aus dem vorliegenden.“ („Neue Preussische [Kreuz-] Zeitung“, Berlin.)

Asien.

Von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 156 Abbildungen im Text, 14 Karten und 22 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark oder in 13 Lieferungen zu je 1 Mark.
„Eine litterarische Erscheinung von ungewöhnlicher Bedeutung.“ („Deutsche Zeitung“, Wien.)

Europa.

Von Dr. A. Philippson und Prof. Dr. L. Neumann. Herausgegeben von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit 166 Abbildungen im Text, 14 Karten und 28 Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 16 Mark oder in 14 Lieferungen zu je 1 Mark.
„Dies Buch macht alle übrigen Geographien für den gebildeten Mann überflüssig.“ (Gerhard Rohlf.)

Australien und Ozeanien.

Herausgegeben von Prof. Dr. Wilh. Sievers. Eine allgemeine Landeskunde. Mit ca. 160 Abbildungen im Text und vielen Karten und Tafeln in Holzschnitt und Farbendruck. In Halbleder gebunden 15 Mark. (Erscheint im Herbst 1895.)

Probehefte liefert jede Buchhandlung zur Ansicht. — Prospekte gratis.

Verlag des Bibliographischen Instituts in Leipzig.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsnor, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, daß alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsnor in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwissler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

Verlag von JULIUS ZWISSLER, Wolfenbüttel.

Bei der Wahl von Lektüre etc. ist kaum zu entbehren der

Führer

durch die
französische und engl. Schullitteratur.

Zusammengestellt von einem Scholmann.

2. Auflage. — Preis M. 1,50.

Herrigs Archiv sagt über das Werk:

Eines der wenigen Bücher, von denen mit Recht die vielmalsbrauchte Redensart gilt, sie seien für jeden Lehrer der neueren Sprachen schlechtweg unentbehrlich. Der ungenannte Schulmann (Dr. A. Krefsnor in Cassel) giebt nicht bloß einen übersichtlich geordneten vollständigen Katalog der von 1872—1892 erschienenen Schulausgaben französischer und englischer Schriftsteller, sowie aller Grammatiken, Hilfs-, Lehr- und Übungsbücher, sondern auch in knappen Schlagwörtern mit genauer Quellenangabe die Urteile der Fachkritik über jedes einzelne Buch. Aus etwa zwölf bis fünfzehn Zeitschriften hat Krefsnor mit rühmlichem Fleiß die kritischen Schlagwörter entnommen. Durch beigesetzte Zahlen oder Fragezeichen hat der kundige „Führer“ jedem Schulautor seine Verwendbarkeit in der und der Klasse zugewiesen. Gegen diese Klassifikation läßt sich nichts Erhebliches einwenden.

Emanuel Geibels

Leben, Werke und Bedeutung für das deutsche Volk.

Von Lic. Dr. C. L. Leimbach.
Prov.-Schulrat in Breslau.

Zweite sehr vermehrte Aufl. von Max Trippenbach, P.
Mit 8 Illustrationen.
Eleg. geb. M. 6.—.

„Wenn man einem durchaus reinen und wahrhaft großen Charakter lange zur Seite steht, gehts wie ein Hauch von ihm auf uns über. Das Lebensbild dieses größten lyrischen Dichters der Neuzeit läßt uns einen vollen Blick thun in diese reiche, tief angelegte Individualität, wie sie sich ganz in der Fülle seiner Lieder aus jungen und alten Tagen wiedergiebt. Wir lieben in ihm den Dichter der keuschen Minne, den Sänger glühendster Vaterlandsliebe, dem es an echtem Mannesmut nicht fehlt, sich dem destruktiven Geiste mit lodernder Entrüstung entgegen zu stellen. Diese patriotischen Lieder werden immer zu den kostbarsten Perlen unserer nationalen Dichtung gezählt werden. Ebenso sind wohl die wunderschönen Naturlieder allgemein gewürdigt. Seine dramatischen Dichtungen dagegen sind im deutschen Volke nicht so bekannt, als sie es verdienen. Die Werke dieses Meisters haben wie wenig andere in unserer Litteratur einen durch und durch religiösen Kern und rühren die tiefsten Saiten des Christentums an. Wir können Gott nur danken für solche Poeten, die unsere Jugend zu hohen sittlichen Idealen entflammt und auch die Herzen der Alten erglänzen macht für alles Wahre und Gute in der Menschheit.“

Zu beziehen durch alle Buchhandlungen sowie auch direkt vom

Wolfenbüttel. Verlag von JULIUS ZWISSLER.

FRANCO-GALLIA.

Kritisches Organ für französische Sprache und Litteratur.

Herausgegeben von

DR. ADOLF KRESSNER.

in Cassel.

Erscheint monatlich.

Preis pro Semester M 4.

Inhalt.

- Abhandlungen. Lefèvre, Le Printemps représenté pour la leçon de conversation.
- Besprechungen und Anzeigen. I. Philologie und Pädagogik. Wendt, Encyclopädie des französischen Unterrichts. 2. Teil — Kahle, Französisches Lesebuch. — Kron, Le petit Parisien. — Coppée, Ausgewählte Novellen, ed. Franz. — Traut, Französische Briefschule. — Durand u. Delanghe, Übungen für die französische Konversationsstunde. Heft 5–8. — Hartmann, Die Anschauung im neusprachlichen Unterricht.
- II. Belletristik. Gheusi et Lavigne, Gaucher Myrian. — Bourget, Outre Mer.
- Zeitschriftenschau.
- Neue Erscheinungen. I. Philologie und Pädagogik. II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.
- Miscellen. Paul Bourget à l'Académie (Réponse de M. le vicomte de Vogüé). — Der Casseler Verein für neuere Sprachen.
- Nachtrag zum Vorlesungsverzeichnis.

Abhandlungen.

Le Printemps

représenté pour la leçon de conversation française d'après le tableau de printemps publié par la librairie dite de Strasbourg.

1. Ce tableau représente le printemps. L'hiver est passé; la neige est fondue, les ruisseaux ne sont plus couverts de glace, les vents sont doux, le soleil nous donne plus de chaleur, et les jours s'allongent tandis que les nuits deviennent moins longues. Tout s'embellit; les champs, les prairies, les arbres, les buissons reverdissent, la terre se pare de mousse, de gazon et de fleurs. Les oiseaux reviennent des pays lointains. Les paysans vont travailler dans les champs.

2. Au fond du tableau nous voyons de hautes montagnes plantées d'arbres (vgl. L'Automne Nr. 2). Sur leurs têtes il y a des châteaux tombés en ruine (vgl. L'Automne Nr. 11).

3. Voici un village, voilà une ville. Le village n'est pas aussi grand ni aussi peuplé que la ville. Les maisons ne sont pas si élevées

et si belles que celles de la ville; le plus souvent les rues ne sont pas pavées et bordées de trottoirs. Les grands villages sont appelés bourgs, les petits villages appelés hameaux ne forment pas de paroisse.

Nous voyons l'église et plusieurs maisons. La ville a plusieurs églises. Cette église est très vaste, elle a une très haute tour (un très haut clocher), c'est une cathédrale. L'église du village est beaucoup plus petite que celle de la ville. Son clocher est pointu et couvert d'ardoises, mais son toit est couvert de tuiles ainsi que les toits des maisons. Dans la ville il y a plusieurs édifices publics, dans le village il n'y en a que deux ou trois, ce sont l'église, la maison d'école et la mairie, devant lesquelles il y a souvent une grande place plantée d'arbres.

Les maisons du village ne se touchent pas comme celles de la ville; elles sont isolées et séparées les unes des autres par des jardins (potagers), des vergers et des champs. Les habitants de la ville sont appelés citadins, ceux du village portent le nom de villageois. Presque tous les villageois sont des paysans, ils s'occupent de l'agriculture (du labourage) et de l'éducation du bétail. Dans les villages il y a aussi quelques artisans, par exemple un tailleur, un cordonnier ou bottier, un forgeron, un maréchal ferrant (la forge), un charron, un menuisier; parfois on y trouve même un médecin et un pharmacien; une pharmacie. Derrière ce village il y a une petite forêt, et partout on voit des arbres et des buissons.

4. Près de la maison des paysans (cultivateurs) il y a une écurie, une étable, une porcherie, un poulailler, une bergerie, une grange, une remise, un hangar. Tous ces bâtiments, qui sont souvent couverts de chaume, renferment

la cour. Dans l'écurie sont logés les chevaux; le cheval est le plus noble et le plus précieux de nos animaux domestiques, il nous sert de cheval de trait et de cheval de monture (de selle). L'étable renferme les bœufs, les vaches, les veaux. La porcherie est le logement des porcs, qui nous fournissent le lard, les jambons, les saucisses, et le poulailler celui des poules. Les moutons, les brebis et les agneaux sont logés à la bergerie. Le chat débarrasse la ferme des souris; elles dévorent le blé et les provisions. Près des étables se trouve le tas de fumier. La grange renferme la provision de foin, de paille et de fourrage vert. On y voit aussi entassées les gerbes de blé avant le battage. La partie de la grange où l'on bat le blé, est appelée aire. Dans la remise ou dans le hangar on abrite les voitures, les brouettes, la charrue, la herse et les autres instruments aratoires (instruments de culture), quelquefois aussi le bois de chauffage. En outre, on voit la basse-cour avec un poulailler surmonté d'un colombier (pigeonnier), et deux petites étables pour les oies et les canards. La pompe avec son ange est établie près de la maison, du côté de la cuisine. On puise de l'eau aussi dans un puits à bras. Mais une pompe est beaucoup plus commode; il suffit de mettre en mouvement la brimbale, et aussitôt l'eau jaillit par le tuyau d'écoulement. Tantôt la cour est ouverte, tantôt elle est fermée par un mur percé d'une porte, ou par un grillage en fer ou en bois. Près de la porte on voit souvent une niche de chien (un chenil). Le chien de garde ne laisse entrer personne dans la maison sans en avertir les gens par ses aboiements. Le chien aboie, il jappe. On (em)muselle un chien pour empêcher qu'il ne morde; la muselière. Le plus souvent la cour est pavée, et des deux côtés s'ouvrent des rigoles ou des égouts pour l'écoulement des eaux. Le propriétaire d'une ferme se prémunit contre les incendies et la grêle par une police d'assurance. Il verse chaque année une somme à une compagnie d'assurance, et après un incendie ou une grêle, il reçoit une indemnité d'après les pertes qu'il a faites.

5. La ville sur notre tableau est une grande ville; elle est entourée de murs qui sont flanqués de tours, de remparts et de fossés, c'est une place fortifiée, une forteresse. Au moyen âge toutes les villes étaient fortifiées. Les forteresses possèdent des garnisons, mais aussi des villes ouvertes sont

des villes de garnison. Voilà une caserne où demeurent des soldats, ce sont des fantassins. A présent ils sont de service; ils ont quitté la caserne pour aller au champ des manœuvres (à la place d'armes) où ils sont exercés à marcher et à tirer; ce sont peut-être des recrues (conscrits). Ils sont commandés par un officier, leur capitaine, qui à leur tête est monté sur un cheval; il s'est ceint d'une épée, sur les épaules il a des épaulettes et il a chaussé des éperons. Les soldats sont en petite tenue, portent un fusil sur l'épaule gauche, sont munis d'un (havre-)sac, d'un sabre-bayonnette, souvent aussi d'une ou de deux gibernes où ils portent des cartouches, leur tête est couverte d'un casque, et deux tambours battent la caisse (le tambour).

6. Il y a les armes suivantes: l'infanterie, la cavalerie (le cavalier), l'artillerie (l'artilleur, le canonnier), le corps de génie, le corps du train et les chasseurs; en outre il y a plusieurs régiments de garde. Un régiment d'infanterie est divisé en bataillons, et chaque bataillon en compagnies; un régiment de cavalerie est divisé en escadrons. La cavalerie se compose de cuirassiers, de lanciers (uhlans), de dragons et de husards. Depuis quelques ans, chez nous, tous les cavaliers sont munis d'une lance comme les lanciers. Tous les vêtements du soldat sont appelés uniforme. Les tuniques sont de très différentes couleurs. Parmi les officiers il y a beaucoup de grades; ce sous-lieutenant est passé lieutenant. Quand il y a une parade, les troupes étant en grande tenue, marchent tambour battant et enseignes déployées. L'enseigne des fantassins s'appelle drapeau, celle des cavaliers est appelée étendard. Dans la manœuvre les soldats sont logés chez les habitants des villes ou des villages ou dressent (mettent, posent) un camp, ils bivaquent, le bivac. Les soldats malades sont soignés dans l'hôpital militaire, pendant la guerre on dresse des ambulances (volantes). Dans la cantine les soldats peuvent acheter beaucoup de vivres, mais dans les temps de guerre ou de manœuvre ils sont suivis de cantiniers et cantinières. Près de la caserne il y a un corps de garde (un poste) Aujourd'hui la première compagnie est de garde; elle monte la garde, elle descend la garde. A (l'heure de) midi la garde est relevée. Ce poste se compose d'un sergent et de six simples soldats. Quand un général s'approche, la sentinelle de devant les armes crie

aux armes, et le poste prend les armes; présentez les armes. En vingt-quatre heures chaque soldat est de faction quatre fois deux heures de suite. La sentinelle entre sous la guérite quand il fait mauvais temps. Ce soldat a obtenu une permission de quinze jours. Ces soldats ont été renvoyés dans la réserve; la landwehr (l'armée territoriale), le ban et l'arrière-ban. Cet officier a donné sa démission. Chez nous le service militaire est obligatoire pour tous. On entre au service (prend du service) quand on a vingt ans et doit être sous les drapeaux deux ou trois ans; il y a aussi le volontariat d'un an, mais les volontaires d'un an doivent passer un examen. Au printemps a lieu la conscription, et en automne on entre au service.

7. Une maison d'habitation se compose d'une cave, d'un rez-de-chaussée, d'un ou de plusieurs étages et d'un grenier. Dans les grandes villes il y a des maisons à trois et quatre étages. La partie souterraine d'une maison s'appelle cave. On y descend par un escalier de plusieurs marches; on y conserve les pommes de terre, les légumes, le vin, la bière et toutes sortes de provisions, car en été, il n'y fait pas trop chaud, et en hiver, il n'y fait pas trop froid. On éclaire les caves à l'aide d'ouvertures appelées soupiraux. On demeure aussi au sous-sol. Quand on ouvre la porte de la maison, on entre dans le vestibule qui est au rez-de-chaussée, c'est-à-dire dans la partie du bâtiment au niveau du sol. Ici on voit une autre porte qui donne sur la cour. Du rez-de-chaussée on monte aux différents étages par un grand escalier qui est garni d'une rampe en bois sculpté. Chaque étage forme ordinairement un logement pour une famille, et on y trouve presque toujours les mêmes pièces qu'au rez-de-chaussée, mais souvent dans les grandes maisons les étages sont divisés en plusieurs logements. On y trouve un salon, une salle à manger, une chambre où l'on se tient ordinairement, des chambres à coucher, des cabinets et une cuisine. Au rez-de-chaussée on trouve quelquefois un atelier, une boutique ou un magasin. Sous le toit qui protège la maison de la pluie et de la neige, se trouve le grenier et quelquefois une ou plusieurs mansardes. C'est au grenier qu'on place des provisions, par exemple le bois de chauffage, on y met aussi sécher le linge. Sur le toit on voit une ou plusieurs cheminées qui communiquent avec les poêles des chambres et les foyers (âtres) ou les fourneaux des cuisines. La maison est au propriétaire; les familles qui ont loué un apparte-

ment ou logement sont les locataires. Cette famille occupe le premier, l'autre le second. Le loyer est de 800 francs. Le 1 octobre il changera de domicile. Il emménage, il déménage. Appartement à louer. Il est en garni. Il lui a donné congé. Où demeurez-vous? Savez-vous son adresse (où il demeure)? Être chez soi. Rentrer (à la maison, au logis, chez soi). Je viens de chez vous.

8. Dans cette pièce nous trouvons une table (ronde, carrée, pliante), plusieurs chaises, un canapé ou sofa, un secrétaire, une pendule, une glace, un poêle. La table est couverte d'un tapis de table et placée sur un tapis. La chaise présente un siège, un dossier et quatre pieds. Le menuisier fait les meubles de sapin, de chêne, d'acajou ou de noyer. Les murs sont tapissés en papier peint, les fenêtres sont garnies de rideaux et de stores; on lève le store, on baisse le store. Le salon est la plus belle pièce. On y trouve des fauteuils, un piano, une cheminée, un lustre suspendu au plafond, des vases de fleurs et des statuettes; les murs en sont garnis de tableaux.

Dans la salle à manger on trouve une table à rallonge et un buffet où on conserve les couteaux, les fourchettes, les cuillers, le linge de table, c'est-à-dire les nappes et les serviettes, et aussi la verrerie et la vaisselle. Par verrerie nous entendons tous les vases de verre. La vaisselle est faite de porcelaine ou de faïence; elle comprend la soupière, les plats, les assiettes, la saucière, la salière, qui contient du sel, la poivrière, qui contient du poivre, le moutardier, qui contient de la moutarde, l'huilier, qui contient de l'huile, la cafetière, la théière, les tasses, les soucoupes et le sucrier, qui contient du sucre.

Le meuble principal de la chambre à coucher est le lit. Il se compose du bois de lit, d'une paillasse ou d'un matelas ou d'un sommier élastique, d'un drap, d'un traversin, d'un oreiller et d'un plumeau ou d'une courte-pointe; le tout est couvert d'un couvre-lit qui est ôté quand on va se coucher (se mettre au lit); se lever (sortir du lit). En France au lieu du duvet, nous trouvons une couverture de laine et, quand il fait très froid, en outre un édredon. La servante doit faire le lit et mettre des draps blancs. Devant le lit est étendue une descente de lit, et à côté du lit est la table de nuit sur laquelle se trouvent un chandelier avec une bougie et une boîte à allumettes. Sur le lavabo on voit une cruche, une ou deux cuvettes, une écuelle à sa-

von et aussi une carafe remplie d'eau et un verre à boire. Dans les tiroirs du lavabo on conserve le peigne, la brosse à habits et la brosse à dents. On se peigne les cheveux, on brosse les habits, on se nettoie les dents avec de la poudre dentifrice, on se rince la bouche, on se gargarise. Une serviette est suspendue à côté du lavabo, et un miroir se trouve au-dessus du lavabo. On se lave avec de l'eau froide ou de l'eau tiède, on s'essuie à la serviette, et on se mire dans le miroir. Dans une armoire on conserve les habits en les suspendant à de petits crochets, et dans une commode à deux ou trois tiroirs on serre le linge de lit et le linge de corps.

Dans la cuisine le fourneau ou le foyer sert à apprêter (faire cuire) les mets. Cette jeune fille sait déjà faire la cuisine, elle fait bien la cuisine (elle cuisine bien). L'eau bout; on fait bouillir de l'eau. La batterie de cuisine qui se compose de pots, de marmites, de chaudrons, de casseroles, de poêles et de poêlons, est rangée sur une planche formant étagère ou est suspendue aux murs de la cuisine. La vaisselle est enfermée dans un buffet de cuisine, et des comestibles sont conservés dans un garde-manger. Souvent une dépense touche à la cuisine.

9. Dans cette maison isolée demeure un paysan. Le toit en pointe (un toit plat) est couvert de tuiles, les murs en sont peints en blanc (ils sont blanchis). Le toit est surmonté d'une cheminée d'où s'échappe de la fumée. Voilà trois lucarnes. Cette face de la maison a trois fenêtres, l'autre en a une. Chaque fenêtre se compose de deux battants, et chacun d'eux a trois carreaux de vitre (trois vitres). Près de la cheminée il y a un nid de cigogne fait de ramilles sèches. Nous voyons deux cigognes; l'une est debout dans (sur) le nid, l'autre retournant au nid a cherché de la nourriture dans les prés, les ruisseaux ou les marais. Les cigognes mangent des grenouilles, des lézards, des souris, des crapauds, des taupes, des vers, des poissons. Elles viennent de retourner de contrées plus chaudes où elles ont passé l'hiver. Aussi d'autres oiseaux sont déjà retournés; les oiseaux chanteurs, par exemple le rossignol et l'alouette, construisent leurs nids et font retentir les bosquets de leurs joyeuses chansons. De tous les oiseaux la cigogne revient la première. Son plumage est blanc, le bout de ses ailes est noir, ses jambes (pattes) sont longues et rouges, son bec est rouge, long

et pointu (il a le bec rouge, long et pointu). Voilà plusieurs oiseaux, ce sont peut-être des hirondelles. Elles construisent leurs nids de mottes de terre qu'elles réunissent avec leurs becs, à l'extérieur des maisons, sous les poutres ou sous les gouttières. La plupart des oiseaux nichent sur les arbres ou dans l'épaisseur des buissons. Les nids ayant la forme d'une petite corbeille sont faits de paille, de mousse, de brins d'herbe, de rameaux secs, de duvets, de crins de cheval, de flocons de laine. Ils ramassent ces substances de partout et les portent dans leur bec à l'endroit où ils veulent bâtir leur nid.

10. Près de cette maison il y a un petit jardin entouré d'un mur bas. Voilà plusieurs arbres fruitiers qui ne fleurissent pas encore (ne sont pas encore en fleur), les branches en sont encore mortes (vgl. L'Automne Nr. 26 und 28). Des troncs d'arbres coupés dans la forêt voisine, sont entassés (mis en tas). Le paysan met l'un après l'autre sur le bloc de sciage et les coupe avec la scie. Ce bois lui sert de bois de chauffage, il en chauffe les chambres de la maison. Ce berceau fait de bois ne s'est pas encore couvert de feuillage; plus tard du lierre ou des vignes grimperont contre lui. Souvent le lierre s'entortille (s'enlace) autour des arbres.

11. Les enfants du paysan viennent de quitter la maison pour aller à l'école du village. Ce sont trois gros garçons, dont l'un prend son plus jeune frère par la main. L'un d'entre eux a sur son dos un sac à livres qui renferme des livres, des cahiers, une tablette d'ardoise, une règle et un étui à plumes; ce dernier contient un porte-plume, plusieurs plumes (de fer), un crayon, un crayon d'ardoise, un gomme-grattoir. Les autres élèves ont leurs livres sous leurs bras.

Ouvrez vos livres, les livres sont ouverts; fermez vos livres, les livres sont fermés. Recueillir les cahiers. Le livre est formé d'un grand nombre de feuillets de papier. Un feuillet présente deux pages. La première page du livre porte le titre. Ce dernier fait connaître le nom du livre, l'usage auquel il doit servir, le nom de la personne qui l'a écrit, et le nom de celle qui l'a imprimé. A la fin ou au commencement du livre se trouve souvent une table de matières. Un livre est broché quand il n'est couvert que d'une simple couverture en papier. Pour rendre les livres très solides, on les relie,

c'est-à-dire qu'on leur donne une couverture de carton ou de cuir. • Le relieur relie les livres. On achète les livres neufs chez le libraire, et les livres d'occasion chez le bouquiniste (le marchand de livres d'occasion); une librairie, une librairie d'occasion. Une collection d'un grand nombre de livres forme une bibliothèque. Un bon élève a toujours de jolis livres et des cahiers propres. Il ne doit jamais écorner un livre, il ne fait pas de cornes. Lorsqu'il veut marquer une page, il met un signet entre deux feuillets.

12. Chez nous l'instruction est obligatoire. A l'âge de six ans les enfants vont à l'école, et les élèves des écoles primaires y restent jusqu'à ce qu'ils soient confirmés à l'âge de quatorze ans. On distingue des écoles primaires et des écoles secondaires. Ces dernières se divisent en lycées ou collèges et en écoles (dites) réales. Une école de jeunes filles. Ce garçon fréquente une école privée, l'autre va à l'école publique. Le principal et plusieurs professeurs (maîtres) instruisent les élèves. Ces élèves ont des leçons d'instruction religieuse, d'allemand, de français, d'anglais, de calcul, de géométrie et d'arithmétique, d'histoire et de géographie, d'histoire naturelle, de chant, de dessin, de gymnastique. Cet élève était en troisième supérieure, mais étant monté (ayant passé) dans une classe supérieure, il est à présent un élève de seconde; l'autre a doublé sa classe. Avant de quitter l'école, il a passé l'examen de maturité. Il leur fallut subir un examen écrit et un examen oral. Il a essuyé un échec (il a échoué). Il a été renvoyé (chassé) de l'école. Il n'a pas fait ses devoirs, voilà pourquoi il aura un mauvais point et un pensem; un bon point. Parce qu'il n'a pas appris par cœur sa leçon, ses mots (vocables), il doit être en retenue. Tous les trois mois (par trimestre) les élèves reçoivent un bulletin. Il était malade, voilà pourquoi il a manqué ses leçons; une lettre d'excuse. Aujourd'hui il n'y a pas de classe. Les leçons sont finies, nous avons des vacances (les grandes vacances), les leçons recommencent dans quinze jours. Après chaque leçon il y a un intervalle de quelques minutes, où les élèves se rendent dans la cour. La rétribution scolaire est de 120 marcs par an.

13. La salle d'école a quatre murs, un plafond et un plancher. Les murs et le plafond sont peints, le plancher est fait de bois. La porte a une serrure faite de fer par le serrurier. Dans le trou de la serrure il y a une clef. On

ouvre et on ferme la porte à l'aide du loquet. La porte est fermée à clef, on peut la fermer à double tour. La salle d'école a plusieurs fenêtres, dont chacune a plusieurs vitres. Les bancs faits par le menuisier sont placés sur deux rangées. Les parties principales d'un banc d'école sont: la tablette, les cases, le siège et les pieds. Dans la tablette on voit les trous pour les encriers. Dans ces derniers il y a de l'encre noire. Il a fait une tache d'encre (un pâté). Dans chaque cahier les élèves doivent avoir une feuille de papier brouillard. Plusieurs élèves sont assis sur un banc. Levez-vous, lève-toi; asseyez-vous, assieds-toi. Le maître est assis sur une chaise dans la chaire qui se trouve sur une estrade placée devant les bancs. Qui est absent? Attention! L'élève fait attention, il est toujours attentif. Près de la chaire est le tableau noir. Avec la craie, on y forme des chiffres, des lettres et des mots. Avec l'éponge, on essuie (efface) ce qu'on a écrit. Va au tableau noir. Prends la craie. Dans un coin de la classe se trouve un poêle à côté duquel est placée une caisse à charbons. Voilà un thermomètre, un almanach de cabinet (comptoir), le tableau de leçons, la nomenclature des élèves et quelques tableaux. Pour la leçon de géographie on fixe au mur une carte murale. Sur ce mur de la salle il y a deux rangées de petits crochets où les élèves suspendent leurs chapeaux ou casquettes et leurs par-dessus. Il y a aussi une armoire dans la salle. Le concierge doit nettoyer toutes les salles d'école deux fois par semaine.

14. De combien de lettres se compose l'alphabet? Les lettres se divisent en voyelles et en consonnes. Ce mot se termine en une consonne, l'autre commence par une voyelle; ai est une diphtongue. Plusieurs lettres forment une syllabe, le mot est formé d'une ou de plusieurs syllabes. Un mot peut être monosyllabe ou dissyllabe ou polysyllabe. Plusieurs mots forment une phrase (proposition). Beaucoup de phrases forment un morceau. Un morceau peut être divisé en chapitres ou en paragraphes. Il écrit selon les règles de l'orthographe. Comment écrivez (orthographiez)-vous ce mot? Epèle (épélez) ce mot.

Les signes de la ponctuation sont: le point, la virgule, le point-virgule, les deux-points, le point d'interrogation, le point d'exclamation, la paranthèse, les crochets, les guillemets, le tiret ou trait de séparation. On met une capitale

ou lettre majuscule après un point, on met une lettre minuscule après la virgule.

Lire à haute voix. Parler à voix basse. Elever la voix, baisser la voix. Lisez plus distinctement, liez les mots, ne bredouillez pas (ne mangez pas les mots). Il te faut appuyer sur la dernière syllabe de ce mot. Tu as passé (sauté) une ligne. Dis (récite) tes leçons. Lisez vite ce que vous avez écrit. Où en sommes-nous restés? Nous avons achevé notre tâche. Traduisez littéralement (mot à mot) ce passage. Je n'approuve pas votre traduction de ce mot. La traduction écrite que les élèves font d'une langue étrangère en leur propre langue s'appelle version. Ce qu'on donne aux élèves à traduire de leur langue maternelle dans une langue étrangère s'appelle thème. Le mot exercice a un sens général; les versions, les thèmes sont des exercices. Il faut consulter le dictionnaire. Il fait beaucoup de fautes de grammaire. Il faut savoir (connaître) à fond la déclinaison et la conjugaison; décliner, conjuguer. Il sait le français.

Parle-t-il français? Il parle la langue française couramment, mais son ami l'écorche, car il manque d'exercice. Vous parlez trop vite, parlez plus lentement. Que veut dire en français?

Qu'est-ce que vous entendez par un vocabulaire?

Il a une belle écriture (une bonne main). C'est un griffonage, un barbouillage; griffonner, barbouiller. Efface (raie) ou gratte ces mots. Vous n'écrivez pas droit, réglez vos pages. Tu appuies trop. Cette encre est trop blanche. Cette plume ne va pas bien, elle crache. Par écrit, de vive voix. Ecrire à la dictée. Aliéna, laissez une ligne en blanc, laissez une marge. Souligne ce mot. Mettez cela au net. Le maître corrige le thème français, les élèves doivent en faire un corrigé ou une copie; copier.

15. Au devant de ce tableau il y a une autre maison. La porte est fermée ainsi que la fenêtre qui donne sur la cour. Il y a des rideaux blancs à la fenêtre, et sur l'appui de la fenêtre nous voyons quatre pots de fleurs fleurissantes, ce sont des tulipes et des hyacinthes; un pot à fleurs. Devant la porte il y a un coq, trois poules et sept poussins. Cette poule becquète dans la verdure (l'herbe) pour se chercher de la nourriture. Quand le jour baisse, ces oiseaux domestiques vont chercher le poulailler où ils passent la nuit sur leur juchoir (vgl. L'Automne Nr. 33). Sur cette

face de la maison il y a deux ruches (vgl. L'Automne Nr. 32). Sur ce mur grimpent des vignes.

Sur le toit sont posés plusieurs pigeons qui ont quitté le pigeonnier; deux autres sont encore posés devant la volière. Ce pigeon déploie (étend) ses ailes. Le matin on ouvre la volière; les pigeons s'envolent pour se chercher des grains dans la cour ou dans les champs, et le soir ils rentrent. Le pigeon roucoule. La viande des pigeons est très bonne à manger, on les rôtit. Les pigeons peuvent voler très vite, voilà pourquoi on les dresse à apporter des nouvelles d'un lieu à l'autre, de tels pigeons sont appelés pigeons messagers (voyageurs).

16. A côté de la maison il y a un petit jardin potager. C'est un jardin où on cultive des légumes. Il y a deux espèces de légumes: les légumes verts qu'on mange tout frais, par exemple les haricots verts, les petits pois, les choux, les choux-fleurs, les navets, les carottes, les épinards, les asperges, les concombres, — et les légumes secs qui peuvent se conserver longtemps, par exemple les haricots, les pois, les lentilles. Dans un verger on cultive des arbres fruitiers. Des fruits confits. Ce jardin est entouré d'une palissade (d'une clôture de bois) sur laquelle sont posés plusieurs moineaux. Voilà une partie d'une autre palissade. Un jardin peut être entouré aussi d'une haie. Le grand-père bêche le jardin avec une bêche (pelle) pour y semer ou planter toutes sortes de légumes; voilà de la salade. Pour maintenir l'ordre dans le jardin, on doit y travailler tous les jours; on doit le nettoyer en arrachant les mauvaises herbes, et arroser les plantes afin qu'elles croissent.

Le père et le fils plantent un arbre, c'est un poirier. Après avoir creusé un trou, le père l'y met et couvre les racines de terre. Cet arbre qu'ils ont planté de même, a déjà des boutons. Derrière la maison il y a un pommier qui fleurit déjà. Les branches se couvrent de petits boutons qui se gonflent, se développent et donnent naissance à une profusion de feuilles et de fleurs nouvelles. On échenille les arbres, et les garçons secouent les branches pour faire tomber les hannetons nuisibles. D'autres plantes ligneuses qui portent aussi des fruits sont: le groseiller — la groseille.

le groseiller à maquereau — la groseille verte, le framboisier — la framboise. La fraise, un carré de fraises.

17. Voilà quatre oies. L'oie et le canard sont des oiseaux aquatiques; ils nagent très bien et aiment beaucoup le voisinage de l'eau; leurs pattes sont palmées. L'oie cacarde, le canard caquette. Ils aiment aussi à barboter dans la vase et la farfouiller avec leur large bec, mais en la quittant, ils ne manquent jamais d'aller se laver dans l'eau et se nettoyer de leur mieux. Leurs plumes ne se mouillent pas, parce qu'elles sont grasses, et leur duvet est si épais, qu'ils n'ont jamais froid dans l'eau, même au milieu de l'hiver. Le duvet d'oie se vend fort cher, on en fait des oreillers et des plumeaux. Autrefois les plumes d'oie servaient à écrire, mais les plumes métalliques sont plus commodes. La chair de ces deux oiseaux est fort bonne à manger; la graisse de l'oie est délicate, et de son foie on fait des pâtés. Les petits des oies sont appelés oisons, ceux des canards canetons. Il y a aussi des oies sauvages et des canards sauvages. Ces premières ne viennent chez nous qu'en hiver; ces derniers fréquentent les rivières et les étangs, c'est là que les chasseurs les tuent à coups de fusil. La chair du canard sauvage est estimée, et son plumage est orné de plus belles couleurs que celui du canard domestique.

18. Ces trois enfants sont très joyeux et chantent une chanson qu'ils ont apprise par cœur à l'école; ils sont frère et sœur. Ils retournent des champs et des prés où ils se sont amusés en jouant toute la matinée. Le garçon le plus âgé a pris avec lui sa chèvre (son bouc) qui a brouté l'herbe dans le pré; il la (le) conduit par une corde qu'il tient de la main gauche; à la main droite il a une branche morte qu'il a détachée d'un arbre. Le garçon cadet joue de sa flûte. La fille qui est sa cadette de deux ans (qui a deux ans de moins que son frère aîné), a à la main gauche sa poupée, avec l'autre elle maintient son tablier plein des fleurs qu'elle a cueillies dans le pré; avec elles elle tressera une couronne pour la chèvre, et fera pour sa mère un bouquet que celle-ci, dans un verre rempli d'eau, mettra devant la fenêtre.

19. Autour de la maison il y a des champs. Voilà un cultivateur qui laboure son champ. Il le laboure avec la charrue à main en fer à laquelle il a

attelé deux chevaux. Le valet ayant un fouet à la main droite, mène l'un d'eux par la bride. Il y a aussi des charrues à vapeur. Le paysan tient des deux mains les mancherons de la charrue. Le soc en coupe la terre et trace des sillons profonds qui servent à contenir la semence du grain, le versoir retourne les mottes. Le labourage rend la terre légère, mais aussi inégale. Pour la rendre égale, on la herse. Deux chevaux sont attelés à la herse, un valet mène l'un d'eux par la bride. Les dents de la herse coupent (déchirent, cassent) les mottes, aussi la mauvaise herbe s'y attache.

Cet homme est le semeur. Il porte devant lui un tablier. Il y plonge la main, la retire, l'étend et l'ouvre. Chaque fois que sa main s'ouvre, il en tombe une poignée de grains. Quand le tablier est vide, il le remplit de nouveau, car il y a des grains dans le sac à côté de lui. Il sème du blé. Afin d'empêcher les oiseaux de manger le blé, le laboureur fait passer la herse et le rouleau sur son champ, voilà le grain bien enfoui.

20. Voilà un champ de houblon. Ce garçon creuse avec la bêche un trou, et l'homme y met à côté des bras de houblon des perches sur lesquelles ils grimpent comme les haricots. Ces perches sont placées ensemble et appuyées contre cet arbre. Les brasseurs ont besoin du houblon pour en faire de la bière dans les brasseries. La récolte du houblon se fait en automne.

Près de ce noyer en fleur, trois gens, savoir le paysan, sa femme (la paysanne) et une servante (une fille de ferme) plantent des pommes de terre. Celles-ci se trouvent dans un panier à deux anses fait d'osier. Le paysan fait avec la pioche des trous à la terre, la servante y met les pommes de terre, et la paysanne les comble avec la bêche. En automne on récolte les pommes de terre.

Cette colline est plantée de vignes. Elles sont attachées à des perches sur lesquelles elles croissent. Ces deux femmes les curent en pied. La récolte des vignes se fait aussi en automne.

21. La perce-neige, la primevère, la violette, la pâquerette et le muguet croissent au printemps dans les prés.

Les papillons aux couleurs brillantes qui étaient d'abord des chenilles hideuses, voltigent

dans l'air et se nourrissent en puisant avec leurs trompes le suc des fleurs. Le papillon est un insecte comme la mouche, le hanneton, la fourmi, la cigale, l'araignée, l'abeille. Pendant l'hiver on ne voit point d'insectes, les uns étant morts, les autres engourdis. Mais au printemps, la chaleur du soleil fait éclore des milliers d'œufs que les insectes ont pondus. Quelques insectes sont très utiles, comme les abeilles, d'autres sont nuisibles, comme les hannetons et les chenilles qui dévorent les jeunes plantes, les feuilles et les fleurs des arbres. Ils dévoreraient tout s'il n'y avait pas d'oiseaux qui les détruisent. Les mouches tourmentent les hommes et les animaux et salissent les meubles. Les vers dans les cerises, les prunes et le fromage sont des larves des mouches, qui se changent plus tard en mouches. La soie dont on fait de si belles étoffes et de si beaux rubans, vient d'un insecte appelé ver à soie. L'araignée file aussi et tisse une toile d'araignée.

22. Dans ce pré il y a beaucoup de brebis. Le gardeur (le berger) garde (mène paître) le troupeau, son chien (le chien de berger) est avec lui pour empêcher que les brebis ne s'écartent ou ne fassent du dommage dans les champs voisins. Le berger fumant une pipe de tabac, a à la main gauche une houlette. Ces brebis appartiennent (sont) aux habitants du village. Le matin le berger traversant le village, joue de sa flûte. Aussitôt tous les brebis, moutons et agneaux sortent de leurs étables (de la bergerie) et suivent le berger qui les conduit (mène) au pâturage, où ils broutent l'herbe. Là brebis bêle. Les agneaux bondissent, souvent un ou plusieurs d'entre eux ont une clochette au cou. Le soir il les reconduit au village. Le corps de la brebis est couvert de laine. Quand elle est assez longue, les brebis sont tondues, cela se fait au printemps. De la laine on fait des bas et le drap, qu'on emploie à faire des habits. La chair des moutons est bonne à manger.

23. Une grande route (une chaussée) est un grand chemin bordé de fossés et planté d'arbres des deux côtés. Elle est large et bien entretenue, conduit d'une ville à une autre et traverse ordinairement plusieurs villages. De distance en distance on voit des bornes kilométriques et des bornes hectométriques. Un kilomètre a 1000 mètres. Là où deux ou plusieurs routes se croisent, sur un chemin croisé, il y a des poteaux indicateurs qui nous an-

noncent la direction des différentes routes. Les petites routes sont appelées chemins vicinaux. Les sentiers sont des chemins étroits, qui ne peuvent servir qu'aux piétons. Des chemins pour les promeneurs (où on se promène) sont appelés promenades, allées ou avenues.

Cette chaussée réunit le village avec (à) la ville.

Cette partie de la chaussée est plantée des deux côtés d'arbres fruitiers, l'autre de peupliers. Là où le terrain s'élève un peu, nous voyons deux sapins. De l'autre côté de la chaussée il y a un arbre fruitier. Par la circulation des voitures cette chaussée est en mauvais état, est devenue défectueuse, voilà pourquoi elle doit être rétablie. Cet homme casse des pierres et les dresse en tas réguliers. Un autre les a chargées dans sa brouette et les apporte à ces deux ouvriers qui les mettent dans les endroits défectueux. Puis on fait passer le rouleau dessus et les couvre de gravier et de sable. Par là la chaussée est consolidée. Des ouvriers appelés cantonniers y travaillent toute l'année. Ils curent les fossés, soignent les arbres, combent les ornières et amassent la neige à la pelle.

Sur ce chemin vicinal un paysan mène (conduit) sa voiture attelée de (à) deux chevaux au village pour y faire ses emplettes.

24. Voilà de l'eau. Ce n'est pas un ruisseau ou un fleuve (une rivière), c'est un canal. On creuse des canaux pour réunir deux fleuves l'un à l'autre. Voilà un bateau chargé de charbons; le batelier le fait aller en ramant, et sa femme tenant le (étant au) gouvernail le gouverne (dirige, conduit); la rame. Mais comme on remonte et ne descend pas, le bateau est trainé par un cheval. En faisant claquer son fouet, un valet le presse. Sur ce canal on a jeté un pont pourvu d'une balustrade; dans ce moment les soldats le passent.

25. Dans ce canal il y a des poissons. On distingue les poissons d'eau douce, comme la carpe, le brochet, la truite, et les poissons d'eau salée ou de mer, comme le hareng, la sardine, l'aigreur-fin. Quelques-uns peuvent vivre alternativement dans l'eau douce et dans l'eau salée, comme le saumon et l'anguille.

Ces deux hommes pêchent à la ligne. Pour pêcher à la ligne, il faut une perche et une ligne avec un hameçon et un flotteur. Le pêcheur se place sur le bord de l'eau, garnit l'hameçon fait d'acier d'un appât (d'une amorce) qui se compose d'une miette de pain, de vers (de terre), de mouches, etc., et lance sa ligne. Les poissons viennent mordre à l'amorce, et quand le flotteur s'enfonce, le pêcheur retire vite sa ligne, et ordinairement il y trouve suspendu un poisson qu'il détache de l'hameçon et qu'il glisse dans un filet. Mais souvent il lui faut attendre longtemps, quelquefois aussi il ne prend rien du tout. La pêche au filet est plus productive. Le pêcheur tend des nasses, le soir, dans différents endroits de l'eau, et le lendemain, il y trouve pris presque toujours un certain nombre de poissons, car, quand ceux-ci sont une fois entrés dans la nasse, ils ne peuvent plus en sortir. On tient les poissons dans des réservoirs. Une barque de pêcheur.

26. Le corps de l'homme se compose de trois parties: la tête, le tronc et les membres. L'os qui couvre la tête, porte le nom de crâne. Il est couvert de cheveux, ainsi que toute la partie de derrière de la tête. La tête est jointe au tronc par le cou. Le devant du cou est formé par la gorge, la partie de derrière s'appelle nuque. A l'intérieur du cou se trouve le gosier qui conduit les aliments de la bouche à l'intérieur du corps. La partie de devant de la tête forme la face (figure). On y voit le front, les yeux, le nez, les tempes, les joues, les pommettes, les oreilles, la bouche, les lèvres (la lèvre supérieure et la lèvre inférieure), le menton et les mâchoires. La partie principale de l'œil est la pupille. L'œil est protégé par les paupières dont les bords sont garnis de poils longs appelés cils. Au-dessus de chaque œil, il y a un arc de poils courts appelés sourcils. Le nez présente deux ouvertures appelées narines. A l'intérieur de la bouche, on voit les dents, les gencives, le palais et la langue. Le nombre total des dents de l'homme est de trente-deux. Le tronc présente la poitrine, le ventre et le dos. Dans la poitrine se trouvent le cœur et le poumon. Dans le ventre se trouvent l'estomac, le foie et les intestins. Les membres sont attachés au tronc. On distingue les membres supérieurs et les membres inférieurs. Ceux-là sont appelés bras, et ceux-ci jambes. Dans chaque bras on distingue: l'épaule, le bras

proprement dit, le coude, l'avant-bras, le poignet et la main avec ses doigts. Dans la main on distingue le dos et la paume. Les cinq doigts portent les noms suivants: le pouce, l'index (l'indicateur), le doigt du milieu, l'annulaire, le petit doigt. Le bout de chaque doigt est couvert d'un ongle. Chaque doigt présente trois phalanges, excepté le pouce qui n'en a que deux. Dans chaque jambe on distingue: la cuisse, le genou, le jarret, la jambe proprement dite, le mollet, le cou-de-pied, la cheville du pied, la plante du pied, le talon et les orteils (doigts du pied). Les orteils sont composés du même nombre de phalanges que les doigts, mais le gros orteil n'en a que deux. De même chaque orteil est garni d'un ongle. Nous marchons avec les pieds.

La toilette de l'homme vgl. L'Automne Nr. 35 bis 47.

27. L'homme a cinq sens. Ce sont: la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher. Ils ont pour instruments ou organes: l'œil, l'oreille, le nez, la bouche, la main — voir, entendre, sentir, goûter, toucher. Ceux qui ont perdu la vue sont appelés aveugles. Il y a aussi des aveugles-nés. Ceux qui ne peuvent pas parler sont appelés muets. Ceux qui ont perdu l'ouïe sont appelés sourds. On donne le nom de sourds-muets à ceux qui n'ont ni l'ouïe ni la parole.

28. Le grand-père et la grand-mère ou les grands-parents, le père et la mère ou les parents, les fils et les filles ou les enfants, les petits-fils et les petites-filles ou les petits-enfants, les oncles et les tantes, les cousins et les cousines forment ensemble la famille. Toutes ces personnes n'habitent pas la même maison, souvent elles demeurent dans une ville ou dans un village, souvent aussi elles vivent loin les unes des autres. Le père est le chef de la famille, il lui donne son nom. En travaillant pour elle, il la nourrit. La mère élève les enfants, conduit le ménage, prépare les repas, soigne le linge. Le frère de mon père ou de ma mère est mon oncle. La sœur de mon père ou de ma mère est ma tante. Les enfants de mon oncle ou de ma tante sont mes cousins et mes cousines. Un garçon est le neveu de son oncle ou de sa tante. Une fille est la nièce de son oncle ou de sa tante. Il ne faut pas oublier les parrains ni les marraines, qui sont des amis de la famille. Les garçons sont les filleuls de leurs parrains et de leurs marraines, les filles les filleules. Un enfant qui a perdu ses parents est

appelé orphelin ou orpheline. Dans beaucoup de familles on trouve encore des domestiques, des servantes, des cuisinières, des nourrices, des bonnes d'enfant, des journaliers, des ouvriers, des cochers. Les ouvriers travaillent pour nous, il faut les respecter, car chaque travail est respectable.

29. On fait ordinairement trois repas par jour. Le repas du matin est appelé déjeuner. Pour le déjeuner on prend une tasse de café au lait (de café noir) avec un petit pain blanc ou avec une tartine de beurre; un morceau de pain blanc, un morceau de pain noir (bis). Le dîner est le repas principal. Chez nous on le prend vers le milieu du jour, en France on le prend entre six et huit heures du soir; entre onze et une heure on y prend un déjeuner (à la fourchette) composé le plus souvent de mets froids. Au dîner on a un potage ou un bouillon, une viande rôtie ou bouillie avec des pommes de terre et une portion de légumes. On a plusieurs sortes de viande; on a du bœuf, du veau, du porc, du mouton, quelquefois on sert du gibier et de la volaille ou un plat de poissons. Le dessert se compose de fromage, de fruits et de sucreries. Une table de vingt couverts. Par couvert nous entendons l'assiette, la serviette, le couteau, la fourchette, la cuiller etc., qu'on sert pour chaque personne. Mettez encore un couvert pour monsieur. Le repas du soir est appelé souper. Pour le souper on mange une tranche de viande froide, du jambon, de la saucisse avec un verre de bière ou une tasse de thé ou une tasse de chocolat; mais beaucoup de gens préfèrent un potage avec un morceau de pain. En France souper se dit le plus souvent d'un repas splendide à une heure avancée de la nuit, par exemple après un bal ou une soirée. Mais les classes inférieures et les villageois de ce pays appellent dîner et souper les repas pris à midi et le soir comme chez nous. Très souvent on fait un quatrième repas à quatre heures du soir, c'est le goûter qui se compose d'une tasse de café avec une tartine de beurre ou un petit pain aux confitures.

Halberstadt.

DR. LEFÈVRE.

Besprechungen und Anzeigen.

I. Philologie und Pädagogik.

O. Wendt, Encyclopädie des französischen Unterrichts. Methodik und Hilfsmittel für Studierende und Lehrer der französischen Sprache mit Rücksicht auf die Anforderungen der Praxis. Zweite umgearbeitete und bedeutend vermehrte Auflage. II. Teil. Hannover 1895, C. Meyer. S. 209—356. M. 2.

Von dem Werke, das mehrfach wohlwollend besprochen worden ist, liegt der zweite Teil in zweiter Auflage vor. Er befaßt sich mit dem französischen Unterricht auf der Mittelstufe und Oberstufe. Was Wendt über die Behandlung der Grammatik, Lektüre, Konversation, Literaturgeschichte, über die schriftlichen Arbeiten u. s. w. sagt, ist vernünftig und wird von den meisten Fachgenossen unterschrieben werden. Mit den litterarischen Angaben kann ich mich leider nicht zufrieden erklären. Vollständigkeit brauchte ja nicht erstrebt zu werden, es galt, für den Benutzer des Buches die wichtigsten, oft epochemachenden Erscheinungen hervorzuheben und in das rechte Licht zu setzen, aber die Ungleichheit der kritischen Anzeigen fällt bei selbst flüchtigem Durchblättern des Buches ins Auge. Der Verfasser führt als Entschuldigung in der Vorrede an, daß er „mehr oder weniger von den Verlegern abhängig war, da doch besonders die zur Rezension eingesandten Werke berücksichtigt werden mußten“; damit zeigt er, daß er keine richtige Vorstellung von der Pflicht hat, die ein encyclopädisches Werk schreibender Schriftsteller hat. Es lag ihm ob, wenn er die betreffenden Bücher nicht alle einsehen konnte (und wer kann das heutzutage?), sich ein Urteil über dieselben durch Lektüre der Fachzeitschriften zu verschaffen und die dort befindlichen Kritiken mehr oder weniger in extenso mitzuteilen (etwa so wie Breymann es in seiner „Neusprachlichen Reformlitteratur“ oder ich in meinem „Führer durch die französische und englische Schullitteratur“ es versucht haben, aber viel ausführlicher noch!). — Auch hätte bei den Litteraturangaben ein gewisses Prinzip beobachtet werden müssen; so wie sie jetzt sind, können sie nur als wüstes Sammelsurium bezeichnet werden. Wie kommen z. B. Risops (nicht Bisops) Studien zur Geschichte der französischen Konjugation auf —ir in die Nachbar-

schaft von Vogels Manuel de conjugaison und Ricards Aide-mémoire? Was sollen S. 312 Toblers gehaltvolle Vermischte Beiträge unter den Schulgrammatiken? Zumal die Fortsetzung des Werkes, die „zweite Reihe“, besser untergeordnet unter den Monographien S. 320 steht. Was in aller Welt soll das Schötensacksche Machwerk: Beitrag zu einer wissenschaftlichen Grundlage für etymologische Untersuchungen, das lieber totgeschwiegen worden wäre, unter den Schulgrammatiken? Wie kann man „für die Hand reiferer Schüler“ bestimmen Rahstedes Wanderungen durch die französische Litteratur? Sabatiers Faustübersetzung steht unter dem Artikel Schulausgaben!!, Diez' Poesie der Troubadours unter den Grammatiken und grammatischen Abhandlungen!! — Das sind nur einzelne Beispiele, die sich aber leider vervielfältigen ließen. Man merkt auf Schritt und Tritt, daß dem Verfasser zu wenige der von ihm erwähnten Bücher zu Gesicht gekommen sind; der Umstand, daß er in einer kleinen Provinzialstadt lebt, darf nicht als Entschuldigung gelten. Es mußte ihm z. B. bekannt sein, daß Kreyssigs Geschichte der französischen Nationallitteratur nicht mehr in 4. Auflage vorliegt; daß es eine 5. von Lamprecht bearbeitete giebt, daß auch diese bei der 6. Auflage eine vollständige Umarbeitung durch den Unterzeichneten und J. Sarrazin erfahren hat. Er durfte Semmigs Geschichte der französischen Litteratur im Mittelalter nicht ohne Randglosse erwähnen. — Falsche Namen sind mir mehrfach aufgefallen; schon erwähnt wurde Bisop statt Risop S. 222 (im Register richtig), Solhausen statt Tolhausen S. 293, Cloette statt Cloëtta S. 296, Ulrich statt Ulrich S. 297 (diese drei ebenso falsch im Register), Thun statt Thum S. 319 (im Register nicht zu finden); Wershoven wird bald so, bald fälschlich Wershofen geschrieben; Brune statt Bruno S. 269, Ditz statt Diez S. 290. — Wollte ich die einzelnen Berichtigungen fortsetzen, so würde ich Seiten auf Seiten brauchen; ich mußte z. B. sagen: Warum ist S. 298 von Vollmöllers Romanischen Forschungen Band I angeführt, und auf S. 299 Band VIII? Enthalten denn die übrigen Bände nichts Erwähnenswerthes? Warum sind Stengels Ausgaben und Abhandlungen S. 298 im allgemeinen genannt, mit besonderem Hinweis auf den Ritter Horn, und dann besonders S. 300 Heft 71. 72 und unter neuer Nummer Heft 73—76? Sind

die anderen Bände nicht beachtenswert? Ist dem Verfasser bekannt, daß jetzt (1895) bereits der 93. Band vorliegt? Es scheint dem Verfasser entgangen zu sein, daß meine nur drei Semester umfassende Zeitschrift Gallia seit 1884 unter dem Titel Franco-Gallia erscheint (der Titel mußte wegen Chikanen des Buchhändlers Ehrlich verändert werden); auch diene ihm zur Nachricht, daß von der Franco-Gallia nicht 4, sondern 12 Bände vorliegen. Wie kommt mein „Führer“ unter die periodisch erscheinenden Schriften? Wie kann jemand, der den „Führer“ eingesehen hat, sagen „bisweilen sind auch wohl zwei oder mehr Urteile mit dem Namen der Rezensenten angeführt“? Wie kann man S. 300 die „Zeitschrift für französische Sprache“ nicht nennen und Herrigs „Archiv“ übersehen? Findet die Zeitschrift „Die neueren Sprachen“ nicht Gnade vor des Verfassers Augen? — Aber ich breche lieber ab, indem ich nur noch nebenbei erwähne, daß Chr. de Pizans Livre du chemin de long estude von Püschel herausgegeben ist, daß Marelles Manuel de lecture 1887 erschienen ist, daß S. 273 Nr. 20 unsinnig ist, daß S. 283 Junkers Maitre français und mein Grundriß der französischen Metrik fehlt.

Höchst unangenehm berührt es, daß fast alle im Verlage von Carl Meyer (Hannover) erschienenen neusprachlichen Werke besonders gerühmt und dem Leser durch großen Druck aufdringlich zu Gemüte geführt werden; das sieht buchhändlerischer Reklame zu ähnlich und mußte vermieden werden. Ärgerlich sind auch in einer Encyklopädie des französischen Unterrichts die vielen Fehler in französischen Worten (S. 210, 218, 238!!, 255!!, 256, 257, 263!!, 289, 290 u. s. w.).

Das Buch bedarf also noch genauer und gewissenhafter Umarbeitung, ehe es empfohlen werden könnte.

Cassel.

A. KRESSNER.

W. Kahle, Französisches Lesebuch für Lehrer- und Lehrerinnen-Seminare. Mit erläuternden Anmerkungen u. biographischen Notizen. 3 Teile. Cöthen 1895, O. Schulze.

Der Titel läßt von dem Buche anderes erwarten, als man darin findet. Der erste Teil: La France et les Français (M. 1,40) giebt eine hübsche Übersicht über die Hauptepochen der französischen Geschichte und über die Geographie Frankreichs, ist aber nicht so reichhaltig,

als die ähnlichen Bücher von Wolter, Kühn u. a. Der zweite Teil: Littérature (M. 1,80) ist eine Chrestomathie, wie wir deren Dutzende haben; immerhin ist die Auswahl zu loben, auch finden sich manche neue Stücke. Der dritte Teil: Pédagogie (M. 1,80) ist jedenfalls der interessanteste und eigenartigste; er enthält eine ganz vortreffliche Sammlung pädagogischer Aufsätze und Abhandlungen bekannter französischer Unterrichtsmeister, von Montaigne bis Bréal, sämtlich in gutem Stil verfaßt und die verschiedensten Gebiete des erziehlichen Lebens betreffend. Auf diesen dritten Teil möchte ich besonders aufmerksam machen; er bietet wirklich für Lehrer- und Lehrerinnen-Seminare brauchbaren Lektürestoff und wird von allen, die sich für Unterricht interessieren, gern durchblättert werden. Als Hilfe zum Verständnis bietet der Herausgeber am Schlusse der einzelnen Teile Anmerkungen, die im ganzen maßvoll gehalten und nicht aufdringlich sind. Dankenswert ist auch der biographische Abschnitt über die in dem Lesebuch vertretenen Autoren. Das Werk ist von der bekannten Verlagsbuchhandlung geschmackvoll ausgestattet; gegen eine Preiserhöhung von M. 0,45 erhält man jeden Band in reizendem Einband.

Cassel.

A. KRESSNER.

R. Kron, Le Petit Parisien, Pariser Französisch. Ein Fortbildungsmittel für diejenigen, welche die lebendige Umgangssprache erlernen wollen. Karlsruhe 1895, J. Bielefeld. VIII u. 132 S. 8°. Preis geb. M. 1,90.

Dieses praktische und gediegene Büchlein kommt gerade zu seiner Zeit. Durch die hohen Anforderungen der neuen Lehrpläne sind die Lehrer gezwungen, viel mehr Konversation zu treiben als ehemals, und namentlich die Anfänger stehen oft ratlos da. Die von Kron behandelten Stoffe sind so vielseitig, daß jeder Leser — sei er Lehrer oder Student, oder Schüler der Oberklassen — seine Rechnung finden wird. Denn der Verf. ist erfolgreich bestrebt, seine Leser in französisches Leben und Schaffen einzuführen. Indessen nimmt er noch zu viel auf deutsche Sitten und Einrichtungen Bezug. Wozu die deutschen Heeres-einrichtungen (S. 104 ff.), wenn der Lernende nur Unvollständiges von den französischen erfährt, wenn an anderen Stellen versäumt wird, auf speziell französische Eigenheiten näher hin-

zuweisen, z. B. auf Bett (S. 44), Namenstag (S. 56), Weinfassmasse (S. 71), Parterreplätze im Theater (S. 85) und dergleichen mehr? Was S. 19 über die Art des Verspeisens des ‚café au lait‘ gesagt ist, trifft nur bei Ungebildeten zu. Ein ‚mélé-cassis‘ ist ebensogut ein ‚apéritif‘ (S. 19) als Absinth, Wermutwein, Byrrh, Bitterschnäpse und dergleichen. Unrichtig ist die Dinerstunde auf 5–8 Uhr angegeben (S. 20): mag sein, daß große Pariser Hotels schon um fünf ihre Gäste abfüttern; der Franzose diniert selten vor 6^{1/2} oder 7 Uhr. Außer Kurs gesetzt ist der Ausdruck ‚du bouilli‘ (S. 23) und durch ‚du bœuf‘ [‚nature‘] verdrängt. Bei den Scherzausdrücken für den Cylinderhut (S. 29) fehlt ‚mon tube‘, bei denen für den Frack: ‚la queue de pie‘. — Nicht klar genug ist das über die Kopfbedeckung französischer Bauersfrauen S. 31 Gesagte: die französischen Bäuerinnen gehen nie barhaupt oder mit Kopftuch, sondern mit einem ‚bonnet‘, der Sonntags in blendend-weißer Frische erstrahlt. — S. 37 scheint ‚la petite vérole‘ mit ‚variole‘ (Wasserblattern) identifiziert zu sein. Ebenso scheint Verf. zu meinen, daß ‚la charité‘ (S. 38 und 48) gleichbedeutend sei mit ‚hôpital‘. Sachlich und sprachlich bedürfen einer Überarbeitung die Abschnitte über Unterrichtswesen, Berufsarten und Heeres-einrichtungen. Sehr fraglich ist z. B., ob Paris in Bezug auf Schulunterricht von Berlin übertroffen wird (S. 87); was Überfüllung der Klassen und schlechte Besoldung der Volksschullehrer betrifft, jedenfalls. — Was unter ‚Université de France‘ zu verstehen ist, geht aus Krons Darstellung nicht hervor. Der Mittelschulunterricht ist ungenügend dargestellt: wo bleibt das ‚Enseignement moderne‘ mit allen Abarten? Wer die Schüler der ‚École spéciale militaire de St. Cyr‘ mit den Kadettchen gleichstellt (S. 90), die in den Ferien bei uns auftauchen, thut dem ‚premier bataillon de France‘ Unrecht. Der ‚Saint-Cyrien‘ muß das Abiturientenexamen bestanden, dann ein- bis zweijährige besondere Lehrkurse in Mathematik, Deutsch, Geschichte etc. durchgemacht haben, ehe er zum Examen sich stellt. Und dann kommen von 2800 Kandidaten etwa 450 durch, meist Leute von 18–20 Jahren, die nach zwei Jahren Offiziere sind. Ebenso ist unrichtig, daß jeder Franzose seit 1889 zwei oder drei Jahre im Heere dient (S. 91). Alle akademisch Gebildeten dienen nur ein Jahr, wenn sie die Voraussetzungen des 1889er Wehrgesetzes erfüllen; die Philologen,

Mathematiker und dergleichen sind ganz militärfrei, wenn sie zu einem ‚engagement décennal‘ für den Staatsdienst sich verpflichten. Es läßt sich statistisch nachweisen, daß trotz Abschaffung der sogenannten ‚engagés conditionnels‘ noch mehr Mannschaften als vorher ein einziges Jahr dienen (vgl. den Budgetentwurf für 1896).

Erstes Erfordernis eines solchen Konversationsbuchs ist neben sachlicher Reichhaltigkeit eine tadellose Zuverlässigkeit in sprachlichen Dingen. Obgleich Kron das Französische in einem für Deutsche seltenen Grad beherrscht, dürfte eine sorgfältige Revision folgende Sätze beseitigen oder verbessern:

S. 21. Après cela suivent les entrées, savoir: le poisson, dont il y a le saumon, la truite etc. — Ähnlich S. 108: une maison meublée, dont il y a dans tous les quartiers. —

S. 103. l'homme compte ensuite jusqu'à 40 ans dans l'armée territoriale qui est réunie en temps de guerre.

S. 100. Ce mode de paiement est un billet en vertu duquel un négociant charge son correspondant etc. etc.

S. 30. à l'habit, on distingue les pans, les manches etc. etc.

S. 35. il y a une longue série de défauts physiques et de maladies plus ou moins graves de quels quantité d'individus sont atteints.

S. 55. pour demander l'âge à quelqu'un, statt richtiger son âge à qn. oder l'âge de qn.

S. 75. les billets sont contrôlés avant d'être admis sur le quai de départ.

S. 91. l'année dernière, j'ai fini mes études à l'école et depuis lors je fais mon apprentissage . . . — S. 93. Il se sert pour son travail d'outils (Stellung!); Chaque samedi le maître paye à ses ouvriers leur salaire.

Druckversehen sind: la cabillaud (S. 21), dysenterie (S. 37), tous les horloges (S. 62), ebenso die vielen Interpunktionsmängel, auf welche hier nicht eingegangen werden kann.

Ein recht schlüpfriges Gebiet betritt Kron im 21. Abschnitt, das sogenannte Argot, die burschikose Sprache der echten und unechten Pariser, die Vilatte in seinen „Parisismen“ zu kodifizieren versucht hat. Die Grenze zwischen dem, was „shocking“ ist und nicht, ist ungemein schwer zu ziehen. Aber Referent würde keinen Anstand nehmen, Ausdrücke wie ‚boulevardier‘, ‚blagueur‘, ‚poseur‘, ‚avoir du toupet‘, sowie Ausdrücke wie ‚parbleu!‘, ‚dame!‘, ‚allons donc!‘, ‚à la bonne heure!‘, ‚ah, par exemple!‘ in jeder

Gesellschaft in den Mund zu nehmen. Kron hätte zunächst die einzelnen Ausdrücke erklären, da die nackte Aufzählung zwecklos ist, und dann eine Scheidung zwischen anständigen Redensarten, wie die obigen, und solchen wie ‚boulotter la galette‘ (= das Geld verbubeln) vornehmen sollen. Die aus dem Deutschen übernommenen Argotismen sind seit dem großen Völkerkrieg an Zahl sehr gewachsen: aber ‚le nase‘, ‚la choule‘ hat weder Ref., noch irgend einer der hier in den Ferien weilenden französischen Kollegen je gehört; ebensowenig ‚le gail‘.

Daß ein schlechter Witz in dem Satz steckt: *Les sièges de la 1^{re} et de la 2^e classe sont remboursés de noyaux de pêche*, ist für Neulinge nicht zu erkennen; ein kleiner Zusatz wie ‚à ce que disent les mauvais plaisants‘ würde leicht Licht schaffen. *Crèmerie* ist keineswegs identisch mit *laiterie* (S. 5); die *magasins de go-beleterie* (S. 5) sind ausgestorben, ebenso die *peigniers* (S. 93) und beide durch die Riesenzabazare aufgesogen. Veraltet ist die Adressenangabe *aux bons soins de M. X.* (= per Adresse, S. 81); der Franzose schreibt kurzweg *chez M. X.* Ebenso ist außer Kurs gesetzt der bei uns in der Schule fortvegetierende Ausdruck *briguer une place* (S. 97), wofür jetzt allgemein *solliciter* oder *demander* gesagt wird.

Mit Recht hat Kron hie und da die Aussprache beigefügt. Seine Aussprachebezeichnung ist aber nicht einwandfrei. Bei Wörtern wie ‚quetche‘, ‚rhum‘, ‚marc‘, ‚kümmel‘, ‚raccroc‘, ‚square‘, ‚pick-pocket‘, ‚pouls‘, ‚influenza‘, ‚tender‘, ‚assomption‘, ‚cancer‘ etc. wäre dieselbe nicht minder notwendig als bei ‚hélas‘ (S. 35), ‚cil‘, ‚sourcil‘ (S. 33), ‚estomac‘ (S. 35 und 39). Unrichtig ist S. 29 die Aussprache des Fremdworts ‚waterproof‘ angegeben; es müßte heißen ‚wattèreprouff‘; aber üblicher ist die Bezeichnung ‚un imperméable‘.

Der Hauptwert des Kronschen Büchleins liegt wohl in dem ganz selbständigen Dialogisierungsschema und in den für gründliche Durcharbeitung des Stoffes gegebenen Winken und Anweisungen. Auf diese Weise muß bei einiger Energie sicher Erfolg erzielt werden.

Freiburg i. Br.

JOSEPH SARRAZIN.

François Coppée, Ausgewählte Novellen, herausgegeben von G. Franz. Leipzig 1895, E. A. Seemann. XVI und 80 S. 8°. Preis Mk. 1.

Wer moderne Schriftsteller, die hie und da sittlich weniger harmlose Zustände streifen, vom allein seligmachenden Kanon französischer Schullektüre ausschließen will, der würde auf Grund der Stellen 27, 16; 29, 9; 37, 20; 38, 9; 58, 33; 60, 25; 69, 12 und besonders 54, 19 ff. über dieses Bändchen Coppée das Anathema verhängen, welches neulich ein Kritiker sogar über „Le Gendre de M. Poirier“ als sittengefährdend aussprach. Zum Glück ist bei Lehrern, die in Oberklassen unterrichten, nur ganz ausnahmsweise diese spießbürgerliche Engherzigkeit zu finden, so daß die neue Ausgabe der Kleinodien Coppéescher Erzählungskunst neben derjenigen von Gundlach in der Rengerschen Schulbibliothek gerne benützt werden wird. Von den neun ausgewählten Erzählungen aus dem französischen Volksleben möchte Ref. keine einzige missen.

Die Anmerkungen in einem besonderen Anhang sind dem schwierigen Stoff entsprechend sehr reichlich. Daß bei einer so großen Masse einige Unrichtigkeiten mit unterlaufen, ist begreiflich. Unrichtig ist z. B. die Erklärung zu „rôdeur de barrière“ (7, 23), zu „violacé“ (5, 13), zu „culottes“ (31, 3), zu „pot au feu“ (35, 22), zu „abbé“ (42, 16), „s’embaucher“ (50, 32) etc. etc. Teilweise zu berichtigen ist die Erklärung zu „buvette“ (11, 22), zum „Derby“ (14, 5), zu „capote“ (17, 6), „rempailleur“ (18, 27), „loque“ (25, 14), „les garnis“ (63, 26), „faire la popote“ (76, 6). Dies fällt aber der Gesamtmenge des Stoffes gegenüber wenig ins Gewicht.

Freiburg i. Br.

JOSEF SARRAZIN.

Ch. Traut, Französische Aufsatz- und Briefschule. Eine Sammlung von Musteraufsätzen, Briefen und Entwürfen. 2. Auflage. Dresden 1895, Kühnemann. 170 S. 8°. M. 1,80.

Im ganzen genommen ein recht nützliches Buch. Hübsche, in gutem Stil abgefaßte Erzählungen, Schilderungen, Reden und Briefe, die wohl geeignet sind, als Muster der betreffenden Stilgattung zu dienen, wechseln mit Entwürfen, die alles Nötige enthalten, um zu eigener Abfassung anzuleiten. Auch eine ganze Reihe kaufmännischer Briefe ist vorhanden. — Nicht einverstanden sind wir mit den am Ende jeder Seite sich befindenden „Präparationen“.

Dieselben sind ganz prinziplos gegeben; bald wird ein Wort, das jeder Schüler einer Oberklasse wissen muß, übersetzt, bald vermifft man die Übersetzung eines schwierigeren Ausdruckes. Und dazu die thörichte Sucht zum Etymologisieren! Besonders liebt es der Verfasser, das Französische mit dem Englischen zu vergleichen, auch wenn zu dem Vergleich gar keine Veranlassung ist, z. B. „falloir“ (engl. „ought“, Imperfectum von „to owe“) S. 82; er hat sich offenbar viel mit Synonymik beschäftigt und schöpft nun aus seinem Bronnen in überreichem Maße. Daß er damit nicht immer das Richtige trifft, zeigt die eben angeführte Stelle; „falloir“ entspricht vielmehr dem englischen „I must“, während „I ought“ durch „devoir“ wiedergegeben ist. Und wer versteht die auf der gegenüberstehenden Seite befindliche synonymische Bemerkung: „succéder“, folgen; „suivre“, folgen, nachfolgen? Müßte man danach bei der Regierungsfolge nicht „suivre“ brauchen, statt des korrekten „succéder“? Wir halten diese etymologischen, von Mittellatein und Angelsächsisch sprechenden Notizen, sowie die synonymischen Randglossen für vollständig überflüssig, hindernd und störend. — Die Realien betreffenden Anmerkungen sind den Anforderungen entsprechend; 32, 11 „apprêt“ = Appretur sagt dem Schüler nichts. Zu 68, 7 „tu n’y manques pas“ sagt die Anmerkung: „manquer“ = nötig haben, mangeln, entbehren; es bedeutet: du wirst ihm („parole d’honneur“) nicht untreu; S. 83, 1 bedeutet „franchise“ nicht Freiheit, Gerechtsame, sondern Offenherzigkeit. Ein schlimmer Druckfehler steht S. 66, 2 (parcourt). Der Druck hätte sorgfältiger überwacht werden müssen.

Bremen.

K. WILHELMI.

Übungen für die französische Konversationsstunde nach Hölzels Bildertafeln bearbeitet von L. Durand u. M. Delanghe. Heft 5. Die Stadt. 6. Der Wald. 7. Das Hochgebirge. 8. Der Bauernhof. Gießen 1895, Roth. à M. 0,40.

Diese Hefte bilden die Fortsetzung der von uns bereits angezeigten, die Jahreszeiten behandelnden Nummern. Wie diese, so zeichnen auch sie sich durch flüssigen Stil, durch Vermeidung all zu großer Schwierigkeiten und Anpassung an jugendliche Auffassung aus, obgleich es nicht zu vermeiden war, daß manche

Fragen gezwungen scheinen, andere die Antwort nicht ohne Mühe finden lassen. Der Druck ist viel sorgfältiger überwacht als in den vier ersten Heften; so z. B. haben wir in der umfangreichsten der vorliegenden Nummern nur folgende Versehen gefunden: S. 12, letzte Zeile ‚n‘ statt ‚en‘, S. 28, Mitte ‚extérieur‘, weiter unten: ‚différent‘, S. 33, Mitte ‚chateau‘, S. 34, Zeile 8 ‚au dessus‘, S. 34, zweite Zeile von unten ‚cousiste‘. Auch diese Hefte werden bei gewissenhafter Benutzung ihren Zweck nicht verfehlen und der Aneignung von Sprachfertigkeit förderlich sein.

Bremen.

K. WILHELMI.

M. Hartmann, Die Anschauung im neu-sprachlichen Unterricht. Wien 1895, Hölzel. M. 0,50.

Der Verfasser hat mit einer Gymnasial-Quarta Versuche in dem an die Anschauung anknüpfenden französischen Elementarunterricht gemacht und teilt seine Beobachtungen in der vorliegenden Abhandlung mit. Er benutzte die Hölzelschen Jahreszeiten-Bilder und brachte seine Klasse in einem Jahre so weit, daß sie kleine Aufsätze (Beschreibungen) über dieselben geben konnten. Der auf diese Weise erlangte Vokabelvorrat war bedeutend, die Schlagfertigkeit im Ausdruck überraschend. Und dabei verwandte er von den 200 Unterrichtsstunden des Jahres nur etwas über $\frac{1}{4}$ auf diese Übungen, danebenher noch das Lehrbuch von Börner benutzend, so daß auch der grammatische Unterricht dabei nicht zu kurz kam. Allerdings hatten diese Quartaner schon zwei Jahre lateinischen Unterricht gehabt, was Hartmann nicht genügend berücksichtigt. Auf jeden Fall ist seine Schrift sehr lesens- und beherzigenswert und veranlaßt hoffentlich recht viele Kollegen, den Versuch mit dieser erprobten Unterrichtsmethode zu machen; aus eigener Erfahrung weiß ich, daß sich sehr schöne Erfolge damit erzielen lassen. Freilich, die Anforderung, die dieser Unterricht an die Kraft des Lehrers stellt, ist viel größer als bei der grammatistischen Methode. Wer aber sein Lehramt aus eigenster Überzeugung gewählt hat, wer wirklich herzliches Interesse für seine Schüler hat, wird die ihm dadurch erwachsende Mehrarbeit gern thun: er wird ja durch die Leistungen der Schüler reichlich belohnt. — Interessant ist die Hartmannsche Schrift auch deshalb, weil sie auf

S. 9—14 eine geschichtliche Übersicht über die Verwendung des Bildes im Dienste des neu-sprachlichen Unterrichts giebt, die schon mit Amos Comenius anhebt. — In wie weitgehender Weise der Anschauungsunterricht nutzbar gemacht werden kann, zeigen übrigens auch die dankenswerten Ausführungen des Herrn Lefèvre in der Franco-Gallia, die an die Straßburger Wandbilder sich anlehnen. Dieselben verdienen wohl beachtet zu werden.

Bremen.

K. WILHELMI.

II. Belletristik.

P.-B. Gheusi et Paul Lavigne, Gaucher Myrian, vie aventureuse d'un escholier féodal: Salamanque, Toulouse et Paris au XIII^e siècle. Préface de Gabriel Compayré, recteur de l'académie de Poitiers. Paris 1893, Firmin Didot et Cie.

In der Vorrede wird ausführlich berichtet, daß bei dem jetzt in Frankreich vorliegenden Plan, die Universitäten neu zu gestalten, vielfach Versuche gemacht werden, sei es in geschichtlicher oder in belletristischer Weise die mittelalterlichen Universitäten zu schildern. Zu der letzteren Gattung gehört das oben bezeichnete, in Quartform ausgegebene und mit zahlreichen Illustrationen ausgestattete Werk, welches die Sitten und die Leidenschaften der studierenden Jugend jener Zeit, sowie die Art und die Methoden des Unterrichts auf drei verschiedenen höheren Lehranstalten, mit einer für die südfranzösischen Verfasser erklärlichen Vorliebe für Toulouse, vorzuführen unternimmt. Die Erzählung fängt an mit der Erhebung Gaucher Myrians, des in Tunis von einer arabischen Mutter geborenen jungen Mannes und deshalb verkappten Anhängers der pantheistischen vor kurzem erst mit dem Bannstrahle belegten Lehre des Averroës, in den Doktorgrad und den dabei gefeierten Festen, bei deren einem er das Kind eines getöteten Stierfegers zum großen Jubel der zahlreichen Zuschauer durch Niederschlagen des Tieres aus drohender Gefahr rettet. Man erfährt, daß Myrian, weil sein Vater, ein Südfranzose, als Gefangener nach Tunis gekommen und im Dienst des Emirs gewesen war und, nach Spanien zurückgekehrt, den Fürsten von Granada, als sein erster Minister, mit dem Könige von Leon und Castilien auszusöhnen gewußt hat, mit diesem maurischen

Herrscher immer noch im besten Einvernehmen geblieben ist, die ritterliche Handlungsweise der Mauren sogar offen bewundert und für arabische Alchymie schwärmt. Bald nach seiner Ankunft in Salamanca hat er Bekanntschaft gemacht mit Charles de Comminges, einem Albigenser, und das um so eher, als sein Vater selbst gleichfalls aus Aquitanien stammte; aus dieser Bekanntschaft war bald innige Freundschaft geworden, als Comminges, wie alle seine nach Spanien geflüchteten Landsleute, von der Inquisition auch im fremden Lande verfolgt, von Myrian aus einem Mordanfall gerettet worden war. Bei einem Spaziergange außerhalb der Stadt werden sie wiederum von zweien solcher Mordgesellen verfolgt, die jedoch von ihren Dienern umgebracht werden. Die geflohenen Albigenser sammeln sich unter der Führung von Comminges zu einer Verschwörung, mit dem Zweck, ihr Vaterland von dem Druck der Inquisition und der nordfranzösischen Herrschaft zu befreien, und Gaucher Myrian schließt sich, nachdem er in feierlicher Weise unter den üblichen Ceremonien die Lehrberechtigung erlangt hat, an seine Landsleute an. Nach längerer Zeit erst geht Comminges auf einem Umweg über Granada, mit wesentlicher Unterstützung des Vaters Myrians, nach Südfrankreich, begleitet von seinem Freunde, der den Vorwand ergreift, die neugegründete Universität Toulouse kennen zu lernen, ehe er im Auftrage des Emirs von Granada in dieser Stadt eine maurische Universität einrichten will, und der einen Brief des Königs von Leon und Castilien an die Königin-Mutter Blanche mit sich führt, dessen bloße Vorzeigung ihn, Comminges und seine Anhänger mehrmals aus Verlegenheiten rettet. Das zweite Buch beginnt mit einer pomphaften Beschreibung, ja man darf sagen mit einer Verherrlichung der aquitanischen Hauptstadt, in der die mittelalterlichen Gebäude und die Trachten der Männer und der Frauen Platz gefunden haben. Während der Reise dahin, die sie als Kaufleute verkleidet antreten, erzählt ein junger Jongleur Pibrac, im Dienst des mit fürstlichem Vermögen ausgestatteten Myrian, den Albigenserkrieg und den Tod Simons de Montfort; nachher werden auch die Troubadours aufgezählt und ihre politische Richtung gewürdigt. Durch die Haltung der Bevölkerung und durch den Rat seines Vaters und seiner Onkel zur Unthätigkeit verurteilt, will Comminges wenigstens der Leiche des exkommunizierten Grafen Ray-

mond VI. eine würdige Bestattung verschaffen: trotz der finsternen Nacht, in der er es versucht, wird er von Häschern der Inquisition mit sechs seiner Gefährten gefangen genommen; der siebente, Pibrac, der ihnen oft fremde und eigne Verse zum Besten gegeben hat, wird verwundet, schleppt sich jedoch, wenn auch mit Mühe, nach der Wohnung Myrians. Fünf der Verschworenen werden zu strengen Pönitenzen verurteilt, jedoch von der Volksmenge befreit und in Sicherheit gebracht; einer stirbt auf dem Scheiterhaufen. Comminges wird zwar durch die thätige Bemühung Myrians aus dem Gefängnis befreit, stirbt aber bald nachher auf der Flucht, da er nach einer Tortur in einem Glase Wasser von dem fanatischen Mönch Olivier Bressac, einem alten Feinde seiner Familie, Gift eingeflößt bekommen hat; ihn beschließt Myrian daher für diesen heimtückischen Mord zu bestrafen. In Paris findet er bei der ‚Fête des Faus‘ und dem ‚Office de l’Ane‘ (bei welchem Artémise, die Frau des von den Studenten bei jeder Gelegenheit verhöhnten ‚chevalier du gué‘ Hubert eine Rolle spielt) einen Bekannten aus Toulouse, Lorédan, der ihm mitteilt, daß er, um der Verfolgung wegen seiner Teilnahme an der Befreiung der fünf Verschworenen zu entgehen, auf den Rat seines Onkels, dem ihm verhassten Olivier Bressac als Sekretär nach Paris gefolgt ist. Derselbe — und das ist äußerst unwahrscheinlich — vermag, obgleich erst seit kurzem in Paris, ihm und Pibrac die Gebäude und die Umgegend von dem damaligen Paris zu erklären; für den Leser ist überdies der Plan von Delamare beigelegt. Die Mitteilungen über die Universitäten behandeln hauptsächlich die Vergnügungen und Ausschreitungen der studierenden Jugend und den Streit der Bettelorden mit den Fakultäten. Gaucher Myrian rettet Artémise, mit der er in einem Hause wohnt, aus dem Angriff eines Leoparden, den die aquitanischen Studenten aus einem Klosterkäfig gegen die Soldaten des ‚chevalier du gué‘ losgelassen hatten, und der von Artémise aufgenommen worden war; er heilt sie auch von einer Krankheit, die infolge des Schreckens sie befallen hatte. Dadurch kommt Myrian in den Ruf, geschickter Arzt, ja ein Zauberer zu sein. Artémise, durch einen ungetreuen Diener desselben von den Giften in Kenntnis gesetzt, die er aufbewahrt, schleicht sich in der Nacht in sein Laboratorium, um sich davon eines anzueignen; Myrian, der noch unbemerkt von ihr dort an

wesend ist, schläfert sie jedoch durch eines seiner Mittel ein und bringt sie mit Pibrac in ihre Wohnung zurück. Um dem durch diese Vorgänge herbeigeführten übelwollenden Gerede zu entgehen, macht er mit großem Pomp dem Grafen Alphonse de Poitiers, dem Bruder des auf seinem Kreuzzuge abwesenden Königs, der ihm früher von Toulouse aus einen Geleitsbrief mitgegeben hatte, seine Aufwartung, überreicht sodann der Königin-Mutter Blanche den Brief des castilischen Königs, mit dem geheimen Auftrag des Grafen, die Krankheit seiner Mutter unbemerkt zu erforschen. Als er im Begriff ist, in seinem Laboratorium für die Königin eine Arznei herzustellen, bemerkt er, daß von seinen Giftfläschchen eines entwendet worden ist: Artémise, die ein zweites Mal bei ihrem heimlichen Besuch in Myrians Wohnung glücklicher gewesen ist, hat es sich angeeignet; von dem Doktor ins Verhör genommen, gesteht sie es ein, da sie ihn für einen alles wissenden Zauberer hält, auch, daß sie ihren Mann damit habe umbringen wollen; so gezwungen, giebt sie das Fläschchen zurück. Myrian wird nicht nur wegen seiner Heilung der Königin-Mutter und ihres Sohnes, sondern auch wegen der Tötung einiger Strafsenräuber, die ihn bei seiner nächtlichen Rückkehr aus dem Louvre angreifen, bewundert; er tötet sie mit demselben vergifteten Dolch, mit dem er in Salamanca den wildgewordenen Stier niedergeschlagen hatte. Von der Festlichkeit des auf der Ebene von Saint-Denis gefeierten „Landit“, eines Pergamentmarktes, mit Pibrac zurückkehrend, erfahren sie, daß die Jungfer der Artémise, durch die Strafsen rennend, laut geschrien hat, daß Hubert ermordet ist: die mit Blut bedeckte Frau desselben verrät sich dadurch als die Thäterin, ruft aber, daß sie es auf Ahstiften Myrians gethan habe; eine schnell zusammengeströmte Bürgermenge verlangt seinen Tod: er und seine Leute, die Pferde besteigend, durchbrechen den Menschenhaufen und begeben sich mit Corédan, der, eine Zeitlang von Bressac gefangen gehalten, ihnen mitgeteilt hat, daß der Mönch sich auf dem Wege nach Orléans befindet, zu seiner Verfolgung auf dieselbe Landstrasse. Sie holen ihn endlich ein; Bressac läßt von seinen Begleitern eine schmale Brücke, die über einen Gießbach führt, abbrechen; Myrian will mit seinem Pferde die Kluft überspringen, aber das Pferd stürzt in den Abgrund, und er selbst bleibt tot an einem Felsen

hängen; so muß denn einer seiner maurischen Diener den Mönch mit einem der nie fehlenden Pfeile töten. Die erzählten Vorfälle machen, wie man sich aus meinem Bericht wohl überzeugt haben wird, nicht überall den Eindruck der Wahrscheinlichkeit; das Hauptinteresse des Buchs, und es ist dies ein nicht geringes, besteht in den archäologischen Schilderungen, für welche die Verfasser augenscheinlich ernste und durchgreifende Forschungen angestellt haben müssen.

Berlin.

H. J. HELLER.

Paul Bourget, Outre Mer: Notes sur l'Amérique. Paris 1895, Lemerre. 2 Bde. IV u. 313 und 331 S. 8°. Frs. 7.

Frankreichs jüngster Académicien reiste auf Einladung des „New-York-Herald“ voriges Jahr nach Amerika, um zu beobachten, zu schauen und das Selbstgeschauten für jenes Weltblatt zu Papier zu bringen. Acht Monate lang wurde der geistvolle Schriftsteller als Vertreter des „Old Country“ drüben gehätschelt, so daß er kaum Zeit fand, die im Fluge aufgenommenen Momentbilder in seiner Mappe zu ordnen.

Jetzt liegen dieselben in zwei stattlichen Bänden vor, nachdem sie die Spalten des „New-York-Herald“ und des „Figaro“ geziert haben. Dem Zwecke entsprechend ist dieses neue Werk also weder durchgereift noch ausgefeilt, — es bringt flüchtige Skizzen und flüchtig gehaschte Eindrücke.

Der erste ‚Shock‘, den der eingefleischte Franzose auf der Überfahrt bekam, war der Eindruck herablassender Unverschämtheit des Bedienungspersonals. Dies brachte ihm zum Bewußtsein, daß Amerika keine dienende Klasse in unserem Sinn kennt, sondern nur freie Bürger mit freiem Stimmrecht, lauter Gleichgestellte, die „well“ sagen, statt des in England üblichen „yes“. Eine ganz eigenartige Folge dieser absoluten Bürgergleichheit äußert sich im amerikanischen Familienleben; man bemerkt einen Mangel an kindlicher Ehrfurcht gegen die Eltern und eine uns unbegreifliche Unabhängigkeit der Söhne und besonders der Töchter dem Vaterhause gegenüber, woraus wiederum die sociale Selbständigkeit des Weibes und die höhere Wertung weiblicher Arbeit inmitten des allgemeinen Industrialismus sich ergibt. Das Weib gilt in Amerika als gleichberechtigt; Damen besuchen die Gasthäuser,

haben ihre Klubs, sind Studentinnen, Anwälte, Ärzte, Prediger und höher geachtet als diesseits des Ozeans, wo sie nur der Ehe entgegenreifende Töchter oder züchtige Hausfrauen oder leichtzerbrechliche Luxusgegenstände sind.

Meisterhaft ist die Beschreibung der Einfahrt in den Hafen von New-York und des überwältigenden Eindrucks, den die unablässig hastende Arbeit, der erbarmungslose 'Struggle for life' in der Stadt selbst auf den Europäer hervorbringt, — „*brutal et rapide comme une passe de boxe*". Nicht minder die Schilderung der Millionärkolonie des Badeorts Newport mit ihrem protzigen Luxus, des dort bei Männlein und Weiblein beliebten athletischen Sports, überhaupt der ganzen neuartigen Gesellschaft daselbst; diejenige des neu erstandenen Chicago mit seinem Riesenverkehr, des Treibens auf dem Mississippi, überhaupt des 'hard work' eines richtigen Amerikaners. Aber alles ist leichthin geworfen und hätte vor dem Druck einer Kondensierung bedurft. Gegen Schluß schlägt der erste Band dieser Reiseskizzen einen elegischen Grundton an, in den Abschnitten über die vielgestaltigen Arbeiterviertel, das amerikanische Proletarietelend in Chicago und den alles zersühnenden Sozialismus daselbst.

Der zweite Band fällt gegen den ersten ab. Der interessanteste Abschnitt ist wohl der über das vielgestaltige Erziehungswesen der Amerikaner, über die Freigebigkeit von Privaten und Gemeinden für Erziehungszwecke: Boston besitzt 600 Schulen aller Grade, die jährlich zwei Millionen Dollars kosten. Aber über den banausischen Zug, der durch das ganze amerikanische Schulwesen von oben bis unten geht, gleitet Bourget leicht hinweg. Denn er eilt nach dem Süden, nach Georgia und Florida, wo er allerlei Neuartiges und Fesselndes sieht, was grundverschieden von allem bisher Geschauten. Endlich kehrt er im April 1894 mit reichgefüllter Mappe nach New-York und von da in das alte Europa zurück.

Offen gestanden — die *Sensations d'Italie* sind weit anziehender, lehrreicher und künstlerischer als diese breitgeschwätzigen Notizen d'outre-mer.

Freiburg i. Br.

JOSEF SARRAZIN.

Zeitschriftenschau.

Litterarisches Centralblatt 1895.

Nr. 34. Dictionnaire général de la langue française, par A. Hatzfeld, A. Darmesteter et A. Thomas. Livr. 7—13. (Das treffliche Werk bewährt die an den ersten Lieferungen gerühmten Vorzüge weiter); A. Kolssen, Guiraut de Borneilh, der Meister der Trobadors. Berlin 1894. (Äußerst dankenswerter Beitrag zur provenzalischen Litteratur.) — Nr. 37. H. Breymann, Die Neusprachliche Reform-Litteratur von 1876—1893. Leipzig 1895. (Übersichtlich und zuverlässig.)

Litteraturblatt für germanische und romanische Philologie 1893.

Nr. 8. G. Schläger, Studien über das Tagelied. Jena 1895. Fleißig gearbeitet, aber nicht immer überzeugend (Stengel); G. Erzgräber, Elemente der historischen Laut- und Formenlehre des Französischen. Berlin 1895. Besonders für den Gebrauch von Lehrern recht geeignet (Risop); A. Colignon, Diderot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance. Paris 1895. Nichts Neues bringend, aber hübsch zusammenfassend und übersichtlich (Mahrenholtz).

Nr. 9. J. Jeanjaquet, Recherches sur l'origine de la conjonction 'que' et des formes romanes équivalentes. (Zürcher Dissertation.) Paris, Welter. Vortrefflich, beweist eine ganz ungewöhnliche Belesenheit in den romanischen Schriftsprachen, Mundarten und der spätlateinischen Litteratur (Meyer-Lübke); Delare. L'Eglise de Paris pendant la révolution française. 1789—1801. Paris 1895. Höchst lesenswert (Mahrenholtz); Lady Blennerhassett, Talleyrand. Berlin 1894. Nicht wissenschaftlich, aber doch eine im ganzen annehmbare populäre Lebensbeschreibung (Mahrenholtz).

Romania.

Fasc. 95. F. Lot, Celtica; A. Thomas, Les noms composés et la dérivation en français et en provençal; P. Meyer, La descente de saint Paul en enfer, poème français composé en Angleterre; Mussafia, Francese, 'vals', 'valt', 'valent', 'sals', 'salt', 'chielt', 'chalt'; E. Langlois, Interpolation du Jeu de Robin et Marion; G. Raynaud, Le Dit du Cheval à vendre, publié d'après un ms. du château de Chantilly. — Comptes-rendus.

Revue des langues romanes.

Juli 1895. Gabotto, Un poème inédit de César de Nostredame et quelques autres documents littéraires sur l'histoire de France au XVI^e siècle; Revillout, La légende de Boileau (Fin). — Comptes-rendus.

Revue de philologie française et provençale.

IX, 2. Jeanroy et Teulié, L'Ascension, mystère provençal inédit; Clédât, Études de grammaire française: les mots invariables.

Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur.

Band XVII, Heft 5 u. 7. D. Behrens, Mitteilungen aus Karl Ebenaus Tagebuch (Schluß); G. Körting, Die Entwicklung des Suffixes —arius im Französischen; W. Förster, Friedrich Diez.

Bollettino di Filologia Moderna.

II, Nr. 6/7. Inaugurazione del Cercolo filologico a Salò. — Rassegna bibliografica. — H. francese. — Prometeo, traduzione da Emilio Faller di A. Lovera; Dedicà (dalle 'Neue Gedichte' di A. Pfungst), traduzione di R. Lovera. — Varietà. — Ultime pubblicazioni.

Revue des deux mondes 1895.

15 février. De Bonnières, Lord Hyland; Leroy-Beaulieu, L'État et le collectivisme; Lamy, La fin du second empire; Collignon, La polychromie dans la sculpture grecque; Poradowska, Marylka; Ritter, Jean-Jacques Rousseau. I. Ses ancêtres et sa famille; Brune-

tière, Éducation et instruction; Revue dramatique. — 1 mars. Benedetti, Un ambassadeur anglais en Orient; De Berkeley, Aventure de voyage. I; Bazin, Terre d'Espagne; Cruppi, Linguet; De Vogüé, Le dernier maréchal; Valbert, Warren Hastings et son dernier biographe; De Wyzewa, Les Revues allemandes. — 15 mars. Berkeley, Aventure de voyage. II; Sorel, De Leoben à Campo Formio; D'Avenel, L'industrie de fer; Rod, Le nouveau roman de Sudermann; Fouillée, La Psychologie des peuples; Ritter, Rousseau. II. Les Charmettes; Poradowska, Marylka (Fin); Doumic, Les décadents du christianisme. — 1 avril. Theuriot, Flavie; Lévy, Les finances de l'empire d'Allemagne; Bazin, Terre d'Espagne; Bellaigue, Marcello; Bonet-Maury, Madame Humphrey Ward; De Vogüé, La France jaune; Valbert, La candidature du prince de Hohenzollern au 1870; De Wyzewa, Les revues italiennes. — 15 avril. ***. La tactique moderne; Bentzon, Conditions de la femme aux États-Unis; Perrot, L'École normande; Hervé, La situation en Grèce; Calmon, Le ministère Laffitte; Doumic, Revue dramatique; Bellaigue, Revue musicale. — 1 mai. Roë, Racheté; D'Haussonville, La cordaie intime; Bazin, Lisbonne, Cordoue, Grenade, Gibraltar; Duruy, Bonaparte à Toulon. — 15 mai. Roë, Racheté (Fin); Brunetière, La moralité et la doctrine évolutive; Dumeray, Bouton-Kely; Fleury, Le Havre et la Seine-maritime; De Vogüé, Le cardinal Ossat; Bellesort, L'Hôtellerie (poésie); Sorel, De Leoben à Campo Formio (Fin); Leroy-Beaulien, Les Sociétés par action; Dornis, Le comte de Lisie intime; Lévy-Bruhl, La crise de la métaphysique en Allemagne; Proust, La propagation des épidémies; Paul-Dubois, Chemins de fer aux États-Unis. — 1 juin. Cherbuliez, Le Taxe; Wyzewa, La philosophie de M. Balfour; Doumic, Le moyen de parvenir; Benedetti, Mehmet-Ali; Bazin, Tanger, Cadix, Sévilla, retour à Madrid; D'Annunzio, Triomphe de la mort. I; Lafenestre, Les Salons de 1895; Dubief, Les finances d'Italie; Bellaigue, Tannhäuser. — 15 juin. D'Annunzio, Triomphe de la mort. II; D'Avenel, Les magasins d'alimentation; Filon, Le Théâtre anglais contemporain de 1820 à 1865; Duhem, Les théories de la chaleur; Blanc, A travers la Transoxiane; Wyzewa, Les revues allemandes; Doumic, Les romans de Rosny. — 1 juillet. D'Annunzio, Triomphe de la mort. III; Benoist, La crise de l'État moderne; Rod, Les mémoires de Goethe; Lévy, Les finances russes; Richard, Villégiature, bains de mer et stations thermales; Mille, Annie Besant; Lafenestre, Les Salons de 1895; Vicaire, Poésie; De Vogüé, Le moyen âge, philologues et poètes; Valbert, Bruno Wille. — 15 juillet. D'Annunzio, Triomphe de la mort. IV; Faguet, Auguste Comte, ses idées générales et sa méthode, sa morale et sa religion; ***. Le canal maritime allemand; Filon, Le Théâtre anglais contemporain; Duhem, Les théories de la chaleur; Amélineau, Les fouilles récentes en Égypte; Doumic, L'opéra et la tragédie au XVII^e siècle; Wyzewa, Revues anglaises. — 1 août. D'Annunzio, Triomphe de la mort. V; Bentzon, Condition de la femme aux États-Unis; De la Sizeranne, L'esthétique des batailles; Rod, Goethe: La crise romantique; Daresté, La Question tchèque; De Vogüé, J.-J. Rousseau et le cosmopolitisme littéraire; Potiez, Sonnets de Bruges; Valbert, Le „Napoléon inconnu“ de Masson.

Neue Erscheinungen.

I. Philologie und Pädagogik.

Ausgaben und Abhandlungen aus dem Gebiete der romanischen Philologie, veröffentlicht von E. Stengel. Band 93. L'Ystoire et la Vie de Saint-Genis. Zum ersten Male veröffentlicht von W. Mostert u. E. Stengel. Marburg, Elwert. M. 3,20.

Badke, O., Beiträge zur Behandlung der Moduslehre im Französischen. Programm Stralsund.

Brunetière, F., Nouveaux essais sur la littérature contemporaine. Paris, Lévy. Frs. 3,50.
 Illing, E., Über die Sprache der altfranzösischen Handschrift Fr. 1070 der Nationalbibliothek zu Paris. Hallenser Dissertation.
 Jahnnow, A., Beobachtungen über La Fontaines Fabeln mit besonderer Berücksichtigung seines Verfahrens bei Verwertung entlehnter Stoffe. Programm Strehlen
 Johansson, A., Verbet 'faire' mid följande Infinitiv. Programm Norrköping.
 L'Ascension, mystère provençal du XV^e siècle, publié pour la première fois avec un glossaire par A. Jeanroy et H. Teulié. Toulouse, Privat. Frs. 2.
 Li Proverbe au Vilain. Die Sprichwörter des gemeinen Mannes. Altfranzösische Dichtung nach den bisher bekannten Handschriften herausgegeben von A. Tobler. Leipzig, Hirzel.
 Longhaye, G., Histoire de la littérature française au XVII^e siècle. III. Boileau, Racine, La Fontaine, Bourdaloue, La Bruyère, Fénelon. Paris, Retaux. Frs. 5.
 Meyer-Lübke, W., Grammaire des langues romanes. Traduction française par A. et G. Doutrepont. T. II: Morphologie. Paris, Welter.
 Procop, W., Über den Ursprung und die Entwicklung der französischen Sprache. Programm Bamberg.
 Rosenbauer, A., Die poetischen Theorien der Plejade nach Ronsard und Dubellay. Ein Beitrag zur Geschichte der Renaissancepoetik in Frankreich. Leipzig, Deichert. M. 3,50. (Münchener Beiträge, Heft X)
 Schäfer, H., Chanson d'Esclarmonde. Erste Fortsetzung der Chanson de Huon de Bordeaux nach der Pariser Handschrift Bibl. Nat. franç. 1451. Programm Worms.
 Stiebeler, E., Der Subjonctif in den verkürzten Sätzen des Französischen. Programm Stettin.
 Stier, G., Lehrbuch der französischen Sprache für höhere Mädchenschulen. 2. Teil. Unterrichtsstoff für die 5. Klasse. Leipzig, Brockhaus. M. 1,50.
 Tappolet, E., Die romanischen Verwandtschaftsnamen. Mit besonderer Berücksichtigung der französischen und italienischen Mundarten. Straßburg, Trübner. M. 6.
 Tarver, C., Gustave Flaubert as seen in his works and correspondence. London, Constable. Sh. 14.
 Wahlund, K., Über Anne Malet de Graville, eine vernachlässigte französische Renaissance-Dichterin. Halle.
 Werneke, O., Sprichwörtliche und bildliche Redensarten des Französischen. Programm Merseburg.
 Werner, M., Zwei Threnoi Alfred de Mussets. Berliner Dissertation.
 Wolfram, G., und F. Bonnardot, Les vœux de l'épervier. Kaiser Heinrichs VII. Romfahrt. Metz, Scriba. M. 2,50.

II. Belletristik, Geschichte, Geographie, Philosophie.

Adam, P., Le Mystère des foules. 2 vol. Paris, Ollendorff. Frs. 7.
 Aicard, J., Diamant noir. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
 Aigoïn, L., Réalités de la vie. Préface par P. Perret. Paris, Ollendorff. Frs. 4.
 Annunzio, G. d., Les Romans de la rose. L'Enfant de volupté. Traduit de l'italien par G. Hérèle. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
 Ardel, H., Rêve blanc. Paris, Plon. Frs. 3,50.
 Arène, P., Le Midi bouge. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
 Baude de Mauriceley, Le Triomphe du cœur. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
 Bovet, M.-A. de, Confessions d'une fille de trente ans. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
 Brice, T., et L. de Langle, Histoire d'aimer (De l'autre côté de l'eau) Paris, Chamuel. Frs. 2.
 Bureau, G., Les Maris de Colette. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
 Busca, J. de, Journée finie. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
 Busnach, W., Cyprienne Guérard. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
 Callon, P. J. E., Visions et raisons. (Poésies.) Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.

- Chandplaix, M. de, Dans la Houle. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Chantepleure, G., Ma conscience en robe rose. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Coppée, F., Pour la Couronne. Drame en 5 actes en vers. Paris, Lemerre. Frs. 10.
- Darlow, Ph., La Fiancée du logis Barrault. Paris, Chamuel. Frs. 2.
- Darsuzy, G., Au printemps (Poésies.) Paris, Ollendorff. Frs. 2,50.
- Daudet, L. A., Les 'Kamtchatka'. Mœurs contemporaines. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Delair, P., Testament poétique. Poésies posthumes précédées d'une préface par S. Prud'homme. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Delmas, W., Mosaïque. (Antonio; Comment on se marie; Léilah; l'Etoile; Criou; Rédemption; Pietro et Pasquale; la Parisienne; Miss Esther.) Paris, Les Libraires associés. Frs. 2.
- Donnay, M., Chères Madames. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Germain, A., Théâtres. Illustrations par A. Guillaume. Paris, Simonis Empis. Frs. 3,50.
- Gille, Ph., Les Mercredis d'un critique (1894). Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Gréville, H., Le Fil d'or. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Heredia, J. M. de, Les Trophées. Paris, Lemerre. Frs. 6.
- Hermant, A., Le Frisson de Paris. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Ibsen, H., Le Pétit Eyolf. Drame en 3 actes. Traduit avec l'autorisation de l'auteur et précédé d'une préface par le comte Prozor. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
- Jacottet, E., Contes et traditions du Haut-Zambèze. Paris, Lechevalier. Frs. 2.
- Janet, P., Les Lettres de Madame de Grignan. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Korolenko, W., Le Musicien aveugle. Traduit du russe par L. Goldschmann et E. Jaubert. Préface de L. Descaves. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
- La Feuillée, Le Cahier bleu d'un petit jeune homme. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- La Morlière, Angola. Ouvrage illustré de 8 dessins de E. P. Milo. Paris, Flammarion. Frs. 2,50.
- Fait partie de la collection 'Les Conteurs du XVIII^e siècle'.
- Leconte, A., La Voie du philosophe. Poème en 9 parties, 3^e édition. Paris, Librairies-imprimeries réunies. Frs. 1,50.
- de Lisle, Derniers poèmes. L'Appollonide. La Passion. Poètes contemporains. Discours sur Victor-Hugo. Paris, Lemerre. Frs. 7,50.
- Lemonnier, A., Les Petits mystères de la vie théâtrale. Souvenirs d'un homme de lettres. Paris, Tresse et Stock. Frs. 3,50.
- Lesueur, D., A force d'aimer. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Livet, G., L'Amour forcé. Illustrations de G. Tired-Boguet. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Lys, G. de, Chou-Blanc. Paris, Antony. Frs. 3,50.
- Maizeroy, R., Après. Nouvelle édition. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- , Journal d'une rupture. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Maclair, C., Couronne de clarté. Roman féérique. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Maupassant, G. de, Bel-Ami. Cent trois illustrations de F. Bac. Paris, Ollendorff. Frs. 5.
- Mendès, C., Rue des Filles-Dieu, 56, ou L'Héautontimouménos. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Mielvaque, M., L'Âme de la race. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.
- Miral, L., Les Trahisons d'un amant. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Monteil, E., Études humaines. Le Monde officiel. Paris, Dreyfous et Dalsace. Frs. 3,50.
- Montesquieu-Fezensac, Comte R. de, Le Parcours du rêve au souvenir. (Troisième ouvrage Carminal.) Avec un avant-propos de José-Maria de Heredia. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Paléologue, M., Profils de femmes. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Pert, C., Amoureuses. Paris, Simonis Empis. Frs. 3,50.
- Pouvillon, E., Pays et paysages. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Richard O'Monroy, Histoires tendres. Paris, C. Lévy. Frs. 3,50.
- Riotor, L., Le Pressentiment. La Jument noire. Paris, Chamuel. Fr. 1.
- Rodenbach, G., La Vocation. Illustrations de H. Cassiers. Paris, Ollendorff. Frs. 2.
- Saint-Maurice, R., Tartufette. Roman. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Scheffer, R., Le Chemin nuptial. Roman. Paris, Lemerre. Frs. 3,50.
- Theuriot, A., Flavie. Paris, Charpentier. Frs. 3,50.
- Valbel, H., Les Chansonniers et les cabarets artistiques. Dessins d'Alfred Le Petit. Préface de C. Hugues. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
- Vandérem, F., Charlie. Roman. Paris, Ollendorff. Frs. 3,50.
- Veber's, Les, Les Veber's, Les Veber's. Paris, Testard. Frs. 7,50.
- Verlaine, P., Confessions. Notes autobiographiques. Paris, Aux bureaux du 'Fin de Siècle'. Frs. 3,50.
- Verne, J., L'Île à hélice. Première partie. Illustration de L. Bennet. Paris, Hetzel. Frs. 3.
- X..., Roman impromptu, par G. Auriol, T. Bernard, G. Courteline, J. Renard, P. Veber. Paris, Flammarion. Frs. 3,50.
- Zola, E., Une Page d'amour. Compositions de F. Thévenot. Paris, Testard. Frs. 25.
- André, F., Les Dessous de l'histoire. La Vérité sur J. d'Arc, ses ennemis, ses auxiliaires, sa mission, d'après les chroniques du XV^e siècle. Paris, Chamuel. Frs. 3,50.
- Bengesco, G., Bibliographie franco-roumaine du XIX^e siècle. Tome I. (Bruxelles) Paris, Nilsson. Frs. 10.
- Biré, E., Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur. Tome I. La Convention—1792. Nouvelle édition. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
- Bondois, P., Napoléon et la société de son temps (1783-1821). Paris, Alcan. Frs. 7.
- Bonnefoy, G., Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Tome I. Paris, E. Lechevalier. Frs. 10.
- L'ouvrage aura 4 vol. Prix de souscription: Frs. 30.
- Bourdeau, J., La Rochefoucauld. Paris, Hachette. Frs. 2.
- Challamel, A., Les Clubs contre-révolutionnaires (cercles, comités, sociétés, salons, réunions, cafés, restaurants et librairies). Paris, Cerf. Frs. 7,50.
- Chevalier, H., Vie et aventures du capitaine de corsaire Tom Souville, ses combats, ses évasions 1777-1839. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Coignet, M^{me} C., Victor Considérant, sa vie, son œuvre. Paris, Alcan. Frs. 2.
- Delacroix, Journal de Eugène Delacroix. Tome III. 1855-1863. Suivi d'une table alphabétique des noms et des œuvres cités. Notes et éclaircissements par MM. P. Flat et R. Piot. Paris, Plon. Frs. 7,50.
- Des Réaulx, Marquise, Le Roi Stanislas et Marie Lezinska. Avec 4 portraits. Paris, Plon. Frs. 7,50.
- Dhombres, E., Quelques souvenirs. Paris, Fischbacher. Frs. 2,50.
- Droz, N., Études et portraits politiques. (Genève) Paris, Alcan. Frs. 7,50.
- Eichthal, E. d., Souveraineté du peuple et gouvernement. Paris, Alcan. Frs. 3,50.
- Glouvet, J. de, France, 1418-1429. Paris, Colin. Frs. 3,50.
- Hamon, A., Psychologie de l'anarchiste-socialiste. Paris, Stock. Frs. 3,50.
- Haussonville, Comte d', Lacordaire. Paris, Hachette. Frs. 2.
- Hugues, A., Le Département de Seine-et-Marne, 1800-1895, d'après les documents officiels, notamment les délibérations du Conseil général, inédites jusqu'en 1840. (Melun) Paris, E. Lechevalier. Frs. 5.
- Hulst, M. d', M. l'abbé de Broglie. Paris, Poussielgue. Fr. 0,75.

- Imbert de Saint-Amand**, *Les Exils*. Paris, Dentu. Frs. 3,50.
- Lebrun**, Général, *Souvenirs militaires, 1866-1870*. Préliminaires de la guerre. Missions en Belgique et à Vienne. Paris, Dentu. Frs. 7,50.
- Nittis**, *Notes et Souvenirs du peintre J. de Nittis*. Paris, Librairie-imprimeries réunies. Frs. 3,50.
- Normaliens**, *Les, peints par eux-mêmes*. Paris, Colin. Frs. 3,75.
- Porcher**, R., *Notice sur les imprimeurs et libraires blésois du XVI^e au XIX^e siècle*. 2^e édition revue, corrigée et augmentée. (Blois) Paris, Lechevalier. Frs. 5.
- Portrait**, Le. de J. d'Arc, appuyé des documents les plus curieux. Dédié aux artistes en tous genres par un Essénien du XIX^e siècle. Paris, Chamuel. Fr. 0,30.
- Pouget**, *Souvenirs de guerre du général baron Pouget*, publiés par M^{me} de Boisdeffre, née Pouget. Paris, Plon. Frs. 3,50.
- Poulbrière**, Abbé J. B., *Dictionnaire historique et archéologique des paroisses du diocèse de Tulle*. Tome I. (Tulle) Paris, E. Lechevalier. Frs. 9.
- L'ouvrage aura 3 volumes.
- Roussset**, Commandant, *La Seconde campagne de France. Histoire générale de la guerre franco-allemande (1870-71). L'Armée impériale*. Tome II. Paris, Librairie illustrée. Frs. 7,50.
- Saint-Elme**, I., *Mémoires d'une contemporaine, ou Souvenirs d'une femme sur les principaux personnages de la République, du Consulat, de l'Empire*. Nouvelle édition, entièrement refondue par N. Ney. Paris, Flammarion. Frs. 6.
- Sauzé**, Ch., *Les Conférences de la Mothe-Saint-Héray entre Henri de Navarre et Catherine de Médicis, 1582*. Paris, E. Lechevalier. Frs. 2.
- Savigny**, M., *L'Europe allemande. Étude politique et sociale*. Paris, Chamuel. Fr. 0,75.
- Ségur**, Comte de, *Le Maréchal de Ségur (1724-1801), ministre de la guerre sous Louis XVI*. Paris, Plon. Frs. 7,50.
- Sentupéry**, L., *L'Europe politique. Gouvernement. Parlement. Presse*. 7^e fascicule. Roumanie. Russie. Paris, Lecène et Oudin. Frs. 3.
- Souvenirs de Tante Claire**, précédés d'un avant-propos de M. Ernest Naville et d'une lettre de la comtesse Agénor de Gasparin. (Genève) Paris, Fischbacher. Frs. 3.
- Wachter**, A., *La Guerre franco-allemande de 1870-71. Histoire politique, diplomatique et militaire*. Édition remaniée et augmentée. 2 vol. avec atlas de 10 pl. Paris, Baudoin. Frs. 21.
- Wyżewa**, Th. de, *Nos Maîtres. Études et portraits littéraires*. Paris, Perrin. Frs. 3,50.
- Joanne**, *Alger et ses environs*. Paris, Hachette. Fr. 1.
- Légras**, J., *Au pays russe*. Paris, Colin. Frs. 3,50.
- Monteil**, Lieutenant-colonel L., *De Saint-Louis à Tripoli par le lac Tchad. Voyage au travers du Soudan et du Sahara accompli pendant les années 1890-91-92*. Préface de M. le vicomte Melchior de Vogüé. Illustrations de Riou. Paris, Alcan. Frs. 20.
- Niox**, G., *Résumé de géographie physique et historique*. (3^e partie). Paris, Delagrave. Frs. 5.
- Lefèvre**, G., *Obligation morale et idéalisme*. Paris, Alcan. Frs. 2,50.
- Mauxion**, M., *La Métaphysique de Herbart et la Critique de Kant*. Paris, Hachette. Frs. 7,50.
- Méric**, Mr., *Histoire de Emery et de l'Église de France pendant la Révolution*. 5^e édition, augmentée de documents inédits. 2 vol. Paris, Poussielgue. Frs. 5.
- Meyer**, D. H., *Le Christ des évangiles. Étude religieuse*. 2^e édition. Paris, Fischbacher. Fr. 1.
- Ribet**, J., *La Mystique divine distinguée des contrefaçons diaboliques et des analogies humaines. Les Phénomènes mystiques*. Nouvelle édition. 2 vol. Paris, Poussielgue. Frs. 10.
- Wagner**, C., *La Vie simple*. Paris, Colin. Frs. 3,50.

Miscellen.

M. Paul Bourget à l'Académie.

(Fortsetzung)

Réponse de M. le vicomte de Vogüé.

Monsieur,

«François de la Rochefoucauld, pessimiste et psychologue, disait de lui-même sans y croire: «J'ai une si forte application à mon chagrin, que souvent j'exprime assez mal ce que je veux dire.» Tel n'est pas votre cas; vous nous l'avez prouvé une fois de plus en décrivant les métamorphoses de votre prédécesseur. Combien elle vous eût plu, la figure originale et vivante de celui que nous appelions parfois le «pirate retraité». Cette consécration flattait une de ses innocentes manies. C'était quelqu'un, l'homme de qui l'image et la parole se gravaient dans la mémoire pour peu qu'on l'eût vu une fois dans son vrai cadre: cet immense atelier-bibliothèque de la rue de Rome, où sa vieillesse se remémorait quand je le connus, il y a quelque quinze ans. La surdité n'était pas encore venue, mais déjà la sauvagerie que cette infirmité devait accroître. Ne fréquentant plus le monde, inabordable toute la semaine, il aimait à réunir chaque dimanche un petit cercle de jeunes gens et d'anciens amis; il tirait devant eux le feu d'artifice de ses souvenirs.

La vie du voyageur et du curieux était écrite dans cette haute galerie, garnie de la détroque de bazars d'Orient, encombrée d'armes et de livres bizarres, d'aquarelles et de reliques du romantisme. Vêtu de flanelles lâches, de ce pas lourd et sûr que les marins contractent sur les planches, tordant d'une main sa cigarette, égrenant de l'autre le chapelet turc de grain d'ambre, le maître du logis déambulait devant la cheminée comme un vieux lion en cage. Et la causerie se dévidait tout le jour, servie par la plus prodigieuse mémoire que j'ai rencontrée, marquant d'un trait vif les hommes et les choses d'autrefois, amusante, complaisante aux singularités, aux anecdotes très grasses. Elle allait des derniers cénacles romantiques aux papiers secrets de la commune, les plus savoureux, ceux qu'il n'avait pas pu imprimer. Il se vieillissait volontiers, pour donner plus de recul à ses souvenirs et raconter plus du siècle. Il retrouvait sans une hésitation les noms de tous les convives qui s'étaient assis avec lui, tel jour de 1840, à la table de tel personnage célèbre et les mots caractéristiques de chacun d'eux.

A le voir ainsi, on se disait que l'ancien volontaire de Garibaldi s'était trompé d'époque et qu'il eût dû vivre au temps des aventuriers fameux; on l'imaginait écumant l'Archipel avec ce cheval de Téméricourt, crayonné par Chardin dans son «Voyage en Perse», ou conquérant Madagascar avec ce Bénéwsky, sur lequel Maxime Du Camp voudrait écrire une étude dont il avait assemblé les matériaux. Comment ce corsaire était-il tombé dans l'encre? Vous l'avez montré, monsieur, en examinant ses premières œuvres. Feu notre confrère Labiche — vous l'avez oublié quand vous parliez des psychologues mémorables — nous l'eût dit au besoin: les frémissements d'exotisme d'un Flaubert et d'un Du Camp, lorsqu'ils prononçaient les noms de Bagdad ou de Bénarès, ces exaltations apprises de Victor Hugo et des autres pères du romantisme, étaient d'un ordre plus luxueux sans doute, mais au fond exactement du même ordre que les enthousiasmes appris dans Joanne par M. Perrichon, lorsque cet homme paisible s'aventure à Chamonix. Quand Châteaubriand trouve le Mississipi, quand Bernardin trouve l'île de France, quand un qui est ici trouve Tahiti et les mers du Sud, ce sont des émotions directes, saisissantes, nées de la vue neuve d'un objet. Les émotions exotiques d'un disciple du romantisme étaient littéraires, réfractées par l'imagination d'un maître; elles ne venaient pas directement de l'objet. Maxime Du Camp, l'écrivain consciencieux qui commençait un livre sur Gautier en appelant le pauvre Théo «un polygraphe», pourrait être défini en peu de mots: sous le pourpoint de mousquetaire, il y avait un grand bourgeois français, enivré d'abord par le romantisme, dégrisé et remis dans sa voie naturelle par le saint-simonisme.

L'influence du petit groupe saint-simonien sur notre siècle fut peut-être plus durable et plus puissante que celle du grand mouvement littéraire; on la découvre à l'origine de toutes les transformations des hommes et des choses, de nos mœurs et de nos lois. Elle apparaît prépondérante dans la destinée de Maxime Du Camp. La doctrine qu'il reçut du père Enfantin, en Egypte, avait été d'abord pour lui une occasion de marcher au bord du Nil nu-pieds et drapé dans une tunique bleue. Mais, sous la tunique bleue, comme plus tard sous la chemise rouge, le germe fermentait et levait. Le jour où l'écrivain d'imagination abdiqua sur le Pont-Neuf pour renaître statisticien, c'était le saint-simonien, fourvoyé jadis dans l'Ode à la locomotive, qui apercevait enfin dans les organes de Paris un filon d'exploitation utile et pratique.

Vous avez loué, on ne louera jamais trop ces ouvrages solides et attachants. Notre confrère qui eût fait un merveilleux préfet de police, avait trouvé l'emploi de son tour particulier d'intelligence, combiné avec ses curiosités d'action. Il a laissé le modèle achevé d'une grande monographie; et sinon une histoire de la Commune — il était trop près — du moins des matériaux bien vérifiés pour l'historien physiologiste qui étudiera ce douloureux accès de fièvre obsessionnelle et alcoolique.

Porté par son légitime succès, Maxime Du Camp venait prendre à l'Académie la place qui lui était due. Sa vie avait réussi, au jugement de tous. Mais au sien propre? Le meilleur mariage de raison ne fait pas oublier la fiancée idéale. On ne s'y trompait pas: sous sa causerie humoristique et sous ses quintes de sauvagerie se cachait la cuisson d'une plaie mal fermée. Comme tant d'autres de sa génération, il s'était dit au départ: «Je serai Chateaubriand ou Victor Hugo.» Pour un si grand vol, les ailes avaient faibli. Avoir rêvé de peupler le monde avec des créatures vivantes et se réveiller collectionneur de renseignements! On ne se console jamais d'une pareille déception.

Vous imputez cette défaillance des facultés créatrices à une erreur de doctrine, à la déperdition des forces littéraires par l'action et par la fougue des sentiments. Voilà un vieux procès, et qui n'est pas jugé. Selon vous, «les plus grands peintres de la nature humaine furent tous des hommes d'une expérience courte, d'une destinée presque nue et plate, peu mêlés à la vie»; et vous citez quelques noms. Il serait trop facile de leur opposer la liste des créateurs agissants, de Sophocle à Dante, de Cervantès à Goethe. Les mémoires des hommes d'action manquent de couleur, dites-vous. Et Joinville? Et Comines? Et Retz? Et Saint-Simon? Et les Mémoires d'outre-tombe? Prenez garde de condamner à la médiocrité d'expression ceux qui ont beaucoup agi et ceux qui ont beaucoup aimé. Ah! monsieur, si Racine vous entendait! La malignité publique est déjà trop portée à soupçonner dans le métier des secrets honteux: ne l'encouragez pas à croire que les bons calculateurs mettent leur cœur à la caisse d'épargne littéraire. Mais vous seriez bien fâché qu'on vous crût! Laissez-nous maintenir que chez l'écrivain, comme chez les autres hommes, toute la théorie de la vie tient dans ces deux mouvements: sortir de soi pour aimer, rentrer en soi pour penser.

Si Maxime Du Camp n'a pas réalisé son premier dessein, c'est, il l'a dit lui-même avec son parfait bon sens, qu'il n'était ni romancier, ni poète. Le plus souvent, ces grosses désillusions tournent à l'aigreur, elles font des paresseux d'abord, puis des révoltés. La robuste nature de notre confrère, et l'on ne saurait lui décerner un plus rare éloge, alla toujours se disciplinant, s'épurant; il mérita ainsi de produire le plus beau des chefs-d'œuvre, une bonne action. Oh! l'enviable fin d'un grand labeur, ces fécondes études sur la charité à Paris! Leur précision émue n'a été égalée que par l'un de ceux qui vous assistent aujourd'hui; et leur auteur connut la plus pure joie de l'écrivain, le sentiment que notre plume, enchantée comme la baguette de la fable, fait de l'or pour la misère, qu'elle délie la bourse des riches en mouillant leurs yeux. Dieu sait combien Maxime Du Camp en fit tomber, de cet or, sur les souffrances qu'il décrivait. Le dernier titre de ce vaillant homme, grand auménier de la charité parisienne, eût suffi pour justifier le haut rang qu'il tenait dans notre estime et qu'il garde dans nos regrets.

Vous avez couru une carrière inverse de celle que vous venez de raconter, monsieur. Parti de l'investigation philosophique, vous avez voulu être romancier; vous l'êtes. Votre nom voltige sur les lèvres des hommes, il s'attarde sur celles des femmes. Si j'avais une foi aussi intacte que la vôtre dans les indications de la race, du milieu, du moment, il ne me serait pas difficile de tenter votre portrait intellectuel. Quel singulier hasard nous réunit ici pour ce dialogue? Nous sortons de deux souches qui ont poussé côte à côte, sur le même rocher cévenol, à un quart d'heure de distance. Une transplantation vous fit naître en Picardie; mais toutes vos racines héréditaires plongent dans le granit sérieux de notre Vivarais. Vous rappelez-vous ce petit logis où vous griffiez vos premiers essais, à la montée du vieux château d'Annonay? Et cette maison des Gauds, où une légende, fausse, sans doute, comme la plupart des légendes, veut qu'on ait retrouvé la primitive ébauche d'un de vos romans? Formés tous deux par l'atavisme du même sol, nés au même moment de l'histoire, soumis aux influences du même temps et des mêmes maîtres, je devrais bien voir au dedans de vous. Mais vous l'avez dit quelque part, au risque de démentir vos théories: «La vie dans l'esprit, comme dans la nature, échappe à la définition» L'individu se joue des classifications où on veut le parquer; et vous êtes un libre individu.

Ah! laissez-moi vous féliciter d'abord de cette belle et consolante anomalie! votre nom s'est imposé au public, vous ne sortiez d'aucune des grandes écoles, vous n'apparteniez à aucune corporation, à aucun syndicat. Vous n'étiez porté par aucune de ces vagues puissances qui amènent lentement, sûrement, tout ce qu'elles ont ramassé, le fêtu avec le vaisseau de haut bord. Vous n'aviez que votre talent dans votre indépendance. Soyez remercié pour cet exemple. Vivez vieux, monsieur, et l'on vous montrera aux embrigadés de l'avenir comme un plésiosaure, un rare spécimen de ce fossile en train de disparaître, l'individu.

Vous avez défendu votre personnalité contre une première cause d'effacement: contre ce laminage scolaire, qui reçoit des êtres variés comme les créations naturelles, qui rend des produits garantis pareils sur facture ou sur diplôme. Le collège! Vous y revenez sans cesse, dans vos livres, et toujours avec le même cri de haine épouvantée. «Il n'en peut sortir, dites-vous, que des fonctionnaires ou des réfractaires.» C'est aller bien loin. L'empereur nous a dotés d'une machine de précision qui doit broyer les caractères des petits Français, tuer leur esprit d'initiative, faire leurs intelligences uniformes. Que voulez-vous de mieux pour la paix publique, telle que la comprenait le grand homme auquel nous continuons d'obéir?

Echappé à cette épreuve préliminaire, vous en avez trouvé d'autres devant vous: les difficultés habituelles au jeune conscript du talent qui vient conquérir Paris. On se plaît quelquefois, dans ces journées d'apothéose, à rechercher les détails attendrissants sur les débuts du triomphateur. Les anecdotes du temps de lutte qui doivent lui faire savourer, — on le croit, du moins, — l'écart entre son point de départ et son point d'arrivée. Pour moi, et dans votre cas, je ne vois pas cet écart. Vous êtes aujourd'hui aux honneurs, c'est un accident. Vous étiez mieux que jamais à l'honneur, et ceci vous est propre, durant ces années de courageuse préparation où vous frayiez vous-même votre route. Il vous eût été possible d'en abréger les détours, avec votre plume affilée; le succès facile s'offrait. Vous ne l'avez pas voulu. Vous avez prolongé le stage, peut-être dur, où vous acquériez la vaste et délicate culture qui donne à l'ouvrier littéraire un esprit averti et d'inépuisables forces de renouvellement.

Vous aviez fait un peu de journalisme, au 'Globe', au 'Parlement', avant de prendre vos habitudes au 'Journal des Débats', dans cette bonne maison de liberté où nos pensées indépendantes trouvèrent à la même heure un foyer hospitalier. Vous aviez fait des vers, naturellement: sage travail. Le prosateur qui a rimé, c'est le général qui mène au feu une armée, — cette rebelle armée des mots, — mieux assouplie que les autres à toutes les gymnastiques, mieux rompue aux sévères disciplines. Plaignons le jeune littérateur qui n'ouvrirait pas sa fenêtre sur la poésie, comme Jenny l'ouvrière sur sa giroflée. Dans 'Edel', dans les 'Aveux' et surtout, dans la 'Vie inquiète' nous aimons une jolie grâce languissante

avec le souci d'art qui ne vous quitte jamais. Cette demilouange vous blesse, oh ! je le sais bien ! Ensuions-nous écrit des chefs-d'œuvre, nos premiers vers sont toujours ce que nous avons fait de meilleur. — Elle vous blesse : tant mieux ! Prenez-la comme un défi. Vous êtes à l'heure de toutes les énergies : sortez le poète mûri qui est en vous. Si j'ai froissé la corde de la lyre, si elle vibre, retendue, pour me jeter une fière réponse, nous aurons un beau poème de plus, et vous devrez quelques remerciements à celui qui vous aura défié.

Je crois vous revoir, à ce moment de la veillée des armes, vers 1880, avant vos livres. Ces livres allaient trahir les possessions dominatrices qui avaient fécondé votre intelligence. Tout d'abord, et comme la plupart d'entre nous, votre esprit était sous la puissance de Taine. Stendhal et Balzac obsédaient votre imagination. Votre sensibilité s'était trempée aux sources mystérieuses de Shelley, aux sources troubles de Beaudelaire, au lumineux océan de Goethe, l'ample modèle sur lequel vous méditez alors de régler votre vie de compréhension et de création. Vous étiez prêt. Enfin vous frappiez le premier coup, qui fut un grand coup, avec les *Essais de psychologie*. Nous nous rappelons tous la surprise charmée du monde littéraire. C'était hier. Douze ans déjà ! Vos observations portaient sur quelques écrivains de l'autre génération ; vous vous efforciez de dégager la part de chacun d'eux dans la formation de l'âme contemporaine.

Permettez-moi de faire bon marché, comme vous feriez peut-être vous-même aujourd'hui, de l'appareil scientifique avec lequel vous abordiez l'étude de la vie morale. Dans les *Essais* et dans les premiers romans qui en sont la continuation logique, vous vous flattiez presque d'introduire une méthode de connaissance rigoureuse. Tout au plus une formule, dirais-je. Formule, méthode ou système, ce sont là des tringles commodes pour suspendre, classer et mieux étudier un certain nombre de faits ; rien de plus. L'admirable méthode des sciences naturelles est rigoureuse, parce qu'elle agit sur des éléments comptés et pondérables, parce que le physicien et le chimiste peuvent toujours recomposer le corps qu'ils ont décomposé. Devant les complications de la vie mentale, elle est désarmée ; qui pourra jamais se vanter de reproduire, dans les circonstances les plus favorables, tel personnage, tel événement, un talent, un amour ? Notre impuissance à recréer le fait nous marque nettement les limites de notre pouvoir de connaissance. Il n'y a pas de méthode pour peindre un phénomène de l'esprit ou du cœur ; il y a l'attention réfléchie, le don de pénétrer l'objet d'étude et de le rattacher à une série humaine, l'intuition, en un mot, et vous l'aviez.

La psychologie telle que vous l'appliquiez est un art et non une science. Mais c'était le temps, et il n'est pas fini, où l'on confondait le domaine de l'art et celui de la science. Avait-elle, cette psychologie, toute la nouveauté que lui prêtait votre enthousiasme et le nôtre, à nous qui vous lisions ? Notre littérature classique tout entière n'est qu'une longue divination de l'âme ; et vous m'accordez que les plus clairvoyants psychologues furent les plus anciens, ces moines qui composaient l'imitation et les autres guides spirituels. Vous abritiez votre droit d'auteur derrière une distinction un peu subtile : la différence entre le moraliste des siècles passés et le psychologue moderne, qui recherche, selon votre expression, « les lucides bonheurs de la curiosité ». Il ne me paraît pas que La Rochefoucauld chercha davantage, ni la Bruyère, ni Montaigne avant eux. Mais l'avisé Gascon ne se pipe pas lui-même ; toute son expérience, bien qu'elle l'induisse à construire une théorie de l'âme, l'amène à constater le dédale de contradictions qu'il voit dans cette insoumise. Votre distinction fût-elle toujours fondée, elle ne serait guère à l'honneur du curieux qui a remplacé le moraliste. Que diriez-vous d'un physiologiste qui ne rapporterait pas tout le progrès de ses études à l'avancement de la médecine ? Alors même qu'il n'exerce point, ce savant ne peut manier les pauvres fibres humaines sans y chercher instinctivement des secrets pour adoucir leurs souffrances. C'est bien ainsi que vous sentez ; vos œuvres l'attestèrent de plus en plus, à mesure que vous vous dégagiez de la première ivresse d'analyse.

Ce n'était pas une science neuve que l'on admirait dans les *Essais* ; on y goûtait l'interprétation rajeunie d'un thème ancien, la vision intelligente, une sensibilité aigüe, un style personnel et d'une riche complexité. Vous avez écrit depuis

quinze ans quelques pages sur l'amour, monsieur : vous n'en avez pas donné qui soient plus sanglantes, plus chaudes et plus amères que le chapitre où vous étudiez le moraliste dramatique auquel vous devez tant, M. Alexandre Dumas fils. Les *Essais*, comme les *Études* et *Portraits*, nous rendaient quelques-unes des meilleures qualités de Taine, de Saint-Beuve, fondues dans un moule qui est bien le vôtre ; dès lors, votre place était marquée ici et partout où l'on jouit des choses de l'esprit.

Ce succès ne vous contentait pas : on apprit que vous alliez publier des romans. Prétention intolérable ! Bien entendu, ils seraient mauvais, on le décréait d'avance ; on vous refusait le pouvoir de simuler ces passions que vous analysiez dans l'œuvre de vos devanciers. C'est une des tyrannies de notre temps, la spécialité forcée dans le travail littéraire, comme dans tous les autres. Le public ne permet pas à la maison qui lui a fourni un produit estimé d'en offrir un nouveau ; au lieu d'exciter l'écrivain ou l'artiste à développer toutes les manifestations de leur talent, la foule les condamne à une routine commerciale dans la fabrication pour laquelle ils ont brevet. Vous n'avez pas accepté cette mutilation, vous avez pris le préjugé corps à corps et vous l'avez vaincu. Comment ? *Cruelle énigme !* Heureux titre, puisqu'il a passé dans la langue courante, et qu'il y reste. Renan nous disait un jour, avec sa douce férocité, qu'il ne survivrait pas une seule page de notre siècle. Si vos livres doivent tomber sous la condamnation commune, vos précautions sont prises : vous êtes garé devant la postérité. Vous avez introduit un dicton dans l'usage. Il vient au bout de la plume du journaliste qui s'arrête devant un problème insoluble ; la chose lui arrive quelquefois. Ne suffit-il pas de ces courtes flèches pour porter un nom à travers les âges ? Ils sont nombreux, nos concitoyens qui n'ont jamais lu vingt lignes de Montaigne ni de Rabelais ; tons rattachent le nom du premier à son *« Que sais-je ? »* celui du second à son *« grand peut-être »*. La gloire, c'est cela. Auriez-vous des inquiétudes sur la vitalité de votre dicton ? On nous dit tant qu'à bref délai il n'y aura pas d'énigmes et que nous connaissons tout ! Rassurez-vous, monsieur ; croyez-en Shakespeare plus que les docteurs : votre gloire sera de longue durée, si elle reste liée à l'existence des cruelles énigmes entre la terre et le ciel, dans l'esprit de l'homme et dans le cœur de la femme.

Vous aviez gagné votre cause de romancier avec les tendres complications des amants de Folkestone, qui s'aiment et se trahissent dans un si joli paysage d'aquarelle anglaise. Vous deviez la gagner à chaque nouvelle instance, avec ces romans qu'on s'arrachait de 1885 à 1890 : *Un crime d'amour*, *André Cornélius*, *Mensonges*, *le Disciple*, *Un cœur de femme*, *les Pastels*. Si j'avais à marquer une préférence, je crois bien qu'elle porterait sur le *Disciple*, cet émouvant récit où un lien indissoluble rattache le drame d'idées au drame de sentiments. Vous y posez le grave problème de la responsabilité de l'écrivain. Que Robert Greslou ait été déterminé à son crime par la philosophie d'Adrien Sixte, je n'en suis pas aussi persuadé que vous : ce cuistre empoisonné avait surtout fréquenté le Julien Sorel de *Rouge et Noir* et le Valmont des *Liaisons dangereuses*, celui qu'un autre de vos personnages appelle « mon cher Valmont ». Puisque Greslou a rencontré Adrien Sixte, il a vu cette vénérable candeur d'enfant, et comment l'audace de la pensée s'alliait chez lui aux scrupules de la conscience. Il a vu le philosophe torturer ingénieusement son cerveau pour résoudre l'antinomie tragique de sa doctrine et de sa vertu, pour faire sortir la qualification morale de l'explication psychologique, de la responsabilité du déterminisme. L'argumentation pouvait pécher : Qu'importe ? C'était au cœur et non au système, que le disciple devait regarder Sixte ; s'il eût compris ce maître de droiture, il aurait emporté de la rue Guy-de-la-Brosse la pure et réconfortable leçon d'un juste, la plus efficace qui soit pour confiner un jeune homme dans le bien.

On préférerait, on discutait telle ou telle pierre de votre édifice romanesque : on n'en contestait plus l'existence et l'originalité. Vint alors la grande affaire ; il fallait vous classer, vous étiqueter. C'était, affirmaient quelques nomenclateurs, la réaction de l'idéalisme contre le naturalisme. Mais quel embarras ! Vous montriez aussitôt vos diplômes : Ecole du document humain. Vous vous donniez pour un élève de Balzac, dont on fait un réaliste parce qu'il décrit

exactement les mobiliers, et qui est à mon sens un imaginaire effréné, partant un idéaliste. — L'élève de Balzac? c'est moi, répliquait le naturalisme. Et vous avouerez que dans la mine, dans le cabaret même où tel autre nous mène, il y a plus d'idéalisme obscur que dans les boudoirs d'Hélène Chazel et de Suzanne Moraines. Finissons ces querelles de mots, nous tous qui avons joué à ce casse-tête chinois. Disons simplement que vous nous rapportiez le roman sentimental, celui que réclameront toujours les filles d'Eve, si elles se consultent sincèrement. Vous preniez, avec d'autres procédés, la place laissée vacante par Octave Feuillet sur les guéridons de ses lectrices. On peut d'autant mieux vous rapprocher de lui que l'objet de vos études était le même: il avait confessé la société élégante du second empire; vous confessiez celle de la troisième république. Non pas toute la société: nous vous attendons encore, et avec espoir, à la vaste enquête de la 'Comédie humaine', à ce large coup de filet jeté par le glorieux aîné sur toutes les classes de la nation. Vous aviez circonscrit le champ de votre observation à une colonie dans le grand Paris, au monde de la richesse et du plaisir, aux étrangers et aux quelques intellectuels entraînés dans l'orbite de la comète. C'est un des attraites de vos livres, l'incertitude où vous tenez le lecteur sur vos véritables sentiments à l'égard de cette société; on sent que vous la méprisez tendrement; vous avez pour elle les yeux de Claude Larcher, pour Collette Rigault, qu'il adore et brutalise. Les Colette pardonnent à qui les rudoie et ne peut secouer leurs fers. La société se comptait aux portraits que vous faisiez d'elle.

Sont-ils d'une ressemblance photographique? Serviront-ils de documents à l'historien futur? Il y trouvera du moins la vue personnelle de l'un des plus fins esprits de ce temps; et l'historien ne saurait demander autre chose à l'artiste. Vous connaissez la 'Théorie des couleurs' de votre Goethe; vous savez comment il distingue entre les «couleurs psychologiques», innées dans l'œil du peintre, et celles qui sont dans la nature. Les critiques, gens très gais, vous reprochaient de voir sombre. C'étaient les années où nous étions tous pessimistes: oh! les belles années, n'est-ce pas, devenus roses à distance? Les critiques disaient que vos héros, tous frères sous leurs noms changeants, avaient l'humeur noire comme le brouillard de la capitale où ils font blanchir leur linge. Noires aussi, les âmes de vos héroïnes, noires... comme leur fameux corset. — Les âmes de Suzanne Moraines et de ses sœurs! 'Animulæ', auraient dit les Latins, 'vagulæ, blandulæ'; de petites âmes, des «âmettes»!

Ceux qui veulent garder leurs illusions en amour disaient que tous vos livres auraient pu prendre pour épigraphe l'adage classique sur les tristes suites de cette maladie. Ils ne voyaient pas que toute la leçon de votre œuvre est dans ce long soupir de lassitude. Ils disaient que vous aviez retourné le mythe païen; ce n'était plus Eros qui s'enfuyait devant la curiosité de Psyché; c'était Psyché qui se dérobaient devant l'indiscrétion de l'amour. Elle veut, pour séduire, du mystère, des voiles, de la crédulité; tristement, laborieusement, vos mains déshabillaient Psyché. Ils disaient encore... Mais ils lisaient, entraînés par le torrent de cette sensibilité amère, par la caresse de cette phrase voluptueuse, par la scène forte et neuve que l'on rencontre toujours au nœud de vos drames intimes. Et si quelque moraliste s'effarouchait, votre abbé Taconet le rassurait; il sortait de sa petite sacristie, tout au bout du roman, il jouait vos paroissiennes et leurs occupations avec une sévérité trop peu académique pour qu'on en puisse citer les termes; il vous donnait, on vous donnait l'absolution, tant vous paraissiez contrit, avec si peu de ferme propos! Vous verrez qu'il viendra, ce bon abbé, nous en recommander quelques-unes, qu'il croira repenties, pour un prix de vertu; elles le fonderont, au besoin: la fondation Marie-Madeleine.

Cependant, vos vrais admirateurs et vos meilleurs amis s'inquiétaient; ils s'inquiétèrent surtout devant certaine 'Physiologie', à laquelle vous nous permettez de préférer votre psychologie. Ceux-là craignaient que votre talent ne s'endormît sur un lit d'habitude; ils tremblaient au moment où vous receviez le grand brevet: esprit bien parisien. C'était mal vous connaître. Vous nourrissiez de plus hautes ambitions. Vous vous étiez dit de bonne heure qu'il faut être

un esprit bien humain, étendre sa vue, chercher ses objets d'étude et son auditoire sur tout ce petit globe, aujourd'hui ramassé dans la main de l'homme. Vous vous souveniez de ce qu'annonçait l'oracle de Weimar, il y a trois quarts de siècle: «La littérature nationale, cela n'a plus aujourd'hui grand sens: le temps de la littérature universelle est venu, et chacun doit travailler à hâter ce temps.» On put mesurer votre force, quand on vous vit disparaître, vous arracher aux cajoleries du succès, expatrier votre talent pour le renouveler.

Vous deviez déjà une partie de vos acquisitions mentales à l'Angleterre; souvent vous alliez écouter comment rêvent les saules sur les berges de l'Isis; témoin ces fines 'Sensations d'Oxford', une des plus lumineuses opales de votre écrivain. Désormais, c'est Italie qui vous donnera des 'Sensations' nouvelles; et, dans ces pages, lavées de toute l'écume que charrient les ruisseaux de nos villes, on sent l'alimentation secrète qui oriente votre pensée vers d'autres pôles. Nul n'a parlé comme vous de la pieuse Ombrie; je dirais que votre âme semble faite pour habiter une cellule d'Assise ou de Pérouse, dans le silence des cloîtres où l'ombre des cyprès joue sur les saints des fresques primitives; je le dirais, si les méchants ne nous accusaient pas, nous autres écrivains, de désirer toujours une cellule... sur un théâtre. De Sicile, vous nous envoyez cette exquise élégie, la 'Terre promise'. A Rome, vous réalisez enfin un projet qui vous hantait depuis longtemps; vous étudiez le nid d'hirondelles posé sur les augustes ruines, vous faites vivre dans un roman la société cosmopolite qui tournoie sur l'Europe, s'abattant pour une saison dans toutes les patries de la mode, du plaisir et du soleil. Je me refuse pour juger 'Cosmopolis'. J'en ai recueilli les idées et les images, durant les chères promenades où elles naissaient. Nous allions dans Rome, les soirs, suspendant les lambeaux de votre roman aux palais du Corso, aux bouquets du prieuré de Malte, aux pâles camélias qui pleurent leurs blancs pétales sur la tombe de Shelley, dans le cimetière des Anglais. Non, je ne puis juger 'Cosmopolis'. J'ai vu naître ce bel enfant; nous l'avons bercé ensemble; me croirez-vous, monsieur, si je dis qu'on analyse mal un être qu'on aime trop?

D'Italie, vous passiez en Grèce, en Palestine, et soudain, du saut le plus brusque, le plus déconcertant qui puisse secouer un cerveau, les paquebots vous jetaient directement de Jérusalem et d'Athènes à New-York et à Chicago; de la noble, douce beauté des siècles morts, à la vivante, la brutale gestation des siècles à venir. La méditation sur l'équilibre moral de nos sociétés vous avait suggéré une inquiétude pareille à celle qui tourmentait Colomb, alors qu'il méditait sur l'équilibre physique du globe: vous cherchiez la terre où notre vieux monde se prolonge et se transforme. Ce voyage fut un acte de la tragédie intellectuelle qui se développe dans votre esprit, comme chez la plupart des hommes de notre âge. Nourris de la tradition classique, attachés au passé par notre sensibilité artistique, nous ne vivons heureux que dans la poésie et l'achèvement parfait des choses mortes; laissés à leur pente naturelle, nos goûts nous ramènent toujours dans un musée d'Italie ou sous la colonnade du Parthénon, aux rives du Nil ou du Jourdain; à qui sait jouir de l'art, de l'histoire, des bons livres qu'il tâche d'imiter, le chaos de la vie moderne et démocratique paraît haïssable; tout au plus, offrirait-il des amusements à l'ironie et à la curiosité du dilettante, à condition qu'il ne descendît jamais dans cette rude mêlée. Cependant, un écrivain de votre valeur sait qu'on ne crée de la vie qu'avec la vie; il sait qu'en reproduisant les types de beauté fixés par nos devanciers, on ne fait qu'une répétition scolaire, facile pour toute main adroite, payée par des applaudissements immédiats. Le vrai créateur doit pétrir le limon où grouillent les êtres à venir; il doit tirer de cette matière informe, la vie présente, les formes de beauté qu'elle sortira à son tour. Comme tout ce qui naît, les sociétés nouvelles sont enfantées dans le sang et la douleur, laides, pitoyables, vagissantes; l'artiste doit deviner les lignes harmonieuses contenues en puissance dans ces laideurs.

Et ce n'était pas l'artiste seul qui allait chercher en Amérique des clartés pour sa tâche, c'était aussi le penseur, angoissé par les problèmes de son temps. «Je suis parti de France, disiez-vous, avec une inquiétude profonde devant le problème social.» Votre analyse aiguë a percé les mots

creux au bruit desquels un optimisme pharisaïque voudrait nous endormir. Dans un de vos premiers essais sur Pascal, vous déchiriez déjà, comme il les eût déchirés, «les splendides haillons de la parade sociale». «Mensonges», ce titre que vous donnez à un roman d'amour, votre pensée l'éconduit à d'autres aspects de la vie contemporaine, à tous les «mensonges conventionnels de la civilisation», ainsi que les appelle un écrivain étranger. Vous savez de quel effroyable poids le fastueux édifice de notre société pèse sur l'âme humaine, et comment on abuse l'homme en lui disant que ses récentes acquisitions l'ont rendu plus libre, plus heureux, alors qu'il faudrait avoir le courage de lui dire qu'elles l'ont seulement armé pour une œuvre superbe de domination sur les forces matérielles; œuvre d'autant plus grande qu'elle est plus pénible, qu'elle broie plus d'individus dans l'effort commun.

Si l'on en croyait certains observateurs, nous nous acheminerions vers l'état social de l'Amérique; vous êtes allé reconnaître notre image future dans le miroir d'outre-mer. Vous en rapportez un beau livre, où quelques parties de l'enquête morale sont supérieurement traitées. Il témoigne à chaque page de la tragédie interne dont je parlais. Votre sensibilité vous rappelle à vos prédilections natives, à la poésie du long passé dans le vieux monde. Votre intelligence est séduite par le vertige de ces énergies vierges, par cette activité fiévreuse de l'homme dans la royauté de son vouloir et l'illimité de son pouvoir. Vous vous penchez sur la cuve où fermentent les éléments de la vie nouvelle; vous apercevez tout au fond le précipité qui se reforme. Quelle surprise! C'est la féodalité, une féodalité qu'on a pu comparer à celle de notre dixième siècle. Ne dirait-on pas une mystification de l'histoire, si l'on ne savait que l'humanité tourne dans un cirque où reviennent perpétuellement les mêmes types, à peine déguisés sous des oripeaux changeants? Dans la démocratie modèle que célébrait Tocqueville, une aristocratie toute-puissante est recrée par la Force-Maitresse qui gouverne le monde actuel, comme la Fatalité conduisait le drame antique: par le dieu Dollar, avec ses attributs, ses conséquences inexorables; déformations des vieilles mœurs puritaines, achat des consciences, servitude grondante des masses ouvrières, éviction du libre pionnier de la prairie, absorbé dans l'engrenage industriel. «Il a disparu pour être remplacé par l'ouvrier de culture, et ce dernier n'est plus qu'un instrument aux mains de ces hommes d'affaires que vous retrouvez, du haut en bas de ce vaste pays, en train de le pétrir sans cesse et de le repétrir. En haut, ils lui donnent son élégance particulière par le luxe de leurs palais, de leurs villas, de leurs femmes et de leurs filles. En bas, ils lui distribuent son pain par l'enrôlement des ouvriers.»

Cependant, l'originalité de la race persiste sous les transformations sociales; vous croyez à la vertu des principes et des caractères qui firent les Etats-Unis; vous en admirez justement l'efficacité sur un prodigieux terrain d'éclosion. Mais, vous le constatez vite et avec tristesse, les mêmes mots ne signifient pas les mêmes choses des deux côtés de l'Océan. Ceux dont nous faisons le plus d'étalage: démocratie, égalité, liberté, recouvrent-ils chez nous les réalités qu'ils expriment là-bas? Vous ne le pensez pas, et l'absence de ces réalités vous inspire des conclusions peu confiantes sur l'avenir de l'ancien monde. Vous estimez que la démocratie et la science, bienfaisantes en Amérique, portent des fruits dangereux en Europe; vous accusez la Révolution française, qui est pour vous la grande coupable; vous annoncez «le naufrage de la civilisation européenne».

Oui, l'on dit beaucoup tout cela. Qu'un grand nombre de bons esprits se fassent aujourd'hui les fossoyeurs des espérances d'hier, c'est matière à réfléchir longuement; ailleurs que dans une séance académique, au temps chaud. Quelle catastrophe, ce naufrage où périra l'amour lui-même! Il ne restera que l'insidieux génie de l'espèce, conduisant à son but des philosophes récalcitrants, parce qu'ils ont éventé le piège. Notre confrère, M. Challemeil-Lacour, a rencontré à la table d'hôte de Francfort un vieux sage qui établissait ce point très fortement. Nous en sommes encore tout troublés. Rassurons-nous: il y a bien longtemps qu'avec d'autres mots, puisqu'ils étaient grecs ou hébreux, les premiers poètes et les premiers moralistes énonçaient déjà la même sinistre vérité. Ils avaient découvert la parenté qui unit:

Les deux enfants divins, le Désir et la Mort.

Il y a bien longtemps, et les hommes ont persisté à faire comme s'ils ne savaient pas. La preuve, c'est que la séance continue. Elle continuera. Nous vivions du parfum d'un vase vide, disait le maître des acceptations souriantes; il vous dirait aujourd'hui que, après nous, le monde vivra du parfum de notre vase brisé.

A l'approche du grand naufrage, nous vous offrons un havre tranquille, monsieur, et notre vieille barque. Vous verrez comme vous l'aimerez et de quelle forte tendresse. Non point pour les satisfactions de vanité qu'elle peut donner, mais pour la tâche qu'on y fait. Ce n'est pas le dictionnaire que je dis; quand nous en parlons, on ne veut plus nous croire, et l'on a presque raison. Le dictionnaire! Tout le monde le fait ou le défait de nos jours. Nous avons une autre tâche. Nous sommes les gardiens d'un rêve. Du rêve le plus ancien, le plus constant, le plus noble de notre race: exercer sur le monde la maîtrise des idées et des belles formes. Nous ne sommes pas seuls à le garder, beaucoup d'autres nous secondent; mais nulle part on ne le poursuit avec plus de désintéressement et de continuité. Vous trouverez ici la vérité de la devise qui trompe sur tant d'autres murs où elle est gravée; vous y trouverez la liberté entière, l'égalité parfaite, et sinon la fraternité, — nous ne sommes pas des saints, — du moins, une affable et courtoise confraternité.

Venez collaborer au vieux rêve. Vous aussi, des réalités, un moment séduisantes, détourneront peut-être ailleurs votre jeune activité; vous reviendrez toujours à notre port, à votre œuvre. C'est le plus sûr des services nationaux. On discute encore sur les conséquences lointaines, utiles ou funestes, des grandes actions d'un Richelieu, d'un Louis XIV, d'un Napoléon. On tient pour excellentes et définitives ces acquisitions du patrimoine français, une Chimène, une Andromaque, une Atala, une Eugénie Grandet. Poète et romancier, donnez-leur des sœurs impérissables comme elles. Donnez-nous tout ce qui est en vous, et c'est beaucoup.

Vous nous revenez de vos migrations, avec une âme agrandie, profondément modifiée, disent ceux qui ne connaissent de vous que l'auteur. Vos amis, qui connaissent l'homme, l'ont reconnu dans l'élargissement et l'ascension de sa pensée. La dernière et belle page de votre dernier livre frémit de «l'exaltation mystérieuse» qui s'emparait de vous, tandis que vous songiez, en vue des côtes de la patrie, au soir tombant sur l'Océan: «J'ouvris mon cœur tout entier à ce grand souffle d'espérance et de courage venu d'outre-mer.» Non, ce souffle ne venait pas d'outre-mer: il vient de plus haut, et il fut toujours en vous. Comprimé par moments, il se dégageait à chaque émotion sincère; il crevait les systèmes, les apprêts littéraires; il chassait les nuages du pessimisme. Que de fois nous l'avions senti qui nous charmait dans l'abandon des entretiens de jeunesse! Il a pris force, il vous maîtrise, il vous soulève. Si haut qu'il vous porte à l'avenir, il ravira d'aise; il n'étonnera jamais celui qui vous a parlé librement aujourd'hui, parce qu'il vous sait insatiable de perfection par la vérité. Cherchez-la, vous la trouverez. N'avez-vous pas d'heureuses raisons de savoir qu'en cherchant bien, dans tous les ordres d'idées et de sentiments, on rencontre parfois la perfection?»

Der Casseler Verein für neuere Sprachen.

Neuntes Vereinsjahr.

Montag den 22. Oktober 1894. Der Vorsitzende, Herr Quiehl, erstattete Bericht über die Thätigkeit in dem abgelaufenen Vereinsjahr. Ferner wurde die Neuwahl des Vorstandes vorgenommen, wobei die Herren Direktor Dr. Quiehl, Oberlehrer Dr. Krefner, Oberlehrer Zergiebel, Oberlehrer Dr. Hornel und Bankier Fiorino wiedergewählt wurden. — Sodann sprach Herr Quiehl über die Shakespeare-Bacon-Frage im Anschluß an einen Aufsatz über das auch in weiteren Kreisen bekannt gewordene Buch von Bormann. Es schloß sich hieran eine lebhafte Debatte. — Herr Krefner berichtete über einige im Laufe des Jahres erschienene Schriften über Friedrich Diez.

Montag den 19. November 1894. Herr Quiehl wies auf einen Aufsatz in den „Neueren Sprachen“ hin, in welchem über die großartigen Erfolge berichtet wird, die mit dem Sprachunterrichte nach der neuen Methode an einer Kadettenanstalt in Omsk erreicht worden sind — Herr Krummacher legte eine neue englische Zeitschrift („Languages, An international Journal“) vor und gab einen Überblick über ihren mannigfaltigen Inhalt. — Sodann hielt Herr Krefsnier einen Vortrag über Edwin Arnold's „Light of Asia“ und benutzte diese Gelegenheit zu einer ausführlichen Darlegung der indischen Religionen und der Lehren des Buddhismus. Arnold's Buch enthält eine poetische Darstellung des Lebens Buddha's und seiner Lehre; der Vortragende verlas mehrere Stellen daraus in englischer Sprache, sowie eine von ihm angefertigte Übersetzung des 3. Gesanges.

Montag den 17. Dezember 1894. Herr Krefsnier sprach über jüdische Wörter im Deutschen im Anschluß an einen Aufsatz von Leo Wiener in dem „American Journal of Philology“. — Derselbe legte eine von Catulle Mendès veranstaltete Sammlung französischer Volkslieder (Chansons tendres) vor und brachte mehrere aus verschiedenen Provinzen stammende Lieder zum Vortrag. — Derselbe sprach über Zola's Lourdes, berichtete über den Inhalt, knüpfte daran verschiedene Bemerkungen und las mehrere Stellen im Original und in der Übersetzung vor. — Herr Junghans machte Bemerkungen zur deutschen Syntax, Herr Krummacher und Herr Zergiebel berichteten über einige neue Erscheinungen.

Montag den 21. Januar 1895. Herr Theisen sprach ausführlich über das Englische Lesebuch von Ferd. Schmidt (Bielefeld und Leipzig 1894). Das Urteil über das Buch ist sehr günstig. — Herr Zergiebel sprach über einige lautliche Bemerkungen in dem Buche von Karl Skraup: Die Kunst der Rede und des Vortrages (Leipzig 1894), das viele inhaltlose Angaben enthält und nicht auf wissenschaftlichem Grunde ruht. — Derselbe berichtete über den Inhalt der nach pädagogischer Seite sehr beachtenswerten Schrift von Kräpelin: Über geistige Arbeit (Jena 1894). — Herr Krummacher besprach einige neuere englische Veröffentlichungen.

Montag den 18. Februar 1895. Herr Krummacher besprach einige neuere Erscheinungen (u. a. G. Stier, Lehrbuch der französischen Sprache für Mädchenschulen. I). — Herr Zergiebel legte eine Übersetzung der Gedichte der Ada Negri vor und teilte einige derselben mit.

Montag den 25. März 1895. Herr Krefsnier sprach über ein von ihm veröffentlichtes Gedicht des 13. Jahrhunderts: „Les Poines d'Enfer“. — Derselbe sprach über die neuesten Dramen des Don José Echegaray, besonders über „El Poder de la Impotencia“ und „A la Orilla del Mar“.

Montag den 6. Mai 1895. Aus Anlaß der 300. Wiederkehr von Tassos Todestage hielt Herr Krefsnier einen Vortrag über das Leben und die Werke dieses populärsten Dichters Italiens.

Montag den 10. Juni 1895. Herr Krummacher machte Mitteilungen über die Geschichte Londons im Anschluß an Charles Knight's „London“. 6 Bände, 1842—44. — Herr Zergiebel legte die Gedichte der Johanna Ambrosius vor und teilte Proben daraus mit.

Montag den 19. August 1895. Herr Zergiebel berichtete über neue Erscheinungen (u. a. Kron, Petit Parisien — Hartmann, Die Anschauung im neusprachlichen Unterricht). — Herr Meinhoff hielt einen Vortrag über seinen Ferienaufenthalt in London.

Montag den 16. September 1895. Herr Krefsnier setzte seinen Vortrag über Echegaray's neueste Dramen fort. — Herr Krummacher sprach über den Roman Marcella von Mrs. Humphrey Ward.

Nachtrag zum Vorlesungs-Verzeichnis.

Bonn. Förster, Französische Formenlehre; Neufranzös. Elementarphonetik mit Übungen; Alt- und neufranzösische Übungen (Sem.). — Gaufinez, Neufranzösische Sprech- u. Schreibübungen; La vie et les œuvres de Vict. Hugo. — Trautmann, Geschichte der englischen Litteratur bis zum Ausgange des Mittelalters; Beowulf (Sem.). — Förster, Neuenglische Übungen; The life and works of Shelley.

Graz. Schuchardt, Provenzalisch; Roman. Übungen. — Ive, Storia della letteratura italiana nel quattrocento e nel cinquecento; Spiegazione dell' Inferno di Dante; Einführung in das Italienische. — Luick, Shakespeare's Leben und Werke; Einführung in das Englische; Engl. Seminar.

Halle. Suchier, Ausgewählte Abschnitte aus der älteren französischen Literaturgeschichte; Geschichte der französ. Litteratur von 1500—1800; Roman. Seminar. — Heuckenkamp, Die dramatische Litteratur d. Franzosen i. 19. Jahrh.; Einführung in das Studium des Altfranzösischen nebst Erklärung der Dichtung „Aucassin und Nicolette“; Französische Übungen (französ. Verslitteratur des 19. Jahrh.). — Wiese, Italienisch für Anfänger mit Übersetzen von Bersezio's Domenico Santorno; Dantes Leben und Werke nebst Erklärung ausgewählter Stücke aus der Göttlichen Komödie; Übungen zu Boccaccio's Decamerone (Sem.). — Simon, La formation des mots en français; Explication des Provinciales de Pascal; Exercices pratiques; Phonetischer Kursus zur Einübung der französischen Aussprache. — Wagner, Shakespeares Leben und Werke und Interpretation des Macbeth; Engl. Literaturgeschichte; Engl. Seminar (Sweet's Anglo-Saxon Reader). — Meier, Angelsächsische Grammatik für Anfänger. — Thistlethwaite, Einführung in das heutige Englisch; Praktische Übungen mit Lektüre eines Romans für Vorgeschnittenere; Über Dickens und Land und Leute von England (in englischer Sprache); Neuenglische Übungen (Sem.).

Leipzig. Birch-Hirschfeld, Geschichte der französ. Litteratur im 18. und 19. Jahrh.; Torquato Tasso's Leben und Werke nebst Erklärung der „Gerusalemme liberata“; Lesung und Erklärung von Rabelais' Gargantua und Pantagruel (Sem.). — Settegast, Historische Grammatik der französischen Sprache; Über die altfranzösischen Chansons de geste und Artusromane, nebst Erklärung des „Chevalier au lion“ des Crestien de Troies (Vortragssprache französisch). — Weigand, Altfranzösische Grammatik. II: Flexionslehre. nebst Interpretation ausgewählter Stücke; Historische Grammatik d. rumänischen Sprache. II. Flexionslehre; Neufranzös. Sprech- und Schreibübungen (Sem.); Lesen und Erklären rumänischer Texte (Sem.). — Wülker, Geschichte der engl. Litteratur unter Königin Victoria; Altenglische Übungen (Sem.); Neuenglische Übungen über Dickens' Sketches.

Prag. Cornu, Portugiesisch; Erklärung der Lusiaden; Lateinisch-romanische Übungen (Sem.). — Rolin, Grammatik der italienischen Sprache; Geschichte der französ. Litteratur im 19. Jahrh.; Anschauungsunterricht in französ. Sprache nach Bildertafeln; Französische Syntax; Lektüre und Interpretation ausgewählter Stücke d. Schriftsteller d. 19. Jahrh. — Vielmetti, Italien. Grammatik m. praktischen Übungen. — Pogatscher, Mittelengl. Grammatik; Neuengl. Übungen; Ancien Riyle (Sem.). — Just, Grammatik der engl. Sprache; Object lessons (Sem.); Exercises on English Syntax; Life and works of Charles Dickens.

Rostock. Lindner, Engl. Lautlehre; Erklärung des Dis dou vrai aniel, ed. Tobler; Einführung i. Dante's Div. Commedia. — Robert, Cours pratique de français; Histoire de la littérature française jusqu'à nos jours; Variations du langage.

Würzburg. Stürzinger, Hist. franz. Grammatik (Laut- u. Flexionslehre); Engl. Laut- u. Formenlehre; Altfranz. (Sem.); Mittellenglisch (Sem.); Neufranz. u. neuengl. Übungen (Sem.).

Abgeschlossen am 1. Oktober 1895.

Beiträge sind an den Herausgeber, Dr. Adolf Krefsnier, Cassel, Bismarckstr. 2, zu senden. Die Herren Verfasser und Verleger werden ersucht, dafür sorgen zu wollen, daß alle neuen, die französische Sprache und Litteratur betreffenden Werke gleich nach Erscheinen der Redaktion der Franco-Gallia zugesandt werden, da nur dann pünktliche Besprechung erfolgen kann.

Text unter verantwortlicher Redaktion von Dr. Adolf Krefsnier in Cassel. Für den Inseratenteil verantwortlich: der Verleger Julius Zwifler in Wolfenbüttel. Gedruckt bei A. W. Zickfeldt in Osterwieck/Harz.

100-111-1118
100-111-1118

